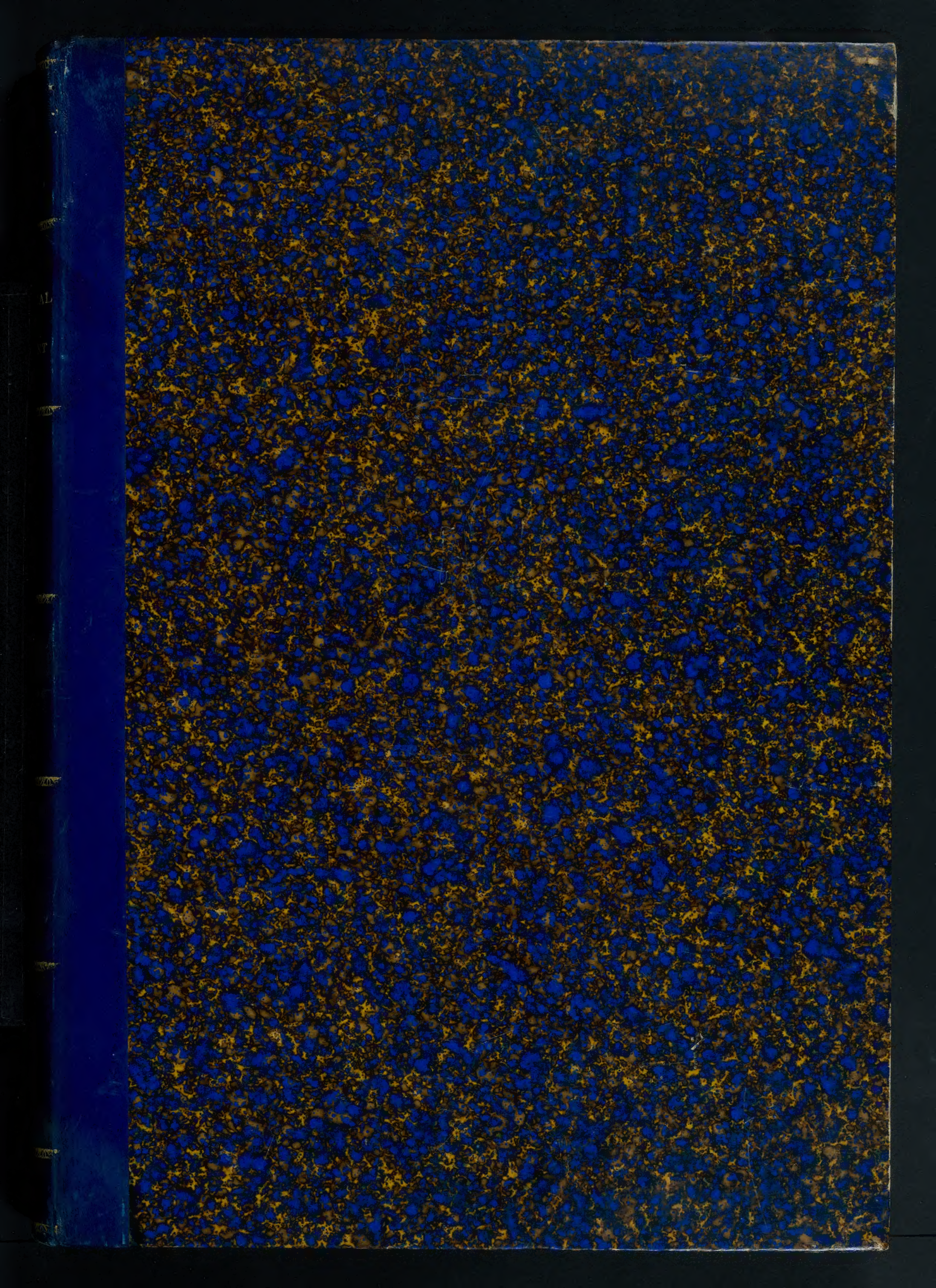
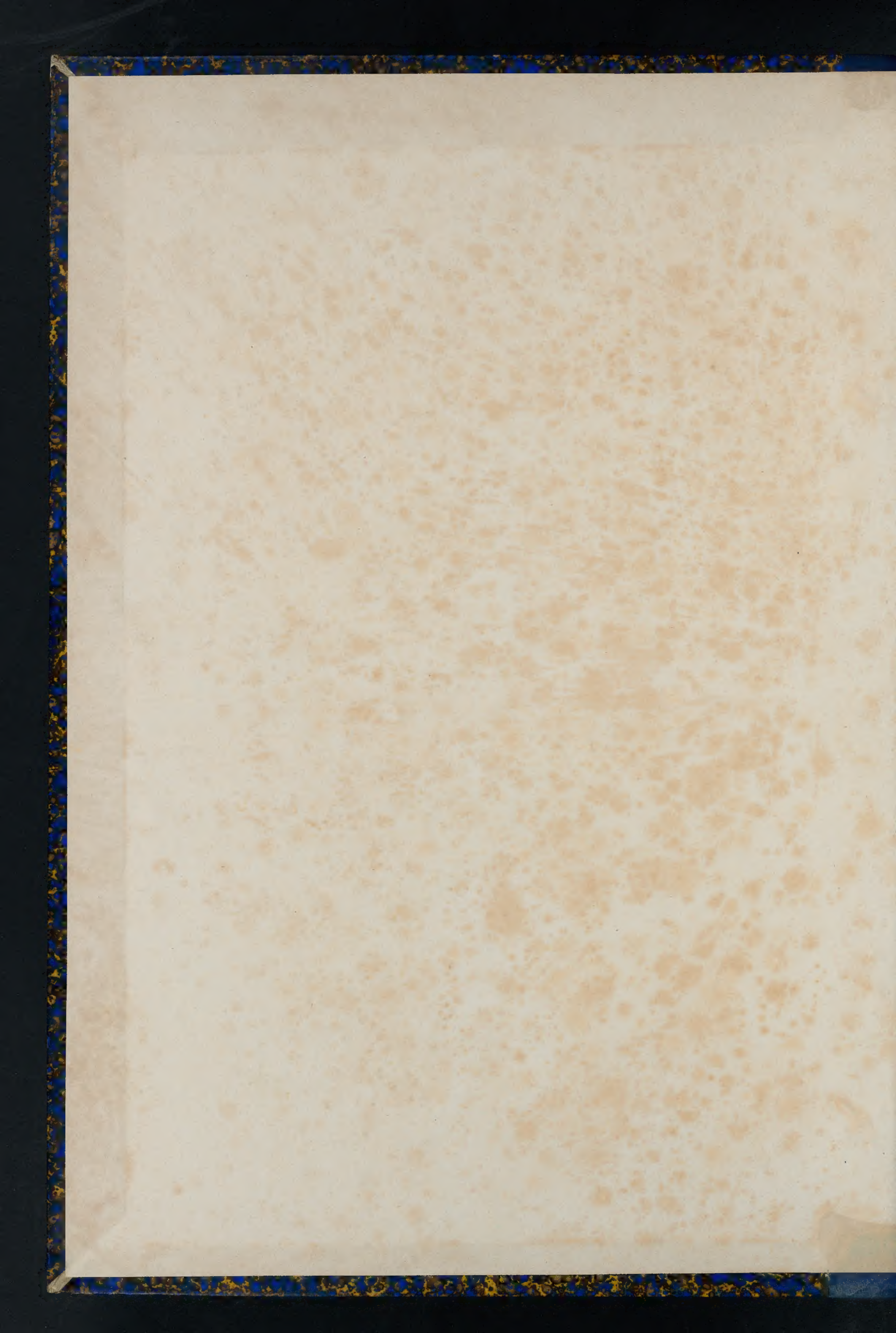




n° 314 à 365

N° 314. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 4 Janvier.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX.
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

L'ANNÉE 1861 ET L'ANNÉE 1862, — par CARLO GRIPP.



L'ANNÉE 1862. — Je vois des gens bien en colère!

19265

L'ANNÉE 1861. — Ce sont les mécontents que je laisse : le cocher, qui n'a plus de mèche à son fouet ; — la demoiselle de caboulot qu'on oblige à se vêtir décemment ; — directeur des bals de nuit qui ne peut plus garder sa clientèle à une heure indue ; — les gogos du nouvel emprunt.....

— Je vois aussi des gens bien joyeux!

— Ce sont les heureux que j'ai faits : le jeune Gustave Doré qui a obtenu la croix par de magnifiques dessins ; — l'agioteur, qui ne trouve plus de tourniquet à la Bourse ; es Janin, qui vient d'avoir un grand succès littéraire ; — le caissier de la Porte-Saint-Martin ; — Victorien Sardou, auteur d'une comédie remarquable, etc., etc.

LE PUBLIC DES SQUARES DU NOUVEAU PARIS, — par Gustave Donjean.

SQUARE DE CLUNY.



19266

Public mêlé quoique choisi.



19267

— Ne trouvez-vous pas que ce jardin est bien mal tenu?
— Pourquoi?
— Mais parce qu'il est plein de pierres.



19268

Vieilleries gothiques.



19269

Admirant de confiance.



19270

— Oui, mam'zelle, c'est moi zé mon régiment qu'a pris c't'antiquaille à Sébastepol, j'ai zu du mal nonobstant.

La livraison 53e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de mademoiselle Madeleine Brohan, dessiné par M. Pirodon, d'après la photographie de M. Franck.

Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui veulent compléter leur collection de portraits et de biographies du MUSÉE FRANÇAIS, qu'ils peuvent nous envoyer en timbres-poste 15 centimes pour chaque biographie qu'ils voudront recevoir, et nous les leur adresserons franco aussitôt la réception du prix des livraisons demandées.

Si l'on veut les titres, tables et couvertures, il faut nous envoyer 50 centimes, on les recevra également franco.

VARIA.

Un philosophe allemand assez peu connu des Français de notre âge, Lichtemberg, a laissé dans des correspondances privées quelques souvenirs sur sa vie. — Dans une petite liasse de papiers qu'on nous a communiquée, nous avons trouvé l'épisode suivant, trop joli assurément pour qu'on ne le recueille pas.

Lichtemberg parle :

« Je me souviens que, dans mon enfance, je me mis un jour en tête de dresser un veau à apporter : « Apporte! disais-je; apporte! » et il me semblait que ce fils de la vache Io comprenait déjà l'allemand; mais comme je m'aperçus que moi seul je faisais des progrès dans l'art de l'enseignement et que nous nous comprenions

LE PUBLIC DES SQUARES DU NOUVEAU PARIS, — par Gustave Donjean (suite).

SQUARE DES ARTS ET MÉTIERS.



19271

EN ÉTÉ, HUIT HEURES DU SOIR. — Pas une place pour s'asseoir.



19272

MIDI. — Transformation en salle à manger à l'usage des ateliers voisins.

SQUARE DU TEMPLE.



19273

EN HIVER. — Ne cherchant pas à s'asseoir.



19274

Le public obligé de tous les squares.



19275

Ce petit coin ne vous rappelle-t-il pas certain fourré du bois de Meudon?

tous les jours un peu moins, je laissai là mon entreprise. » — Et c'est ce qui arrive souvent à propos de ces deux autres grandes illusions, — la gloire et l'amour!

***

— Mais aussi pourquoi vouloir contraindre un veau à apporter un mouchoir?

— Monsieur, on l'a bien fait pour le chien, pour l'éléphant, pour le singe. On a bien fait du serin un artilleur mettant le feu à un canon de sureau; on a bien conduit le cheval à faire de l'arithmétique avec son ongle; on a bien obtenu du lapin blanc qu'il batte le tambour. Qui empêchait un philosophe allemand de chercher à faire l'éducation du veau, animal richement organisé, du reste? En ce qui touche la gloire, M. Sainte-Beuve avait proclamé cent fois celle de Chateaubriand, et voilà que le même M. Sainte-Beuve vient de publier un livre pour dire que ce qu'il proclamait n'avait pas le sens commun. Quant à l'amour....

— Assez, monsieur! Tenons-nous-en au veau de Lichtemberg.

***

En 1830, les saint-simoniens se prenaient au sérieux comme fondateurs d'une religion qui pouvait avoir bientôt son rituel, son culte et ses temples.

Voici la copie exacte de la lettre qui a été adressée (décembre 1830) à l'un des conseils de discipline de la garde nationale d'alors :

« Monsieur le président du conseil de discipline,
» d'après la loi, les ministres des différents cultes sont
» dispensés du service de la garde nationale. Je vous
» prie, en conséquence, de vouloir bien faire rayer mon
» nom des contrôles de votre légion.
» J'ai l'honneur de vous saluer.

» N..., *l'un des chefs de la religion saint-*
» *simonienne.* »

Le conseil a décidé, à l'unanimité, que la radiation ne serait pas opérée. — Bien mieux, le chef, ou plutôt le dieu, ayant mis un certain retard à se rendre en uniforme à son poste, a été condamné, d'abord à la réprimande et ensuite à balayer le corps de garde.

LE PUBLIC DES SQUARES DU NOUVEAU PARIS, — par Gustave Donjean (suite).

SQUARE DE LA TOUR SAINT-JACQUES.



19276

Bancs confortables à l'usage de messieurs les placiers..... éreintés.

SQUARE DES INNOCENTS.



19277

Étrangers aux finesses du beau langage.

SQUARE LOUVOIS.



19278

INVASION DES BARBARES. — Voulez-vous que nous dansions avec vous?...



19279

Un Archimède.



19280

Le bel âge où l'on fume du jonc.

***

Ah! les dieux modernes n'ont pas toujours eu toutes leurs aises, — pas plus que les dieux anciens, du reste.

Avant ce dieu qui balayait un corps de garde, celui qui l'avait précédé s'était fait sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Charles Fourier, le dieu du phalanstère, habitait la chambre d'un petit hôtel garni de la rue Saint-Pierre-Montmartre, et quand il était en retard d'une quinzaine le maître de l'établissement lui refusait sa clef.

Le dieu Mapah vendait des tableaux, quelques-uns disent des croûtes.

Le dieu Cheneau, qui est retiré du commerce, vendait des boutons.

Un cinquième, que je ne nomme pas, avait varié comme il suit une chanson de Béranger :

Les dieux, les dieux
Sont des gens heureux.

***

On sait que, sur la fin de la Restauration, mademoiselle Delphine Gay, encore enfant (depuis madame Émile de Girardin, première du nom), avait été nommée lectrice en titre du roi Charles X. — En cette qualité, celle qu'on nommait la *Muse de la patrie* recevait une pension de 1,500 francs par an. — Cela n'empêchait pas que la jeune fille n'appartînt au parti libéral.

Après la prise d'Alger par le maréchal Bourmont, vingt lyres royalistes s'éveillèrent et se mirent à chanter; mademoiselle Delphine Gay fit aussi quelques strophes sur la nouvelle victoire. On y remarquait la strophe suivante à l'adresse du vainqueur :

O volonté du sort! ô majesté suprême!
Un Français dans nos murs attira l'étranger;
On l'appelle transfuge, et cet homme est le même
Que Dieu choisit pour nous venger!

Sur ces quatre vers, l'auteur reçut une lettre ainsi conçue :

« Mademoiselle,

» A dater de ce jour, vous n'aurez plus à compter sur » la pension de 1,500 francs par an que vous receviez de » la générosité du roi.

» Veuillez recevoir mes salutations sincères.

» N..., *trésorier de la cassette.* »

LE PUBLIC DES SQUARES DU NOUVEAU PARIS, — par GUSTAVE DONJEAN (suite).

PLACE ROYALE.



1928I

La Place Royale se rajeunissant en prenant rang parmi les jeunes squares.

SQUARE SAINTE-CLOTILDE.



19282

Sortie de la grand'messe.



19283

LE JARDIN DES TUILERIES

qui est et sera toujours le roi des squares.

C'est alors que la Muse se fit journaliste.

***

Encore un souvenir de 1830 sur le même objet. — Le jour même que l'armée d'Afrique reçut la nouvelle de la révolution des trois jours, le général Berthezène entra chez M. de Bourmont et lui dit :

— Maréchal, vous voilà forcé de croire aux prophéties. Je vous apporte un livre arabe écrit depuis bien des années, car il porte toutes les traces du temps; eh bien, il dit dans une de ses pages que le roi de France descendra du trône dans le même mois que le roi ou dey d'Alger.

Le fait fut vérifié et trouvé exact.

***

En juin 1837, la princesse Hélène de Mecklembourg arrivait d'Allemagne à Fontainebleau pour y épouser le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe. — Les Parisiens se racontaient dès ce moment un trait récent de la vie de la jeune duchesse.

Un peu avant de la laisser partir pour la France, le grand-duc de Mecklembourg, son frère, lui rappelait, pour la dissuader, la mort de Marie-Antoinette, l'exil de Marie-Louise et plusieurs autres faits semblables.

La princesse répondit :

— Mon frère, j'aime mieux être duchesse d'Orléans pendant un an, quels que soient les périls attachés à ce titre, que de consacrer comme toi toute ma vie à regarder par une fenêtre ce qui se passe dans la cour du château.

Depuis le 24 février, la duchesse d'Orléans a dû se rappeler plus d'une fois cette scène de famille.

* * *

Depuis que le Nord et le Sud de l'Union sont en guerre, on nous a déjà raconté beaucoup d'histoires d'amour où l'on voit de jeunes Américaines du Sud mourir de chagrin parce que de jeunes volontaires du Nord, leurs fiancés, avaient été tués sur les rives du Potomac. — C'est toujours, comme vous voyez, une mouture du sac de blé de Shakspeare, un épisode copié sur *Roméo et Juliette*.

Un de nos amis qui arrive d'Amérique nous raconte qu'on chante en ce moment dans les salons de New-York, de Baltimore, de Boston et des autres principales villes des États-Unis, une romance qui relie les serments des jeunes gens des deux parties belligérantes de l'Union.

En voici un fragment qu'il a rapporté :

« O ma belle aux yeux bleu de mer, je te serai fidèle, » malgré les exemples d'inconstance que me donnent les » ondes du Potomac! »

Encore le Potomac! — Voilà un fleuve qui ne s'attendait guère, il y a un an, à tant de célébrité poétique.

* * *

Un très-joli trait de mœurs que je recommande à nos auteurs comiques.

Un tailleur appelé en témoignage, il y a quelques jours, à la cour d'assises du Rhône, parut avec des papiers à la main. Aussitôt le président lui fit observer que la déposition devait être orale et lui ordonna de jeter ses notes.

— Mais, monsieur le président, répondit le tailleur, ce ne sont pas des notes; ce sont des adresses dont je me suis muni pour faire mes offres de service à messieurs les jurés.

MAXIME PARR.

VIEUX HABITS, NOUVEAUX GALONS.

Les pauvres envient tous les jours le sort des riches, ils ont tort, car les riches sont plus pauvres qu'eux, n'ayant pas comme eux l'usage de leurs mains et de leurs pieds, puisqu'ils sont forcés par leur rang d'aller tous les jours en voiture et d'avoir recours à des domestiques pour faire les choses les plus simples de la vie.

Les riches sont des invalides — riches. Les pauvres sont des millionnaires — pauvres.

* * *

Un jeune provincial entrant l'autre soir dans l'appartement somptueux d'une petite figurante des Délassements-Comiques, s'extasiait démesurément de voir réunies tant de richesses, et il osa manifester tout haut son étonnement.

— Mon petit, lui dit la demoiselle, quand on entre dans la maison d'autrui, il faut être sourd et muet.

* * *

Les Normands ont l'humeur processive, chacun sait ça. Un vieux propriétaire de Bayeux vivait depuis vingt ans en pleine chicane; il avait des procès avec tout le monde, avec ses voisins, avec ses parents, avec ses amis, avec les riches, avec les pauvres, à propos de tout et à propos de rien. Il était là-dedans comme dans son élément naturel, si bien que lorsque son fils, jeune docteur en droit fraîchement émoulu de Paris, lui proposa de le débarrasser de tous ces vilains procès qui devaient le ruiner et lui causer martyre, il lui répondit :

— Mon cher enfant, je veux bien faire quelque chose pour toi qui es mon héritier. Débarrasse-moi de mes procès les plus véreux, j'y consens; mais laisse-m'en dix ou douze pour mes menus plaisirs.

* * *

Une noble dame qui se trouvait ces jours-ci à un grand dîner diplomatique donné aux ambassadeurs du roi de Siam, disait à l'un de ces étranges personnages :

— Ce qu'on me raconte de votre pays m'émerveille; mais il y a une chose que je condamne absolument, c'est la coutume qui vous permet d'avoir plusieurs femmes.

— Madame, lui répondit galamment le Siamois, si nous en pouvions trouver à Siam d'aussi belles que vous, nous n'en aurions assurément qu'une.

* * *

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,
Et, sans s'être informé si j'en avais envie,
Me conta le passé, le présent, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,
Sa maison, ses parents, ses affaires, son maître,
Sans me donner le temps de placer un seul mot;
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
Il m'apprit plus aussi qu'il ne voulait m'apprendre,
Car dès le premier jour j'ai su que c'est un sot.

* * *

Il y a dans l'ingénieux roman de Léon Gozlan, *Aristide Froissard*, un personnage fort amusant, qui est un des commensaux d'Aristide, après avoir dépensé une fortune énorme en très-peu de temps. Il se porte bien, maintenant qu'il est pauvre; mais quand il était riche, il se croyait phthisique, parce que les médecins l'avaient condamné à mourir poitrinaire à vingt-cinq ans : de là des prodigalités et sa ruine. Il a trente ans et il se porte comme un charme, avec un appétit à dévorer vingt héritages comme le sien.

Cette histoire vient d'avoir son pendant réel. Un homme qui certes n'avait pas lu le roman de Léon Gozlan, avait imaginé de manger en vingt ans le capital d'une rente que lui avait laissée un de ses parents, et qu'à son tour il ne voulait laisser à personne. Au moment où cette fortune lui était tombée du ciel — et de la province, — il avait trente-cinq ans. « Trente-cinq et vingt font cinquante-cinq, s'était-il dit; un homme est fini à cet âge-là, je serai même fini avant : vivons donc et vivons bien! » Or, voilà cinq ans que ce pauvre diable a l'âge qu'il avait assigné comme limite à son existence, et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est réduit à la misère la plus absolue, car il ne lui reste rien de sa fortune — que des infirmités. Aussi on le voit maintenant sur le pont des Arts avec un petit écriteau sur lequel est écrit : « Donnez quelque chose à un pauvre homme qui a vécu plus qu'il ne pensait. »

* * *

Je comprends à merveille que les médecins expédient si fréquemment *ad patres* leurs malades petits ou grands, ayant à se venger de leurs impertinences; car le premier soin d'un malade, à l'aspect de son médecin, n'est-il pas de lui tirer la langue?

* * *

Clara perd temps à se parer,
Sa beauté ne peut plus durer;
En vain elle fait la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit;
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

* * *

B... est un poëte charmant dont tous les vers ne sont pas imprimés. Il en sème sur sa route comme le petit Poucet semait des cailloux, non pour se reconnaître, mais pour se faire reconnaître. Je sais des albums où il s'en trouve d'exquis, qui seront peut-être un jour dans ses œuvres complètes. Quelquefois aussi il est moins heureux, parce que la muse est femme, c'est-à-dire capricieuse.

Avant d'être marié, il avait écrit sur un album, à la louange d'une très-jolie dame qu'il aimait, une odelette mignonne au possible, qui, par je ne sais quel hasard, était tombée entre les mains de sa femme. Celle-ci ayant lu ces vers, avait voulu en avoir de pareils pour elle, et B... lui en avait fait qu'elle avait trouvés moins bons.

— Pourquoi, mon ami, avez-vous adressé à mademoiselle Z..., lui demanda-t-elle un peu piquée, des vers meilleurs que ceux que vous avez écrits pour moi?

— Ma chère amie, répondit l'amant devenu mari, nous autres poëtes nous réussissons mieux en fictions qu'en vérités.

* * *

— Puisque je viens de parler d'un poëte charmant, on me permettra peut-être de parler d'un autre poëte antipodique à celui-là. Si le premier sème des perles sur sa route, le second sème des cailloux, on pourrait même dire des pavés. Le public ne sait pas cela, parce que notre Trissotin n'a encore pu rien faire imprimer; mais quelques éditeurs le savent, malheureusement pour eux.

Il avait laissé le manuscrit d'un long poëme chez M. Bourdilliat, en le priant de le lire et de lui en dire ensuite son sentiment « en ami ». M. Bourdilliat le lut consciencieusement d'un bout à l'autre, et, à quelque temps de là, le poëte étant allé chez lui, il lui dit :

— Monsieur, votre poëme est fort intéressant, mais il me paraît trop long.

— Vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire ce qu'il faudrait faire à cela?

— C'est d'en retrancher la moitié et d'en supprimer l'autre.

* * *

Mademoiselle Claire, vous qui êtes la plus adorable des femmes et la plus abominable des coquettes, permettez-moi de vous dire avec Colombine : — Il en est de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une sauce, elle est trop piquante et insupportable; quand il y en a trop peu, elle est si fade qu'on n'en saurait tâter; mais quand on attrape cette heureuse médiocrité qui réveille l'appétit, on mangerait ses doigts! Une habile pincée de coquetterie répandue dans les manières d'une femme la rend cent fois plus aimable et plus appétissante.

Est-ce suffisamment clair, — Claire?

EDW. TALKER..

PLUS DE 1600 PORTRAITS-CARTES.

Toute personne qui nous demandera par lettre affranchie la liste des portraits-cartes la recevra *franco*. Cette liste est la plus complète qui existe, puisqu'elle se compose du nom de toutes les personnes connues qui ont été photographiées par les différents photographes de Paris.

Chaque portrait-carte se vend 1 fr. 25 c., rendu franc de port.

Pour tout portrait fait par plusieurs photographes, nous choisissons le mieux réussi, et ne fournissons que celui-ci.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Il y a dans la rue des Martyrs une bonne pharmacie qui porte sur son fronton le nom de son patron, M. Deffès, parent, je crois, du compositeur de ce nom.

L'autre soir, au dernier verglas, un passant glisse sur le trottoir et tombe sur ce qu'en France on nomme le séant; mais il y tombe si fort qu'il ne peut se relever.

C'était à la porte de l'apothicaire dont nous avons parlé. Un ouvrier compatissant demande s'il peut aller jusque chez lui à pied, ou bien s'il faut le transporter dans cette boutique.

Le patient lit l'enseigne.

— Conduisez-moi à cette pharmacie, dit-il, j'y trouverai mon affaire, puisque c'est la pharmacie *Deffès*.

*** Calino désirait une place de confiance dans une bonne maison.

— Quel âge avez-vous? lui demanda la personne qu'il priait de parler en sa faveur.

— Vingt ans.

— Hélas! les règlements exigent qu'on ne la donne qu'à un homme ayant vingt et un ans accomplis. Vous êtes trop jeune d'une année.

— Oh! que non pas! j'ai vingt ans, mais je devrais en avoir vingt et un.

— Comment cela?

— Ma mère a fait une fausse couche une année avant

ma naissance. Jusqu'à présent ça m'a retardé d'un an; mais je tiens à faire valoir mes droits.

LUC BARDAS.

THÉATRES.

Le titre de la comédie jouée au Gymnase, *les Mariages d'aujourd'hui*, a le tort de promettre plus de beurre que de pain. *Les Mariages d'aujourd'hui*, tels que les comprennent MM. Anicet Bourgeois et Adrien Decourcelles, sont en définitive les mariages de tous les temps. On se marie aujourd'hui comme on se mariait hier, comme on se mariera demain; un peu par amour, beaucoup par calcul. Il y a toujours eu des mariages d'inclination, des mariages de raison, des mariages d'affaires.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous voyons des hommes mûrs comme Pierre Duval s'unir à des jeunes femmes sentimentales et romanesques qui les trompent; des hommes de vingt-cinq ans s'éprendre d'une petite fille et oublier pour elle tout projet de fortune et d'ambition, comme le fait Arthur Collin, un des personnages épisodiques de la pièce. A toutes les époques on a vu des mauvais sujets ruinés rechercher des héritières, et M. de Maurienne, l'amant de madame Pierre Duval, sollicitant la main de mademoiselle Lucie Morin, n'est pas d'une originalité foudroyante.

Le docteur Simon, mari d'une femme dépensière qui le ruine sous prétexte qu'elle a apporté deux cent mille francs de dot, et qui le condamne à un labeur herculéen pour satisfaire ses goûts de dissipation et de luxe, le docteur Simon présenterait plutôt un intérêt particulier, s'il occupait dans la pièce une place moins secondaire.

Ce qui manque à cette comédie nouvelle, ce n'est ni le talent ni l'habileté, c'est l'intérêt. L'intrigue donne au thermomètre des théâtres vingt degrés au-dessous de zéro.

Lafontaine, Derval, Kime, Landrol, mesdames Delaporte et Bressant, ont consciencieusement fait leur devoir.

Encore des reprises!

Il est vrai que si toutes les reprises étaient de la valeur de la *Vie de Bohême* de Henry Mürger et de Barrière, personne ne songerait à s'en plaindre. Cette pièce, qui date de 1849, demeurera l'une des œuvres les plus originales du théâtre contemporain. Après avoir été donnée aux Variétés, reprise au Vaudeville, elle vient d'être portée à l'Ambigu. M. de Chilly n'a pas craint de transporter en plein boulevard, côte à côte avec les drames à grandes phrases et à couleurs violentes, cette comédie dont la finesse du trait, la touche délicate et le style littéraire, forment un heureux contraste avec les exagérations quotidiennes du mélodrame. Certes, ce n'est pas nous qui le blâmerons, et Dieu fasse que son caissier ne fronce jamais le sourcil lorsqu'il entendra prononcer le nom charmant de la *Vie de Bohême*.

La reprise des *Pirates de la Savane* (à la Gaîté) n'est pas tout à fait aussi littéraire. Les coups de fusil, les duels au couteau, le poison, l'assassinat, les serpents à sonnettes, la mère qui a perdu son enfant, les torrents terribles, les *sauvé! sauvé!* et les *merci, mon Dieu!* tout cela se trouve dans cet émouvant mélodrame, qui agite et passionne toujours le public du boulevard du crime.

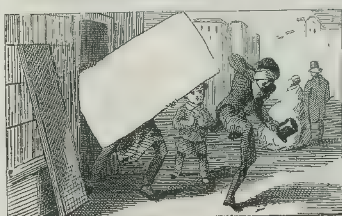
Dumaine, Latouche, Alexandre, Lacroix, Perrin, mesdames Talini et Emma Chevalier, font chaque soir une ample provision de bravos. On redemande tout le monde, y compris le serpent à sonnettes, qui revient saluer avec une grâce du meilleur ton.

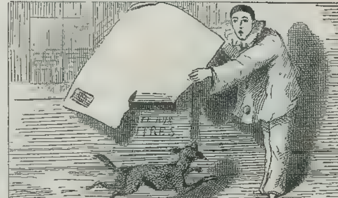
C'est encore de l'Amérique, la patrie des Th. Hart, des Magilton, des Frank Pastor, que nous vient le nouveau gymnaste du Cirque Napoléon, M. Olmar. Des exercices pleins d'audace et de périls sont exécutés par lui avec une aisance et une grâce qui ne laissent pas chez les spectateurs grande place à la crainte.

Le même soir, nous avons applaudi Léonard, l'écuyer habile; Théodore Loyal, le célèbre dresseur de chevaux; la gracieuse mademoiselle Loisset, le hardi Frank Pastor, le clown Edwards dont les bouffonneries n'ont jamais rien de grossier, et les clowns Leroy, Hinaux, Sylvester et Price, qui sont une bonne acquisition.

ALBERT MONNIER.







ÉTRENNES DE 1862.

Nous offrons ici la liste des publications entreprises par nous, ou qu'on peut se procurer en s'adressant à nous.

Cartes de visite amusantes. Cent cartes de visite dessinées avec un espace réservé en blanc dans le dessin pour y inscrire le nom du visiteur. Ces charmants dessins, de MM. Maurisset et Grévin, sont adoptés pour les grands dîners; elles servent à indiquer le nom des convives. Prix des cent cartes variées, 5 fr. Pour nos abonnés, 3 fr. rendues *franco*.

Le Lampascope, jeu nouveau, formant une lanterne magique sans embarras, sans préparation, et d'une bien plus grande puissance que les lanternes magiques ordinaires, puisqu'à la place de la petite lampe et de la petite mèche de ces dernières, c'est la lumière d'une lampe de salon qui éclaire les verres. Prix du *Lampascope* avec douze verres, 20 fr. Pour nos abonnés, 15 fr. rendu *franc de port*.

Statuette de Jeanne d'Arc, réduction de la belle statue exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe. — Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronzé, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée à nos abonnés pour 15 fr. — Bien emballée dans une petite caisse et rendue *franco*, 20 fr.

PUBLICATIONS POUR ENFANTS.

Alphabets en bande. Dessins coloriés qui se déploient en une grande bande et se replient sous une couverture en forme d'album. — Les publications de ce genre qu'on met habituellement dans les mains des enfants, sont grossièrement dessinées, grossièrement coloriées, et le coloris, qui se détache facilement du papier, contient souvent de l'arsenic. — Le coloris de l'Alphabet que nous offrons est insoluble à l'eau; il est donc tout à fait sans danger. Prix de l'Alphabet, *franco*, 2 fr. Pour les abonnés seulement, *franco*, 1 fr. 50.

Ces alphabets sont au nombre de quatorze, en voici la liste :

N° 1. Alphabet de costumes pittoresques, par Belin.
N° 2. Alphabet du petit marquis et de la petite marquise, par Cordier.
N° 3. Alphabet récréation des petits garçons, par Cordier.
N° 4. Alphabet d'animaux, par G. Randon.
N° 5. Alphabet militaire, par G. Randon.
N° 6. Le petit monde (les enfants), par A. Grévin.
N° 7. Petit carnaval mythologique, par A. Grévin.
N° 8. La fantasmagorie, par Hadol et A. Cordier.
N° 9. Récréations des petites filles, par Hadol et A. Cordier.
N° 10. Histoire de Polichinel, par Hadol et Cordier.
N° 11. Sujets religieux enfantins, par Hadol et Cordier.
N° 12. Les petits métiers de grand-papa, par Hadol et Cordier.
N° 13. Le Jardin d'acclimatation, par Hadol et Cordier.
N° 14. Les mascarades d'enfants, par Hadol et Cordier.

Contes vrais, petit livre-album fait pour les petits enfants, par Baric, et colorié de la même manière et aux mêmes couleurs que les alphabets ci-dessus. Prix, 2 fr. rendu *franco*.

Célestin Tête d'âne, petit livre-album pour les petits enfants, par Grévin. Même genre et même prix que le précédent.

Petite Histoire de France, texte en regard, avec joli cartonnage. Prix, 2 fr.

Petite Histoire sainte, texte en regard, avec joli cartonnage. Prix, 2 fr.

Le Roi des albums, nouvelle édition. *Le Roi des albums* contient un nombre infini de dessins intercalés dans un texte très-heureusement conçu pour amuser et intéresser les enfants. Texte de M. T. Castellan. Prix : broché, 7 fr., rendu *franco ;* cartonné, 10 fr., rendu *franco*.

Le beau Nick, conte fantastique allemand, par Hermann Scharles. — Légendes en français et en allemand. — Cet album, d'une bizarrerie tout à fait allemande, amuse beaucoup les enfants jeunes et vieux. — Il se vend en noir 10 fr. Pour les abonnés, franc de port, 6 fr. On le trouve aussi en couleur au prix de 15 fr. Pour les abonnés, franc de port, 12 fr.

Nouvel abécédaire en énigmes, par Victor Adam. Album dont chaque page est remplie de petits dessins représentant des personnages, des animaux ou des objets divers dont le nom commence par la lettre placée en tête de la page. — Ces dessins fixent facilement et sans travail dans la mémoire de l'enfant le souvenir des lettres. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Charades alphabétiques, par Victor Adam. Cet album est encore destiné à fixer dans la mémoire des enfants le souvenir des lettres et des mots. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

ALBUMS SÉRIEUX POUR SALONS.

Danseuses de l'Opéra, album broché de 14 dessins en couleur, représentant les costumes les plus jolis des principales danseuses de l'Opéra. Prix, 15 fr. Pour nos abonnés, 8 fr., rendu *franco*.

Toilettes de nos grand'mères. Costumes des dames françaises de 1800 à 1830, coloriés. Prix, broché, 10 fr. Pour nos abonnés, 7 fr. rendu *franco*.

Costumes de la Bretagne. 20 grands costumes dessinés d'après nature par Darjou, brochés et coloriés. Prix, rendu *franco*, 10 fr.

Album de dessins de crochet, filet et tapisserie. Pour remplacer les dessins fort laids, fort mal imprimés, et qui se vendent si cher, nous offrons un Album qui, au prix ordinaire de ces dessins-là, représenterait plus de 50 francs, car il contient un très grand nombre de modèles. Nous le vendons : pris au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les seuls abonnés, rendu *franco*, 6 fr.

Six tableaux de Compte-Calix, scènes coloriées de la bonne compagnie de Paris. — Les dessins de cet album sont reproduits par la gravure sur acier et coloriés à l'aquarelle. — Album de salon. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Douze nouveaux travestissements par Gavarni. Album composé de dessins de Gavarni, reproduits en gravure sur acier et coloriés d'une façon très-élégante. — C'est un ouvrage fait pour les salons. Prix, 15 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

Vie élégante de la société parisienne. Dessins de Compte-Calix, gravés sur acier. — Cet album, qui représente avec fidélité la bonne compagnie de Paris, est fait spécialement pour les salons. — Les gravures sont charmantes. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

PUBLICATIONS D'ART.

L'Assomption de la Vierge, grande photographie exécutée par M. Michelez, d'après le tableau de Murillo, acheté 600,000 fr. par le gouvernement pour le musée du Louvre. Cette photographie est un véritable ouvrage d'art qui se recommande à tous les amis de la grande peinture. Prix, 20 fr. Pour nos abonnés, rendue *franco*, 10 fr.

Portraits photographiés sur cartes de visite. Nous possédons une liste de 2,000 portraits de personnes connues à Paris dans les arts, les sciences, la politique, le théâtre, etc. Les portraits que nous offrons à nos abonnés sont choisis par nous chez les meilleurs photographes de Paris; si ces portraits ne sont pas tous excellents, on est assuré du moins d'avoir les meilleurs qui existent sur la place de Paris. Prix de chaque portrait-carte rendu *franco*, 1 fr. 25 c. — Nous envoyons *franco* la liste à toute personne qui nous en fait la demande.

Musée de Costumes des différents peuples modernes. Nous avons entrepris une collection qui n'existe pas dans le commerce; déjà nous sommes arrivés à publier 446 costumes *français, allemands, italiens, espagnols, portugais, russes, turcs et égyptiens, américains*, etc. — Les artistes, les costumiers, les amateurs, tous ceux enfin qui ont besoin de connaître ou qui désirent connaître les costumes de tel ou tel pays, éprouvent les plus grandes difficultés à les trouver. Le *Musée de costumes* les affranchira de toutes peines à ce sujet. Chaque dessin, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle se vend 40 centimes. — (Ils peuvent s'acheter séparément les uns des autres.)

Les 425 costumes parus jusqu'à ce jour se divisent ainsi :

Costumes	de France	100
—	d'Algérie et colonies	65
—	de Turquie, Égypte, etc.	60
—	de Russie	37
—	d'Espagne et Portugal	37
—	d'Italie et Piémont	42
—	d'Allemagne	28
—	de Suisse et Tyrol	26
—	d'Amérique	27
—	de Hollande	14
—	de Suède et Danemark	10
		446

Musée français, choix de cent gravures. Très-grand et très-intéressant album pour une table de salon. Prix, rendu *franco*, 12 fr. Pour les abonnés, 5 fr.

Le Dessin sans maître, Méthode Cavé, pour apprendre à dessiner de mémoire, par Mme Marie-Elisabeth Cavé. Ouvrage approuvé par MM. Ingres, Delacroix, Horace Vernet, etc. — Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

Cours de dessin sans maître, d'après la méthode de Mme Cavé. Dessins choisis par Mme Cavé et exécutés sous sa direction pour former les modèles à copier d'après sa méthode. *Trois cahiers* de figures, paysages et animaux; *un cahier* de dessin industriel. Prix de chaque cahier, 10 fr. — Les cahiers se vendent séparément.

Croquis de figures et d'animaux destinés à animer les paysages, par Dubuisson. Ces dessins forment d'excellents modèles pour apprendre à faire des croquis. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Modèles de croquis par H. Bellangé. Tout le monde dessine — plus ou moins. — Très-peu de personnes savent faire le croquis d'une personne ou d'une chose qu'elles voient ou qu'elles ont vue. Il est cependant très-facile d'apprendre à croquer : il suffit de copier de bons modèles de croquis, et lorsqu'on est arrivé à les copier facilement, de s'exercer à faire soi-même des croquis d'après nature. — Les croquis de Bellangé sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre. — L'album que nous annonçons contient 50 feuilles remplies de croquis. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Modèles de croquis par V. Adam. Album fait dans le même but que le précédent. Même prix.

Guide du sellier-harnacheur, dessins et explications faits pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Ouvrage publié par un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Baumann. Prix du cahier, 15 fr.

AMUSEMENT DES SOIRÉES.

Découpures fantasmagoriques, amusement des veillées, composées par Platel. Ces dessins découpés et placés ensuite entre la lumière d'une bougie et la muraille projettent sur celle-ci des ombres fantastiques et présentent des effets curieux.

Trois cahiers différents. — Chaque cahier se vend, rendu *franco*, 4 fr. — On peut n'acheter qu'un ou deux cahiers.

Découpures de patience, par Kreutzberger. Des dessins noirs sur fond blanc sont imprimés sur un papier dont l'envers est tout noir. On découpe avec soin le dessin, et lorsqu'il est découpé, il devient impossible de comprendre qu'il a été fait avec facilité et n'a demandé que de l'adresse et de la patience. Il a tout à fait l'air d'un dessin exécuté par ces habiles découpeurs dont le talent surprend tout le monde. — Le cahier contient plus de 40 dessins, grands et petits. Prix du cahier, rendu *franco*, 4 fr.

Les Silhouettes faciles, modèles des dessins que l'on peut faire en silhouettes sur le mur, par l'arrangement des mains et des doigts. Ces indications sont très-précises, on peut avec elles faire des sortes d'ombres chinoises fort amusantes; on fait un lapin, une oie, un cheval, un ours, etc., etc. Prix réduit pour nos abonnés, la collection de 20 dessins, rendue *franco*, 4 fr.

OEUVRES DE G. DORÉ.

Notre jeune collaborateur est arrivé à une renommée qui fait déjà rechercher ses dessins, et les collectionneurs nous sauront gré de les indiquer à part.

Vingt grandes lithographies de Gustave Doré. Pour les amateurs nous avons fait tirer sur les pierres mêmes ces dessins de M. Gustave Doré, avant qu'ils fussent mis en relief par le procédé Gillot, pour être imprimés typographiquement dans le *Musée français*. Prix, 20 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 12 fr.

La Ménagerie parisienne, par Gustave Doré. Contenant les portraits ressemblants de nos lions, lionnes, lionceaux; — de nos paons, — de nos rats d'Opéra, d'ateliers, de jardins, d'égouts, etc.; — de nos loups de carnaval, de nos loups-cerviers, etc., etc.; en un mot, de toute la ménagerie humaine. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La Ménagerie parisienne, en couleur. Prix, 15 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 10 fr.

Les Folies gauloises, depuis les Romains jusqu'à nos jours. Album comique de mœurs et de costumes français, par Gustave Doré. — Cet album de salon est un des plus charmants ouvrages de Doré; il obtient un grand succès. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Les différents publics de Paris. Album de Gustave Doré, formant une sorte de physiologie des habitués des différents théâtres, établissements et lieux publics de Paris. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

M. Gustave Doré a travaillé beaucoup pour le *Musée français et anglais*, la plus grande partie des dessins de ces deux volumes sont de lui.

ŒUVRES DE DAUMIER ET DE GAVARNI.

Nous avons encore un certain nombre d'albums de Gavarni et de Daumier, mais ce nombre va diminuant et les collections se décomplètent. Nous rappelons à nos abonnés que ce sont des tirages qui ne se retrouvent plus, c'est une occasion dont il est bon de profiter, elle ne se présentera pas une seconde fois.

Prix de chaque album, 15 fr. Pour l'abonné, 7 fr., rendu *franco*.

ALBUMS COMIQUES.

Histoire d'un projet de femme, fantaisie artistique par Valentin. Sous ce titre, Valentin a dessiné seize jolis petits bustes de femmes, plus ou moins vêtues, mais toutes charmantes. Prix, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Les tortures de la mode, par Cham. Dans 20 pages de dessins très-comiques, très originaux, Cham a passé en revue toutes les tortures auxquelles sont assujettis les esclaves de la mode, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les cent Robert-Macaire. Édition nouvelle des *Robert-Macaire*, composés par Daumier sur les légendes de Ch. Philipon. — Cette collection, qui s'est réimprimée un grand nombre de fois et s'est vendue en différents formats à plus de trente mille exemplaires, est assez connue pour qu'il suffise d'en donner le titre. Prix, rendu *franco*, 15 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 11 fr.

Le tabac et les fumeurs, par Marcelin. Le dessinateur comique fait en quelque sorte l'histoire du tabac depuis son introduction en Europe. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Le Parisien hors de chez lui. Souvenirs et impressions de voyages, par Girin. Album comique très-amusant et très-convenable pour exposer sur la table d'un salon. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Histoire de M. Verjus, par Randon. L'histoire de M. Verjus (l'homme d'un caractère désagréable) est fort amusante. C'est un très-piquant album de soirées. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

La vie de troupier, charges et fantaisies à pied et à cheval, par Randon. Album comique, tout rempli de petits sujets fort amusants. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Ah! quel plaisir d'être soldat! par Randon. Album très-amusant qui passe en revue toutes les tribulations du soldat. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Voyage pittoresque en Bretagne, par Darjou. Costumes, coutumes et embêtements de la Bretagne. Album broché. Même prix que l'album ci-dessus.

Messieurs nos Fils et mesdemoiselles nos Filles, album lithographié par Randon. Même prix que les albums ci-dessus.

Les Plaisirs de Baden, album lithographié par Darjou. Même prix.

Album amusant, 90 pages de dessins. Cet album est composé de numéros du *Journal amusant*. Prix, rendu *franco*, 8 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Ces Chinois de Parisiens! Album comique par les dessinateurs du *Journal amusant*. Dessins imprimés sur papier de couleur. Grand album oblong. Prix, rendu *franco*, 6 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

Petit Journal pour rire. Édition petit in-4°, formant des albums pour exposer sur les tables de salon. — 5 volumes de 416 pages sont complets; chacun se vend, broché, 5 fr. 50; on peut les acheter séparément. — Chaque demi-volume se vend, broché, 2 fr. 75; on peut également n'en acheter qu'un ou plusieurs.

Ah! quel plaisir de voyager! par Cham. Evénements burlesques d'un voyage de Paris en Belgique. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Pincez-moi à la campagne! par Cham. Album contenant les mille et mille plaisirs négatifs dont jouit l'homme qui va passer quelques jours chez des amis à la campagne. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

Au bivouac, croquis militaires par Cham, Daumier et Ch. Vernier. Album comique composé de dessins inspirés par la guerre d'Italie, mais qui ne cesseront pas d'être actuels aussi longtemps qu'il existera des soldats en paix ou en guerre. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

Les prouesses de maître Renard, copie de l'album de Wilhelm de Kaulbach qui obtient un si grand succès dans toute l'Allemagne; par Cliette, d'après le *Reineke Fuchs* de Gœthe. Prix, broché, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

Choix de dessins et articles extraits du Musée Philipon. Plus de 100 pages de dessins comiques avec texte. Prix, rendu *franco*, 6 fr.; pour nos abonnés, rendu *franco*, 4 fr.

DESSINS DU JOURNAL POUR RIRE IMPRIMÉS SUR ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer, sur des rouleaux de papier, les dessins de notre *Journal amusant*, et l'on se sert de ces rouleaux pour tapisser les salles de billard ou les salles à manger à la campagne; on les emploie aussi pour les kiosques et pour *tous autres lieux*. La collection se compose de cinq rouleaux dans lesquels pas un seul dessin ne se trouve répété. Ces rouleaux, doubles en largeur des rouleaux de papier peint ordinaires, ne coûtent que 3 fr. 50 c. à toute personne qui nous adresse un bon de 17 fr. 50 c. pour les cinq rouleaux; nous les expédions *franco* — en France, sauf la Corse et l'Algérie.

ADRESSER UN BON DE POSTE A M. PHILIPON FILS, RUE BERGÈRE, 20.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 315. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 11 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

PUBLIÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. 10
12 mois . . . . [illegible]

ETRANGER, selon les droits de poste.

[illegible] Cornhill, London. — A Saint-Petersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour imperial. [illegible] chez Durr et Cie. — Prusse, [illegible] chez MM. les directeurs des postes de Cologne [illegible] Office de Publicité, rue Montagne de la Cour [illegible]

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1861, — par MARCELIN.

1re SÉRIE : LA SCÈNE.



LE COSTUME D'ALCESTE AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.

— « Fi! l'horreur! ils jouent en chemise à présent! » s'écrierait mademoiselle Saint-Huberti.

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1861, — par MARCELIN (suite).

1re SÉRIE : LA SCÈNE.



19285

HERCULE AUTREFOIS.

Fastueux et bête comme une ode de Lefranc de Pompignan.



19286

HERCULE AUJOURD'HUI.

Bien plus *réalichte* : un vrai paletot de Némée ; une vraie massue où l'on n'a pas marchandé le carton ; mais pourquoi Hercule ne porte-t-il cette massue que pendant une scène? Le forcerait-on à la déposer au bureau des cannes?



19287

LE SACRIFICE.

N'oublions pas le monstre non moins réaliste qui gît sanglant les quatre roulettes en l'air.

Au numéro de ce jour est jointe la 54e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de Vély-Pacha, dessiné d'après la photographie de Disdéri.

FUMÉES DE CIGARE.

LE NEVEU. — Eh bien, à ton avis, quelles sont les femmes de Paris les plus dangereuses?

L'ONCLE. — Tu les connais ; — tu ne connais que ces coquines.

LE NEVEU. — Mais encore quels sont leurs noms?

L'ONCLE. — On les appelle la dame de cœur, la dame de pique, la dame de trèfle et la dame de carreau.

* * *

SUR UN ALBUM DE CAMPAGNARD. — Presque tous les provinciaux s'imaginent qu'il suffit d'habiter la capitale pour devenir capitaliste.

* * *

Un marchand de tabac de la rue de Rivoli a mis sur une des vitres de sa boutique ces deux vers à rime riche :

Fumez et prenez une prise,
Et la grippe sur vous n'aura jamais de prise.

* * *

(*Le cabinet d'un ministre, — dans un pays quelconque.*)

LE MINISTRE *à un protecteur.* — Mais pourquoi cet imbécile-là veut-il être décoré?

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1861, — par MARCELIN (suite).

1re SÉRIE : LA SCÈNE.



19288

UNE DANSEUSE AUTREFOIS.

Une jupe bien longue et une danse bien modeste! Ne nous y fions pas, et souvenons-nous de la chanson :
« Fanchon met toute sa décence
» A marcher les pieds en dehors. »



19289

LE CORPS DE BALLET AUJOURD'HUI.

Au moins voilà des costumes qui ne gênent ni les danseuses ni les spectateurs.



19290

LE CHŒUR AUTREFOIS.

« Armés de perruques à la romaine. »
(MONTESQUIEU.)



19291

LE CHŒUR AUJOURD'HUI.

On rit toujours des figurants : on ne peut pourtant pas engager les fils des plus grandes familles de France pour faire les seigneurs du fond.

LE PROTECTEUR. — Excellence, c'est afin de pouvoir faire un bon mariage.

LE MINISTRE. — A la bonne heure! voilà donc la croix, une grande institution nationale, transformée en *miroir aux alouettes*.

***

DANS LES SALONS D'UN AGENT MATRIMONIAL.

LA DEMOISELLE *à l'agent*. — Monsieur, une question!

L'AGENT MATRIMONIAL. — Mademoiselle, parlez, je vous en prie.

LA DEMOISELLE. — Le monsieur que vous me proposez pour mari exerce-t-il une profession libérale?

L'AGENT MATRIMONIAL. — Il est avocat à la cour impériale, mademoiselle.

LA DEMOISELLE. — Avocat, c'est fort bien. (*Après un petit temps de repos.*) Et cet avocat est-il intelligent?

L'AGENT MATRIMONIAL. — Fort intelligent, mademoiselle.

LA DEMOISELLE *vivement*. — En ce cas, monsieur, ce n'est pas mon affaire.

***

A propos de mariage, voici un fait passablement bizarre qui nous arrive par le *The Herald* de Boston.

(*Voir la suite page 5.*)

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1861, — par MARCELIN (suite).

1re SÉRIE : LA SCÈNE.

UNE ANECDOTE D'AUTREFOIS.

« A une représentation d'Alceste, deux hommes, dont l'un était pour la musique de Gluck, l'autre pour la musique de Piccini, soutenaient leurs divers sentiments » avec tant de vivacité, que la sentinelle s'approcha d'eux pour les séparer. Mais le gluckiste dit au grenadier : — Monsieur est donc picciniste? — Ce qui déconcerta » tellement le soldat qu'il retourna tout confus reprendre son poste. »



19293



19294

LES JUGEMENTS D'AUJOURD'HUI.

— Elle est bien dramatique, madame Viardot?
— Oui, mais elle a toujours un peu l'air d'avaler des [illegible]

— [illegible] vous, pr[illegible]rez-vous la musique ancienne ou la musique nouvelle, Gluck ou Wagner?
— J'aime mieux les jambes

FAUT DE LA TENUE. — BALIVERNES MILITAIRES, — par A. Teulb.



19295

— Madame votre épouse ose insinuer que les militaires n'ont pas de tenue?... elle est bonne celle-là... que nous en avons quatre de tenues, bourgeois....



19296

— Primo, d'abord, la grande tenue, que je ne vous dis que ça....



19297

— Deuxièmement, après, la tenue de campagne au service de ceux qu'ils aboyent contre la France... cré nom... de nom....



19298

— Troisièmement, ensuite, la tenue de ville avec laquelle on a du chic, c'est vrai, mais on a, semblament, z'un cœur.

En septembre dernier, dans cette ville, sept mariages ont été contractés dans la même famille. Les sept frères Hutcheson viennent d'épouser les sept miss Well. — Les noces ont duré les sept jours de la semaine. — On assure que les sept frères ont parié qu'ils seraient tous pères le même jour. On ne dit pas si ce sera de sept filles ou de sept garçons, ni si ce sera un sept du mois, à sept heures du matin ou du soir.

Ovide Desgranges.

LES GENS TIMIDES.

Vous connaissez le dessin de Gavarni, celui qui représente deux bambins, ambitieux précoces, se montrant mutuellement le fond de leurs paniers, en allant à l'école :

« Donne-moi de quoi que t'as, et je te donnerai de quoi que j'ai. »

C'est le marché que se proposent tous les gens qui veulent faire leur chemin dans le monde.

Le jeune homme qu'une éducation brillante a mis à même de prétendre à tout, — de faire un volume de poésies ou d'entrer dans l'administration des chemins de fer, — dit à son éditeur ou à son chef de bureau :

Le prolétaire aux mains calleuses dit à son patron :

Le marchand dit à ses pratiques :

Le médecin à ses malades :

L'homme de loi à ses clients :

L'homme d'argent à ses dupes :

L'artiste à la foule :

L'amant à sa maîtresse :

Tout le monde à tout le monde :

« Donne-moi de quoi que t'as, et je te donnerai de quoi que j'ai. »

Et l'on veut garder sa poire tout en prenant la pomme de l'autre, — tandis que l'autre défend sa pomme et convoite la poire de l'un.

De là une mêlée générale dans laquelle il est des êtres prédestinés à ne recevoir que les coups.

* * *

— Voilà ma poire, je ne vous l'offre qu'en rougissant, parce que je ne suis pas bien sûr qu'elle n'est point véreuse ; mais je vous la donnerai tout entière pour un petit morceau de votre pomme.

Ainsi parlent les gens timides.

— Mais, mon bon ami, répondent les autres, ma pomme est excellente et vous me proposez un marché de dupe. Voyons votre poire? Je la prends. Tâchez de vous en procurer une meilleure. Quant à ma pomme, nous verrons plus tard.

FAUT DE LA TENUE. — BALIVERNES MILITAIRES, — par A. Teulb (suite).



19299

— Finalement, enfin, la tenue de corvée, qui....
— Qui?...
— J'aimerais mieux aut' chose, parole d'honneur!...



19300

— Plus que jamais, ô magnifique et délicat Dumanet, vous avez mon estime et une place à ma table.
— Que je m'honore considérablement de la première, et que j'accepte indéfiniment l'autre.
— Dans mes bras...
— Et dans les miens....

* * *

Aux gens timides, la déesse Fortune, qui n'est pas aveugle, quoi qu'on dise, fait obstinément la grimace.

Collégiens, ils ont reçu toutes les taloches qui se distribuaient pendant la récréation. Quand ils ont voulu prendre place dans la société et faire comme tout le monde leurs petites dévotions à l'autel du veau d'or, ils ont été bousculés par la foule et maintenus au dernier rang.

C'est pour eux qu'on a inventé les emplois à douze cents francs et les dîners à vingt-deux sous. Ils vieilliront en travaillant comme des nègres sans avancer d'un pas, et l'âge mûr les surprendra dans la peau d'un commis subalterne, ayant des manches de lustrine et un garde-vue de papier vert.

D'aucuns, — ceux qui n'ont pu jouir de l'emploi à douze cents francs et des dîners à vingt-deux sous, — disparaîtront de la surface du globe à la fleur de leur âge, après avoir abusé, à huis clos, dans leur chambre, du régime des petits pains et du fromage d'Italie; régime dangereux qui vous mène rapidement un homme *ad patres :* — l'indigestion dans la famine.

Toutes les petites misères de la vie fondent sur eux comme grêle.

Leur ami leur souffle l'héritière qu'ils comptaient épouser, leur protecteur oublie de les protéger, leur portier les laisse se morfondre dehors et sonner trois fois les jours de pluie; quand ils ont à faire une course un peu longue, les cochers de fiacre refusent de les conduire; si leurs voisins font du bruit au spectacle, c'est eux que l'on met à la porte; les commis de la confection se débarrassent en leur faveur des paletots de l'an passé, les garçons du restaurant leur font attendre leur dîner jusqu'à ce qu'ils deviennent fous de rage, et pour eux il n'y a que des femmes vertueuses.

Enfin, quel que soit le but qu'ils se proposent, ils ne l'atteignent jamais : c'est leur timidité qui est l'obstacle, et ils ne peuvent le franchir.

* * *

MORALITÉ IMMORALE.

On n'obtient que les choses dont on s'empare, et l'on ne persuade aux autres que l'on vaut quelque chose qu'en s'estimant cher soi-même.

Trois fois heureux les gens *carrés!*

Louis Jacquier.

EXPOSITION DISDÉRI.

Vous le savez, l'hiver à Paris est la saison des enchantements. Les théâtres rivalisent de merveilles. On mêle les concerts aux bals; tout est fête pour le beau monde. Disdéri, cédant à une pensée tout à la fois ingénieuse et philanthropique, a imaginé d'organiser une exposition de ses œuvres photographiques, musée des grandes figures contemporaines dont le produit serait consacré à sécher les larmes des pauvres. Une idée féconde et nouvelle est de cette sorte doublée d'une bonne action.

On va voir les portraits de Disdéri comme on va visiter les galeries du Louvre.

Cette exposition ne pouvait se produire que dans un quartier élégant; on l'a établie à quelques pas des ateliers du maître, à l'angle de la rue Drouot et du boulevard, dans les anciens salons du Jockey-Club. Quatre grands salons s'ouvrent, inondés d'une vive lumière, sur un ensemble de près de deux mille sujets, liés presque tous aux grands intérêts qui se rapportent à notre époque.

Une première pensée se présente à l'esprit aussitôt qu'on se trouve face à face avec cette prodigieuse collection de portraits; c'est qu'on se promène par là en pleine histoire. Rois, princes, généraux, ministres, écrivains illustres, artistes en renom, femmes célèbres, tous ceux qui, à un titre quelconque, ont attiré sur eux un rayon de l'attention publique, se montrent au grand jour dans l'attitude réelle de leur personnalité.

Un quart d'heure passé dans les salons de la rue Drouot fait voir mieux que toutes les déductions de la critique, toutes les ressources que les historiens de l'avenir pourront tirer de ce que leur prêtera l'art photographique.

Cette vérité devient plus saisissante encore lorsqu'on se trouve en face non de portraits de petit format, ni de médaillons ordinaires, mais de figures de grandeur naturelle, bustes et portraits en pied. Ici l'artiste a reproduit la vérité dans son exactitude la plus sévère. Voilà bien l'homme tel qu'il vit, le port de sa tête, la ligne de son regard, l'attitude habituelle de sa personne, son geste familier, ses tics mêmes, s'il en a. Soyez tranquilles, l'histoire ne parlera pas de lui comme d'un personnage fictif, ainsi que cela n'est arrivé que trop souvent. Disdéri a fixé pour toujours cette figure sur son papier Bristol; c'est vous dire qu'elle vivra pour la postérité comme vous la voyez vivre dans le temps présent.

Mais en admirant ces portraits de grandes dimensions, si curieux à contempler, je devrais dire si parlants, le promeneur, agité d'un sentiment de curiosité bien concevable, se demande par quel procédé mystérieux le photographe a pu obtenir ces résultats inattendus? C'est là le secret de Disdéri; c'est lui qui a perfectionné une découverte merveilleuse. Notre artiste a longtemps étudié avant d'arriver à cette conquête du portrait photographique grand comme nature; il ne s'est pas lassé d'opposer ses efforts à la résistance de l'invention. A la fin il est parvenu à cette innovation merveilleuse, et sans qu'il en coûte une seconde de plus au modèle qui pose devant son objectif.

D'une carte de visite, Disdéri fait un portrait en pied.

On en contemple une assez grande quantité dans ce musée improvisé. L'œil de l'observateur ne peut plus s'en détacher, une fois qu'il a fixé un instant ces têtes faites en quelques minutes et qui demandaient autrefois au peintre même le plus habile tant de temps, tant de poses, tant de sollicitudes de tout genre. Il est certain que la méthode de *grandissement* si heureusement trouvée par Disdéri est une des découvertes les plus précieuses dont puisse s'enorgueillir son art.

J'ai parlé d'histoire et de figures historiques; je répète que c'est là le caractère distinctif de cette exposition que de fournir dès à présent au visiteur un très-grand intérêt historique. Il fallait autrefois un million pour avoir chez soi une galerie de tableaux dont les portraits constituaient généralement le fonds. Dans l'avenir il ne faudra qu'un léger débours pour pouvoir, si l'on veut passer en revue, sans sortir de sa demeure, les figures d'hommes considérables qui auront joué un rôle dans le drame de leur temps.

Dans les salons de la rue Drouot on feuillette, en marchant, plusieurs pages curieuses des *mémoires* de notre dix-neuvième siècle. Les personnages principaux sont là, sous la lentille de votre lorgnon.

Parmi les plus remarquables de ces portraits de grande dimension, nous citerons ceux de l'Empereur, du prince Pierre Bonaparte, de M. Guizot, de M. Ferdinand Barrot, du général Jusuf, de M. Ingres, de la princesse

Anna Murat, de la princesse Danilo, de madame la duchesse douairière d'Albe. Les portraits du général Jusuf et de M. Ingres sont en pied; ils sont campés, posés, et ont un aspect vraiment historique.

L'amateur d'art, qui aime notre théâtre, s'arrête à considérer le portrait de mademoiselle Susanne Lagier, de la Porte-Saint-Martin, admirablement costumée, coiffée et drapée en Marguerite de Bourgogne dans la *Tour de Nesle* d'Alexandre Dumas.

En regard de ces figures de grand format, l'exposition fait voir les photographies instantanées. Une variété infinie distingue ces sujets, à travers lesquels on remarque des scènes de bivouac, des groupes de cavaliers, des exercices militaires. La nature animée s'y montre dans la posture multiple qu'ont si bien comprise les peintres de l'école hollandaise, ces devanciers des réalistes. Ainsi la photographie aborde avec une égale dextérité le paysage vivifié par les hommes et les chevaux et la peinture d'histoire.

N'ayant à ma disposition ni beaucoup de temps ni beaucoup d'espace, je n'ai pas eu encore occasion de dire qu'on aperçoit à travers toutes ces manifestations curieuses de l'art des portraits peints à l'huile, au pastel et à l'aquarelle. Dans un pareil labeur, il y avait à craindre que l'usage du coloris n'absorbât la matière photographique; Disdéri s'est arrangé de telle manière que cet écueil a été évité. Grâce au concours d'un peintre de talent, M. Gaume, il est parvenu à amener cette union si désirée de la palette et du collodion.

En parcourant ce musée d'iconographie, on rencontre aussi, dans une travée à part, la *Galerie des contemporains*, portraits et biographies des célébrités du jour. Ce sont des livraisons illustrées d'un grand ouvrage en voie de publication que le photographe publie avec le concours d'écrivains distingués.

On objectait vivement à la photographie de ne donner que des produits destinés à s'altérer d'une manière inévitable sous l'action du temps. Un homme studieux, M. Lafon de Camarsac, a inventé de tirer les noirs du charbon, et dans l'avenir la photographie a les mêmes chances de durée que l'imprimerie.

Voilà encore une de ces vérités que l'exposition de Disdéri met en évidence.

Allez donc faire un tour aux salons de la rue Drouot, vous vous donnerez un spectacle intéressant et vous ferez une noble aumône aux pauvres de Paris.

Ph. A.

THÉATRES.

— Pan! pan! — Qui va là? — Les nouvelles revues de l'an 1861. — Hé! mes belles petites, vous n'êtes pas si nouvelles que vous voulez bien le dire. On n'a jamais fait qu'une revue au théâtre; il est vrai qu'on l'a refaite bien souvent. Les revues se suivent et se ressemblent. Approche, ma grande, toi la plus belle, la plus riche, la plus coquette, comment te nomme-t-on?

— *Les mille et un songes;* j'ai pour pères deux rêveurs qui savent faire rêver les autres, Th. Coignard et Clairville. Je suis la revue des Variétés.

— Et toi, ma mignonne?

— Je me nomme *A bas les revues!* je suis l'enfant de Charles Potier, de Léon Beauvalet et d'Hugot. Après m'avoir vue, personne ne s'avisera de prononcer mon titre en sortant du Théâtre-Déjazet.

— Et vous, mes petits anges décolletés?

— Je suis le *Plat du jour* servi aux Délassements-Comiques par deux cuisiniers jurés de l'endroit, MM. Al. Flan et Blum. La postérité dira que c'est un *plat* qui a remis les Délassements dans leur *assiette*.

— Moi, je suis la revue du Luxembourg, j'ai pris pour enseigne *Coucou, ah! le voilà!* Ce coucou-là n'est pas une bête.

— Moi, je suis la revue de Beaumarchais; MM. J. Renard et Delbès se sont mis sous le patronage d'une chanson populaire : *Tu vas me l'payer, Aglaé.*

— Moi, je suis la revue des Funambules, je ne suis pas la moins drôle, je me nomme *Oh! la! la! qué malheur!* (Auteurs, Ch. Blondelet et Vinet.)

— Il suffit, chères revues, au revoir; changez de titre selon l'usage, et revenez l'an prochain.

Quand Chateaubriand se taisait, quand Béranger ne chantait plus, quand Lamartine ne *méditait* plus *poétiquement,* quand Victor Hugo délaissait sa lyre pour la tribune, quand Rossini s'endormait, après avoir absorbé un colossal macaroni, sur les lauriers de *Guillaume Tell,* de tous côtés des voix s'élevaient pour leur crier : — O poëtes des vers et de la gamme! chantez! nos oreilles ont besoin d'être charmées par vos suaves mélodies! O poëtes, chantez!

Et les poëtes, cédant à la tentation, reprirent leurs luths.

Chateaubriand servit ses *Mémoires d'outre-tombe,* Béranger rima ses *Chansons posthumes,* Lamartine entreprit un labeur formidable, Hugo donna ses *Contemplations,* et Rossini, fatigué d'obsessions enthousiastes, se laissa arracher note à note le *Chant des Titans,* qu'on vient d'exécuter pour la première fois au Conservatoire, à l'occasion du concert donné pour l'érection d'un monument à Chérubini

Qu'advint-il?

Les farouches admirateurs de ces demi-dieux en retraite, qui prenaient un caustique plaisir à égorger la réputation des nouveaux venus littéraires en l'honneur des morts et aux pieds des autels des dieux contemporains, ces mêmes adorateurs crièrent à la désillusion et engagèrent vivement les héros à rentrer dans les nuages de leur apothéose, dont ils n'auraient jamais dû sortir.

Chateaubriand ne fut plus qu'un médisant, un grognon, Béranger un radoteur, Lamartine un bateleur, Hugo une vanité déçue, et Rossini un compositeur qui a *vidé son sac.*

J'ai lu dans dix journaux, j'ai entendu dire par trente personnes « qu'il était fâcheux que l'illustre auteur de *Guillaume Tell* se fût décidé à rompre le silence pour nous faire entendre une composition bruyante, sans mélodie, dans laquelle on ne trouve aucune espèce de trace de son génie défunt. »

Triste retour des choses d'ici-bas! Tout est action et réaction, même dans les arts; et nous aussi nous aimons à brûler ce que nous avons adoré, nous aimons à relever ce que nous avons foulé aux pieds!

Ce qui arrive aux poëtes arrive aussi aux acteurs. Vernet, Odry, Potier, Martin, Chollet, Arnal, sont remontés sur les planches après avoir dit au théâtre un adieu qu'ils croyaient éternel. Ils y sont remontés, sollicités à genoux par la critique théâtrale, et aussitôt qu'ils ont cédé à ses désirs, ce n'est plus de l'encens qu'on leur a envoyé au visage, on leur a jeté de la boue.

Albert Monnier.

COSTUMES FRANÇAIS.

Il n'existait pas de collection moderne donnant un grand nombre des costumes qui existent encore dans les anciennes provinces françaises, et qui vont tous les jours se perdant; de telle sorte que, dans quelques années d'ici, ils n'existeront plus que dans le souvenir. C'est donc chose curieuse et intéressante que la collection de ces costumes; nous l'avons fait dessiner et graver sur acier, et nous la publions dans un joli format, coloriée avec soin et retouchée à la gouache.

En voici la liste :

1. Bressane.
2. Paysanne des environs de la Rochelle
3. Paysanne de Vic (Cantal).
4. Paysanne des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan des environs de Neuviller.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Puy-de-Dôme).
9. Femme des environs de Nevers.
10. Femme des environs de Paris.
11. Femme des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Femme de la basse Alsace.
15. Femme, grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysanne des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven.
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec.
25. Femme des environs de Nîmes
26. Paysanne cauchoise
27. Marchande de beurre de Laruns.
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche)
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Paysan d'Aire-Neuve.
32. Cauchoise.
33. Paysan de Pont-l'Abbé.
34. Paysanne de Guéménée.
35. Paysanne de la vallée de Campan.
36. Paysan des environs de Quimper.
37. Jeune fille de Huelgoët.
38. Femme de Couësec.
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau.
42. Artisane de Morlaix.
43. Arlésienne.
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez.
46. Arlésienne.
47. Jeune garçon de Guéménée.
48. Femme des environs d'Avignon.
49. Paysanne de Laruns.
50. Paysan de Laruns.
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme).
53. Femme de Saint-Gaudens
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan de la vallée d'Ossau.
57. Femme de Luz.
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Femme de Plouaré
62. Paysan de Gavarni.
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé
64. Griselle de Bayonne
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon
67. Porteur de chaise à Cauterets
68. Pasteur de la vallée d'Ossau
69. Paysan de Saint Sauveur.
70. Femme de Faulé.
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchand de poisson des Sables-d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper.
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
79. Femme d'Arles.
80. Costume de dame aux bains de mer.
81. Femme de matelot à Boulogne-sur-Mer.
82. Mousse à Boulogne-sur-Mer
83. Jeune matelote à Boulogne-sur-Mer.
84. Pêcheuse de crevettes à Boulogne-sur-Mer.
85. Douanier des montagnes
86. Matelote, costume de fête
87. Paysanne de Biscarosse.
88. Présidente des matelotes.
89. Douanier des côtes
90. Artisane du Faou
91. Marchande de poissons à Boulogne-sur-Mer.
92. Marchande d'huîtres à Boulogne-sur-Mer.
93. Femme de Saverne.
94. Femme des environs de Colmar
95. Femme des environs de Strasbourg.
96. Marchande de crevettes à Boulogne-sur-Mer.
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan
99. Laitière de Mâcon.
100. Femme de Pont-de-Buis

Comme on le voit, lorsqu'une localité présente plusieurs costumes, nous les donnons; — l'indication du département est placée au bas des dessins.

Prix de chaque costume, 40 centimes franc de port, si l'on en prend au moins 20.
45 centimes pièce, port affranchi, si l'on en prend moins de 20.

Adresser un bon de poste avec la demande, 20, rue Bergère.

PORTRAITS-CARTES.

Nous trouvant, pour les portraits du *Musée français*, en relations avec tous les principaux photographes de Paris, nous avons eu l'idée de faire un choix des meilleurs portraits-cartes, et d'en dresser une liste qui permet à nos abonnés de savoir au juste les portraits qui existent, et de se les faire adresser

En cette circonstance comme en beaucoup d'autres, nous ne nous faisons marchands que pour être agréables à nos souscripteurs, en leur servant d'intermédiaire officieux. Nous y trouvons cependant cet avantage d'aider au succès des photographes les plus habiles, dont la complaisance nous est très-utile pour les portraits du *Musée français*.

Nous ferons parvenir à l'abonné qui nous en adressera la demande, les portraits-cartes qu'il voudra recevoir, et dont il nous aura envoyé le prix avec sa demande (1 fr. 25 c. par portrait, port affranchi).

La liste sera envoyée à tout abonné qui nous la demandera par lettre affranchie, 20, rue Bergère.

JEANNE D'ARC

STATUETTE

EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE.

La princesse Marie, cette charmante fille de Louis-Philippe emportée si jeune par la mort, avait, on s'en souvient, un vrai talent pour la sculpture, et elle est l'auteur d'une statue de Jeanne d'Arc fort estimée.

Nous possédons une réduction de cette statue, nous l'avons fait exécuter en métal galvanisé bronzé; elle a 25 centimètres de hauteur, et se vend au lieu de 50 fr., prix des statuettes de même proportion, 15 fr. rendue *franco*.

Adresser la demande avec un bon de poste, 20, rue Bergère.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR.

Le Guide du sellier harnacheur est un album dessiné par M. Baumann, un des plus habiles ouvriers de Paris, qui s'est proposé par cet ouvrage de mettre les *bourgeois*, les propriétaires de chevaux et de voitures à même de connaître la vraie forme des objets de sellerie et de harnacherie, afin de les pouvoir faire exécuter convenablement, et d'être à même de reconnaître lorsqu'ils sont mal exécutés. La mort est venue malheureusement interrompre l'auteur, qui voulait représenter non-seulement toute la sellerie et le harnais, mais tous les outils de ces deux professions et tout ce qui s'y rattache.

L'ouvrage, tel qu'il est, est fort utile aux propriétaires de chevaux et de voitures, qui n'ont que faire d'ailleurs de la partie que projetait l'auteur.

Prix du GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR, pour nos abonnés, l'album rendu franc de port, 15 fr.

Au bureau du Journal amusant, 20, rue Bergère.

COSTUMES ALGÉRIENS.

Pour toutes les personnes qui ont fait le voyage de l'Algérie, pour les amateurs de costumes, pour les artistes, les romanciers, les costumiers, etc., etc., nous avons fait dessiner d'après nature et graver sur acier, dans le format des costumes français, les plus jolis, les plus bizarres costumes de l'Algérie. Notre collection se compose de 60 figurines coloriées à l'aquarelle et retouchées à la gouache.

1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert
8. Juive mariée.
9. Marchand maure
10. Mzabite (baigneur)
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger
13. Mzabite.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger.
16. Femme kabyle.
17. Maure d'Alger
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive d'Alger.
20. Jeune fille arabe
21. Grand chef du désert.
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger.
24. Cadi, homme de loi.
25. Mauresque, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache.
28. La signare du Sénégal.
29. Femme malgache.
30. Jeune fille wolofe (Sénégal).
31. Matelot de Madagascar.
32. Astrologue (Madagascar).
33. Mulâtresse (de Bourbon)
34. Jeunes Mauresques
35. Femme du Sahel (Algérie).
36. Arabe du Sahara.
37. Baigneur en costume
38. Femme de Constantine.
39. Négociant grec à Alger
40. Enfants du Sahara.
41. Nègre badigeonneur (Alger).
42. Juive chez elle.
43. Mendiants d'Alger
44. Femme mzabite
45. Femme du Sahara
46. Kabyle faisant le kouskoussou.
47. Mauresque mulâtresse en visite
48. Jeunes enfants nègre et maure
49. Brodeur, environs d'Oran
50. Bouzareah, environs d'Alger.
51. Mezabi (marchand de fruits), Alger.
52. Juif, marchand de livres
53. Mekhazeni, cavalier des Bureaux arabes.
54. Cafetier maure.
55. Amin des nègres.
56. Marabout de tribu nomade.
57. Danseuse mauresque.
58. Petit commissionnaire à Alger
59. Anter à Alger.
60. Nègre jouant des castagnettes.

Nous avons compris dans cette collection les costumes de diverses colonies françaises; on peut choisir et prendre les costumes que l'on veut.

Prix, 40 centimes par costume pris au bureau; — 45 centimes par costume envoyé franc de port.

Nous expédions port affranchi, au prix de 40 centimes par costume, si l'on en prend 20 ou plus de 20.

Adresser un bon de poste pour le montant de la demande, au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

ALBUM
DE DESSINS DE CROCHET,

TRÈS-JOLIS DESSINS POUR LE CROCHET.

BORDURES — SEMIS — ROSACES — ENCADREMENT POUR OREILLER — TAPIS — COUVERTURE DE LIT — COUSSINS — SERVIETTES A MARRONS — DESSUS D'ÉDREDON — COUVRE-PIEDS — RIDEAUX, ETC., ETC.

Ces dessins, bien supérieurs comme exécution à tout ce qui se fait en lithographie, sont de la plus parfaite netteté. — Le nombre de feuilles contenues dans l'Album que nous annonçons représente plus de 30 fr. au prix de vente de ces sortes de sujets; mais cet Album ayant été fabriqué pour prime du journal *les Modes parisiennes*, et tiré à très-grand nombre, nous pouvons le céder à nos abonnés pour 7 fr., rendu *franco*. Nous adresser un bon de poste de 7 fr.

Au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

CARTES DE VISITE AMUSANTES

POUVANT SERVIR

DE CARTES POUR DÉSIGNER LES CONVIVES D'UN REPAS.

Les Cartes de visite amusantes sont reçues partout, c'est un joujou accepté entre amis. Elles ne sont pas seulement employées en cartes de visite, on leur a donné un autre emploi qu'elles remplissent fort agréablement : on s'en sert à désigner la place de chaque convive dans les repas de famille et d'amitié, et l'on trouve dans les cent sujets divers de cette collection amusante le moyen de faire des allusions ou des rapprochements aux goûts, aux habitudes, aux fantaisies de chacun des amis invités.

LES CARTES DE VISITE AMUSANTES se vendent par paquet de cent toutes différentes; — le prix des cent est de 5 fr. — Pour nos abonnés il est réduit à 3 fr., rendues franches de port.

Au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

LES CENT ET UN ROBERT-MACAIRE.

Les *Robert-Macaire* sont aux caricatures de mœurs de notre époque comme les pièces de Molière sont aux pièces de son temps, — qu'on nous permette cette comparaison, bien que l'un des deux auteurs des Robert-Macaire soit notre collaborateur; car, si elle est très-flatteuse pour notre ami, elle n'en est pas moins d'une justesse parfaite. Aucun dessin, aucune caricature, nous pourrions dire aucune œuvre artistique, dramatique ou littéraire, si ce n'est la pièce de *Robert-Macaire* que Frédérick jouait avec tant de verve et de comique, et qui a fourni l'idée première de sa série à Ch. Philipon; rien n'a égalé la parfaite vérité des scènes représentées par Daumier et dialoguées par Ch. Philipon; rien ne s'est approché comme critique de mœurs de cette collection de cent images, on pourrait dire de cent comédies, ou au moins de cent excellentes scènes de comédie; et qui voudra connaître les mœurs du règne de Louis-Philippe ne pourra se dispenser de recourir aux *Cent et un Robert-Macaire;* ils sont l'exagération amusante des travers de ce temps-là. Pour tous les temps ils resteront comme une très-amusante, très-piquante étude de mœurs.

LES CENT ET UN ROBERT-MACAIRE réduits se vendent brochés 15 fr. — Pour nos abonnés seulement, 11 fr. rendus francs de port.

Au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 316. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 18 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de la *Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :

3 mois	5 fr
6 mois	10
12 mois	17 .

ÉTRANGER selon les droits de poste

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierzsch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN.

1re SÉRIE : EMBELLISSEMENTS, EXPOSITIONS, MODES, ETC., ETC.



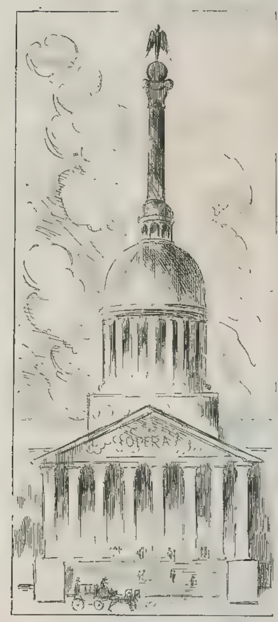
A LA REINE DE NAPLES,

CETTE REVUE EST HUMBLEMENT DÉDIÉE.

Quel dommage ! quelle brave et jolie garibaldienne ça eût fait !

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN (suite).

1re SÉRIE : EMBELLISSEMENTS, EXPOSITIONS, MODES, ETC., ETC.



19302

PROJETS EN L'AIR POUR LE NOUVEL OPÉRA.
(Concours d'architecture.)

I. — Un projet fastueux : Le Panthéon sur la Madeleine et la colonne Vendôme par-dessus.



19303

PROJETS EN L'AIR POUR LE NOUVEL OPÉRA.

II. — Un projet utilitaire. Ne s'ouvrant que le soir, l'Opéra serait bâti sous terre, et sur son emplacement on construirait les Docks du commerce.



19304

PROJETS EN L'AIR POUR LE NOUVEL OPÉRA.

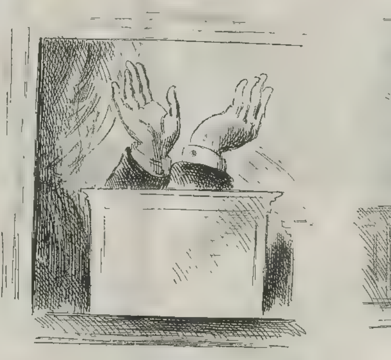
III. — Un projet étrusque : Un mausolée à juste prix. *Requiescat in pace!*



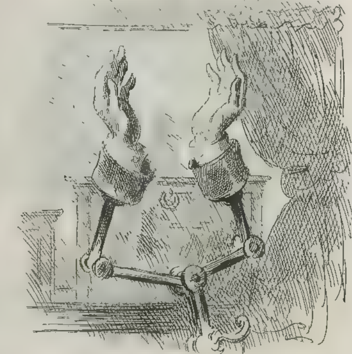
19305

PROJETS EN L'AIR POUR LE NOUVEL OPÉRA.

IV. — Nouveau système de loges excessivement découvertes. Ne venons-nous pas à l'Opéra surtout pour nous y faire voir? car, pour ce qu'on nous y chante.....



19306



19307

PROJETS EN L'AIR POUR LE NOUVEL OPÉRA.

V. — Le claqueur électrique pour avant-scène. (*Vue intérieure et vue extérieure.*) Grâce à un ingénieux mécanisme, il suffit du pied d'une danseuse pour mettre cette machine en mouvement.

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN (suite).

1re SÉRIE : EMBELLISSEMENTS, EXPOSITIONS, MODES, ETC., ETC.



19308

AVIS A L'ARCHITECTE DU NOUVEL OPÉRA.

Cette fois, prenez bien vos mesures pour les corridors, et n'oubliez plus que nos factionnaires sont les plus beaux hommes de France.



19309

LES CATACOMBES DE L'OPÉRA. — SOUVENIR!

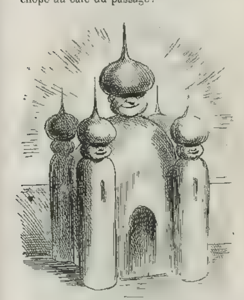
Avant qu'il soit démoli, un dernier adieu au souterrain des danseuses.



19310

LE LIERRE DE L'OPÉRA.

Épargnera-t-on au moins ce vieux lierre qui avait toujours l'air d'aller prendre une chope au café du passage?



19311

LA NOUVELLE ÉGLISE TOUT EN OR DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

Quelle occasion pour un faiseur de rébus qui aurait à dire : « Bonne renommée vaut mieux que cinq Turcs dorés! »



19312

INAUGURATION DU BOULEVARD MALESHERBES.

— C'était le cas ou jamais d'ajouter à ces inscriptions le mot du *Journal amusant*. « Paris démoli, les Batignolles démasquées. »



19313

LES THÉATRES TÊTES DE PONT DU QUAI SAINT-MICHEL.

Parfaits, avec quelques canons dans les embrasures.



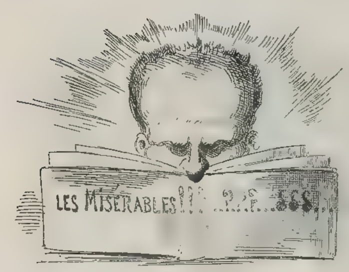
19314

EMBELLISSEMENTS DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

État actuel.

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN (suite).

1re SÉRIE : EMBELLISSEMENTS, EXPOSITIONS, MODES, ETC., ETC.



19315

UN LIVRE DE LUI!!!

Qui arrête encore la publication des *Misérables?* serait-ce une misérable question de trois cent mille misérables francs?

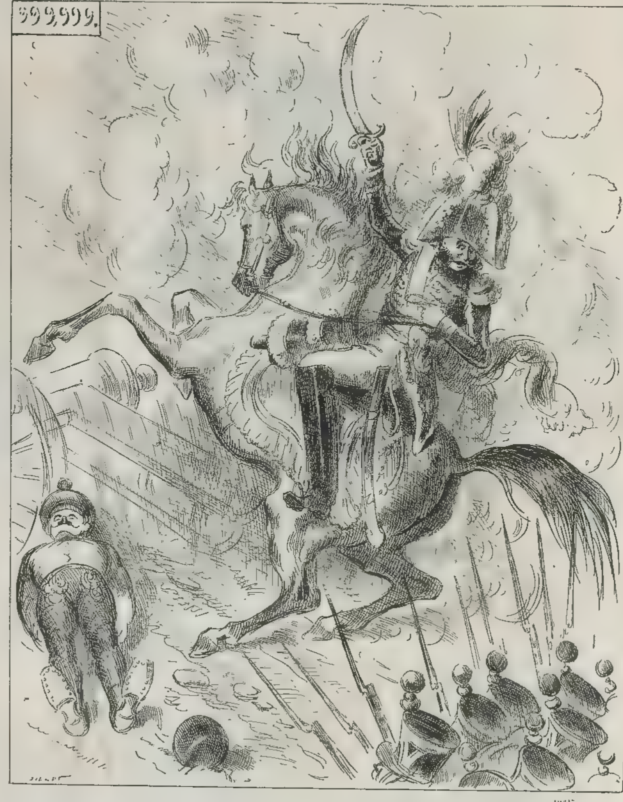


19316

LES EXPOSITIONS DE PEINTURE.

Une au boulevard des Italiens, une rue de Provence, deux au palais de l'Industrie, c'est trop. On est presque de l'avis de cet imbécile qui disait :

— Vingt sous pour voir un Titien! mais à ce prix-là j'aime bien mieux en acheter un!



19317

L'ÉCOLE DE VERSAILLES A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

Sur les enseignes des maisons de *Déménagements pour tous pays*, que la scène se passe en Angleterre ou en Espagne, on voit toujours la même voiture jaune et le même cheval blanc. Ne trouvez-vous pas qu'il en est un peu de même dans les tableaux de bataille qu'on fabrique depuis vingt ans pour le Musée de Versailles? Quels que soient le lieu ou l'époque, l'artiste choisit invariablement l'instant où l'armée française passe tout à fait dans le fond, et où l'on n'aperçoit qu'un général qui s'écrie : « Soldats! je suis content de moi! » — Ce défaut de composition peut, il est vrai, se racheter par la perfection des détails, par exemple par les raccourcis des clous des semelles du Croate du premier plan.



19318

A LA FABRIQUE DE LA RENOMMÉE.

(*Ecole de la rue Laffitte.*)

— De qui donc est ce Decamps?



19319

TROP DE CADRE ET PLUS DU TOUT DE TABLEAU.

(*Ecole de la rue Laffitte.*)

— Cinq cents francs! c'est un peu cher. Et combien le cadre seul?

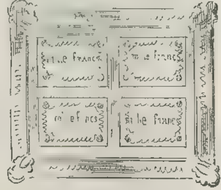
— Cinq cents francs pour la peine de retirer le tableau.



19320

LES CURIOSITÉS.

Elle commence pourtant à devenir un peu rococo cette mode des cabinets encombrés de bahuts gothiques où l'on ne peut rien mettre, de chaises trop sculptées où l'on ne peut s'asseoir, avec des vitraux qui empêchent d'y voir, des lances pour bâtons de rideaux, des armes aromatiques et des plantes damasquinées, on n'y peut remuer sans risquer de casser un objet d'art de cinq cent mille francs, et en y entrant on est toujours tenté d'exhiber son passe-port comme à la porte du Musée de Cluny.



19321

BEAUX-ARTS. — LE GOUT DU JOUR.

Pour bien des artistes comme pour bien des bourgeois, n'est-ce pas encore à ce qui fait le mieux dans le paysage?



19322

AUX VENTES DE TABLEAUX.

— Un Raphaël authentique! A cinq francs y a-t-il marchand?

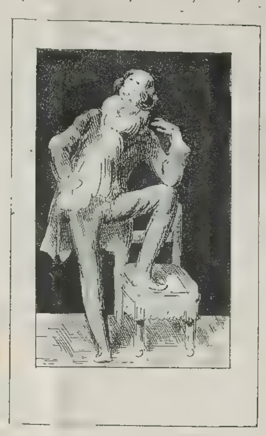
REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN (suite).

1re SÉRIE : EMBELLISSEMENTS, EXPOSITIONS, MODES, ETC., ETC.



LA PHOTOGRAPHIE. 19323

Une belle fille qui a fait son chemin, et qui a maintenant voiture et exposition à elle. — Et pourtant le mot de Préault était bien vrai : « La photographie est à l'art ce que la suie est à la flamme. »





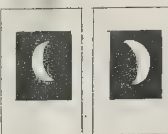
19325

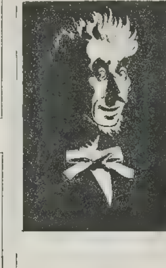
EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIE.

Une bien jolie pose. — Un jeune premier de l'Opéra-Comique gravissant une chaise escarpée et livrant ses cache-nez au vent.

Un bien joli geste. — Mademoiselle X... essayant de se moucher au pied.









19326

EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIE.

La lune et sa famille.

Les nouvelles cartes-binettes. — De vrais Rembrandt.

Le corps de ballet de l'Opéra (*échantillon*). — Une jolie collection de sonnettes.



19327

LES LAURÉATS DU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

(Exposition des beaux-arts et exposition agricole.)

Quel singulier voisinage! et quel bon discours de distribution de prix on pourrait faire : « *Juvenes alumni*, jeunes bestiaux, tous les ans à pareille époque..., etc. »

La livraison 55e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de M. Achille Fould, d'après la photographie de MM. Mayer et Pierson.

LES POËTES DE ROMANCES.

J'en avais rencontré un par hasard, ou, si vous l'aimez mieux, l'un d'eux m'avait rencontré.

Nous causions.

— Mais, dis-je, vous avez l'opulence d'un prince russe!

— Il est vrai.

— D'où cela vous vient-il?

— De mes vers.

— De vos vers? A d'autres, mon cher, je vous en prie! Combien gagnez-vous donc, bon an, mal an, avec vos vers?

— Huit mille cinq cent soixante-quinze francs, répondit-il avec aplomb.

— Huit mille cinq cent soixante-quinze blagues! m'écriai-je; Alfred de Musset ne gagnait pas mille écus avec « sa lyre », et il ne faisait pas de rimons-rimailles, celui-là! Ainsi, au point de vue de la valeur sociale, vous l'emportez sur l'auteur de *Rolla?*

— C'est que l'auteur de *Rolla* ne savait pas bien faire ni surtout bien exploiter l'article de la romance.

Là-dessus il se mit à analyser franchement son industrie.

Une romance, une romance chantante, qui a un bon musicien, une bonne vignette et dix bonnes réclames, c'est une petite ferme en Brie;

C'est un paquet d'obligations de la ville de Paris avec chance de grosse prime;

C'est un cheptel de cinquante lapins à Clichy-la-Garenne;

C'est un morceau du Pérou;

On vend à l'éditeur le manuscrit sur le pied de cent cinquante à trois cents francs.

Ce n'est là que la première récolte.

La vraie moisson consiste dans les droits d'auteur, qui sont payés par les vaudevilles où entre votre air, par les concerts, par les cafés chantants de Paris, de la banlieue, de la province et de la Savoie.

Et si vous admettez seulement dix romances, vous admettez le Potose.

La seule romance, *Ohé! les p'tits agneaux!* a été tirée à deux cent mille exemplaires;

Celle du *Mirlitir* ou du *Mirliton* ira à trois cent mille, et pourquoi pas au double?

Ils sont dix ou douze poëtes de romances que ce travail ne rebute jamais. Des romances, des barcaroles, des balancelles, des nocturnes, des sérénades, des boléros, ils fabriquent cette menue monnaie lyrique comme les cloutiers de la rue aux Ours font des clous.

— Un couplet par jour, — pour le moins.

Étonnez-vous que ces Pindare de l'orgue de Barbarie aient si peu de chance de porter jamais la besace d'Homère!

***

En général le poëte de romances a cinq pieds sept pouces; son visage est orné d'une barbe touffue comme les forêts vierges du Brésil. Il fume tout le jour du gros tabac de caporal; il idolâtre la musique italienne. Plus propre à la théorie qu'à la pratique, il chante faux comme un jeton. Sa tendresse pour les cerises à l'eau-de-vie fait qu'il a le bout du nez parfaitement rouge.

Le poëte de romances de 1861 se rattache à une tradition historique déjà ancienne. Plusieurs de ses ancêtres florissaient sous le Directoire. On voyait alors Pons de Verdun et Millevoye, encore enfant, élaborer de petites idylles à refrains alternatifs. Berton et Boïeldieu faisaient la musique; l'illustre Garat chantait, et madame Tallien applaudissait avec madame Récamier.

Un chœur d'incroyables criait :

— *Chaamant! chaamant! ma petite paolè d'honneu panachée!*

De nos jours, le poëte de romances, comprenant en vrai Gaspard l'Avisé le train de la civilisation, se dit :

— Il faut que j'aie bon gîte, bonne table et bel habit à la ville l'hiver; et, l'été, une jolie petite maison dans la vallée d'Aulnay ou dans le bois de Vincennes.

Pas si bête — pour un homme qui fait des ariettes!

Il s'attache à son rêve, il rime, il scande, il coupe, il rogne, il lime; il fabrique des vers de toute longueur et de toutes couleurs, sur l'amour, sur les papillons, sur la mer, sur les Jeannot de village, sur le vin, sur le pissenlit, sur tout ce qu'il vous plaira, et il finit par attraper victorieusement sa chimère.

Par ce résultat, il faut donc d'abord se garder de le prendre tout à fait pour un imbécile.

Tant de prétendus petits bonshommes de génie.... — Mais ce n'est pas là la question; — revenons au Tyrtée de la barcarole.

Pour n'être jamais sorti des barrières de Paris, le poëte de romances n'en connaît pas moins tout son globe terrestre sur le bout du doigt. On le voit façonner des rhythmes de toute dimension pour chaque pays, suivant l'exigence des climats et la vérité géographique. Florence, Plaisance, la belle Italie, l'antique Helvétie, la Provence, la Durance, la Bretagne, la montagne, voilà des rimes toutes faites, qu'il trouve toujours moyen de placer avantageusement.

***

J'en ai connu un fort pauvre et doué d'un sentiment philosophique très-profond.

Pour se livrer fructueusement à son industrie, il savait apercevoir les lagunes de Venise la belle dans son pot à eau. La cuvette figurait la mer Adriatique. Avait-il besoin de la colonne saint Marc, il contemplait la cheminée voisine. Pour parler des monts d'Appenzel, il allait s'inspirer des buttes Montmartre.

***

Pendant la période des âges romantiques, le poëte de romances affectionnait le nocturne à deux voix. Des nocturnes! il en a fait pour le chevalier Richelmi, pour le chanteur Chaudesaigues, pour Levassor, pour tout le monde, et très-souvent le pauvre et ardent Hippolyte Monpou, qui promettait tant, a brodé de beaux airs sur le canevas de ses paroles.

Un peu plus tard, à l'époque du *Monde* de Lamennais et de *Spiridion* de George Sand, le poëte de romances, devenu néo-chrétien, a livré au commerce une prodigieuse quantité de Madones. Que de fois nous l'avons entendu soupirer sur quelque motif *spiritualiste* de Musard père des vers dans le genre de ceux-ci :

> Fraîche Madone,
> Sainte patronne,
> Qui veut qu'on donne
> Toujours l'aumône, etc.

***

Le poëte de romances, ce crocodile de la prosodie, a pour ichneumon inexorable le chansonnier de la vieille roche, membre du Caveau; — mais c'est bien là un autre drôle de pistolet.

***

Quand on dit à un poëte de romances :

— Huit mille francs d'ariettes par an, tout cela est bel et bien; mais la gloire?

— Mon ami, répond-il finement, ne dites donc pas de bêtises!

Ovide Desgranges.

LES JEUX INNOCENTS,

REVUS ET CORRIGÉS PAR M. PRUDHOMME.

M. Prudhomme. — Jeune Zoé, approchez, et montrez-moi le résultat de notre leçon....

Zoé *s'avançant timidement un cahier à la main.* — Oui... monsieur... Prudhomme....

M. Prudhomme. — Monsieur. est bien... Prudhomme est de trop.... Je sais bien mon nom, que diable!... Vous auriez pu dire monsieur le professeur, car vous vous adressez à un ascendant, à un supérieur.... Mesdemoiselles, retenez bien ceci pour votre gouverne.... Il est généralement impoli, quand on parle à quelqu'un, d'ajouter son nom de famille à monsieur ou à madame.... Mais ce n'était point là où je voulais en venir.... Poum! poum! poum!

Zoé. — Oui, monsieur le professeur.

M. Prudhomme. — Maintenant vous y mettez de l'affectation, du solennel.... Voilà bien l'exagération du jeune âge!... Mais je m'aperçois que votre écriture ne gagne pas... du tout... du tout!... Toujours la même roideur..., le C de votre *concomitamment* manque de moelleux.... Plus de souplesse! plus de légèreté à l'avenir!... Souvenez-vous que nos doigts ne sont pas des bâtons dépourvus de nerfs et de fibres... ils ont aussi leur intelligence et leur sensibilité.

Zoé. — Oui, monsieur.

M. Prudhomme. — Ce n'est pas de la résignation que je vous demande, c'est de l'amendement.... Amendez-vous donc..... (*Passant en revue derrière toutes les élèves.*) Il y a du mieux, je le constate... je me plaîs même à le constater.... Mademoiselle Pétronille, l'I de votre *itérativement* semble demander l'aumône à son voisin le V, tant il est courbé... c'est un mendiant que cet *i*-là.... (*Rire général.*) Mesdemoiselles, je ne comprends pas que vous vous permettiez de rire ainsi quand je fais des observations.... Si j'emploie un style imagé, des expressions pittoresques, c'est pour mieux me faire comprendre; voilà tout.

Un ouvrier badigeonneur *suspendu à une corde et chantant du dehors :*

> Si vous voulez conserver l'innocence,
> Petits oiseaux, n'allez pas à Paris!...

M. Prudhomme *avec humeur.* — Mademoiselle Irène, fermez cette fenêtre; il est inutile que nous entendions ce que chante cet artisan.... Mais ce n'était pas là que je voulais en venir.

L'élève Camille *avec un bâillement.* — Quel bonheur! il est bientôt deux heures....

M. Prudhomme *tirant sa montre.* — C'est juste! mais pourquoi bâiller?... Élève Camille, vous croyez tuer le temps, tandis que c'est le temps qui vous tue....

Constance. — Oh! la jolie montre, il y a du bleu après....

Philomène. — Grand-papa appelle ça un oignon, une bassinoire....

M. Prudhomme. — Jeune Philo, apprenez à respecter les souvenirs de famille.... Cette montre, qui excite votre dédain, a vu tomber la tête de Louis XVI!...

Zoé. — Tiens! bonne maman aussi.... On était bien méchant, bien méchant dans ce temps-là....

M. Prudhomme *avec attendrissement.* — Oui, mes enfants, cette montre a vu monter au ciel le fils de saint Louis!... Mais ce n'est pas là que je voulais en venir....

L'ouvrier badigeonneur *chantant dans la cour :*

> Voyez autour de cette ta... a... abe
> Des menuisiers, des ébénisse,
> Des littérateurs, des artisse,
> Des entrepreneurs de bâtisse,
> Que c'est comme un bouquet de fleurs, eu, eurs!...

M. Prudhomme. — Mademoiselle Céline, encore une fois, je vous enjoins de fermer la fenêtre....

Céline. — C'est si gentil!

M. Prudhomme. — Quoi! vous prenez plaisir à ouïr de pareilles énormités!... Voilà bien qui décèle toute la légèreté de votre nature.

Céline. — C'est ce peintre qui chante si bien :

> Jouez-vous du mir-li-tir?...

M. Prudhomme *avec horreur.* — Eh quoi! vous aimez à entendre chanter le *Mirliton?*...

Céline. — Ma bonne ne fait que chanter ça toute la journée....

M. Prudhomme. — Pour une bonne, passe encore!... Mais pour vous, fi donc! (*Tirant de nouveau sa montre.*) En fait de distractions, j'en ai de plus nobles à vous offrir.... Il est deux heures et demie... je ne vais pas donner leçon aujourd'hui chez les Baudoart, qui sont à la campagne... Je puis donc vous accorder quelques minutes d'une récréation qui fortifiera vos jeunes esprits....

Toutes. Oh! oui... oui, monsieur!...

M. Prudhomme. — Je le savais bien! l'arc ne peut pas toujours être tendu.... (*Mystérieusement.*) Apprenez donc, mesdemoiselles, que j'ai refait à l'usage de votre sexe les jeux innocents.... L'enfant de France lui-même pourrait y jouer....

Céline. — Oh! j'y ai bien joué avec mon petit cousin....

M. Prudhomme. — Notre sexe est trop brutal... j'ai voulu l'éliminer.... Et puis, c'est plus commode pour les pensions de demoiselles.... Tenez! je vais, pour commencer, vous expliquer le jeu des *chevaliers gentils*....

Irène. — Ah! oui, c'est cela... les *chevaliers gentils!*

M. Prudhomme. — On prépare une assez bonne quantité de cornets de papier. Les joueurs forment le cercle; celui qui doit diriger le jeu, et que l'on nomme le *chevalier gentil*, s'adressant à son voisin de droite, lui dit : « Bonjour, chevalier gentil, toujours gentil; moi, chevalier » gentil, toujours gentil, je viens de la part du chevalier » gentil, toujours gentil (il a soin de montrer son voisin » de gauche), vous dire que son aigle a un bec d'or. » — Cette phrase doit faire le tour du cercle, et celui qui, par défaut de mémoire ou d'attention, ne la répète pas exactement, reçoit un cornet de papier dans sa coiffure....

Zoé. — Dieu! que ça doit être amusant!

M. Prudhomme. — Ne m'interrompez pas!... ce n'est pas là que je voulais en venir.... Du moment qu'il a un cornet de papier dans sa coiffure, il cesse alors d'être chevalier gentil et devient chevalier cornard. Le chevalier, qui, à mesure que la phrase recommence à circuler, reçoit deux, trois ou quatre cornets, prend alors la qualité de chevalier à deux, ou à trois, ou à quatre cornes.... Retenez bien ceci, mademoiselle Constance.

Constance. — Oui, monsieur le professeur.

M. Prudhomme *continuant.* — Ainsi, par exemple, si celui qui doit prononcer la phrase n'a pas de cornes, que son voisin à droite en ait trois et son voisin à gauche deux, il s'exprimera ainsi, sous peine de recevoir une corne : « Bonjour, chevalier cornard à trois cornes; moi, » chevalier gentil, toujours gentil, je viens de la part du » chevalier cornard à deux cornes vous dire que son aigle » a .... » A chaque tour que fait la phrase, le directeur en change à volonté la finale. Ainsi, au lieu de *bec d'or*, il peut dire a des *serres d'acier*, des *plumes d'argent*, etc. On peut même ajouter quelque chose d'énorme, comme : *a la tête chauve, est atteint de calvitie*....

Céline. — Mon cousin appelle ça *avoir un genou sur la tête*, ou *grandir à travers ses cheveux*.

M. Prudhomme *sévèrement.* — Ce sont là des trivialités et même des inconvenances que vous avez tort de répéter.... Mademoiselle Céline, je vous donne une réprimande.

Céline *boudant.* — C'est mon cousin Ferdinand.... Il est cependant avocat!...

M. Prudhomme. — Votre cousin Ferdinand a tort, tout avocat qu'il est.... J'achève donc, car il est tard.... A la fin du jeu, chaque chevalier donne autant de gages qu'il a reçu de cornes.... (*Tirant de nouveau sa montre.*) Déjà trois heures!... une autre fois je vous apprendrai le jeu de madame Angot....

Toutes ces demoiselles. — Le jeu de madame Angot! le jeu de madame Angot!

Céline. — Ah! monsieur, votre montre avance....

M. Prudhomme. — Impossible pour aujourd'hui.... Le devoir avant tout....

(*Toutes ces demoiselles entourent M. Prudhomme et veulent l'empêcher de partir. — M. Prudhomme s'esquive par une porte dérobée.*)

Céline. — Mesdemoiselles, écoutez... on entend encore la voix de ses souliers de castor. (*Toutes rient et se mettent à crier à la cantonade :* « Vive M. Prudhomme! »)

Antonio Watripon.

COSMORAMA STÉRÉOSCOPIQUE DES SALONS.

A toutes les personnes qui ont le goût des voyages, et qui seront charmées d'en éprouver les plaisirs sans en avoir les fatigues et les dangers, nous conseillerons d'aller visiter les magasins de MM. Ferrier père et fils et Soulier, boulevard Sébastopol, 99. Arrivés là, on fera passer sous leurs yeux d'admirables images photographiques choisies dans les contrées les plus pittoresques par des artistes de goût et de talent. La Suisse, avec ses lacs merveilleux, ses glaciers immenses et ses splendides cascades; l'Allemagne, avec ses monuments pleins de poésie et de romantisme; les bords du Rhin couronnés de leurs châteaux et de leurs belles forêts; l'Espagne et ses constructions mauresques; l'Italie, avec ses splendides musées, Rome, Venise, Naples, Ischia, Pompeïa, etc.; l'Angleterre, l'Écosse, la Grèce, la Turquie, la Suède, la Norvége, la Chine, le Japon, enfin le monde entier. Toutes ces images sont photographiées sur verre avec une perfection inconnue jusqu'à ce jour, et sont disposées dans un instrument auquel on a donné le nom de *Cosmorama stéréoscopique des salons*. Le cosmorama peut contenir depuis 25 jusqu'à 300 épreuves et même plus. Il suffit d'imprimer un mouvement de rotation à un bouton placé sur le côté de l'instrument pour faire passer tour à tour sous ses yeux toutes les images qu'il contient. Cet instrument est construit d'une façon assez élégante pour faire un très-joli meuble de salon, et il devient, par le fait des tableaux précieux et variés qu'il renferme, le passe-temps le plus intéressant que l'on puisse imaginer.

Quel charme, en effet, de voir dérouler sous ses yeux, avec la rigoureuse exactitude que donne la photographie, les monuments et les sites les plus renommés du monde, avec toutes leurs perspectives et l'admirable relief que donne le stéréoscope! On peut apprendre à les connaître comme si on les avait vus sur nature, et on a la joie d'en retrouver l'image exacte lorsqu'on a voyagé et qu'on les connaît déjà. Quelle inappréciable bonne fortune que d'avoir en sa possession le monument ou le paysage admiré en passant et toujours quitté avec regret! Quelle ressource pour les touristes et pour les peintres! et surtout quel précieux enseignement pour la jeunesse!...

Nous pensons, et tous les gens de goût seront bientôt de notre avis, que, lorsque le *Cosmorama stéréoscopique* et ses précieuses images seront plus connus, toutes les familles voudront le posséder, et qu'il sera indispensable aux salons auxquels il est destiné.

C. D.

THÉATRES.

Gaëtana est morte,
Dimalaboum! boum! boum! (*Bis.*)
Gaëtana est morte,
Est morte et enterrée.

(Parlez.) *Ah! quel bonheur!*

L'aimera qui voudra,
Moi, je ne l'aimais guère;
L'aimera qui voudra,
Moi, je ne l'aimais pas!

Ainsi chantaient, sur un air populaire en vogue, les huit ou neuf cents étudiants qui, au dire des grands journaux, se sont transportés passage Saulnier, sous les fenêtres de M. Edmond About, après la quatrième représentation inachevée de *Gaëtana*, drame en cinq actes joué à l'Odéon.

Décidément le public s'insurge. Avant-hier il érigeait le fameux *club des merles* et remettait en vigueur le culte du sifflet. Hier, il a battu les claqueurs et a demandé leur expulsion des salles de spectacle; aujourd'hui, il va siffler et huer les auteurs à domicile; demain, il demandera leurs têtes. C'est peu rassurant, d'autant plus qu'il semble garder ses plus féroces rigueurs pour ses favoris de la veille :

La roche Tarpéienne est près du Capitôle.

Nous ne savons pas si la pièce de M. About est bonne ou mauvaise. De même que tous les autres spectateurs, nous ne l'avons pas entendue. On a sifflé dès les premières scènes. M. About ayant frappé à tort et à travers sur tous les partis, il a eu tous les partis contre lui. On a crié, on a sifflé, on a vociféré comme jamais, de mémoire d'homme, on n'avait fait de bacchanal au théâtre.

Gaëtana est un drame, bon ou mauvais, qui n'avait nullement l'intention de soulever des questions littéraires ou politiques. On l'eût sifflé au troisième acte que les amis du talent de M. About (et il en a beaucoup) n'auraient pas eu le plus petit mot à dire. Siffler après avoir entendu est un droit cruel, mais c'est un droit.

Enfin, comme dit la chanson improvisée par la foule :

Gaëtana est morte,
Est morte et enterrée.

M. Edmond About l'a retirée, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Il aura bientôt tous les bénéfices de la réaction en sa faveur. On le posera en *vierge et martyr*, et ceux mêmes qui l'ont le plus sifflé iront vigoureusement applaudir son prochain ouvrage dramatique. Ce ne sont pas des *idées*, ce sont des *mots* qui gouvernent le monde.

Si *Gaëtana* a été une chute, la *Fille du paysan*, drame en cinq actes de MM. A. d'Ennery et Anicet Bourgeois, a été un grand succès à la Gaîté.

Il y avait longtemps qu'on n'avait vu au boulevard un ouvrage joué avec un aussi bel ensemble. Berton, l'excomédien du Gymnase que la Russie nous a rendu, mademoiselle Lia Félix et Paulin Ménier, ont mérité les ovations de la foule enthousiasmée.

Comme sujet, la *Fille du paysan* était d'une difficulté inouïe, et il a fallu l'habileté, l'expérience consommée des auteurs pour mener, sans encombre, la pièce jusqu'à la fin.

Il s'agit d'une jeune fille qui a été violée pendant un sommeil provoqué par le chloroforme. Un enfant naît de ce crime. Qui en est le père? où le chercher? Au dénoûment, on découvre enfin que le séducteur, sans le savoir lui-même, est le soupirant de Jeanne. La *Fille du paysan* aurait pu avoir pour sous-titre l'*Homme qui se cherche*.

Comme auteur dramatique, M. Joltrois nous appartient; M. Joltrois est l'auteur de charmants vaudevilles. S'il sait bien tourner d'élégants couplets, il a su maçonner solidement un ouvrage d'érudition et de philosophie aimable qu'il a modestement abrité sous le titre des *Coups de pied de l'âne*. Il ne viendra à l'esprit de personne de croire que c'est la façon naturelle à l'auteur d'appliquer ses coups de pied. D'abord ses *coups de pied* ne sont que des coups de patte marqués à la griffe du savoir et de l'esprit.

Albert Monnier.

Les Concerts populaires du Cirque continuent à passionner la foule que personne n'aurait supposée capable de se passionner ainsi pour la musique. Dimanche dernier elle a accueilli avec le plus vif enthousiasme les débuts d'un jeune violon qui effectivement possède un fort beau talent. Il se nomme Villaume, c'est un élève de M. Massart, qui a déjà produit beaucoup d'artistes remarquables, enfin c'est un premier prix du Conservatoire.

BALS MASQUÉS DE L'OPÉRA. — Samedi 18 janvier 1862, sixième bal. — Strauss dirigera l'orchestre et fera exécuter le nouveau répertoire de 1862.

Le Propriétaire-Gérant : CHARLES PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 317. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 25 Janvier.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER.
selon les droits de poste

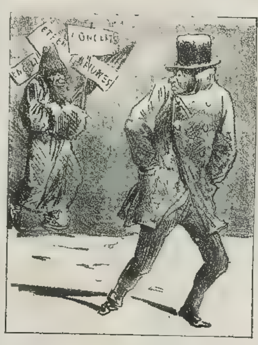
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1861, — par NADAR et DARJOU.



19328

— Ce diable d'hiver qui se décide à venir! on s'habituait si bien à vivre sans lui!



19329

— M'sieu, j'viens chercher mes étrennes. C'est moi vot' démolisseur.



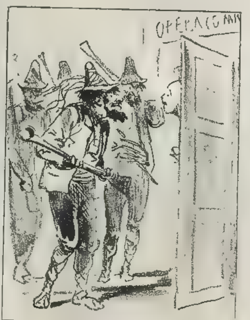
19330

— Si encore le gouvernement fournissait les mollets avec les jambières!



19331

— Au lieu de lui acheter un lampascope!...



19332

Les derniers brigands napolitains venant demander de figurer à l'Opéra-Comique.



19333

— Qu'est-ce qui disait donc qu'on ne patinerait pas cet hiver?



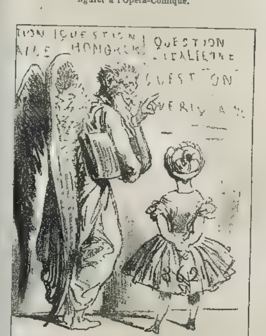
19334

— La femme de chambre m'a donné une mèche de ses cheveux. — Une mèche! Et l'ordonnance!..



19335

— Et qu'est-ce que nous faisons donc de c'te p'tite ordonnance contre les mèches!



19336

Le Temps chargeant 1862 d'en finir avec toutes les questions laissées par son aînée.



19337

1er janvier 1862.



19338

Conséquences de la semaine du jour de l'an.



19339

— Des étrennes, cette année! Mais, petit malheureux, tu n'as donc pas lu le rapport de M. Fould!

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1861, — par NADAR et DARJOU (suite).



19340

Air connu la veille du jour de l'an : — « Mademoiselle, je sais tout, etc. »



19341

Sur les boulevards.



19342

La fourrure est de mieux en mieux portée... par les domestiques



19343

Que le diable emporte les Dianes chasseresses!



19344

Ayez donc une chasse à deux! obligé de partager son gibier....



19345

Les Napolitains de 1862 tous fumeurs.



19346

Le départ pour le Mexique.



19347

Au *Lac de Glenaston.*



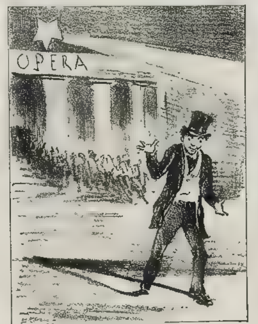
19348

— Il n'y a pas que les acteurs qui tombent dans l'eau : il y a aussi la pièce.



19349

Aux Italiens. — De mieux en mieux.



19350

L'Étoile de Messine — Elle ne filera pas.



19351

— Plus de place depuis qu'on joue la pièce de M. Rolland!

Au numéro de ce jour est jointe la 56e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait du général Goyon, dessiné par M. Kreutzberger, d'après la photographie de M. Pesme.

LE DERNIER VOLUME DES ŒUVRES DE VOLTAIRE (1).

Voici un événement littéraire d'une grande portée : M. Henri Plon publie le dernier volume des œuvres de Voltaire. On a trouvé, un jour, sur la table de nuit de Diderot, une liasse de papiers; c'était une série de manuscrits que le patriarche de Ferney, surpris par la mort, n'avait pas eu le temps de revoir ni le loisir de faire paraître. On recommandait à l'auteur de *Jacques le Fataliste* de jeter un dernier coup d'œil sur ces bribes éparses, dernières compositions de son illustre ami; mais, vieux et malade lui-même, Diderot mourut aussi très-rapidement. Voilà comment ces feuillets de Voltaire se sont retrouvés, longtemps après, mêlés à ses papiers de famille, d'où l'éditeur vient de les extraire pour en former le présent volume.

A l'annonce de cette publication si inattendue, ceux que rien ne contente jamais se sont mis à hocher de la tête en signe de doute : « Ce n'est pas du Voltaire, » ont-ils dit. A la vérité, ils reconnaissaient bien là le style de l'homme, l'ongle du lion, ce langage transparent comme le jour à midi; dans les idées, une grande hardiesse; dans les vers, l'allure des œuvres lyriques du grand faiseur de madrigaux; ils rencontraient les noms familiers de sa correspondance, la marque de ses mœurs. Tout cela ne les convainquait pas encore. On est venu leur dire : « Venez comparer l'écriture, la couleur du » papier et jusqu'aux timbres du temps à demi effacés

(1) H. Plon, éditeur, 8, rue Garancière.

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1861, — par Nadar et Darjou (suite).



19352

— Encore la *Grâce de Dieu!* Grâce! grâce!!



19353

La sortie. — Mon Dieu! est-ce qu'il va rester comme ça toute sa vie!...



19354

— Et les bottines de madame! — Impossible pour le moment, mon mari travaille à son grand drame.



19355

Suppression (*annoncée*) de la claque dans les théâtres



19356

La *claque* étant supprimée ...



19357

— Je le croyais ton *intime!* — C'est bien pour ça que je ne lui parle plus, maintenant.



19358

Enfin!!!..



19359

— M. E. Delessert m'envoie sa carte à cheval, grandeur nature Quelle carte est-ce que je vais pouvoir lui rendre!....



19360

— Allons, bon! faut que j'en rende autant!



19361

— Comment me ferai-je photographier en 1862!



19362

— C'est encore moi qu'a la plus belle collection!



19363

Conséquences de l'impôt sur les pianos.

» par la vétusté. » On a si bien fait qu'ils n'ont plus nié.

Ce volume est tout composé de pièces, de morceaux, de fragments; il y a même des scories, si vous voulez, mais c'est du Voltaire. Partant rien qui soit mieux de nature à intéresser l'esprit français, qui tombe tous les jours en déshérence.

En tête du recueil se trouve d'abord un conte inachevé, *le Comte de Boursoufle*. Portrait, satire en prose ou fantaisie, c'est un morceau à lire. A tout bout de champ on rit, à tout aliéna on est forcé de se dire : « C'était un » passe-temps pour ce Titan; — que nos beaux faiseurs » d'aujourd'hui s'étudient donc à en faire de pareils, et » ils n'y parviendront jamais. » — *Mademoiselle de la Cochonnière*, comédie en trois actes et en prose, représentée à Cirey sur le théâtre de la marquise du Châtelet en 1734, est la suite, la paraphrase ou le couronnement de ce conte bizarre. — La marquise jouait le rôle de mademoiselle de la Cochonnière, et Voltaire celui de Pasquin. — Au reste, l'illustre Désossé se défendait d'en être l'auteur, comme il avait fait de la *Pucelle*, de *Candide* et d'un grand nombre de ses œuvres.

Arrive bientôt le morceau capital du livre, la seconde partie de *Candide*. Il va sans dire que certains gourmets, voulant passer pour de fins connaisseurs, s'obstinent à supposer que cette rallonge à l'*Optimisme* est apocryphe. — M. Henri Plon a fait voir, par un système de citations fort authentiques assurément, que, de son vivant, Voltaire déclarait *Candide* lui-même fort illégitime, et tenait à ne point passer pour l'avoir mis au monde. Il y a mieux, il faisait prier Grimm d'*échigner* son roman au moment même de sa publication, et l'Allemand n'y manquait pas. Voltaire, heureux châtelain de Tourney, écrit au marquis de Thibouville : « J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce *Candide* dont vous m'avez parlé, et plus il m'a fait rire, « plus je suis fâché qu'on me l'attribue. » — Comment la seconde partie inédite de ce chef-d'œuvre ne serait-elle

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1861, — par NADAR et DARJOU (suite).



19364
C'est un deuil général jusque dans les loges de concierges.



19365
— Malheureuse enfant! tu nous mettras sur la paille!



19366
Un moyen d'éviter l'impot.



193 7
Pourvu que ces demoiselles ne se rattrapent pas sur l'accordéon!



19368
Quelques personnes protestent déjà contre l'impôt des alumettes.



19369
On va faire des économies....



19370
— J'attendrai, pour régler votre petite note, l'impôt annoncé sur les factures.



193 1
— Jamais de pourboire et il emporte son dernier morceau de sucre Quel bon ministre des finances ça ferait.



19372
Economie de bouts de chandelles chez Markowski.



19373
Toujours l'économie à l ordre du jour....



.9374
Clôture des caboulots.



.9375
Les idées européennes commencent à pénétrer en Araucanie.

pas l'objet de doute quatre-vingt-trois ans après la mort de l'auteur?

Feuilletez la suite du roman, et vous saurez dire si ce n'est pas le même style, la même ordonnance, et cette gaieté intarissable qui coule à travers vingt chapitres nouveaux.

« On se lasse de tout dans la vie : Candide s'ennuya bientôt de cultiver son jardin. — « Maître Pangloss, disait-il, si nous sommes dans le meilleur des mondes possible, vous m'avouerez du moins que ce n'est pas jouir de sa portion de bonheur que de vivre ignoré dans un petit coin de la Propontide, n'ayant d'autres ressources que celles de mes bras, qui pourront me manquer un jour; d'autres plaisirs que ceux que me procure mademoiselle Cunégonde, qui est fort laide et qui est ma femme; d'autre compagnie que la vôtre, qui m'ennuie quelquefois; ou celle de Martin, qui m'attriste toujours; ou celle de Giroflée, qui est un coquin; ou celle de Pâquette, qui est une coquine; ou celle de la vieille, qui fait des contes à dormir debout. »

» Alors Pangloss prit la parole et dit : » etc., etc.

Ainsi commence cette seconde partie, et vous devinez qu'elle va marcher d'un train de cheval échappé.

Candide est à la cour du sophi de Perse.

« Dès que notre héros fut guéri, on l'introduisit auprès du roi pour lui faire ses remercîments. Ce monarque le reçut du mieux; il lui donna deux ou trois soufflets dans le courant de la conversation, et le reconduisit jusque dans la salle des gardes à grands coups de pied dans le derrière. Les courtisans faillirent en crever de dépit. Depuis que Sa Majesté s'était mise en train de battre les gens dont elle faisait un cas particulier, personne n'avait encore eu l'honneur d'être battu autant que Candide. »

On voit alors défiler plusieurs chapitres qui rappellent fort agréablement les querelles du sérail telles qu'elles sont décrites par Montesquieu; mais, au bout du compte, Candide se remet en voyage, et les épisodes s'enroulent autour des aventures avec la profusion qu'on remarque dans la première partie.

Les pensées aussi abondent : philosophie, religion, politique, littérature, beaux-arts, il y en a plusieurs col-

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1861, — par NADAR et DARJOU (suite).



19376
Continuation de l'importation.



19377
Revenant d'un voyage d'agrément en Araucanie.



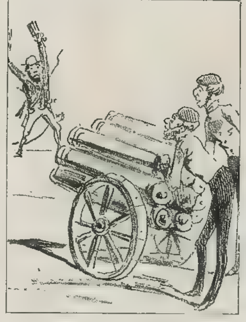
19378
Et dire que nous n'envoyons pas tout ça à l'Exposition de Londres!



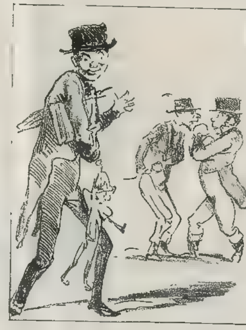
19379
Ce qu'il y a de plus vrai, au fond, dans l'attitude de l'Autriche.



19380
Discussion entre deux habitants des Etats UNIS.



19381
— Ah! permettez! Si c'est pour tout de bon, fallait le dire tout de suite!



19382
— Voyons, embrassez-vous donc, et que ça finisse!



19383
L'Angleterre et John Bull.



19384
Attendant les nouvelles d'Amérique



19385
???.......



19386
Le Juif errant n'osant passer devant la Porte de peur qu'on ne lui emprunte ses cinq sous.



19387
Le budget turc.

liers. Il va sans dire que Voltaire est là dedans tout entier.

*** « L'honneur est le diamant que la vertu porte au doigt. »

*** « L'homme doit être content, dit-on, mais de quoi? »

*** « L'amour est de toutes les passions la plus forte, parce qu'elle attaque à la fois la tête, le cœur et le corps. »

*** « Celui qui a dit qu'il était le très-humble et très-obéissant serviteur de l'occasion a peint la nature humaine. »

« O grandeur des gens de lettres! Qu'un premier commis fasse un mauvais livre, il est excellent; que leur confrère en fasse un bon, il est honni. »

Des lettres inédites terminent cet intéressant volume. « Des lettres inédites de Voltaire, disait Charles Nodier, » on en trouvera jusqu'à la fin du monde. » Eh bien! ce mot si piquant de l'auteur de *Jean Sbogar* n'est pas plus vrai qu'un autre. Il y a beau temps qu'on ne trouve plus de ces épîtres qui ont grossi et enrichi la Correspondance de l'homme le plus spirituel de tous les temps. On peut bien parier que celles-ci sont les dernières, car elles sont d'une origine que les plus scrupuleux n'oseraient contester.

Un très-beau morceau de Jules Janin sur l'*Histoire du cœur de Voltaire*, et un très-joli portrait de madame du Châtelet, servent de liminaire à ce charmant recueil, complément obligé des œuvres du grand polygraphe du dix-huitième siècle.

— Quelle vieillerie! va s'écrier une certaine école qui, elle, n'aura pas le privilége de vieillir. Et que viennent-ils nous rabâcher avec ce revenant des Délices?

Qui oserait dire que Voltaire n'est pas à la mode à cette heure plus que jamais? M. Louis Veuillot l'insulte en essayant de l'imiter; les petits messieurs de l'École normale le défendent en le copiant mal; les marchands de chocolat réduisent la statue d'Houdon pour la vendre à

REVUE DU QUATRIÈME TRIMESTRE DE 1861, — par NADAR et DARJOU (suite).



19388

— Passe-moi ta vergette pour l'Herzegowine. — Pus souvent! j'en ai besoin pour brosser le Mexique.



1.389

— Enfin je vais pouvoir entrer



19390

Allons-y gaiement!



19391

— *Aye donc!* ou le dernier des tourniquets.



19392

— Vous verrez qu'on les regrettera peut-être quelquefois.



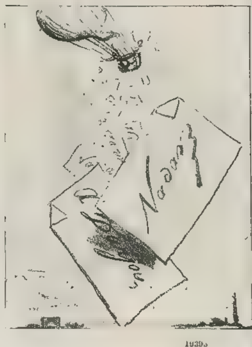
19393

Encore un fauteuil vacant à l'Académie! Quel littérateur ne va-t-on pas choisir?...



19394

Côté des peintres. — Ça y est!



19395

— A l'an prochain, s'il vous plaît!

cent mille exemplaires en guise d'étrennes; la photographie reproduit et les statues et les portraits; M. Arsène Houssaye publie une nouvelle édition du *Roi Voltaire;* il est toujours partout, Voltaire, dans Paris et en Europe; à Saint-Pétersbourg, on dit à tout apprenti diplomate qui se dispose à écrire une lettre, une dépêche, une formule de *Conclusum* ou d'*Ultimatum* : — « Tout beau! parmi » nous autres diplomates, on n'admet et l'on ne connaît » que la langue de Voltaire. » Il faut en conclure que M. H. Plon ne pouvait pas choisir un meilleur moment pour donner au public ce dernier volume des œuvres de Voltaire.

MAXIME PARR.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Le fameux embaumeur Gannal avait pris au sérieux cet aphorisme :

— La mort est le commencement de l'immortalité.

Tous les sujets conservés dans sa galerie étaient contrôlés et garantis pour l'éternité; il répondait de leur ressemblance jusqu'au jugement dernier.

Bien portant, il vous assiégeait de ses prospectus et de ses cartes de visite, pour peu que vous fussiez un homme connu. Il écrivait sans cesse à vos héritiers :

— En cas d'accident, n'oubliez pas l'embaumeur.

Il briguait surtout la faveur posthume du prince de Talleyrand, et, jaloux de lui prouver son savoir-faire, il pria le célèbre diplomate d'honorer de sa présence un repas qu'il donnait à quelques notabilités scientifiques. Circonvenu par deux amis, le prince accepta.

On se met à table, on mange d'assez bon appétit, puis, le café servi :

— Eh bien, docteur Gannal, dit le prince, ne nous parlez-vous pas de l'expérience que vous vouliez faire?

— Elle est faite, mon prince.

— A-t-elle réussi?

— C'est à vous d'en juger.... Comment avez-vous trouvé mon repas?

— Excellent... sauf une cuisse de chevreuil qui n'était peut-être pas assez faisandée.

— C'est vrai... nous sommes en septembre 1835, et la bête fut tuée il n'y a pas tout à fait quinze ans, à la dernière chasse du duc de Berry.

— Hein? que dites-vous? fit le prince au sourire inquiet. Vous plaisantez?

— Je m'en garderais bien. La poularde est l'aînée, elle va sur ses vingt ans; je la fis tuer le 20 mars 1815, le jour de la rentrée de l'empereur. Quant à la carpe du Rhin....

— Mettons qu'elle date du déluge, interrompit le noble convive en étouffant une nausée. En fait de cuisine, je ne suis pas pour les fossiles.

Cet embaumement culinaire resta sur le cœur de M. de Talleyrand. Lorsqu'il mourut, il défendit de livrer son corps à M. Gannal. Au premier bruit du décès, il accourut à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, et trouva la place prise par d'autres opérateurs.

— C'est bien, dit-il d'un ton piqué, que le prince se fasse accommoder à sa guise. Je l'attends dans cent ans d'ici : il m'en donnera des nouvelles!

*** UN MOT DE JEAN-JACQUES. — Sur une place de Genève, deux individus se querellaient : l'un discutait froidement, l'autre appelait à son aide le vocabulaire des injures. J. J. Rousseau, qui passait par là, fut choisi pour arbitre.

— Des injures sont-elles des raisons? demanda l'homme calme.

— Pourquoi ne seraient-elles pas des raisons? répliqua l'adversaire violent.

— En effet les injures sont des raisons, dit le philosophe genevois.

— Ah! fit d'un air triomphant le brutal.

— Mais, continua Jean-Jacques, ce sont les raisons de ceux qui ont tort.

*** CONSEIL AUX DIPLOMATES ET AUX GENS TROP PARTISANS DE LA RAISON D'ÉTAT. — L'axiome est de Mirabeau, donc il a sa valeur.

La petite morale tue la grande.

*** Quand le prince de Nassau vint dernièrement à Paris, un militaire, assez connu pour sa couardise (attendu qu'il a feint une myopie prononcée pour s'éloigner prudemment des champs de bataille de Crimée), sollicita d'un aide de camp du prince l'honneur de lui être présenté.

— A quoi bon? dirent ses camarades en riant de lui entre eux.

— Je comprends son idée, répliqua un des assistants. Il tient à pouvoir dire qu'il a vu un *nassau* de près.

*** On a bien raison de dire qu'on s'instruit en voyageant. Je n'ai pas besoin de voyager en Russie, en

talie, en Afrique, pour connaître les particularités militaires de ces pays; je voyage simplement sur le gentil chemin de fer de Vincennes. Seulement, comme j'y voyage chaque jour en compagnie des officiers de cette garnison, je n'ai qu'à écouter pour apprendre.

Entre autres anecdotes que j'ai entendu raconter — et fort spirituellement raconter, ma foi — par un officier d'artillerie qui revenait d'une mission en Russie, j'ai appris comment se faisaient les changements de garnison chez le czar.

Deux régiments doivent quitter la garnison qu'ils occupent pour aller dans une autre ville. On alloue des fonds à chaque colonel pour nourrir sa troupe en marche. Or, comme la somme est assez ronde, chaque colonel avise au moyen de la garder intacte dans sa bourse.

Voici le moyen employé :

Les colonels font ôter (chacun de leur côté) les boutons numérotés de tous les soldats de leurs régiments. Ils se mettent en route avec tous les boutons réglementaires dans une malle. Arrivés à destination, ils font recoudre aux uniformes de leurs nouveaux soldats les boutons qu'ils ont emportés à leurs anciens.

En Russie, ce sont seulement les boutons qui changent de garnison.

*** Autre fait de la vénalité russe.

Au moment du siége de Sébastopol, on ordonna à un fournisseur d'envoyer un convoi de deux mille bœufs dans cette place.

Le fournisseur accepte les deux mille bœufs et les vend à tous ceux qui en veulent le long de son chemin.

Un beau matin, quand il n'a plus le moindre bétail, il annonce au gouvernement qu'une partie du convoi a été prise par l'ennemi et que l'autre partie a péri de maladie.

De plus, il envoie un état de dépenses constatant qu'il a été obligé de donner je ne sais combien de roubles pour faire creuser des fosses, afin qu'on pût enterrer les bœufs décédés.

Bons filous! bons filous que les fournisseurs russes!

*** Cité comme témoin devant la cour d'assises, le maréchal duc de Lobau donna un exemple de modestie qui n'a pas été souvent imité.

Pour obéir à l'usage, le président, après l'avoir interrogé sur son nom, son âge, sur le lieu de sa naissance, lui demanda sa profession.

Il eût pu s'écrier comme tant d'autres :

— Maréchal, duc et pair!

Il se contenta de répondre :

— Soldat!

*** Je demandais à une charmante comédienne qui revient de la Belgique, où elle s'est beaucoup ennuyée, ce qui lui avait paru le plus agréable à Bruxelles.

— Le départ, me répondit-elle.

*** Bobèche aimait à parler politique sur ses tréteaux du boulevard du Temple, et bien des fois ses parades lui valurent des réprimandes de l'autorité.

Un soir, c'était à l'époque du blocus continental, il dit dans un monologue aussi spirituel par le fond que cocasse par la forme :

— On prétend que le commerce ne va pas! on a tort... Hier j'avais trois chemises, et ce matin j'en ai vendu deux.

*** Au dernier concours qui a eu lieu à l'Opéra pour l'admission aux débuts, un grand gaillard se présente. On lui demande quel genre de voix il possède.

— Basse-taille! beugle-t-il en faisant trembler les vitres aux vibrations de sa voix méridionale.

— Jusqu'à quelle note votre voix descend-elle?

— Dix pieds au-dessous de la gamme! hurle-t-il avec cet accent qui n'appartient qu'aux enfants de la Garonne; trois tons plus bas que le tonnerre!

*** Dans un récent accident arrivé au chemin de fer de l'Ouest, une paysanne avait eu son mari tué. On la fait venir pour débattre avec elle la question de l'indemnité.

Quand le prix fut convenu, il passa une idée par la tête de la villageoise.

— Ah çà, dit-elle, où donc qu'il a été écharpé, c'pauvre homme. C'est-y loin d'ici?

— Il était à moitié chemin de Paris.

— A moitié chemin.... Vous êtes sûrs, mes bons messieurs?

— Parfaitement sûrs.

— Eh ben, alors, puisqu'il avait payé sa place entière et qu'il n'a fait que la moitié du trajet, faut m'rendre la moitié du prix qu'il a payé.

*** Réflexion d'un paveur sans ouvrage. — Autrefois on barrait une rue quand on voulait empêcher d'y passer.

Aujourd'hui c'est plus simple, on la macadamise.

Luc Bardas.

L'ANNÉE COMIQUE.

REVUE DE 1861 PAR PIERRE VÉRON.

Entreprendre une revue sans avoir sous la main les éléments réputés jusqu'ici indispensables, c'est-à-dire sans maillots plus ou moins collants, sans coryphées plus ou moins décolletés, sans décors plus ou moins neufs, c'est là une prétention que les vaudevillistes auront quelque peine à admettre. Il est vrai que la revue de M. Pierre Véron renverse toutes les traditions du couplet de facture et du changement à vue. D'abord, comme dit l'auteur, le théâtre représente une feuille de papier blanc qui deviendra noir.

Vous voyez que nous sommes loin de la porte latérale, de la table avec tout ce qu'il faut pour écrire, et que le côté cour, de même que le côté jardin, ne jouera dans la pièce qu'un rôle absolument effacé.

Le fait est que vous pouvez mettre vos pantoufles, allumer votre bougie et votre cigare, vous installer au coin de votre feu, et voir défiler tous les types et tous les incidents qui ont encombré l'an de grâce, de disgrâce, de rire et de larmes, qui porte, comme un fiacre aujourd'hui sous la remise, le n° 1861.

Le héros, le Sainville de la chose, c'est ce brave avoué de Périgueux qui est devenu en moins de quinze jours plus célèbre que tant d'autres en vingt ans, c'est Orélie Ier. Il cherche de l'argent, beaucoup d'argent; mais au besoin il se contenterait, comme Bilboquet, d'une pièce de cinquante centimes.

Cette pièce, ce que M. Pierre Véron lui fait faire pour la trouver, de pas, de démarches, ce qu'il lui fait arpenter de kilomètres et subir d'avanies, est une épopée qui défie l'analyse.

Heureusement pour lui d'abord, pour nous ensuite, son voyage n'est pas moins amusant qu'instructif. Ce roi qui donnerait, comme Richard III, son royaume non pour un cheval, mais pour quelques décimes, se trouve mêlé à tant d'événements et lancé dans de telles bagarres, qu'il en résulte les situations les plus franchement comiques.

Le lecteur, qui ne demande pas mieux que de devenir le compère du bon Orélie, va frapper avec lui à toutes les portes, et profite des études philosophiques, morales, financières, politiques et autres que le consciencieux souverain se fait une fête de rapporter dans son royaume.

Nous souhaitons à tout le monde, à l'occasion du jour de l'an, des années aussi comiques que celle que nous avons sous les yeux; et, comme une heureuse année doit toujours être accompagnée de plusieurs autres, nous rassurons complétement le lecteur en lui annonçant que l'*Année comique* est le titre d'une série qui se continuera l'année prochaine et les années suivantes, jusque... au déluge final prédit pour l'an huit mil cinq cent.

Henri Rochefort.

PLUS DE 1600 PORTRAITS-CARTES.

Toute personne qui nous demandera par lettre affranchie la liste des portraits-cartes la recevra *franco*. Cette liste est la plus complète qui existe, puisqu'elle se compose du nom de toutes les personnes connues qui ont été photographiées par les différents photographes de Paris.

Chaque portrait-carte se vend 1 fr. 25 c., rendu franc de port.

Pour tout portrait fait par plusieurs photographes, nous choisissons le mieux réussi, et ne fournissons que celui-ci.

THÉATRES.

MM. Cormon et Trianon ont eu la bonne idée d'approprier le *Jocrisse* de Dorvigny à la scène de l'Opéra-Comique, et ils en ont fait un canevas amusant dont le compositeur M. Eug. Gautier a su profiter. *Le désespoir de Jocrisse* est resté populaire. Joué en 1791, par Baptiste cadet, il a été repris avec un immense succès par Brunet, et il a toujours fait rire. On s'amusait des naïvetés et des balourdises de Jocrisse réunies dans un petit acte. C'était le bon temps. Aujourd'hui, nos théâtres de genre cultivent la pièce en une foule de tableaux, et les petits vaudevilles n'ont plus guère d'importance au théâtre de Brunet, d'Odry et d'Arnal. La pièce telle qu'elle est reconstituée est gaie, la musique en est agréable et vive, et nous n'avons jamais vu un Jocrisse plus ahuri que Sainte-Foy.

L'affiche de l'Opéra présentait l'autre jour, par la distribution des rôles de la *Favorite*, un attrait irrésistible. Madame Viardot remplissait pour la première fois le personnage de Léonor. Hâtons-nous de proclamer qu'elle y a été accueillie avec un enthousiasme que justifie son magnifique talent de tragédienne lyrique.

Le voisinage de madame Viardot avait surexcité Michot (Fernand), et avait donné plus de relief aux qualités qui le distinguent.

Il est regrettable que Faure n'ait pas commencé ses débuts à l'Opéra par le rôle d'Alphonse, car il lui convient plus qu'aucun autre du répertoire.

Don Giovanni était autrefois réservé, au Théâtre-Italien, pour les derniers jours du carnaval. Il faut avouer que c'était un singulier moyen de fêter ces saturnales que le *Festin de Pierre*. L'administration actuelle a bien fait de rompre avec ces traditions surannées.

Mario, qui avait eu la fantaisie de jouer don Giovanni, y a renoncé, et est revenu au rôle de don Ottavio, qui lui est favorable. Le personnage de don Giovanni rétabli dans son ton primitif est échu à Delle Sedie. C'est, disent les vieux amateurs, le meilleur don Giovanni qu'on ait entendu depuis trente ans.

Le *Mariage de raison* est resté comme un des chefs-d'œuvre du théâtre de Scribe, ce maître de la comédie intime. Pour le Gymnase, le *Mariage de raison* est une pièce classique. Elle fut créée en 1826 par Ferville, Gontier, Paul, Numa, Léontine Fay et Jenny Vertpré. Après trente-six ans, nous avons retrouvé Ferville dans son rôle de général, avec sa traditionnelle redingote bleue. Il chante le couplet comme bien peu savent encore le chanter. A côté de ce vétéran du vaudeville, il y a Lafont qui joue le sergent à la jambe de bois; il y a Lesueur (Pinchon), madame Fromentin (Suzette) et la jolie mademoiselle Montalant (madame Pinchon).

Passer de la comédie ambrée de Scribe à une fantaisie échevelée du Palais-Royal, du *Mariage de raison* à la *Demoiselle de Nanterre*, c'est opérer une transition passablement brutale. La *Demoiselle de Nanterre*, de MM. Grangé et L. Thiboust, est une de ces extravagances telles qu'on ne songeait pas à en faire autrefois. Cela ne résulte d'aucune poétique, cela ne reconnaît aucune loi, et en définitive cela est très-amusant. Des calembredaines impossibles, des travestissements baroques, des incidents renversants, Brasseur en garde champêtre bredouilleur, Hyacinthe en gandin, mademoiselle Schneider en rosière, Gil-Perez attendant pendant deux actes l'effet d'un purgatif, Lassouche déguisé en tourlourou; une rosière de Nanterre qu'on enlève, qu'on promène, et après laquelle on court et qu'on retrouve à l'Opéra au foyer de la danse, avec des demoiselles décolletées qui boivent du champagne : voilà ce que nous avons vu, voilà ce qui nous a diverti.

Offenbach vient de composer pour son théâtre une partition ravissante sur un libretto assez médiocre. Il y a dans *M. et madame Denis* certain air de valse qui fera fortune cet hiver. On a également remarqué des variations sur l'air traditionnel de M. et madame Denis, une chanson à boire et un chœur de soldats. Mais le grand succès de la soirée a été un certain air, *Dansons la chaconne*, très-frais, très-gracieux et frénétiquement applaudi. Il est vrai que c'était mademoiselle Pfotzer qui le chantait.

Albert Monnier.

L'UTILITÉ DOMESTIQUE

JOURNAL

DE RECETTES ET INSTRUCTIONS DE MÉNAGE

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE.

Enseigner aux dames tout ce qu'elles peuvent faire ou faire faire chez elles à meilleur marché et de qualité supérieure à ce qu'elles achètent chez les marchands; — donner ainsi le moyen d'augmenter le confortable du ménage en en diminuant la dépense; — enfin, remplacer par des recettes bien claires et d'un emploi facile une foule de produits qu'on ne peut pas se procurer sans peine ou sans grande dépense dans les habitations éloignées des grandes villes, tel est le but de *l'Utilité domestique* que nous fondons aujourd'hui, et que nous croyons appelée à rendre de véritables services aussi bien aux châteaux qu'aux plus petits ménages.

Ce Journal paraîtra le 31 janvier courant, et se continuera par une livraison sortant le dernier jour de chaque mois. Les livraisons se composeront de 40 pages en moyenne, c'est-à-dire une livraison de 48 pages, et la livraison suivante de 32 pages. — Elles donneront ainsi dans l'année 480 pages qui formeront un beau volume.

Un sommaire imprimé sur la couverture de chacune des livraisons indiquera ce qu'on trouve dans chaque livraison; et, à la fin de l'année, une table des matières, classées par ordre alphabétique, permettra de voir à l'instant l'article dont on aura besoin.

Les abonnés pourront demander les recettes qu'ils désirent voir dans le Journal, il sera fait droit à ces demandes toutes les fois qu'elles porteront sur des choses possibles.

IL EST DE TOUTE ÉVIDENCE QU'UNE SEULE RECETTE ÉCONOMIQUE EMPLOYÉE REMBOURSERA, ET AU DELA, LE PRIX DE L'ABONNEMENT.

PRIX : 6 FRANCS PAR AN.

Les abonnements partent tous du mois de janvier.

Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté. — Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1862 est un Album intitulé *Costumes de la Bretagne*; cet Album est lithographié par Darjou, et forme 20 grandes feuilles coloriées représentant les costumes les plus originaux et les plus pittoresques de la Bretagne.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco,* il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée. — La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1861 tout entière. — Les abonnements partent tous du **1er janvier** ou du **1er juillet**.

Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



CARTES DE VISITE AMUSANTES

SERVANT AUSSI, DANS LES REPAS DE FAMILLE ET D'AMIS, A MARQUER A TABLE LA PLACE DES CONVIVES.

Ces cartes qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM. Maurisset et Grevin, elles sont coloriées à l'anglaise, c'est-à-dire imprimées en deux teintes. Dans une partie du dessin, l'artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table.

Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité; c'est un amusement pour les convives. — Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. PHILIPON fils, 20, rue Bergère.



Le Propriétaire-Gérant · CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 318. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 1er Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

DIRIGÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Micriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE chez le successeur d'AUBERT et Cie, rue Bergère, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

Un deuil cruel vient de nous atteindre : Charles Philipon, notre maître, notre ami, est mort.

Devant la douleur muette d'un fils et d'une veuve que nous n'osons interroger, troublés nous-mêmes et incertains dans cette feuille et sous ce titre qui nous sont si lourds aujourd'hui, nous empruntons à un journal ami, le *Siècle*, les lignes suivantes, que notre rédacteur en chef y publiait hier en dernier adieu à l'homme de bien que nous pleurons.

La rédaction.

CHARLES PHILIPON.

Nous avons toujours été d'avis qu'on ne doit que la vérité, toujours une, aux morts et même aux vivants, et notre tâche se trouve dès lors adoucie vis-à-vis de cette tombe ; — l'homme qu'elle renferme pouvait entendre tout ce qui sera dit de lui.

Charles Philipon a été certainement l'une des physionomies les plus intéressantes de ce parti libéral, essentiellement militant, qui, depuis quarante ans et plus, a joué dans les destinées de notre pays un rôle qui ne saurait être fini. Philipon a personnifié en lui, j'allais dire a créé, la Caricature politique, l'une des formes les plus vives de l'argumentation, qui transperce quand elle touche, sans qu'il y ait bouclier qui pare, d'autant plus redoutable sous son innocuité apparente, comme les barbes de la flèche, comme la vis imperceptible de certains leviers. Sa mnémotechnie incisive, qui plaide et prêche pour les yeux, lui complète une force que les gouvernements ne pouvaient tarder à comprendre et à étouffer.

Devant la morale, cette haute justice, la Caricature a été appelée plusieurs fois. Toute épée est-elle bonne à ramasser ?... — Ce ne serait ni le lieu ni l'heure d'étudier cette question, qui n'est pas sans gravité. Il ne s'agit point d'une thèse philosophique, il s'agit d'un homme, doué entre tous, qui s'empara un jour de cette arme terrible, jusqu'à lui dédaignée, et s'en servit de la plus éclatante façon. Cet homme était un homme de bien et convaincu.

Lors même que son caractère personnel ne lui constituerait pas une individualité hors ligne, il mérite du journalisme, cette histoire au jour le jour, sa place à part dans les annales de ces temps.

Charles Philipon est né à Lyon en septembre 1800. Son père, marchand de papiers peints, et qui désirait transmettre à son fils son industrie, lui fit faire quelques études pour plusieurs raisons incomplètes. Philipon était âgé de dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris pour la première fois. Il entra à l'atelier de Gros, revint presque aussitôt à Lyon sur l'injonction paternelle, et y resta trois ans occupé au dessin de fabrique. Ses goûts, comme les relations qu'il s'était créées, le poussaient irrésistiblement vers une autre vocation et vers un autre milieu. Vers la fin de 1823, Philipon quittait décidément sa ville natale et accourait se fixer à Paris.

Plein d'entrain et de fougue, Philipon se lia bientôt avec les écrivains les plus avancés du parti libéral, et ces relations nouvelles ne firent que développer et affermir en lui les idées politiques un peu vagues qu'il avait apportées du département du Rhône.

Il s'était mis pour vivre à essayer de l'art nouveau dont Engelmann avait été l'un des premiers adeptes, la lithographie. Du métier de caricaturiste à celui de créateur d'un journal comique, la distance ne devait pas être longue à franchir pour un homme du caractère de Philipon. Il fonda presque simultanément la *Caricature*, qui succomba bientôt bruyamment sous une avalanche de procès (cinquante-quatre procès seulement en une année, si j'ai bonne mémoire), et le *Charivari* (père du *Punch or the London Charivari*), dont il abandonna au bout de six ans la direction.

Il créa la série à jamais célèbre des Robert-Macaire, en collaboration avec Daumier, comme exécutant, fut le père des *Physiologies*, du *Musée Philipon*, du *Journal pour rire* et d'une innombrable multitude de publications d'imageries, albums, almanachs, etc., à égayer dix générations.

Il serait aussi difficile d'énumérer ces feuilles diverses que de compter les procès, les amendes, les mois de prison et tous les inconvénients de tous genres qu'ils valurent à leur auteur. La lutte une fois engagée sur ce terrain, il fallait en sortir vainqueur ou ruiné. Tout autre que Philipon eût succombé : sa volonté fut la plus forte, et la maison Aubert, fondée par lui, put résister à ces terribles et longues secousses.

Philipon avait sauvé son nom, il avait perdu sa santé. Charles Philipon a poussé jusqu'à soixante-deux ans cette vie de travail sans repos et d'incessante production. Il ne s'est pas arrêté un instant, même pendant ses quinze dernières années, qu'un mal cruel et opiniâtre lui disputait minute à minute.

Si intéressante que soit l'œuvre du polémiste dessinateur et parfois aussi écrivain, le plus remarquable côté de cette organisation privilégiée fut sans contredit sa merveilleuse faculté de vulgarisation. Il possédait plus que personne au monde la première des qualités du journaliste et du spéculateur, cette faculté qui ne s'acquiert point et que peut seulement compléter la communion permanente entre le publiciste et le public : je veux dire le sentiment des probabilités vis-à-vis de la chose qui doit être dite et faite.

Cette faculté précieuse, ravivée sans cesse et comme couvée par la passion politique toujours fervente, devait nécessairement mettre Philipon à la tête de tout ce qui, à notre époque, a tenu la plume ou le crayon de la satire. C'est ainsi que Philipon a indiqué leur voie ou donné leur formule à presque tous les artistes de ce genre. C'est ainsi que, depuis Charlet jusqu'à Gustave Doré, — ce merveilleux génie qu'il devinait le premier dans un collégien de seize ans, — nous voyons successivement ou simultanément s'enrôler dans l'étincelante phalange qu'il conduit Granville, Johannot, Daumier, Gavarni, Cham et tant d'autres plus humbles.

Doué d'un flair unique en cette science spéciale des aptitudes, comme aussi d'une prodigieuse lucidité dans les affaires proprement dites, il avait une inépuisable fécondité de moyens et d'invention. Sans égal pour deviner la chose à faire, ou tirer parti de la chose faite, d'une netteté de coup d'œil et d'une rapidité d'exécution sans pareilles, il a étonné et déconcerté les plus jeunes et les plus ardents jusqu'à la dernière heure de ses soixante-deux laborieuses années.

Une personnalité si accentuée et énergique ne pouvait être qu'absolue et même absorbante, ce que le plus ombrageux eût oublié au charme attrayant et persuasif de la figure et de la parole de Philipon. Il était peut-être quelquefois trop de son avis, dirais-je, si nous ne vivions en une époque où l'on rencontre tant de gens qui ne sont pas assez du leur.

Sa parole était claire, facile, pittoresque, aidée en outre comme je le disais et servie à souhait par la plus expressive, la plus sympathique figure. Philipon avait été dans sa jeunesse d'une beauté citée, et, dans ses dernières années, les passants s'arrêtaient pour regarder ce grand vieillard un peu voûté, aux longs cheveux blanchis, dont la physionomie ouverte et bienveillante, en même temps que pleine de finesse moqueuse, rappelait dans ses grandes lignes le masque de Voltaire moins la mièvrerie. On le suivait du regard cet homme qui, d'une plaisanterie, ébranlait autrefois un trône, dont le nom avait éclaté d'une popularité sans rivale, et qui, pour distraction unique et jouissance quotidiennement savourée, venait suivre, mêlé aux plus humbles, la canne derrière le dos, les parties des joueurs de boules des Champs-Élysées.

Je me lève en cette veillée — la dernière, hélas ! — et je contemple une dernière fois les traits de notre vieil ami, cette bonne et chère figure sur laquelle le regard aimait tant à se reposer. Je vois dans ce masque, à jamais calme enfin au bout d'une existence si agitée, non pas les affres de la mort, mais la paix éternelle que lui méritait le repos de sa conscience après une vie bien remplie.

S'il y eut jamais une âme bien trempée, ce fut assurément celle-là. Cet honnête rieur, plus sérieux que tous ces graves, qui traversa tant d'événements, c'est dire tant de lâchetés, de défections et de trahisons, resta jusqu'au souffle suprême inébranlable dans sa politique, sans forfanterie comme sans peur. De ses premières opinions, restées les dernières, l'âge avait à peine adouci l'expression que sa philosophie railleuse et douce voulait bien mesurer aux oreilles de ce temps-ci. Il est certes resté jusqu'à la fin implacablement jeune par l'indignation et le mépris : *Æternus quia impatiens.*

Mais ce qui me touche plus profondément encore, c'est cette bonté infinie que l'on trouvait en lui, bonté effective j'entends, toujours prête à l'aide réelle par la bourse, par les démarches, par les conseils, — les meilleurs que l'on pût suivre. Il avait une préoccupation continuelle et inquiète des autres ; plein de sensibilité, s'attendrissant à chaque infortune, et je vois encore son œil se mouiller quand on venait lui parler de quelque infortune. Ah ! les paroles n'étaient pas longues !... — La dernière fois pour moi, c'était, il y a deux mois, à propos d'une vente au profit d'un peintre devenu fou et d'une femme dévouée : « Qu'elle envoie chez moi ! » dit-il au premier mot. L'avant-veille même de sa mort, il y a quatre jours, il confiait à sa femme — sa veuve aujourd'hui ! — et à son fils un projet de commande dont il n'avait assurément que faire et dont le chiffre eût fait reculer d'un saut de bien plus riches ; mais ce projet assurait à un pauvre artiste la vie pour un an. ..

Il semblait, et depuis bien longtemps, que plus il vivait, plus il aimait à faire le bien, semblable à ces vins généreux qui deviennent meilleurs encore à mesure qu'ils vieillissent. J'en atteste même les ingrats qu'il a pu faire.

Ch. Philipon est mort d'une hypertrophie du cœur. Son cœur prenait *trop de place*, ont dit les médecins. Ils avaient raison.

Nadar.

UN ÉCOSSAIS A PARIS, — par WATTS PHILIPS.



UNE INSULTE SANS INTENTION.

La livraison 57e du **MUSÉE FRANÇAIS**, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de M. d'Escayrac de Lauture, dessiné par M. Kreutzberger, d'après la photographie de MM. Mayer et Pierson.

L'ÉTOILE DE MESSINE

OU

LES MALHEURS D'UNE BICHE ET D'UN GANDIN,

Ballet-pantomime orné de musique, grrrrand spectacle en deux actes et six tableaux. . de genres divers!

PARODIE PAR MICK NOEL.

1er TABLEAU. — *Grande fête de nuit au Casino de Messine.*

Comme style d'architecture, magnificence, ameublement et beau choix de public, cet établissement n'a rien à envier à son confrère de la rue Cadet.

Les personnages les plus huppés de Messine se sont donné rendez-vous dans ce somptueux bastringue, afin d'y *assister à des plaisirs exempts d'étiquette*. Ainsi parle le livret.

En effet, au milieu d'une foule de folies roses, de pierrettes bleues et de bergers verts, nous voyons circuler, évitant un coup de coude par ci, recevant un coup de pied par là, d'abord : don Flaminio, un vieux barbon extrêmement enclin au libertinage, puis le jeune Lemos, gandin blondin, gentilhomme et amoureux, enfin M. Lemos père,



19397

gouverneur de Messine, et, de plus, cavalier servant de la princesse veuve Aldini, femme superbe et de très-grande qualité, et... Mais n'anticipons pas sur les événements...

Dans ce bal, don Flaminio se rencontre face à face avec le jeune Lemos. Ce blondin, le nez en l'air et la pointe du pied en avant, semble fort occupé à presser sentimentalement sur son cœur et sur ses lèvres une sorte de grosse montre à répétition, qui renferme, à ce qu'il paraît, la photographie d'une belle inconnue.

Flaminio, en sa qualité de vieux farceur, se permet de railler son jeune ami à l'endroit de ses mélancoliques amours; lorsqu'une superbe Espagnole, masquée et suivie d'un long domino, s'approche et demande galamment au jeune Lemos l'honneur de faire un tour de valse avec lui.

Le gandin, flatté de cette insigne faveur, accepte avec empressement, et le couple gracieux, quoique disproportionné, part du pied gauche en tournant çà et là tant bien que mal.



19398

Mais voilà-t-il pas que la belle Espagnole, tout en s'appuyant amoureusement sur l'épaule de son valseur, s'avise d'accaparer d'une main discrète la précieuse montre à répétition; le jeune Lemos se refuse à se séparer de son bijou, une courte lutte s'engage, enfin l'Espagnole irritée arrache son masque... Ciel! qui l'aurait cru... la veuve Aldini... la fiancée de Lemos en ces lieux suspects!... Lemos et Flaminio restent confondus de tant de légèreté dans une si grande dame. Alors, profitant du moment, le chapeau rabattu, qui n'est autre que le papa Lemos, passe sous son bras celui de l'irascible princesse, et s'empresse de la faire sortir du séduisant Casino, où il eût été beaucoup plus convenable, de la part de ce vieillard respectable, mais inconséquent, de ne pas guider les pas d'une veuve imprudente.

M. Jaco, entrepreneur de danses, vient en ce moment annoncer à la société qu'une jeune biche (*gazella* en italien) va faire son entrée dans le bal.

A cette bonne nouvelle, un vif trémoussement de satisfaction circule parmi les danseurs; le jeune Lemos est agité d'un doux pressentiment... En effet, c'est elle! la voilà, sa belle inconnue, souple comme une couleuvre diaprée! Comme un papillon, elle entre en bondissant au milieu des danseurs émerveillés.



19399



19400

Le jeune Lemos, remarquant que la jeune gazelle lui fait les yeux doux, s'approche d'elle pour lui offrir à souper; mais, hélas! la gracieuse biche est surveillée de près par un certain frère qui n'est pas son frère, mais qui passe pour son frère aux yeux de ses frères en bohême; donc, ce prétendu frère, saisissant brusquement sa sœur par la taille, s'élance avec elle au beau milieu d'un galop infernal.

Le gandin Lemos, piqué d'un procédé si inconvenant, est sur le point de se fâcher, lorsque le père Lemos, qui vient de rentrer sournoisement dans le bal, s'interpose avec autorité, et prenant monsieur son fils par le bras, l'entraîne loin des regards éplorés de la trop séduisante ballerine.



19401

Le public, impatienté contre le vieux Lemos qui s'interpose toujours au moment le plus intéressant, se demande à la fin si ce bonhomme, avec sa rage de mettre les gens à la porte, ne serait pas par hasard un municipal déguisé ou quelque agent préposé aux mœurs publiques.

Le deuxième tableau nous montre l'intérieur d'une maison mal meublée, mais suspecte.

Dame Jacinthe, une vieille étoile ternie par les ravages du temps et les fatigues d'une existence des plus orageuses, remplit dans cet immeuble équivoque les modestes fonctions de femme de ménage.

Un locataire de la maison, le sieur Jaco, déjà nommé, rentre chez lui en compagnie de plusieurs balocheurs et balocheuses.



19402

Ces messieurs et ces dames font mine de se partager une douzaine de vieux jetons de cuivre, après quoi tous s'empressent de manifester leur satisfaction d'avoir conquis un si riche butin, les hommes en dessinant quelques gestes pleins d'entraînement, et les dames en lançant à plusieurs reprises la pointe de leur soulier à la hauteur de l'œil de ces messieurs.

Gianni, qui vient d'entrer, ne semble pas partager la joie de ses camarades; aussi la bonne mère Jacinthe lui conseille-t-elle, pour se distraire, de choisir parmi ces dames (voir le livret) une « *compagne qui allégerait pour lui le fardeau de cette vie errante...* » —

« Mon petit, faites votre choix... Nous avons des brunes, des blondes et des châtaignes aussi... » Hum! brave mère Jacinthe, va!...



19403

En ce moment paraît Gazelle; elle vient de changer de crinoline.

Dès qu'elle est entrée, la danseuse prie ses chers camarades de déguerpir au plus vite, et à peine les chers camarades ont-ils le dos tourné, que le jeune gandin Lemos s'avance en sautillant; il vient près de sa belle reprendre la conversation juste au point intéressant où, dans le Casino, un frère brutal et indiscret n'a pas craint de l'interrompre; le souper revient sur l'eau... Gazelle se défend en minaudant, le gandin l'appelle sa bichette (*gazellina* en italien); bref, la position devient brûlante!... Pan! pan!! pan!!! On frappe!

Grands dieux, serait-ce encore le vieux Lemos, venant s'interposer de nouveau?...

L'amoureux blondin, électrisé par l'amour et la présence de son objet, s'empresse de se sauver pour faire place au vieux Flaminio, lequel vient faire, lui aussi, son petit doigt de cour à la demoiselle; mais le gros Jaco et dame Jacinthe se présentent inopinément... *Quel est monsieur?... que veut monsieur?... que désire monsieur?...* Flaminio répond aux indiscrets en leur jetant sa bourse au nez... Aussitôt on s'incline... « Du » moment que monsieur paye... c'est une autre affaire... il faut s'exécuter... et vite! » vite! Gianni, la clarinette, le tambourin, et faisons sauter vivement petite sœur pour » divertir monseigneur! » Gianni et Gazelle s'empressent d'obéir, et... Mais laissons encore ici parler le livret : *Gazella déploie devant Flaminio des poses si séduisantes et le crible d'œillades si provocantes, que son amour est porté jusqu'au délire!* Fichtre!



19404

Heureusement pour les mœurs, le père Jaco, qui a l'œil ouvert sur son public, jugeant dans sa conscience que le vieux Flaminio en a vu suffisamment pour son argent, le prend par les épaules et vous le flanque à la porte avec un sang-froid et une vigueur qui décèlent de la part du bohémien une très-grande habitude de ces sortes d'exécutions.

3e TABLEAU. — *Rivage de Sicile : à gauche, la maison meublée; à droite, des rochers; la mer au fond.*

La foule s'assemble derrière un colleur qui vient de placarder l'affiche suivante : « Monseigneur le gouverneur a l'honneur de faire savoir au public en général, et à ses » amis en particulier, qu'il restera chez lui demain soir... On dansera. Avis important!... » Son Altesse le vice-roi en personne doit honorer la fête de sa présence. »

Mais voici venir la jeune Gazelle; elle sort de la maison meublée, toujours escortée de son trop tendre frère. Gazelle fait la moue, car le tendre frère vient de lui signifier qu'elle ait à faire ses malles au plus vite, afin d'être prête à le suivre sur la terre étrangère; puis ce frère jaloux, mais discret, s'éloigne derrière la foule, afin de ménager à



19405

sa petite sœur un tête-à-tête avec le blondin Lemos, qui, montrant le bout de son nez derrière un rocher, vient de faire pchit! pchit! à sa tourterelle. Dès qu'il voit la place libre, le gandin s'empresse de venir prendre la taille à son amoureuse, et lui glisse dans l'oreille que bientôt, à la brune, le pêcheur Momolo doit venir la prendre dans sa nacelle fidèle pour la conduire au seuil d'un petit restaurant où lui, son amant chéri, va l'attendre dans un cabinet particulier; en outre, le blondin prévient sa bichonnette (*gazellinetta* en italien) que le susdit Momolo sera nanti, comme signe de reconnaissance, de la précieuse montre à répétition... Ainsi tout est bien convenu... bien entendu... Amour et mystère, séparons-nous, sé-pa-rons-nous!



19406

Voilà qui va bien! Mais Flaminio, le vieux drôle, a tout entendu, caché qu'il était, lui aussi, derrière son rocher. Pour jouer un bon tour à son ami, le barbon s'empresse, dès que Momolo paraît, de lui acheter sa montre et son chapeau; l'honnête pêcheur y consent sans difficulté, et se sauve aussitôt.

Don Flaminio, mettant alors le chapeau sur sa perruque et la montre dans son gousset, attend, sous ce déguisement impénétrable, l'arrivée de la trop sensible Gazelle... La voici! c'est elle! marchant sur ses pointes : elle s'empresse de suivre son ravisseur, qui l'entraîne tout doucement, afin de laisser à ceux qui auraient l'intention de courir après eux tout le temps nécessaire pour les rattraper avant leur embarquement. La précaution était bonne, car voici le jaloux Gianni, suivi de nombreux amis; il s'élance, et d'un revers de main décoiffe le seigneur Flaminio, aux yeux de Gazelle, qui s'aperçoit alors seulement, la naïve enfant, du danger de sa méprise.



19407

Fureur de Gianni, qui veut corriger sa sœur... Fureur de la populace, qui ne veut pas qu'on corrige sa danseuse favorite, et prétend au contraire corriger le correcteur... Frayeur de Gazelle, qui ne veut pas voir corriger son frère incorrigible... Tableau!

Tout à coup la populace, retrouvant, on ne sait pourquoi, sa sérénité première, place Gazelle sur ses épaules et l'emporte en triomphe aux sons des flonflons des violons.

2e ACTE. — 4e TABLEAU.

Un théâtre de société dans l'intérieur du palais de monseigneur le gouverneur : à gauche, des fauteuils dorés réservés pour le vice-roi et sa société; à droite, quelques banquettes mal rembourrées pour le menu fretin des gentilshommes, courtisans, etc.

Avant le lever du second rideau, Son Altesse le vice- roi, tout de rouge habillé, s'avance d'un pas majestueux, donnant la main à la belle veuve Aldini, superbement vêtue de brocart chamarré d'or et de pierres précieuses.

Le papa gouverneur, suivi d'une foule de marquis, comtes et barons, emboîte le pas au vice-roi, puis tous, altesse, princesse, gouverneur et suite, vont prendre place, qui sur les fauteuils dorés, qui sur les banquettes inflexibles.



19408

Au milieu de ce défilé, le jeune Lemos brille par son absence!

La toile du théâtre de société se lève, et nous découvrons de magnifiques jardins avec terrasses, bosquets et boulingrins.

Au premier plan, une pelouse de gazon vert où l'on a répandu de la crème fouettée et panachée de bleu, de rouge, de vert et de jaune. Ce fromage glacé semble saupoudré de sucre candi, lequel scintille aux pâles reflets de la lumière électrique.

Tout à coup, aux sons d'une musique mystérieuse et sous l'influence d'un chaud

rayon de soleil levant, la neige se fond et se divise en une multitude de petits nuages vaporeux dont l'image d'abord indécise offre bientôt à nos yeux charmés les formes parfaitement accusées de jeunes et jolies fées s'ébattant sur l'herbe fleurie.

Uragana Ire, la reine de ces lieux enchantés, est tombée amoureuse d'un fils de la terre, le beau Benvolio... Et comme, en sa qualité de souveraine des fées, elle ne se croit pas obligée d'observer les convenances qu'on serait en droit d'exiger d'une simple mortelle, Uragana a député sa confidente intime, la jeune Fiamma, vers l'objet de son amour, pour l'inviter à se rendre auprès d'elle. Mais le fils de la terre se fait bien attendre, et l'impatiente Uragana commence à soupçonner sa confidente d'avoir oublié qu'elle ne devait agir que par procuration. Enfin, au moment où la reine va perdre tout espoir, on voit Fiamma et l'heureux mortel apparaître au-dessous des frises, l'un portant l'autre, et suspendus au bout d'une corde qui les dépose dans la coulisse, d'où sort bientôt Fiamma... Elle est seule!


19409

Sur un geste de la reine, on arrache le voile enchanté qui dérobait les traits de l'ambassadrice... A ce coup de théâtre, la veuve Aldini, reconnaissant les traits de sa rivale, se lève brusquement de son trône et va se précipiter sur la scène; mais le public de gentilshommes, qui commençait à s'intéresser vivement aux péripéties du petit drame, s'insurge et crie : Silence! à la porte! ce qui force la veuve à se rasseoir tout en maugréant.

Le ballet suit son cours.


19410

« Pourquoi, demande la reine à Fiamma, le beau Benvolio n'accompagne-t-il pas » tes pas? — Parce que apparemment, répond l'espiègle petite fée, ce jeune homme » préfère rester dans la coulisse... caprice de joli garçon! » Uragana, poussée hors des gonds par cette réponse équivoque, ordonne à la vieille fée fouetteuse de corriger l'impertinente Fiamma... Les fées subalternes s'y opposent... Tumulte!

En ce moment le jeune Lemos fait son entrée dans le plus galant costume, et traversant le devant du théâtre avec l'aisance d'un gentilhomme accompli, se dirige vers le siége qui lui a été réservé auprès de son impétueuse fiancée.

Alors Fiamma, reconnaissant son amant, plante là le royaume des fées et bondit vers Lemos... L'heureux mortel, qui n'est autre que Gianni, se précipite sur les pas de sa sœur; la veuve Aldini, qui ne veut pas rester en arrière, s'élance à son tour; le vieux Flaminio court après elle, et les courtisans volent sur les traces de Flaminio... Le public enchanté se demande qui sera vainqueur dans cette course intéressante... Les paris déjà sont ouverts, mais le père Lemos, hélas! fidèle à son rôle monocorde, s'avance majestueusement et s'interpose, selon sa louable, mais fastidieuse habitude.


19411

Le cinquième tableau nous ramène dans la maison suspecte du premier acte. La vieille Jacinthe est à son poste; on frappe, elle ouvre, et Flaminio se présente en compagnie de la veuve Aldini.

Si j'étais à la place du jeune Lemos, cette persistance de ma noble fiancée à s'introduire nuitamment au sein des établissements suspects ne laisserait pas que de m'inquiéter vivement sur les destinées de mon futur ménage.

A la vue d'un ordre de police exhibé par le seigneur Flaminio, Jacinthe épouvantée s'empresse de le cacher, lui et sa compagne, derrière un rideau, puis sort précipitamment pour courir sans doute après son Jaco...

Dès que Jacinthe a disparu, Gazelle entre, encore suivie du sombre Gianni!...

La danseuse, brisée de fatigue et d'émotion, se laisse tomber à demi pâmée sur un escabeau; alors, pour la réconforter, l'adroit Gianni s'avise de lui déclarer sa flamme... Horreur très-naturelle de Gazella en entendant une semblable déclaration sortir de la bouche d'un frère!... Mais Gianni lui apprend qu'il n'est pas son frère. (Pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus tôt!) Gazelle semble peu touchée de ces tardives révélations... Ce qu'elle veut, avant tout, c'est qu'on la laisse tranquille... Gianni fait la sourde oreille, et veut à toute force être adoré... La danseuse s'y refuse obstinément... En cet instant, le blondin Lemos arrive comme marée en carême... Saperlotte! semble exprimer Gianni à l'aide d'un geste plein d'une ironique joie, voilà un gaillard qui va payer pour sa belle... Là-dessus, Gianni saute sur une épée, le gandin tire la sienne, et tous deux ferraillent avec rage.


19412


19413

A cette vue, la veuve Aldini sort de sous son rideau, et vient faire une scène effroyable à son fiancé, qui, tout contrit et d'un air piteux, s'apprête à la suivre avec cette passive et louable obéissance qu'on est heureux de retrouver de temps à autre au fond du caractère de ce jeune homme léger, mais prompt au repentir.

Cependant Gazelle, voyant la partie perdue pour elle, veut essayer de la relever par un coup de maître. Afin de ne pas être destituée honteusement, elle s'empresse de donner sa démission d'amoureuse favorite, et prétend unir de ses propres mains les deux fiancés réconciliés.

Ici le besoin de l'intervention du vieux Lemos se faisant vivement sentir, ce digne seigneur, toujours exact, remplit les fonctions que l'auteur a bien voulu lui confier, et jugeant dans sa haute sagesse que la bénédiction d'une bohémienne est insuffisante en matière d'hyménée, s'interpose une quatrième et dernière fois, puis ce vieux rameneur ramène son fils égaré sous les lambris dorés du palais paternel.


19414

6e TABLEAU. — *Une place publique à Messine, une église à droite, toujours la mer au fond.*

Nous sommes au dernier jour du carnaval, partout des masques se promènent en dansant et dansent en se promenant. Il y a foule d'arlequins, de polichinelles et de colombines.

La veuve Aldini, qui n'est point une prude, tant s'en faut, a fait choix de ce jour consacré à d'aimables folies pour marcher à l'autel en compagnie du blond Lemos.

En effet, voici la superbe Marie du mardi-gras, fendant la foule et remorquant son triste fiancé. Les parents et les témoins leur font escorte, et les paillasses forment la haie jusque sous le porche de l'église.


19415

(*Voir la suite page 7.*)

AU BAL DE L'OPÉRA, — par Baric.



19416

S'AMUSANT POUR LES AUTRES. — Ce que c'est que d'avoir du talent.



19417

A LA RECHERCHE DE SA FEMME.
— Qu'est-elle devenue?
Tous ces dominos se ressemblent! Elle ne m'y rattrapera plus.



19418

A LA RECHERCHE DE SON INCONNUE.
— Pourquoi ne m'a-t-elle pas donné son adresse?
— Sans doute parce que ce n'était pas son intention.



19419

SPÉCIALITÉ. — Le mossieu qui donne des rendez-vous sous l'horloge.
Mossieu qui pose et qu'on fait poser.



19420

Ce qu'il en reste.



19421

Pensant un peu trop tard qu'un paletot vaut mieux qu'un pierrot.

Ce tableau, par sa moralité nouvelle et originale, produit le plus piquant effet.

Mais voici venir l'infortunée Gazelle : elle s'avance tristement appuyée au bras du mystérieux Gianni. Le vieux païen de Flaminio, qui a préféré demeurer parmi les masques sur la place publique, se donne la méchante petite satisfaction d'adresser à la danseuse ses compliments de condoléance sur le mariage de son infidèle avec la princesse.

Gazelle, blessée non sans raison de cette plaisanterie inconvenante de la part d'un vieillard libertin, mais gentilhomme, veut faire un dernier effort et retrouve un peu de cœur aux jambes... Elle essaye un petit entrechat... puis deux... puis trois... mais au quatrième, le jeune Lemos et sa princesse apparaissent au seuil de l'église... Ils sont unis! Cette vue casse net les jambes de la pauvre Gazelle; elle veut cependant s'élancer encore... mais, vains efforts : épuisée, anéantie, cette biche digne de pitié s'affaisse et rend le dernier entrechat entre les bras de l'indispensable Gianni, qui la dépose doucement à terre et la couvre de son manteau.

Alors cet amant infortuné, se tournant du côté de la noce attendrie, fait comprendre par un geste plein d'une noble douleur que, si le gandin Lemos se permet d'avancer d'une semelle... lui, Gianni, est tout décidé à lui imprimer celle de son soulier dans n'importe quelle partie de son haut-de-chausse... et... ainsi se termine ce petit drame si émouvant, ainsi se dénoue cette intrigue puissante et nerveuse...



Du premier au dernier pas de l'action chorégraphique, la musique haletante, sans se laisser détourner de son devoir par les divers incidents dramatiques ou sentimentals du sujet, ne cesse de polker, valser et galoper avec un entrain et une vigueur dignes des plus grands éloges.

Aussi le public ébloui, étourdi, abasourdi, s'empresse-t-il de rappeler à grands cris : La Ferraris! la Ferraris!!

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** C'était au temps où Champfleury, Mürger, Schann, Bonvin, Fauchery, Busquet, — tous cousins par François Villon et tous assez semblables aux compagnons de l'amant de la petite Macé, *qui pain ne voyoient qu'aux fenestres*, — se livraient à la chasse de la pièce de cent sous avec des ardeurs, des ruses, des stratagèmes dignes des Mohicans de Cooper en quête d'un daim ou d'un bison. Les *empeschements d'escarcelle* n'enlevaient rien de leur jeunesse, de leur gaieté, de leur esprit à ces acteurs des *Scènes de la vie de bohême*, et ils avaient trouvé moyen de donner des soirées où l'on se livrait à des bouillottes enragées, à des lansquenets fous. Il est vrai que l'argent y était généralement remplacé dans les enjeux par toute sorte de *fétiches* : boutons, allumettes, plumes, morceaux de papier, pains à cacheter, etc., etc.

Un matin, Xavier de Montépin rencontre Mürger sur le boulevard :

— Oh! oh! mon cher Mürger, comme vous êtes radieux!

— On le serait à moins. Je sors d'un petite fête chez Vitu : c'était splendide. On a joué un jeu d'enfer.

— Et vous avez gagné, je parie?

— Parbleu!

— Beaucoup?

— Ne m'en parlez pas; j'ai eu un bonheur insolent. J'en suis honteux. Croyez-vous que j'ai gagné onze boutons, dont quatre en métal. Si j'avais passé une fois de plus, j'avais de quoi garnir tout mon habit.

*** Madame Émile de Girardin disait à Méry :

— Convenez-en, les hommes n'ont rien inventé....

— Oh! que si, répondit Méry; ils ont inventé la vertu des femmes, et c'est là certainement leur plus belle invention.

*** Une nuit de carnaval, Roger de Beauvoir se promenait dans le passage de l'Opéra. Un domino l'effleure de l'aile et lui lance en courant un « *Bonne nuit!* » ironique. Roger tire son portefeuille, donne trois coups de crayon, et le domino n'est pas au bout du passage que le quatrain suivant l'a rattrapé — à la course :

Votre souhait va bien me chagriner.
— Pourquoi? me direz-vous. — C'est qu'il n'est pas honnête :
Nous n'aimons point qu'on nous souhaite
Ce que l'on pourrait nous donner.

*** Autre Roger.

La scène se passe au concert des Champs-Élysées.

Un jeune lord en goguette se présente au contrôle en compagnie d'une petite miss de Pigalle-Street, d'une toilette dévergondée et d'un debraillé occasionné par trois heures de champagne au *Moulin rouge*.

Le contrôleur arrête le couple au passage :

— Monsieur, vous ne pouvez entrer avec madame.

— Avec ma miss? Aoh! pourquoi?

— Parce que madame n'est pas dans un état convenable.

— Aoh! moa, je volais entrer ensemble....

— Impossible, mylord.

— Goddam! cé était pas dans lé programme....

— Vous vous trompez, mon gentleman, dit Roger de Beauvoir qui passait. Voyez plutôt l'affiche : Une *miss* décente est de rigueur

*** On sait que Privat d'Anglemont passa à l'hôpital la plus grande partie de la dernière moitié de sa vie. Plusieurs fois le bruit de sa mort s'était répandu parmi ses connaissances et ses amis.

Un soir d'été que notre poëte faisait l'hospice buissonnier, il tombe sur l'un de ses créanciers.

— Tiens! s'écrie celui-ci en donnant des marques du plus vif étonnement, je vous croyais au Père-Lachaise!

— Vous ne vous êtes pas trompé, murmure mélancoliquement Privat. Seulement, comme il a fait très-beau aujourd'hui, le gardien m'a laissé sortir, mais j'ai promis de rentrer avant dix heures.

*** Quelqu'un demandait à madame Ancelot :

— Depuis quand, diable, Royer-Collard est-il devenu sourd?

— Mais, mon Dieu! répondit-elle, depuis qu'il n'entend plus parler de lui.

Luc Bardas.

THÉATRES.

La paix est signée entre les étudiants et M. About. Ils avaient sifflé *Gaëtana*, ils ont applaudi *la Vente au profit des pauvres*. Si *Gaëtana* est désormais destinée à commencer le deuxième volume du *Théâtre impossible*, dont le premier tome a été publié par M. About, chez Michel Lévy, du moins *la Vente au profit des auteurs* est possible, très-possible, tout ce qu'il y a de plus possible.

M. de Najac (un bien charmant garçon), qui n'avait pas signé *Gaëtana*, a, cette fois, signé tout seul la comédie nouvelle de l'Odéon.

Après les soirées tumultueuses de la *Gaëtana*, il a dû lui paraître bien doux de se retrouver dans un milieu calme et paisible, et d'entendre applaudir sans rancune aux passages spirituels d'une petite comédie inoffensive.

Il s'agit tout simplement d'un gentilhomme pauvre amoureux d'une grande dame, et qui, après toutes sortes d'étapes dans le pays du Tendre, finit par l'épouser.

La pièce est gentille, mais l'exécution des acteurs a été faible.

Faisons comme *l'Honneur et l'argent*, de M. Ponsard : passons de l'Odéon au Théâtre-Français.

Bizarre destin que celui des ouvrages dramatiques! *L'Honneur et l'argent* avait été lu au comité de la Comédie française, mais la réception avait manqué d'enthousiasme. M. Ponsard, peu satisfait de cet accueil, passa les ponts et, nouveau Coriolan, transporta sa pièce chez les Volsques de l'Odéon, où sa comédie obtint un succès aussi vif que prolongé. Aujourd'hui elle revient à la rue de Richelieu, où elle a retrouvé ses triomphes d'outre-pont.

Autre déménagement théâtral. *Joseph*, originaire de l'Opéra-Comique, est venu faire naturaliser son vieux succès classique par le public du boulevard. La belle musique de Méhul a été exécutée avec un grand ensemble par les chœurs et l'orchestre du Théâtre-Lyrique. Cette reprise fait honneur à M. Théty. Fera-t-elle autant d'honneur au débutant Giovanni (lisez Buzin)?

Mille compliments à Legrand, à Petit, à mademoiselle Faivre et à Laveissière.

C'est une comédie vraiment spirituelle et charmante que *les Invalides du mariage*, jouée au Gymnase. Si le sujet est sérieux, la pièce est légère, et les auteurs, MM. Dumanoir et Lafargue, se contentent d'effleurer de graves questions, dans l'impuissance où ils sont de les résoudre.

Il y a un abîme entre la réalité et l'idéal. Pour la jeune fille impatiente du joug maternel, le mariage, c'est la réalisation de ses rêves d'amour. Le mariage, c'est la vie mouvementée.

Pour le mari, au contraire, le mariage est le repos, c'est le port après la tempête, c'est la béatitude après l'agitation de la fièvre.

On voit dans quel carrefour de réflexions sérieuses cette comédie pourrait nous mener. Contentons-nous donc de dire qu'elle est vive, légère, spirituelle, petillante, et qu'elle a obtenu un vrai succès.

On lit sur l'affiche de l'Ambigu : *la Bouquetière des Innocents*, et ce titre gracieux et fleuri n'inspire à première vue que des idées riantes. On croirait qu'il s'agit d'un ballet ou d'un libretto d'opéra-comique. On se rappelle involontairement les souvenirs galants de la Régence, les déguisements amoureux des grands seigneurs et des grandes dames en quête de l'imprévu, et les dialogues épicés de Vadé avec les poissardes de la halle.

Il n'en est rien. Sous ce titre innocent se cache un gros drame à scènes émouvantes et terribles, où les auteurs, MM. Ganiat-Bourgeois et F. Dugué, font assez bon marché de l'exactitude historique, ce qui ne les empêche pas d'être amusants, intéressants, poignants.

La période choisie embrasse un espace de sept années, de 1610 à 1617, c'est-à-dire du jour de l'assassinat d'Henri IV au meurtre juridique de la maréchale d'Ancre.

Dans le double rôle de Margot la bouquetière et de la maréchale d'Ancre, madame Marie Laurent, qui débutait à l'Ambigu, a déployé une verve tour à tour attendrie et joyeuse, une vigueur de jeu et une puissance de talent remarquables. Bondois, Charles Perrey, Faille, Omer, mademoiselle Jane Essler, ont grandement contribué à la réussite. L'administration a bien fait les choses; c'est splendide de décors et de costumes.

Albert Monnier.

Le Propriétaire-Gérant · CHARLES PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 319. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 8 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

créé par

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les Libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy Davies et Cie 1 Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE
CHEZ LE SUCCESSEUR
d'AUBERT et Cie,
RUE BERGÈRE, 20

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LE BAL DE L'OPÉRA, — par A. GRÉVIN.



QUELQUES SOLOS DE TIBIAS. (On pense à faire encore mieux.)

19425

LE BAL DE L'OPÉRA, — par A. Grévin (suite).



Décid'ment! est-ce moâ qui amiouse vos.... ou vos qui amiouses moâ?

Bredouille!

A NOS LECTEURS.

Malgré les travaux importants qui absorbent notre ancien collaborateur Gustave Doré, et notamment *la Bible* en mille dessins qu'il prépare, nous avons obtenu de lui une suite de quelques dessins que nous publierons dans un de nos prochains numéros sous le titre de :

PARIS EMBELLI, par Gustave Doré.

Le *Journal amusant* publiera en outre :

LA REVUE DE L'ANNÉE 1862 (2e partie), par Marcelin.

L'ÉCOLE DU CAVALIER, par G. Randon.

LA CARTOMANCIE, par A. Grévin.

ALCESTE (2e partie), par Marcelin.

LE JOURNAL AMUSANT AU JARDIN D'ACCLIMATATION, par G. Randon.

LES MARCHANDS DE TABLEAUX, par Eustache Lorsay.

TABLEAUX DU BONHEUR CONJUGAL, *id.*

LES TRIBULATIONS MUSICALES, *id.*

LES JEUX D'ALLEMAGNE, par Marcelin.

MONSIEUR DE LA GANDINIÈRE, par Stop.

MOSIEU COURBET ET SON ÉCOLE, par Ouleway.

LES ANGLAIS A PARIS (suite), par Watts Philips.

LES QUARTIERS DE PARIS, par G. Randon.

LES CUISINIERS, par Damourette.

UNE VISITE A MA FERME, par G. Randon.

MŒURS PARISIENNES, par Octavie Rossignon.

LES VOITURES DE PARIS, par G. Randon.

NOS BONS PAYSANS, par Baric.

Enfin le *Journal amusant* va reprendre la série des CONTEMPORAINS DE NADAR, dessins par Nadar et Darjou, texte par Nadar.

Pour paraître très-prochainement dans les *Contemporains de Nadar*, Paul de Kock, Rossini, G. Doré, Lachaud, Eug. Delacroix, baron Taylor, Troyon, Labiche, M. Michel et Lefranc, etc., etc.

A BAS LA PÉRIPHRASE!

J'ai un fils, tu as un fils, il a un fils, nous avons un fils, vous avez un fils, ils ou elles ont un fils. Tout le monde a un fils : nous ne venons pas au monde pour autre chose que pour avoir un fils, — qui sera lui-même destiné à avoir un fils qui aura des fils.

De fil en aiguille je pourrais aller loin, et cela vous fatiguerait. J'aime mieux m'arrêter dans cette énumération filiale et vous dire pourquoi j'ai mis aujourd'hui la main à la plume, — ou la plume à la main.

Le pourquoi, le voici.

Mon fils, — appelons-le Toto, — va à la pension Chose, qui n'a remporté aucun prix cette année au grand concours. De cela je ne blâme nullement la pension Chose, qui fait ce qu'elle peut pour distancer la pension Machin dans la production du *fort en thème*, — sans pouvoir y réussir. Toto ne se plaignait pas, je n'avais pas à me plaindre, et je l'aurais laissé vingt ans dans cette honorable institution sans songer à le retirer, si, par malheur — pour le propriétaire de la pension Chose, — je n'avais fait, pas plus tard qu'hier, une horrible découverte.

Cette horrible découverte, ce sont les livres de classe de Toto.

Vous imaginez bien que je ne vais pas rédiger un réquisitoire en règle contre ces bouquins cartonnés qui coûtent si cher aux parents et qui apprennent de si vilaines choses aux élèves. Je me contenterai d'en prendre un au hasard, — celui qui a l'outrecuidance de s'intituler *Cours lexicologique de style,* — et d'en signaler les monstruosités supercoquentieuses ou les supercoquentiosités monstrueuses, *ad libitum.*

Jusqu'ici, moi pauvre homme de lettres ignorant, j'avais cru que pour pratiquer la vertu il était inutile de connaître le vice, et que pour apprendre à bien parler et à bien écrire cette belle langue française qui se parle et s'écrit à cette heure dans tous les pays du monde, il était inutile de savoir comment il ne faut ni la parler ni l'écrire; le *Cours lexicologique de style* vient de m'apprendre que je m'étais trompé. C'est, à vrai dire, la seule chose qu'il m'avait apprise — ainsi qu'à Toto.

Cependant, comme j'ai le caractère mieux fait qu'un cul-de-jatte, j'aurais presque pardonné, — je dis presque, — aux auteurs du *Cours lexicologique de style* leurs nombreux exercices dans lesquels, sous prétexte de donner aux jeunes élèves une sainte horreur des phrases vicieuses, ils leur indiquent carrément la manière de s'en servir, s'ils n'avaient pas poussé l'audace jusqu'à recueillir dans tous les écrivains passés toutes les périphrases employées si malheureusement — pour nous — par ces écrivains poëtes ou prosateurs.

Oui! j'aurais compris, par exemple, que Toto dît, dans tout le cours — non lexicologique — de sa vie : « J'ai acheté des bonbons pour mes enfants qui sont dans ma poche.... C'est un tort de reprendre les enfants qu'on est chargé d'instruire avec humeur.... Il y a une foule d'usages dans nos provinces qui sont ridicules.... Il a mis son chapeau sur sa tête à trois cornes.... J'ai tué un lapin avec mon fusil de garenne.... J'ai fait une tache sur mon habit de graisse.... Il en coûta la vie et la tête à

(*Voir la suite page 4.*)

LE BAL DE L'OPÉRA, — par A. Grévin (suite).



Un caniche de qualité



Bonté divine! mais c'est pas t'eune face, c'est z'eune fluxion



— Eh bien! nous soupons ensemble, joli galopin, charmant crapaud?
— Désolé, ma vieille, mais tu vois, on a reçu des arrhes.



— Vous pouvez dire, allez, bourgeois, que vous êtes tombé c't'e nuit sur une chouette petite femme..
— Tu la connais?
— Pardine, bourgeois, j' suis un d' ses premiers... vous y causerez voir un peu du p'tit Dolophe.

LE BAL DE L'OPÉRA, — par A. Grévin (suite).



— Eh ben! alors, dis, Virginie, on ne se reverra plus avant demain?
— Espérons-le, ô mon Dieu!

Oh!... vous avez l'air bien trop mauvais sujet pour vous en aller tout seul comme ça, m'sieu Chose!...

Papavoine.... Je me tais et garde le silence.... C'est une merveille seule et unique en son genre.... » — et trois mille autres phrases de même calibre, pléonasmes et inversions amphibologiques, explétifs saugrenus et syllepses incohérentes, — parce que, malgré leur incohérence, leur superfluité, leur saugrenuité, leur amphibologie, ces phrases sont comprises de tout le monde, même des savants, et Toto n'aurait pas passé pour cela pour un âne.

Mais les périphrases, monsieur, les périphrases! Inoculer à ces jeunes cervelles innocentes et chastes le virus de la circonlocution, est-ce que cela ne crie pas vengeance? est-ce que cela ne mérite pas l'anathème des gens de bien et le mépris des gens de goût?

Vous souriez, monsieur, — mais je ne suis pas désarmé. Vous n'êtes pas aussi convaincu que moi, je le vois trop, de la pernicieuse influence exercée par la périphrase sur les lettres françaises. La périphrase, monsieur, la périphrase! La périphrase qui... la phériphrase que... la phériphrase dont.... Ah! tenez, ma haine de la périphrase va jusqu'à me faire admirer M. Champfleury, — qui pourtant n'est pas un aigle, que je sache!

Vous souriez encore? Mais, monsieur, voyons, soyez franc; songez à l'avenir de votre Toto et du mien, et demandez-vous sérieusement ce que l'humanité peut gagner à dire plus longtemps ce qu'elle dit depuis si longtemps, à savoir :

« L'art de Xeuxis, » pour la peinture, — comme s'il n'y avait pas Courbet, Delacroix, Meissonnier et Galimard;

« Le mangeur de moutons, » pour le loup, — comme si l'homme et la femme ne mangeaient pas de côtelettes, eux aussi;

« L'oiseau de Vénus, » pour la colombe, — comme si les serins n'étaient pas tout aussi emblématiques de l'amour;

« La messagère du printemps, » pour l'hirondelle, — comme si la quittance du 15 avril, de nos propriétaires, ne nous disait pas plus éloquemment dans quelle saison nous allons entrer;

« La gent qui porte crête, » pour le coq, — comme si cette infirmité n'était pas commune à un autre animal;

« Le fruit de l'expérience, » pour la sagesse, — comme si l'expérience, déguisée en arbre fruitier, ne produisait pas aussi une place au bagne de Toulon ou des rhumatismes articulaires, selon le tempérament des expérimentateurs;

« La folle du logis, » pour l'imagination, — comme si, lorsqu'on demeure dans une maison habitée par des femmes, on n'était pas dans un exemplaire de la Salpêtrière;

« Le vaisseau du désert, » pour le chameau, — comme si le chemin de fer de Suez n'existait pas;

« La déesse de la beauté, » pour Vénus, — comme si mademoiselle Delphine Fix n'était pas là;

« Les filles de mémoire, » pour les Muses, — comme si les erreurs volontaires d'addition n'avaient pas plutôt le droit de revendiquer cette qualité;

« Les conseillers muets dont se servent nos dames, » pour le miroir, — comme si les élèves de l'abbé de l'Épée étaient à jeter aux chiens;

« Les adorateurs du soleil, » pour les Incas, — comme si Méry et les lézards adoraient la neige;

« Le globe destructeur, » pour la balle ou le boulet de canon, — comme si les lingots de plomb ne détruisaient pas aussi proprement;

« Le fléau dont la rage grave au front des humains un éternel outrage, » pour la petite vérole, — comme si nous n'avions pas l'embarras du choix lorsque nous voulons nous faire graver le front par un fléau;

« Le lait des vieillards, » pour le vin de Bordeaux, — comme si les centenaires de la vallée d'Auge ne buvaient pas exclusivement du cidre, et ceux de Munich de la bière;

« Les mensonges d'Ésope, » pour la fable, — comme si, en fait de fables et de mensonges, les femmes n'étaient pas plus habiles que tous les Ésope de la terre;

« Le suppôt de Bacchus, » pour l'ivrogne, — comme si les employés des contributions directes à Bercy ou ailleurs n'étaient pas cent fois plus suppôts, quoique très-sobres;

« Le dernier des Grecs, » pour Philopœmen, — comme si tous les jours à la correctionnelle il n'était pas prouvé que les Hellènes ont encore de nombreux représentants;

« La fille de l'économie, » pour la richesse, — comme si la richesse n'était pas plutôt la fille des jeux du hasard et de l'amour;

Et, pour citer pêle-mêle, sans coudre de réflexions aux basques de leur habit pour en faire des redingotes, les expressions suivantes :

« Prononcer le grand *oui*, » — pour se marier;
« Une maison flottante, » — pour un vaisseau;
« Déposer la couronne, » — pour abdiquer;
« Les disciples d'Esculape, » — pour les médecins;
« Les écumeurs de mer, » — pour les pirates;
« Le geôlier de Sainte-Hélène, » — pour sir Hudson Lowe;

(*Voir la suite page 6.*)

LE BAL DE L'OPÉRA, — par A. GRÉVIN (suite).



19428

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL DU FOYER VERS QUATRE HEURES DU MATIN.



19429

Gazons un peu, mes p'tits enfants, gazons un peu.....

Jé comprends parfaitement vos raisons, mon sergent... Dame! alors, c'est bien simple, v'nez m' faire voir comme faut que j' danse...

LE BAL DE L'OPÉRA, — par A. GRÉVIN (suite).



Un p'tit v'là pour toi! (S. G. D. G.)

19430

— Et dire qu'à l'heure qu'il est, ô mon ange, je suis censé à plus de quatre-vingts lieues d'ici... pendant que ma pauvre moitié...
— Est censée... dormir bien tranquille dans son lit.

« Les favoris de Plutus, » — pour les frères Rothschild;

« L'oiseau de saint Pierre, » — pour le coq;

« Le mobile métal qui tourne au gré du vent, » — pour une girouette;

« Le roi des forêts, » — pour le cèdre;

« Le caillou qui s'épure aux mines de Golconde, » — pour le diamant;

« Les auteurs de nos jours, » — pour nos père et mère;

« Le chantre de la nuit, » — pour le rossignol;

« Un homicide acier, » — pour un couteau;

« L'oiseau du maître du tonnerre, » — pour l'aigle;

« L'animal aux longs crocs, au pas lent, dont le cours rétrograde avance en reculant, » — pour l'écrevisse;

« La fève de Moka, » — pour le café;

« Le tube coloré par la liqueur, » — pour le thermomètre; » etc., etc.

La plume m'en tombe des mains d'épouvante — ou d'épouvante des mains. Il y a une armée de ces périphrases, — une armée destinée à combattre la saine littérature et à la trucider! Quand donc prohibera-t-on ces livres barbares qui tendent à transformer la langue française en iroquois? Quand donc fera-t-on une Saint-Barthélemy de ces *Cours lexicologiques de style*, — un titre qui forme pléonasme, par parenthèse, — et de toutes ces prétendues *grammaires françaises* qui déforment l'entendement des jeunes escholiers? Quand? quand? quand? Hélas! jamais.

En attendant, je retire Toto de la pension Chose, et comme il me gênerait un peu chez moi, je vais le mettre dans la pension Molinchart. Là, du moins, si on lui apprend l'auvergnat, on ne lui apprendra pas la périphrase: de deux maux je choisis le moindre.

EDW TALKER.

LE MONDE TEL QU'IL EST.

Il est de mode de porter aujourd'hui dans la poche de maroquin d'un portefeuille non-seulement les cartes photographiques de sa propre personne, mais encore celles de ses amis.

A ce sujet, voici l'aventure dont Félix R... a été récemment victime.

Félix R... est un attaché d'ambassade.

Par une douce soirée d'une des semaines dernières (vous savez que notre décembre a ressemblé à un avril), l'apprenti diplomate se promenait dans le parc de Monceaux. Il y rencontra, près de la cascade, une charmante jeune femme qu'il avait déjà remarquée, en automne, au cirque des Champs-Élysées.

C'était une Italienne au regard passionné et à la tournure sentimentale.

L'occasion, l'eau de cristal qui tombait des rochers, et le diable aussi le poussant, Félix résolut d'être hardi et entreprenant.

Encouragé par d'assez vives œillades, mais ne pouvant lui parler, car la belle étrangère n'était pas seule, il eut l'idée de lui apprendre son nom par l'entremise d'une carte photographique avec légende.

— De cette manière, pensait-il, l'inconnue pourra, si cela lui plaît, entamer une correspondance.

Tout près des pyramides, la carte fut lestement remise et adroitement reçue... Mais, par malheur, dans l'émotion, le trouble et l'empressement inséparables d'une pareille scène, Félix R... s'était trompé. Au lieu de sa propre image faite par Nadar, il avait donné celle d'un de ses amis, faite par le même artiste, et imprudemment placée dans la poche de maroquin.

Vous jugez quel fut son désappointement lorsqu'il s'aperçut de son erreur.

A huit jours de là, par un soleil d'hiver, il retourna au parc de Monceaux, espérant y trouver son étrangère; il la retrouva, en effet, faisant le tour de la Naumachie, mais au bras de son ami.

***

En octobre dernier, pendant le séjour de Napoléon III au château de Compiègne, un petit prodige du pays, voulant prouver combien il savait bien calculer, avait envoyé au chef de l'État une supplique par laquelle il lui demandait, pour ses parents pauvres, dix minutes de son revenu. — Cinq cents francs, à ce que raconte un journal, ont été envoyés à la famille de l'enfant.

La chose est sans doute curieuse, mais elle n'est pas précisément nouvelle.

Si vous voulez vous donner la peine de feuilleter un gros dictionnaire historique, bien connu des bibliophiles, vous y trouverez le fait suivant :

« Sanguin Claude, maître d'hôtel du roi et du duc

» d'Orléans au dix-septième siècle, fit une requête en vers » qui courut de main en main. »

Nous la reproduisons.

Sire,

Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires,
Ce serait un peu trop de curiosité;
Cependant l'autre jour, songeant à mes misères,
Je calculais le bien de Votre Majesté.
Tout bien compté (j'en ai la mémoire récente,
Et le calcul en est facile et court),
Il doit vous revenir cent millions de rente,
Ce qui fait à peu près cent mille écus par jour.
Cent mille écus par jour en font quatre par heure.
Pour réparer les maux pressants
Que le tonnerre a faits à ma maison des champs,
Ne pourrai-je obtenir, Sire, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre temps?

Voilà qui ressemble terriblement, pour le fond de l'idée, à la supplique, du reste fort ingénieuse, du petit mathématicien de Compiègne.

***

Il est sans doute bien tard pour revenir, même d'une manière indirecte, sur la manifestation des jeunes gens du pays Latin contre l'auteur de *Gaëtana*. — Mais il nous arrive un mot à ce sujet, un trait qu'on nous raconte, et qui, ce semble, mérite bien d'être rapporté.

Dans le passage Saulnier, au moment où les francs-juges du parterre poussaient leurs clameurs, M. M..., auteur dramatique, vint à passer.

Il put donc entendre ces mots — trop féroces :

— *Mort à About! mort à About!*

— Messieurs, dit-il, si l'on mérite d'être tué pour avoir fait une mauvaise comédie, vous avez à massacrer dans Paris cinq cents personnes de ma connaissance.

***

Depuis l'illustre Henri Estienne, je devrais dire depuis Gutenberg, il est de mode, notamment chez les auteurs, de dire beaucoup de mal des libraires.

Ce n'est qu'une mode. N'y attachez pas trop d'importance. Mais qu'y faire? Tout passe, tout change, tout se modifie : cette mode persiste.

Tout dernièrement, dans une librairie en vogue, — je me garderai bien de dire laquelle, — un romancier causait de ses traités avec le chef de la maison.

Il s'agissait surtout d'un manuscrit nouveau.

Le romancier. — Ainsi, il est convenu que vous m'en donnez quinze cents francs?

Le libraire. — Oui, c'est convenu, parole d'éditeur.

Le romancier. — Un instant! Ce n'est pas cette parole-là que je vous demande, mon cher; c'est votre parole d'honneur.

***

W... a un fils dont les naïvetés font son désespoir.

Le fait est que ce pauvre hère a l'air d'appartenir à la descendance de Calino.

Il y a quelque temps, le père lisait devant lui un fait Paris : « On a donné un morceau de sucre au phoque du Jardin des plantes. »

Le fils. — Tiens, il y a un phoque au Jardin des plantes?

Le père. — Mais, sans doute. Quoi d'étonnant à cela?

Le fils. — Ah! je ne croyais pas qu'un phoque pût vivre sous le climat de Paris, — à moins d'avoir été empaillé.

Ovide Desgranges.

Au numéro de ce jour est jointe la 58e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Ernest Feydeau, dessiné par M. Vernier, d'après la photographie de Nadar.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

*** Je lis dans l'*Allinvaliana*, recueil d'histoires et de pièces de vers d'Allinval, les lignes suivantes, qui montrent un type assez curieux :

« Un des plus comiques équipages qu'on ait jamais vus à Paris était celui de l'abbé de Pompadour. Il était âgé de quatre-vingt-six ans, son carrosse en avait bien cinquante, l'un de ses chevaux trente-cinq ans, l'autre trente-six. Son laquais comptait soixante-quinze ans; son cocher, fils du laquais, cinquante-cinq. Le cocher descendait de son siége pour aider, avec son père, l'abbé à monter dans son carrosse; ensuite, il aidait son père à monter derrière. C'est une scène plaisante que j'ai vue souvent dans la rue de l'Échelle, près du Carrousel, où l'abbé allait tous les jours. »

*** Un monsieur avait pris une carpe superbe dans un filet. Il la mit vivante dans une boutique nautique à poissons et alla convier deux amis pour la manger en compagnie.

Au moment où il la tirait du vivier pour la porter au traiteur où l'attendaient ses compères, la carpe s'échappa de ses mains et retourna gaiement dans la rivière.

Notre pêcheur, qui aimait à rire, courut chercher ses amis, les amena gravement, sans mot dire, sur le bord de la Seine; puis, les ayant fait mettre à genoux, il leur récita les grâces comme après un repas. Enfin il les congédia avec ces mots :

« Pas de carpe, pas de dîner. Amen! »

*** Conseil d'un lovelace a un gandin son élève. — Ne sois jamais timide avec les femmes.

— Pourtant, quand on a peur?

— Peur... de quoi? de se noyer dans un verre d'eau!

— Dame, lorsqu'on ne sait pas nager.

Luc Bardas.

PLUS DE 1600 PORTRAITS-CARTES.

Toute personne qui nous demandera par lettre affranchie la liste des portraits-cartes la recevra *franco*. Cette liste est la plus complète qui existe, puisqu'elle se compose du nom de toutes les personnes connues qui ont été photographiées par les différents photographes de Paris.

Chaque portrait-carte se vend 1 fr. 25 c., rendu franc de port.

Pour tout portrait fait par plusieurs photographes, nous choisissons le mieux réussi, et ne fournissons que celui-ci.

THÉATRES.

Nous avons entendu plus d'un spectateur exprimer le doute que le *Comte de Boursoufle*, comédie en trois actes représentée à l'Odéon, fût réellement une pièce de Voltaire, et déclarer qu'on n'y reconnaissait ni son esprit ni son style.

Cette opinion est inexacte, cette comédie est bien de Voltaire; mais *inédite*, c'est autre chose, n'en déplaise à son dernier éditeur qui lui donne ce titre, s'en rapportant sans doute à une réclame parue dans un journal.

Cette comédie fut jouée pour la première fois à Cirey, en 1734, chez la marquise du Châtelet, sous le titre du *Comte de Boursoufle*. Les rôles étaient créés par des personnes de la société de la moderne Uranie, qui y jouait, ainsi que Voltaire. En 1747, elle fut représentée de nouveau par des amateurs au château d'Anet.

On sait qu'à cette époque la comédie de société était un des passe-temps favoris des grands seigneurs et des financiers opulents; mais ce qu'on recherchait surtout dans ces compagnies, c'étaient des pièces d'une gaieté qui touchait à la gravelure. Legrand, auteur et acteur du Théâtre-Français, en a composé quelques-unes qui, pour cause, n'ont dû jamais figurer dans le recueil de ses comédies; et plus tard nous voyons Collé faire les délices de la société du duc d'Orléans, père de Philippe-Égalité, avec des parades qui ne seraient pas supportées aujourd'hui sur les scènes les plus infimes. La comédie de Voltaire était sans doute d'une gaieté plus décente, cependant il ne songea jamais à mettre au théâtre cette débauche d'esprit. Mais d'autres y pensèrent pour lui.

Le 26 janvier 1761, on donna à la Comédie italienne une comédie d'un auteur anonyme sous ce titre : *Quand est-ce qu'on me marie?* Ce n'était autre chose que l'ouvrage joué jadis sous le titre du *Comte de Boursoufle*, et qui était également connu sous le couvert de l'*Échange*.

A qui voudrait douter que la pièce reprise à l'Odéon est réellement de Voltaire, on pourrait montrer dans le célèbre catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleine, indiqué au tome II sous le n° 1,687, l'*Échange* ou *Quand est-ce que je me marie* (in-8°, Vienne en Autriche, 1765)? *avec des corrections et additions autographes de Voltaire.*

Inédite ou non, nous n'en devons pas moins dire que l'Odéon a bien fait de remettre en lumière cette œuvre d'un des maîtres de notre vieux théâtre classique. C'est dans les termes de son programme, qui consiste à honorer les Vieux et à tendre une main amie aux Jeunes.

Plusieurs traits spirituels et plus satiriques encore que comiques, quelques scènes lestement menées, ont mis une partie du public en belle humeur. On a aussi beaucoup ri à certains passages qui, vers la fin, dégénèrent en parade, et sont assaisonnés de mots un peu crus et d'une joyeuseté par trop épicée. Mais ne soyons pas prudes, nous courons vers le carnaval.

Le théâtre des Bouffes-Parisiens a joué *Une fin de bail*, gentille opérette du pseudonyme M. Dorcy, musique de M. A. Varney, le remarquable et fort intelligent chef d'orchestre de ce théâtre.

Cet ouvrage a servi aux débuts de mademoiselle Géraldine, une étoile éclose au firmament du Théâtre-Déjazet et qui vient de changer de latitude.

Albert Monnier.

Le *Comte de Boursoufle*, comédie-bouffe, que l'Odéon joue en ce moment avec beaucoup de succès, a été prise dans le *Dernier volume des Œuvres de Voltaire*, publié par l'éditeur H. Plon. Cette édition est la reproduction textuelle de la copie originale, *écrite de la main même de Voltaire*, manuscrit qui est en la possession de l'éditeur.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



ALPHABETS AMUSANTS EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée; elle se compose jusqu'à ce jour de quatorze alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.
N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. Randon.
N° 5. ALPHABET MILITAIRE, par G. Randon.
N° 6. LE PETIT MONDE (LES ENFANTS), par A. Grévin.
N° 7. PETIT CARNAVAL MYTHOLOGIQUE, par A. Grévin.
N° 8. LA FANTASMAGORIE, par Hadol et A. Cordier.
N° 9. RÉCRÉATIONS DES PETITES FILLES, par Hadol et A. Cordier.
N° 10. HISTOIRE DE POLICHINELLE, par Hadol et Cordier.
N° 11. SUJETS RELIGIEUX ENFANTINS, par Hadol et Cordier.
N° 12. LES PETITS MÉTIERS DE GRAND-PAPA, par Hadol et Cordier.
N° 13. LE JARDIN D'ACCLIMATATION, par Hadol et Cordier.
N° 14. LES MASCARADES D'ENFANT, par Hadol et Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS : 2 FRANCS CHACUN, EXPEDIÉ FRANCO.

POUR NOS ABONNÉS, 1 fr. 50 c. l'Alphabet rendu *franco*. —17 fr. la collection de quatorze rendue *franco*.

PETITS LIVRES AMUSANTS.

Sous ce titre nous offrons deux Livres-Albums faits pour les enfants de cinq à douze ans. Les sujets, fort amusants pour l'enfance, ont un but moral; — ils sont coloriés de la même manière et aux mêmes couleurs que les alphabets, mais ils sont d'un volume plus grand.

HISTOIRE DE CÉLESTIN LA TÊTE D'ANE, — 2 fr. 25 c. rendu *franco*; — CONTES VRAIS, — 2 fr. 25 c. rendu *franco*.

POUR NOS ABONNÉS, chaque volume rendu *franco*, 2 fr. — Les deux volumes rendus *franco*, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN.

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

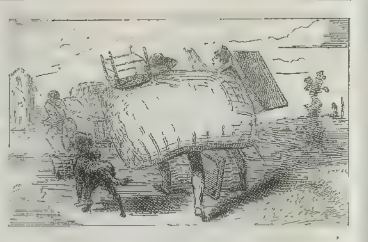
Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite, on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FR.; PAR LA POSTE, 6 FR.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos abonnés qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. PHILIPON fils, rue Bergère, 20.



Le Propriétaire-Gérant : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 320. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 15 Février.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

PRIX :
3 mois..... 5 fr.
6 mois..... 10 »
12 mois..... 17 »

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN.

2e SÉRIE : THÉATRES ET MODES.



OPÉRA.

Le Comte Ory, *Lucie* et *le Philtre* levant le rideau.—Ils ne seront plus, dit-on, joués qu'en entier. Une fois le chef-d'œuvre tiré, il faudra le boire. Avis aux amateurs de ballets.

OPÉRA : ALCESTE.

(*Mme Viardot.*)

« Toujours un peu l'air d'avaler des sabres. »

19431

OPÉRA : L'ÉTOILE DE MESSINE.

L'adorable Pif—ferraris!



19432

THÉATRE-ITALIEN : ANNA BOLENNA.

(*Mme Alboni.*)

Madame Alboni dramatique! où allons-nous! comme si elle n'avait pas une assez belle voix pour se passer de ce mérite-là?



19433

THÉATRE-ITALIEN : RIGOLETTO.

Delle Sedie, le baryton à la mode : Pas beaucoup de voix, mais si dramatique, si dramatique, si dramatique, c'est comme le domestique de *Monsieur Choufleury* : il lui manque bien des choses, mais il est si dévoué!

Mlle Guerra : Un peu trop jolie, ça gène pour l'écouter.



19434

THEATRE-ITALIEN : BALLO IN MASCHERA.

Ce costume de Mario est bien un peu décolleté, mais il lui fait une belle jambe!

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par Marcelin (suite).

2e SÉRIE : THÉATRES ET MODES.



19435

ODÉON.

(*Mme Ristori.*)

Béatrix, ou *la Madone de l'art*, ou l'*Auvergnate sans le savoir*.



THÉATRE-FRANÇAIS : UNE EXPLOSION DE TRAGÉDIE. 19437

— On lit dans le *Constitutionnel* : « Un accident qui aurait pu avoir les suites les plus graves est arrivé hier au Théâtre Fran-
» çais. Deux tragédies, *Athalie* et *Bajazet*, imprudemment rapprochées l'une de l'autre, ont fait explosion dans la même soirée. Il
» n'y avait heureusement personne dans la salle; mais une ouvreuse, qui avait eu l'imprudence de laisser ouverte la porte de la
» galerie, a reçu le Songe dans le côté. Elle a été plongée dans un assoupissement qu'on a d'abord cru mortel; des soins intelli-
» gents l'ont rappelée à la vie. On ne sait encore si l'on doit attribuer ce sinistre à la malveillance. Espérons, dans tous les cas,
» que l'administration saura prendre des mesures pour qu'un pareil fait ne se renouvelle pas. »



19436

VAUDEVILLE : NOS INTIMES.

(*Febvre.*)

Un excellent amoureux qui serait parfait avec un autre nez.



19438

OPÉRA-COMIQUE : LA SIRÈNE.

(*Roger.*)

A la bonne heure, ami Scopetto, voilà une tête de loup tout à fait *couleur locale*. S'il y a des araignées dans les frises, elles n'ont qu'à bien se tenir.



19439

OPÉRA-COMIQUE : LA CIRCASSIENNE.

Quelle jolie femme que ce Montaubry!



19440

OPÉRA-COMIQUE : LE POSTILLON DE LONGJUMEAU.

Décidément Montaubry est mieux en homme.



19441

THÉATRE-LYRIQUE.

Rentrée de Mme Cabel dans *le Bijou perdu* : un de perdu, un de retrouvé.

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN (suite).

2e SÉRIE : THÉATRES ET MODES.



19442

CES DEMOISELLES DE LA REVUE DES VARIÉTÉS.

On aura beau dire, cette revue-là réussira toujours. Le Parisien commencerait mal sa journée s'il n'avait pas lu son journal en déjeunant le matin; de même il commencerait mal son année s'il n'avait pas vu sa Revue des Variétés au mois de janvier.



19443

BOULEVARD DU CRIME.

La Grâce de Dieu, *la Bouquetière*, *la Fille du paysan*, trois averses de larmes! Merci, je repasserai quand il fera beau.



19444

BOUFFES-PARISIENS : LA CHANSON DE FORTUNIO.

(*Mlle Pfotzer.*)

Soyez donc une des plus jolies femmes de Paris pour qu'on vous fasse une mauvaise charge comme celle-ci!





19445

AUX BOUFFES-PARISIENS : L'OPINION DE CE MONSIEUR.

— Ce qui me plaît dans ce petit bouiboui, c'est qu'on est toujours sûr d'y rencontrer cinq ou six cocottes de connaissance; on est là tout à fait en famille.



19446

AUX BOUFFES-PARISIENS : MONSIEUR CHOUFLEURY.

Bâche, dit le Long, — avec le faux nez du compositeur.



19447

AUX BOUFFES-PARISIENS.

— Il y a vraiment quelquefois des passages un peu scabreux.
— Bah! on baisse un œil.

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN (suite).

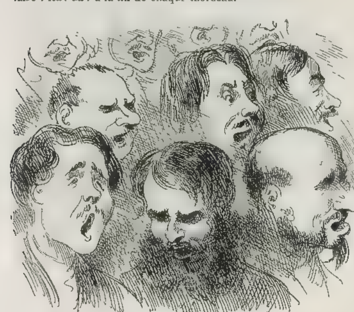
2e SÉRIE : THÉATRES ET MODES.



19448

AUX CONCERTS MUSARD.

— Au moins ici, l'on peut n'écouter la musique que lorsqu'elle vous plaît, et l'on n'est pas obligée, comme dans un salon, de faire : Ah! ah! à la fin de chaque morceau.

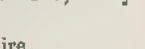


19449

AUX CONCERTS DE L'ORPHÉON.

Sur un point, les orphéonistes sont supérieurs aux élèves de M. Chevé : ils crient bien plus fort. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à leur entendre chanter le bel air :

« Pourétreun — franc — mi — li — tai — ai — aire,
» Sol — datdenotreescadron,
» Sol — datdenotreescadron, etc. »





19450

LES TOILETTES HONNÊTES DE CETTE ANNÉE.

Les coiffures les plus risquées, les dessins les plus bizarres, les couleurs les plus voyantes; jamais lorettes ne s'affichèrent ainsi. Si ces dames s'en mêlent, ces demoiselles n'ont qu'à bien se tenir.



19451

SOUVENIR D'ÉTÉ.

Une cantatrice d'eaux.



19452

LES PETITS CHAPEAUX DE CES DAMES.

Décidément, elles sont trop jolies là-dessous : c'est tricher



19453

SOUVENIR D'HIVER.

Il y a-t-il quelqu'un?

REVUE COMIQUE DE L'ANNÉE 1861, — par MARCELIN (suite).

2e SÉRIE : THÉATRES ET MODES.



19454

UN ATTACHÉ D'AMBASSADE DANS LES COULISSES DE L'OPÉRA.

— Fait-elle assez d'embarras avec son méchant Siamois en acajou! Pour la faire enrager, j'en aurai un en palissandre!



19455

RÉIMPRESSION DE L'ANCIEN MONITEUR.

— Une fière ressource à la campagne, quand il pleut!



19456

UNE ÉLECTION.

Jalouse comme elle l'est de s'attacher les grands noms, pourquoi l'Académie n'offrirait-elle pas un fauteuil à Son Altesse le Duc de *** pour son beau TRAITÉ DES BOUCHONS DE CARAFES?



19457

QUARTIER NOTRE-DAME DES LORETTES.

Un vrai couvent cette année : toutes ces demoiselles ont adopté le chapeau noir, le mantelet noir, la robe noire. De plus, pourvu qu'il soit de dentelle d'Angleterre ou de Chantilly, toutes prennent le voile.

« Pères capucins,
» Confessons-les bien. »



19458

« *Claudite ostia, virgines,*
» *Lusimus olim....* »
(CATULLE.)

On a obligé certains bals à fermer de bonne heure, c'est très-bien; mais ce n'est là qu'une demi-mesure : il fallait couper le mal dans sa racine, et défendre à ces demoiselles d'être jolies passé minuit.

Au numéro de ce jour est jointe la 59e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Edmond About, dessiné par M. E. Vernier, d'après la photographie de Nadar.

PARIS EN 1862.

UNE AVENTURE DE BAL MASQUÉ.

C'est une histoire du présent hiver.

C'est aussi, non le pendant, mais l'opposé d'un des chapitres de *Notre-Dame de Paris*, sous-intitulé *Du danger qu'il y a de suivre une jolie fille dans la rue.*

Lisez, et vous allez bien voir.

Une jeune veuve du Marais, fort agréable et qui ne veut pas ressembler à l'inconsolable Artémise, a distingué quelque part, aux alentours de la place Royale, un assez joli garçon avec lequel elle est convenue de convoler en secondes noces.

— Ce sera pour le printemps prochain, a-t-elle dit à son fiancé.

— Oui, pour le prochain printemps, a répondu le jeune homme, et vers les premiers jours du mois des poissons d'avril.

— Ainsi la chose est bien convenue, mon cher monsieur?

— Convenue, comme si le notaire y avait passé, ma chère madame.

Ils s'adorent comme on s'adore à Paris, au Marais, en se le disant tous les jours ou tous les soirs, à heure fixe, à la même minute et dans les mêmes termes.

Sur ces entrefaites, le carnaval se met à agiter ses joyeux grelots à travers la ville.

Soirées dansantes, bals parés, bals masqués, bals travestis, ce ne sont que sauts, ce ne sont que gambades.

Que de jolies pierrettes!

Que de sémillants mousquetaires!

Que d'odalisques dont le costume est copié sur celui de la sultane de M. Ingres!

Que de débardeurs enfarinés!

Mouvement, cohue, cris, tremblements, danses de caractère, gavotte de nos pères, menuet, et polkas, et schotisch, et frotteska, Paris s'élance dans une chorégraphie de tous les diables.

Sous l'influence de ces danses académiques, la dame dit un jour au jeune homme :

— Mon ami, depuis que j'ai l'âge de raison et la force de faire un jeté-battu, j'ai eu un désir âpre et brûlant, toujours inassouvi, hélas!

— Dites-moi votre âpre et brûlant désir, repartit le jeune homme.

— Mon ami, c'est d'aller au moins une fois, uniquement par curiosité, au bal de l'Opéra.

— Allons au bal de l'Opéra, repartit galamment le jeune homme.

O lecteur, et vous, lectrice, je vous laisse à penser si le cœur de la pauvre jeune veuve battait de plaisir. Elle avait lu tant de descriptions de ces nuits fameuses! on lui avait si bien chanté sur tous les tons, en prose, en vers, mais surtout en réclame, que c'étaient des fêtes à faire pâlir les orgies historiques de Sardanapale et les médianoches invincibles de Balthazar!

— Voir l'immense galop, murmurait-elle, et puis mourir!

Depuis plusieurs années, qui l'ignore? le domino classique est conspué à l'Opéra; il fallait donc s'arrêter à un costume plus accentué.

— Un pierrot pour moi! dit la jeune veuve.

De son côté, le jeune homme choisit un nez de carton, un de ces nez gigantesques qui ont inspiré de si jolis dessins à Gavarni. Notre gaillard y ajoute des lunettes vertes et de fausses moustaches.

On hèle un fiacre; — on part, — on arrive, — on paye au contrôle, — on entre; — le cœur de la dame battait soixante-dix-neuf pulsations à la minute.

— Quel brouhaha, mon ami! s'écrie-t-elle. N'est-ce pas un tableau préliminaire des lieux infernaux?

— Oui, un peu, répond le futur mari; mais, je vous en prie, ne lâchez pas mon bras.

Une jeune femme et un jeune homme qui croient pouvoir se promener, bras dessus, bras dessous, toute la soirée au bal masqué de l'Opéra! Allons, je la trouve forte! comme disait Félix, du Vaudeville, dans les *Fausses bonnes femmes.*

A un instant de là, le couple vient nager dans un immense flot de masques dont le flux et le reflux ébranlent les alentours de la rue le Peletier.

— Encore une fois, ne lâchez pas mon bras, je vous en conjure.

— N'ayez pas peur : je m'y cramponne.

Après ce dialogue, nouveau flux et reflux.

Hélas! et onze cents fois hélas! le futur mari et la future épouse sont bientôt séparés violemment et sans le vouloir par un de ces galops furieux où s'entre-choquent des danseurs écumants, des femmes ivres de poussière et de bruit.

On voit un pierrot désolé courir de tous côtés; c'est la veuve qui cherche son cavalier.

— Où est-il? L'avez-vous vu, monsieur? Indiquez-le-moi, madame?

Tout le monde lui rit au nez, bien entendu.

— Jules, où êtes-vous? Jules, revenez donc, mon ami!

Sa voix se perdait dans le fracas de cette autre cataracte du Niagara qu'on appelle le bal masqué.

L'infortunée! elle passe la nuit à demander son promis aux gardes municipaux, aux marchandes de sucre de pomme, aux sergents de ville, au vestiaire, à Nadar qui passe, à Maurice Sand qui traverse la salle, à Gustave Doré qui regarde, au bureau des cannes, aux musiciens de l'orchestre, aux flambards, aux balochards, aux descendants de Chicard.

Ils lui tournent tous le dos.

— Eh! c'te p'tite mère, est-elle drôle! s'écrie un *govaje sivilizé.*

Triste, baissant l'oreille, elle revient chez elle au petit jour, en se disant :

— Jules est perdu; — on m'a volé Jules ou bien on l'a tué.

Le lendemain, visite à la Morgue, pas de Jules; — insertion dans les *Petites Affiches*, pas de Jules; — promesse de récompense honnête, toujours pas de Jules.

Que faire? que ne pas faire?

Deux jours après, la jeune veuve reçoit un paquet mystérieux enveloppé d'un foulard; c'était le nez de carton avec ces quatre mots si connus : — *La suite à demain.*

Puis, successivement, de jour en jour, et avec le même avis, on lui faisait parvenir

Les lunettes vertes,

Un pantalon de Palikare,

Une cocarde du Montenegro;

Enfin toutes les parties du vêtement du futur perdu.

Sur ces envois, la veuve espérait que le retour du cavalier suivrait d'un jour la dernière expédition.

Hélas! au dernier paquet on avait joint un billet contenant cette promesse laconique et foudroyante : — *Le reste à la Mi-Carême.*

MORALE.

Ésope dirait Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι... — Cette femme enseigne que...

Nous, nous dirons : — Allez au bal masqué de l'Opéra en pierrot ou en pierrette si vous êtes une jolie femme, mais si vous avez votre fiancé sous le bras, prenez garde : on pourrait bien vous le prendre.

— Baste! s'est écriée la veuve philosophe du Marais, qu'il revienne à la Mi-Carême, nous nous marierons dans le mois des poissons d'avril, et après nous verrons!

OVIDE DESGRANGES.

DE L'ADMIRATION ET DE LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR.

Qui donc a dit que l'homme aimait à haïr et non à admirer? Ce n'est pas moi, en tout cas, car j'ai reconnu que l'admiration, au lieu d'être un vice particulier, était une vertu générale.

Mais il y a admiration et admiration, comme il y a fagots et fagots.

Il y a l'admiration d'instinct, l'admiration par noms propres, l'admiration par échange, l'admiration d'escompte, l'admiration par entêtement, l'admiration Sévigné, l'admiration contagieuse, et cinquante autres admirations de différents calibres, sans compter l'admiration personnelle, qui est la plus jolie et la plus répandue.

Chacune de ces admirations mérite d'être signalée avec quelques détails et peut faire l'objet d'un paragraphe spécial.

Paragraphespécialisons donc.

De l'admiration d'instinct.

C'est la meilleure, c'est la plus vraie, — et la plus rare. On vous présente un livre signé d'un nom complétement inconnu, et au bout d'une vingtaine de pages, séduit, entraîné, enthousiasmé, vous vous écriez : « Voilà un beau livre! voilà un bon livre! voilà un livre charmant! » Et vous vous en allez dans les salons, comme la Fontaine dans les rues, disant « Avez-vous lu Baruch? Lisez donc Baruch!... »

Il avait l'admiration d'instinct, celui qui, le premier, ayant lu la *Mionnette* d'Eugène Muller dans la *Revue des races latines*, conseilla à un éditeur de publier ce roman rustique en volume.

Au *Figaro* — le journal le plus méchant du monde, pourtant, — on a aussi, on a surtout l'admiration d'instinct, puisqu'on y publie tous les jours d'excellents articles, pleins d'esprit et d'humour, signés de noms inconnus. Cela prouve bien quelque chose, il me semble : il serait si facile de trouver ces articles exécrables et de ne pas les publier!

De l'admiration par noms propres.

Elle est l'antipode de la précédente, — et moins rare, par conséquent.

Un jeune homme de lettres se présente devant un libraire.

— Monsieur, dit-il timidement en tirant un rouleau de papier de la poche de son habit noir, voici un roman que je voudrais voir imprimé...

— C'est sans doute un chef-d'œuvre, répond brusquement le bibliopole; mais je ne peux l'éditer, pour plusieurs raisons. La première, c'est que vous ne vous appelez ni Dumas, ni Maquet, ni même Xavier de Montépin; la seconde, c'est que, ne vous appelant ni Dumas, ni Maquet, ni même Xavier de Montépin, vous vous appelez naturellement d'un autre nom, et que cet autre nom est tout ce qu'il y a de plus inconnu, je n'en doute pas. Si vous vous appeliez Dumas, Maquet, ou seulement Xavier de Montépin, je m'empresserais d'éditer votre roman, et de vous donner quatre mille francs. Si vous ne vous appeliez pas du tout, je publierais peut-être votre roman et vous donnerais deux ou trois cents francs, parce que votre roman n'étant pas signé aurait quelque chance de se vendre, le public croyant qu'il est écrit par un grand écrivain qui veut provisoirement garder l'anonyme. Mais avec votre nom inconnu sur la couverture, votre roman ferait fiasco, et je boirais un bouillon-Duval : cependant, malgré cela, donnez-moi douze cents francs, et je le publierai.

De l'admiration par échange.

C'est l'admiration telle que la pratiquaient Vadius et Trissotin, — avant d'en venir aux mains et aux injures.

— Ah! mon cher ami, quelle comédie charmante vous avez donnée cette semaine au Gymnase! Elle méritait d'être jouée au Théâtre-Français... Mais c'est le sort ordinaire des chefs-d'œuvre de notre temps : le comité de la rue Richelieu passe toujours à côté sans les voir.

— Je vous remercie, mon cher ami, de vos éloges, que je trouve cependant un peu exagérés, et qui conviendraient mieux au dernier roman que vous venez de publier. Quel style! quelle imagination! quelle merveilleuse entente de la vie humaine, de la vie parisienne surtout! Il n'y a que vous pour faire des livres aussi émouvants. Tout Paris est de mon avis là-dessus...

Tout Paris? Un million et demi d'habitants? Fichtre!

De la précédente conversation, il résulte qu'il n'y a en

France qu'un seul poëte dramatique, qui est M. X***, et qu'un seul romancier, qui est M. Z***.

Espérons qu'il y en a d'autres.

De l'admiration par escompte.

C'est l'admiration qui a cours dans les brasseries et dans les parlottes littéraires de Paris — et d'ailleurs. Il y a là une foule de grands hommes inédits qui sont prônés par d'autres grands hommes non moins inédits : ceux-ci épuisent leur esprit à diviniser le génie de ceux-là, — et *vice versa*.

— Nos vieux écrivains peuvent mourir, se disent alors les passants qui entendent ces dithyrambes, nous avons de quoi les remplacer.

Cette montagne accouche d'une souris, *ridiculus mus*.

Je demande que nos vieux écrivains meurent le plus tard possible.

De l'admiration par entêtement.

Adolescent, on vous a appris à admirer sur parole un tas de gens et un tas de choses. Votre esprit s'est fait à cette admiration, comme le corps se fait à un costume imposé. Peu à peu, vous en êtes venu à croire que l'opinion apprise par cœur était une opinion personnelle, — et vous n'avez pas voulu changer d'habit.

C'est ainsi que M. de Jouy trouve encore des admirateurs.

De l'admiration Sévigné.

La spirituelle marquise, haletante de joie, d'enthousiasme et de fatigue, s'écrie :

— Ah! monsieur de Bussy! monsieur de Bussy! notre roi est le premier roi du monde!

— Quoi! ma cousine! parce qu'il vient de danser avec vous?

Un parvenu du dernier règne, qui se disait libéral parce qu'il n'avait jamais pu obtenir la croix après l'avoir obstinément demandée pendant six ou sept ans, et qui ridiculisait — en petit comité — le roi Louis-Philippe, l'appelant ironiquement « le roi des maçons », reçut un jour une invitation pour un bal donné aux Tuileries. Il faillit mourir de joie, et, quand il s'en revint chez lui, au milieu de sa famille et de ses amis, il raconta qu'il avait eu l'honneur de causer « une heure » avec Sa Majesté, et qu'il avait compris alors combien on l'avait calomniée, ajoutant :

— Les révolutionnaires auront beau dire et beau faire, ils n'empêcheront pas que Louis-Philippe ne soit un grand prince!

Vous voyez que les extrêmes peuvent se rencontrer. A près de deux cents ans de distance, madame de Sévigné et Jérôme Paturot ont eu la même admiration — pour les mêmes raisons.

De l'admiration contagieuse.

Je ne m'appesantirai pas sur celle-ci, — par respect pour mes contemporains.

C'est l'histoire des moutons de Panurge.

Un jour, il y a longtemps, quelqu'un s'avisa de proclamer M. Eugène Scribe comme le premier écrivain français : on se mit à rire. Le quelqu'un s'acharna dans son prosélytisme, déclarant que M. Scribe était l'héritier direct de Molière : on se mit à sourire. Le quelqu'un continua plein de foi et d'enthousiasme : on cessa de sourire et on commença à penser qu'il avait peut-être raison. Au bout de dix ans, la réputation de M. Scribe était faite — et sa fortune aussi.

Voilà pourquoi votre fille est muette.

De l'admiration personnelle.

J'ai dit en commençant que c'était la plus jolie et la plus répandue : je ne me rétracterai pas.

On ne saurait être mieux admiré que par soi-même. Certes, M. Éliacim Jourdain (de Dieppe) est très-flatté des éloges pompeux — et en vers — que lui ont adressés M. Desessarts et Coligny; mais j'ose croire qu'il est encore plus heureux de ceux qu'il s'adresse chaque soir, lui-même, en se couchant. Il y a de quoi, du reste, car M. Éliacim Jourdain (de Dieppe) est vraiment un homme étonnant, un homme épique, un homme colossal, un homme phénomène, et peu d'écrivains seraient de force à lutter avec lui — pour la quantité.

Mais pourquoi M. Éliacim Jourdain (de Dieppe) ne provoquerait-il pas l'admiration des autres, lui qui prodigue si volontiers la sienne aux autres?

Admirer, c'est se mirer. EDW. TALKER.

PLUS DE 1600 PORTRAITS-CARTES.

Toute personne qui nous demandera par lettre affranchie la liste des portraits-cartes la recevra *franco*. Cette liste est la plus complète qui existe, puisqu'elle se compose du nom de toutes les personnes connues qui ont été photographiées par les différents photographes de Paris.

Chaque portrait-carte se vend 1 fr. 25 c., rendu franc de port.

Pour tout portrait fait par plusieurs photographes, nous choisissons le mieux réussi, et ne fournissons que celui-ci.

THÉATRES.

Il y a vingt-neuf ans que Donizetti a écrit la partition d'*Il Furioso*, et cette partition, unanimement applaudie de l'autre côté des Alpes, vient d'être chaleureusement accueillie par le public du Théâtre-Italien.

Le libretto est tiré d'un ancien mélodrame peu remarquable. C'est l'éternelle histoire du mari trompé qui court après sa femme. Il devient fou au moment de frapper le séducteur, il recouvre la raison en revoyant son frère; il redevient fou en retrouvant sa femme qu'un naufrage malencontreux a amenée à Saint-Domingue. Désespéré, il se jette à la mer, est sauvé par son frère, revient encore une fois à la raison et à ses idées de vengeance; puis après une nouvelle tentative contre sa femme, tentative qui avorte comme les précédentes, il s'attendrit, pardonne et consent à vivre.

Comme on le voit, la situation ne change pas : c'est un va-et-vient perpétuel de folie et de raison. Heureusement aux Italiens la partition est tout, le poëme rien.

Or, cette œuvre de Donizetti est écrite avec beaucoup de verve. *Il Furioso* restera au répertoire. C'est une bonne fortune pour le Théâtre-Italien d'en avoir confié l'exécution à des artistes tels que Delle Sedie et mademoiselle Battu. L'année est bonne, et pour la compléter, il ne manque que Tamberlick. Il n'y a plus que patience à prendre, il arrivera en mars.

L'Odéon répare ses brèches causées par l'engloutissement de *Gaëtana*. Il a présenté du même coup une petite comédie et un petit drame.

La petite comédie se nomme *la Jeunesse de Grammont;* elle est de M. Jules de Prémarey, un nom aimé du public et de la presse, qui le regrette comme l'un de ses membres les plus aimables et les plus charmants. Cette pièce nous montre le galant chevalier se livrant à ses ébats amoureux. Elle renferme de jolies scènes, qui elles-mêmes contiennent des mots vifs et spirituels.

Quant au petit drame de MM. Lépine et Alphonse Daudet, il est admirablement joué par Tisserant. C'est une œuvre à la façon allemande, une sorte de réduction de *Misanthropie et repentir*. Une idée à peu près semblable a été exploitée avec succès au Gymnase par MM. Verconsin et Desbazeilles : elle avait pour titre *Une dette de jeunesse*.

La Dernière idole montre un vieux mari atteint, au milieu de son bonheur conjugal, par une révélation terrible. Sa femme l'a trompé autrefois avec son meilleur ami, mort aujourd'hui. Huit années de remords et de souffrances cachées ont atténué la faute. Le mari pardonne à la femme repentante.

On dit que les bergers s'en vont.... Quelle calomnie! Si vous voulez contempler des bergers et des bergères, vous n'avez qu'à vous rendre aux Folies-Dramatiques, on y joue *les Amours champêtres*, de M. Varin. Là, vous verrez encore des bergères coquetant avec des bergers; là, vous verrez des bergers, heureux comme des rois parce qu'ils épousent des bergères.

Il y a en ce moment un certain remue-ménage dans les administrations théâtrales. M. Beaumont a été révoqué par le ministre d'État, et il a été remplacé par l'ancien directeur de ce théâtre, M. Perrin, celui qui avait planté si haut le drapeau de l'Opéra-Comique. Cette renomination a été accueillie avec une grande joie.

Deuxième nouvelle. Offenbach quitte la direction des Bouffes-Parisiens, et la cède à son chef d'orchestre, Varney, un compositeur du plus grand mérite.

Troisième nouvelle On dit que le sort en est jeté : à l'occasion de la fête du 15 août prochain, le boulevard du Prince-Eugène sera inauguré. Afin d'en arriver là, tous les théâtres du boulevard du Temple vont tomber. Ainsi, dans la belle saison prochaine, le Théâtre-Lyrique et le Cirque s'en iront au Châtelet; la Gaîté, au square des Arts-et-Métiers; les Folies-Dramatiques et les Délassements-Comiques, on ne sait où. Quant aux Funambules et au Petit-Lazary, ils seront, dit-on, définitivement rayés de la liste des vivants.

Pauvre théâtre de Pierrot, on te regrettera.

ALBERT MONNIER.

COSTUMES FRANÇAIS.

Il n'existait pas de collection moderne donnant un grand nombre des costumes qui existent encore dans les anciennes provinces françaises, et qui vont tous les jours se perdant; de telle sorte que, dans quelques années d'ici, ils n'existeront plus que dans le souvenir. C'est donc chose curieuse et intéressante que la collection de ces costumes; nous l'avons fait dessiner et graver sur acier, et nous la publions dans un joli format, coloriée avec soin et retouchée à la gouache.

En voici la liste :

1. Bressane.
2. Paysanne des environs de la Rochelle.
3. Paysanne de Vic (Cantal)
4. Paysanne des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller
6. Paysan des environs de Neuviller.
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Puy-de-Dôme).
9. Femme des environs de Nevers.
10. Femme des environs de Paris.
11. Femme des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Femme de la basse Alsace.
15. Femme, griselte de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysanne des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven.
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven.
24. Femme de Briec.
25. Femme des environs de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise.
27. Marchande de beurre de Laruns.
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche)
29. Laitier des environs de Pau.
30. Pêcheur poletais.
31. Paysan d'Aire-Neuve.
32. Cauchoise.
33. Paysan de Pont-l'Abbé.
34. Paysanne de Guéménée.
35. Paysanne de la vallée de Campan.
36. Paysan des environs de Quimper.
37. Jeune fille de Huelgoët.
38. Femme de Couësec.
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau.
42. Artisane de Morlaix.
43. Arlésienne.
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez.
46. Arlésienne.
47. Jeune garçon de Guéménée.
48. Femme des environs d'Avignon.
49. Paysanne de Laruns.
50. Paysan de Laruns.
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme).
53. Femme de Saint-Gaudens
54. Dame béarnaise.
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan de la vallée d'Ossau.
57. Femme de Luz.
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Femme de Plouaré.
62. Paysan de Gavarni.
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé.
64. Griselte de Bayonne
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossau.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé.
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse.
73. Riche fermière de la Bresse.
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchand de poisson des Sables-d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
79. Femme d'Arles.
80. Costume de dame aux bains de mer
81. Femme de matelot à Boulogne-sur-Mer.
82. Mousse à Boulogne-sur-Mer.
83. Jeune matelote à Boulogne-sur-Mer.
84. Pêcheuse de crevettes à Boulogne-sur-Mer.
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête.
87. Paysanne de Biscarosse.
88. Présidente des matelotes.
89. Douanier des côtes.
90. Artisane du Faou.
91. Marchande de poissons à Boulogne-sur-Mer.
92. Marchande d'huîtres à Boulogne-sur-Mer.
93. Femme de Saverne.
94. Femme des environs de Colmar.
95. Femme des environs de Strasbourg.
96. Marchande de crevettes à Boulogne-sur-Mer.
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan.
99. Laitière de Mâcon.
100. Femme de Pont-de-Buis.

Comme on le voit, lorsqu'une localité présente plusieurs costumes, nous les donnons, — l'indication du département est placée au bas des dessins.

Prix de chaque costume, 40 centimes franc de port, si l'on en prend au moins 20.

45 centimes pièce, port affranchi, si l'on en prend moins de 20.

Adresser un bon de poste avec la demande, 20, rue Bergère.

JEANNE D'ARC

STATUETTE

EXÉCUTÉE PAR LA PRINCESSE MARIE.

La princesse Marie, cette charmante fille de Louis-Philippe emportée si jeune par la mort, avait, on s'en souvient, un vrai talent pour la sculpture, et elle est l'auteur d'une statue de Jeanne d'Arc fort estimée.

Nous possédons une réduction de cette statue, nous l'avons fait exécuter en métal galvanisé bronze; elle a 25 centimètres de hauteur, et se vend au lieu de 50 fr., prix des statuettes de même proportion, 15 fr. rendue *franco*.

Adresser la demande avec un bon de poste, 20, rue Bergère.

GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR.

Le Guide du sellier harnacheur est un album dessiné par M. Baumann, un des plus habiles ouvriers de Paris, qui s'est proposé par cet ouvrage de mettre les *bourgeois*, les propriétaires de chevaux et de voitures à même de connaître la vraie forme des objets de sellerie et de harnacherie, afin de les pouvoir faire exécuter convenablement, et d'être à même de reconnaître ceux qui sont mal exécutés. La mort est venue malheureusement interrompre l'auteur, qui voulait représenter non-seulement toute la sellerie et le harnais, mais tous les outils de ces deux professions et tout ce qui s'y rattache.

L'ouvrage, tel qu'il est, est fort utile aux propriétaires de chevaux et de voitures, qui n'ont que faire d'ailleurs de la partie que projetait l'auteur.

Prix du GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR, pour nos abonnés, l'album rendu franc de port, 15 fr.

Au bureau du Journal amusant, 20, rue Bergère.

PORTRAITS-CARTES.

Nous trouvant, pour les portraits du *Musée français*, en relations avec tous les principaux photographes de Paris, nous avons eu l'idée de faire un choix des meilleurs portraits-cartes, et d'en dresser une liste qui permet à nos abonnés de savoir au juste les portraits qui existent, et de se les faire adresser.

En cette circonstance comme en beaucoup d'autres, nous ne nous faisons marchands que pour être agréables à nos souscripteurs, en leur servant d'intermédiaire officieux. Nous y trouvons cependant cet avantage d'aider au succès des photographes les plus habiles, dont la complaisance nous est très-utile pour les portraits du *Musée français*.

Nous ferons parvenir à l'abonné qui nous en adressera la demande, les portraits-cartes qu'il voudra recevoir, et dont il nous aura envoyé le prix avec sa demande (1 fr. 25 c. par portrait, port franch.).

La liste sera envoyée à tout abonné qui nous la demandera par lettre affranchie, 20, rue Bergère.

COSTUMES ALGÉRIENS.

Pour toutes les personnes qui ont fait le voyage de l'Algérie, pour les amateurs de costumes, pour les artistes, les romanciers, les costumiers, etc., etc., nous avons fait dessiner d'après nature et graver sur acier, dans le format des costumes français, les plus jolis, les plus bizarres costumes de l'Algérie. Notre collection se compose de 60 figurines coloriées à l'aquarelle et retouchées à la gouache.

1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure.
4. Femme mauresque
5. Jeune garçon de Biskara.
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert.
8. Juive mariée.
9. Marchand maure.
10. Mzabile (baigneur)
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger
13. Mzabile.
14. Mauresque d'Alger.
15. Juive d'Alger.
16. Femme kabyle
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive d'Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef du désert
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger
24. Cadi, homme de loi.
25. Mauresque, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache.
28. La signare du Sénégal
29. Femme malgache.
30. Jeune fille wolofe (Sénégal).
31. Matelot de Madagascar.
32. Astrologue (Madagascar).
33. Mulâtresse (de Bourbon).
34. Jeunes Mauresques.
35. Femme du Sahel (Algérie).
36. Arabe du Sahara.
37. Baigneur en costume
38. Femme de Constantine.
39. Négociant grec à Alger.
40. Enfants du Sahara.
41. Nègre badigeonneur (Alger).
42. Juive chez elle.
43. Mendiants d'Alger.
44. Femme mzabite
45. Femme du Sahara
46. Kabyle faisant le kouskoussou.
47. Mauresque mulâtresse en visite
48. Jeunes enfants nègre et maure
49. Brodeur, environs d'Oran
50. Bouzareah, environs d'Alger.
51. Mezabi (marchand de fruits), Alger.
52. Juif, marchand de livres.
53. Mekhazeni, cavalier des Bureaux arabes.
54. Cafetier maure.
55. Amin des nègres
56. Marabout de tribu nomade.
57. Danseuse mauresque.
58. Petit commissionnaire à Alger.
59. Anier à Alger.
60. Nègre jouant des castagnettes.

Nous avons compris dans cette collection les costumes de diverses colonies françaises; on peut choisir et prendre les costumes que l'on veut.

Prix, 40 centimes par costume pris au bureau; — 45 centimes par costume envoyé franc de port.

Nous expédions port affranchi, au prix de 40 centimes par costume, si l'on en prend 20 ou plus de 20.

Adresser un bon de poste pour le montant de la demande, au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

LES CENT ET UN ROBERT-MACAIRE.

Les *Robert-Macaire* sont aux caricatures de mœurs de notre époque comme les pièces de Molière sont aux pièces de son temps, — qu'on nous permette cette comparaison, bien que l'un des deux auteurs des Robert-Macaire soit notre collaborateur; car, si elle est très-flatteuse pour notre ami, elle n'en est pas moins d'une justesse parfaite. Aucun dessin, aucune caricature, nous pourrions dire aucune œuvre artistique, dramatique ou littéraire, si ce n'est la pièce de *Robert-Macaire* que Frédérick jouait avec tant de verve et de comique, et qui a fourni l'idée première de sa série à Ch. Philipon; rien n'a égalé la parfaite vérité des scènes représentées par Daumier et dialoguées par Ch. Philipon; rien ne s'est approché comme critique de mœurs de cette collection de cent images, on pourrait dire de cent comédies, ou au moins de cent excellentes scènes de comédie; et qui voudra connaître les mœurs du règne de Louis-Philippe ne pourra se dispenser de recourir aux *Cent et un Robert-Macaire;* ils sont l'exagération amusante des travers de ce temps-là. Pour tous les temps ils resteront comme une très-amusante, très-piquante étude de mœurs.

LES CENT ET UN ROBERT-MACAIRE réduits se vendent brochés 15 fr. — Pour nos abonnés seulement, 11 fr. rendus francs de port.

Au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

ALBUM

DE DESSINS DE CROCHET,

TRÈS-JOLIS DESSINS POUR LE CROCHET.

BORDURES — SEMIS — ROSACES — ENCADREMENT POUR OREILLER — TAPIS — COUVERTURE DE LIT — COUSSINS — SERVIETTES A MARRONS — DESSUS D'ÉDREDON — COUVRE-PIEDS — RIDEAUX, ETC., ETC.

Ces dessins, bien supérieurs comme exécution à tout ce qui se fait en lithographie, sont de la plus parfaite netteté. — Le nombre de feuilles contenues dans l'Album que nous annonçons représente plus de 30 fr. au prix de vente de ces sortes de sujets; mais cet Album ayant été fabriqué pour prime du journal *les Modes parisiennes*, et tiré à très-grand nombre, nous pouvons le céder à nos abonnés pour 6 fr., rendu *franco*. Nous adresser un bon de poste de 6 fr.

Au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

CARTES DE VISITE AMUSANTES

POUVANT SERVIR

DE CARTES POUR DÉSIGNER LES CONVIVES D'UN REPAS.

Les Cartes de visite amusantes sont reçues partout, c'est un joujou accepté entre amis. Elles ne sont pas seulement employées en cartes de visite, on leur a donné un autre emploi qu'elles remplissent fort agréablement : on s'en sert à désigner la place de chaque convive dans les repas de famille et d'amitié, et l'on trouve dans les cent sujets divers de cette collection amusante le moyen de faire des allusions ou des rapprochements aux goûts, aux habitudes, aux fantaisies de chacun des amis invités.

LES CARTES DE VISITE AMUSANTES se vendent par paquet de cent toutes différentes; — le prix des cent est de 5 fr. — Pour nos abonnés il est réduit à 3 fr., rendues franches de port.

Au bureau du Journal, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 321. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 22 Février.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

CRÉÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



19159

CAPORAL !!!

— A présent ceux qui s'ont permis de me blaguer quand z'étais simple troupier, ze les attends... le prémier qui si tient pas à sa distance il verra voir comment qui ze m'appelle!!!



19160

LA GLOIRE !

— C'est pas malin de s'en procurer ; il ne s'agit que d'y mettre le prix.

La livraison 60e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait du maréchal Randon, dessiné par M. Kreutzberger, d'après la photographie de M. Disdéri.

LES EXCENTRIQUES.

Dieu merci, la graine des têtes à l'envers n'est pas perdue, ainsi qu'on affectait de le dire. Il y en a encore, il y en aura toujours. Que deviendrait le monde si les esprits biscornus ne venaient pas jeter un peu de variété au milieu des mœurs plates et uniformes de la civilisation? L'Europe, dont la vie est réglée comme un papier de musique, ne tarderait pas à être le continent le plus inhabitable de notre globe sublunaire.

Notez bien que je ne remue pas ici la question par son beau côté. J'aurais trop de choses à dire. J'aurais un in-folio de belles phrases lyriques à écrire en l'honneur des excentriques, car ce sont bien eux, à tout prendre, qui sont le sel de la terre et les premiers artisans des nouveautés, des changements, des progrès, des grandes inventions.

Fourier, l'homme qui veut pour les fils d'Adam une mer de limonade et une queue de cinq pieds de long avec un œil au bout, est le même génie dont la doctrine défriche aujourd'hui et laboure les savanes fécondes du Texas

Saint-Simon, qui demandait l'émancipation de la femme, fait perforer en ce moment l'isthme de Suez.

Je m'arrête à ces deux-là pour n'avoir pas à dresser une liste longue comme d'ici à Pontoise.

Il est certain que la terre classique et privilégiée des excentriques est la Grande-Bretagne, que M. X. Boniface, du *Constitutionnel*, persiste à appeler la *perfide Albion*. — Pas si perfide, puisqu'elle ne se lasse pas de fournir de ces types précieux qui font sans cesse germer des cocasseries nouvelles et empêchent le genre humain de mourir d'ennui.

Chez nous, il y a bien aussi quelques-uns de ces intrépides *toqués*.

X... est l'ex-secrétaire d'un grand homme. Il a pour passion d'élever des pigeons, non dans un colombier, mais dans un appartement du troisième, au faubourg Saint-Germain.

Ses amis intimes racontent qu'il nourrit en ce moment cinquante de ces volatiles.

QUELQUES CONSEILS D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE, — par Gustave Donjean.



9461

S'il vous vient une famille ennuyeuse à votre campagne, perdez-la, sous prétexte de lui faire voir la forêt; vous sauverez par là un dîner.



19462

Si vous êtes forcé de donner une soirée dansante, choisissez comme orchestre un orgue de Barbarie, c'est ce qu'il y a de plus économique.



19463

Essuyez vos pieds au paillasson du voisin chaque fois que vous rentrez, vous ménagerez le vôtre!...



19464

Quand il vous vient des visites le soir, baissez la mèche de votre lampe. (Les paroles n'ont pas de couleur.)



19465

Si vous allez au théâtre avec une dame, quand l'ouvreuse vient pour le petit banc, faites semblant de ramasser quelque chose jusqu'à ce que la dame ait payé.



19466

Quand vous voulez vous débarrasser d'un pique-assiette, servez-lui chaque fois des topinambours à toute sauce.

De temps en temps il donne une paire de ces pigeons à ses amis, mais à une condition expresse, c'est qu'on pratiquera vis-à-vis d'eux la maxime de l'Évangile : « Croissez et multipliez. » — Il ne veut, en aucune façon, qu'on les tue, qu'on les plume et qu'on les mange.

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'on les mette à la broche ni à la crapaudine?

— Parce qu'ils sont l'image visible de l'Esprit-Saint.

L'idéal de X... serait de voir chacun des 1,500,000 habitants de Paris nourrir comme lui cinquante pigeons.

— Mais à quoi ces milliards de pigeons nous conduiraient-ils? lui demande-t-on.

— A manger tous d'excellentes omelettes, répond-il.

Un auteur anglais, qui n'a fait connaître que ses initiales J. H. P. R., vient de publier, dans le *Magazine of nat. hist.*, un travail étendu pour prouver *la possibilité d'aller à cheval sur le dos du crocodile.*

— Qu'est-ce que vous dites de celle-là, messieurs les vaudevillistes?

L'auteur rassemble des passages d'Hérodote, de Pline, de Strabon, de Bruce et de Pocokoke, pour appuyer l'assertion de Charles Watterton, qui, dans son ouvrage sur l'Amérique du Sud, raconte que, s'étant placé sur le dos d'un caïman, lequel venait d'être pris à l'hameçon, il lui avait été facile de le diriger, comme avec une bride, en se saisissant de ses pattes de devant.

Faire des terribles lézards des grands fleuves une catégorie de porteurs, une sorte de chevaux aquatiques, il n'y avait qu'un fils de l'Angleterre pour cette imagination-là.

De très-grands excentriques sont les républicains des États-Unis. Dans leur amour sans bornes pour la liberté, ils vont jusqu'à émanciper très-aristocratiquement leurs domestiques. Que voulez-vous? C'est leur manière à eux d'élever cinquante pigeons et de remplacer le cheval par le crocodile.

Dans l'Amérique du Nord, les gages des domestiques sont fort élevés, et comme tous les autres citoyens des États-Unis, les domestiques sont parfaitement vêtus. Ainsi, les dimanches ils ont l'air de gens fort au-dessus de leur état. Les femmes surtout sont mises fort richement, et doivent dépenser beaucoup pour leur toilette. Des robes de soie et de grands chapeaux à la mode française sont là très-communs, et si l'on ne peut distinguer une bonne à sa démarche et à sa main, les vêtements, les plumes et les boucles d'oreille d'or ne les trahissent certainement pas.

Une maîtresse de maison reconnaît que les domestiques ont le droit de donner entre eux des bals et des soirées, ce qui ne se fait en France que par supercherie ou par ruse. Un Parisien était dernièrement à faire une visite à une dame de Boston. Il entendait à chaque instant un bruit de voitures s'arrêtant à la porte et la sonnette de la maison sans cesse agitée.

— Quelle est donc la cause de tout ce mouvement? demanda-t-il.

La dame sourit.

— Mes domestiques reçoivent ce soir, répondit-elle, et vous m'excuserez si vous n'êtes pas — si bien servi que de coutume.

Notre Parisien, curieux comme tous les animaux de son pays, trouva la chose nouvelle, et demanda à voir la réunion.

Il y avait des glaces, du vin, des gâteaux, du punch, etc., etc.

Les femmes étaient brillamment vêtues; elles portaient des robes courtes à la mode du boulevard des Italiens, laissant voir le bas de la jambe et un épais cou-de-pied recouvert d'un bas de soie française richement brodé, tandis que leurs mains rouges étaient renfermées dans des gants de peau de daim.

On jouait à colin-maillard, la maîtresse de la maison n'ayant pas permis le piano et la danse.

— Nous ne sommes que des domestiques, monsieur, disait un valet de chambre au Parisien, mais, vous le voyez, les millionnaires pourraient nous prendre pour leurs pareils.

Faisons une halte.

La galerie des excentriques est longue : nous y reviendrons un jour ou l'autre.

Maxime Parr.

LES LUNES DE MIEL.

L'homme s'est trompé de planète : ce n'est pas sur la terre qu'il eût dû pousser, mais à trois cent quatre-vingt mille kilomètres de la terre, — dans ce pays fantasque que les savants appellent la Lune, et dont les poëtes ont fait une immense maison de fous; car l'homme est, de toutes les créatures nées ou à naître, la plus ondoyante, la plus capricieuse, la plus changeante, — la plus lunatique en un mot. Ne me dites pas non, Sterne vous répondrait : « Les plus sages dans tous les siècles ont eu leurs dadas, leurs monnaies, leurs pétoncles, leurs tambours, leurs trompettes, leurs violons, leurs palettes,

QUELQUES CONSEILS D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE, — par Gustave Donjean (suite).



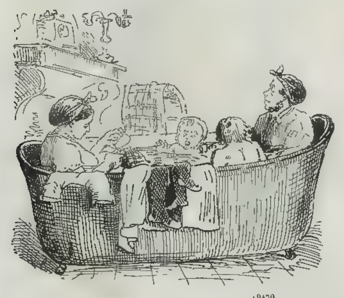
Quand vous allez chez un ami, emportez votre plus grande pipe, et dites que vous avez oublié votre tabac.



Si vous allez à la campagne avec une dame, tâchez d'arriver après le dernier départ de la voiture, et revenez à pied en lui louant la beauté de la route!...



Si une dame manifeste le désir de prendre quelque chose, offrez lui un verre de coco, sous prétexte qu'il est à la glace!...



Si vous avez de la famille, ne prenez vos bains qu'à domicile, et profitez-en pour faire un petit savonnage.



Si vous avez des personnes à dîner à la campagne, évitez qu'elles se promènent aux environs; ça pourrait leur creuser l'estomac.



Au moment de vous mettre à table, simulez une querelle domestique; ça leur coupera l'appétit.

leurs vers-coquins et leurs papillons. » Or, est-ce là le propre d'une créature raisonnable, je vous le demande, et cela ne prouve-t-il pas surabondamment que l'homme, avec ses petits dadas, n'est et ne sera jamais qu'un grand dadais, — *puer barbatus?*

J'ai appelé l'homme lunatique pour ne pas l'appeler bambin, et je parle de ses lunes pour ne pas parler de ses enfantillages. Il invente les trompettes et les papillons en question, mais il s'en lasse vite, — avec la même facilité qu'il a mise à les adopter, — ce qui ne fait guère honneur à sa jugeote, il faut en convenir. Il faut convenir aussi que la nature, en bonne nourrice qu'elle est, l'aide de son mieux dans cette inconstance et dans cette mobilité de désirs, en imaginant de son côté d'autres dadas pour le distraire sans cesse et l'empêcher d'apercevoir le grand fossé au bout duquel nous devons tous, chacun à notre tour, — et même plusieurs ensemble, — faire la sérieuse culbute que vous savez.

Ces dadas, ces lunes, qui de lunes de miel sont destinées à devenir si vite des lunes rousses, sont en assez grand nombre dans la vie humaine : on me permettra de ne citer que les principales.

LA LUNE DE MIEL DE L'AMOUR.

C'est la plus belle et pour ainsi dire la première. Elle ne dure pas longtemps, mais les minutes pendant lesquelles se fait sentir son influence sont d'adorables minutes qui valent tous les siècles passés, présents et à venir.

Dans le premier quartier de cette bienheureuse lune, ce ne sont que tendres soupirs, douces caresses, paroles melliflues, regards langoureux, bouches en cœur, — toute *la petite oie* de l'amour enfin. On n'entend que des gazouillements dans ce nid d'oiseaux sans plumes. « O mon Héloïse! je t'adore! » — dit le jeune homme. « O mon Arthur! je t'idolâtre! » — dit la jeune femme. « Nous nous aimerons ainsi jusqu'à notre dernier soupir, n'est-ce pas? » — se demandent-ils. « Oui, jusqu'à notre dernier soupir, » — se répondent-ils.

Aimables extravagants! ils disent la vérité en riant; ils s'aiment en effet jusqu'à leur dernier soupir, mais leur dernier soupir vient plus tôt qu'ils ne pensent, et quand on ne soupire plus l'un pour l'autre, c'est qu'on ne s'aime plus.

La lune de miel de l'amour en est à sa pénultième phase; encore une, et elle s'effacera complétement du ciel pour faire place à l'indifférence, — quand ce n'est pas pour faire place au mépris. Ah! chère lune de miel de l'amour et de la jeunesse, que ne durez-vous toute la vie? La vie est si courte!

Ce premier hochet du cœur brisé, l'homme passe à un autre, et, délaissant le sexe faible pour le sexe fort, entre dans

LA LUNE DE MIEL DE L'AMITIÉ.

Castor et Pollux se sont juré, eux aussi, de ne jamais se quitter. Ils vivent de la même vie, couchent sous le même toit, mangent du même pain, boivent du même vin, dépensent le même argent, car tout est commun entre eux, — et ce qui est commun n'étant pas rare, ils prodiguent leur dévouement, à ce point qu'il ne leur en reste bientôt plus. Bientôt Castor s'aperçoit que Pollux tire à lui toute la couverture, et Pollux constate avec effroi que Castor dépense pour lui tous les fonds de la communauté. Et puis ils ont aimé la même femme, ils se sont trahis l'un pour l'autre, et elle les a trahis l'un et l'autre — pour les remettre d'accord. Mauvais moyen! Un ferment de discorde s'est introduit dans le ménage de ces deux âmes — qui aspirent maintenant de toutes leurs forces au divorce.

D'ailleurs, l'amitié est une belle chose assurément, mais on ne peut pas toujours ne manger que de cette brioche-là dans la vie, on ne peut pas toujours marcher côte à côte dans la route qui mène à la gloire, aux honneurs, à la fortune. « Castor devient gênant, » — dit Pollux en aparte. « Pollux abuse de la permission que les amis ont d'être importuns, » — monologue Castor. Et tous deux alors se tournant le dos, chacun s'en va de son côté.

Les deux quartiers de la lune de miel de l'amitié sont rongés; il n'en reste plus que les os — que l'on jette aux chiens.

Adieu, paniers! les vendanges du cœur sont faites! Il ne faut plus désormais s'amuser aux bagatelles du sentiment; les « devoirs sociaux », — un jouet sérieux — réclament toute notre attention. J'ai batifolé avec les filles et godaillé avec les garçons; courtisons les muses maintenant, et taillons-nous une renommée dans le drap de l'admiration humaine!

Cela s'appelle

LA LUNE DE MIEL DE LA GLOIRE.

Celle-là n'est qu'un déjeuner de soleil. Vous avez du talent, de l'esprit, du génie même, — du moins vous le croyez, vos amis le croient et les journaux le répètent. « Notre spirituel écrivain, » — ou « notre gracieux compositeur, » — ou « notre profond romancier, » — ou « notre ingénieux vaudevilliste, » — ou « notre habile sculpteur, » — ou « notre grand artiste, » — dit-on de vous. Et déjà vous vous rengorgez, déjà vous faites votre ronron, déjà vous sentez le piédestal pousser sous vos

(*Voir la suite page 6.*)

LE SOUPER APRÈS LE BAL



19473

Mon adoré, j'ai l'estomac sans connaissance.





19474

Si tu me payais un bon souper fin — gros?

AU GRAND S



19475

Malade! prends des huîtres : tu seras alors dans ton assiette....



19476

— Mossieu soupe en cabinet particulier. Excusez!
— Il faut bien que jeunesse se passe!



En v'la un qu

'OPÉRA, — par CARLO GRIPP.



'ACHETTE.

19479



19480

Aller souper sans femmes! tu n'as donc pas de pudeur!



19481

Voyons, monsieur le baron, pas d'amour à table : ça fait tourner les sauces.



19477

met.....

19478

UN GARÇON D'ESPRIT.

Un pigeon pour deux? je croyais ces dames servies.



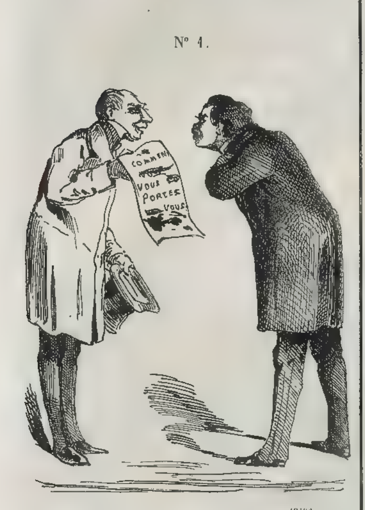
19482

Trop souper la nuit — nuit.

LES POURQUOI ET LES PARCE QUE, — par BARIC.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



19483

Pourquoi cette question si simple : « Comment vous portez-vous? » présentée poliment par un homme d'un certain âge, offense-t-elle ce monsieur?

N° 2.



19484

Pourquoi nous autres Français aurions-nous tort, d'après les apparences, d'accuser ces gens de manquer d'ordre?

N° 3.



19485

Pourquoi cette dame a-t-elle, avec raison, toute confiance dans ce vilain petit être?

pieds, lorsqu'un insulteur obscur, — un simple moucheron, — vient bourdonner à votre oreille :

— Artiste, toi? tu n'es qu'un artisan. Peintre, toi? tu n'es qu'un barbouilleur. Musicien, toi? tu n'es qu'un turlututu. Poëte, toi? tu n'es qu'un versiculateur. Écrivain, toi? tu n'es qu'un écrivailleur.

Et le misérable secoue votre piédestal si rudement, que vous tombez de votre septième ciel — et que vous vous cassez le nez.

Cette lune de miel de la gloire se transforme vite en lune rousse, hélas!

Heureusement que vous avez d'autres dadas dans votre écurie. Celui de la gloire est fourbu; enfourchez vitement celui de l'ambition, — et tâchez de ne vous casser ni le nez ni les reins cette fois.

LA LUNE DE MIEL DE L'AMBITION.

Tout nouveau, tout est beau. Au début de cette lune de miel d'une espèce particulière, vous éprouvez une sorte d'âcre volupté qui vous console de n'avoir presque plus de cheveux ni presque plus de dents. Vous avez conscience de votre supériorité sur la foule qui passe devant vous comme un troupeau en quête d'un pasteur, — et vous voulez être précisément ce pasteur-là. Je ne sais quelles sorcières vous ont crié à l'oreille pendant que vous dormiez : « Macbeth, tu seras roi! » *Tu, Marcellus, eris!* — Et vous voulez être roi, c'est-à-dire député, ministre, sénateur, — tout ce qu'on est enfin quand on est devenu grave, — quand on a laissé derrière soi, sur la route parcourue, les tombes des amitiés et des amours aimables; — quand on ne peut plus rire, — quand on ne sait plus s'amuser.

Il est beau, en effet, de dépasser, de toute la hauteur de son légitime orgueil, les fronts vulgaires et les renommées mesquines. Il est très-beau de se sentir gouverneur au lieu de se sentir gouverné. Mais ce rôle est terrible, en ce qu'il vous mène au mépris et au dégoût : on ne peut estimer que ses égaux, — et vous vous croyez naturellement sans égal.

Les premières phases de la lune de miel de l'ambition sont gâtées par les dernières. Passons donc rapidement à

LA LUNE DE MIEL DE LA FORTUNE.

Elle ne manque pas de charmes, il faut l'avouer. Il est très-agréable de ne plus mourir de faim « dans un grenier » comme on faisait à vingt ans, quand on chantait ce refrain de M. de Béranger :

> Pan! pan! qui frappe en bas?
> Pan! pan! est-ce ma brune?
> Pan! pan! c'est la fortune :
> Pan! pan! je n'ouvre pas!

La « brune » s'est envolée — vers d'autres bruns; la « fortune » a frappé, — et vous lui avez ouvert avec empressement, préférant cette bonne fortune aux autres.

Donc, vous voilà riche; mettons millionnaire, pendant que nous y sommes. Vous avez des maisons dont vous êtes le propriétaire payé, au lieu d'en être le locataire payant; vous avez des châteaux dont vous êtes l'inviteur au lieu d'en être l'invité; vous avez de grands bois dont vous êtes le chasseur au lieu d'en être le chassé; tout vous sourit, — vos domestiques et vos maîtresses, vos grands amis et vos petits-enfants. Cette lune de miel de la richesse a vraiment des douceurs à nulles autres pareilles. Mais vous ne tardez pas à vous blaser là-dessus comme vous vous êtes blasé sur tant d'autres choses : vous vous ennuyez de voir que vos domestiques ne vous manquent jamais de respect, que vos convives ne vous manquent jamais de parole, que vos maîtresses ne vous manquent jamais de fidélité, que vos petits-enfants ne vous manquent jamais de vénération, — parce que vous vous apercevez avec amertume que vos petits-enfants, vos maîtresses, vos amis et vos domestiques ne font que vous rendre la monnaie de votre pièce, — une monnaie de singes; et vous vous surprenez à regretter le temps où vous n'achetiez ni l'amour, ni la vanité, ni l'estime, ni le dévouement, ni l'enthousiasme, — parce que vous étiez pauvre et jeune.

Et le miel de cette lune-là se tourne en fiel!

Heureusement que, pour dernière consolation, il vous reste une dernière lune de miel à goûter avant d'avoir vu votre dernier coucher de soleil :

LA LUNE DE MIEL DE LA VIEILLESSE.

La passion, — cette robe de soufre, — vous a quitté. Vous êtes débarrassé des tourments et des agitations de la vie; votre crépuscule a la sérénité d'une aurore; vous ne savez plus ni souffrir de l'amour, ni vous plaindre de l'amitié, ni regretter l'ambition, — parce que, vieil enfant qui prenez votre cercueil pour un berceau et votre bonnet de coton pour un béguin, vous oubliez que vous avez eu un cœur et une cervelle comme tout le monde, et que vous avez été acteur dans cette grande mêlée humaine dont vous êtes maintenant le placide spectateur.

Oui, la vieillesse a sa lune de miel, elle aussi; mais encore quelques instants, et elle aura fondu, et elle aura disparu, — grâce aux rhumatismes, aux pneumonies, aux sciatiques, à toutes les infirmités généralement quelconques qui ont l'habitude de couronner la vie de tout galant homme.

Le fossé est là : en avant, la culbute!

ALFRED DELVAU.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Il y a de bonnes âneries médicales qui passent admirablement au théâtre sans froisser la masse du public. Exemple :

Dans l'*Éclair*, le célèbre opéra-comique, paroles de M. Saint-Georges, musique de M. Halévy, il y a un officier de marine qui devient aveugle pour avoir regardé un éclair éblouissant des tropiques.

Perdre ainsi la vue, c'est ce qu'on appelle l'*amaurose :* c'est une paralysie du nerf optique.

Comment s'y prend le médecin du libretto pour guérir son malade?

Il lui fait une opération de la *cataracte* et lui rend la vue.

O prodige de l'ignorance!

C'est absolument comme si, pour guérir un bras paralysé, on s'amusait à lui couper les doigts de la main.

⁂ Deux paysans de Champigny passent le long de la voie ferrée du chemin de fer de Vincennes. L'un d'eux fait remarquer à l'autre les fils aériens du télégraphe électrique, et lui demande ce que c'est que ces machins.

— C'est le télégraphe *élétrique*.

— Pourquoi qu'on l'appelle comme ça?

— Parce que les fils, c'est le télégraphe.

— Oui, mais l'*étrique?*

— Nigaud, les *triques*, c'est les bâtons qui supportent les fils.

⁂ Quelle différence y a-t-il entre la vanité et l'orgueil?

— La vanité, c'est l'orgueil extérieur.

Et je ne dis pas que cette éminente définition est de Sarazin le coiffeur.

⁂ Conversation surprise entre un grand docteur et son élève favori. — Cher enfant, il n'y a que deux espèces de malades : les curables et les incurables. A la grande loterie du hasard, les médecins tirent tour à tour de bons ou de mauvais numéros. Les docteurs chanceux en amènent beaucoup de bons; ceux qui sont moins bien favorisés en sortent beaucoup de mauvais.

De là, — avec la même dose de mérite ou d'incapacité, — les grandes réputations médicales et les humbles du métier.

Esculape porte sur les yeux le bandeau de Colin-Maillard.

⁂ Ce pauvre poëte d'Adolphe Dumas, celui qu'Alexandre Dumas appelait son *Thomas* Corneille, Adolphe Dumas boitait au moins autant que lord Byron.

— Bientôt, disait-il un jour à un de ses amis, bientôt j'aurai un pied dans la tombe.

— Tâche que ce soit celle-ci, lui réplique son ami en désignant sa jambe boiteuse.

⁂ Un décorateur qui ne passe pas pour être des plus spirituels disait à d'Ennery qui se moquait de lui :

— Ah! comme je vous répondrais si j'avais de l'esprit.

— Vous êtes si bête que vous ne sauriez pas vous en servir, lui répondit en riant le célèbre dramaturge.

⁂ C'était dans une grande soirée, chez un ministre; Alexandre Dumas avait arboré ses myriades de décorations à la brochette. Sa cravate blanche était recouverte du ruban vert de la croix de commandeur sarde.

Un fruit sec de la littérature l'aborde d'un ton goguenard.

— Vous aimez donc à avoir, dit-il, en guise de cravate ce cordon vert?

— Oui!... je m'aperçois que cela vous déplaît....

— Et pourquoi donc?

— Il est trop vert.

⁂ Un juif qui venait de faire une petite fortune assez rondelette se vantait de l'avoir conquise en peu de temps à l'aide d'une petite volerie qui lui avait réussi près des chrétiens.

Un de ses coreligionnaires lui dit :

— A présent que tu as ton affaire faite, donne-moi ton truc pour que je chipe à mon tour.

— Oh! non pas... j'ai des enfants. L'honnêteté avant tout.

⁂ Un chef de division au ministère des affaires étrangères offrait à un pauvre bohème qui voulait s'expatrier de lui obtenir un passage gratuit.

— Voulez-vous, lui dit-il, que je vous donne gratis le passage en Amérique?

— Je préférerais, s'écria le bohème, le passage Jouffroi aux mêmes conditions.

⁂ Impression de voyage de M. Joseph Prudhomme. — Londres est une ville de brouillards et de charbon de terre : au bout de huit jours une chemise n'y est plus mettable.

⁂ Le maître de Calino avait acheté une maison de campagne à Nogent-sur-Marne, tout près de l'église. Le premier jour de son installation, il fut bien surpris de voir étendue sur le pavé de la rue une épaisse litière de paille.

— Hé! qu'arranges-tu là? cria-t-il à son domestique.

— V'là comme on fait à Paris pour se préserver du bruit.

— D'abord je ne suis pas malade, et puis il n'y a pas un bien grand tapage de voitures à Nogent.

— Vous comptez donc pour rien le bruit des cloches de l'église. La paille va l'amortir.

Luc Bardas.

THÉATRES.

En parlant de *la Statue* d'Ernest Reyer, c'est moins une reprise que nous enregistrons que la continuation d'un succès interrompu forcément par la clôture annuelle du Théâtre-Lyrique.

Nous n'avons pas à recommencer une analyse déjà faite, ni à émettre une opinion sur le mérite de la partition de Reyer. Nous dirons seulement que l'impression produite par une nouvelle audition a été encore plus forte qu'à la première représentation de cette œuvre.

Monjauze, mademoiselle Baretti, MM. Balanqué, Wartel et Girardot, méritent la plus honorable mention.

Dans notre prochain bulletin (espérons que ce sera un bulletin de victoire), nous aurons probablement à parler de *la Reine de Saba*, du compositeur Gounod, que l'Opéra va représenter. Nous aurons aussi *le Joaillier de Saint-James*, de Grisar, à l'Opéra-Comique. Chose bizarre! quand M. Émile Perrin a quitté la direction de ce théâtre, il y a quelques années, il venait de mettre en répétition ce *Joaillier*. Ses successeurs, eux, le mirent à l'ombre, afin de laisser se rafraîchir ses mélodies. M. Nestor Roqueplan quitta l'Opéra-Comique, M. Beaumont passa comme une ombre. *Le Joaillier* ne passa pas, lui. M. Perrin le retrouva, toujours en répétition. Ce que c'est que la destinée! Il était écrit là-haut que l'œuvre de Grisar ne serait jouée que sous l'administration de M. Perrin.

A défaut de nouveautés, nourrissons-nous de promesses.

Le Théâtre-Français nous promet *Richard*, titre provisoire d'une comédie en cinq actes, de M. Léon Laya, jouée par Geffroy, Regnier, Bressant, Delaunay, mesdames Nathalie et Fleury. Il nous promet aussi *la Papillonne*, comédie en trois actes de Victorien Sardou, interprétée par Leroux, Got, Eug. Provost, mesdames Aug. Brohan et Figeac.

La Porte-Saint-Martin, voyant *la Grâce de Dieu* centenaire, se dispose à faire passer le grand drame de Victor Séjour, *les Volontaires de* 1814, primitivement défendu par la censure sous le titre de *l'Invasion*. Avant l'apparition de cet ouvrage, il sera donné un certain nombre de représentations de *la Closerie des genêts*, de Frédéric Soulié, avec Montdidier dans le rôle de *Montéclain*, qu'il a si brillamment créé à l'Ambigu.

Le Cirque a suspendu les représentations de *la Prise de Pékin* à la deux cent et unième. Cette pièce remarquable a dépassé huit cent vingt mille francs de recette. On l'a arrêtée faisant encore plus de trois mille francs chaque soir. Que voulez-vous? la féerie de *Rothomago* était prête depuis la fin de décembre, et comme le théâtre du Cirque va être démoli dans le courant de mai prochain, il devenait indispensable de jouer cette féerie avant les jours gras. D'ailleurs, M. d'Ennery auteur de *Pékin* ne pouvait pas se révolter contre M. d'Ennery auteur de *Rothomago*.

Tandis que les grands et les moyens théâtres nous privent de nouveautés, le théâtre des Folies-Dramatiques et le Théâtre-Déjazet offrent des hors-d'œuvre à mettre sous la dent de la critique affamée. C'est M. Émile Abraham qui a été le lion de la semaine. Il a donné, en compagnie de M. Eugène Hugot, une grande et amusante pièce de carnaval intitulée *le Carnaval des Gueux*, aux Folies-Dramatiques, et il a obtenu un fort agréable succès avec une petite comédie, *Chapitre V*, offerte chez Déjazet.

Le même soir, nous avons revu Déjazet dans *la Douairière de Brionne*. Elle aura beau faire, les rides ne prennent pas sur son front, sa voix a un timbre trop jeune, les années se refusent à jeter leur ombre sur sa personne. Ce n'est que lorsqu'elle revient sautillante, gazouillante, étincelante, qu'on retrouve la véritable Déjazet, la Déjazet d'autrefois, d'aujourd'hui, de toujours.

Albert Monnier.

Nous avons assisté dimanche à une petite fête musicale toute gracieuse et toute juvénile. Quatorze petites pianistes, dont l'aînée n'avait pas quinze ans, se sont fait entendre chez madame de Noirfontaine avec un charme, une précision et une sûreté qui témoignent de l'excellente méthode de leur professeur.

Ce sont les élèves de mademoiselle Hortense Parent, deux fois premier prix du Conservatoire, qui avait voulu faire juger aux mères les progrès de leurs enfants. Mais il s'est trouvé qu'on a joui d'un vrai concert très-intéressant, et que les fillettes sont passées artistes.

E. Victor.

Le Mexique, par M. de Fossey, donne les plus curieux détails sur les questions politiques, archéologiques et historiques de ce pays. L'auteur, qui l'habite depuis longtemps, en dépeint les mœurs et en présente le côté pittoresque de la manière la plus intéressante et la plus vraie. — Prix : 8 fr. *franco*. — H. Plon, éditeur.



LA MÉNAGERIE PARISIENNE, par GUSTAVE DORÉ. — *Lions*, — *Lionnes*, — *Lions-sots*, — *Paons*, — *Rats d'Opéra*, — *Rats d'égout*, — *Rats peints*, — *Rats de jardins*, — *Loups*, — *Loups-cerviers*. — *Vautours*, — *Dindons*, — *Oies*, — *Serpents*, — *Pies*, — *Crapauds*, — *Coqs de barrière*, — *Tigres*, — *Serins*, — *Panthères*, — *Chouettes*, — *Buses*, — *Merlans*, — *Oiseaux de proie*. — Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Rabelais, se vend 6 fr. à Paris; — rendu *franco*, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. Philipon, rue Bergère, 20.



STATUETTE DE JEANNE D'ARC,
Réduction de la belle statue exécutée par la princesse Marie,

Cette charmante statuette, haute de 25 centimètres, en métal galvanisé bronze, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée aux abonnés de nos deux journaux pour le prix de 15 fr. — 20 fr. bien emballée dans une caisse et rendue *franche de port* dans toutes les localités desservies par les chemins de fer et les messageries. — Adresser un bon de poste à M. Philipon, rue Bergère, 20.



HISTOIRE DU BEAU NICK. Un artiste allemand a composé un album bizarre plein de figures comiques, de costumes charmants ou baroques, de fantaisies, de féeries, de folies, — enfin un album qui amuse beaucoup les enfants — et les poëtes. Cette création originale a pour titre Histoire du beau Nick; elle est peu connue, parce qu'elle se vendait cher. Nous en baissons le prix pour nos abonnés : au lieu de 8 fr. en noir, nous la leur enverrons *franco* pour 6 fr.; — au lieu de 15 fr. en couleur, prise au bureau, nous l'expédierons *franco* pour 12 fr. — Adresser un bon de 6 fr. ou de 12 fr. à M. Philipon, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.



Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

ALPHABETS AMUSANTS EN GRANDE BANDE

QUI SE REPLIE SOUS UNE COUVERTURE EN CARTON.

Ces Alphabets sont destinés à remplacer les ignobles images qui composent la presque totalité des recueils de ce genre. — Au lieu de sujets grossièrement dessinés, grossièrement enluminés, nous offrons des croquis faits avec goût et un coloris qui ne blesse pas les yeux des amateurs; — au lieu de ces couleurs au blanc de plomb, au vermillon, qui présentent toujours un grand danger pour les enfants, nous offrons des couleurs typographiques, insolubles à l'eau, et qui, par cette raison, sont tout à fait inoffensives. La série que nous commençons sera continuée; elle se compose jusqu'à ce jour de quatorze alphabets :

N° 1. ALPHABET DE COSTUMES PITTORESQUES, par Belin.
N° 2. ALPHABET DU PETIT MARQUIS ET DE LA PETITE MARQUISE, par Cordier.
N° 3. ALPHABET RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS, par Cordier.
N° 4. ALPHABET D'ANIMAUX, par G. Randon.
N° 5. ALPHABET MILITAIRE, par G. Randon.
N° 6. LE PETIT MONDE (LES ENFANTS), par A. Grévin.
N° 7. PETIT CARNAVAL MYTHOLOGIQUE, par A. Grévin.
N° 8. LA FANTASMAGORIE, par Hadol et A. Cordier.
N° 9. RÉCRÉATIONS DES PETITES FILLES, par Hadol et A. Cordier.
N° 10. HISTOIRE DE POLICHINELLE, par Hadol et Cordier.
N° 11. SUJETS RELIGIEUX ENFANTINS, par Hadol et Cordier.
N° 12. LES PETITS MÉTIERS DE GRAND-PAPA, par Hadol et Cordier.
N° 13. LE JARDIN D'ACCLIMATATION, par Hadol et Cordier.
N° 14. LES MASCARADES D'ENFANT, par Hadol et Cordier.

PRIX DE CES ALPHABETS : 2 FRANCS CHACUN, EXPEDIÉ FRANCO.

POUR NOS ABONNÉS, 1 fr. 50 c. l'Alphabet rendu *franco*.—17 fr. la collection de quatorze rendue *franco*.

PETITS LIVRES AMUSANTS.

Sous ce titre nous offrons deux Livres-Albums faits pour les enfants de cinq à douze ans. Les sujets, fort amusants pour l'enfance, ont un but moral; — ils sont coloriés de la même manière et aux mêmes couleurs que les alphabets, mais ils sont d'un volume plus grand.

HISTOIRE DE CÉLESTIN LA TÊTE D'ANE, — 2 fr. 25 c. rendu *franco;* — CONTES VRAIS, — 2 fr. 25 c. rendu *franco*.

POUR NOS ABONNÉS, chaque volume rendu *franco,* 2 fr. — Les deux volumes rendus *franco,* 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE, paraissent tous les dimanches (52 fois dans l'année); elles sont connues depuis dix-sept ans pour être le plus fidèle représentant de la grande élégance et du goût de la société parisienne. Chaque numéro est accompagné d'un charmant dessin gravé sur acier et colorié à l'aquarelle. Chaque mois, le journal publie une feuille de patrons de grandeur naturelle et les broderies les plus nouvelles. — Moyennant 1 fr. 25 c., l'abonnée peut se faire envoyer le patron de la robe, du manteau ou du mantelet qu'elle désire. Ce patron lui est adressé franc de port, il est tout découpé, tout prêt à être monté. — Enfin le journal donne gratis à ses abonnées d'un an une fort jolie prime; — celle de 1862 est un Album intitulé *Costumes de la Bretagne*; cet Album est lithographié par Darjou, et forme 20 grandes feuilles coloriées représentant les costumes les plus originaux et les plus pittoresques de la Bretagne.

Prix d'abonnement aux *Modes parisiennes :* un an, avec la prime, 28 fr.; — six mois (sans prime), 14 fr.; — trois mois (sans prime), 7 fr. — Pour recevoir la prime *franco*, il faut ajouter 2 fr. (en tout 30 fr.).



LA TOILETTE DE PARIS, journal de modes paraissant deux fois par mois — le 1er et le 15 — (24 fois dans l'année) et donnant chaque fois un très-joli dessin de modes, — tous les trois mois un patron de grandeur naturelle. La *Toilette de Paris* est le journal des femmes élégantes qui ne veulent cependant pas faire des folies pour leur toilette. Les modèles qu'elle donne à ses abonnées sont toujours très à la mode, très-distingués, mais ils peuvent être exécutés avec une dépense modérée. — La *Toilette de Paris* ne coûte que 5 francs pour l'année 1861 tout entière. — Les abonnements partent tous du **1er janvier** ou du **1er juillet**.

Envoyer un bon de poste ou des timbres-poste de 20 centimes, non divisés, à M. Philipon, rue Bergère, 20

Le Propriétaire-Gérant : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8

N° 322. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 1er Mars.

JOURNAL POUR RIRE,

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.,

CRÉÉ PAR

CH. PHILIPON, fondateur de la maison Aubert et Cie, du *Charivari*, de *la Caricature politique*, du *Musée Philipon*, des *Modes Parisiennes*, etc.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

ON S'ABONNE CHEZ LE SUCCESSEUR d'AUBERT et Cie, RUE BERGÈRE, 20.

Les lettres non affranchies sont refusées.

L'administration ne tire aucune traite et ne fait aucun crédit.

LES CUISINIERS, — par DAMOURETTE.



1486

— Du beurre, jeune homme? y n'en entre jamais ici... on n'est pas dans la partie depuis trente ans pour ne pas savoir faire la cuisine sans ça.....



9487

— En v'là un qui n'a que les os et la peau.
— Tais-toi, y mange à la maison....

Au numéro de ce jour est jointe la 61e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Gérôme, dessiné par M. L. Vernier, d'après la photographie de Franck.

CE QU'ON DIT DANS UN SALON EN 1862.

Le théâtre représente une chambre bleue. Sur les consoles on aperçoit quelques fantaisies en bronze. Sur les murs, un paysage, deux aquarelles, trois portraits de famille, cinq photographies de Nadar richement encadrées. Une table de jeu; sur cette table, plusieurs bougies. Un peu plus loin, un piano. Au fond, à droite, une porte. Çà et là des fauteuils, un sofa de lampas bleu, des tabourets. Sur la cheminée, un buste en bronze, sujet historique : Byron mourant à Missolonghi, ou Rossini appuyé sur une urne penchante comme le Rhin de Boileau. Invités de tout âge, de tout sexe et de toutes couleurs. On fait cercle. Deux vieillards, allant et venant, parlent de temps en temps à voix basse.

UNE DAME DE BEAUCOUP D'ESPRIT. — L'Académie française! Eh bien, vous me faites encore pas mal rire, vous! Ça devient une succursale de la cour du roi Pétau.

UN DES DEUX VIEILLARDS. — Un quart d'heure avant sa mort, M. Scribe avait prédit tout cela : il faut toujours croire à la parole des prophètes qui s'en vont.

UN MÉDECIN. — Avez-vous entendu dire que les Belges élevaient des chroniqueurs à la brochette, comme à Rome on élève certains chanteurs pour la chapelle Sixtine?

UN JEUNE HOMME FRISÉ. — Pourquoi la pastourelle n'est-elle plus de mode?

UN APPRENTI NOTAIRE. — Le *Times* prétend que Jud est allé à Chandernagor, afin d'y opérer sa jonction avec Nana Saïb.

LA DAME DE BEAUCOUP D'ESPRIT. — Dans ce cas, les deux feront la paire.

(*Murmures d'approbation dans toute l'étendue du salon.*)

UN DES DEUX VIEILLARDS. — Aujourd'hui les enfants de sept ans refusent de monter sur les chevaux de bois des Champs-Élysées, sous prétexte que c'est un passe-temps trop puéril. D'un autre côté, ces drôles dépensent en cigares l'argent qu'on leur donne pour acheter du sucre d'orge. Je vous dis que c'est la fin de la fin.

UNE DEMOISELLE QUI A COIFFÉ SAINTE CATHERINE. — C'est la faute des journaux à deux sous.

LES QUARTIERS DE PARIS, — par G. Randon.



9488

1er arrondissement. — QUARTIER DES HALLES.
Le Louvre du peuple. — Hercule et Pomone.



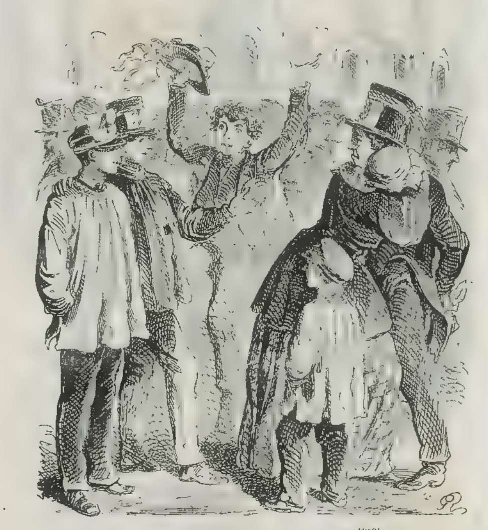
9489

2e arrondissement. — QUARTIER DE LA BOURSE.
Les affaires, c'est l'argent des autres... Enrichissons-nous!



19490

3e arrondissement. — LE MARCHÉ DU TEMPLE.
La bourse ou la vie.



19491

4e arrondissement. — LA PLACE DE L'HOTEL DE VILLE.
Jean qui pleure et Jean qui rit. — Toujours la même comédie.

un grand benêt monté en graine. — C'est la faute de la mauvaise peinture.

la dame de beaucoup d'esprit. — Je crois bien plutôt que c'est la faute de la *Revue des Deux-Mondes*.

(*Sourires tout le long de l'auditoire.*)

un petit monsieur jaune. — Il n'y a plus de théâtre. L'esprit français cesse de payer ses échéances. Telle pièce est prise dans un conte de journal de modes; telle autre dans la défroque d'un mort; telle autre est si plate que les pompiers de service s'endorment à la première scène de la première représentation. La fameuse comédie de Polichinelle, qu'on voit en plein air pour deux sous, est encore ce qu'il y a de plus coloré et de plus jeune. Un auteur de ce temps fait-il jouer trois pièces en dix ans, le voilà fourbu comme s'il avait creusé le Simplon à coups de marteau. Quel siècle de petites choses! Quelles générations de Pygmées! Quand nos contemporains ont écrit trois scènes, ils croient sincèrement que les contemporains doivent s'occuper de décrocher les étoiles du firmament pour les attacher autour de leurs bonnets de nuit. Tout cela m'indigne; je m'en vais à Tombouctou.

une petite fille. — C'est-il vrai que l'année prochaine M. le ministre des finances fera timbrer les crinolines?

un grand dadais. — Moi, j'ai lu *le Pavé*, de George Sand; je m'apprête à lire *le Drac*.

la dame de beaucoup d'esprit. — Ah! par exemple, il faut bien avoir le Drac au corps!

(*On rit aux éclats jusque dans la pièce voisine.*)

la demoiselle qui a coiffé sainte catherine. — On dit : le théâtre s'en va; — les auteurs dramatiques n'ont pas pour deux sous vaillant d'invention dans la boîte osseuse; mais à quoi cela tient-il? C'est qu'on s'éloigne

LES QUARTIERS DE PARIS, — par G. Randon (suite).



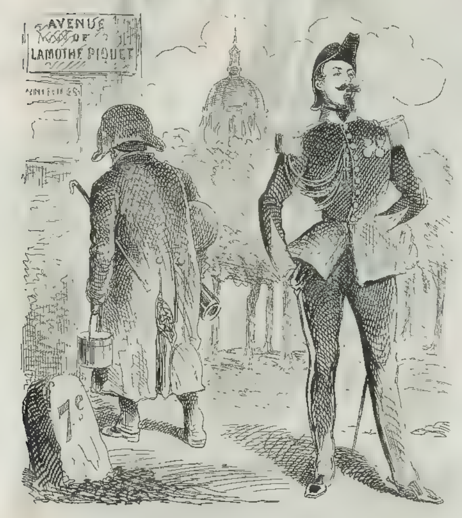
19492

3e arrondissement. — QUARTIER DU PANTHÉON.
De la rue Mouffetard à l'École polytechnique..... la longueur d'un cigare.
Les extrêmes se touchent.



19493

6e arrondissement. — QUARTIER DES ÉCOLES.
Les fruits secs de l'avenir. — La régie triomphe sur toute la ligne.



19494

7e arrondissement. — QUARTIER DES INVALIDES ET DE L'ÉCOLE MILITAIRE.
Hier. — Aujourd'hui. — Il fut. — Je suis!



19495

8e arrondissement. — QUARTIER DES CHAMPS-ÉLYSÉES.
Être et paraître. — A qui fera le plus de poussière!

des femmes. Chez les gens riches, on achète et on élève des chevaux; chez les gens d'une demi-fortune, on fait du canotage; chez les gens d'une situation médiocre, on cherche à s'arrondir; chez les gens qui n'ont rien, on cherche à avoir quelque chose. Quant à l'ancienne galanterie française, bernique. Comment avoir un scrupule d'esprit avec ces pratiques-là!

un imbécile. — Pour moi, mademoiselle, je pense que si les Beaumarchais du jour ne trouvent rien dans leurs écritoires, c'est parce que la génération actuelle a abandonné le noble jeu du tric-trac.

un des deux petits vieillards. — Messieurs, on trouve en ce moment au jardin des plantes un chimpanzé qui porte un pince-nez absolument comme un agent de change.

la dame de beaucoup d'esprit. — Vous savez peut-être que je suis allée pour voir l'église grecque du faubourg Saint-Honoré. Le suisse, qui est un moujick, m'a dit : « Madame, monsieur le curé n'est pas visible en ce » moment, ni madame la curée non plus. »

(*Explosion d'hilarité dans le salon.*)

sténographié et certifié conforme par

MAXIME PARR.

BONIMENT.

Mesdames et Messieurs,

Jusqu'à présent on ne vous a exhibé, dans de vulgaires ménageries, que de vulgaires animaux dont on vous a donné de non moins vulgaires définitions!

Il est temps, il est bien temps de faire sortir les expositions et les démonstrations zoologiques de l'antique ornière!

A ce siècle de lumière, d'offrir au soleil de la publicité la grrande ménagerie de la métempsycose.

LES ANGLAIS, — par WATTS PHILIPS.



MI-LORD!
Quel homme!....mais... quel sac!

A moi, mesdames et messieurs, à moi descendant de Pythagore, comme Jules Janin descend d'Horace, comme Edmond About descend de Voltaire, moins Molière, plus Beaumarchais, divisés par Paul-Louis Courier, Charles de Bernard, Honoré de Balzac, etc.; comme Champfleury descend de Boileau, Courbet de Raphaël, et le *Sans-Gêne* du *Figaro;* comme Arsène Houssaye descend de la dernière pantoufle de madame de Sévigné, et son fidèle Charles Coligny de la première mule de mademoiselle de

LES ANGLAIS, — par WATTS PHILIPS (suite).



MI-LADY.

Scudéri. — A moi, redis-je, mesdames et messieurs, de décrire les sujets de cette curieuse, nouvelle et magnifique galerie!

Je ne procéderai pas dans cette description comme le commun des naturalistes!... Non, mesdames et messieurs, loin de moi les genres, les races, les classes, les espèces, les séries, les familles, les branches, les ramifications, les bifurcations, les sections : « Souvent un beau désordre est un effet de l'art! » Vérité aussi neuve et

LES PAYSANS, — par Baric.


19498

— Vous travaillez donc toujours, papa Trougnoux?
— Oh! mon Dieu! j' n'ons toujou' ren qu' ça à faire entre mes repas!


19499

— Eh ben! quoi qu'y a ordonne le cirugien?
— D'li faire avaler du fer!...
— Du fer à c'te péquiote qui n' peut s'ment pas dégirer une feuille de salade! ben sûr qu'i s aura trompé!
— C'est ce que je m' disais.... c'est un remède de gevau, ça, du fer!...

aussi consolante que les drames de M. Adolphe d'Ennery! C'est pour arriver à ce désordre artistique que j'ai adopté dans mes démonstrations... je vous le donne en cent! je vous le donne en mille!! jetez votre langue aux chiens!!! que j'ai adopté... la sublime marche alphabétique, qui offre l'immense avantage de ne pas froisser l'irascible susceptibilité des individus soumis à votre examen

Car ces animaux sont bien plus susceptibles, à propos de rang, que l'illustre Alexandre Dumas, qui laissa modestement passer M. Frédéric Gaillardet en premier sur l'affiche de la *Tour de Nesle!* Ils sont tellement susceptibles qu'ils pourraient bien se révolter contre le magnanime ordre alphabétique lui-même, accordant la préséance à l'A sur le B, à l'*Écueil* sur *Gaëtana* par exemple! Or, comme la plupart de mes pensionnaires ont griffes et dents, becs et serres, leur rébellion offrirait un certain danger pour l'honorable assistance. C'est pourquoi, mesdames et messieurs, j'ai trouvé ingénieux, pour assurer votre sécurité, de les remplacer ici par une *pourtraicture* vive et animée.

Mais avant de commencer ton exhibition, qu'est-ce, me direz-vous, que ta *Ménagerie de la métempsycose?*

Pythagore, — votre bébé sait cela, — affirme que l'âme humaine, après s'être déshabillée bon gré, mal gré de sa primitive enveloppe, entre au corps d'un animal quelconque, — probablement par décence ou pour se garder du froid.

Mais le progrès a marché depuis que ce vieux cuisinier servit sa table de multiplication à la Grèce divisée. Maintenant, l'homme n'attend pas son décès pour prendre place parmi les bêtes, messieurs; et la voix du peuple, qui est, prétend-on, la voix de Dieu, a désigné sous leurs noms de jadis, dans notre espèce et la vôtre, mesdames, plus d'un héros de la transmigration ascendente.

Encore un mot, respectable auditoire! Vous trouverez dans ma galerie l'individu très-connu auprès du sujet très-rare : j'ai voulu rendre ainsi ma collection plus complète et plus instructive; aussi j'espère que vous me direz, comme Pandore à son brigadier : — Vous avez raison!

Dans cette douce espérance, et puisque vous avez payé avant d'entrer,...

Suivez ma baguette! — et voyez le tableau!

I.

A.

Aigle! Ce superbe oiseau n'a pas de plumage bien distinctif; son signe caractéristique est plutôt dans le regard, comme l'établit la locution : *un œil d'aigle*. Il peut appartenir à diverses castes de la société, à la condition d'être le premier hors ligne dans l'élite de sa classe. Cet individu devient infiniment rare depuis le temps de l'*aigle de Meaux*, témoin ce dicton fréquemment appliqué de nos jours : *ce n'est pas un aigle*. Pourtant certains naturalistes littéraires affirment qu'il en existe un à l'immense envergure, vivant solitaire, mais libre, foudroyé, mais formidable toujours, sur un rocher de la Manche. On a eu un autre aigle à Paris; hélas! celui-là se faisait voir en cage moyennant rétribution, après boniment à grand orchestre à la quatrième page des journaux quotidiens.

L'*aiglon* est plus commun que l'aigle, mais il reste trop souvent à l'état d'éternelle enfance quand il vit; souvent aussi on leur coupe les ailes avant l'âge adulte.

Ane. Cet animal est trop connu de vous, messieurs, pour que je m'appesantisse sur lui. Vous l'avez rencontré adolescent refusant de brouter les racines grecques ou autres. *Anon*, il dédaignait la pâture amère, mais salutaire du savoir; âne fait, il ne sait même plus dédaigner l'opposé de sa balourdise : il est bête comme... lui-même, ce qui ne l'empêche pas d'occuper parfois, de toute son ampleur obtuse, quelque place importante dans l'écurie sociale. Sa femelle, l'*ânesse*, n'est pas aussi répandue, mesdames, et je laisse à votre tact de deviner les nuances de son caractère. Une de ses variétés, l'*âne rouge*, compte parmi les êtres malfaisants de la création : *Mauvais comme un âne rouge*, a dit la sagesse des nations! Vous l'avez connu petit ou grand dans plus d'un ménage, acariâtre, entêté, piailleur, maugréant sans raison après tout et contre tous, en sa qualité d'âne. On l'a remarqué dans le champ de la presse donnant son coup de pied à Hugo en exil, à Béranger mort, à Alfred de Musset enterré.

Anguille. Un poisson diplomate et subtil, mesdames et messieurs, que vous avez souvent tenu pour voir « ce qu'il a dans le ventre », et qui vous a toujours échappé.

Araignée! Défiez-vous, jeunes gens! Vous ne la connaissiez guère sous ce nom : elle tend ses toiles autour de certains tapis verts, où on l'appelle « madame de Saint n'importe qui », auprès de mademoiselle Chose, artiste en n'importe quoi, qui la titre maman ou ma tante; et chez M. Gobsechs, un de ses pseudonymes.

Autruche! Heureux échassier, envié de tous les goinfres, dont les facultés digestives devraient être surtout départies à la Bohème, exposée plus que quiconque à n'absorber que des cailloux ou des couleuvres. Mais, si vous avez dîné avec une autruche, l'avez-vous remarqué? presque toujours son merveilleux estomac, doublé et chevillé en acier, se dérobait sous le frac d'un collégien.

Aspic! Affreux être, messieurs et mesdames! Vous l'introduisez dans votre intimité; il prend vos secrets, les triture en venin, imprègne ses crochets de la mixture empoisonnée, puis vous mord ensuite à la première occasion. Une variété de ce reptile hante aussi les théâtres et feuilletons du lundi; — suivant les auteurs dramatiques : celle-là tue, rien qu'en sifflant ou en bavant sur le papier, sinon des hommes, au moins des idées — quelquefois.

Jules Cauvain.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Un de nos modernes bas-bleus, trop connu, hélas! par la publication scandaleuse de certains *mémoires*, parlait d'une petite ouvrière qu'elle protégeait, et disait qu'elle avait, malheureusement pour elle, les *quatre points cardinaux* du malheur.

On lui demanda une explication, qu'elle donna en ces termes :

« Être sotte, laide, pauvre et... sage, voilà les quatre » points cardinaux du malheur d'une femme! »

⁂ — Pourquoi donc a-t-on décoré *Machin?*

— Je pourrais vous répondre : Parce qu'il ne l'était pas; mais je préfère la vérité à une plaisanterie. C'était après 1830, *Machin* possédait le secret d'un ministre et ne le révéla pas.

— Bon! je comprends. On lui mit une croix sur le cœur, parce qu'il y avait enterré un secret.

*** Un ambassadeur anglais, grand ami du plaisir, ne manquait pas une occasion de bal masqué à l'Opéra.

Le roi Louis XVIII, qui aimait à plaisanter, lui dit en riant, dans une audience intime :

— Mylord, vous ne venez pas seulement faire les affaires de votre patrie à Paris; vous venez aussi y faire l'amour.

— Non, sire, répondit-il, je l'achète tout fait.

*** Entre amis. — Charles, viendras-tu dîner demain chez moi, sans façons... à la *fortune du pot?*

— Je ne puis accepter que la moitié de ton invitation.

— Pourquoi?

— J'accepte la *fortune*, mais je te laisse le *pot*.

*** Causerie de biches. — Je te dis qu'Hector et Amanda finiront par s'adorer!

— Allons donc! des gens qui se querellent sans cesse?

— Innocente! de même que tout chemin conduit à Rome, tous les chemins mènent à l'amour.

*** Pensée philosophique que je prête pour placer sur un album. — « Le chagrin qu'on n'a pas vaut mieux « que tout le bonheur qu'on pourrait avoir. »

*** Je connais un docteur qui exècre les médecins homœopathes; lorsqu'il arrive chez un nouveau client, il lui demande toujours s'il a été soigné par une de ses bêtes noires.

Hier, il entre au logis d'un pauvre diable qui l'avait fait appeler, et, selon son habitude, il lui dit :

— Quel est le médecin qui vous a traité? Est-ce un homœopathe?

— Non, mon bon monsieur... c'est pas un nommé Opate, c'est un nommé Pruneau.

*** Citation de lord Byron pour la complète satisfaction des dames qui ont les cheveux noirs. — « Une » brune est à elle seule un sérail. »

Je tâcherai de trouver quelque jour un pendant destiné aux blondes.

*** M. X..., qui a eu de nombreux malheurs conjugaux et qui n'en est pas plus triste pour cela, répète volontiers que, s'il eût vécu au moyen âge, son ambition aurait été de devenir le roi des ribauds.

— Pourquoi cette fonction plutôt qu'une autre?

— Parce que chaque mari reconnu *minotaurisé* lui devait alors un écu par mois.... A Paris, ma fortune eût été faite en moins d'une année.

*** Un mot qui n'est pas neuf, mais qui n'en est pas moins joli.

Une grande dame félicitait Sophie Arnoult de son talent de comédienne et lui disait :

— Je n'ai jamais entendu parler avec autant de charme.

Sophie Arnoult lui répondit :

— Madame n'est donc pas une femme qui s'écoute?

*** Privat d'Anglemont entre un soir à Mabille.

Deux biches émoustillées par ses allures excentriques l'incendient d'œillades à la Congrève.

Privat les aborde et se met en frais... de conversation.

Ses interlocutrices sont fort intriguées. La première se hasarde enfin à l'interroger :

— Mon Dieu, monsieur, pourrait-on savoir qui vous êtes?

— Comment donc? répond Privat.

« Je suis homme, madame, et malheureux *de l'être...* »

— Un homme *de lettres!* s'écrie la seconde biche. Filons, ma chère, nous sommes volées!

*** Dans la *Grâce de Dieu*, reprise à la Porte-Saint-Martin, il y a un ballet de Polichinelle; c'est Honoré Brichard, pseudonymé John Blick par son directeur, qui danse le pas principal sur des échasses.

A l'une des représentations, Colbrun va, après la danse, dans les coulisses, et dit qu'il a vu le ballet dans la salle.

— Tant pis! s'écrie Polichinelle-Brichard, je n'étais pas en train ce soir. J'ai bu une chope après mon gloria, ça m'a troublé, je mets mes échelles, j'entre en scène pour mimer.... Ciel! plus de salive dans la bouche!

— Heureusement, réplique Colbrun, tes échasses en avaient pour toi.

Luc Bardas.

THÉATRES.

M. Émile Perrin vient d'inaugurer sa rentrée à la direction de l'Opéra-Comique par un succès. Le *Joaillier de Saint-James*, libretto en trois actes de MM. Saint-Georges et Leuven, musique de M. Albert Grisar, est une œuvre très-réussie.

En 1838, le théâtre de la Renaissance jouait un opéra-comique intitulé *Lady Melvil*. C'est cet ouvrage remanié et complété par les auteurs, et surtout par le musicien, qui est devenu le *Joaillier de Saint-James*.

Dix ou douze morceaux nouveaux ont été écrits par M. Albert Grisar, c'est donc bel et bien une partition nouvelle. M. Émille Perrin est le directeur qui a su le mieux mettre à sa vraie place le compositeur original et charmant, éminemment français, que l'on appelle Albert Grisar. Après l'*Eau merveilleuse*, un petit chef-d'œuvre, il fut huit années absent et muet, et l'on ne songeait guère à lui, quand ses amis parvinrent à faire représenter *Gilles ravisseur*, le 12 février 1848, à la veille d'une révolution qui faillit lui être fatale.

Un des premiers actes de l'administration de M. Émile Perrin fut de remettre en honneur cet autre chef-d'œuvre dédaigné. Bientôt il lui joua les *Porcherons*, puis vinrent *Bonsoir, monsieur Pantalon*, le *Carillonneur* et le *Chien du jardinier*. M. Perrin a une grande foi dans ce talent si vif, si mélodique, dans cette individualité originale et distinguée. Rien de plus populaire, de plus expressif, de plus compréhensible que la musique de M. Grisar, et cependant rien de moins vulgaire. Il plaît à la foule sans lui sacrifier rien de la dignité ni des délicatesses de l'art.

Le poëme pourrait être intitulé *les Imprudences d'un bijoutier amoureux*. Nous y voyons un joaillier de Saint-James amoureux de la marquise de Richmond (autrefois lady Melvil), et lui faisant anonymement cadeau d'une parure de cent mille francs constituant toute sa fortune.

Un trop léger ouvrier du joaillier, afin de réparer la faute de son patron, en commet une autre bien plus forte. Il vient, la nuit, reprendre la parure de diamants. Le joaillier amoureux est accusé de vol. Puis, après les évolutions d'une intrigue habilement agencée, la marquise apprend la vérité; son joaillier n'est pas un voleur, ce n'est pas non plus un manant, puisqu'il descend des d'Olivieri, et elle peut l'aimer, l'estimer et l'épouser. C'est ce qu'elle fait.

Le rôle du joaillier comptera au rang des plus belles créations de Montaubry, l'élégant ténor; après lui vient Couderc, qui est un ravissant comte d'Esbignac; il interprète ce personnage avec une verve, un esprit et un comique incomparables. Il chante en grand *diseur*.

Mademoiselle Monrose a joué avec beaucoup d'élégance la marquise de Richmond. Quant à Sainte-Foy, il a chanté les couplets du troisième acte avec une sensibilité vraie, expressive, qui a excité l'émotion. Lui, si habitué à faire rire, il a trouvé le secret de nous attendrir.

Il y a dans l'opéra de *Lucrezia Borgia* de Donizetti de charmants morceaux, et dans le finale du premier acte, dans la grande scène du deuxième et dans la scène du dénoûment, le compositeur s'est parfaitement identifié avec la situation.

Naudin, — l'un des nouveaux admis aux Italiens, — a chanté avec infiniment de charme et de pureté. Il a bien fait de venir à Paris, et les ovations qu'il y reçoit donnent la suprême consécration à son mérite.

Madame Penco est une Lucrèce Borgia que sa beauté ferait absoudre par bien des gens.

Mademoiselle Trébelli porte avec grâce le costume masculin, et remplace madame Alboni, pour qui ce personnage est devenu physiquement impossible. Elle n'a à chanter qu'une romance et le fameux brindisi, mais elle les chante avec une voix bien accentuée, un esprit parfait et un entrain qui provoque les applaudissements. On remonte pour elle *Tancredi*, à la grande satisfaction des dilettanti qui aiment la musique qui charme et ne fatigue pas.

On en revient toujours au vrai et au naturel.

Albert Monnier.

Le grand bal annuel au profit de la caisse de secours et pensions de l'Association des artistes dramatiques aura lieu le samedi 22 mars, toujours dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique. De nombreuses demandes de billets sont faites aux dames patronesses, dont la presence donne tant de charme à cette brillante et joyeuse réunion. Cette fête toute spéciale, la plus belle de toutes celles qui sont données pendant la saison d'hiver, aura le succès de vogue des années précédentes.

BAL D'ENFANTS, paré, travesti, donné le lundi gras, 3 mars, de midi à cinq heures, dans la magnifique salle des Concerts Herz, rue de la Victoire. Ce bal, tout d'entrain, de grâce et de naïveté, réunit chaque année une foule joyeuse d'enfants, riant, sautant et gambadant, sous les yeux de leurs mères, aux accords mélodieux de l'orchestre renommé des bals de la cour. C'est le coup d'œil le plus charmant, la plus douce féerie dans la plus aimable nature.

Dimanche gras, d'une heure et demie à cinq heures du soir, bal d'enfants, paré et travesti, au Casino, rue Cadet, la nouvelle salle étant très-claire, le bal aura lieu au jour et sans luminaire. On trouve des billets de famille à prix réduits, passage Jouffroy, 19, au bureau provisoire du Casino.

RÉPONSES AUX POURQUOI ET AUX PARCE QUE

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Pourquoi cette question si simple : « Comment vous portez-vous? » présentée poliment par un homme d'un certain âge, offense-t-elle ce monsieur?

Parce qu'elle n'est pas honnête (*pas au net*).

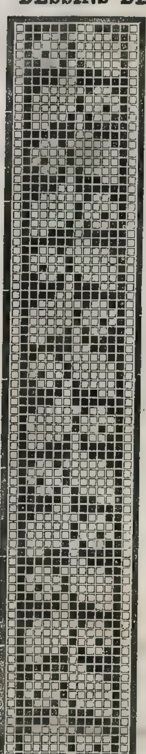
N° 2. Pourquoi nous autres Français aurions-nous tort, d'après les apparences, d'accuser ces gens de manquer d'ordre?

Parce que ce sont des êtres rangés (*des étrangers*).

N° 3. Pourquoi cette dame a-t-elle, avec raison, toute confiance dans ce vilain petit être?

Parce que c'est un nain fidèle (*un infidèle*).

DESSINS DE CROCHET, FILET ET TRICOT.



Album contenant un fort grand nombre de dessins et représentant une valeur de plus de 30 fr. au prix ordinaire de ces sortes de dessins.

Cet Album, qui a été fait pour être donné en prime aux abonnés des *Modes parisiennes*, se vend 15 fr. dans le commerce, et se donne par exception pour 6 francs, rendu *franco*, aux abonnés du journal. Nous ferons la même concession aux abonnés du *Journal amusant*.

Ceux qui désireront l'Album de dessins de crochet n'auront à nous envoyer qu'un bon de poste de 6 francs, et nous leur adresserons cet Album franc de port.

Adresser un bon de poste de 6 fr. à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.

ŒUVRES DE DAUMIER.

Daumier, le premier caricaturiste de notre temps, a complétement cessé de faire de la lithographie; nous avons acheté à la propriété du journal *le Charivari* tout ce qu'elle possédait de dessins de son ancien dessinateur, et nous le réservons pour nos abonnés, auxquels nous le céderons à un prix tout particulier, tout exceptionnel pour eux.

LES CANOTIERS.	1 Album.
LES PASTORALES.	1 Id.
LES BAIGNEURS.	1 Id.
LES BAIGNEUSES.	1 Id.
LES BONS BOURGEOIS.	2 Albums.

Chaque Album broché est du prix de 15 et 16 fr.

Le prix — pour nos abonnés — est réduit à 6 fr. par Album pris au bureau, et 7 fr. envoyé franc de port dans toute l'étendue de la France.

MESSIEURS NOS FILS
ET
MESDEMOISELLES NOS FILLES,
PAR RANDON.

Notre collaborateur ne trouvant pas dans le *Journal amusant* un débouché assez grand pour l'écoulement de sa verve sur les grands ridicules de nos petits enfants, a réuni dans un Album une grande quantité de sujets dans le genre des dessins intitulés IL N'Y A PLUS D'ENFANTS; il les a lithographiés, et cet Album forme un recueil très-amusant que nous offrons à nos abonnés au prix réduit de 7 fr. rendu franc de port, au lieu de 10 fr. qu'il se vend dans le commerce.

Pour recevoir franco l'Album *Messieurs nos Fils et mesdemoiselles nos Filles*, il suffit donc d'adresser un bon de poste de 7 fr. à M. Philipon, 20, rue Bergère.



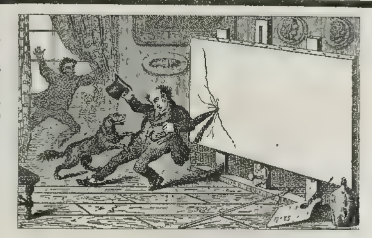
CARTES DE VISITE AMUSANTES

SERVANT AUSSI, DANS LES REPAS DE FAMILLE ET D'AMIS, A MARQUER A TABLE LA PLACE DES CONVIVES.

Ces cartes, qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM. Maurisset et Grevin: elles sont coloriées à l'anglaise, c'est-à-dire imprimées en deux teintes. Dans une partie du dessin, l'artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite, — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table.

Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité, c'est un amusement pour les convives. — Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. Philipon, 20, rue Bergère.





JUPITER ET HÉBÉ, PAR PRADIER.

FABRIQUE DE BRONZES D'ART
POUR PENDULES ET AMEUBLEMENT.
SUSSE Frères
31, PLACE DE LA BOURSE,

Brevetés de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, et du roi des Pays-Bas.

Éditeurs de plus de 700 modèles par Pradier, Cumbervorth, comte de Nieuwerkerke, baron Marochetti, Mélingue, Lequesne, etc., et des réductions d'antique par le procédé Sauvage.

EXPOSITION PUBLIQUE AU PREMIER.

Grand choix de pendules de 50 à 1,000 fr. — Garde-feu, suspensions, lustres, etc.

POUR LA GARANTIE DE L'ACHETEUR, TOUT EST MARQUÉ EN CHIFFRES.

Le Propriétaire-Gérant : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 323. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 8 Mars.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

NOS TROUPIERS, — par G. RANDON.



19500

— Si j'étais ministre de la guerre, j'ordonnerais que chaque homme au lieu de deux rations par jour en reçoive quatre, avec seulement un demi-litre de vin par repas. Je serais sûr alors d'immortaliser mon nom comme pas un dans toute l'armée française.



19501

— Je me demande pourquoi quand le major m'a ouvert mon panaris je n'ai pas pu m'empêcher de crier, tandis que ce pauvre Chabrasson qui a eu la tête emportée à côté de moi à Magenta n'a pas seulement soufflé le mot.

— Cela vous étonne! Si vous connaissiez mieux le cœur humain, vous sauriez que les grandes douleurs sont muettes.



19502



19503

L'AMOUR AU PAS GYMNASTIQUE.

HUIT JOURS AVANT.

O CHÈRE AMBROISINE! je sens que mon cœur battra pour vous jusqu'à extinction de chaleur naturelle!

QUINZE JOURS APRÈS.

O Ambroisine! si vous saviez combien votre conversation me bassine!

M. COURBET OUVRE UN ATELIER!... — par Henri Oulevay.



M. Courbet ouvre un atelier d'élèves, allons bon, boum! baoûmm! braaaoûmmm!!!
(Réalisme concentré, bière à quarante centimes la canette.)

La livraison 62e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait du maréchal Vaillant, dessiné par M. Llanta, d'après la photographie de MM. Mayer et Pierson.

PAR MONTS ET PAR VAUX,

PAR M. JACOB DE LA COTTIÈRE

Il y avait une fois, du temps de la Régence, au café Procope, un homme d'esprit qui venait prendre tous les matins sa demi-tasse ayant à la main un pistolet chargé jusqu'à la gueule. — Mais pour qui ce pistolet? lui demandait un lecteur de gazettes qui faisait sa partie. — Pour casser la tête à celui qui aura le malheur de parler devant moi du Mississipi. — Et de fait, grâce au pistolet chargé et à la fierté menaçante de son attitude, l'homme d'esprit prenait son café, faisait sa partie de dominos et lisait les charades du jour sans avoir à entendre ce mot qu'il redoutait tant. — Je me suis demandé déjà bien souvent si le même expédient ne serait pas de mise à propos des livres qu'on fait sur la Suisse.

Ah! la Suisse, verte, naïve, mélodieuse, sublime, comme ils nous l'ont gâtée! Je n'exagère pas, si je pose en fait qu'on a noirci sur elle plus de papier qu'il n'en faudrait pour construire une pyramide plus élevée que ses Alpes. La Suisse de Jean-Jacques Rousseau, la Suisse de madame de Staël, la Suisse d'*Obermann*, la Suisse de Byron, la Suisse d'Alexandre Dumas, la Suisse de Töpffer, la Suisse de Desbarolles, la Suisse des commis voyageurs de telle ou telle *Revue* à couverture ventre-de-biche! Y a-t-il donc des genres de Suisses, et, pour changer, vous voyez bien que c'est toujours la même, puisqu'on ne cesse pas de nous la servir, en prose, dans des volumes de trois cents pages, avec préface, post-face et vocabulaire *ad hoc!*

Ne trouvez-vous pas que ce soit un singulier pays que notre France, où tout passe et où tout demeure? où on se moque cent ans de suite d'un même travers, en le pratiquant avec héroïsme cent ans de suite? où l'on crie pardessus les toits : « Voilà une chose qui n'est plus de mode! » mais où cette chose n'est jamais remplacée? où l'on se dit amoureux avant tout de nouveauté, de rajeunissement, d'invention, de mobilité, et où l'on ne change, au plus, tous les six ans, que la forme de son chapeau? En commençant, je parlais du pistolet chargé du café Procope, à l'effet de casser la tête à qui oserait écrire un livre sur la Suisse. Tout bien examiné, cette hardiesse ne serait point praticable. L'amour de la routine ne vous permettrait pas, monsieur, cette audace de critique.

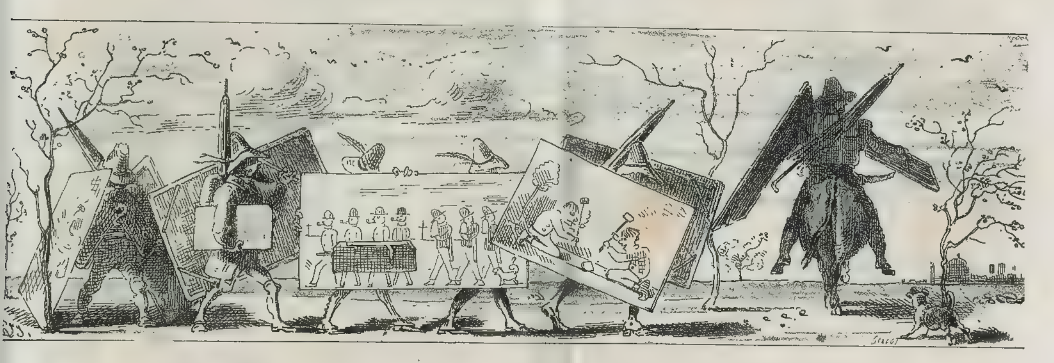
Puisque je tiens ce sujet par la racine, j'en veux conclure que comme on s'obstine à écrire des livres sur les bords du lac Léman, sur l'Oberland bernois, sur Lucerne et tout ce pays étrange, il faut savoir se faire une raison et les lire courageusement. Après tout, il n'y a pas tant à crier. La Suisse, dont tous les grands paysagistes de l'écritoire nous ont parlé en si belle prose, n'est pas encore connue. Est-ce que, cet été, un rédacteur du *Journal des Débats* n'y a pas inventé la mer de glace? Vous me direz que Benjamin Constant avait déjà parlé jadis de cet océan immobile et grandiose. Il n'importe; M. E. Deschanel n'en a pas moins tenu à rapporter la description de la mer de glace dans sa valise, et le *Journal des Débats* s'est obstiné à la faire lire à cent mille lecteurs qui ne la lui demandaient guère.

Tout ce qu'on écrit sur la Suisse passe fort bien. Je prédis à ce livre de M. Jacob de la Cottière, *Par monts et par vaux*, qu'il amusera, et, dans ce journal, je ne puis pas mieux dire. En parcourant le pays des biftecks d'ours, l'auteur n'oublie pas qu'il a voyagé uniquement pour charmer ses loisirs. Il voit les choses plus en touriste qu'en poëte, plus en fin mangeur de carpes pêchées dans le Rhin ou dans les lacs qu'en philosophe qui va régenter les nations. C'est bien quelque chose que cette

M. COURBET OUVRE UN ATELIER!... — par Henri Oulevay (suite).



Tous les ans, à l'époque de la philogéniture des hannetons, on fera sous la direction du maître, et pour se retremper, un petit voyage à Ornans,



d'où l'on reviendra frotté d'huile pour la lutte et chargé de casseurs de pierres et d'enterrements du cru à faire frémir le jury de peinture le plus robuste.

modestie dans un temps où le premier petit drôle qui a craché cent lignes sur du papier se pose en Manfred ou en Titan. — Une chose m'a surtout frappé dès les premiers chapitres, je veux parler du soin que prend l'écrivain de parler en homme juste des bonnes hôtelleries et en juge sévère des mauvaises. Voilà une façon de rendre service à l'humanité que je préfère infiniment à l'action de répandre à travers le monde de la graine d'aphorismes.

Cette pensée, assurément très-philanthropique, de faire quelque chose d'utile, a inspiré à M. Jacob de la Cottière l'idée ingénieuse de placer en tête de son volume une sorte d'*index* que je vous recommande; c'est un vocabulaire indispensable à tout voyageur novice et où l'on donne le sens véritable des mots usités à travers les cantons de ce que les métromanes de romances continuent d'appeler « la belle Helvétie ».

Laissez-moi vous en donner un extrait.

« Billets de places. — En anglais *pocket ticket* (billets de poche), ainsi appelés, parce que, dans les deux langues, ils n'assurent pas toujours votre départ, et que l'on est obligé de les tenir plus souvent à la main que dans son gousset.

« Distances. — Sur les montagnes, se méfier de ces deux expressions : *en droite ligne* et *à vol d'oiseau*.

« Draps de lit. — En Suisse et sur les bords du Rhin, lisez *serviettes*. »

Voici, par exemple, un excellent précepte d'hygiène :

« Eau. — S'abstenir de boire de l'eau des glaciers, à moins de la couper de kirsch-wasser à haute dose. Töpffer compare les séduisants murmures de ces sources, leur fraîcheur si pleine d'attraits, au chant des sirènes. En fait de boisson le vin empâte la bouche, le café irrite et altère, le thé seul rafraîchit. »

Il n'est pas mal de faire une pause au mot que le voyageur aime si bien à analyser, à commenter et à faire connaître.

« Hôtels. — Souricières dont il faut soigneusement étudier les abords, inspecter l'intérieur et ne s'y installer qu'après conventions bien stipulées. »

Dans la suite du même sujet, le touriste de *Par monts et par vaux* rencontre cette autre observation dont chacun de nous peut faire son profit.

« Lit. — En Suisse et sur le Rhin, à l'article draps, la paille et le thé rustique remplace généralement le crin plus propre, dans ces pays, à confectionner les bagues que les matelas. »

Encore du même genre, mais il n'y a rien de superflu :

« Maitre d'hôtel. — Beau monsieur tout de noir habillé et cravaté de blanc, toujours obséquieux et patelin, quelquefois papelard; il faut vous en méfier comme du meilleur de vos ennemis. »

Toujours l'hôtellerie et ses annexes.

« Serviettes. — Lisez *Draps de lit*. »

Tout le livre ne roule pas sur ce ton frivole. En parcourant ces cantons si divers, le touriste ne perd de vue aucune de leurs beautés. Y a-t-il en Suisse un seul site qui puisse ne pas faire rêver? Les monts ont par là une majesté qui remuerait l'âme la plus endormie. Sur tous les versants, l'homme se trouve en face de l'infini. Après les torrents, les mers de glace, les grands pins jetés en manière de ponts sur l'abîme, le chamois qui se sauve en bramant, l'avalanche qui s'avance en ouvrant ses longues ailes de neige, on rencontre de cent pas en cent pas de ces caravanes d'Anglais qui sont maintenant partout, et particulièrement de ces belles miss aux cheveux d'or et aux yeux bleu de mer si bien faites pour donner de l'animation au paysage. Vous pensez bien que l'auteur de *Par monts et par vaux* n'oublie aucun de ces détails. Ainsi le livre de M. Jacob de la Cottière est un excellent *vade-mecum* qu'on ne saurait trop recommander à ceux de nos promeneurs qui ne redoutent point d'aller faire le tour traditionnel en Suisse.

Emportez-le pour le lire en voyage ou lisez-le au retour, mais lisez-le, et vous n'aurez pas perdu votre temps.

Ph. A.

BONIMENT.

II.

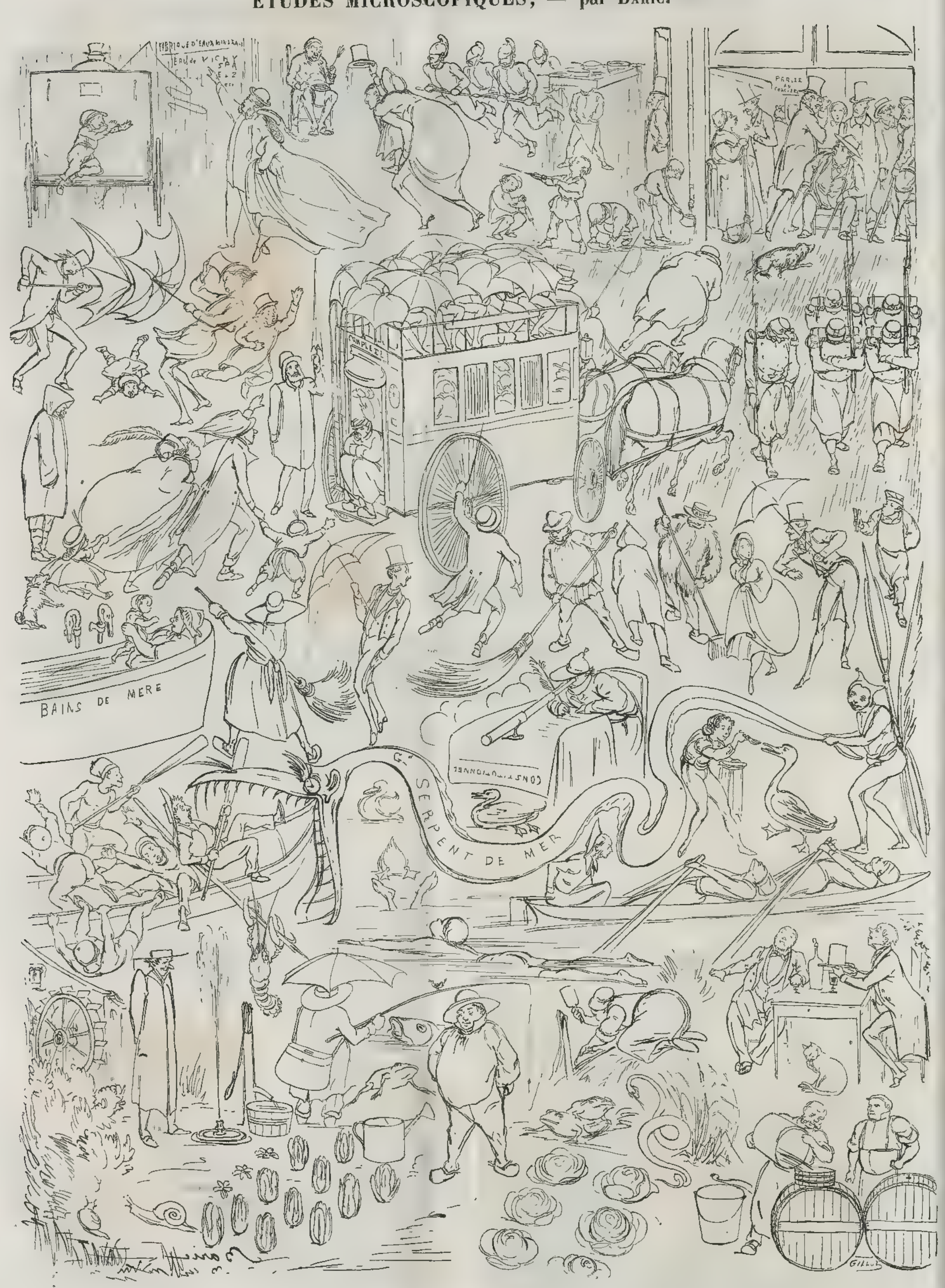
B.

Babouin. Ce singe envahit de plus en plus notre société, et, chose étrange, madame, vous-même, vous si gentille, un gros bobo à votre lèvre rose, et vous êtes exposée à *le* devenir. Les trois quarts de l'humanité, hélas! peuvent se dire mutuellement : *quels babouins!*

Basilic. Un lézard inquisitorial à l'œil perçant, qui a été peut-être votre tuteur, mademoiselle! ou votre tante, belle veuve! ou votre professeur, espiègle écolier!

(*Voir la suite page* 6.)

ÉTUDES MICROSCOPIQUES, — par Baric.



GOUTTE D'EAU VUE AU MICROSCOPE.

LE DIMANCHE D'UN COLLÉGIEN, — par GILL.



19508

DU SAMEDI SOIR AU DIMANCHE MATIN. — Ne pas fermer l'œil de la nuit. — Projets roses pour l'avenir.



19509

NEUF HEURES DU MATIN. — Sortir avec son père, lui expliquer qu'on a été le dernier à la *composition*, mais qu'on est le plus fort de la classe.



19510

DIX HEURES. — Arriver, embrasser, déjeuner vigoureusement. Après le café, demander un petit verre pour s'éclaircir la voix, et enthousiasmer son père qui ne sait pas le latin en lui récitant deux pages du *De Viris*.



19511

ONZE HEURES. — S'insinuer dans la cuisine sous prétexte de donner à Véronique une recette de Lucullus, mais en vérité pour admirer les formes de ladite Véronique en conjuguant de mémoire le verbe *Ardeo*.



19512

Fumer bravement son cigare, à seule fin de prouver à Véronique qu'on est un homme.



19513

Ne rien prouver à Véronique de ce qu'on aurait voulu.



19514

UNE HEURE APRÈS MIDI. — Départ pour les Tuileries. Rencontrer son *pion*, le toiser sévèrement, négliger absolument de le saluer.



19515

Affecter avec les promeneuses ce petit air décidé qui plaît tant aux femmes.



19516

QUATRE HEURES. — Retour au domicile paternel. Consacrer quelques instants aux tranquilles plaisirs de la famille.



19517

SIX HEURES. — Se livrer à une nourriture saine mais abondante. Après le café, déclarer que, pour cause d'indisposition subite, on ne saurait avant quelques jours retourner à Chaptal.



19518

HUIT HEURES. — Effet de la précédente déclaration et réincarcération rapide.



19519

Tout en se couchant, prouver à Vermisset, qui n'est pas sorti, qu'on a voltigé de fleur en fleur.

Bécasse. Ne l'avez-vous pas promenée, jeune homme, sèche, maigre, ridée, avec des plumes d'avant le déluge; ou bien adolescente, rougeaude et gauche, avec un plumage aux nuances criardes? Dans son âge mûr, n'avez-vous pas été poursuivi par son ramage aigre et irritant? A toutes les époques, ne l'avez-vous pas appelée : *vieille bécasse?*

Bélier. Le latin dans les mots brave la bienséance, — et le quartier Bréda aussi; — aussi renverrai-je aux Vénus de cette Paphos municipale les curieux ou les curieuses de l'analyse technique de tes qualités, ô animal solide des reins et « prompt au déduict », dont on dit : — *C'est un bélier!*

Biche. Une des bêtes les moins sauvages et les mieux acclimatées à Paris : son type est tellement répandu, il a été si souvent photographié, qu'en essayer le moindre trait ici, c'est tomber dans la contrefaçon. Le contraire de sa sœur des bois, la biche parisienne ne s'effarouche de rien, elle mange dans toute main qui lui tend une feuille... de papier-Garat, elle tond le pré de la Bourse un peu plus que la largeur de sa langue. Un troupeau mâle, dont le *bramement* indique suffisamment le but, la suit et la poursuit sans cesse. Elle gîte communément dans les myrtes fictifs de Bréda ou de Notre-Dame de Lorette : ce dernier mot est un de ses sobriquets. Un de ses signes distinctifs a été longtemps l'exagération de sa croupe, maintenant elle affecte de balayer les ruisseaux avec sa queue : est-ce par esprit d'analogie?

Bœuf. Soufflant, suant et renâclant, lourd d'esprit et pesant de corps, il s'est *épaté* dans votre voisinage sous l'habit d'un manufacturier, d'un marchand de bestiaux, même d'un boursier, — proh pudor! — et vous avez murmuré au moins mentalement : « *Gros bœuf, va!* »

Bouc. Bouchez-vous le nez!... Il est à toutes les représentations où l'on déshabille le genre féminin de l'espèce bovine. Son lubrique lorgnon se braque de l'orchestre en haut, si le point de vue se compose de *rigolbochades;* se plonge du balcon en bas, si la perspective n'a pas de corset. Ne montez jamais un escalier devant lui, madame, et ne passez point sur l'éclair de sa cave. S'il vous touche, souvenez-vous du tissu moelleux de la robe d'Elmire, tant prisée par Tartuffe. Au reste, cela ne vous coûtera guère de vous défendre du bouc, qui ordinairement dépasse la quarantaine, est couperosé de teint, cynique de gestes, et... bouchez-vous le nez!

Brebis. Ne pas la prendre pour la femelle du bélier. Son nom englobe les deux sexes, quand il qualifie le troupeau spirituel confié à la garde du bon pasteur. La brebis proprement dite, vous l'avez vue en robe blanche comme son innocence, timide et frissonnante sous l'œil convoiteux du loup ou sous le regard fascinateur du lion. Par malheur, il existe des *brebis galeuses* dont le mal est contagieux : parquées au collége, par exemple, elles poussent leurs compagnons à devenir des ânes; dans le monde, elles infectent de vices, par le contact, les natures pures mais faibles. O maris! éloignez du bercail domestique la brebis galeuse, — pourquoi pas galante en ce cas? — qui pourrait vous inciter à manier le canif anticonjugal, — ou donner à votre femme l'envie d'en essayer la pointe dans le contrat!

Buffle. Ne vous a-t-il pas coudoyé brusquement, peut-être sans y prendre garde, pour entrer avant vous au théâtre? Ne vous a-t-il pas écrasé, vous, pékin, de toute la splendeur massive de sa personne sanglée dans l'uniforme? Mais aussi quelle revanche vous avez prise sur lui dans un salon comme il faut! car il tient de la nature pesante du bœuf, ce buffle uniquement fort des épaules.

Buse. Cet oiseau offre beaucoup des caractères de l'animal qu'on appelle âne. Sa stupidité pourtant n'a pas la nuance d'entêtement du quadrupède susnommé, elle est franche, naturelle; aussi, à Jocrisse lui-même, on peut crier : *Quelle buse!*

Butor. Grossièreté, bêtise et brutalité, cette trinité de qualités répulsives constitue un butor parfait. Il vous a écrasé le pied sous sa patte, et vous a jeté un juron de charretier pour excuse. Il a bousculé madame en passant, et lui a ri au nez en l'éclaboussant. Ce vilain oiseau peut être portefaix aussi bien que sportsman.

Jules Cauvain.

MENUS PROPOS.

A PROPOS DES CHARPENTIERS ET DES CARCASSIERS DRAMATIQUES.

Le *Micromégas*, petit journal belge qui paraît quelquefois à Bruxelles, rue Montagne-aux-Herbes-potagères, sur papier pelure d'oignon, se moque beaucoup de la situation littéraire et théâtrale de la France. S'il fallait l'en croire, par exemple, il y aurait en ce moment à Paris sept cent cinquante-trois *charpentiers* dramatiques, mais pas un seul auteur.

Est-ce vrai?

En langage d'estaminet, où l'on boit du faro en faisant de la critique, vous savez ce que signifie *charpentiers;* c'est la même chose que *carcassiers;* vous n'ignorez pas ce que veut dire *carcassiers*, c'est la même chose que *galfâtres;* vous n'ignorez pas, j'en suis sûr, que *galfâtres* est un synonyme de goujats.

Ces messieurs de la petite presse belge sont fort polis.

(Nota. — Il y a certains journalistes français qui mettent une rallonge de quatre lettres à l'épithète.)

Mais laissons cela et arrivons à l'assertion; — sept cent cinquante-trois *galfâtres*, et pas un auteur.

Cela est vrai, au moins, comme une contrefaçon. — Cherchez bien, vous trouverez qu'à tout prendre c'est encore et toujours dans le sac des *carcassiers* de Paris que l'Europe et les quatre autres parties du monde alimentent le répertoire de leurs théâtres. On peut dire que le globe mourrait d'ennui sans nos *charpentiers*. Il y a déjà trente ans qu'il n'y aurait plus de Belgique. On ne jouerait que du néerlandais à Bruxelles. Le principal produit littéraire du pays serait le fromage de Hollande.

Comme le *Micromégas* est en veine d'aménité, ce petit Poucet de la presse belge ajoute :

« Depuis deux ans, l'art dramatique à Paris ne vit » plus que de reprises. Eh bien, de deux choses l'une : » ou la veine des *carcassiers* est tarie, ou ce qu'on fait ne » vaut plus les quatre fers d'un chien... de sucre. »

Si le lecteur voit du sel dans cette plaisanterie, qu'il nous le dise; quant à nous, après avoir bien longtemps médité, nous n'y découvrons qu'une injure gratuite. On se sert de reprises. Rien de plus vrai. La chose va jusqu'à l'abus; mais cet abus ne vient en aucune façon des auteurs, *carcassiers* et autres, mais des directeurs qui veulent user une nouveauté jusqu'à la corde.

La stérilité des auteurs, l'infécondité des contemporains; eh! *Micromégas*, si petit géant que vous soyez, vous pouvez vous hausser sur le talon de vos bottes de manière à voir ce qu'il y a dans les cartons des théâtres : — c'est-à-dire des pyramides de manuscrits.

Il n'y a pas une entreprise théâtrale qui ne vous dise à propos de pièces nouvelles :

— Nous en avons pour deux ans.

Et il y a près de vingt théâtres à Paris.

Ce même *Micromégas* faisant décidément une croisade contre ces Sarrasins de la littérature dramatique qu'il appelle des *carcassiers*, imprime cette autre assertion :

« Ces successeurs de tant d'esprits aimables ont cru » devoir supprimer le couplet. Il en résulte qu'en général » les œuvres nouvelles sont tristes, froides et rechignées. » Quand on va passer la soirée dans un théâtre de genre, » il faut emporter une certaine quantité de mouchoirs de » poche pour essuyer ses larmes, — un mouchoir. »

— Messieurs les satiristes des bords de la Senne, le reproche n'est ni neuf ni mérité; c'est un blâme contrefait. Je suis sûr que vous l'avez copié ou à peu près en feuilletant les œuvres de Sedaine, qui n'aimait pas les pièces sentimentales ni sérieuses. Dans une boutade jouée jadis au Vaudeville de la rue de Chartres, l'auteur de la *Gageure imprévue* recommandait au bonhomme Vaudeville, fils d'Olivier Basselin, le meunier de Vire, de ne plus s'occuper d'actes larmoyants :

Bonhomme Vaudeville,
Demeurez donc tranquille;
Amusez-nous par vos propos,
Mais ne quittez pas les hameaux,
Bonhomme Vaudeville.

Ils ont supprimé le couplet, la ritournelle, l'air à boire, la gaudriole, la bagatelle avec accompagnement de violon.

— Eh! sans doute, puisqu'ils tiennent à la main le miroir de la société actuelle.

Qui aime encore les chansons au temps où nous sommes? — On fait cinq cents romances par an pour piano, harpe, flûte, guitare et accordéon; c'est tout au plus s'il y a deux ou trois chansons comme : *Ohé! les p'tits agneaux!* ou bien : *En chantant du mir, — du mir, — en chantant du mirliton.*

Chante-t-on à table comme il y a cinquante ans? — Vous savez bien que non, à moins que l'usage n'existe encore, peut-être, chez les Samoïèdes, ou bien à Bruxelles, rue Montagne-aux-Herbes-potagères, dans les bureaux du *Micromégas!*

Ovide Desgranges.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ On demandait à Joseph de Maistre ce qu'il pensait de l'exagération.

— L'exagération, dit-il, est le mensonge des honnêtes gens.

⁂ Malitourne avait une façon bizarre, mais fort juste au fond, d'apprécier l'illustre auteur du *Génie du Christianisme.*

— M. de Chateaubriand, disait-il, est le républicain le plus dévoué à la monarchie.

⁂ Quand le prince Napoléon rapporta de ses voyages au musée zoologique du jardin des plantes la fameuse momie si bien conservée qu'on y admire, un visiteur demanda à l'un des officiers qui avaient accompagné le prince si cette momie était réellement hottentote.

— *Hottentote* et *authentique*, répliqua celui-ci.

⁂ Quelqu'un s'étonnait de l'adresse prodigieuse de l'équilibriste Léotard, et disait :

— Il est convaincu intérieurement qu'il arrivera d'un trapèze à l'autre, et il atteint son but. C'est la foi qui sauve.

— Non, c'est l'aplomb, répondit le sceptique interlocuteur.

⁂ C'était au moment où le second empire venait d'être proclamé en France. Le coq gaulois allait céder à l'aigle impériale sa place sur le shako de nos soldats.

Un partisan de la maison d'Orléans prétendait qu'il ne serait pas facile de remplacer le coq par l'aigle.

— Erreur! savez-vous ce qu'il faut tout bonnement faire pour changer le coq en aigle?

— Non.

— Il n'y a qu'à le *décréter*.

⁂ Aux fauteuils d'orchestre de l'Opéra (après *l'Étoile de Messine*). — Premier gandin. — Vous m'aviez dit qu'on représentait un ballet.

Second gandin. — Ne venez-vous pas de le voir danser?

Premier gandin *empochant sa lorgnette*. — Jusqu'à présent je n'en ai vu que les manches.

Il y a balai et ballet.

⁂ Conseils d'un banquier a son fils. — O mon fils! efforce-toi toujours de suivre l'exemple de ton père :

« Il faut gagner de l'argent par les moyens honnêtes. »

Pourtant, si cela ne t'est pas possible, il faut en gagner tout de même.

⁂ Une demoiselle, piquée de la façon dont elle était repoussée par son amant à qui elle proposait de l'épouser, lui dit :

— Vous êtes l'homme le plus sot du monde.

— Vous voyez le contraire, repartit-il, puisque je ne vous épouse pas.

⁂ On reprochait à un vieux célibataire d'avoir une aversion invincible pour le mariage.

— Vous n'aimez pas les femmes, lui disait-on.

— Au contraire, répondit-il, je ne me marie pas parce que j'aime les femmes et que je veux toujours les aimer.

Avant le mariage, une femme peut être notre amie; elle ne l'est jamais après.

*** Je lis ici, signé Taxile Delord :

« Ce n'est plus au théâtre qu'on trouve la comédie, c'est dans le journal. »

Et là-bas, signé Xavier Aubryet :

« Le vrai drame n'est plus au théâtre, il est dans le roman. »

Mettez-vous donc d'accord, messieurs les critiques, avant d'enseigner aux autres que la comédie et le drame sont partout... excepté au théâtre.

*** Avis aux faiseurs de lois. — J'offre cette pensée assez crâne de M. de Bonald :

« Les seules lois durables sont celles qui ne sont pas écrites. »

*** Connaissez-vous rien de plus irritant que certains individus archipositifs?

Pour ces gens, les sensations amoureuses d'Héloïse et d'Abailard, de Laure et de Pétrarque, ne sont que de simples pulsations d'un viscère creux nommé le cœur; — les bruits poétiques de la forêt, un vent modéré qui secoue les arbres, — et la tempête qui mugit sur la mer, une forte brise s.-s.-ouest.

*** Un prince du sang royal revenant d'une promenade en mer, où le mauvais temps avait attardé son entrée dans un petit port de mer, fut accueilli à son débarquement par un conseil municipal bien intentionné.

Le moment était mal choisi, car le prince mourait de faim.

Après s'être mouché trois fois, l'orateur rural tire un discours de son écharpe, met ses lunettes et s'écrie :

— Prince, quand Annibal partant de Carthage....

— Monsieur le maire, fait le prince en l'interrompant, Annibal partant de Carthage avait dîné, n'est-ce pas?

— Prince, je ne vous dis pas le contraire.

— Eh bien, je vais faire comme lui. Donnez-moi votre discours, je m'en servirai plus tard.

*** Ce pauvre Privat d'Anglemont écoutait en riant une parade à la porte d'une baraque de saltimbanques. Tout à coup il sent une main mystérieuse qui se glisse dans la poche de son pantalon.

C'était un apprenti filou qui essayait de lui soustraire un porte-monnaie qui n'existait que dans son imagination.

— Va! va! lui dit le bohème, tu seras bien malin si tu trouves là ce soir ce que j'y ai cherché inutilement toute la journée.

*** Un bohème est en train de lézarder au soleil sur un banc du Luxembourg.

Un créancier lui court sus.

— Comment, malheureux, vous voilà encore à ne rien faire? Mais travaillez, travaillez pour me payer, au lieu de perdre ainsi votre temps. *Time is money*, le temps, c'est de l'argent.

— Ah! risposte le bohème, le temps c'est de l'argent! Eh bien, mon cher monsieur Dimanche, je vous payerai... *avec le temps.*

*** Rien n'est plus agaçant que d'entendre sans cesse le même refrain, la même opinion passionnée redite à satiété autour de soi. Cela explique Duclos s'écriant :

— Les philosophes en feront tant qu'ils me feront aller à la messe.

Luc Bardas.

PLUS DE 1600 PORTRAITS-CARTES.

Toute personne qui nous demandera par lettre affranchie la liste des portraits-cartes la recevra *franco*. Cette liste est la plus complète qui existe, puisqu'elle se compose du nom de toutes les personnes connues qui ont été photographiées par les différents photographes de Paris.

Chaque portrait-carte se vend 1 fr. 25 c., rendu franc de port.

Pour tout portrait fait par plusieurs photographes, nous choisissons le mieux réussi, et ne fournissons que celui-ci.

THÉATRES.

La pièce des *Moulins à vent* est spirituelle et gaie, elle rentre tout à fait dans le cadre de la comédie légère, pour laquelle le théâtre des Variétés professe, — il faut l'avouer, — une trop grande indifférence. Le théâtre des Variétés possède cependant une troupe capable de réussir dans le genre que nous voudrions voir revivre au boulevard Montmartre.

L'amusante comédie en trois actes de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy se nomme les *Moulins à vent*, parce que Lazzara qui en est le héros professe une profonde admiration pour don Quichotte. Le rôle du chevalier de la Manche lui plaît. Défendre les femmes, les protéger contre les persécutions, les venger à l'occasion, se dévouer à elles corps et âme, et cela sans la moindre velléité de récompense, telle est la mission que s'est imposée Lazzara.

Une femme pleure, Lazzara est là pour sécher ses larmes; une femme est battue par son mari, il arrive, comme M. Robert, pour mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, au risque d'être rossé lui-même. Une jeune fille éprouve-t-elle quelques contrariétés dans ses amours, Lazzara arrangera les choses; il se chargera de faire entendre raison au père ou à l'amant.

Qu'arrive-t-il? c'est qu'en se posant en redresseur de torts, il commet bévue sur bévue, faute sur faute. Il enlève une honnête jeune fille pour la livrer à un affreux chenapan, il sépare un mari de sa femme; et tout le monde de courir après lui, celui-ci pour le rosser, celui-là pour le tuer.

Heureusement, le dénoûment vient consoler l'honnête et pacifique nouveau don Quichotte. La jeune fille qu'il avait enlevée pour le compte d'un coquin lui offre sa main d'elle-même; on calme le mari ventru qui courait après sa femme, et l'avenir promet le calme et le bonheur au trop sensible Lazzara.

Dupuis a très-bien joué le rôle du pourfendeur de moulins à vent; Kopp est le plus délicieux nouveau Sancho Pança qui ait jamais manié la brosse et le pinceau; Ch. Potier est une bonne ganache de père.

Après dix-sept jours de relâche, le théâtre impérial du Cirque a joué la grande féerie qu'il préparait depuis près d'une année. Nous lui souhaitons autant de succès qu'à la *Prise de Pékin*, que *Rothomago* a remplacée. *Pékin* a eu deux cent une représentations et a produit huit cent vingt-sept mille francs de recette.

Quand j'aurai nommé les auteurs de la féerie nouvelle, qui sont MM. Ad. d'Ennery, Clairville et Albert Monnier, on comprendra la réserve imposée par les convenances à celui qui signe cet article.

Ce qu'il lui est permis de constater, c'est que *Rothomago* est monté avec un luxe éblouissant. Le directeur, M. Hostein, a mis des sommes folles dans les décorations, les ballets, les costumes et la mise en scène. Les décorateurs Chéret, Chanet, Daran, Poisson, Robecchi et Fromont, ont brillamment répondu à son appel. « N'épargnez rien, » leur avait-il dit. Ils n'ont rien épargné. L'avenir, un avenir prochain, nous dira si la prodigalité de M. Hostein n'aura pas été un heureux placement de fonds.

Les ballets d'Honoré sont dignes de lui, c'est beaucoup dire. La musique de Groot ne déparerait pas un opéra.

Les principaux rôles de la pièce ont été joués avec un talent et un entrain remarquables par Colbrun (*Blaisinet*), Vollet (*père Lustucru*), Willams (*Painpondor*), Lebel (*Rothomago père*), Judith Ferreyra (*Rothomago fils*), mesdames Coralie Geoffroy (*princesse Miranda*), Esclozas (*Bruyère*) et Adèle Désirée (*fée rageuse*).

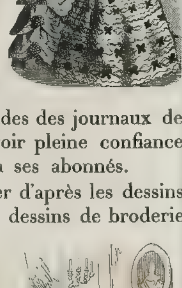
Une douzaine de jolies femmes personnifient les douze heures d'un cadran magique où sonnent tour à tour l'heure du *travail*, l'heure du *repas*, l'heure du *bal*, l'heure de *minuit*, l'heure du *coucher*, l'heure du *lever*, l'heure du *plaisir*, l'heure du *berger*, l'heure de la *prière*, etc., etc. Puisse bientôt sonner pour la pièce l'heure du *succès*.

Albert Monnier.

Le *Comte de Boursoufle*, comédie-bouffe de Voltaire, que l'Odéon joue avec tant de succès, vient de paraître en un joli in-18 (prix : 1 fr. 25, *franco*) chez l'éditeur H. Plon. Ce volume est la reproduction exacte du manuscrit de Voltaire que possède l'éditeur.

AVIS AUX DAMES.





Les dames qui veulent se tenir au courant des modes véritables de la bonne compagnie de Paris, celles qui tiennent à bien connaître les modes que l'on porte et non les inventions des journaux ou des confectionneuses, s'abonnent au journal *les Modes parisiennes,* qui publie en ce moment les plus jolies toilettes d'hiver, les robes de bals et de soirées, etc., etc.

Le journal *les Modes parisiennes* est, comme on sait, le journal adopté par la société élégante, il ne publie ni les modes exagérées, ni les modes de mauvais goût; et bien qu'il se tienne au courant de tout ce qui se fait dans les ateliers de Paris, c'est seulement dans le monde qu'il prend ses modèles.

Les renseignements qu'il donne sont complétement désintéressés; contrairement aux habitudes des journaux de modes qui vantent les maisons qui les payent pour cette publicité. On peut donc toujours avoir pleine confiance dans ses éloges et sa critique, on peut donc sans crainte suivre les conseils qu'il donne à ses abonnés.

Le journal *les Modes parisiennes* paraît tous les dimanches, avec une belle gravure sur acier d'après les dessins de M. Compte-Calix. Tous les mois il donne une feuille de patrons de grandeur naturelle et des dessins de broderie *les plus nouveaux.* Aux personnes qui souscrivent pour un an, il donne un magnifique Album intitulé COSTUMES DE BRETAGNE, et formé de 20 grandes feuilles coloriées représentant les costumes les plus originaux et les plus pittoresques de la Bretagne, dessinés d'après nature par M. Darjou. — Ces 20 grands dessins sont brochés sous une couverture glacée à titre doré.





Le prix de cet Album pour les personnes non abonnées est de 15 fr.

Prix: un an, 28 fr.; 6 mois, 14 fr.; 3 mois, 7 fr. Pour recevoir l'Album *franc de port,* il faut ajouter 2 fr., soit 30 fr. Les abonnements partent du 1er du mois.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant.* Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux.*

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous adresserons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.



LA VIE DE TROUPIER,

CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu *franco* pour les abonnés du *Journal amusant,* au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

Le Propriétaire-Gérant : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 324. — 1862. Prix du numéro : 45 centimes. 15 Mars.

Rue Bergère, 20. JOURNAL POUR RIRE, Rue Bergère, 20.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

PRIX : 3 mois..... 5 fr. 6 mois..... 10 » 12 mois..... 17 »

LE *JOURNAL AMUSANT* AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. Randon.



19580

Ne croyez pas qu'il s'agisse encore ici de veaux à deux têtes, de chats à huit pattes, de crocodiles empaillés ou d'araignées confites dans de l'esprit-de-vin ; non, messieurs, mais ce que le ciel, la terre, les sombres profondeurs de la mer offrent de plus rare, de plus merveilleux parmi les êtres créés, voilà ce que nous venons exhiber à votre admiration..... Suivez, suivez le monde! c'est l'instant, c'est le moment où les monstres de l'Océan prennent leur nourriture et sont à leur tour livrés en pâture..... à votre aimable curiosité. Suivez, suivez le monde! on ne paye qu'en entrant, et si l'on n'est pas content,..... on ne le sera jamais.

LE *JOURNAL AMUSANT* AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. RANDON (suite).



LA GRANDE SERRE. — UNE TRANCHE DE FORÊT VIERGE SOUS CLOCHE.

Rien de plus ingénieux que l'attention d'avoir ajouté — comme couleur locale — cette énorme araignée que vous voyez là, en face, et ce gigantesque scolopendre qui s'étale à gauche; comme cela donne bien l'idée de ces horreurs qui grouillent dans l'humus des végétations tropicales!

Au numéro de ce jour est jointe la 64e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Eugène Pelletan, dessiné par M. E. Vernier, d'après la photographie de Nadar.

LES COCOTTES DE MON GRAND-PÈRE.

Ce grand-père, — petit vieillard sec comme bois et jaune comme coing, — était, de son vivant, un être abominable et charmant, fantasque et tyrannique, doux comme miel et acide comme citron, moitié bourreau et moitié martyr, que tout le monde fuyait en lui donnant pour étiquette sociale ce nom avec lequel on croit avoir tout dit quand on l'a appliqué à un galant homme : « C'est un original! »

Cet original-là, je l'adorais, — probablement parce qu'il ne me montrait que l'endroit de son caractère, dont l'envers faisait si volontiers fuir tous ceux que leurs affaires ou leurs devoirs rapprochaient par hasard de lui. Je l'adorais, parce que s'il avait pour les gens qui l'importunaient des grimaces et des ironies salées, il n'avait avec moi que des sourires et des dragées.

Malgré les années et les événements de toutes sortes qui nous séparent aujourd'hui et qui auraient dû mettre un peu d'ombre et d'oubli sur mes souvenirs, je le vois encore dans sa douillette de soie puce, — avec sa couronne de cheveux argentés, — avec sa figure parcheminée où brillaient, en guise d'yeux, deux charbons allumés, — avec ses lèvres minces et dédaigneuses sous lesquelles apparaissaient de temps en temps de grandes dents blanches qui semblaient nées pour mordre; je le vois encore m'attirer à lui, me prendre sur ses vieux genoux cagneux, moi, bambin de six ou sept ans, et je l'entends me dire, de sa voix claire à laquelle l'âge avait donné l'inévitable trémolo :

— « André, faisons des cocottes! C'est encore ce qu'il y a de plus sage dans la vie, vois-tu, les cocottes!... »

Et, fouillant çà et là dans les tiroirs de son secrétaire en bois des îles — qui sentait si bon, — il en tirait, sans daigner les lire, des feuilles de papier couvertes de pattes de mouche de tous les styles et de toutes les orthographes, qu'il découpait ensuite et dont il faisait ce petit joujou que tous les enfants connaissent, — tour à tour galiote, soufflet, bonnet de police, et enfin cocotte.

Cher vieux grand-père! il fallait qu'il ne s'amusât guère avec les grandes personnes pour s'amuser ainsi avec les petites!

Quoique taillé pour vivre jusqu'à cent ans comme un patriarche, il mourut un matin — à peine septuagénaire. Il mourut, — et j'ai quelque raison de croire aujourd'hui qu'il n'en fut pas fâché. Pour moi, au contraire, cette mort fut une douleur, — ma première douleur vraie peut-être.

Je n'avais pas oublié mon grand-père, mais j'avais complétement oublié ses cocottes, lorsqu'il y a quelques jours, en fouillant dans un meuble où sont les reliques de ma vie passée, enfance et jeunesse, — mes jouets de baby et mes cahiers de collégien, mes lettres d'amour et mes thèmes latins, mes pensums et mes élégies, — j'ai heurté du doigt et du regard une foule de petits papiers jaunis, pliés d'une façon étrange : c'étaient mes cocottes d'autrefois, — les cocottes faites par mon grand-père pour notre distraction à tous deux.

Ces petits papiers jaunis, je les ai dépliés avec émotion, — et une fois dépliés, j'ai eu l'indiscrétion de les lire. Les uns étaient des fragments de lettres d'une écriture illisible, — c'est-à-dire féminine. Les autres étaient des fragments de journal intime, — le journal de la vie de mon aïeul. J'ai brûlé les premiers — qui depuis longtemps auraient dû se consumer à leur propre flamme; mais j'ai conservé les seconds, que je ne crains pas de livrer aujourd'hui à la circulation, après en avoir enlevé les passages par trop individuels et familiers.

Voici donc quelques-unes des cocottes de mon grand-père. Je ne vous les donne pas comme bonnes, — mais comme siennes.

***

La brutalité est le vice spécial de l'homme, — non celui de la femme. L'homme s'est réservé le monopole des brutalités et il s'en acquitte à merveille. Il tue volontiers son meilleur ami d'un coup de poing, d'un coup d'épée ou d'un coup de couteau. C'est un homme qui a inventé la guerre comme l'*ultima ratio*, — et il n'y a rien de brutal comme la guerre.

Les femmes ont horreur des brutalités masculines. La plus grande injure qu'elles puissent dire d'un homme, c'est : « Quel brutal! » Mais quand elles ont dit cette injure au « brutal » — pour l'acquit de leur conscience, — elles lui sautent au cou et à la barbe, sous prétexte que

« Du côté de la barbe est la toute-puissance. »

Il paraît que pour elles la brutalité prouve la virilité.

Les femmes ne sont donc pas brutales; seulement elles tuent l'homme qui les aime le plus en lui préférant l'homme qui les aime le moins.

Les femmes ne sont pas brutales, — elles sont féroces.

***

Les femmes ne vous aiment pas en raison de la valeur qu'elles vous trouvent, mais de celle que les autres vous prêtent. Dire que la femme devine l'homme est donc un mensonge.

***

Le bruit est la musique préférée du beau sexe. Les

LE *JOURNAL AMUSANT* AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. Randon (suite).



19522

— Pourquoi donc, papa, donne-t-on des noms si difficiles à toutes ces plantes?
— Mon ami, ce sont des noms latins; une langue qu'on met dix ans à apprendre et trois mois à oublier.



19524

— Comment se nomme, s'il vous plaît, cette grande plante qui a de si drôles de feuilles?
— Madame, c'est l'encepharlarthos — allensteniiducap.... (Attrape!)



LE PONT RUSTIQUE. 19525

Un amour de petit pont, un peu étroit pour y passer à deux; heureusement que la rivière n'est pas très-large!



19523

— O cère Chloé! quand moi vous voir à milieu tous li fleurs de pays a nous, moi trouver Chloé pli zolie encore mille fas!



19526

— Ne vous semble-t-il pas, chère amie, qu'une douzaine de jolis petits singes ne feraient pas mal dans le tableau?

thébaïdes ont été inventées par des hommes — pour des hommes. Jamais une femme ne consentira à habiter un désert.

Les femmes sont si bien amies du bruit, que la plupart ne craignent pas d'en faire autour d'elles — et qu'*elles se font* ainsi *remarquer*.

Les femmes sont si bien amies du bruit que, lorsqu'un homme en fait un peu plus qu'elles dans le monde des arts, des lettres, de la politique ou du crime, elles s'empressent de lui témoigner leur admiration et leurs sympathies, — qu'il s'appelle Byron, Brummel ou Lacenaire.

***

Le pardon est la vertu la plus facile, parce qu'il est sage de s'acquitter lorsqu'on est accusé dans les autres. Le jour où la justice humaine a frappé pour la première fois un coupable, elle a rendu un verdict de culpabilité contre l'humanité tout entière.

***

Les cabotins sont les hommes préférés des femmes, comme les cabotines sont les femmes préférées des hommes. Seulement chez nous c'est une affaire de sens, et chez elles une affaire de vanité. De même qu'elles aiment à briller, elles aiment ce qui brille; — et vous savez que les cabotins, à part l'habit noir, sont toujours vêtus d'oripeaux, de pourpre et de clinquant.

***

L'intelligence est un ressort de notre machine qu'il ne faut pas laisser inactif — sous peine de le voir se détendre et se rouiller. Les danseuses, — même sans engagement, — travaillent tous les jours pendant deux heures pour entretenir l'élasticité de leurs membres. Il faut que l'intelligence, elle aussi, danse deux heures par jour.

***

Aimez les femmes de vos amis comme la vôtre, vous n'aurez jamais de procès en adultère.

Alfred Delvau.

Le *Journal amusant* croit être agréable à ses lecteurs en leur offrant une série de dessins extraits d'un volume publié dernièrement par la librairie Hachette. Cet ouvrage, dû à la plume élégante et facile d'un peintre de genre bien connu, M. Biard, est une des œuvres les plus intéressantes qui aient paru depuis longtemps, et ses allures humoristiques lui assurent à l'avance les sympathies de nos abonnés.

Dédaignant les chemins suivis par ses devanciers, et séduit par les mystérieuses beautés des forêts vierges, ce charmant artiste ne fait qu'un court séjour à Rio-Janeiro. Introduit immédiatement dans le grand monde brésilien, grâce à un puissant patronage, M. Biard nous esquisse à grands traits les côtés les plus saillants de cette société naissante avec cette verve et cet humour qui ont fait sa réputation. Tantôt c'est un nègre drapé dans des haillons multicolores dont il nous fait voir les prétentions au gandinisme, tantôt ce sont les dames brésiliennes qu'il nous montre parées et encrinolinées au delà de tout ce qu'on peut imaginer, allant faire des visites suivies de toute une négraille fantastique. Une autre fois, il nous fera assister à une vente d'esclaves : assis au milieu d'une boutique, entassés pêle-mêle avec des bestiaux et des meubles, ces malheureux seront vendus à l'encan ni plus ni moins que le cheval ou le lit du défunt.

Non content de nous initier à toutes ces petites scènes qui nous peignent mieux que de longues descriptions les mœurs du Brésil, M. Biard nous peint les ridicules qui caractérisent cette société. Sortez, par exemple, vêtu de noir, tout ce peuple se confondra en salutations obséquieuses; mais malheur à l'imprudent qui sous le vain prétexte d'échapper à une chaleur tropicale endosserait la jaquette blanche : il serait considéré comme un malfaiteur ou un mendiant, ainsi que cela est arrivé à l'auteur.

M. Riou, l'habile collaborateur de M. Biard, n'a pas eu seulement à reproduire les dessins et les photographies de ce dernier; il lui a fallu reconstruire, d'après des documents incertains, des sites dont les photographies maculées laissaient à peine entrevoir les formes principales, et les scènes sans nombre dont le hardi voyageur a été le héros. Il lui a fallu, pour triompher de toutes ces difficultés, faire preuve d'un talent sûr et d'une imagination des plus fécondes, et l'on dirait vraiment, à voir cette œuvre si complète, que M. Riou a fait lui-même ce long et pénible voyage. Disons en terminant que c'est au *Journal amusant* que M. Riou a fait ses premiers pas dans la carrière artistique, où, comme tant d'autres bien connus, il a puisé à la source de l'avenir.

R. de Gramont.

AU PALAIS,



— Témoin, n'injuriez pas l'accusé.
— Mais puisque je dois déposer sans crainte!... je lui dis son fait, à ce coquin là!



19528

SÉPARATION DE CORPS.

La partie demanderesse. — La partie défenderesse.

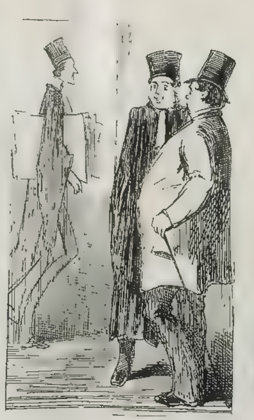


LA SALLE



19529

— Je me trompe! Sachez, maître Rodinet, que je suis à cheval sur le Code.
— Il est bien dangereux de monter une bête qu'on ne connaît pas!



19531

— Dans quelles causes se trouve cet avocat maigre?
— Dans les grasses.



EXORDE.

r Carlo Gripp.



19530

S PERDUS.



19534

Un temo n a charge — en charge.



19535

Vous m'avez laissé condamner à perpétuité! c'est du propre! Décidément, vous n'aurez plus ma pratique.



…Ñ.

19532

Péroraison.



19533

— Maître Lachaud est bien éloquent ! il défend à merveille.

— C'est à donner envie d'être traduit aux assises.



19536

APRÈS UNE CONDAMNATION A MORT.

— Vous avez trois jours pour vous pourvoir en cassation.

— Je demande à les passer dans ma famille.

DEUX ANNÉES AU BRÉSIL PAR BIARD.

ILLUSTRATIONS DE RIOU.



Déménagement d'un piano.



Art et moustiques.



Nègre gandin.



Retour d'une vente d'esclaves



La paye des commissionnaires au Para.



Costume improvisé contre les moustiques.

DEUX ANNÉES AU BRÉSIL PAR BIARD.

ILLUSTRATIONS DE RIOU (suite).



Les musiciens allemands à bord.



Vêtu de noir.



Nègres gandins à Rio.



Une vente publique à Rio.



Dame brésilienne à la promenade.



Vêtu de blanc.

THÉATRES.

C'est dans une intéressante légende de Gérard de Nerval que les auteurs de *la Reine de Saba*, MM. Jules Barbier et Michel Carré, ont puisé le sujet de leur nouvel opéra. Ils ont mis en drame lyrique les origines de la franc-maçonnerie. C'est l'histoire d'Adoniram, l'architecte du temple de Salomon, tué par les ouvriers Amrou, Phanor et Méthousaël, parce qu'il refuse de leur livrer le mot de passe.

La partition de *la Reine de Saba* est l'œuvre d'un musicien dont la réputation n'est plus à faire. Est-elle à la hauteur des autres partitions de M. Gounod? nous ne le pensons pas, bien qu'elle soit remarquable par quelques pages. Il y a chez M. Gounod une telle préoccupation d'éviter les chemins battus, qu'il court trop souvent à travers les terres chargées de ronces insupportables. Il fait abus de grandes qualités. Ce que chacun lui reproche surtout dans *la Reine de Saba*, c'est de ne pas mieux accuser ses formes mélodiques, et de chanter trop souvent le ton déclamatoire du récitatif. Nous préférons de beaucoup à la partition du nouvel opéra, — qui rentre dans le genre du *Tannhäuser* de R. Wagner, — la musique de *Sapho* et de la *Nonne sanglante*, deux ouvrages qui n'ont pas eu le succès qui leur était dû.

Dans le rôle de *Balkis*, la reine de Saba, madame Gueymard-Lauters déploie une voix splendide qu'elle conduit avec un sentiment admirable et une méthode excellente.

Le personnage d'*Adoniram* a été bien représenté par Gueymard. Ce rôle est très-difficile et souvent assez scabreux pour la voix.

Les décors, les costumes, la mise en scène, le ballet, en tête duquel on applaudit la sylphide Emma Livry, tout cela réuni mérite une visite à l'Opéra, peut-être deux, peut-être trois... C'est probablement le seul moyen d'arriver à bien comprendre la partition de M. Gounod.

Les revues de l'année sont mortes, bien mortes; si ce n'est celle du théâtre du Luxembourg : *Coucou! ah! la voilà!* qui a la vie dure. Une rentrée qui fait grande sensation au boulevard du Temple, c'est la réapparition de Charles Deburau, du vrai Deburau, au théâtre de ses premiers succès : aux Funambules. Son arrivée a emporté de l'affiche la revue de MM. Blondelet et Michel Bordet : *Oh la la! qué malheur!* Aujourd'hui c'est *le Rameau d'or* et son blanc pierrot Deburau qui font salle comble.

Un jeune vaudeville d'un vieux vaudevilliste a fait une heureuse entrée au Théâtre-Déjazet, où l'on va bientôt donner la deux centième représentation des *Chevaliers du Pince-nez*. Ce vaudeville a nom : *l'Impôt sur les célibataires;* le vaudevilliste, c'est M Carmouche, un de ces vieux de la vieille qui ont la médaille de Sainte-Hélène du couplet de facture.

Son *Impôt sur les célibataires* est une pièce à travestissements destinée à faire valoir le talent de M. Leriche. Il s'agit d'une jeune fille ornée de deux tantes qui, réduites jusqu'ici à coiffer Sainte-Catherine, s'opposent par dépit au mariage de leur nièce. Un monsieur prend divers travestissements et les compromet. Le tout est terminé par un consentement forcé au mariage de la petite. Ce n'est pas bien neuf, mais c'est amusant.

La Traviata n'est pas le meilleur ouvrage de Verdi, cependant on ne saurait nier qu'il y a déployé un remarquable travail d'orchestre. Ce qui manque à cet opéra, ce sont les situations musicales. Le grand succès de *la Dame aux Camélias* a trompé le maëstro. Dans un drame, l'auteur travaille à son point de vue; dans un opéra, il doit travailler pour le compositeur. Ne pouvant se faire entraînant, Verdi s'est contenté d'être élégant.

Malgré une subite indisposition, madame Penco a prouvé qu'elle était toujours digne de sa grande réputation. Naudin et Delle-Sedie ont redoublé de zèle et d'efforts; ils ont été, comme toujours, chaleureusement applaudis des dilettanti du Théâtre-Italien.

ALBERT MONNIER.

Nous recommandons à nos lecteurs *la Dette de famille*, beau et bon roman de M. Amédée Gouët, le spirituel auteur des *Aventures d'une caravane parisienne égarée dans le désert*. Un joli volume, prix, 2 fr.; chez Dentu, éditeur, dans les librairies et dans les gares des chemins de fer.

Le Propriétaire-Gérant : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 325. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 22 Mars.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

A partir de ce jour, les bureaux de rédaction et d'administration du JOURNAL AMUSANT sont transférés rue du Croissant, n° 16. — S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction à M. LOUIS HUART, directeur du JOURNAL AMUSANT.

Dans notre prochain numéro nous publierons LA PARODIE DE LA REINE DE SABA, par CHAM.

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1862, — par MARCELIN.

2e SÉRIE : LES SPECTATEURS.



19537

LE PARTERRE D'AUTREFOIS.

On sifflait, on huait, on jetait des pommes, on se passionnait pour ou contre; c'était le bon temps.



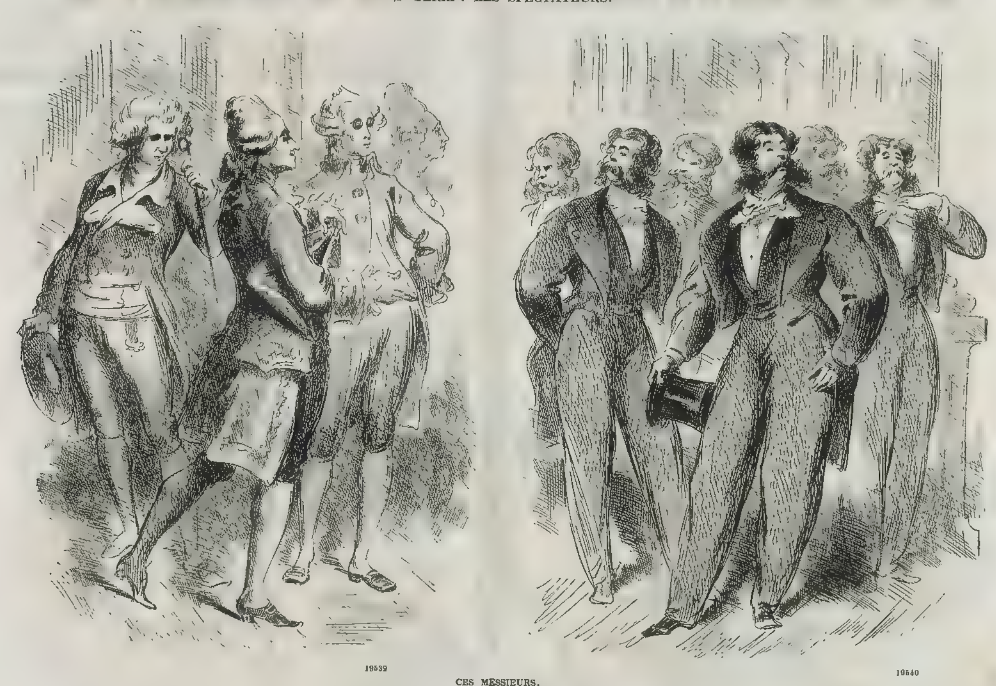
19538

LA CLAQUE D'AUJOURD'HUI.

Tout n'est-il pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possible?

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1862, — par MARCELIN (suite).

2e SÉRIE : LES SPECTATEURS.

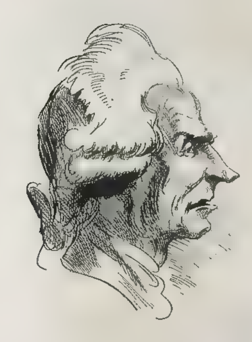


19539 19540

CES MESSIEURS.

AUTREFOIS — Frisés, poudrés et vêtus de taffetas comme les femmes, il ne leur manquait plus que de se décolleter.

AUJOURD'HUI. — Jolis, jolis, « mais », comme disait une danseuse, « tous le même ».



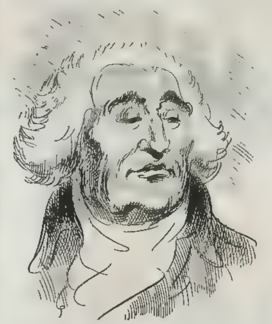
19541

Qu'on ne lui parle pas de Piccini!



19542

Qu'on ne lui parle pas de Gluck!



19543

Sans parti pris et n'aimant que les dessins de flute.



19544

Amateur consciencieux mettant ses lunettes pour mieux entendre.

LES DILETTANTI D'AUTREFOIS.

La livraison 65e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de M. Jules Janin, dessiné par M. Ch. Kreutzberger, d'après la photographie de Nadar.

NOUVELLES A LA MAIN.

Avez-vous lu les *Bacheliers* de M. Tony Revillon? On s'élève tous les jours, non sans raison, contre la trop grande abondance de bacheliers, de beaux esprits, d'hommes de génie inconnus, d'Hippocrates ignorés et de Cicérons non avoués qui sortent chaque année de nos écoles. Il y a déjà vingt-cinq ans que j'entends chanter cette chanson; vous verrez bien qu'on la chantera vingt-cinq ans encore, et ce sera toujours comme si l'on chantait.

On vient à ce sujet de publier une statistique assez bizarre. Les chiffres qui la composent sont-ils vrais? Disons toujours en quoi elle consiste.

Un observateur, qui doit être un rat d'Académie, a fait le calcul, d'après les almanachs de Paris et des départements, qu'il existe en France, à travers nos 40,000 communes, 1,700,843 médecins, sans compter les vétérinaires, les pharmaciens et les sorciers. D'après un autre calcul que cet intrépide disciple de Pythagore a construit, il n'y aurait que 1,700,053 malades constatés (ceux des hôpitaux, des infirmeries, des colléges, des pensionnats et des lazarets non compris).

D'un autre côté, il y a, depuis l'annexion, 1,900,403 avocats, y compris, bien entendu, les hommes d'affaires, les licenciés ès billard, les fumeurs de cigares à diplôme qui ont fait leur droit comme tout enfant du peuple fait

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1862, — par Marcelin (suite).

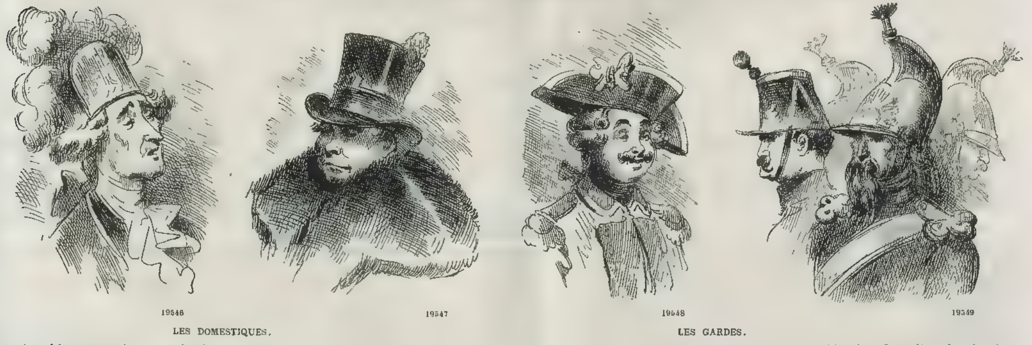
2e SÉRIE : LES SPECTATEURS.



19545

CES DAMES.

Cages ou paniers, c'est toujours la même histoire ! Beaucoup de bruit pour rien, et beaucoup de crinoline pour pas grand'chose.



19546 19547 19548 19549

LES DOMESTIQUES.

Autrefois, tout avait un certain air de grandeur, jusqu'aux laquais, dont la tête était ombragée de plumes, emblème de noblesse.

Aujourd'hui, on se fiche pas mal des emblèmes de noblesse, pourvu qu'on ait chaud.

LES GARDES.

AUTREFOIS. — Quel joli soldat d'opéra comique !

AUJOURD'HUI. — Si l'on joue deux pièces dans la même soirée, vous ne lui persuaderez jamais que la seconde n'est pas la suite de la première.

---

ses sept ans de service à l'armée. Or, les rôles des divers tribunaux, cours, prétoires, etc., ne portent que 1,900,402 causes à plaider.

Conclusion. — Si les avocats oisifs ne deviennent pas malades, que deviendront les médecins inoccupés?

* * *

Je reviens aux *Bacheliers* de M. Tony Revillon, livre curieux et amusant à lire. — On y apprend, entre autres choses, qu'il ne faut pas faire de médecins qui sont des malades et des avocats que leur triste sort condamne à n'être que des plaideurs.

* * *

Une certaine question, d'un ordre presque puéril, embarrasse beaucoup les causeurs de l'un et de l'autre sexe.

Dans les petits salons où l'on ne joue pas au whist,
Ni aux échecs,
Ni aux dames,
Ni au trente et un,
Ni aux petits paquets,
Ni au baccarat,
Ni à l'abominable lansquenet,

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1862, — par MARCELIN (suite).

2e SÉRIE : LES SPECTATEURS.



L'ANCIEN RÉGIME.

Nous avons beau rire, nos railleries ne s'élèveront jamais à la hauteur de leurs crêpés.

Mais seulement aux propos interrompus, un bel esprit prend parfois tout haut la parole pour dire :

— *Savez-vous quel est le premier jour de la semaine?*

Personne ne sonnant mot, il ajoute :

— *Est-ce le dimanche ou le lundi?*

Eh bien, lecteurs et lectrices, la solution de ce problème n'est pas aussi facile que vous semblez le croire. Une infinité de personnes se figurent que le lundi commence la semaine; d'autres, non moins douées de logique et de sens, soutiennent mordicus que c'est le dimanche.

Voilà une position qui n'est pas tenable. Depuis l'établissement de l'almanach grégorien, nous flottons ainsi de semaine en semaine, sans savoir sur quel pied danser, sur quel jour marcher.

Qui nous donnera un bec de gaz électrique assez lumineux pour nous guider à travers les ténèbres du calendrier? Je ne vois rien dans l'histoire ni dans l'astronomie qui puisse nous éclairer. M. Michelet, qui sait tout, se tait, et M. le Verrier, qui se vante de tout savoir, ne parle pas davantage.

Dans ce cas, remontons le fleuve du temps; — passons devant le déluge de Noé, et arrêtons-nous à l'entrée de la Bible.

— Que nous dit la Genèse, — cette préface du monde?

« Dieu a créé le monde en six jours, et s'est reposé le » septième. »

Or, le septième, suivant les Hébreux, c'était le jour du sabbat, autrement dit samedi. Dieu ne s'est pas reposé le premier jour; il s'est reposé le dernier, après avoir confectionné l'univers d'un signe de sa volonté. Donc, la semaine commence par le dimanche.

Les peuples d'au delà du Rhin sont restés fidèles à la Genèse, car, dans toute la blonde Allemagne, on compte les jours de la semaine en commençant par le dimanche, et le mercredi se traduit en langue tudesque par *mittwache* (milieu de la semaine).

Voilà des autorités, j'espère.

En dépit de tout cela, on croit généralement en France que la semaine commence par le lundi. — De là le mot des cordonniers : « J'ai fait le lundi au cabaret; » j'ai bien commencé la semaine. »

⁂

Une question qui a quelque analogie avec celle-là fut soulevée l'an 1800, sous le Consulat.

On était embarrassé de savoir si l'année 1800 appartenait au dix-huitième siècle, ou bien si elle était la première du dix-neuvième.

Kotzebue a fait une comédie là-dessus.

Et il y a toujours à l'heure qu'il est des gens qui parient :

— Cinq napoléons que 1800 est la fin du dix-huitième siècle?

— Cinquante centimes que 1800 est le chant du coq du dix-neuvième siècle!

Voilà comment on ne sait jamais positivement rien sur rien.

⁂

M. C.... est un conseiller d'État d'un tempérament fort irritable. Il est rare qu'il passe un jour sans s'emporter en invectives contre Jean, son valet de chambre, qui du reste paraît être de la famille de Jocrisse.

Il y a quelques jours, M. C.... sonne et appelle :

— Jean! Jean!

Personne ne répond.

M. C.... frappe, sonne et appelle tout ensemble.

— Jean! viendras-tu, drôle?

Au vacarme, une servante accourt.

— Monsieur, Jean est sorti.

— Et où est-il allé?

ALCESTE A L'OPÉRA EN 1776 ET EN 1862, — par MARCELIN (suite).

2e SÉRIE : LES SPECTATEURS.



LE NOUVEAU RÉGIME.
Il a du bon.

— Dans un endroit où personne ne peut aller pour lui.
— Qu'est-ce à dire, pécore?
— Monsieur, Jean est allé faire faire sa photographie. Un domestique!

***

Un petit-fils de Calino demandait un livre intéressant à lire.

On lui conseille de prendre *les Voyages du capitaine Cook*.

— Ce capitaine James Cook, ajouta-t-on, a été tué et mangé par les sauvages.

— Est-ce qu'il le raconte? demanda le Calino.

OVIDE DESGRANGES.

LES COCOTTES DE MON GRAND-PÈRE.

Le verbe préféré des femmes, — avant même le verbe *aimer*, — c'est le verbe *briller*. Tous leurs efforts, tous leurs rêves, toutes leurs aspirations convergent vers ce but unique. Elles portent du cuivre au lieu d'or, du strass au lieu de diamants, — qu'importe, elles brillent!

Hélas! les éclairs aussi brillent — et disparaissent.

***

Quand deux hommes font la cour à une femme, on peut hardiment parier que l'un sera aimé et que l'autre sera heureux. Le cœur de la femme ressemble à ces dîners de bourgeois où, quand il y en a pour deux, on dit qu'il y en a toujours pour trois. Il y a une exception cependant à la louange du cœur féminin, c'est qu'il y en a souvent pour quatre.

***

La brouille est la pluie de l'amour, dont le raccommodement est le soleil. Il faut être très-sûr de sa maîtresse pour renouveler les brouilles; mais quand on peut le faire impunément, il faut le faire, — c'est charmant. Il semble que chaque fois on mette les pieds dans un pays nouveau. On pourrait de cette façon polygamer sans changer une seule fois de femme. Être à l'abri du code et de la satiété, — jugez!

***

Briser est la seule chose que les femmes sachent bien faire. Ce sont des brise-porcelaines, des brise-fortunes, des brise-ménages, des brise-têtes, des brise-cœurs, — des brise-tout.

***

La sottise a cet avantage sur l'esprit — qu'elle vous autorise à être bête.

***

On dit les femmes « filles d'Ève ». Celles qui ont de blanches épaules ne seraient-elles pas plutôt filles de Pélops — qui avait une épaule d'ivoire à la place de celle que lui avait mangée la gloutonne Cérès?

***

Il n'y a rien de plus agréable que les premières heures de la possession, — lorsqu'on a pour la première fois une chambre, un jardin, un cheval, une femme, etc. Il faudrait que l'on passât sa vie à essayer la vie.

***

La pitié est un sentiment égoïste. Quand on plaint quelqu'un, on savoure la volupté de n'être pas à la place de ce quelqu'un.

***

J'ai un tel respect pour l'homme de génie que je voudrais que tous fussent construits en acier ou en amiante,

LES BIBELOTS D'UN SOU, — par G. RANDON.



19552
L'homme à la perche.
Foin du Cirque et de l'Hippodrome! Voilà au moins un artiste complétement sûr de lui-même, et qui possède le rare talent de faire partager sa confiance au public.

19553
O fille de Nuremberg! l'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

19554
Dame! que voulez-vous! on ne peut pas non plus pour un sou vous donner une Vénus de Milo!

19555
ROSALBA,
baronne de Casino,
repoussant avec une noble indignation l'amour d'un prince indien,

19556
lequel met à ses pieds une omelette au lard, une bouteille cachetée, et quelque chose de chaud à la crèmerie de la Tour d'Auvergne.

19557
La joie des enfants, l'embêtement des parents.

19558
ENFONCÉ GRETNA-GREEN!
Venez, jeunes couples amoureux qui rêvez de Gretna-Green, voici deux braves compagnons qui pour la modique somme d'un sou vont vous épargner le voyage..... Approchez-vous, la main dans la main..... Tic! toc! vous voilà mariés, aussi bien mariés, ma foi, que si le célèbre forgeron lui-même y avait passé; il n'y a que la foi qui sauve.

19559
Point d'impôt à payer pour lui, ni de laisse, ni de muselière! Point de pâtée à lui fournir, ni de puces à lui emprunter! Voilà le chien tel que le progrès doit nous le donner, voilà le véritable ami de l'homme.

à l'épreuve des balles, du feu, des tuiles, — de tous les accidents vulgaires de la vie, en un mot. Je tremble lorsque je songe que si Gœthe tombait d'un quatrième étage, il se casserait les reins comme un simple couvreur!

⁂

Les jeunes gens d'aujourd'hui sont d'aimables irréligieux. S'ils avaient eu pour mère l'épouse Loth, — changée, comme on sait, en statue de sel, ils lui auraient chaque jour emprunté une pincée d'elle-même pour donner du goût à leurs biftecks.

⁂

Autrefois je rêvais sur la mousse, maintenant je la mets dans mon herbier, — compartiment des cryptogames. Autrefois j'admirais le vert cresson qui bordait les ruisseaux des prés, aujourd'hui je le mets en salade. L'amour est la préface de la science, le cœur est l'antichambre de l'estomac.

⁂

Que me demandez-vous là, ma voisine? De l'amour? Hélas! hélas! hélas! Il y a, madame, une chanson avec laquelle j'ai été bercé petit, et avec laquelle je me berce grand; vous la connaissez bien, — c'est la chanson du *Clair de la lune :*

> Ma chandelle est morte,
> Je n'ai plus de feu....

Cette dernière cocotte de mon grand-père est l'explication et l'excuse de toutes les autres. La misanthropie est toujours doublée de tendresse, l'ironie est toujours trempée de larmes. *Amer* vient d'*aimer*. Mon grand-père avait eu l'imprudence de boire la femme à longs traits, — et il avait gardé mauvaise bouche de cette ivresse-là.

Que celui qui n'a pas aimé lui jette la première pierre!

ALFRED DELVAU.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Hyacinthe et Gil Perez entrent un matin dans un petit restaurant tout près du palais de justice.

Après avoir goûté l'abominable vin débité dans l'endroit, Hyacinthe dit à son camarade :

— Attends un peu que je demande l'adresse de la maison pour n'y jamais revenir.

Puis, s'adressant à la dame du comptoir :

— Ma chère dame, où sommes-nous ici?

— Monsieur, voyez l'enseigne :

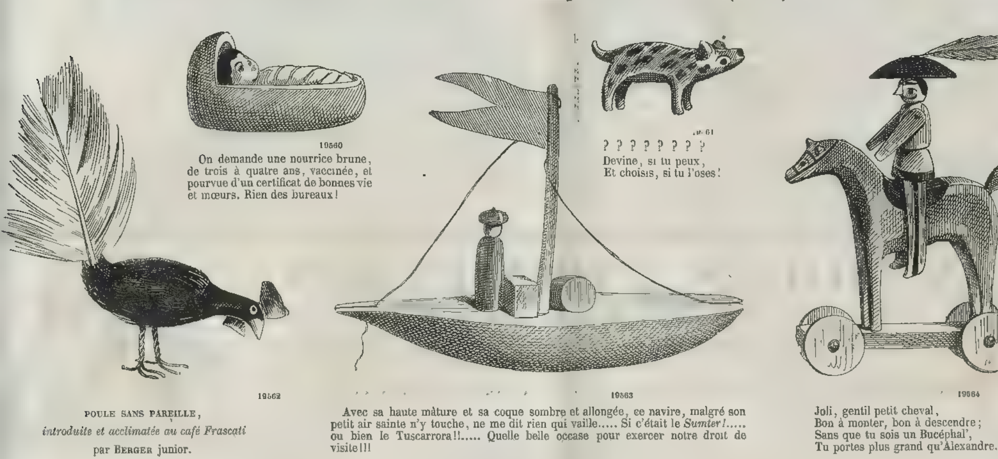
Au rendez-vous des témoins.

— Ça se voit, du reste, ajoute Gil Perez, le vin *dépose.*

⁂ Un brigadier de gendarmerie raconte ses duels à table d'hôte.

— Figurez-vous qu'à ma dernière affaire, nous arrivons sur le terrain, on nous place, je tire une botte, et voilà mon adversaire qui tombe évanoui....

LES BIBELOTS D'UN SOU, — par G. Randon (suite).



19560

On demande une nourrice brune, de trois à quatre ans, vaccinée, et pourvue d'un certificat de bonnes vie et mœurs. Rien des bureaux!

19561

? ? ? ? ? ? ? ?
Devine, si tu peux,
Et choisis, si tu l'oses!

19562

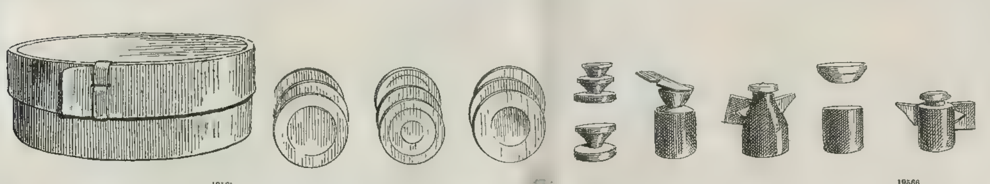
POULE SANS PAREILLE,
introduite et acclimatée au café Frascati
par Berger junior.

19563

Avec sa haute mâture et sa coque sombre et allongée, ce navire, malgré son petit air sainte n'y touche, ne me dit rien qui vaille..... Si c'était le *Sumter!*..... ou bien le Tuscarrora!!..... Quelle belle occase pour exercer notre droit de visite!!!

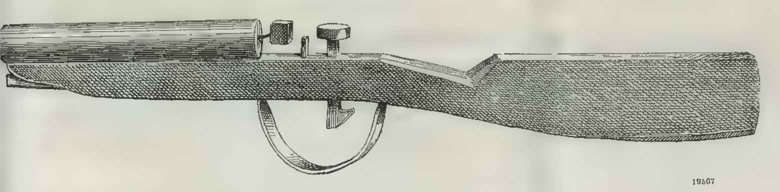
19564

Joli, gentil petit cheval,
Bon à monter, bon à descendre;
Sans que tu sois un Bucéphal',
Tu portes plus grand qu'Alexandre.



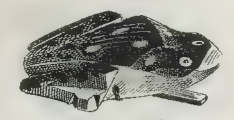
19565 — 19566

Trois plats, trois assiettes moyennes, trois dito grandes, un bol et sa sous-tasse, un moutardier, un [illegible] à café, un coquemar, un sucrier, un compotier, une théière, en tout dix-sept pièces et la boîte avec son couvercle pour *cinq centimes!!!!* prix fixe et sans rabais, marqué en chiffres connus. — Il est probable que les individus qui se livrent à ce genre d'industrie n'ont guère le loisir d'aller passer l'hiver à Nice, ni même de conduire des créatures aux bals de l'Opéra-Prudhomme.



19567

Nouvelle carabine de précision, inventée et proposée par sir Richard Cobden pour l'armement universel des troupes de terre et de mer. Puisse l'usage de cette arme être promptement adopté par toutes les puissances militaires du globe, qu'on s'en fiche une tripotée générale et qu'on en finisse une bonne fois pour toutes!



19568

En bois blanc et peinte à l'oxyde de cuivre, excellente idée pour corriger les enfants qui auraient des dispositions précoces à *manger la grenouille!*

— Pardieu! s'écrie un des auditeurs, si vous aviez tiré les deux, il serait tombé mort et les témoins aussi.

Luc Bardas.

THÉATRES.

Avant d'assister à la représentation de la nouvelle comédie en trois actes de M. Léon Laya, au Théâtre-Français, il n'est pas inutile de repasser ses cours de droit, ou du moins de se munir d'un Code Napoléon. Il n'est pas mauvais non plus de relire les auteurs qui traitent de la police d'assurances, car la *Loi du cœur* est réellement un commentaire des lois.

La thèse que M. Léon Laya donne pour base à sa comédie est la contradiction qui semble exister dans notre société actuelle entre certaines conventions légales et les obligations naturelles. C'est la lutte qui, à un moment donné, peut s'engager sur le terrain des intérêts matériels entre le raisonnement et le sentiment, entre la prudence de l'homme d'affaires et l'entraînement de l'homme de la famille; en un mot, entre ce qu'ordonne le cœur et ce qu'autorise le Code. Les lois éternelles de la nature comprises et pratiquées par un cœur généreux, et les lois transitoires et changeantes du monde interprétées par un esprit calculateur, sont donc en présence dans la comédie de M. Léon Laya, qui, soit dit en passant, a complétement réussi. On y retrouve l'habileté scénique et l'esprit ingénieux qui sont dans les habitudes de l'auteur. Il sait placer le comique et l'intérêt non-seulement dans les mots et les saillies, mais surtout dans les situations, ce qui est l'art principal chez l'auteur dramatique.

L'exécution a été digne de notre première scène. Geffroy tient avec une science profonde un rôle qui n'a qu'une scène. Régnier est remarquable surtout par sa mimique intelligente. On a applaudi le jeu élégant et la diction sympathique de Bressant. Un jeune artiste, M. Worms, a obtenu un succès très-vif pour sa chaleur d'âme, sa vigueur de jeunesse et ses qualités à la fois brillantes et solides. Un gracieux rôle de jeune femme a été très-gentiment joué par madame Emma Fleury.

On peut faire de l'art même dans le cadre le plus étroit; M. Eugène Labiche vient d'en donner une preuve nouvelle, au Palais-Royal, dans la *Station Champbaudet*.

Cette *Station Champbaudet* n'appartient à aucune ligne ferrée. Tacarel a une intrigue avec une femme mariée; il s'introduit à l'étage inférieur de sa maison, chez madame Champbaudet, sous un prétexte quelconque, afin d'y attendre le signal de l'heure du berger que lui donnera sa belle, logée au-dessus, lorsque son mari sera parti.

Vous dire tout ce que MM. Labiche et Marc Michel ont su tirer de cette donnée est chose impossible. C'est de la gaieté folle, mais de bon aloi. Cette bouffonnerie est inénarrable, mais elle est joyeuse, originale et entraînante. Gil Perez est ravissant de drôlerie.

M. Charles de Courcy, dont on n'a pas oublié le *Daniel Lambert* joué à l'Odéon, vient de donner au même théâtre *Diane de Valneuil*, comédie en cinq actes. M. Charles de Courcy n'a pas encore trouvé son grand

succès, mais il le trouvera dans un avenir prochain. Il a le sentiment de la situation qui n'est point banale. Quant à son dialogue, il est largement assaisonné d'esprit vif et railleur. On a dit que ses *mots* étaient plutôt cherchés que naturels, et qu'ils n'étaient pas toujours commandés par la situation ou le caractère des personnages. Qu'importe! Comme, après tout, l'esprit ne court pas les rues ni même les journaux, il faut en savoir gré à M. de Courcy, quitte à lui demander, après coup, compte de la justesse de ses traits lancés un peu à l'aventure. Le succès absout tout.

C'est dans *Poliuto* que Tamberlick a fait sa rentrée triomphante aux Italiens. Jamais sa voix n'a été plus belle et plus fraîche, jamais sa science n'a été plus complète. Quand on l'entend, on n'éprouve qu'un regret, c'est de ne pas l'entendre toujours. L'émission de sa voix se fait sans efforts, et, si haut qu'elle s'élève, elle reste franche, aisée et naturelle. Chanter sans crier, c'est un phénomène auquel le public n'est plus guère habitué.

C'est un vaillant théâtre que les Délassements-Comiques. On peut le condamner à déménager, mais non à se reposer. Comme ces généraux qui tentent un suprême effort avec les débris dispersés de leur armée, MM. Alex. Flan et Blum, avec les débris de leurs revues passées, viennent d'en composer une nouvelle, et ils l'ont intitulée le *Bénéfice de Rouflaquet*. Ce pot-pourri amusant va clore probablement les dernières représentations des Délassements au boulevard du Temple. Comme le phénix, il renaîtra de ses cendres, mais dans un autre quartier, celui de ses *biches* favorites : rue de Provence, non loin du mont Breda.

ALBERT MONNIER.

L'Amour à Paris. — Sous ce titre, M. Louis Jacquier, un des collaborateurs du *Journal amusant*, vient de publier une série d'études parisiennes. — L'auteur parcourt la ville du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Germain, de la rue Mouffetard à la Chaussée-d'Antin. Il cherche l'amour vénal, fourbe ou débauché, pour croquer d'après nature la grimace particulière que fait le dieu dans chaque quartier. — *L'Amour à Paris* est une amusante satire de mœurs, un livre spirituel et gai que nous recommandons à nos lecteurs.

BAL D'ENFANTS. — Le bal du lundi gras a décidé du succès des bals d'enfants à la salle Herz, où plus de mille gracieux enfants costumés de la manière la plus élégante riaient, sautaient, gambadaient aux accords mélodieux de l'orchestre, dans cette magnifique salle; sous l'éclat des girandoles en feu et le délicieux entrain de toutes ces joies enfantines, le coup d'œil était vraiment féerique. *Jeudi mi-carême*, deuxième bal d'enfants, paré et travesti. Les portes ouvriront à une heure.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 326. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 29 Mars.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

LA REINE DE SABA,
OU
LES INFORTUNES D'UN FABRICANT DE CHENETS, — par CHAM.



19569

Inspirez-moi, race divine,
Nobles aïeux en qui j'ai foi,
Maîtres puissants que je devine,
Inspirez-moi!

Ainsi s'exprime Adonis-Ram, fabricant de chenets, qui ne craint pas de déranger l'ombre de ses aïeux pour qu'ils viennent lui donner un coup de main dans sa boutique. On n'est pas plus indiscret que ce commerçant.



19570

— Il ne s'agit pas de tout ça, que vient lui dire un jeune champignon.
« Maître, Jérusalem s'épanouit en fête!
» Bah! »
En effet, le roi Soliman va passer la revue de la garde nationale de Jérusalem en présence de la reine de Saba.



19571

Au moment où Adonis-Ram va se rendre à la fête, trois gredins, dont un ramoneur qui lui a fait vendre des chenets dans le temps, se présentent pour lui demander le mot de passe de la garde nationale de Jérusalem. Adonis-Ram les envoie à l'ours.



REVUE DE LA GARDE NATIONALE DE JÉRUSALEM.
Défilé de la compagnie du capitaine Soulouque.



19573

La reine de Saba est tellement satisfaite de la tenue de la garde nationale de Jérusalem, qu'elle offre d'épouser le roi comme marque de sa satisfaction.



19574

La reine de Saba aperçoit tout à coup des chenets fabriqués par Adonis-Ram :

« Seigneur, mais ne pourrais je voir
» Celui qui vous donnant ses travaux et ses veilles,
» A su les concevoir? »

— Suffit, reprend le roi.
« Vous le verrez, il va venir. »



19575

Enchantée de la personne d'Adonis-Ram, la reine lui fait hommage de sa chaîne et de sa montre.



ACTE II. — LE THÉATRE REPRÉSENTE LA VALLÉE DES PLUMEAUX A JÉRUSALEM.



19576

Les élèves de la pension dirigée par Mme Piedeloup, femme juste mais sévère, se promènent les mains derrière le dos pour les empêcher de se fourrer le doigt dans le nez.

19577

La maîtresse de pension donne le signal de la récréation.

19578

Arrive tout à coup un monsieur qui enlève toute la pension, y compris la maîtresse, qu'il emporte en se la mettant dans le dos, ce qui est très-malhonnête.

19579

Arrive l'infortuné Adonis-Ram qui vient de manquer une paire de chenets, et qui craint que cela ne lui fasse tort dans l'esprit de ses pratiques.

19580

Entre la reine de Saba qui lui dit : Que t'importe cette paire de chenets, puisque je t'aime !

« Vrai?
» Parole d'honneur' »

ACTE III. — PALAIS D'ÉTÉ DU ROI EN COSTUME D'HIVER.



19581

Le roi Soliman attend la reine de Saba depuis deux actes :

« O perfide Balkis, tu me fuis ! tu m'évites ! »

— Me ferait-elle poser?



19582

Mais non ! que lui dit la reine de Saba, bois ce grog américain, nous ferons la noce après.



19583

Soliman boit, et s'aperçoit un peu tard que le grog ne lui vaut rien.



19584

La reine de Saba, qui se montre pas mal canaille, s'écrie :
« La ruse m'enchaîna, la ruse me délivre »
— Sauvée, mon Dieu! merci!

ACTE IV. — LE THÉATRE REPRÉSENTE DU CHARBON DE TERRE.



19585

Adonis-Ram arrive la canne à la main au rendez-vous que lui a donné la reine de Saba.



19586

Malheureusement il rencontre le ramoneur du premier acte qui flânait par là avec ses deux amis, l'ouvrage n'allant pas fort à Jérusalem.



19587

Et lui ayant fait un mauvais parti, la reine de Saba, fidèle au rendez-vous, trouve son amant très-endommagé

Ayant entendu du bruit, les voisins viennent, avec leurs chandelles à la main, s'informer de ce qui se passe.
TABLEAU FINAL!

LA MI-CARÊME A L'OPÉRA, — par A. Grévin.



19588

UNE DÉCLARATION.

— Non... c' n'est plus d' l'amour, c'est d' la rage!... Non!... c'est quequ' chose d'encore bien plus... épatant qu' tout ça!...



19589

Pas méchantes.

Au numéro de ce jour est jointe la 63e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Charles Philipon, dessiné par M. E. Vernier, d'après la photographie de Nadar.

COURRIER DE PARIS.

M. Halévy. — L'Opéra-Comique. — Les pamphlétaires de la brasserie. — Une petite fête chez M. Dormeuil. — Le bal des artistes. — Le collier de cent mille francs. — Les courses. — A propos d'une décoration étrangère. — Le Voyage de M. Offenbach. — La Chambre des limonadiers.

Et le monsieur en lunettes parlait ainsi :

— Ma chère dame, si j'ai un conseil à vous donner, empêchez votre fils de suivre la carrière des arts. Lancé dans ce monde impossible de la fantaisie, votre jeune Charles suivra les traces de ses aînés en art. Il aura constamment devant les yeux le spectacle attristant d'une vie désordonnée. Des amours coupables éteindront en lui tout bon sentiment; il oubliera sa mère pour la première fille de théâtre venue; sa vie tout entière se passera dans les folles orgies. Donc, empêchez votre fils de suivre la carrière des arts! Il y a bien assez de bohèmes sans lui.

Ainsi parla le monsieur en lunettes, et la mère effrayée court répéter ce beau discours à sa voisine. Celle-ci le raconte à tout le quartier; le lendemain, la ville le redit. Le beau discours du monsieur en lunettes se propage dans le département, il envahit le pays, puis le monde entier, et les artistes sont jugés à tout jamais.

Tandis que le beau discours du monsieur en lunettes fait le tour du monde, les artistes vivent d'une existence moins brillante et moins désordonnée. Poussés par la fièvre de l'ambition, les juifs errants de la pensée sont forcés de marcher toujours. Les plus heureux parmi eux rachètent chèrement un moment de satisfaction par des heures de tristesse et de découragement, et les plus belles organisations s'éteignent parfois, rongées par le chagrin de l'amour-propre blessé et des illusions perdues.

Ainsi est mort l'auteur de *la Juive*. Notre indiscret ami Dupeuty nous a dit que cet homme de talent a gagné dans ces deux dernières années, à l'Opéra-Comique, la somme totale de deux mille cent quatre-vingts francs, à peu près les bénéfices d'une année d'un garçon de café de la troisième catégorie.

Pendant ce temps, la médiocrité musicale entra victorieuse à l'Opéra-Comique. Le colonel de ce régiment, M. Jules Cohen, envahissait l'affiche suivi de ses jeunes aides de camp. Tout le régiment y aurait passé si on ne l'avait arrêté à temps.

Halévy, Massé, Maillard et Grisar attendaient dans leur retraite forcée la rentrée de l'art à l'Opéra-Comique. Peu de jours après la déroute du régiment de la médiocrité, l'auteur de *la Reine de Chypre* est mort à Nice.

Le tout Paris intelligent l'a conduit à sa dernière demeure lundi dernier. Au cimetière, les artistes des théâtres lyriques ont exécuté un psaume de David, mis en musique par quatre élèves du défunt.

C'était le dernier feu de peloton de l'art sur la tombe de son officier supérieur.

. . . .

. . . .

Détachons maintenant le crêpe de notre chapeau, et occupons-nous des vivants, ainsi que l'exige notre devoir de chroniqueur, dont je m'acquitterai de mon mieux, au grand chagrin de quelques obscurs pamphlétaires des brasseries qui nous font l'honneur de temps en temps de nous vouer une portion de leur haine innée pour tous ceux qui travaillent un peu.

Nous savons ce que valent ces attaques gratuites, et la colère de ces messieurs n'est point à la hauteur du mépris que m'inspire cette société mal peignée et mal blanchie.

J'avoue que j'ai un faible pour le linge propre, et je ne pourrai jamais m'habituer à répondre à des gens dont les chemises portent, en taches jaunâtres, les échantillons des diverses bières de la Brasserie littéraire.

Tout ce que je peux faire pour ces messieurs, c'est de leur donner l'adresse de ma blanchisseuse.

M. Dormeuil père, l'aimable tiers de directeur du Vaudeville, a offert l'autre soir à ses amis une petite fête de l'intelligence. Le café Véron fourmillait vers dix heures du soir de vaudevillistes en cravate blanche qui se préparaient par un domino à quatre aux jouissances intellectuelles que leur réservait pour la nuit l'Amphitryon du Vaudeville.

Par une délicate attention, M. Dormeuil père a offert à ses auteurs la première représentation (chez lui) d'une pièce en un acte connue sous le titre de « *Jobin et Nanette* ». Le public, aussi élégant que distingué, a demandé les noms des auteurs, que M. Saint-Germain est venu livrer aux applaudissements de la foule.

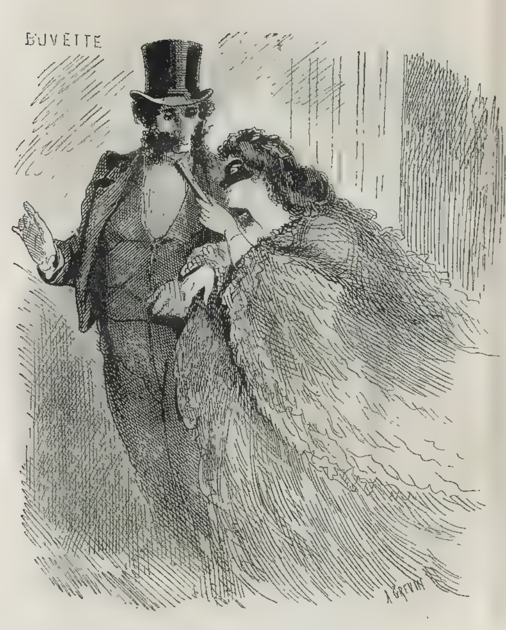
L'un des auteurs, M. Michel Carré, n'avait pas reçu de lettre d'invitation. Il s'est vengé en réclamant pour cette représentation des droits d'auteur en proportion avec les dépenses faites par M. Dormeuil père pour bien traiter l'art dramatique.

M. Carré présume que cette petite fête de famille a coûté à M. Dormeuil un millier de francs, et par conséquent il réclame douze pour cent de cette somme, soit cent vingt francs.

Ce n'est vraiment pas trop.

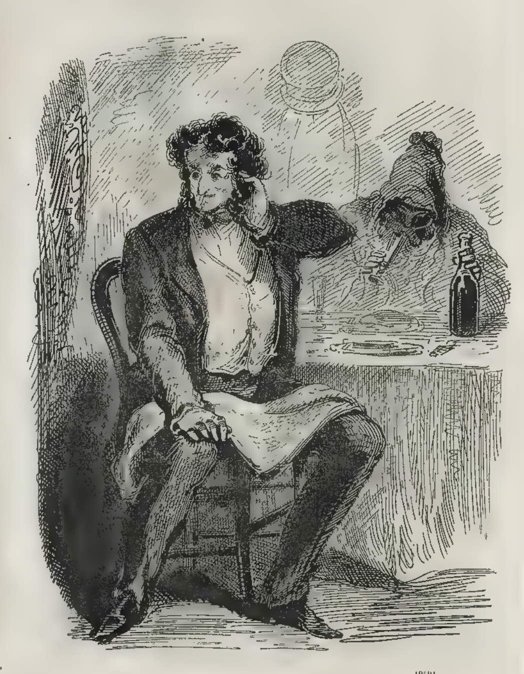
Une autre fête artistique a eu lieu samedi soir à l'Opéra-Comique, où la Société des artistes dramatiques donnait son bal annuel.

LA MI-CARÊME A L'OPÉRA, — par A. Grévin (suite).



— Madame daignerait-elle accepter un punch ?
— Farceur, comme tu voudrais bien que je te dise non.....

19590



19591

AU CAFÉ.
— C'est que je ne sais positivement plus si je dois l'appeler monsieur ou madame.

L'étranger avait été convié à la soirée par des affiches en anglais qui invitaient les gentlemen à prendre leur *tickets*. Les autres nations ont été négligées par les directeurs du bal ; j'ai cherché en vain des affiches en polonais, en espagnol et en italien.

Le résultat de la préférence accordée à l'Angleterre a été splendide. Tous les favoris blonds de Londres se sont donné rendez-vous à l'Opéra-Comique.

Je n'ai pas assisté à ce bal, mais dimanche soir j'ai été prendre des renseignements dans les théâtres.

Voici le fait palpitant de la soirée :

Mademoiselle Duverger portait ce fameux collier de cent mille francs qui est le *régent* du monde des théâtres.

Un collier de cent mille francs! Ne le donne pas qui veut. Il faut être un vrai prince étranger pour se passer cette fantaisie. Aussi dans le monde des coulisses l'émotion est grande toutes les fois que mademoiselle Duverger apparaît en public avec le fameux collier.

Une jolie femme humiliée par cette mer de diamants a arraché de son cou une parure de trente mille francs, et l'a dédaigneusement jetée aux pieds du galant homme qui la lui avait offerte le matin même.

La fièvre des diamants se communique! Le collier de cent mille francs menace de devenir épidémique. Les grands seigneurs étrangers n'ont qu'à bien se tenir.

Il est gros à parier que les joailliers de Paris feront de bonnes affaires dans les prochains quinze jours.

Les nouvelles de la Marche sont satisfaisantes. Les jockeys nous sont revenus avant les lilas et les roses, comme les premiers précurseurs du printemps.

Encore un mois, et nous serons arrivés en plein mois de mai, mois des fleurs, des poëtes et des jambes cassées.

Deux écrivains vivaient en paix... survint une décoration étrangère.....

Le fait saillant de ces derniers temps, c'est la croix de Maurice et Lazare que le vicomte Ponson du Terrail porte depuis quelques jours à sa boutonnière.

A l'époque de la guerre d'Italie, le parrain de Rocambole publia une *Histoire de la domination autrichienne en Italie*, et contribua ainsi de son mieux à l'affranchissement de la Lombardie.

Victor-Emmanuel, devenu roi d'Italie, se souvint de ses auxiliaires d'hier, et voulant donner à M. du Terrail un témoignage éclatant de sa reconnaissance, il lui décerna la récompense honnête d'un petit ruban vert.

Évidemment le cabinet de Turin était loin de se douter des complications que le petit bout de ruban vert devait faire naître.

A peine M. du Terrail eut-il porté pendant cinq minutes sa décoration, que son collaborateur pour l'histoire en question s'en aperçut et demanda sa part

— Une croix pour deux? lui répondit le vicomte, jamais !

Le collaborateur, tout furieux, s'en va trouver l'ambassadeur italien et réclame sa part de récompense.

L'ambassadeur regrette de ne rien pouvoir faire pour la boutonnière déserte du monsieur.

Et la guerre éclate.

L'écrivain non décoré rentre chez lui et écrit une brochure contre la croix du vicomte. L'opuscule se vend chez tous les libraires pour la somme modique de deux sous, — dix centimes!

C'est là la question palpitante du moment.

Un exemplaire de cette brochure a été envoyé par l'auteur au roi d'Italie; mais Victor-Emmanuel y répondra-t-il par une croix?

L'écrivain attend. Quant à M. le vicomte du Terrail, il se renferme dans le silence le plus absolu, et ne répond pas aux brochures de son adversaire. En attendant il porte fièrement sa décoration, et malheur à l'homme qui oserait lui en demander un petit morceau.

Ah mais!!!

Signalons encore parmi les événements les voyages de MM Dunanan père et Offenbach.

Deux succès !

Au moment où M. Dunanan père commençait son voyage aux Bouffes, M. Offenbach arrivait d'Allemagne tout chargé de lauriers.

Je vais exaspérer bien des critiques sérieux qui s'obstinent à classer M. Offenbach parmi les compositeurs qu'il ne faut pas prendre au sérieux. N'eût-il fait que la *Chanson de Fortunio*, un petit bijou, M. Offenbach serait déjà un homme de talent.

Alexandre Dumas, partant pour la Russie, nous disait naguère :

— Je quitte la France avec bonheur, car pour moi la postérité commence à l'étranger.

Pour M. Offenbach, la postérité a commencé à Cologne, sa ville natale. Rien n'a manqué à la fête, ni couronnes, ni discours, ni sérénades.

Au troisième tableau d'*Orphée* le directeur s'avança vers le public, et :

— Messieurs, dit-il, j'ai l'honneur de vous annoncer que le compositeur assiste à l'exécution de son ouvrage.

Et M. Offenbach fut traîné sur la scène par deux vigoureux acteurs, ainsi que cela se pratique toujours pour des auteurs dont la modestie ne succombe qu'à la dernière extrémité.

Le lendemain, M. Offenbach assistait à une petite revue de soldats prussiens.

Le colonel d'un régiment d'infanterie, grand admirateur du talent d'Offenbach, donna l'ordre au chef de la musique militaire de jouer au défilé la marche d'*Orphée*.

Enfin, le troisième jour, Offenbach, de plus en plus

LA MI-CARÊME A L'OPÉRA, — par A. GRÉVIN (suite).



AU RESTAURANT (*une question d'intérêt*).

— Vous m'entendez, Joseph, dites-le bien au comptoir; que si aujourd'hui je n'ai pas mon boni... n — i, ni... ça sera fini!...
— B' 'aoum! soignez l'addition du n° 9, s'''oignez......



ENTRE AMIES.

— Ohé! Léocadie, t'as pas d' soupeur?
— Non....
— Eh ben! écoute ici, on te d'mande.....

modeste, dut se dérober à l'admiration générale en partant la nuit pour Leipzig.

A peine fut-il descendu à l'hôtel, que la société chorale, prévenue par le télégraphe de l'arrivée du maëstro, vint lui donner une sérénade, et Offenbach remercia la foule dans cette belle langue allemande qu'il a presque oubliée à Paris, ce qui fait qu'en Allemagne on le prend volontiers pour un Alsacien.

Trois jours après, Offenbach était à Vienne, et l'enthousiasme grandit encore. Les Viennois ayant appris que le compositeur de *Fortunio* avait cédé le privilége de son théâtre à M Varney à un prix fabuleux, vinrent lui offrir le portefeuille des finances.

M. Offenbach demanda un délai de huit jours pour réfléchir à son aise.

Mais le sixième jour un inconnu se présente à l'hôtel.

— Ai-je l'honneur de voir M. Offenbach?

— Oui, monsieur.

— Ah! monsieur, ah! carissimo maëstro, laissez-moi vous embrasser!

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire que sans vous j'étais perdu! Je suis le directeur du théâtre de Pesth. C'est demain qu'aura lieu la centième représentation d'*Orphée* à mon théâtre.

— Ah!

— Oui, monsieur; et cédant aux vœux de mes abonnés, je viens vous prier d'y assister.

— Mais, monsieur le directeur, fit Offenbach avec une grande modestie, comment saviez-vous que j'étais à Vienne?

— Par le télégraphe, monsieur, qui nous a transmis cette grande nouvelle avec le cours de la Bourse de Vienne.

M. Offenbach, visiblement ému, ne put retenir une larme.

Le directeur profita de l'attendrissement du maëstro pour l'attirer dans ses bras.

Refusez donc quelque chose à un homme qui vous tient dans ses bras, et qui n'avait qu'à serrer un peu fort pour étouffer le maigre musicien!

Une heure après, le directeur et le compositeur voyageaient vers Pesth.

En route, le directeur fut aux petits soins.

— Ne mangez pas trop au buffet, dit-il, une indigestion pourrait faire manquer la représentation solennelle.

Enfin ils arrivèrent à Pesth.

Là se passa une scène qui, pour être racontée dignement, demanderait un Plutarque.

La grande salle du théâtre de Pesth est comble. Les magnats hongrois ont mis leur plus brillant costume. Tous les yeux sont tournés vers une loge d'avant-scène réservée au compositeur d'*Orphée*.

Tout à coup un grand mouvement se fait dans la salle, et Offenbach entre en costume hongrois avec la décoration de la Légion d'honneur à la boutonnière.

Ah! qu'il était donc beau!

Alors éclate l'enthousiasme. Les femmes agitent leurs mouchoirs, les hommes montent sur les banquettes. Des titis hongrois, il y en a partout, au risque de se casser le cou, descendent des quatrièmes loges de balustrade en balustrade, de corniche en corniche, jusque dans la loge du musicien tant fêté.

Tout le monde demande à le voir à la fois.

On allait l'étouffer dans son avant-scène, sans l'intervention de la police.

Et la salle de hurler :

— Vive Offenbach! Eljea Offenbach!

Puis le silence se rétablit peu à peu. Alors le directeur apparaît, et :

— Messieurs, dit-il au public, un photographe a obtenu l'autorisation de faire le portrait de l'illustre Offenbach à la lumière électrique! Dans le prochain entr'acte, je vais avoir l'honneur de distribuer les premières épreuves aux dames ici présentes!

Enfin, quinze jours après, le compositeur d'*Orphée*, chargé de lauriers, revint à Paris! Il assistait à la première représentation de *Monsieur Dunanan* aux Bouffes.

Malheureusement il n'était pas costumé en Hongrois!

C'est dommage!

Mais disons-le à la Hongrie :

M. Offenbach conserve au fond de son cœur une reconnaissance immense aux habitants de Pesth, et c'est sous le coup d'une grande émotion qu'il m'a raconté l'autre soir, au café Riche, l'épopée de son voyage.

Seulement, il ne m'avait pas parlé de son costume hongrois! Je constate avec peine qu'il a manqué de confiance en notre discrétion.

Les annonces des grands journaux m'ont révelé l'existence d'une Chambre commerciale des limonadiers de Paris.

L'union fait la force, et je m'explique maintenant pourquoi les consommations deviennent de plus en plus chères sur toute la ligne des boulevards.

Je m'explique aussi maintenant le dialogue suivant, que j'ai entendu dans un café entre la dame de comptoir et un commis-voyageur en vins de Champagne :

— Monsieur X... est-il chez lui?

— Non, monsieur, répondit la dame de manière à être entendue des consommateurs, monsieur est à la Chambre!

ALBERT WOLFF.

THÉATRES.

Le nouvel opéra-comique en trois actes de MM. d'Ennery et Dumanoir, la *Chatte merveilleuse*, représenté au Théâtre-Lyrique, c'est la *Chatte métamorphosée en femme*, plus le *Chat botté*. Comme dans le célèbre conte de Perrault, mis au théâtre par Brazier, un bonhomme de père a légué à ses trois fils une chatte, un âne et un moulin. Celui qui a pris la chatte est bientôt récompensé. La jolie minette devient une belle personne, et cette voix qui miaulait devient la ravissante voix de madame Cabel. Ici se place l'histoire du *Chat botté*, qui fait de son patron le *marquis de Carabas*. Au dénoûment, la chatte épouse son maître.

La pièce est fort jolie, et la musique de M. Albert Grisar, qui l'accompagne, est une des mieux réussies qui soient sorties de la plume du maëstro. C'est un heureux mélange de la manière de Grétry et de celle de Weber.

Dans la pièce nouvelle des Variétés on ne danse pas le moindre cancan, et Arnal trouve le moyen d'être miraculeux. Complimentons le directeur du théâtre, complimentons les auteurs, MM. Lambert-Thiboust et Duval.

Les *Poseurs!* c'est la maladie de notre époque. Les vaniteux, les fanfarons, les hypocrites, les sots, les visages qui mentent, les sourires qui trompent, les grimaces qui en imposent, nous ne voyons que cela autour de nous. Les auteurs auraient pu faire poser les *poseurs* de la société tout entière; ils se sont bornés à esquisser quelques caricatures bien réussies.

L'un est un bravache qui a ébauché vingt duels et les a tous fait arranger par ses témoins. L'autre a la monomanie de passer pour un élégant raffiné, et il nettoie ses gants flétris avec de la gomme élastique. Un troisième prétend passer pour un Lovelace et se fait bêtement souffleter dans la rue par les grisettes qu'il accoste. Un autre est un bonhomme enrichi qui joue la modestie, affectant de se faire petit et de rappeler la bassesse de son origine, les sabots qu'il portait en arrivant à Paris, et qui ne trouve pas mauvais que sa ville natale lui élève une statue. Et la jeune fille qui ne danse pas et pose en femme expérimentée! Et l'homme gras qui pose pour l'homme maigre! Et l'amoureux qui se pose en homme sérieux, en coureur de dots, s'efforçant d'oublier la pauvre fille qui s'est dévouée à lui! Celui-ci est le héros qui sert de prétexte à l'intrigue. Vous pensez bien que l'amour vrai finit par triompher, ce qui prouve bien que le théâtre est l'image vivante de notre société.

Les *Poseurs* sont plutôt une galerie de portraits qu'une comédie régulièrement construite. Ils rappellent un peu les *Faux bonshommes*, les *Fanfarons du vice*, les *Coulisses de la vie*, etc., etc.; mais il ne faut pas reprocher aux auteurs des réminiscences qu'ils ont su rendre amusantes.

Le Gymnase a offert d'un seul coup une fournée d'ouvrages nouveaux. A tout seigneur tout honneur : commençons par George Sand.

Le *Pavé* est un petit drame berrichon plein de sentiment et de grâce. Avant d'être une comédie, l'auteur en avait fait une nouvelle qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*. La donnée est bien simple. Trois personnages seulement animent les scènes de ce drame intime : un vieux savant qui aime la servante qu'il a élevée, un jeune homme qui aime la pauvrette, et cette honnête petite personne qui le *paye de retour* (style de romance).

Après avoir souffert de sa passion insensée, le vieux savant laisse la jeune poulette au jeune coq, et se replonge dans ses alambics.

L'*Échéance* est une comédie de MM. Henri Meilhac et A. Delavigne. Avec un peu de bonne volonté, elle aurait pu fournir aux auteurs des situations émouvantes et même terribles : ils en ont fait une œuvre charmante et légère où les délicats, ceux qui aiment la finesse dans les idées, la grâce et l'ingéniosité dans les détails, ont trouvé pâture à leur goût.

Après le bal... un monsieur qui trouvait que les danses du grand monde manquaient de gaieté s'est endormi dans le salon d'une charmante femme. Voilà la dame compromise pour avoir gardé un homme chez elle. Il ne faut pas qu'il sorte, il faut qu'il reste, il faut même qu'il épouse! Heureusement le monsieur est l'oncle d'un adorateur de la veuve, et l'affaire est bientôt arrangée.

Tel est le petit acte très-gai de MM. Siraudin, Delacour et Choler, que Geoffroy a joué avec sa verve et son entrain ordinaires.

ALBERT MONNIER.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 327. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 5 Avril.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant,* 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX.
3 mois. . . 5 fr
6 mois. . . 10 »
12 mois. . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

L'ORGUEIL, — par G. Randon.



19594

Palsambleu! je voudrais bien savoir pourquoi ce drôle se permet de n'être pas muselé?





19597

Je ne vois pas trop maintenant ce que les maîtres pourraient encore m'apprendre.

19595

UN MEMBRE DU CONSERVATOIRE DE LA PROPRIÉTÉ.

19596

On ne dit pas tout haut : *L'État, c'est moi*, mais on le pense, et ça revient au même.



19598

Un peu plus qu'un singe, un peu moins que Bastien, c'est toujours ça.



19599

Ce n'est pas pour me flatter, mais mes fils tiennent beaucoup de moi; ils sont trop jolis pour des garçons.



19600

CAPORAL!!!!
A présent nous verrons voir!



19601

— Eh bien, confrère, ça va-t-i', les affaires?
— De quoi! confrère!! tâchez voir un peu d'observer la distance qui vous sépare d'un homme établi.

COMME ON AIME A PARIS, — par A. Grévin.



A quinze ans. 19602

A vingt ans. 19603

A vingt-cinq ans. 19604

A trente-cinq ans. 19605

COMME ON AIME A PARIS, — par A. Grévin (suite).



A quarante ans. 19606

A cinquante ans. 19607

A soixante ans. 19608

A soixante-cinq ans. 19609

TRIBULATIONS MUSICALES, — par Eustache Lorsay.


19610

Baryton dentiste s'extirpant quelques notes, ou : *J'aime d'amour un enfant de la terre.....* (*Ange déchu.*)


19611

SOLO DE FLUTE. — L'étudiant du cinquième, l'air des *Fraises.*



Quinze pianos dans la maison.



LE MUSICIEN DE LA GARDE NATIONALE. — *Les Bottes de Bastien.*



LE PETIT JEUNE HOMME DU QUATRIÈME. — *Ange si pur* (*Favorite*). Plus pur que sa voix.

Ce monsieur a dans le gosier un diamant qu'il cherche à faire sortir.


19615

AU PREMIER. — Matinée musicale.


19616

La musique adoucit les mœurs.


19617

LE VIEUX CÉLIBATAIRE. — *La sympathie est le lien des âmes.* C'est pour cela qu'il vit seul.


19618

AU TROISIÈME. — Leçon de solfége.


19619

DANS LA COUR. — *Tu seras reine, car je suis roi.*


19620

LA FILLE DU CONCIERGE.

J'aurai des titres, des livrées,
A la cour, j'aurai mes entrées;
J'aurai ma loge à l'Op.
(*Ambassadrice.*)

Cordon, s'il vous plaît!

La livraison 66e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de Me Penco, dessiné par Guillon, d'après la photographie de M. Alophe.

A partir de ce jour les bureaux de rédaction et d'administration du *Journal amusant* sont transférés de la rue Bergère dans les bureaux du *Charivari*, rue du Croissant, n° 16.

S'adresser pour tout ce qui concerne le *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Le prix du numéro du *Journal amusant* est réduit à trente-cinq centimes.

Dans notre prochain numéro nous recommencerons la publication des portraits-charges des célébrités contemporaines par Nadar.

Les premiers portraits à paraître sont ceux de MM.

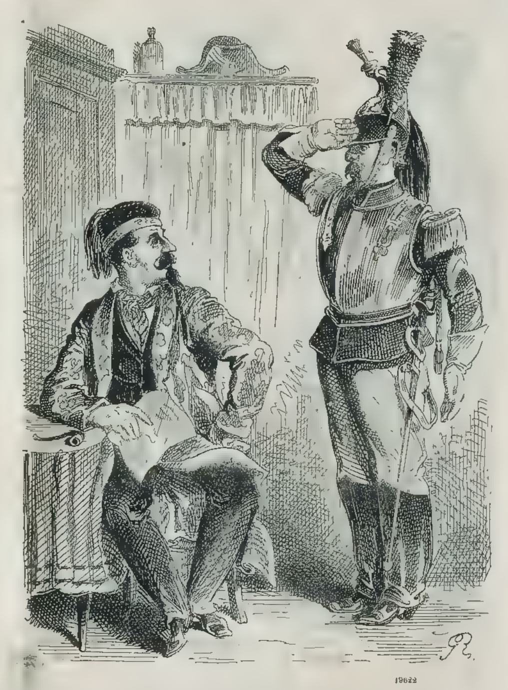
Gustave Doré.	Lachaud.
Théodore Barrière.	Arsène Houssaye.
Baron Taylor.	Hector Berlioz, etc. etc.

NOS TROUPIERS, — par G. Randon.



19621

— Laissez venir à moi les petits enfants... avec leurs bonnes.



19622

— Pourquoi donc, brigadier, vous permettez-vous toujours d'écrire sentinelle au masculin?
— Pardon, mon commandant, c'est que je croyais qu'il fusse de règle que le sustantif il s'en rapportasse toujours au genre et au nombre avec le sexe de l'article qu'il en était le régime — grammaticalement parlant.

LES MISÉRABLES,

PAR VICTOR HUGO.

L'apparition de ce grand livre, l'œuvre capitale de Victor Hugo, sera l'un des principaux événements littéraires de notre siècle.

Les Misérables sont le premier roman publié par Victor Hugo depuis *Notre-Dame de Paris*.

Notre-Dame de Paris, c'était la résurrection du moyen âge; *les Misérables*, c'est la vie du *dix-neuvième siècle*.

A la prodigieuse invention, au drame poignant, au style splendide, à toutes les qualités saisissantes du créateur de *Claude Frollo* et de *la Esmeralda*, s'ajouteront cette fois l'émotion d'une action contemporaine. L'intérêt de *Notre-Dame de Paris* multiplié par l'actualité, voilà *les Misérables!*

Le roman complet est divisé en cinq parties, de deux volumes chacune, qui paraîtront régulièrement de mois en mois. Les cinq parties, reliées entre elles par une action continue, renferment cependant chacune un épisode complet. — Les deux premiers volumes sont mis en vente aujourd'hui même.

Nous devons à l'obligeance de l'éditeur, M. Charles Pagnerre, communication des épreuves des *Misérables*, et nous sommes autorisés à publier les deux chapitres suivants du nouveau chef-d'œuvre de Victor Hugo.

DOUBLE QUATUOR.

En cette année 1817, quatre jeunes Parisiens firent une bonne farce.

Ces Parisiens étaient l'un de Toulouse, l'autre de Limoges, le troisième de Cahors, et le quatrième de Montauban; mais ils étaient étudiants, et qui dit étudiant dit Parisien; étudier à Paris, c'est naître à Paris.

Ces jeunes gens étaient insignifiants; tout le monde a vu ces figures-là; quatre échantillons du premier venu; ni bons ni mauvais, ni savants ni ignorants, ni des génies ni des imbéciles; beaux de ce charmant avril qu'on appelle vingt ans. C'étaient quatre Oscars quelconques; car à cette époque les Arthurs n'existaient pas encore. *Brûlez pour lui les parfums d'Arabie*, s'écriait la romance, *Oscar s'avance, Oscar, je vais le voir!* On sortait d'Ossian; l'élégance était scandinave et calédonienne, le genre anglais pur ne devait prévaloir que plus tard, et le premier des Arthurs, Wellington, venait à peine de gagner la bataille de Waterloo.

Ces Oscars s'appelaient l'un Félix Tholomyès, de Toulouse; l'autre Listolier, de Cahors; l'autre Fameuil, de Limoges; le dernier Blachevelle, de Montauban. Naturellement chacun avait sa maîtresse. Blachevelle aimait Favourite, ainsi nommée parce qu'elle était allée en Angleterre; Listolier adorait Dahlia, qui avait pris pour nom de guerre un nom de fleur; Fameuil idolâtrait Zéphine, abrégé de Joséphine; Tholomyès avait Fantine, dite la Blonde, à cause de ses beaux cheveux couleur de soleil.

Favourite, Dahlia, Zéphine et Fantine étaient quatre ravissantes filles parfumées et radieuses, encore un peu ouvrières, n'ayant pas tout à fait quitté leur aiguille, dérangées par les amourettes, mais ayant sur le visage un reste de la sérénité du travail et dans l'âme cette fleur d'honnêteté qui dans la femme survit à la première chute. Il y avait une des quatre qu'on appelait la jeune, parce qu'elle était la cadette; et une qu'on appelait la vieille; la vieille avait vingt-trois ans. Pour ne rien celer, les trois premières étaient plus expérimentées, plus insouciantes et plus envolées dans le bruit de la vie que Fantine la Blonde, qui en était à sa première illusion.

Dahlia, Zéphine, et surtout Favourite, n'en auraient pu dire autant. Il y avait déjà plus d'un épisode à leur roman à peine commencé, et l'amoureux qui s'appelait Adolphe au premier chapitre, se trouvait être Alphonse au second et Gustave au troisième. Pauvreté et coquetterie sont deux conseillères fatales, l'une gronde, l'autre flatte; et les belles filles du peuple les ont toutes les deux qui leur parlent bas à l'oreille, chacune de leur côté. Ces âmes mal gardées écoutent. De là les chutes qu'elles font et les pierres qu'on leur jette. On les accable avec la splendeur de tout ce qui est immaculé et inaccessible. Hélas! si la Jungfrau avait faim!

Favourite ayant été en Angleterre, avait pour admiratrices Zéphine et Dahlia. Elle avait eu de très-bonne heure un chez soi. Son père était un vieux professeur de mathématiques, brutal et qui gasconnait; point marié, courant le cachet malgré l'âge. Ce professeur, étant jeune, avait vu un jour la robe d'une femme de chambre s'accrocher à un garde-cendre; il était tombé amoureux de cet accident. Il en était résulté Favourite. Elle rencontrait de temps en temps son père qui la saluait. Un matin, une vieille femme à l'air béguin était entré chez elle et lui avait dit : — Vous ne me connaissez pas, mademoiselle? — Non. — Je suis ta mère. — Puis la vieille avait ouvert le buffet, bu et mangé, fait apporter un matelas qu'elle avait, et s'était installée. Cette mère, grognon et dévote, ne parlait jamais à Favourite, restait des heures sans souffler mot, déjeunait, dînait et soupait comme quatre, et descendait faire salon chez le portier, où elle disait du mal de sa fille.

Ce qui avait entraîné Dahlia vers Listolier, vers d'autres peut-être, vers l'oisiveté, c'était d'avoir de trop jolis ongles roses. Comment faire travailler ces ongles-là? Qui veut rester vertueuse ne doit pas avoir pitié de ses mains. Quant à Zéphine, elle avait conquis Fameuil par sa petite manière mutine et caressante de dire : Oui, monsieur.

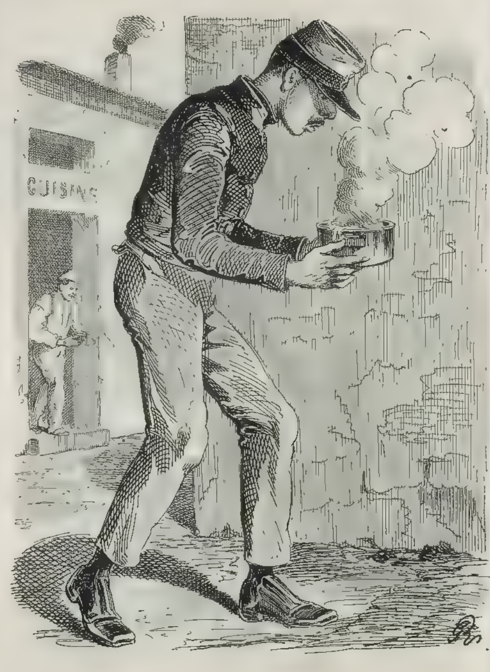
Les jeunes gens étant camarades, les jeunes filles

NOS TROUPIERS, — par G. Randon (suite).



19623

— Mettons que j'eusse fait quelques fautes d'orthographe, et encore!... mais des fautes de français!!... moi qui ai fait les campagnes d'Afrique, de Crimée, d'Italie, de Chine, et tout le tremblement!!!... Un sous-officier médaillé à Malakoff, décoré à Solferino, des fautes de français!!!!... Ne me dites pas ça, ou je vous coupe la figure en quatre — *illico*.



19624

Bien moins intéressé au maintien de l'équilibre européen qu'à celui de sa soupe.

étaient amies. Ces amours-là sont toujours doublés de ces amitiés-là.

Sage et philosophe, c'est deux; et ce qui le prouve, c'est que, toutes réserves faites sur ces petits ménages irréguliers, Favourite, Zéphine et Dahlia étaient des filles philosophes, et Fantine une fille sage.

Sage! dira-t-on, et Tholomyès? Salomon répondrait que l'amour fait partie de la sagesse. Nous nous bornons à dire que l'amour de Fantine était un premier amour, un amour unique, un amour fidèle.

Elle était la seule des quatre qui ne fût tutoyée que ar un seul.

Fantine était un de ces êtres comme il en éclôt, pour ainsi dire, au fond du peuple. Sortie des plus insondables épaisseurs de l'ombre sociale, elle avait au front le signe de l'anonyme et de l'inconnu. Elle était née à M. — sur M. — De quels parents? Qui pourrait le dire? On ne lui avait jamais connu ni père ni mère. Elle se nommait Fantine. Pourquoi Fantine? On ne lui avait jamais connu d'autre nom. A l'époque de sa naissance, le directoire existait encore. Point de nom de famille, elle n'avait pas de famille; point de nom de baptême, l'Église n'était plus là. Elle s'appela comme il plut au premier passant qui la rencontra toute petite, allant pieds nus dans la rue. Elle reçut un nom comme elle recevait l'eau des nuées sur son front quand il pleuvait. On l'appela la petite Fantine. Personne n'en savait davantage. Cette créature humaine était venue dans la vie comme cela. A dix ans, Fantine quitta la ville et s'alla mettre en service chez des fermiers des environs. A quinze ans, elle vint à Paris « chercher fortune ». Fantine était belle et resta pure le plus longtemps qu'elle put. C'était une jolie blonde avec de belles dents. Elle avait de l'or et des perles pour dot; mais son or était sur sa tête et ses perles étaient dans sa bouche.

Elle travailla pour vivre; puis, toujours pour vivre, car le cœur a sa faim aussi, elle aima.

Elle aima Tholomyès.

Amourette pour lui, passion pour elle. Les rues du quartier latin, qu'emplit le fourmillement des étudiants et des grisettes, virent le commencement de ce songe. Fantine, dans ces dédales de la colline du Panthéon, où tant d'aventures se nouent et se dénouent, avait fui longtemps Tholomyès, mais de façon à le rencontrer toujours. Il y a une manière d'éviter qui ressemble à chercher. Bref, l'églogue eut lieu.

Blachevelle, Listolier et Fameuil formaient une sorte de groupe dont Tholomyès était la tête. C'était lui qui avait l'esprit.

Tholomyès était l'antique étudiant vieux; il était riche; il avait quatre mille francs de rente; quatre mille francs de rente, splendide scandale sur la montagne Sainte-Geneviève. Tholomyès était un viveur de trente ans, mal conservé. Il était ridé et édenté; et il ébauchait une calvitie dont il disait lui-même sans tristesse : *Crâne à trente ans, genou à quarante*. Il digérait médiocrement, et il lui était venu un larmoiement à un œil. Mais à mesure que sa jeunesse s'éteignait, il allumait sa gaieté; il remplaçait ses dents par des lazzi, ses cheveux par la joie, la santé par l'ironie, et son œil qui pleurait riait sans cesse. Il était délabré, mais tout en fleurs. Sa jeunesse, pliant bagage bien avant l'âge, battait en retraite en bon ordre, éclatait de rire, et l'on n'y voyait que du feu. Il avait eu une pièce refusée au Vaudeville. Il faisait çà et là des vers quelconques. En outre, il doutait supérieurement de toute chose, grande force aux yeux des faibles. Donc, étant ironique et chauve, il était le chef. *Iron* est un mot anglais qui veut dire fer. Serait-ce de là que viendrait ironie?

Un jour Tholomyès prit à part les trois autres, fit un geste d'oracle et leur dit :

— Il y a bientôt un an que Fantine, Dahlia, Zéphine et Favourite nous demandent de leur faire une surprise. Nous la leur avons promise solennellement. Elles nous en parlent toujours, à moi surtout. De même qu'à Naples les vieilles femmes crient à saint Janvier : *Faccia gialluta, fa o miracolo*, face jaunâtre, fais ton miracle! nos belles me disent sans cesse : Tholomyès, quand accoucheras-tu de ta surprise? En même temps nos parents nous écrivent. Scie des deux côtés. Le moment me semble venu. Causons.

Sur ce, Tholomyès baissa la voix, et articula mystérieusement quelque chose de si gai, qu'un vaste et enthousiaste ricanement sortit des quatre bouches à la fois, et que Blachevelle s'écria : « Ça, c'est une idée! »

Un estaminet plein de fumée se présenta, ils y entrèrent, et le reste de leur conférence se perdit dans l'ombre.

Le résultat de ces ténèbres fut une éblouissante partie de plaisir qui eut lieu le dimanche suivant, les quatre jeunes gens invitant les quatre jeunes filles.

QUATRE A QUATRE.

Ce qu'était une partie de campagne d'étudiants et de grisettes, il y a quarante-cinq ans, on se le représente malaisément aujourd'hui. Paris n'a plus les mêmes environs; la figure de ce qu'on pourrait appeler la vie circum-parisienne a complétement changé depuis un demi-siècle; où il y avait le coucou, il y a le wagon; où il y avait la patache, il y a le bateau à vapeur; on dit aujourd'hui Fécamp comme alors on disait Saint-Cloud. Le Paris de 1862 est une ville qui a la France pour banlieue.

Les quatre couples accomplirent consciencieusement toutes les folies champêtres possibles alors. On entrait dans les vacances, et c'était une chaude et claire journée

d'été. La veille, Favourite, la seule qui sût écrire, avait écrit ceci à Tholomyès au nom des quatre : « C'est un bonne heure de sortir de bonheur. » C'est pourquoi ils se levèrent à cinq heures du matin. Puis ils allèrent à Saint-Cloud par le coche, regardèrent la cascade à sec, et s'écrièrent : Cela doit être bien beau, quand il y a de l'eau! déjeunèrent à la *Tête-Noire*, où Castaing n'avait pas encore passé, se payèrent une partie de bagues au quinconce du grand bassin, montèrent à la lanterne de Diogène, jouèrent des macarons à la roulette du pont de Sèvres, cueillirent des bouquets à Puteaux, achetèrent des mirlitons à Neuilly, mangèrent partout des chaussons de pommes, furent parfaitement heureux.

Les jeunes filles bruissaient et bavardaient comme des fauvettes échappées. C'était un délire. Elles donnaient par moments de petites tapes aux jeunes gens. Ivresse matinale de la vie! Adorables années! L'aile des libellules frissonne. Oh! qui que vous soyez, vous souvenez-vous? Avez-vous marché dans les broussailles, en écartant les branches à cause de la tête charmante qui vient derrière vous? Avez-vous glissé en riant sur quelque talus mouillé par la pluie avec une femme aimée qui vous retient par la main et qui s'écrie : Ah! mes brodequins tout neufs! dans quel état ils sont!

Disons tout de suite que cette joyeuse contrariété, une ondée, manqua à cette compagnie de belle humeur, quoique Favourite eût dit en partant, avec un accent magistral et maternel : *Les limaces se promènent dans les sentiers. Signe de pluie, mes enfants.*

Toutes quatre étaient follement jolies. Un bon vieux poëte classique, alors en renom, un bonhomme qui avait une Éléonore, M. le chevalier de Labouïsse, errant ce jour-là sous les marronniers de Saint-Cloud, les vit passer vers dix heures du matin et s'écria : *Il y en a une de trop*, songeant aux Grâces. Favourite, l'amie de Blachevelle; celle de vingt-trois ans, la vieille, courait en avant sous les grandes branches vertes, sautait les fossés, enjambait éperdument les buissons, et présidait cette gaieté avec une verve de jeune faunesse. Zéphine et Dahlia, que le hasard avait faites belles de façon qu'elles se faisaient valoir en se rapprochant et se complétaient, ne se quittaient point, par instinct de coquetterie plus encore que par amitié, et, appuyées l'une à l'autre, prenaient des poses anglaises; les premiers *keepsakes* venaient de paraître, la mélancolie pointait pour les femmes comme, plus tard, le byronisme pour les hommes, et les cheveux du sexe tendre commençaient à s'éplorer. Zéphine et Dahlia étaient coiffées en rouleaux. Listolier et Fameuil, engagés dans une discussion sur leurs professeurs, expliquaient à Fantine la différence qu'il y avait entre M. Delvincourt et M. Blondeau.

Blachevelle semblait avoir été créé expressément pour porter sur son bras le dimanche le châle-ternaux boiteux de Favourite.

Tholomyès suivait, dominant le groupe. Il était très-gai, mais on sentait en lui le gouvernement; il y avait de la dictature dans sa jovialité; son ornement principal était un pantalon jambes d'éléphant, en nankin, avec sous-pieds de tresse de cuivre; il avait un puissant rotin de deux cents francs à la main, et, comme il se permettait tout, une chose étrange appelée cigare, à la bouche. Rien n'étant sacré pour lui, il fumait.

— Ce Tholomyès est étonnant, disaient les autres avec vénération. Quels pantalons! quelle énergie!

Quant à Fantine, c'était la joie. Ses dents splendides avaient évidemment reçu de Dieu une fonction, le rire. Elle portait à sa main plus volontiers que sur sa tête son petit chapeau de paille cousue, aux longues brides blanches. Ses épais cheveux blonds, enclins à flotter et facilement dénoués et qu'il fallait rattacher sans cesse, semblaient faits pour la fuite de Galatée sous les saules. Ses lèvres roses babillaient avec enchantement. Les coins de sa bouche, voluptueusement relevés comme aux mascarons antiques d'Erigone, avaient l'air d'encourager les audaces, mais ses longs cils pleins d'ombre s'abaissaient discrètement sur ce brouhaha du bas du visage comme pour mettre le holà. Toute sa toilette avait on ne sait quoi de chantant et de flambant. Elle avait une robe de barége mauve, de petits souliers-cothurnes mordorés dont les rubans traçaient des X sur son fin bas blanc à jour, et cette espèce de spencer en mousseline, invention marseillaise, dont le nom, canezou, corruption du mot *quinze août* prononcé à la Canebière, signifie beau temps, chaleur et midi. Les trois autres, moins timides, nous l'avons dit, étaient décolletées tout net, ce qui, l'été, sous des chapeaux couverts de fleurs, a beaucoup de grâce et d'agacerie; mais à côté de ces ajustements hardis, le canezou de la blonde Fantine, avec ses transparences, ses indiscrétions et ses réticences, cachant et montrant à la fois, semblait une trouvaille provoquante de la décence, et la fameuse cour d'amour présidée par la vicomtesse de Cette aux yeux vert de mer, eût peut-être donné le prix de la coquetterie à ce canezou qui concourait pour la chasteté. Le plus naïf est quelquefois le plus savant. Cela arrive.

Éclatante de face, délicate de profil, les yeux d'un bleu profond, les paupières grasses, les pieds cambrés et petits, les poignets et les chevilles admirablement emboîtés, la peau blanche laissant voir çà et là les arborescences azurées des veines, la joue puérile et fraîche, le cou robuste des Junons éginétiques, la nuque forte et souple, les épaules modelées comme par Coustou, ayant au centre une voluptueuse fossette visible à travers la mousseline; une gaieté glacée de rêverie; sculpturale et exquise; telle était Fantine; et l'on devinait sous ces chiffons et ces rubans une statue, et dans cette statue une âme.

Fantine était belle, sans trop le savoir. Les rares songeurs, prêtres mystérieux du beau, qui confrontent silencieusement toute chose à la perfection, eussent entrevu en cette petite ouvrière, à travers la transparence de la grâce parisienne, l'antique euphonie sacrée. Cette fille de l'ombre avait de la race. Elle était belle sous les deux espèces, qui sont le style et le rhythme. Le style est la forme de l'idéal; le rhythme en est le mouvement.

Nous avons dit que Fantine était la joie; Fantine était aussi la pudeur.

Pour un observateur qui l'eût étudiée attentivement, ce qui se dégageait d'elle à travers toute cette ivresse de l'âge, de la saison et de l'amourette, c'était une invincible expression de retenue et de modestie. Elle restait un peu étonnée. Ce chaste étonnement-là est la nuance qui sépare Psyché de Vénus. Fantine avait les longs doigts blancs et fins de la vestale qui remue les cendres du feu sacré avec une épingle d'or. Quoiqu'elle n'eût rien refusé, on ne le verra que trop, à Tholomyès, son visage, au repos, était souverainement virginal; une sorte de dignité sérieuse et presque austère l'envahissait soudainement à de certaines heures, et rien n'était singulier et troublant comme de voir la gaieté s'y éteindre si vite et le recueillement y succéder sans transition à l'épanouissement. Cette gravité subite, parfois sévèrement accentuée, ressemblait au dédain d'une déesse. Son front, son nez et son menton offraient cet équilibre de ligne, très-distinct de l'équilibre de proportion, et d'où résulte l'harmonie du visage; dans l'intervalle si caractéristique qui sépare la base du nez de la lèvre supérieure, elle avait ce pli imperceptible et charmant, signe mystérieux de la chasteté qui rendit Barberousse amoureux d'une Diane trouvée dans les fouilles d'Icône.

L'amour est une faute; soit. Fantine était l'innocence surnageant sur la faute.

VICTOR HUGO.

BIGARRURES D'ARLEQUIN.

⁂ Quand d'Ennery préparait la féerie si fort en vogue de *Rothomago*, un de ses collaborateurs lui demanda :

— Dans une féerie telle que vous l'entendez, faut-il qu'il y ait beaucoup de *trucs* et de décors?

— *Beaucoup*, fit d'Ennery, ce n'est pas assez; il faut qu'il y en ait *trop*.

Le succès a justifié cette théorie.

⁂ L'illustre compositeur Auber, dont l'esprit est toujours jeune et dont les mélodies n'ont pas le moindre cheveu blanc, causait dans les coulisses de l'Opéra avec le docteur Véron et quelques vieux compagnons de plaisir d'autrefois.

— Ah! fit le docteur Véron avec un soupir, quel malheur de devenir vieux!

— Cher ami, répondit le célèbre maëstro, c'est cependant la seule manière de vivre longtemps.

⁂ A l'une des dernières représentations de la *Prise de Pékin* au Cirque-Impérial, un caporal de la troupe de ligne, chargé d'amener des soldats pour figurer dans cet ouvrage, est bousculé dans les coulisses par un machiniste qu'il gênait dans ses manœuvres de décorations.

Le caporal veut se rebiffer et appelle un de ses hommes à son aide pour se venger du machiniste. Le soldat réclamé ne bouge pas.

— Comment, capon! s'écrie le lignard, tu ne défends pas ton caporal qu'on insulte?

— Ça ne me regarde pas, répond flegmatiquement le pioupiou en montrant son costume rouge de l'armée britannique, puisque pour le moment *je suis Anglais*.

⁂ Il est assez à la mode maintenant, dans les pensionnats de la banlieue, d'envoyer les élèves à Paris dans une voiture spéciale appartenant à l'instituteur.

Deux paysans voient passer pour la première fois dans leur commune ce véhicule chargé de collégiens.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie le plus naïf, osant avouer son ignorance.

— Ça! réplique l'autre, qui veut faire l'entendu; ça? c'est une ménagerie d'enfants.

⁂ Par un beau soleil d'été, Privat d'Anglemont se promenait majestueusement sur le boulevard, avec une redingote noire presque neuve. Il en était tout fier.

Un de ses camarades qui ne l'avait pas vu depuis trois mois pousse un cri de surprise en l'apercevant.

— Ah! mon cher, dit-il en serrant les mains du bohème avec effusion, permets-moi de te féliciter. Enfin te voilà comme je désirais te voir depuis longtemps.

— N'est-ce pas que cet elbeuf me va assez proprement?

— Il s'agit bien de ta redingote!

— Et de quoi s'agit-il donc? Je n'ai que cela d'à peu près neuf. Je te prierai même de ne pas trop regarder ma chaussure et mon chapeau, ça me gêne.

— Fais donc le modeste! Tu sais bien que mes félicitations s'adressent à ceci.

Et du doigt il lui désigna sa boutonnière, ornée d'un ruban rouge.

— Ah! sapristi! s'écria Privat d'Anglemont en arrachant précipitamment le ruban, je viens d'acheter vingt francs cette redingote au Temple, et on m'a donné la décoration de la Légion d'honneur par-dessus le marché. Vois pourtant à quoi un pauvre homme de lettres est exposé! Il faut que je me dégrade de mes propres mains.

LUC BARDAS.

LES GENS DE THÉATRE,

PAR PIERRE VÉRON.

S'il est une littérature qui change selon les temps et les circonstances, c'est certainement la littérature dramatique. Rien ne ressemble moins au vaudeville de l'année dernière que le vaudeville de cette année. Il y a sur la scène française des modes et des courants qui modifient tout à coup le théâtre, puis disparaissent pour faire place à d'autres.

Il y aura donc toujours à écrire sur les gens de théâtre. Ces physionomies mobiles ont déjà tenté bien des biographes et des physiologistes; mais, jusqu'à présent, nous n'avions jamais eu sur ce sujet rien d'aussi complet que le livre de M. Pierre Véron, l'auteur de *l'Année comique* et des *Marionnettes de Paris*.

Le voyage, les illusions et les déconvenues d'Athanase Briquet, débarqué à Paris pour essayer d'attendrir mademoiselle Eulalie, qu'il aime, et d'obtenir une lecture d'un directeur, n'importe lequel, forment la base de cet amusant volume, où le manteau d'Arlequin est déchiré du haut en bas, de façon à montrer au public tout ce qui se passe à la cantonade.

Les différents types qui composent le monde dramatique y sont passés en revue scrupuleusement, depuis la mère d'actrice jusqu'au copiste, en passant à travers une

série de personnages dont le moins important n'est pas le portier du théâtre.

Quand le rideau se baisse sur ce drame-vaudeville, qu'est devenu M. Athanase Briquet? Il est devenu portier lui-même, à la place de celui chez qui il avait déposé d'abord son précieux manuscrit.

Et mademoiselle Eulalie? Elle est ouvreuse au même théâtre.

HENRI ROCHEFORT.

Tout le monde aime à voyager, c'est un plaisir d'autant plus grand que les souvenirs qu'il nous laisse répandent un grand charme sur l'existence.

On entend dire à quelques touristes blasés : — Les voyages sont comme la guerre, et l'on n'en éprouve jamais plus de joie que lorsqu'on en est revenu, alors qu'on en retrace les épisodes, les fatigues et les péripéties. — Un très-aimable et savant voyageur de nos amis disait quelquefois : — Je voudrais voyager toute ma vie, mais à la condition de retrouver chaque soir ma chambre à coucher. — Pour ceux qui, comme notre ami, sont retenus par une certaine paresse assez facile à comprendre, on vient de créer un meuble qui est la réalisation de tous leurs désirs, puisque le voyage se fait sans qu'on quitte ni maison ni famille; nous voulons parler du *cosmorama stéréoscopique*, qui apporte tous les pays sous sa robe d'acajou, et permet le *spectacle dans un fauteuil*. Vous vouliez voir l'Égypte, elle est là tout entière! L'Écosse, la Norvége, la Suède, la Grèce, tout va se dérouler sous vos yeux enchantés! La fidélité de ce panorama ne saurait être mise en doute, puisque c'est la nature elle-même qui s'est reflétée dans ce miroir auquel la science a permis de garder son empreinte. La perfection des épreuves sur verre, que nous devons au talent consciencieux de MM. Ferrier et Soulier, est telle que l'on s'imagine être transporté dans le pays que l'on a devant soi; on suit les sentiers, on gravit les montagnes, on se mire dans l'eau des lacs, on croit sentir craquer sous ses pas cette neige représentée avec une perfection qui est *un trompe-l'œil*, on sent l'humidité qui suinte à travers les fentes des glaciers; on avait froid il y a une minute sur le plateau du mont Blanc ou sous les voûtes des glaciers de Grindwald ou de la Furca, et on se transporte avec la rapidité de la pensée sur les bords charmants du lac de Garde ou dans la baie de Naples. Une minute ensuite une gondole se balance sous vos yeux, et vous voilà en face du pont du Rialto ou de celui des Soupirs. La perfection de l'optique a atteint son apogée; l'illusion est complète, c'est une féerie où l'art s'oublie, parce qu'il est devenu la nature.

Mais si nous devons admirer les paysages et les vues pittoresques du *cosmorama*, que dirons-nous lorsque nous nous trouverons sous les voûtes de ces monuments antiques, chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture? Un artiste habile pouvait, avec son crayon ou son pinceau, nous donner une idée vraie des montagnes de la Suisse ou des lacs de l'Italie; mais qui donc, avant le stéréoscope, nous aurait retracé avec cette vérité les splendeurs de l'Alcazar et celles de l'Alhambra, les dentelles de la pierre ou du bois, les intérieurs des musées, les statues représentées si fidèlement que la main s'étend pour toucher le marbre, les effets de perspective si saisissants? Qui eût fait tant d'ouvrage? La vie des peintres et des graveurs n'aurait pu y suffire, et ce travail, les rois seuls auraient pu le payer! — Eh bien, le stéréoscope nous le donne, car il existe chez MM. Ferrier et Soulier, 99, boulevard Sébastopol, plus de quatre mille épreuves, et bientôt ils auront le monde entier.

La prochaine exposition de Londres nous montrera le cosmorama stéréoscopique dans toute sa splendeur, car MM. Ferrier et Soulier y feront exhibition de leurs travaux déjà célèbres et déjà récompensés. Nous devons dire aux personnes qui n'ont point encore vu le cosmorama, qu'elles peuvent avec les stéréoscopes ordinaires faire l'essai des épreuves sur verre, qui s'y adaptent parfaitement et ont une supériorité si incontestable. Le grand avantage du cosmorama est de pouvoir contenir jusqu'à trois cents épreuves qui sont échelonnées dans l'intérieur du meuble, et se succèdent devant la lunette dès que l'on tourne le bouton; ensuite le *stéréoscope-cosmorama* est un fort joli ornement de salon qui se change de place comme on le désire, et peut être vu à la clarté de la lampe aussi bien qu'au jour.

MM. Ferrier père et fils et Soulier ont fait faire à la photographie stéréoscopique des progrès immenses; ils l'ont amenée, à force de travail et d'intelligence, à la hauteur de l'art. Le choix des vues qu'ils ont faites, la manière dont ils ont opéré, l'entente parfaite de leurs productions, leur ont mérité le suffrage et les éloges de tous les artistes et des amis et protecteurs des arts.

C. D.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 328. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 12 Avril.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

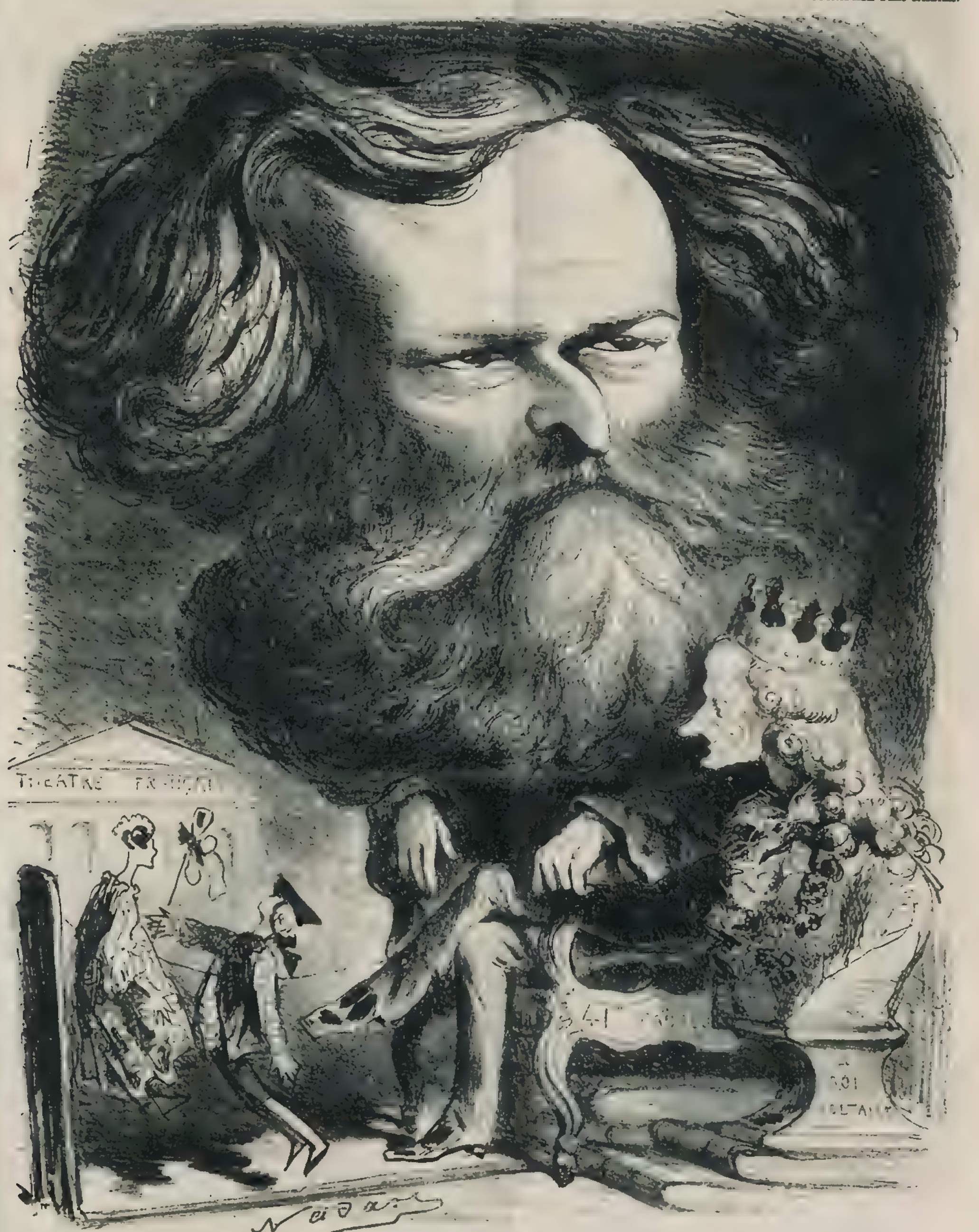
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

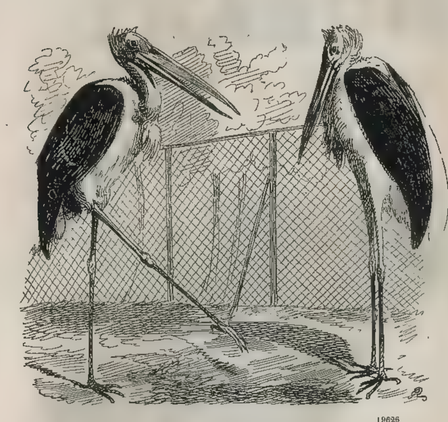
DESSIN PAR NADAR ET DARJOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR.



ARSÈNE HOUSSAYE.

(Voir la biographie page 5.)

LE *JOURNAL AMUSANT* AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. RANDON.



19626

LES MARABOUTS.

— On n'a pas le mollet très-fort, mais quelle différence avec les aiguilles à tricoter de ces pauvres flamants !



19627

LES FLAMANTS.

Chut !... quel bonheur de les trouver endormis ! Cela nous dispense de dessiner leurs cous, qui n'en finissent plus, et leurs becs, si ridicules, qu'on ne nous croirait pas si nous étions obligé de les pourtraire.



19628

LE COLIN, OU PERDRIX DE CALIFORNIE.

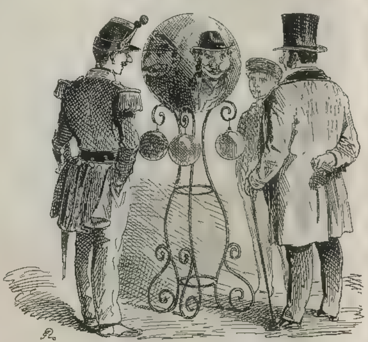
Rendons à Deschamps ce qui n'appartient pas à César ; à lui seul revient l'honneur d'avoir doté la France de ce délicieux gibier, si joli, si joli, avec sa robe diaprée des plus riches couleurs, et sa huppe d'un noir de jais, que le chasseur le plus féroce n'ose pas le tirer....



19629

Projet d'un monument à élever à l'immortel introducteur du colin de Californie.

Sic itur ad astra.



19630

LES BOULES PANORAMIQUES DE FUZELLIER.

Ah ! monsieur Fuzellier, quelles drôles de boules vous nous faites là !



19631

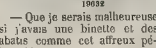
LES OIES DU LAC.

— Une main généreuse s'apprête à nous émietter un pain de seigle !... Allons-y comme un seul homme !



19632

— Cette pauvre spatule ! Si j'avais un bec ficelé comme le sien, je ne sortirais plus que de nuit... et encore !...



— Que je serais malheureuse si j'avais une binette et des abatis comme cet affreux pélican !!



19633

Ce coq, vainqueur en cinquante combats, a été nommé *le zouave* à la Guadeloupe.

Nous aimons mieux le croire que d'aller y voir.

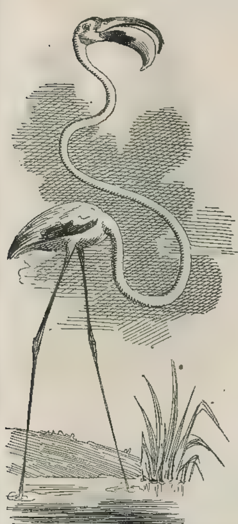


19634

— Croiriez-vous, ma chère, que je viens d'entendre un monsieur très bien dire à son épouse que c'est nous autres, autruches, qui fournissons à madame ses plumes de marabout !

— Ce n'est rien, ça, ma chère ; pour peu que vous restiez ici, vous en entendrez bien d'autres !

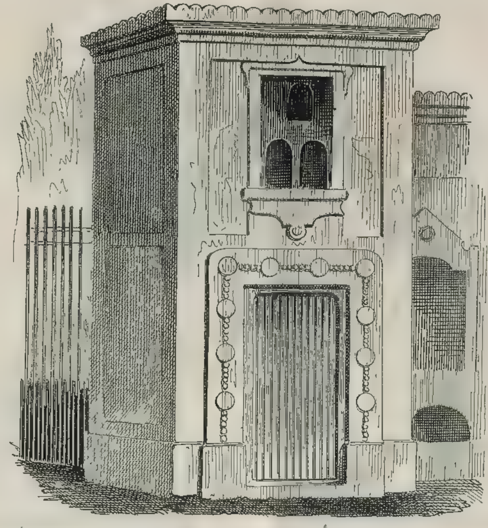
LE *JOURNAL AMUSANT* AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. RANDON (suite).



19635

LE FLAMANT.

Issu du croisement d'une couleuvre et d'un faucheux, quels tibias! et quels magnifiques tuyaux de pipe pour les amateurs!



19636

A la première personne qui devinera pour quelle destination a été construit cet édifice, l'administration du Jardin zoologique offrira le merle blanc qui vient de lui être donné par le roi d'Araucanie.



19637

LE TOUCAN.

N'est-ce pas, cher lecteur, qu'il n'est pas possible de se figurer un nez de ce calibre-là sans lunettes?



19638

LE MERLE BLANC.

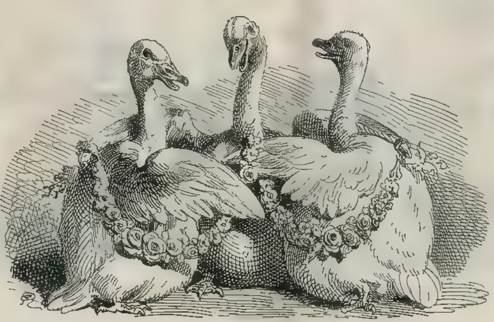
S'il attend, pour quitter le Jardin zoologique, que quelqu'un ait deviné l'énigme ci-contre, on n'a pas besoin de se presser pour l'aller voir.



19639

LE LOPHOPHORE (*rara avis*).

Six mille francs la paire!!! c'est à prendre ou à laisser. C'est bien ainsi que je l'entends.



19640

LES TROIS GRASSES

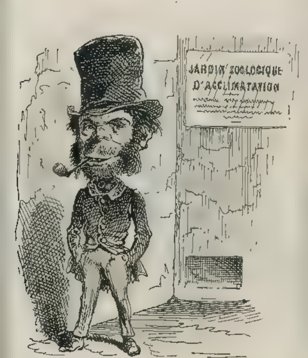
(*de Toulouse*).



19641

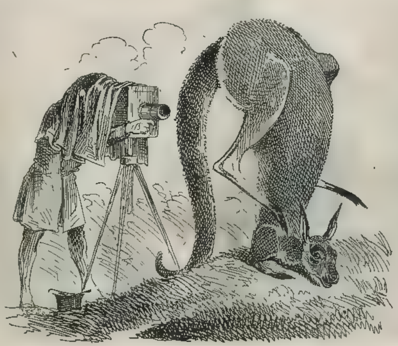
LE PÉLICAN (*se parlant à lui même*).

— L'eau est chaude, le poisson n'est pas frais, et le garçon qui vous sert — pour l'amour de Dieu — a même un air de se ficher de vous!... c'est intolérable.



19642

— Si je me proposais pour remplir une place *d'homme* au Jardin d'acclimatation... une fière lacune à remplir!... Comme ça m'irait!



19643

LE KANGUROO.

— Encore un photographe! prenons une pose pittoresque.



19644

Avec une lettre de recommandation du *Journal amusant*, ce sera bien le diable si le représentant de l'espèce porcine n'obtient pas aussi son petit coin dans le Jardin zoologique.

LE *JOURNAL AMUSANT* AU JARDIN D'ACCLIMATATION, — par G. RANDON (suite).



19646

L'*agami*, ou l'oiseau pasteur de la Guyane. A la Guyane, c'est possible; mais en France, il faudrait voir....



— *Agami* tant que vous voudrez, mais ne vous avisez pas de venir fourrer votre bec dans mon ménage, ou, foi de Gaulois! je vous envoie à la balançoire.... et ça ne sera pas long!



19647

PRENEZ MON OURS.

— Je voudrais acclimater dans mon parc une paire d'autruches....

— Prenez donc plutôt une paire de *colins;* ce n'est presque pas plus cher, et c'est bien plus joli.

L'AQUARIUM.



19648

N° 1. *Diodon.* Si la peau se mange avec, j'aime mieux m'en priver.

N° 2. *Baliste.* Décidément, c'est un parti pris à l'aquarium de nous dégoûter du poisson de mer.

N° 3. *Requin.* Quand ce gaillard-là vous tient par la jambe, prononcez *requiem.*

N° 4. *Lépidope.* Encore un qui n'a pas l'air facile à brider! Heureusement que nous ne sommes pas payé pour ça!

N° 5. *Bernard l'ermite.* Bonnes gens du bon Dieu! ça ne demande qu'à tirer sa pauvre épingle du jeu.



19649

N° 1. *Parasite.* Où diable cette espèce-là va-t-elle se fourrer?

N° 2. *Diable....* m'emporte si je fricote jamais de ce poisson là!

N° 3. *Gymnetre.* Celui-ci a, au contraire, l'air de vouloir s'en payer une tranche... bon appétit!

N° 4. *Tétrodon.* Quel charmant poisson! mais, hélas! il n'y a pas de roses sans épines.

N° 5. *Ange.* Cet ange-là serait celui de mes rêves, si j'étais directeur du Jardin zoologique. Quelles belles recettes devrait l'aquarium à ce monstre adorable!



19650

Ne pas oublier, en visitant l'*aquarium,* d'acheter la notice explicative; vous aurez par-dessus le marché le plaisir de voir la plus drôle binette d'Anglais!...



19651

N° 1. *Scie.* Poisson d'avril.

N° 2. *Coffre.* Ce coffre-là, malheureusement pour lui, n'est pas un coffre *Fichet.*

N° 3. *Savetier...* Il nous semble que le monde est un peu mêlé dans ce bac-la....

N° 4. *Triodon.* Avec une besace pareille, mieux vaudrait encore le porter que le nourrir.

N° 5. *Chimere.* Hélas! ce n'en est point une pour ce pauvre ommastrèphe qui voudrait bien être chez lui.



19652

— J'espère que le *Journal amusant* le peuple assez richement, votre aquarium!

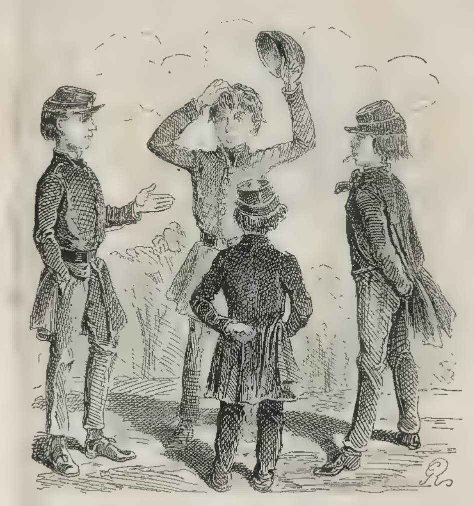
— Patience! mon cher monsieur; vous savez qu'il n'est construit que d'hier, et qu'en pareille circonstance c'est toujours le fretin qui doit d'abord servir à essuyer les plâtres.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON.



19653

— Comment, Anatole, vous avez encore le bonnet d'âne!
— Dame, m'man, c'est la marque de fabrique de m'sieu; si ça lui plaît de me la mettre, j' peux-t-i' l'en empêcher?



19654

— Vous savez, messieurs, qu'il est question de nous donner le chapeau et l'épée; je l'ai entendu dire par un journaliste des *Débats*.
— Cré coquin! si le gouvernement faisait ça, il pourrait crânement compter sur nous!

Au numéro de ce jour est jointe la 67e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. François Devinck, dessiné par M. Ch. Kreutzberger, d'après la photographie de Disdéri.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET DARJOU,

Texte par NADAR.

XXV.

A MON AMI ÉDOUARD HOUSSAYE.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Je m'étais brouillé avec Houssaye quand il était directeur du Théâtre-Français, et ce n'est qu'à sa sortie de la direction que je lui tendis la main, — au bout-de-l'an qu'il fit célébrer pour le doux et cher Gérard de Nerval.

Ceci était bien. Mais je n'ai pas d'autre raison pour être partial, et j'arrive droit aux reproches.

Houssaye est blond, — ce qu'un rouge comme moi ne pardonne guère, depuis surtout qu'il est à peu près reconnu que les rouges ne sont au fond que des bruns exaspérés.

Je dois ajouter qu'en tant que blond, Houssaye est le plus beau des enfants des hommes. Il est grand plutôt que moyen, bien planté et bien venu. Sa tête est régulière et intelligente, ce qui ne se rencontre pas sur toutes les épaules. Le front est pur, l'œil spirituel et d'un excellent dessin, le nez fin. La chevelure, la moustache et la barbe dorée foisonnent, massées sans art — apparent au moins, — comme sous le pinceau d'un maître vénitien.

Or, Houssaye a écrit quelque part :

« Il est bien malheureux celui-là qui est heureux en femmes. »

Et ailleurs :

« Deux amants sont deux bêtes féroces un jour ou l'autre irréconciliables. »

Et encore :

« Les femmes jouent avec nous comme les jongleurs du Cirque avec leurs enfants : elles nous adorent, mais elles nous cassent les reins. »

Quand un homme qui a assez vu pour écrire cela a la tête d'Arsène Houssaye, il est sans excuse d'être en vie passé trente ans. Houssaye n'avait pas le droit de n'être pas dévoré ni de conserver ses reins. Nous autres bruns, qui ne nous économisons pas, nous ne trouverions jamais assez de fenêtres ouvertes pour nous y jeter. Si la passion n'a pas mangé celui-là, c'est qu'il s'est garé et qu'il a dès lors mérité de s'appeler du nom si doux d'Arsène

Arsène Houssaye est surtout et avant tout un fantaisiste, et un fantaisiste très-charmant. Edmond About, un jour qu'il faisait le *bon jeune homme*, a dit de lui : « Il y a dix hommes pour le moins dans Houssaye, et sur le nombre il n'en est pas un dont on ne désirât être l'ami. » Je ne suis pas assez fort en arithmétique étonnante pour vérifier le dénombrement, ni assez pédant pour chicaner About sur son « *désirât* », tout en préférant « *désire* » pour ma part. Je n'ai vu dans Houssaye qu'un seul homme, — divers et ondoyant, comme nous sommes tous et mon portier aussi, — mais essentiellement aimable et serviable. Difficile serait celui-là qui ne s'en contenterait pas!

Je lui sais gré de n'être ni désagréable ni professeur. Je lui sais gré d'avoir battu toute sa vie les buissons en dehors de la voie frayée, sans se trouver aujourd'hui, tout blond qu'il soit, plus décoré ni fonctionnaire qu'il n'est. Je lui sais gré de n'avoir pas fait qu'un métier, aimant de passion comme je les aime les touche-à-tout. — Et je l'aime tout à fait et de tout mon cœur quand je pense à la meute des envieux, cette basse race de nuit toujours prête à aboyer à tout talon qui résonne, à tout nom qui émerge, à toute fortune qui se fait elle-même, à toute personnalité qui s'inscrit sur n'importe quel Livre d'Or. J'aime d'autant plus l'homme et son œuvre, quand je sais quel tas de gredins et de fainéants bave le venin et s'accroche aux chausses de l'homme qui a fait quelque chose.

Poëte, romancier, historien, spéculateur, administrateur, maçon, Houssaye a eu et il aura toujours aux yeux de ces gens-là l'irréparable tort d'avoir été toujours caressé par la fortune, que les gens qui ne la voient pas ont faite aveugle.

Houssaye est un des créateurs de la bohème qu'il a créée — comme toute chose se crée — après Marot, après Villon, sans remonter jusqu'à Homère; — de cette bohème dorée qui se drapait rue du Doyenné d'abord, puis plus tard vers les hauteurs de la rue de Navarin, avec de vieilles tapisseries des Gobelins, en faisant danser les transfuges du corps de ballet. Bohème qui payait son terme, aurait simplement et éloquemment dit H. Murger. Les autres membres du cénacle s'appelaient alors Th. Gautier, Gérard de Nerval, Roger de Beauvoir, Camille Rogier, Alphonse Karr, Ourliac, Balzac souvent aussi, Esquiros — qu'Houssaye arrachait quelques années plus tard aux rigueurs terribles des conseils de guerre.

Il a fait la fortune du Théâtre-Français à un moment où on ne s'occupait pas beaucoup de la maison de Molière.

Il a bâti Beaujon au temps où nul Parisien n'osait s'aventurer seul dans ses parages excentriques, et a porté sans morgue comme sans fausse modestie le titre mérité de Roi de Beaujon.

Il a su faire de l'*Artiste*, sans se ruiner et sans fatiguer ses abonnés, le recueil le plus cher, le plus curieux, le plus vivant de tous les journaux d'art et de lettres.

Lorsque les romantiques purs allaient à la conquête du monde en inventant Shakspeare, il s'en allait cueillir des primevères au pied des haies d'églantiers, et renouvelait, avec ses *Poésies* et les *Aventures galantes de Margot*, l'antique *Anthologie* et les naïvetés rustiques du Grec Longus.

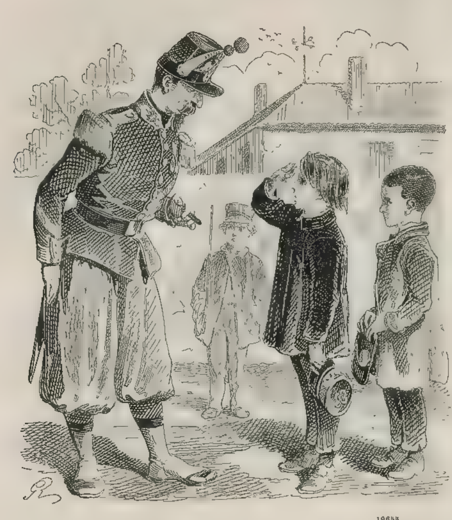
Quand tout le monde parlait moyen age, ogives, Borgia et Marguerite de Bourgogne, il répondait dix-huitième siècle, embarquements de Watteau, amours à la Maréchale.

Un matin, il ressuscita *le Roi Voltaire*, lorsque la glorification des Pères de l'Église latine était à l'ordre du jour.

Une autre fois, il s'était mis à rembourrer et à dorer sur tranche le 41e *fauteuil de l'Académie française*, parce qu'il trouvait généralement que l'Académie avait grand besoin qu'on parlât d'elle.

Mais que viens-je ici vous dire que vous ne trouviez

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. Randon (suite).



19655

— Nous ne sommes que de la classe de 72; mais comme nous ne sommes pas bien avec nos parents, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de devancer l'appel ou de nous engager?



19656

— Je ne comprends pas que tu te déplaises dans l'institution Flageolet; c'est pourtant une des plus convenables de la capitale.....
— Oui, parlons-en! un bahut où l'on ne peut pas seulement fumer la cigarette!!!

dit, et cent fois mieux que je ne saurais faire dans l'étude très-précieuse que de Banville — le maître à tous en cette matière — a écrite sur Arsène Houssaye? C'est là — et dans son œuvre entière éditée si luxueusement par notre ami Plon — qu'il faut chercher Houssaye, et le suivre dès la petite ville de Bruyères, en l'Ile-de-France, où il est né aux derniers jours de l'empire, au milieu des vignes et des moulins à vent, n'apprenant rien de tout ce qu'il devait savoir aujourd'hui si ce n'est la grammaire et le violon : pourquoi pas la flûte? Vous le voyez se faisant soldat à seize ans pour prendre Anvers, puis laboureur, puis partant une bonne fois pour toutes pour l'éternel Paris, où Sainte-Beuve le baptisait : « le poëte de la jeunesse et des roses. »

Il est paradoxal, et j'aime le paradoxe comme j'aime les minorités. C'est toujours dans la minorité d'Aujourd'hui que Demain trouve la vérité. Il affectionne la forme concrète et substantielle des Labruyère et des la Rochefoucauld, qu'il croise de Champfort et mâtine de Rivarol. Voici une toute petite pincée de ses aphorismes, prise au hasard. — « L'aphorisme, c'est l'homme, » a dit Buffon un jour qu'il avait oublié ses manchettes.

« — Si Machiavel avait fait une politique pour l'amour, il aurait dit aux hommes : « Faites aux femmes ce que vous ne voudriez pas qu'elles vous fissent. »

— Le cœur des femmes ressemble au chœur des cathédrales : l'autel du dieu est là, mais que de chapelles dans les bas-côtés!

— L'amour est un fil que la femme tient par les deux bouts et qu'elle nous donne à retordre.

— Pour inspirer de la confiance aux femmes, il faut avoir confiance en soi.

— Quand on peint deux amoureux, le portrait de l'un n'est pas fini que l'autre n'est déjà plus là.

— Certaines femmes sont comme les billets en circulation, qui prennent d'autant plus de valeur qu'on y lit plus de signatures.

— Les roses de l'amour ont des épines dans notre cœur. Etc., etc., etc.

« Trop de roses, trop de marguerites, trop d'aubépines » et de verveines! dira-t-on — au moins à l'atelier Cour- » bet. Trop de Cythère et de Trianon, — et à bas la » chienne Fanfreluche! »

Vraiment?

Pour satisfaire ces difficiles, on leur servira dorénavant chaque matin de chacun des jours impairs quelque chose comme l'*Iliade* : l'*Odyssée* sera réservée pour les jours pairs.

Nadar.

COURRIER DE PARIS.

Les Misérables. — Le géant de 1830 et le géant de 1862. — Les boutiquiers de lettres. — M. Choler et le *Cotillon*. — Départ de quelques hommes de lettres. — Déménagement des pianistes. — Des nouvelles de Bade. — Madame de Solms. — Suite du voyage de MM. Dunanan père et Offenbach. — Un poëte de Toulouse. — L'art de faire de la fausse monnaie sans danger. — Les aventures romanesques. — Un volume de M. Aurélien Scholl.

A une époque d'énervement littéraire, où le théâtre vivait de héros en fer-blanc et de passions de serre chaude, on vit apparaître soudain un géant qui portait une œuvre dans chaque main.

Et les vieilles planches du théâtre classique s'écroulèrent sous le poids de la littérature vivante qui écrasa la nature morte des lettres! Le faux sentiment fut remplacé par l'amour vrai, la fanfaronnade redevint du courage, la langue française redevint une langue.

Tout ce que la France comptait de jeune, d'ardent et d'intelligent se groupait autour de ce géant qui s'appelle Victor Hugo.

Trente ans après, ces événements semblent presque oubliés. Après le suprême effort vient le suprême abattement. Le festin terminé, les laquais de la littérature s'installent à table et dévorent les restes du repas. La génération ne respire plus librement. L'air manque, et la littérature met au monde des enfants chétifs qui toussent des petits vers, des petites pièces et des petits articles.

Par-ci, par-là, un talent se révèle au théâtre, dans le roman ou dans le journal; il n'est pas accueilli par les cris enthousiastes de la foule. Cet enfant bien portant fait quelque tapage dans le monde des lettres, mais la spéculation lui met un bâillon dans la bouche et lui dit : — Mon bonhomme, tu ne feras pas d'argent.

A peine on trouve encore dans la foule des *Pieds de mouton* et des *Prises de Pékin* un vrai artiste.

La foi est partie; seule la spéculation reste. Voici un jeune auteur que le succès a fait enlever par deux vigoureux artistes qui sont venus le montrer au public comme une curiosité chinoise. Nous l'avons tous applaudi, tous acclamé comme une promesse pour l'avenir du théâtre.

Ah bien oui! le voisinage de la Bourse l'a perdu! Il se moque déjà de la gloire pour ne songer qu'à l'argent. Son nom, qui aurait pu devenir une réputation, n'est déjà plus qu'une enseigne. Il a la vogue comme un restaurant, il faut en profiter. L'ambition des belles choses est adroitement remplacée dans son existence par l'addition et la multiplication.

A l'âge où le cœur de l'artiste bat encore dans toute la force des illusions et de l'espoir, celui-ci marchande déjà à son directeur cinq représentations de plus, comme le colporteur demande le treizième exemplaire gratis à l'éditeur.

La littérature n'est plus un art.

C'est un trafic.

Les boutiquiers de lettres ouvrent leurs magasins le matin; les directeurs et les éditeurs visitent les marchands en vogue, puis à la fin du mois on fait son bilan; la recette est satisfaisante.

Encore dix années, et le boutiquier de lettres aura à Montfermeil sa maison de campagne avec des volets verts et une statue en plâtre dans son jardin. Il appellera ce domaine du nom d'un de ses ouvrages. Le passant montrera à son compagnon de route le château du fameux X...

Mais le temps, qui balaye les générations, rasera le château.

Les œuvres seules restent

A cette époque de décadence littéraire, *Gaëtana* devient un événement, et le *Cotillon* est presque un drapeau.

La littérature traîne péniblement son boulet; elle est souffrante. Ses poumons demandent un air plus libre : les lettres étouffent.

Alors le géant de 1830 reparaît, plus fort et plus puissant que jamais.

Un frémissement parcourt le monde intelligent.

Il y a un chef-d'œuvre de plus!

Et maintenant, si vous me demandez qui je suis, d'où je sors et ce que j'ait fait pour parler avec si peu de respect des vendeurs en vogue, je vous répondrai :

— J'ai lu les Misérables.

Déjà tout Paris a lu comme nous cette grande épopée

de la souffrance humaine que le printemps nous apporte, comme un réveil des lettres.

La littérature a frémi devant l'ouragan qui commence.

Il y avait si longtemps qu'on ne savait que faire de son enthousiasme !

Chacun en avait mis un peu à la caisse d'épargne pour l'occasion, et il se trouve que personne n'en a assez pour saluer ce livre gigantesque comme il le mérite.

Nous avons oublié de nous emporter pour les belles choses

Mais nous recommencerons !

M. Choler, qui est un garçon d'esprit, a pris sa défaite plus gaiement que M. Sarcey. Dès la première soirée il a voulu retirer sa pièce, on l'en a empêché.

Le lendemain de la dernière représentation, M. Choler est parti pour Saverne pour serrer la main à son cher confrère About.

Un autre littérateur est sur le point de quitter la France. Gustave Aymard se propose de suivre l'armée française au Mexique.

Le petit village de Juvisy est en émoi.

M. Aymard a su se créer de grandes sympathies à la campagne; les indigènes le considèrent comme un sauvage apprivoisé. L'auteur des *Trappeurs de l'Arkansas* passe volontiers dans le monde pour un ancien chef de tribu retiré des affaires. On dit même qu'il a le corps tatoué, et il voit avec plaisir que ses amis intimes lui donnent le petit nom de *Grand-Soleil*.

C'est une petite flatterie à laquelle Gustave Aymard est fort sensible; mais est-il bien vrai qu'il se déguise en Indien pour composer ses romans?

Voici venir le printemps. Quand le grand concert commence dans la campagne, la musique se tait à la ville; quand les rossignols reviennent, les pianistes, par un reste de pudeur dont nous leur savons gré, s'effacent.

Les premiers rayons du soleil nous ont à peine apporté les premiers petits pois, et tout Paris rêve déjà la campagne, les eaux et les bords du Rhin.

Il est temps de rassurer enfin le monde parisien sur les bruits qui ont couru sur la suppression de Baden-Baden. Il est vrai qu'une forte opposition s'est manifestée dans les chambres badoises, — une tempête dans un verre d'eau; — mais on a fini par s'apercevoir que la suppression du privilége de M. Bénazet entraînerait la suppression de la carte de la ville de Bade.

Aussi rien n'est changé.

Dans un mois la Conversation rouvrira ses portes. Dans trois mois les artistes les plus distingués se réuniront dans la Forêt-Noire pour interpréter quelques comédies inédites, parmi lesquelles figurera un charmant acte de notre ami Paul Dhormoys, à qui est dédié le volume des *Trois buveurs d'eau*, l'histoire de ce pauvre Mürger. Le théâtre de Bade nous donnera aussi un opéra inédit de Reyer, et continuera ainsi son exhibition de gens de talent.

Il est vrai que les hommes sérieux, ceux qui promènent leur orgueil en cravate blanche sur le boulevard, ne prennent pas au sérieux ce petit théâtre. Ils affectent même de mépriser un peu les pièces qu'on joue là-bas, ce qui ne les empêche pas de pétitionner au besoin auprès de M. Bénazet pour obtenir l'engagement d'une parente ou d'une protégée.

Tout a son heure dans la vie : l'orgueil, comme la rouerie et la vanité, s'écarte à l'occasion assez habilement pour laisser passer l'intérêt.

Madame la princesse de Solms fait beaucoup parler d'elle depuis qu'elle a ouvert ses salons aux grands et aux petits littérateurs.

Tous les feuilletons qui ne sont pas signés d'un nom connu sont attribués à la plume, — disons-le bien vite, facile et élégante, — de cet écrivain haut placé.

— Avez-vous lu le courrier du *Constitutionnel?*

— Oui.

— Il est de madame de Solms!

— Ah bah!

— Avez-vous lu la semaine du *Pays?*

— Oui.

— Elle est de madame de Solms!

— Ah bah!

D'aucuns même ont prétendu que la princesse a collaboré au *Cotillon*, mais ce n'est là évidemment qu'un bruit qui ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Les voyages de MM. Dunanan père et Offenbach continuent avec succès.

Tous les soirs, une foule empressée, parmi laquelle on remarque M. Jules Moineaux, envahit la petite salle des Bouffes et applaudit les interprètes de la bouffonnerie musicale à la mode.

Pendant ce temps, M. Offenbach continue à cueillir des lauriers à l'étranger.

L'habitude est une seconde nature, a-t-on dit. M. Offenbach a contracté l'habitude en Allemagne d'être couvert de fleurs tous les jours.

Aussi, lorsqu'il ne trouve pas le matin une demi-douzaine de couronnes sur sa table de nuit, il lui manque quelque chose.

Alors il fait sa malle et part pour Cologne, pour faire sa récolte de fleurs.

Il y était hier; il vient d'y retourner. On le croyait à Paris... vlan! voilà qu'il tombe en pleine *chanson de Fortunio* sur les bords du Rhin.

Il entre au théâtre... on l'applaudit... on le demande... il apparaît et prononce un petit discours très-flatteur à l'adresse de la direction de la ville.

J'ai lu le discours, il est superbe. Il y a en M. Offenbach deux hommes : le musicien et l'orateur.

On n'a pas encore assez apprécié l'orateur en France, cela viendra!

Cette fois-ci, M. Offenbach est parti pour l'Allemagne avec un magasin de costumes.

A Pesth, il s'habillera en Hongrois;

Sur les bords du Rhin, en bûcheron de la Forêt-Noire;

A Berlin, en cuirassier du temps de Frédéric le Grand;

A Varsovie, en Polonais;

A Madrid, en hidalgo.

En Angleterre, M. Offenbach portera le costume d'un petit mousse.

Il sera charmant sous ces différents travestissements, qui ont été exécutés d'après les dessins de Gustave Doré.

Tandis que M. Offenbach cherche les lauriers à l'étranger, d'autres arrivent à Paris du fond de la province pour chercher un rayon de soleil.

Heureusement que depuis le départ d'Offenbach il y a un peu de place.

Parmi ceux-là, citons comme une réputation de demain un jeune poëte toulousain, M. Hippolyte Philibert.

Un jour il est venu frapper à la porte de Barrière avec une lettre de recommandation et un manuscrit.

Barrière lut la lettre et écoutait les vers (il a toutes les audaces), et comme il s'intéresse encore à tout ce qui est intelligent, il prit le Toulousain par la main et le présenta à son éditeur de la rue Vivienne.

MM. Michel Lévy frères se chargent du reste.

Avant peu il y aura un volume de plus dans leur collection et un poëte de plus sur le pavé de Paris.

Barrière, en protégeant le vice du jeune Toulousain, aura commis une grande action ou un grand crime.

Nous le verrons bien.

Et maintenant laissez-moi vous enseigner l'art de fabriquer de la fausse monnaie, et de s'en faire neuf cents francs de rente.

Un vieil usurier du faubourg du Temple, prêteur à la petite semaine, loue une chambre meublée à un inconnu.

Le nouveau locataire s'installe et paye un mois d'avance. Il dort toute la journée. A huit heures du soir, il se glisse dans un obscur restaurant pour dîner.

A dix heures, il rentre. Il ferme les volets de sa fenêtre, allume sa lampe et travaille jusqu'au matin.

Le propriétaire intrigué surveille son mystérieux locataire. Il le voit installé devant une table, cherchant à copier un billet de cent francs.

Il ouvre violemment la porte, et se précipitant sur son locataire :

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes un misérable!

— Je le sais bien! répond l'autre.

— Que faites-vous là?

— De la fausse monnaie...

— Chez moi?

— Chez vous! J'ai terminé hier la planche des billets de cent francs, et voici la première épreuve! Quelques petites retouches à la plume, et tout sera dit!

L'étranger, en parlant ainsi, saisit la plume et renforça à la sépia les arabesques du billet de cent francs.

— Maintenant, continue-t-il, vous pouvez me dénoncer à la police et perdre à tout jamais un pauvre diable, à moins pourtant...

— Dites!

— A moins que vous ne vouliez vous associer avec moi! Dans six mois nous aurons gagné une fortune colossale que nous irons manger à l'étranger.

— Et vos billets sont bons?

— Essayez-les!

L'usurier a un payement à faire à la Banque. Il faufile le faux billet dans une liasse de papier Garat et arrive à la Banque :

O surprise! le caissier le trouve excellent.

Pour la première fois de sa vie il prend une voiture et rentre chez lui.

— Cher ami, dit-il à son locataire, la chose a réussie.

— Parbleu!

— Eh bien! il faut continuer.

— Continuons...

— Seulement je vous trouve bien bête...

— Ah!

— Puisque vous risquez les galères, pourquoi ne travaillez-vous pas en grand! Il n'est pas plus difficile de faire des billets de mille que des billets de cent francs.

— C'est vrai! Mais où diable voulez-vous que je me procure un modèle?

— Qu'à cela ne tienne! en voilà un!

Et il remet à son locataire un excellent billet de mille francs.

— Et maintenant, lui dit-il, à l'ouvrage!

— A l'ouvrage!

Le propriétaire va se coucher et le locataire travaille.

Le lendemain, le patron veut voir si son ouvrier en fausse monnaie a bien travaillé.

Il frappe à la porte... elle est ouverte. La chambre est vide.

A l'heure qu'il est, le propriétaire court encore après le faux monnayeur et le billet de mille francs.

Je cherche un mot pour la fin de ma chronique, et je trouve un livre, un livre charmant de M. Aurélien Scholl. Cela s'appelle *les Aventures romanesques*, un titre qui pourrait bien servir d'enseigne à l'auteur turbulent de cette série d'agréables nouvelles dont quelques-unes ont paru dans l'*Illustration*, si je ne me trompe.

On a dit que la critique est aisée. Je n'en crois rien, car pour avoir le droit de critiquer, les journalistes sont forcés de nos jours de prouver qu'ils savent écrire une comédie et un roman. M. Scholl est du nombre, ce qui n'empêche pas les amours-propres égratignés de nous traiter de désœuvrés souvent et presque toujours d'envieux.

Enfin!!! ALBERT WOLFF.

LES PETITS BRONZES.

Un mot qu'on entend presque tous les jours dans le pays Bréda est celui que voici :

— « Adolphe, si vous me laissez un souvenir, envoyez-moi un petit bronze. »

Chez les petits bourgeois de la Chaussée-d'Antin, c'est à peu près la même chanson.

— « Eh bien! c'est marché conclu. Seulement, en guise d'épingles, vous enverrez un petit bronze à ma femme »

Un camarade de collége, aujourd'hui avocat, plaide pour vous; faut-il lui faire l'injure de lui envoyer trois cents francs en espèces pour payer sa plaidoirie? Il vous jetterait votre argent à la tête (c'est du moins ce que vous cherchez à vous persuader à vous-même); vous faites mieux, vous lui envoyez un petit bronze qui coûte deux napoléons.

Les petits bronzes sont donc fort mêlés au mouvement de la vie actuelle.

***

Eh bien! ayons le courage de le dire, les petits bronzes sont un progrès, un signe de décadence dans la cancrerie sociale, un bon indice.

Il n'y a pas bien longtemps, les petits cadeaux que nous venons d'énumérer étaient infiniment plus saugre-

nus encore qu'un lion fondu ou qu'un coupe-papier de Fratin.

On vous donnait une lithographie, un cornet de pralines ou un pot à tabac en terre cuite.

Éternel et stupide pot à tabac, quand donc disparaîtras-tu tout à fait?

Les petits bronzes ont déjà donné un bon coup à ce bâtard de Bernard de Palissy; pourtant il n'en est pas mort.

Mais laissez faire : les petits bronzes gagnent du terrain sur la cheminée et sur les consoles.

Sans doute leur marche a été de longue durée. Les petits bronzes se sont hâtés lentement, mais enfin ils sont parvenus. Avant d'arriver à l'anthropomorphisme, à avoir forme humaine, il leur a fallu passer successivement par tous les degrés de la hiérarchie palingénésique de M. Ballanche. Ils se sont faits grains de sable, cailloux veinés, diamants bruts, puis fleurs, puis oiseaux, puis bipède, le tout sans le moindre murmure.

***

On a vu aux carreaux des marchands de papier des pailles de riz en bronze, des feuilles de lierre en bronze, des violettes de Parme en bronze.

Il y a eu aussi des grappes de lilas; sur ces grappes de lilas des hannetons en bronze.

Dans les phases nombreuses de cette métempsycose métallique, les hannetons ont été le premier essai des petits bronzes pour la forme animale. C'était audacieux. Les petits bronzes sortirent de l'épreuve avec bonheur. Dieu merci, ils ne devaient pas s'en tenir là.

Du hanneton ils passèrent tout d'un coup au serpent. On vit de charmantes vipères dérouler leurs nombreux anneaux autour d'un porte-cigares; des candélabres à la queue de dragon eurent pour modèles les boas constrictors du jardin des plantes.

Dès lors les petits bronzes se crurent de taille à tout oser. Ils se firent hommes. On façonna trois cents copies de l'Antinoüs à l'usage de MM. les agents de change. Cette ingénieuse flatterie eut du succès.

***

Il n'y avait pas de raison pour que cela finît.

Alors on fit irruption au théâtre. On commença par mouler et par faire fondre tout le corps de ballet. La province écrivait aux fabricants :

« Envoyez-moi quinze Ferraris. — Nous voudrions une Rosati ayant la jambe en l'air. »

Bientôt tous les meubles à forme humaine furent surmontés d'une tête célèbre. L'encrier fut particulièrement tourné en fils d'Adam. Outre qu'il tient bien sa place sur une table de travail, les becs de plume ne sont pas fâchés de boire l'encre de la petite vertu dans un crâne fameux.

Il en sera ainsi pour toutes nos gloires. C'est dire que les petits bronzes ne sont pas au bout. Vous savez combien nous avons aujourd'hui de célébrités, grands poëtes, grands orateurs, grands peintres, grands sculpteurs, grands romanciers, grands acteurs, grands photographes, grands journalistes, grands guerriers, grands joueurs de dominos. Pour faire ce panthéon, il faudrait plus de matière qu'il n'en fallut pour construire ce colosse de Rhodes dont un seul orteil fournit autrefois la charge de dix chameaux.

Les petits bronzes couvriront la terre.

MAXIME PARR.

Notre poëte-musicien Gustave Nadaud vient de reprendre sa publication d'*une chanson par mois* par cinq productions inédites : *Causerie d'Oiseaux*, *le Bonheur et l'Amour*, la *Supposition*, *A vos amours*, et l'*Histoire du général*. Ces nouvelles chansons sont publiées au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne, par les éditeurs de la collection complète des chansons de Gustave Nadaud, en huit volumes in-8°, texte, chant et piano.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 329. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 19 Avril

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :

3 mois . . . 5 fr
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

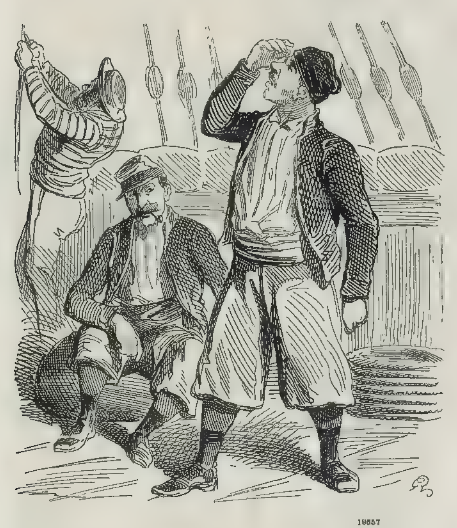
ÉTRANGER
selon les droits de poste

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mierisch et chez Durr et Ce. Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

NOS TROUPIERS AU MEXIQUE, — par G. Randon.



19657

— Laisse-moi donc, je viens d'entendre dire que nous allions passer sous le tropique, et je suis curieux de voir comment c'est fait.



19658

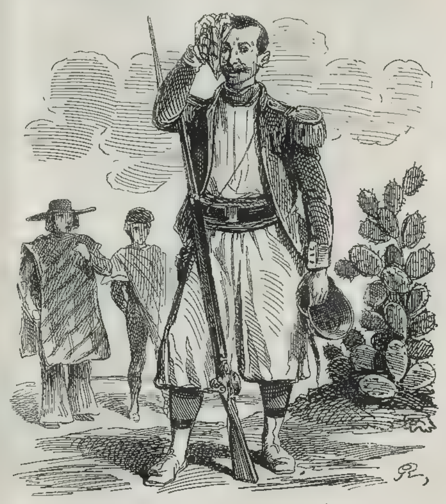
Une petite consigne qui n'est pas celle des MENUS-PLAISIRS.

— Ne laissez approcher qui que ce soit sans crier : Qui vive? halte là! et faire feu si l'on continue d'avancer, à moins que ce ne soit quelque animal féroce, tel que tigre, ours, lion, jaguar, n'importe; dans ce cas il n'est pas nécessaire de crier aux armes ni de faire feu; il suffira de foncer dessus à la baïonnette... vivement.



19659

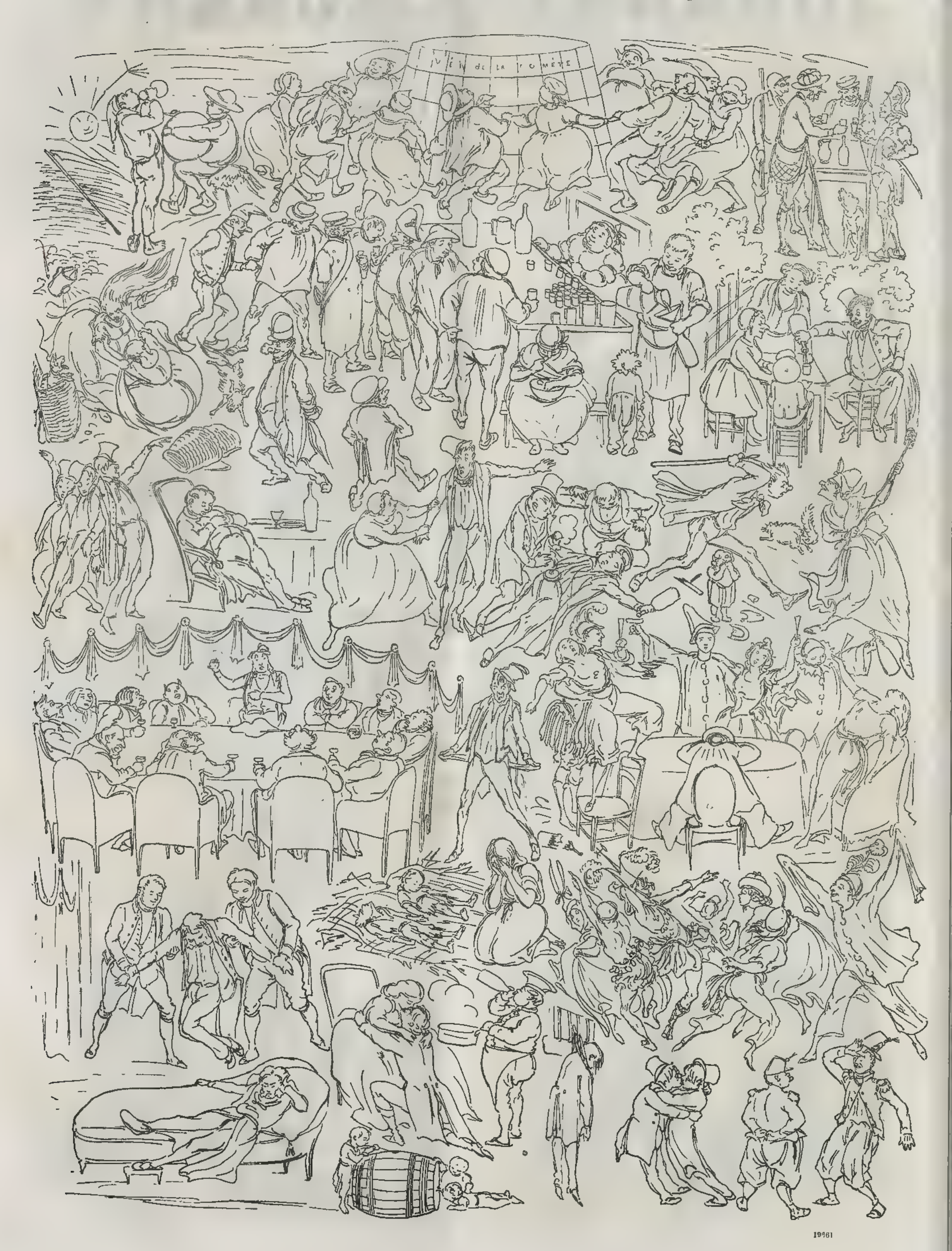
— Rien qu'un petit mot, senora, et vous serez convaincue de la pureté de mes intentions.



19660

— J'ai vu Tampico, Jalisco, Méjico; actuellement je ne serais pas fâché de voir un marchand de coco.

UNE GOUTTE DE VIN VUE AU MICROSCOPE, — par Baric.



19461

TABLEAU DU BONHEUR CONJUGAL, — par Eustache Lorsay.



19662

LUNE DE MIEL. — Une visite, quel ennui!



19663

— Ah! joie du ciel! je suis père.



19664

LA SECONDE ANNÉE. — Il ne viendra donc personne?



19665

PREMIÈRE INFIDÉLITÉ : LE TABAC — Mon mari fumer! Quelle horreur!



19666

UN MONSIEUR. — Voilà votre plus jeune enfant? mais c'est tout le portrait de son père!
— Je ne veux pas ressembler à papa, il est trop laid.



19667

— Est-ce un garçon ou une fille?
— L'un et l'autre, monsieur, deux jumeaux.
— Et de six. Cristi! il n'est que temps que ma femme s'arrête!



19668

— Mon cher, mon épouse m'adore, que c'en est insupportable.



19669

DÉCOR A COMPARTIMENTS COMME A LA COMÉDIE, DEUX CHAMBRES.
— Bonsoir, monsieur.
— Bonsoir, madame.



19670

LE BOULET CONJUGAL. — Madame a des idées noires.
— Monsieur a des idées.... folâtres.
Souvenirs et.... regrets. (*Pas de M. Dubufe.*)

La livraison 68e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait du Prince Napoléon Jérôme, dessiné par Penouille, d'après la photographie de M. Disdéri.

LA MÉNAGERIE DE LA MÉTEMPSYCOSE.

III.

C.

Caille. Regardez-vous dans la glace, ma petite dame aux épaules, à la main, au menton, à la joue à fossettes, et vous aurez l'image de ce gallinacé dodu.

Caillette. Écoutez-vous causer chiffons et littérature, babiller amour et mariage, caqueter de tout ce que vous savez et de tout ce que vous ne connaissez pas, — mesdemoiselles, et vous aurez entendu ces petites cailles appelées caillettes.

Caméléon. Reptile rencontré surtout dans la vie publique; il change de peau et de couleur selon les circonstances, mais il a soin, avant tout, d'adopter la nuance qui fait loi.

Canard. Ne pas prendre ce palmipède pour son homonyme des journaux, qui n'est qu'un mythe constitutionnel, ni pour son autre homonyme des cafés, qui n'est qu'un morceau de sucre imbibé. Il existe en chair et en os dans les parages de la rue Mouffetard et lieux correspondants, où le chéri de la bien-aimée est, aux moments d'expansion, *son petit canard!* — Quant à la *cane*, vous qui avez souffert des cancans, vous savez sous quelle mine de portière elle vous apparaît, — fût-elle duchesse.

Cavale. Encore une désagréable bête que vous avez eue à votre bras, monsieur, qui vous dominait de la tête, et qui vous a lancé au pas militaire malgré vous.

Cerf. Celui-là aussi, sec et fendu en compas, vous a promené du pas gymnastique au pas accéléré, sans s'inquiéter de vos sueurs et de vos cors aux pieds; il en mettra dix autres sur les dents comme vous dans la journée. Il y a une autre famille de cerfs qui se distingue par les bois qu'on leur plante, et non par les jambes qu'ils possèdent de droit naturel.

Chacal. Généralement il coiffe la *chechia*, ne connaît pas d'obstacles comme Gusman, est d'un naturel

TABLEAU DU BONHEUR CONJUGAL, — par Eustache Lorsay (suite).



19671 Monsieur va voir *les cocottes*.

19672 — Dans quel état!
— Je viens d'où l'on est gai, à la maison l'on s'embête.

19673 — Dis donc, Oscar, on assure que tu es marié.
— On est si méchant.

19674 — On vous a vu parler à la portière de mademoiselle Rigolboche.

19675 Qui aime bien châtie bien.

19676 Monsieur s'est rangé. — Il mène sa femme au Musée de Versailles, et lui inspire l'admiration pour les guerriers français.

19677 — Une photographie de Léotard dans votre table à ouvrage!

19678 En chemin de fer. — Elle ne m'attend pas sitôt. Quelle joie pour elle!

19679 — Madame, voilà monsieur.

facétieux, d'un tempérament maraudeur et d'un caractère téméraire : il se laisse appeler *zouzou* par les *Aglaés*, — en temps de paix.

Chat-huant. Un pauvre diable d'oiseau qui ne sort de son grenier que le soir, parce qu'il est vieux, qu'il est laid et qu'il est déplumé. Combien de bohèmes trop émérites devraient vivre en chats-huants!

Chien. Le genre chien a une foule de sous-genres, par exemple : le *caniche*, que vous adorez pour sa fidélité, quand il ne vous assomme pas par elle, mesdames; le *dogue*, qui montre une humeur farouche et aboie brusquement à la moindre contrariété; le *lévrier*, qui rivalise de jambes avec le cerf, pour le malheur de ses compagnons ventrus ou bouffis; le *roquet*, qui déblatère après vos chausses, monsieur, quitte à prendre ses pattes à son cou si vous vous retournez en colère; le *barbet*, crotté jusqu'à l'échine, si commun parmi les piétons, grâce au macadam; le *basset* ou *chien couchant*, qui s'aplatira sous votre main et vous léchera la botte, — tant que vous serez son maître; le *braque*, qui se jette à travers vos affaires ou vos relations sans savoir pourquoi, et qui vous quitte sans savoir comment... Nous avons encore le *petit chien*, un pendant du *petit chat;* le *toutou* ou le *loulou*, une variété de petit chien en laquelle tout amant d'une grisette s'est souvent transformé; nous avons enfin le *chien* proprement dit, un animal sordide, qui lésine jusque sur la pâture des êtres dans sa dépendance, et dont la digne femelle couperait un liard en quatre avec ses crocs allongés par les privations inutiles.

Chouette. La transmigration antérieure opère de singuliers bouleversements dans les qualités animales! Aussi, mesdames et messieurs, vous dont l'élégance est proverbiale, vous êtes, pour le populaire parisien qui vous admire, de la classe des tristes oiseaux nocturnes, vous êtes *chouettes!*

Cigale. La Fontaine vous l'a montrée ayant chanté tout l'été; mais c'est l'hiver surtout que vous la rencontrez dans les cours et les passages en robe d'indienne, maigre et frissonnante, essayant d'apitoyer le passant ou le locataire, — jamais le propriétaire, cette fourmi moins que prêteuse, — avec le filet cadencé de sa voix fêlée ou

TABLEAU DU BONHEUR CONJUGAL, — par Eustache Lorsay (fin).



19680

TROP TARD.

— Je veux son sang.
— Oscar, Oscar ..!



19681

— Madame, qu'avez-vous fait de mon honneur?
— Vous m'embêtez.



19682

LE MARI CHEZ L'AVOCAT.

— Monsieur, je les ai vus, vus, comme je vous vois.
— Cela ne suffit pas. Vous êtes partie intéressée; n'ayant pas de témoins, vous ne serez pas cru.



19683

L'AVOCAT DE MADAME AU TRIBUNAL.—Il la battait, monsieur; mais si l'innocence de ma cliente pouvait être mise en doute, la laideur du plaignant serait une excuse suffisante... J'en appelle aux femmes sensibles qui font partie de l'auditoire....



19684

—Ils l'ont acquittée faute de preuves. Cristi! elle me retombe sur les bras.

19685

—Le titre de veuf est le bâton de maréchal des maris : avec un crêpe on en voit la farce.



19686

CHAPITRE DES INDEMNITÉS. — LE TRAIT D'UNION.

Hue, papa, hue!



19687

— Ce pauvre Oscar! N'est-ce pas que le noir me sied bien?

le raclement sourd de sa vieille guitare. Et pourtant, Rachel, la grande tragédienne, a été cigale!

Colombe. Vous l'avez été, madame, cette blanche colombe qui approche pour la première fois de la table sainte du Seigneur; vous l'êtes peut-être encore, mademoiselle, qui allez bientôt porter, candide et confiante, le bouquet symbolique de fleurs d'oranger. Et pour le bon père donc! sa fille n'est-elle pas toujours sa colombe?

Coq. *J's'is Nicolas l'coq du village!*... Connu, n'est-ce pas, intelligente assemblée? Autre coq, cet individu éperonné qui vous toise fièrement à propos de bottes. Parmi la gent ouvrière, c'est le coq celui qui dépasse les autres en adresse.

Corbeau. Quand vous allez à une noce ou à un enterrement, messieurs, quand vous êtes sur votre *trente et un*, vous prenez précisément le nom de ce *corvidé* funèbre. — Il y a des moments où certains peuples deviennent des corbeaux, mais dans une autre acception; ces vers d'Alfred de Musset en font foi :

> Combien, au jour de la curée,
> Étiez-vous de corbeaux sur notre aigle expirant!

Coucou. Notre transmigration confond généreusement les classes zoologiques : cet oiseau voyageur se trouve de la même famille que le cerf. Il est appelé coucou par euphonie — et par antiphrase : dans la société, son nid reçoit les œufs des autres; à l'état naturel, il laisse les siens dans celui des étrangers.

Couleuvre. Tout paresseux avec délices se met dans la peau de ce serpent inoffensif.

Crapaud. Ce reptile amphibie appartient principalement au monde des artistes : il n'y inspire pas précisément le dégoût. Il suffit d'être plutôt petit que grand, plutôt drôle que bête, pour s'entendre qualifier avec une bonhomie joyeuse, dans les coulisses et les ateliers, de l'exclamation : *quel crapaud!* Partout autre part, la laideur masculine, commune et repoussante, donne droit à devenir... proche parent de la grenouille.

Crocodile. Ah! messieurs les fils de famille qui dévorez en herbe l'héritage paternel, il vous a prêté l'aide de ses mâchoires formidables pour le tondre, mais il retient la gerbe fauchée dans ses crocs, et ne vous en laisse que

LES GAIETÉS CHAMPÊTRES, — par G. Randon.



19688

— C'est ça un jeu!!! tant p'us qu'on tape fort, tant p'us qu' l'aut' a d' peine à d'vinais, tant p'us qu'on retape et tant p'us qu' ça fait rire.



19689

— C'est une abomination! vous devriez au moins mettre quelque chose qui avertisse le monde.
— Dame! m'sieu, si nous mettions d'z'écritiaux, les bêtes a' n' s'y prindriont point.

les glanes. Aussi justifiera-t-il le dicton proverbial « des larmes du crocodile » le jour où vous sortirez de ses griffes.

Cygne! Enfin, voilà un animal de noble espèce, — mais aussi rare que l'aigle dans notre état social. Ces deux oiseaux superbes représentent le *nec plus ultra* des classes de la métempsycose humaine; pourtant celui qui nous occupe en ce moment est spécialement poétique ou lyrique. Le cygne de Mantoue, qui s'appelait Virgile; le cygne thébain, qui se nommait Pindare, ont eu peu de successeurs. Quant au cygne de Pesaro, il se contente d'être maintenant — Rossini.

IV.

D.

Daim. Ce quadrupède est le poursuivant juré de toutes les biches présentes — et même *passées*. Il déguise sa bêtise naturelle sous des airs d'outrecuidance qui la rendent presque surnaturelle. Il mêle dans son élégance les attraits des bustes en cire, les grâces des mannequins en osier, et le charme des têtes à perruque. Une particularité phénoménale du daim, c'est que, malgré qu'il soit un animal à pelage, les biches, les grues, les dindes qu'il hante et qu'il pourchasse, trouvent assez souvent moyen de lui arracher quelques plumes.

Dindon. Ce bipède volatile réunit la sottise à la suffisance, ce qui le rend habituellement la dupe très-peu intéressante de toutes les sociétés où il étale son importance en baudruche et sa structure non moins boursouflée. Rien qu'à la façon dont il se rengorge, en poussant de temps en temps un gloussement inopportun, parfois en gardant un stupide silence, un enfant reconnaîtrait le gros dindon, messieurs! Son féminin, la *dinde*, offre deux variétés assez distinctes : celle qui est la digne femelle, bellâtre et niaise, du belître en question; et celle qualifiée *mauvaise dinde*, acariâtre, violente et traîtresse.

V.

E.

Écrevisse. Elle appartient à ce genre des *crustacés* qui, dans la métempsycose spontanée, comprend tout être encroûté sous la carapace inamovible du préjugé. L'écrevisse, reconnaissable surtout à sa marche à reculons, — quand elle marche, florit un peu partout. Elle fructifie même « *pour tous* » dans le *journal* de cette terminaison, représentée par l'auteur d'interminables romans à jet continu, mais retombant toujours vers leur... pompe. Jadis nos aimables amis, alors nos ennemis d'outre-Manche, étaient aussi des écrevisses pour le Français né malin, par la couleur de leurs uniformes, de leurs cheveux ou de leur nez. Maintenant les *biches* prétendent qu'ils méritent toujours cette qualification, vu la promenade de plus en plus lente de leur main à leur gousset.

Écureuil. Sa vivacité sans motif et sans but vous a crispé les nerfs. Il tourne, tourne, tourne autour de vous, dans votre cabinet, dans votre salle à manger, même dans votre chambre à coucher, à vous donner le vertige, — ou la panique, si vous tenez à lui cacher quelque chose, quelqu'un — ou quelqu'*une*. Calmez votre crainte : il ne cherche rien, tout en courant de votre secrétaire à votre armoire et de votre lit à votre buffet; il fait comme les drames de M. d'Ennery, qui s'agitent beaucoup, mais toujours dans la même cage à rotation, — ou dans la même charpente à trucs.

Épervier. Cet oiseau de proie est surtout connu des fils de famille : il représente, au reste, une des mille et une incarnations de Gobseck. Sa rapacité se lit particulièrement dans son œil.

Étourneau. Cette espèce de passereau a été représentée scéniquement à Paris sous les espèces de Ravel, quoique ce sautillant et charmant hurluberlu ait tous les caractères externes de l'écureuil. — Il vous a fait faire le pied de grue en oubliant votre rendez-vous d'affaires, monsieur! Il vous a compromise sans y songer, en vous tutoyant devant votre mari, madame! En somme, jeunes gens, n'avez-vous pas été, au moins une fois, assez étourdis pour devenir étourneaux?

VI.

F.

Fauvette. Ah! ce gentil oiseau qui gazouille surtout publiquement, en montrant autant que possible plus de gorge que de plume dans la cage des théâtres ou sur le perchoir des concerts. Malheureusement il s'efforce trop souvent de se transmuer en rossignol; et savez-vous ce qui arrive, mesdames et messieurs? Vous avez entendu Jocrisse s'étonner du changement d'un perroquet en chat; eh bien, il est non moins surprenant qu'une fauvette, ayant essayé la transposition... d'espèce en roucoulant... la termine en miaulant... J'en appelle à madame Carvalho. — Oh!

Fou. Genre de palmipède marchant à tort et à travers dans la société. L'*étourneau* et le *braque* sont des variétés humaines du *fou*. Il comprend en outre une famille fort élevée qui ne porte son nom que par antiphrase, puisque dans le règne animal il est réputé pour sa stupidité. Tous les cerveaux brûlés par le désir de l'extraordinaire sont des fous pour le vulgaire. Fous aussi ceux dont Béranger a dit :

> On les persécute, on les tue,
> Quitte, après un lent examen,
> A leur dresser une statue
> Pour la gloire du genre humain.

Fouine. Ce mammifère vous a assommé de sa curiosité persistante; il a suivi tous vos actes avec ce regard en point d'interrogation qui semble percer et piquer comme une vrille. La fouine est le curieux passé à l'état d'inquisiteur de votre vie privée pour son déplaisant bon plaisir.

Frelon. L'affreux insecte! et comme il pullule à Paris! Que d'abeilles dont il vole le miel! Frelon, l'entrepreneur de sociétés en commandite qui absorbe les fonds des malheureux actionnaires! Frelon, l'exploitant millionnaire de telle ou telle découverte dont l'inventeur meurt de faim! Frelon, M. Machin, qui doit sa réputation littéraire à la prose, éditée sous son nom, du pauvre X...! Frelon, le quart oisif de la société qui vit du labeur du reste! Et tant soit peu frelon moi-même, mesdames et messieurs, moi qui peut-être, en vous montrant mes bêtes, ai pris l'idée de leur ménagerie à Pythagoras-Toussenel.

Furet. Cette variété du putois en devient une de la fouine dans l'humanité bestiale. Monsieur, vous avez fourgonné en secret dans les poches des robes de madame pendant qu'elle était au bal; madame, vous avez feuilleté en catimini tous les papiers de monsieur lorsqu'il était au cercle! Serviteurs trop zélés, vous n'avez pas laissé sans l'explorer un coin de meuble de vos patrons absents, un trou de serrure de vos maîtres présents; vous furetez tous, tous vous êtes des furets!

VII.

G.

Gazelle. Formes élégantes, taille délicate, membres d'une grande finesse, yeux vifs, perçants et pleins de douceur, légèreté à la course : n'avez-vous pas remarqué ou rêvé tous ces charmes dans l'antilope de votre choix, messieurs les amoureux poétiques? La gazelle trône ordinairement, — chose bizarre! — dans le royaume des rats de planches. S'adresser à mademoiselle Emma Livry pour se renseigner sur l'idéal du type.

Gélinotte. Il paraît que la cervelle de cet oiseau manque de solidité, quand c'est un crâne humain qui l'emboîte. Combien de nous, mesdames et messieurs, oublieux, variables, puérils, possèdent sans le savoir la tête de gélinotte?

Jules Cauvain.

L'INAUGURATION DES PAQUEBOTS TRANSATLANTIQUES DES ANTILLES.

Monsieur le Directeur,

Chargé par vous d'assister aux frais du *Journal amusant* à l'inauguration des paquebots transatlantiques, j'ai, le 10 au soir, pris l'omnibus du boulevard pour gagner le chemin de fer d'Orléans.

Il faisait froid ce jour-là ; par moment la neige tombait à gros flocons sur le nez du pauvre conducteur, qui, par une négligence incroyable, n'avait même pas son paletot d'hiver.

Arrivé à l'embarcadère, je fis cette réflexion profonde, à savoir, qu'une inauguration se fait toujours de la même façon, et que je n'aurais pas besoin de me déranger pour en rendre compte dans les colonnes de ce journal.

Ceci bien posé, suivez, je vous prie, les péripéties de mon voyage.

Nous sommes arrivés à Nantes par un train express. Toute la chronique parisienne était dans le convoi, excepté ceux qui n'y étaient pas.

Ces derniers composaient la majorité.

Près d'Orléans, M. Boniface rompit le silence glacial qui régnait dans son compartiment.

— Cher ami, dit-il à M. Brainne, de l'*Opinion nationale*, nous avons déjà fait quelques inaugurations ensemble.

— Oui, oui, murmurait Brainne, on se fait vieux.

— Vieux! s'écriait M. Boniface tandis que son œil droit lançait un éclair; allons donc! Tant que l'homme se porte bien et inaugure n'importe quoi, il n'a pas à se plaindre

— Surtout, interrompit M. Brainne, concertons-nous bien sur le plan de nos chroniques, car il serait inutile de dire la même chose tous deux.

— C'est bien mon avis, riposta M. Boniface; partageons la besogne.

— Partageons.

— A vous, mon cher Brainne, appartient de droit le paysage, la description de la voie que nous parcourons. Depuis Walter Scott, vous êtes le plus fort paysagiste des lettres.

— Peut-être, murmura M. Brainne.

Puis :

— J'accepte, mon cher Boniface, continua-t-il; maintenant, occupons-nous de vous.

— Soit.

— Vous, cher ami, vous excellez dans la description des fêtes et des fonctionnaires qui y assistent.

— Vous me flattez! fit M. Boniface.

— Non!

— Si!

— Non!

— Ah mais!

— J'en ai donc menti? s'écria Brainne.

Le noble Boniface lui tendit la main.

— Ami, fit-il, nous sommes ici pour nous amuser et non pour nous disputer : j'accepte vos éloges.

En ce moment la conversation fut interrompue par une salve de l'artillerie de Nantes qui saluait l'arrivée du convoi.

M. Boniface ôta sa casquette, la fourra dans sa poche et mit son chapeau sur la tête.

M Brainne en fit autant.

Une foule élégante et distinguée se pressait sur le perron de l'embarcadère.

— Voici le wagon des journalistes! dit une dame.

— En connaissez-vous quelques-uns? demanda une autre dame à son cavalier.

— Parfaitement, répondit celui-ci en désignant M. Boniface.

— Voici Émile de Girardin, ajouta-t-il.

— Et l'autre? demanda la dame en montrant M. Charles Brainne.

— C'est M. Buloz, fit le monsieur avec assurance.

Par les soins de M. Émile Pereire, les deux chroniqueurs furent installés dans un bon hôtel.

A neuf heures ils se dirigèrent vers l'endroit désigné pour le premier festin.

Là M. Boniface eut un trait spirituel.

— Aimez-vous le rosbif? lui demanda un notable de Nantes.

— Je l'aimerai tant que la France sera l'amie de l'Angleterre, riposta le spirituel chroniqueur, car je suis patriote avant tout.

Le dîner était exquis. Plusieurs discours furent prononcés. Au rôti, M. Brainne quitta la table pour adresser une correspondance aux journaux des départements.

La petite fête était vraiment charmante.

Vous connaissez sans doute déjà les discours qui ont été prononcés. M. Boniface, lui, avait préparé un petit speech, mais une indisposition l'a empêché de le prononcer.

Je suis en mesure de vous donner le texte du discours rentré de M. Boniface.

Le voici :

« Messieurs,

» Permettez-moi de vous remercier au nom de la presse » dont je suis le plus bel ornement. Une inauguration est » toujours une fête imposante. Ce n'est pas la première » fois que nous nous rencontrons à la même table. L'in» dustrie et la presse sont sœurs, je n'hésite pas à le pro» clamer. Aussi pas d'inauguration sans chroniqueur, » point de chroniqueurs sans inauguration. Pour moi, je » me sens si ému aujourd'hui que je puis à peine trouver » des paroles assez enthousiastes pour vous exprimer » toute ma joie. Je me résume en une phrase courte, » mais bonne : « *Nantes gardera pendant longtemps le souvenir de cette belle journée!* »

Certes, Monsieur le Directeur, le discours eût été couvert d'applaudissements, mais le destin impitoyable ne l'a pas voulu.

Demain, nous partons pour Saint-Nazaire. Je vous écrirai de là-bas. Pour donner plus d'importance à mes courriers, je signe pendant ce voyage et avec votre permission,

Votre tout dévoué,

W. Albert Desmarets.

CHOSES ET AUTRES.

Certes, les ambassadeurs japonais attirent l'attention du public parisien, le plus badaud de tous les publics de la terre. Mais cependant les Japonais produisent moins d'effet que les Siamois.

On se lasse bien vite des curiosités.

Aucun magasin de nouveautés n'a encore annoncé que lesdits ambassadeurs étaient venus visiter ses galeries pour acheter des foulards et des chaussettes.

Aucun théâtre n'a encore donné de représentation extraordinaire en l'honneur de ces nobles étrangers.

Il est vrai qu'il n'y a pas de temps perdu.

On nous a affirmé, et nous n'hésitons pas à le croire, que le directeur de l'Hippodrome avait l'intention de devancer l'époque de l'ouverture pour organiser une grande fête équestre en l'honneur des ambassadeurs.

On doit se rappeler, en effet, que M. Arnault fut d'une amabilité sans pareille avec les Siamois; il ne peut donc manquer de faire un accueil aussi gracieux aux envoyés du Japon, et de les faire figurer dans trois ou quatre représentations.

Allons, M. Arnault, le moment de vous distinguer est arrivé.

En avant la grosse caisse... et la recette!

***

Les professeurs sont toujours fiers de citer les noms des élèves qui obtiennent du succès, et qui par conséquent leur font honneur.

Un professeur de chant est heureux de pouvoir dire d'une actrice applaudie : C'est mon élève!

Il paraît que les professeurs de boxe et de savate ont, eux aussi, sous ce rapport, leur petit amour-propre.

Un de cesdits maîtres en coups de poing fait distribuer en ce moment dans Paris des prospectus dont voici quelques extraits :

C'est le prospectus qui parle :

« .... Et parmi les personnes qui ont pris des leçons « dans ma salle, plusieurs sont fort connues et ont fait « parler beaucoup d'eux dans ces derniers temps.

» Entre les plus célèbres, je citerai :

» Anatole, dit l'*Intraitable*, qui s'est distingué à » l'Odéon aux représentations de *Gaëtana*.

» Eustache, dit l'*Aplatisseur*, qui a enfoncé des côtes à » bon nombre de spectateurs au Vaudeville, pendant les » représentations du *Cotillon*.

» Je nommerai aussi en passant : MM. Grosjean, sur» nommé l'*Hercule des théâtres*, et Michel, connu plutôt » sous le sobriquet de l'*Étrangleur*.

» Ces deux derniers appartiennent aussi au respectable » corps de la claque.

» Peu de professeurs peuvent se vanter d'avoir fait » d'aussi bons élèves. »

Nous n'en doutons pas, monsieur le professeur de savate, nous n'en doutons pas.

***

Il y a des hommes qui profitent de la moindre occasion pour faire des économies.

Une dame demandait à son mari une robe de soie dont elle avait bien envie.

— Je serais enchanté de t'en faire cadeau, répondit l'avare tyran, mais ce m'est impossible en ce moment.

— Pourquoi?

— Tu n'as donc pas entendu parler de l'affaire du *Merrimac?*

— Si fait.

— Eh bien! nous allons être obligés de reconstruire une nouvelle flotte, ce qui sera très-coûteux, et par conséquent il va falloir faire des économies.

Que répondre à cela?

***

Un jour, un bon bourgeois de la famille de Calino, et avare comme Harpagon, devait conduire son fils à une foire.

Il s'habilla en militaire.

Sa femme fut non pas étonnée, mais stupéfaite de voir son mari revêtir un uniforme; elle crut qu'il était devenu fou.

— Tu es intriguée de me voir habillé ainsi, n'est-ce pas?

— Mais oui, je l'avoue.

— J'ai emprunté cet uniforme guerrier au fils de la concierge qui est en congé de semestre.

— Mais pour quelle raison?

— Parbleu! pour conduire mon fils à la fête! Je lui ferai visiter toutes les baraques et je ne payerai que demi-place, puisqu'on me prendra pour un militaire.

Jules Masty.

PRIME SPLENDIDE

OFFERTE

AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.



LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Tout abonné au *Journal amusant* peut se procurer au bureau du Journal la reproduction de deux charmants tableaux de M. ÉDOUARD BEAUMONT :

L'INTÉRIEUR D'UN HAREM

et LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Ces superbes aquarelles se vendent dans le commerce

SOIXANTE FRANCS.

Elles sont livrées à nos abonnés moyennant

VINGT FRANCS.



L'INTÉRIEUR D'UN HAREM.

Nous offrons ci-joint un petit spécimen de ces deux tableaux, qui portent 75 centimètres de largeur et 65 centimètres de hauteur.

Ces deux aquarelles sont expédiées en province soigneusement enroulées et *franches de port* à tout abonné qui adressera au caissier du *Journal amusant* un mandat de **vingt-deux francs**.



LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt costumes de la Bretagne. Ces costumes sont coloriés et ils représentent une valeur de plus de 20 fr.

On souscrit au bureau, en adressant un bon de poste, un bon à vue à l'ordre de M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à très-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous enverrons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!

PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire. — Prix broché, 6 fr.; rendu franco, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LA TOILETTE DE PARIS paraît le PREMIER et le QUINZE de chaque mois, et elle ne coûte que 5 fr. par an pour Paris et les départements. Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises. — On ne souscrit pas pour moins d'une année. Les abonnements partent tous du 1er JANVIER ou du 1er JUILLET. — Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, chez MM. Martinon, — Schultz, — Dutertre, — Ballay et Conchon, et chez tous les autres marchands de publications pittoresques.

LE TABAC ET LES FUMEURS,

ALBUM COMIQUE PAR M. MARCELIN.

Prix : 6 fr. au bureau, et 7 fr. rendu *franco*.
Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

HENRI PLON, Imprimeur-Éditeur, 8, rue Garancière, à Paris.

MADAME DE MAINTENON

ET LA MAISON ROYALE DE SAINT-CYR (1686-1793),

PAR THÉOPHILE LAVALLÉE.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Deuxième édition, revue et augmentée, ornée du PORTRAIT DE MADAME DE MAINTENON, gravé par ADRIEN NARGEOT, d'après l'émail du Louvre, de TROIS AUTRES GRAVURES en taille-douce, *et de trois Lettres fac-simile de* LOUIS XIV, *de* MADAME DE MAINTENON *et de* NAPOLÉON BONAPARTE.

Dans cet ouvrage sont renfermés des lettres et de très-curieux documents inédits sur le mariage secret de l'illustre dame avec Louis XIV, ainsi que la relation des derniers moments du grand roi, par madame de Maintenon elle-même. Ce sont là des révélations historiques de la plus haute importance.

Un volume grand in-8° cavalier vélin. — Prix : 8 francs.

Cet ouvrage est expédié *franco* en France à toute personne qui en adresse la valeur en un bon de poste ou en timbres-poste à l'Éditeur.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 330. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 26 Avril

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

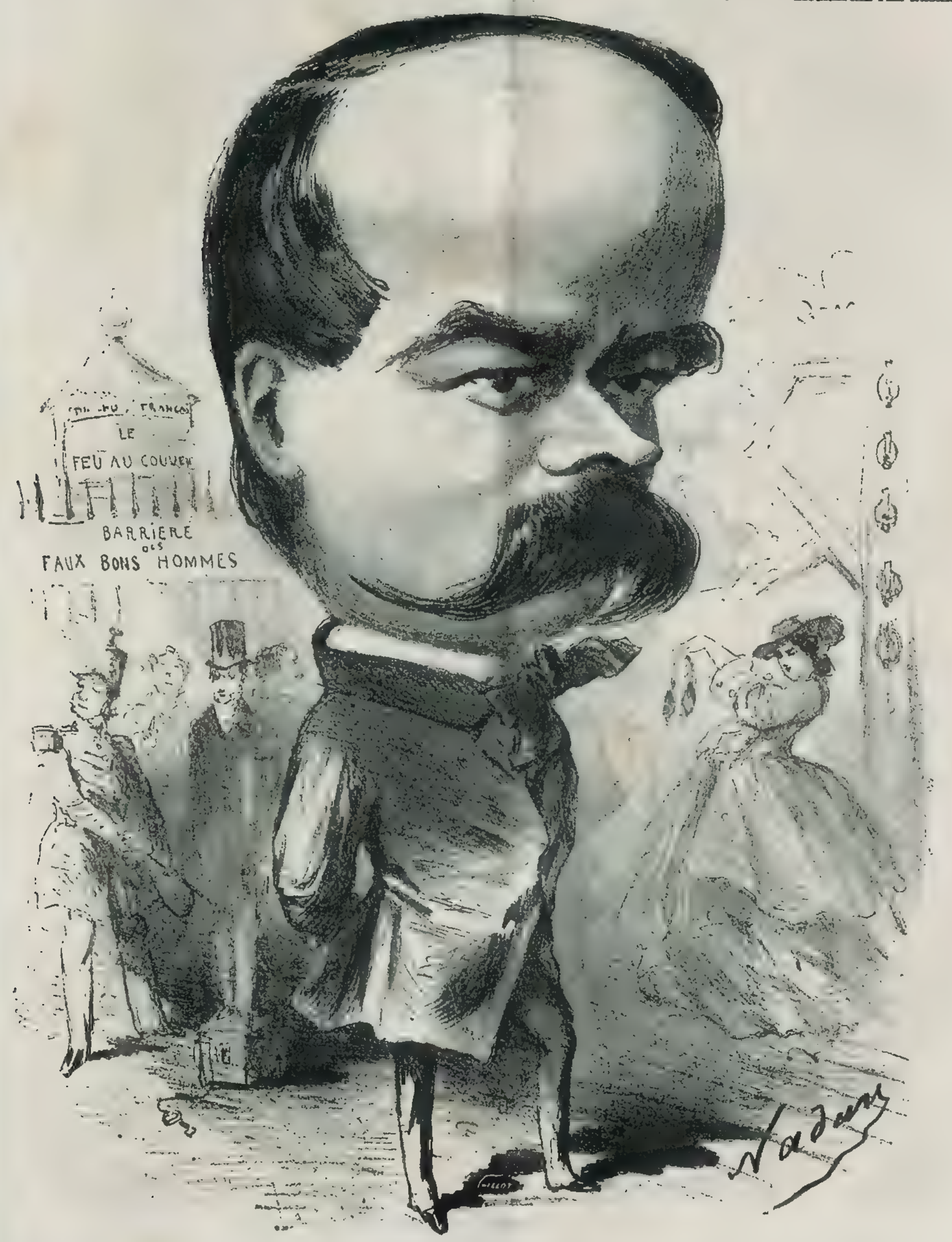
JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois . . . 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.

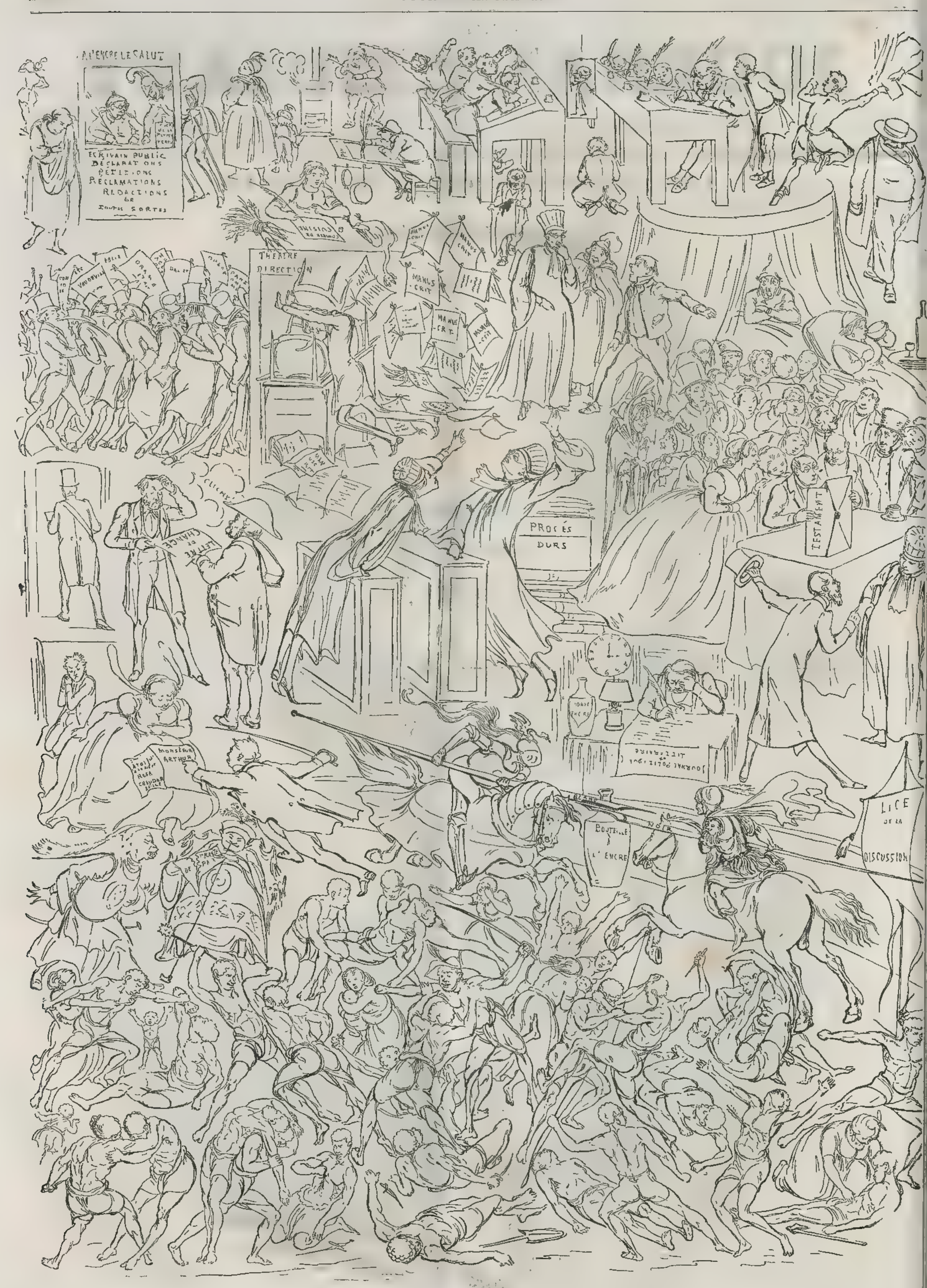
DESSIN PAR NADAR ET DARJOU. BIOGRAPHIE PAR NADAR



THÉODORE BARRIÈRE.

19600

(Voir la biographie page 6.



10891

UNE GOUTTE D'ENCRE VUE AU MICROSCOPE, — par BARIC.

LES RÊVES, — par THOMPSON.



LE RÊVE D'UNE LORETTE.

COURRIER DE PARIS.

MM. Victor Séjour et Victorien Sardou. — La Perle noire. — Les Japonais et M. de Chilly. — Leur opinion sur l'Ambigu. — Un général pour rire. — Ce que les Japonais pensent du diable. — Une nouvelle librairie théâtrale. — Le furet des salons. — L'opinion du Japon sur le vrai courage. — La salle d'armes des claqueurs. — Reprise des Parisiens. — Les directeurs de province. — La nouvelle salle des Délassements-Comiques. — Dernières nouvelles de M. de Chilly.

Les deux hommes qui ont le plus occupé l'attention publique dans ces derniers quinze jours sont MM. Victor Séjour et Victorien Sardou, l'un par les pièces qu'il n'a pas fait jouer, l'autre par les ouvrages qu'il a fait représenter.

Au moment où nous sommes forcé d'envoyer le présent Courrier à l'imprimerie, *l'Invasion* se répète encore! A l'heure où cet article paraîtra, le théâtre de la Porte-Saint-Martin aura un grand succès ou bien une grande défaite; la salle ne désemplira pas pendant six mois, ou l'on reprendra *la Closerie des genêts*, ce perpétuel bouche-trou de l'administration de M. Fournier.

Quant à M. Victorien Sardou, c'est autre chose! Aucune entrave n'a empêché sa marche. Tous les théâtres lui sont ouverts, et le seul empêchement qu'il ait rencontré, c'est lui-même!

Il se forme autour de tout homme de talent une cour de claqueurs de l'amitié; prêts à battre des mains toujours et quand même, ils ne sortent jamais sans un petit encensoir, et colportent dans les cafés des boulevards le moindre mot de leur idole.

Ceux-là seuls ont trouvé *la Papillone* fort réussie, et seuls ils ont applaudi à la reprise de *la Pie voleuse* au théâtre du Gymnase.

Pour nous, qui avons une haute opinion du talent de M. Sardou, nous qui avons applaudi avec conviction les

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. Randon.



19693

— Ça n'est pas plus haut que ma botte, et ça veut déjà faire l'homme!



19694

— Ce n'est pas pour mécaniser les anciens, mais je parierais tout que si Napoléon Ier avait eu seulement un régiment de zouaves, il serait encore sur le trône.

Intimes, nous voyons avec regret ce jeune et spirituel auteur se lancer dès à présent dans la fabrication de pièces. A ce compte-là, les lettres ne sont plus un art, c'est une industrie comme une autre, et la vraie place de *la Perle noire* est à l'exposition de Londres entre un piano et une machine à coudre.

Ce qui fait avant tout l'artiste, c'est la recherche d'une idée grande ou petite : on ne se fait pas un nom dans les lettres rien qu'en refondant avec beaucoup d'adresse les vieux mélodrames du boulevard, lors même que l'auteur remplace le traître par la foudre. Le talent hors ligne des artistes du Gymnase a seul pu nous faire supporter le bulletin scientifique en trois actes que M. Montigny a exhibé.

Il est temps que M. Sardou s'arrête dans cette voie-là, sans cela il nous donnera l'hiver prochain au Vaudeville *le Courrier de Lyon* en trois actes. La diligence sera sans doute remplacée par une locomotive, l'illustre Choppard sera nationalisé Hollandais ou Belge et causera chimie; la pièce ajouterait sans doute quelques droits d'auteur à la bourse de l'auteur; mais elle n'ajouterait rien à sa réputation, pas plus que *la Perle noire*.

Nous connaissons deux Sardou : l'un qui a écrit *les Pattes de mouche* et *les Intimes;* celui-là est un homme d'un grand talent, et les jeunes gens le montraient avec orgueil aux vieux marchands de larmes du boulevard; l'autre Sardou, l'auteur de *la Perle noire*, est un Anicet Bourgeois jeune, égaré à ce théâtre du Gymnase, si fier du *Gendre de M. Poirier* et du *Demi-Monde*.

Si, l'hiver prochain, nous rencontrons le Sardou de la première manière, nous le dirons à nos lecteurs, et nous tirerons même un joli feu d'artifice pour célébrer le retour de cet enfant prodigue du théâtre contemporain.

Du reste, le succès devient de plus en plus difficile. Les Japonais eux-mêmes n'ont qu'un demi-succès; les Siamois leur ont évidemment fait le plus grand tort, ce qui a fait dire à un directeur :

— Je ne les inviterai même pas; ils ne feront pas d'argent.

M. de Chilly, le directeur de l'Ambigu, n'a pas partagé l'opinion de son confrère. Dès le premier jour de leur arrivée à Paris, les Japonais ont fait la connaissance de ce directeur. M. de Chilly s'est présenté en habit noir avec un yatagan à la ceinture, et samedi dernier les Japonais lui ont rendu la visite à son théâtre. On leur avait réservé les avant-scène, d'où les nobles étrangers suivaient avec une grande attention les péripéties du drame! De temps en temps ils sortaient pour fumer une pipe dans les couloirs entre deux tirades historiques. La mort du maréchal d'Ancre leur a surtout causé un très-vif plaisir.

Dans un entr'acte, l'ambassade, conduite par M. de Chilly, est venue faire un tour sur le théâtre. L'ambassadeur s'est fait présenter les artistes et a fait dire à madame Laurent, par un interprète assermenté, qu'il la trouvait savante.

Ayant ensuite aperçu le pompier de service :

— Monsieur, dit l'ambassadeur à M. de Chilly, veuillez aussi me présenter au général.

Le général fut présenté à Son Excellence japonaise, puis les employés du théâtre et les nombreuses mères d'actrices que la curiosité avait conduites dans les coulisses, probablement dans l'espoir de trouver un prince japonais pour leurs filles.

M. de Chilly avait du reste bien fait les choses. Entre chaque tableau le champagne et les liqueurs circulaient dans les loges des Japonais. Cette munificence a bien étonné les étrangers. L'un d'eux a inscrit ceci sur son carnet :

Samedi 19 *avril*. « Nous visitons le théâtre de l'Ambigu-Comique! La vie à Paris est très-bon marché. Il y a des places qui ne coûtent que douze sous, me dit-on; pour ces douze sous l'humble travailleur a un drame en cinq actes, du champagne, de l'anisette et du tabac à discrétion. »

La visite des Japonais à M. Hamilton a été marquée par un incident du plus haut comique. Le célèbre prestidigitateur a trouvé moyen d'escamoter une des pantoufles de Son Excellence. A un moment donné, M. Hamilton tire un coup de pistolet contre le mur, et, ô miracle! la pantoufle de Son Excellence se trouve accrochée à l'avant-scène.

Le Japonais jette un cri, tâte son pied; il lui manque une pantoufle.

— C'est le diable! s'écrie-t-il.

Le chroniqueur japonais qui accompagne Son Excellence a inscrit ceci sur son carnet :

Jeudi 17 *avril*. « Nous avons visité le diable qui demeure au boulevard Montmartre! Il paraît qu'il est dans la misère, puisqu'il a volé la pantoufle de Son Excellence! Voilà où conduisent les mauvaises mœurs. »

Le monde des lettres a appris avec une agréable surprise qu'une nouvelle librairie théâtrale venait d'être fondée par M. Dentu; jusqu'ici les auteurs se trouvaient à la merci de MM. Michel Lévy frères, qui avaient monopolisé à leur profit la littérature dramatique. Une pièce en un acte se payait d'habitude de cinquante à cent francs, et voilà qu'un libraire intelligent s'empare tout à coup de cette grande affaire et associe les auteurs à ses bénéfices. Hier *les Petits Oiseaux* ont inauguré cette nouvelle bibliothèque, qui nous donnera demain « *le Furet des Salons* », un fort spirituel acte de MM. Michel Carré et Édouard Martin, que le théâtre du Palais-Royal nous a offert pour la rentrée de Ravel, retour de Russie.

Les premières représentations se suivent et se ressemblent. Après la pièce vertueuse de M. Sardou, nous avons eu une pièce vertueuse de MM. A. Bellot et Raoul Bravard au Vaudeville.

Le chroniqueur japonais s'exprime ainsi sur cette pièce :

Jeudi 17 *avril*. « *Le vrai courage* consiste à élever sa sœur et à s'en faire quelques soufflets de rente. Il paraît que les médecins de Paris ont tous été capitaines de zouaves dans leur jeunesse et qu'un soufflet n'est déshonorant que pour les personnes qui n'ont pas de sœur à marier. La sœur une fois mariée, on se bat au pistolet et l'on redevient un *noble cœur*. »

Ajoutons à cette critique japonaise que M. Bellot est l'un des auteurs du *Testament de César Girodot*, et que le petit succès de sa nouvelle pièce ne doit le satisfaire qu'à moitié.

L'affaire du *Cotillon* s'est terminée à la simple police par quinze francs d'amende infligée au duc de Grammont-Caderousse. Messieurs les claqueurs qui ont engagé la bataille aux coups de poing n'ont pas été inquiétés le moins du monde;

Mais, pour rendre justice à tout le monde, il faut dire qu'ils n'ont pas non plus reçu de récompense.

C'est déjà quelque chose.

Le retour du sifflet au théâtre a inspiré à un industriel habile l'idée ingénieuse de créer une salle d'armes pour les claqueurs! Là, les chevaliers du lustre s'escrimeront contre des mannequins, et on leur enseignera ainsi l'art utile de se battre contre les personnes qui sifflent. La salle

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. RANDON (suite).



19695

— Quand je sors avec papa, faut toujours que je porte son chapeau; ça finit par m'embêter.



19696

— M'sieu, v'là assez longtemps que vous nous parlez de nos devoirs, nous voudrions que vous nous *parliez* aussi un peu de nos droits.

d'armes est divisée en deux parties : l'orchestre et le parterre. Le maître d'armes se tient dans un coin et siffle! Alors les élèves enjambent la balustrade qui sépare les deux places, saisissent les mannequins et les jettent à la porte.

Cette nouvelle institution ne pourra manquer de rendre de grands services aux directeurs. Tous les ans, il y aura un concours public, où l'on distribuera des gourdins d'honneur aux lauréats.

L'Odéon prépare la reprise d'une des plus belles comédies du théâtre contemporain, « *les Parisiens* », de Théodore Barrière, que M. la Rounat a empruntée au théâtre du Vaudeville. Dans cette pièce, on traite également le sujet du vrai courage. D'après M. Barrière, le courage consiste à se battre pour une idée ou un devoir, sans s'inquiéter du mariage de sa sœur, et cette belle scène qui termine le second acte fera à elle seule le succès d'une pièce dans un quartier où les traditions de l'honneur et de la vaillance ne sont pas perdues. Il est utile de rendre au public cette pièce qui est autre chose qu'un vain jeu de scène, et dans laquelle on retrouve cette étincelle que Clément Caraguel a appelée l'autre jour le cri d'une conscience.

Une chose plaisante nous est révélée par les journaux de province. La commission des auteurs dramatiques a mis en interdit les directeurs de province qui refusent de payer le droit proportionnel. A leur tour, les directeurs ont mis en interdit les auteurs parisiens. C'est-à-dire, ils ne joueront plus aucune pièce d'un membre de cette société.

Voici donc les beaux jours pour les génies incompris des départements, et les tragédies inédites vont alterner sur les affiches provinciales avec les comédies inédites de la Cannebière.

Cette interdiction est d'autant plus illusoire que presque tous les théâtres de province fermeront le 1er mai, et les Alcindor et les Floridor en question viendront envahir le boulevard Montmartre, pour nous causer de leurs triomphes de la saison passée.

Ce sera plus que jamais le moment de s'en aller faire un tour sur les bords du Rhin.

Les Japonais viennent de visiter la nouvelle salle des Délassements-Comiques, rue de Provence. M. Sari les a reçus à l'entrée, et leur a présenté MM. Alexandre Blum et Ernest Flan.

Le chroniqueur japonais s'exprime sur cette rencontre en ces termes :

Dimanche 20 *avril*. « La nouvelle salle des Délassements ouvrira le 5 mai par un prologue de Siraudin, qui a envoyé sa pièce dans un œuf de Pâques sortant de ses magasins. L'administration ne fera guère que douze relâches pour monter cet ouvrage important. Ernest Flan est spécialement attaché à ce théâtre pour les comédies en vers. M. Sari est un homme aimable; avec les cheveux qu'il a de trop, il pourrait aisément ouvrir un magasin de coiffures pour dames. M. Oscar est un artiste distingué, mais pourquoi garde-t-il son ventre à la ville? »

La douce amitié qui s'est établie entre les Japonais et M. de Chilly prend des proportions immenses. Son Excellence a tenu à rendre au directeur de l'Ambigu la collation offerte dans les couloirs l'autre soir.

Une invitation avait été adressée à l'intelligent directeur de l'Ambigu.

Il s'est rendu au festin en costume de Japonais avec les deux sabres d'usage dans ce pays; l'un se porte au côté, l'autre à la ceinture. M. de Chilly était accompagné par M. Machanette, que les Japonais s'obstinent à appeler Machanettio.

Le repas était excellent. Les Japonais ont bu de l'anisette à la santé de l'Ambigu; M. de Chilly a vidé son verre à la prospérité du Japon.

Au dessert, le Japonais a offert à M. de Chilly un superbe yatagan orné de diamants.

— Merci! s'est écrié M. de Chilly.

— Jurez-moi d'en faire un noble usage, dit le Japonais.

— Je le jure!

— Et maintenant, monsieur, continua le Japonais, je vous admets au plus grand honneur que nous accordions à un mortel.

Un cri de joie échappa au fidèle Machanette, il serra la main de son directeur avec une émotion que l'amitié lui inspira.

— Monsieur, dit M. de Chilly, vous me voyez tout confus.

— Alors vous acceptez?

— J'accepte avec reconnaissance!

— Eh bien, monsieur, dit le Japonais, je vous permets de vous ouvrir le ventre avec le sabre que je viens de vous donner.

A ces mots, le fidèle Machanette s'évanouit. Quant à M. de Chilly, il a demandé trois jours pour réfléchir. Le lendemain, il est parti pour l'Amérique, où il doit se faire cuirasser par l'ingénieur du *Merrimac*.

C'est prudent!

ALBERT WOLFF.

POST-SCRIPTUM.

La première représentation des *Volontaires de* 1814 a enfin eu lieu mardi soir et a détrompé les attentes des amateurs de scandale. La pièce s'est éteinte au milieu d'un ennui général, malgré les efforts d'une claque très-bien organisée.

L'empereur Napoléon Ier, arrangé en héros de drame par M. Victor Séjour, est le premier grand rôle de cette pièce qui attire dans le domaine du vulgaire une des plus grandes figures de l'histoire.

Aucune opposition hostile n'est venue troubler cet étrange spectacle! La pièce s'est tuée elle-même, et lorsque, à l'île d'Elbe, Napoléon s'étend sur un divan en disant :

— J'ai sommeil!

Le public s'est écrié :

— Et nous aussi, nous nous endormons!

Signalons le chant des paysans, une belle inspiration de M. Reyer et deux ou trois décors d'un grand effet!

Les *Volontaires de* 1814 ont commencé comme un drame et fini comme un vaudeville du Palais-Royal, au milieu d'une gaieté universelle. Il n'y manquait absolument que le couplet final.

A. W.

A partir de ce jour les bureaux de rédaction et d'administration du *Journal amusant* sont transférés de la rue Bergère dans les bureaux du *Charivari*, rue du Croissant, n° 16.

S'adresser pour tout ce qui concerne le *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Le prix du numéro du *Journal amusant* est réduit à trente-cinq centimes.

Dans un de nos prochains numéros nous publierons quatre pages de dessins de BERTALL, *le Déménagement du boulevard du Crime.*

LES POURQUOI ET LES PARCE QUE, — par Baric.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



19697

Quel est le poëte de l'antiquité que rappelle cet animal intelligent?

N° 2.



19698

Pourquoi ces deux Anglais sont-ils de mauvais patriotes?

N° 3.



19699

Pourquoi cette demoiselle doit-elle s'appeler Juliette?

Au numéro de ce jour est jointe la 69e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Arsène Houssaye, dessiné par M. Guillon, d'après la photographie d'Alophe.

LES CONTEMPORAINS DE NADAR,

Dessin par NADAR ET DARJOU,

Texte par NADAR.

XXVI.

A MON AMI LAMBERT THIBOUST.

THÉODORE BARRIÈRE.

1re.

NADAR A BARRIÈRE.

Me voilà tout empiergé! Je t'ai fourré dans mes Contemporains, ce qui était juste, mais imprudent (— ce dont je m'aperçois, comme trop souvent, au moment dernier) — vu que j'ai ta biographie à faire.

Or, je ne te connais pas du tout, ni comme homme ni comme auteur dramatique. Mon horreur des choses de théâtre ne m'a jamais permis de voir une seule de tes pièces, et je crois que nous n'avons même jamais dîné ensemble.

Et on me demande : — l'âge du capitaine!

Tous les bons sentiments que j'ai toujours eus d'instinct mais de loin pour toi, ne peuvent me faire deviner ni qui tu es, ni ce que tu as fait, ni ce que cela vaut.

Tire-moi de là, ô mon ami que je ne connais pas! — et envoie-moi des notes.

N

2me.

BARRIÈRE A NADAR.

Va-t'en au diable! Tu me connais très-bien, puisque j'étais un des treize que tu provoquas jadis pour une ligne de la Silhouette *qui te fit enfin battre avec de Balathier.*

Si tu n'as pas vu mes pièces, ce n'est pas ma faute, et ce n'est pas à moi de t'en donner des nouvelles.

Quant à des notes, prends Vapereau ou Lambert-Thiboust. Je crois que, de ces deux classiques, Lambert est préférable, mais cela m'est encore tout à fait indifférent.

Th. B.

Je m'en étais toujours un peu douté : ce Barrière est un hérisson, même vis-à-vis de la publicité. — Vite! un mot à Lambert.

J'ai sa réponse.

La voici :

1824. — Théodore Barrière consent à venir au monde. Il s'en repent cinq minutes après. Il est trop tard.

1825. — Il en conserve une certaine irritation et mord sa nourrice, qui lui offre une prime pour s'en aller. Théodore refuse.

1826. — Son caractère s'aigrit. Sa famille le rappelle.

. . . .

. . . .

1832. — Il a un prix de lecture, mais non d'écriture. Son caractère s'en aigrit davantage.

1840. — Il connaît l'amour, — et pour un temps renonce aux femmes.

1842. — Il entre au ministère de la guerre. Étonnement du ministre.

1843. — Il fait jouer *Rosière et Nourrice* au théâtre Beaumarchais. Son caractère persiste à s'aigrir.

1844 à 1847. — Il continue à faire du théâtre. Son caractère s'aigrit toujours. Quelques amis se détachent de lui.

1848. — Les autres les suivent. Barrière entre dans la *Garde mobile*, sans pour cela se calmer.

1849. — Il rencontre Mürger. Le succès de la *Vie de bohème* n'apporte aucun adoucissement à son infirmité.

1850. — Complétement aigri, séparé de tous ses amis et n'ayant plus personne à qui chercher querelle, Barrière se brouille avec lui-même. — Première d'un *Monsieur qui suit les femmes....*

1851. — ... desquelles plusieurs l'ayant irrité, il s'en prend à *Manon Lescaut*, et la met *en pièce* (1).

1852 — Les médecins lui ordonnent la musique, comme autrefois à Saül, pour calmer ses nerfs : mais *le Piano de Berthe* lui-même n'y peut rien.

1853. — Tout à fait exaspéré, Barrière fait jouer *les Filles de marbre,*

1854. — ... puis *les Parisiens.*

1855. (!!!) — Barrière, pour se raccommoder avec tous ses amis, fait représenter *les Faux bonshommes.*

De 1855 à 1857, il donne, aux Variétés, *Calino*, avec Antoine Fauchery, et cherche la pierre philosophale. Il finit par trouver Chéri, — dit *l'ami de Barrière!*

1858. — Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il embrasse tout le monde : étonnement général. Tableau.

1859. — Première de *Cendrillon.* Barrière, qui a fini par découvrir que les pantoufles qu'on lui brode pour rien lui coûtent trop cher, en achète une paire et se retire aux Ternes.

1860. — Plusieurs premières.

1861. — id.

1862. — Il a des commandes!!!!.....

Nota. Ne sont pas comprises dans ce tableau soixante autres pièces qu'il voudrait oublier, mais qu'il désire voir reprendre.

Lambert Thiboust.

Vapereau, consulté, me dit à son tour que Th. Barrière est né en 23 et non en 24, de la famille des graveurs géographes attachés depuis près de quarante ans au dépôt de la guerre et de la marine, et qu'il s'occupa lui-même pendant près de dix années (1834-43) de travaux graphiques.

Je n'y mets pas obstacle. Je trouve encore parmi les titres de pièces de Barrière : *De midi à quatorze heures, les Bâtons dans les roues, Jeanne de Naples, les Trois femmes, le Seigneur des Broussailles, les Chroniques bretonnes, Quand on attend sa belle, Un duel chez Ninon,*

(1) O Lambert!...

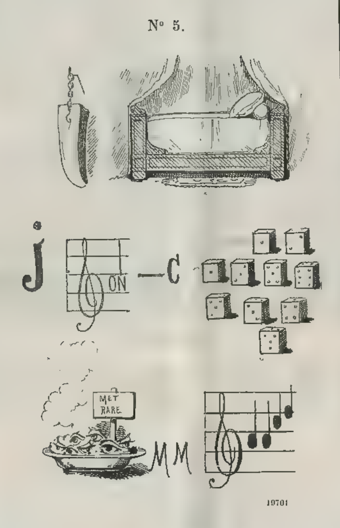
HIÉROGLYPHES DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

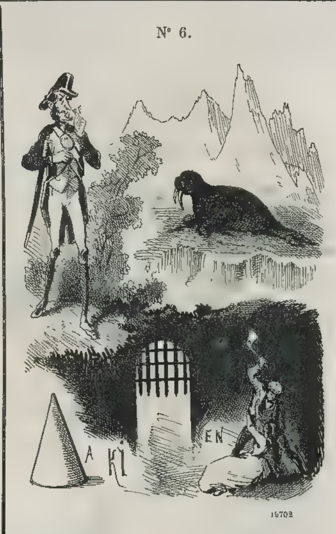
N° 4.



N° 5.



N° 6.



Laurence, *l'Ane mort*, *La plus belle nuit de la vie*, *la Boissière*, *une Femme dans une fontaine*, *le Lys dans la vallée*, *la Vie en rose*, *Quand on veut tuer son chien*, *la Vie d'une comédienne*, *les Douze travaux d'Hercule*, *Un vilain monsieur*, *les Portraits*, *la Petite cousine*, *l'Enseignement mutuel*, *English exhibition*, *un Roi de la mode*, *Tambour battant*, *la Tête de Martin*, *une Vengeance*, *les Femmes de Gavarni*, *Monsieur mon fils*, etc.

Ses principaux collaborateurs ont été Mürger, Fauchery (tous deux morts), A. Decourcelle, Lambert-Thiboust, Ernest Capendu, Marc Fournier, Michel Carré, Bayard, Jules Lorin, Anicet Bourgeois, Henri de Kock, Poujol, Clairville, Duval, Jaime fils.

Ouf!

— Merci, monsieur Vapereau!

Nadar.

LA MÉNAGERIE DE LA MÉTEMPSYCOSE.

VII.

G (*suite*).

Gobe-mouche. Ce passereau s'observe ordinairement devant les étalages de certains magasins, le bec ouvert, l'œil écarquillé et le nez en l'air. On l'aperçoit aussi sur les ponts, comptant peut-être combien de cercles concentriques produit un crachat dans l'eau. Il vient souvent de la province s'abattre en extase auprès des monuments publics. Mais il est, au reste, parfaitement naturalisé à Paris, où tout ce qu'on jette de saugrenu est avalé par lui avec avidité.

Grue. Ordre des échassiers, famille des cultrirostres, dit l'histoire naturelle : on peut juger si la grue mérite cette classification en allant l'étudier sur les scènes de genre et surtout de mauvais genre. Selon moi, c'est une variété du rat de coulisses. Les descriptions zoologiques signalent ses tarses nus et très-longs : il est vrai qu'elle saisit toutes les occasions possibles de raccourcir son jupon.

Guêpe. Regardez votre corsage, mademoiselle, et prenez-vous la taille dans les deux mains... Bien! vous êtes une guêpe. Mais tous les insectes de votre nom ne sont pas si innocents que vous; l'exclamation : Quel guêpier! en témoigne : guêpes, et guêpes venimeuses, les calomniateurs et les médisants, les lorettes et les *grecs*, certains boursiers — et beaucoup de créanciers.

VIII.

H.

Hanneton. Coléoptère qui tient de l'étourneau pour la bourdonnante étourderie : n'en ayez jamais un à vos gages, ou ne vous servez que de vaisselle de fer et portez vos lettres à la poste vous-même.

Harpie. Espèce de vautour femelle, criard et acariâtre, que le chantre du *Mérite des femmes* n'a sûrement pas eu dans son nid.

Hérisson. Il n'est guère de famille qui ne possède au moins un de ces mammifères plus ou moins bien organisé. C'est principalement dans l'ordre des maris qu'il arrive à tout son développement. J'en appelle à vous, madame, qui vous êtes piquée hier aux épines conjugales, soulevées par votre demande d'un cachemire ou d'une robe de soie de trente-deux mètres. Le savant contrarié tourne aussi volontiers au hérisson.

Hermine. Rappelez-vous, messieurs, ma brillante description de la colombe et la poésie non moins brillante de feu M. Scribe :

> Plus blanche que la blanche, etc.;

battez le tout ensemble, et appliquez-le à la dame de vos pensées : vous aurez le portrait du joli animal, genre martre, sous-genre putois, d'après la zoologie, qu'on appelle hermine parmi les bêtes humaines.

Héron. Victor Hugo a montré don Guritan : tel qu'un héros plaintif perché sur une patte. Les vieux amoureux transis, secs et mélancoliques, constituent ce genre d'échassiers solitaires.

Hibou. Triste oiseau, vivant aussi dans la solitude et le célibat, ne sortant guère de son trou avant le soir, et appartenant en majorité à la caste des vieux petits rentiers.

Hippopotame. Exagération du genre éléphant, très-redoutable dans un omnibus, où cet énorme pachyderme tient ordinairement trois places, dont une sur vous, si vous l'avez pour voisin.

Hobereau. Cette petite espèce de faucon tend à disparaître : on ne la trouve plus qu'au fond des campagnes, déguisée en gentillâtre peu d'accord avec M. le maire — tant qu'il ne l'est pas et posant devant le paysan — qui s'en moque.

Homard. Crustacé en qui tout homme se transforme, sans être cuit pourtant, s'il conserve des couleurs juvéniles. Et puisque crustacé il y a, rappelez-vous, mesdames et messieurs, qu'à l'état social ce genre comprend tous ceux qui, selon ma superbe expression de tout à l'heure, s'incrustent — dans la carapace rétrograde des vieux préjugés... boum!

Huître. Infortuné mollusque adoré des gourmets, susceptible d'éducation, multiplié par M. Coste, à l'admiration universelle des beaux mangeurs! Tu tombes de ton trône gastronomique au dernier degré de l'échelle humaine par la transmigration! L'ignare, l'inepte, l'imbécile, le stupide, le niais prêtent beaucoup de leur esprit pour composer l'huître, auprès de laquelle l'âne semble un aigle. Hélas! les bancs de ce bivalve envahissent — de plus en plus les bas-fonds de la bourgeoisie, — à ce qu'affirment les bohèmes... appartenant au genre limace.

IX. X. XI

I. J. K.

Lettres privilégiées dans l'ordre alphabétique qui ne servent d'initiales à aucune bête — de ma Ménagerie de la métempsycose.

XII.

L.

Lapin. Il a une réputation à double face pour ainsi dire. Tantôt on vous le montre la moustache en brosse et grisonnante, portant au figuré ou en réalité la culotte de peau, capable de braver sans sourciller la décharge d'une batterie de canons : c'est alors « un fameux lapin ». C'est encore un fameux lapin, mais du genre lièvre et par ironique antiphrase, le plat trembleur, qu'on qualifie aussi de triste sire.

Lézard. Ce reptile saurien n'a conservé, en passant dans la société, qu'une réputation d'indolence outrée : Paresseux comme un lézard.

Lièvre. Vous avez froncé le sourcil, et il a pâli; vous avez raconté des bruits d'émeute, et il est descendu dans... sa cave; vous avez tiré votre poudre aux moineaux auprès

de sa propriété, et il s'est évanoui. Mars vous garde de ce peureux rongeur pour cavalier servant, madame Vénus; si l'on vous insultait, il se réfugierait sous votre crinoline.

LIMAÇON. Ce mollusque est cité dans toutes les classes humaines pour sa lenteur; il prend aussi le nom d'escargot, et n'en est pas plus sympathique. L'ordre des savants travailleurs contient beaucoup de limaçons. La bohème, en général, a pris ce pulmonée pour emblème :

Et quand il voyage,
Sur son dos, comme le limaçon,
Porte son bagage,
Son mobilier, sa maison.

Ces vers des *Bohémiens de Paris* ne sont pas de Victor Hugo.

LINOT. Cinq pieds dix pouces et une tête comme une grosse orange : Drôle de linot! vous écrierez-vous. Eh bien, vous aurez neuf tambours-majors sur dix parmi ces granivores. Au moral, l'étourderie de la linotte est proverbiale, mesdames

JULES CAUVAIN.

M. Jules Willaume, premier violon de l'Opéra, premier prix du Conservatoire (1864), et conscrit de 1862, donne un concert, le mardi 29 de ce mois, avec un personnel d'artistes de *primo cartello* : mesdames Massard, Marie Sax, MM. Michot, Dorus, Léon Jacquard, Berthelier, Barthélemy, Mohr, etc. Cette soirée chez Pleyel sera des plus attrayantes; espérons qu'elle sera assez productive pour permettre au jeune bénéficiaire de se faire remplacer sous les drapeaux et de poursuivre sa carrière d'artiste. On sait que M. Jules Willaume fait aussi partie des Concerts Pasdeloup.

Pour l'amusement des soirées, pour occuper les dames et les demoiselles à de petits travaux faciles, nous avons le cahier des *Découpures de patience*. Ces découpures demandent de bons yeux, de bons ciseaux et de l'adresse dans le découpage. Avec ces qualités, avec l'outil que nous venons de désigner, et avec le cahier des *Découpures de patience*, une dame peut exécuter des travaux qui paraîtront un tour de force très-extraordinaire.

Tout le monde a vu quelques-uns de ces véritables chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, une de ces sortes de merveilles artistiques faites au bout des ciseaux par une ou deux personnes qui se sont fait en ce genre une réputation européenne. Ce sont des dessins de ce genre que nous donnons à toutes les dames le moyen de faire *facilement* et sans études préalables.

Un papier est, d'un côté, tout noir, — de l'autre côté, il est blanc, et sur ce blanc sont dessinés en noir des arbres, des fleurs, des animaux, etc. — Il s'agit de découper ces dessins, d'enlever tout le blanc; lorsque cela est fait, on se trouve avoir un dessin noir des deux côtés, et il est impossible que la personne qui n'a pas vu le dessin avant le découpage puisse comprendre comment le dessin a été exécuté.

On fait donc sans peine sérieuse, et seulement avec un découpage adroit et patient, des dessins qui semblent avoir exigé bien plus que de l'adresse et de la patience, une grande habileté, de l'art, de la composition, etc.

Ce cahier, qui contient beaucoup de dessins, ne se vend aux abonnés que 4 francs rendu franc de port.

Adresser un bon de 4 francs à M. Philipon, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 331. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 3 Mai.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »



LA CARTOMANCIE AMUSANTE (suite)

Par A. GRÉVIN et E. GUILLOT.

SIGNIFICATION INDIVIDUELLE DES CARTES.



LE ROI DE CŒUR.

Le roi de cœur est blond ou l'a été.

C'est un personnage influent, — comme le *deus ex machinâ* de la cartomancie. — C'est lui qui donnera de



l'avancement à monsieur, si madame le demande.

Toutefois ses habitudes de galanterie n'excluent ni le désintéressement ni la loyauté, — au contraire!

D'ailleurs le roi de cœur est presque toujours marié.



Fiez-vous à lui, ma petite dame, car ce qu'il a promis il le tient : quoique le cartier lui ait placé le cœur à côté de la tête, il l'a vraiment sur la main, et il peut beaucoup : le cachemire viendra bien de Kachmir, l'équipage

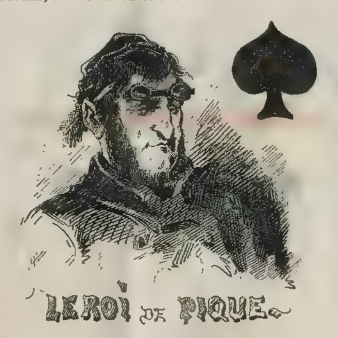


de chez Bender, et la parure de chez Janisset.

Employés, c'est votre chef de division, — un homme immense, — il vous poussera; vos appointements seront augmentés de cent francs cette année; jeunes gens de lettres, quand il sort dans votre jeu, comptez sur un éditeur; le directeur à qui vous présenterez votre fameux



drame en sept actes et quatorze tableaux ne mettra que deux ans à le lire, trois à le recevoir après corrections, quatre à le monter. Le roi de cœur tient les clefs de l'avenir, comme saint Pierre celles du Paradis.



LE ROI DE PIQUE.

Homme noir, d'où sortez-vous?

Je ne voudrais pas trop lui servir de témoin par-devant le commissaire s'il avait besoin d'un passe-port; cependant je craindrais qu'il ne me jouât quelque mauvais tour si je lui refusais ce petit service.

Magistrat, il va sans doute s'endormir à l'audience quand je détaillerai le dégât que faisaient dans mon champ les moutons de Niquoy.



Je suis sûr que, s'il était avocat, il serait dans le cas de s'entendre avec mon adverse partie pour me faire condamner à cinq cent mille francs de dommages et intérêts. Heureusement que la cause est bonne, — et le plaideur



sans le sou.

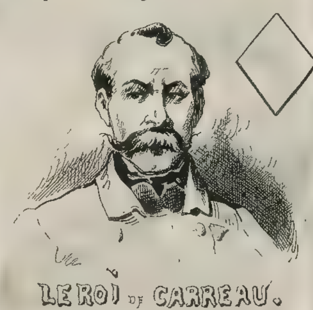
Ciel! il porte une soutane; c'est peut-être lui qui doit m'enterrer!



Pis encore, si c'était un huissier ou le cocher des pompes funèbres, des gens bien mis, mais qu'on n'aime pas voir chez soi!

En tous cas, je me méfie de ce gaillard-là, parce que la prudence est la mère de la sûreté. Et plus malin que moi n'est pas bête, au moins! Je surveillerai les gens qui entrent chez lui et ceux qui en sortent.

Il a peut-être bien des qualités, mais cela dépend beaucoup de son entourage.



LE ROI DE CARREAU.

Peut-être un soldat : quand il fait l'amour, c'est pour le bon motif; quand il fait la guerre, c'est pour la bonne cause. Il est généralement châtain, mais sa moustache grisonne; — on sait que cela n'empêche pas les sentiments.

Peut-être encore un gentilhomme campagnard : il a trois villages dans la plaine, et son château ceint d'un fossé; à la récolte, il a toujours soin de réserver du foin pour le porter dans ses bottes.



Mais il porte aussi un faux toupet, s'appuie sur une canne à pomme d'or, et ses rhumatismes datent de Charles X.

Mademoiselle, voyez ce que vous avez à faire : il y a du *pour* et du *contre* dans le roi de carreau.



LE ROI DE TRÈFLE.

J'ai une grande considération pour ce personnage

Il est brun; c'est déjà une qualité aux yeux des dames blondes.

Il est établi, marié, posé dans son quartier; son con-



cierge le salue quand il passe devant la loge; il est quelquefois, souvent officier dans la garde nationale; rien n'empêche même qu'il soit adjoint au maire de son arrondissement.

Il a pignon sur rue, du bien au soleil, et porte toujours des papiers importants dans sa poche : on ne sait pas ce qui peut arriver. Sa signature vaut de l'or en barre.

Distingué d'ailleurs dans sa tenue, ses mollets viennent de chez le tailleur en vogue; il a fait dorer l'amarre de la *frégate-école* pour s'en faire une chaîne de gilet. Ses manières sont irréprochables. Il se ferait scrupule à table de se moucher dans sa serviette ou de chanter les *P'tits agneaux* devant les dames. Il a même quelque teinte de littérature, et quand on parle politique ou économie sociale, il ne donne, ma foi! pas aux chiens sa part de la question d'Orient, du malaise social ou de l'acclimatation des moustiques en France.



C'est une connaissance à cultiver.
Il a des bott's, bott's, bott's!



LA DAME DE CŒUR.

Si vous avez cette personne-là dans votre jeu, votre affaire est claire : vous pouvez tout espérer.

Elle est blonde, c'est-à-dire tendre, douce, sentimentale, etc., etc. Peut-être aime-t-elle bien un peu les pommes, comme Ève, qui était blonde aussi : mais aujourd'hui ce n'est plus un si gros vice que de ce temps-là.

Mon Dieu! allez-vous donc être heureux! le soir vous



vous promènerez en bateau... sur le lac... (il y a toujours un lac), seuls tous deux... au clair de la lune et des étoiles; elle chantera quelque chose où *balancelle* rimera avec *nacelle*... vous l'accompagnerez sur la guitare. — Cela durera bien au moins,... quinze jours.... et quatorze nuits.

L'amitié de la dame de cœur vaut son amour : c'est sincère, sûr, ardent. Elle aime jusqu'à ses amies : elle



ne leur envie ni leur mari, ni leur cachemire, ni leur talent sur la harpe, rien enfin.

Pour vous, monsieur, cette amitié-là est précieuse. Peut-être un autre sentiment... mais non : son devoir, le vôtre, vous interdisent à tous deux... elle a de la vertu, vous avez du respect. Contentez-vous d'un sentiment plus



calme : peut-être que là-haut. .



LA DAME DE PIQUE.

LA DAME DE PIQUE.

Prenez garde, n'approchez pas trop; elle a peut-être un poignard à sa jarretière...

Elle est brune comme l'aile du corbeau; ses yeux noirs lancent des flammes : quelle est la passion qui les anime ainsi?

Si c'est l'amour, la jalousie n'est pas loin.

Si c'est la haine, faites votre testament.



Elle est veuve : qu'a-t-elle fait de son mari?...

Peut-être s'est-elle bornée à le faire enterrer, après tout, car enfin, quand elle est bien entourée, la dame de pique, elle n'est plus si dangereuse.

Mais quand elle est mal entourée, je n'en donnerais pas cher : elle est capable de toutes les noirceurs.

Si elle est mécontente de vous, elle attentera à vos jours; peut-être même, quand vous passerez sous sa fenêtre, vous versera-t-elle sur la tête un plantureux pa-



nier aux ordures, artistement rempli jusqu'aux bords pour cette circonstance.

Demandez à l'autorité la permission de porter un curedent pour votre défense, car vous serez attaqué un de ces soirs, au coin d'une rue, par des hommes masqués, revêtus de manteaux, coiffés de feutres à plumes et le stylet au poing.





LA DAME DE CARREAU

LA DAME DE CARREAU.

Cette personne-là habite la campagne : elle porte des chapeaux à la Paméla, et des manches à gigots.

Toutefois, comme elle est blonde ou châtain clair, elle a lu tous les romans de madame G Sand, et aussi, pour varier ses plaisirs, ceux de M. Paul de Kock.

Bonne personne, au fond, elle fait divinement les confitures, et suit exactement les instructions du carême, surtout quand elles sont faites par un missionnaire étranger.

Malheureusement, dans les petites villes de province, on est si bavard!

La langue de la dame de carreau emporte la pièce, et elle a des yeux de lynx pour les M. Charles de son prochain.

Ne cherchez pas plus loin la personne qui a répandu



dans la ville que vous portez un œil de verre, que vos accès de ténia vous prennent toujours quand vous dînez en ville, au moment de vous mettre à table, et que madame *** a trois dents fausses sur le devant. Pourtant il n'y a pas un mot de vrai là-dedans.

Mais elle ferait pendre son meilleur ami, un petit chien charmant, pour avoir le plaisir de dire qu'il a des puces.



LA DAME DE TRÈFLE

LA DAME DE TRÈFLE.

La dame de trèfle est châtain foncé ou brune.

C'est une de ces personnes dont on ne dit rien : ni belle ni laide, ni bonne ni méchante.

Elle ne fera pas de mal s'il faut se déranger pour cela, ni de bien non plus.

Si l'occasion se présente, que vous vous trouviez dix ans avec elle seule dans une île déserte, il est possible que vous lui accordiez la préférence; mais, dans les circonstances ordinaires, elle ne saurait inspirer de passion.

Son entourage influe beaucoup sur elle : elle chantera des cantiques à l'église, avec tout le monde, et au besoin hurlera avec les loups.

C'était elle qui, dans l'antiquité, passait sa vie à filer de la laine sans laisser d'autre trace de son passage dans le monde que cela, ses enfants, et quelques querelles cher-



chées à son mari dans le ménage.



LE VALET DE COEUR

LE VALET DE CŒUR.

C'est celui que vous avez vu dans vos rêves, mademoiselle; c'est celui qui vous trouve toujours, quand vous n'y êtes pour personne, madame, et qui vous rend si pénibles, par un effet de contraste, l'amour et la société de



votre mari. Il s'appelle Arthur, Oscar, Ernest, quelquefois Anatole, plus souvent encore simplement *lui*.

Aussi est-il blond, frais, et sentimental, donc! Il a de jolies moustaches, relevées par les deux bouts en accroche-cœur, et la raie au plus haut de la tête. Quant à ce qu'il a dedans, ce n'est pas là la question pour le moment.



Il se met supérieurement. Son tailleur l'habille pour



l'amour de l'art. Il ne met plus qu'une petite heure à exécuter le nœud de sa cravate; mais on sent que ce nœud-là doit avoir été bien médité.

Pour de l'esprit, il en a nécessairement, puisque les dames lui en trouvent. Comme il parle chevaux, salle, Amanda! On dirait qu'il n'a jamais su que cela de sa vie. D'un maître d'armes, d'un jockey et d'une lorette, composez une seule personne d'esprit, elle ne sera pas seulement digne d'épousseter sa bottine vernie.

Dans le monde, — car vous jugez bien qu'il y va beaucoup, — c'est lui qui sait toujours le premier que mademoiselle X... va se marier avec M. Y..., qui sera... ce que voudra M. T... C'est charmant, et instructif, donc!

Quand il a joué, la veille, il n'a jamais perdu moins de « cent louis ». Si vous le rencontrez, il vous appelle « cher », et vous expose comme quoi il revient de son



club, à moins qu'il n'aille chez Zéphyrine, qui l'attend depuis cinq heures, et même davantage.



D'ailleurs les femmes « l'embêtent ». Aussi va-t-il se marier pour n'en plus entendre parler. Sa femme, à lui, il sait bien qu'elle ne l'embarrassera guère, parce qu'il a

beaucoup d'amis, — très-jolis aussi, — dont il est aimé autant qu'il les aime.

Quel gentil valet que le valet de cœur! Comme je comprends que vous l'aimiez, mesdames!

L'Académie vient d'adopter, pour caractériser cette variété intéressante, le mot de *gandin;* probablement à cause du boulevard de *Gand*, où on le trouve en grande abondance.



LE VALET DE PIQUE

LE VALET DE PIQUE.

C'est la perfidie en personne, ce petit gaillard-là.

Il aime trois femmes à la fois : quelle horreur! et encore est-ce là son moindre défaut, parce qu'il sait persuader à chacune qu'il n'en « a jamais aimé et n'en aimera jamais d'autre. »

Il se met bien, mais il préfère le noir à toute autre couleur, et c'est bien naturel!

Vu de trois quarts, — avec un peu de bonne volonté, — on le prendrait pour Méphisto. Parlez-lui de la vertu, — surtout de celle des femmes, — il s'écriera : « Ha! ha! ha! ha! » comme ce démon ricaneur. Parlez-lui de la vie, ah! bien oui! il fera encore : « Ha! ha! ha! ha! » Du bonheur, vous la lui baillez belle! toujours le même « ha! ha! ha! ha! » Il n'a que cette note, mais pour ceux qui l'aiment... et il la chante si bien!

Il n'est point sot du tout, d'ailleurs. Au collége, il fai-



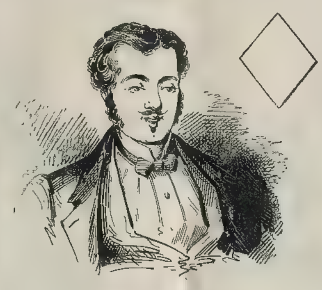
sait le désespoir du *pion*, dans le lit duquel il se plaisait à casser des œufs; quelquefois il lui attachait une queue de lapin sur le dos.

Depuis, il n'a point changé : il est malin comme un singe. Si personne n'a eu soin de dire à monsieur un tel



que sa femme a de l'estime pour un charmant clerc d'huissier, il s'en chargera, et il saura l'instruire, — sans le faire exprès, — des jours et heures les plus propres à la production d'un petit scandale. Puis il se frottera les mains et rira dans sa barbiche, en plaignant la pauvre petite femme : « Dame, aussi, avec un mari comme celui-là!... »

A part cela, le meilleur garçon du monde, et énormément amusant en société.



LE VALET DE CARREAU

LE VALET DE CARREAU.

S'il n'est ni facteur, ni garçon de café, ni commis voyageur, c'est qu'il a manqué sa vocation. C'est peut-être le fils aîné de votre portier.

Du rez-de-chaussée aux mansardes, de la boutique de M. Jaunot l'épicier à celle de mademoiselle Coralie la lingère, il sait tout ce qui se passe : quand il l'ignore, cela ne l'embarrasse guère.

Si mademoiselle Coralie est rentrée à six heures du matin, c'est la faute du sous-lieutenant de la 3e du 2e du 103e, un nouveau promu sortant de Saint-Cyr, qui a des moustaches blondes, dont les bouts tournent tant de fois sur eux-mêmes, une tunique qui lui serre si fort la taille, et des épaulettes toutes neuves. Pauvre jeune fille! Il y a déjà la demoiselle du second et la veuve du numéro 14 qui ont été trompées comme cela par l'armée française.



Heureusement le voisin d'en face, qui vient tous les jours commander un faux col à mademoiselle Coralie, ne se lève qu'à dix heures. Un homme de cet âge-là, cela doit être pour le bon motif. Et puis, il est si bon! il ne s'apercevra peut-être de rien. Comme il y a pourtant des filles qui ont de la chance!

Nos compliments à mademoiselle Coralie.

Mais pourquoi donc M. Jaunot a-t-il des poids d'un kilogramme qui ne pèsent qu'une livre et demie? Et puis il met trop de chicorée dans son café moulu. Un peu, c'est bon! mais tant que cela! Vous verrez qu'il finira par perdre toutes ses pratiques.

Il pourra même bien se faire qu'il ait à cette occasion quelques petits désagréments avec la police correctionnelle.

Ma foi, tant pis pour M. Jaunot!



Si la boulangère a des écus, parbleu! c'est parce que son mari ne quitte pas le pétrin, et que le boucher d'à côté gagne beaucoup. Aussi faut voir comme il leur en repasse de la réjouissance, surtout à la bonne du premier, une fine mouche, par exemple, celle-là, avec laquelle les anses de paniers ne doivent pas durer longtemps!

Etc., etc., etc. Si vous voulez en savoir davantage, demandez-le-lui à lui-même : il est plein de complaisance.

Il est châtain clair d'ailleurs.



LE VALET DE TRÈFLE

LE VALET DE TRÈFLE.

Un petit jeune homme bien gentil! Il est châtain foncé, il a des yeux fendus en amande, une voix douce et tendre, un menton à fossette et une cravate à la Colin.

Il chante des romances dans lesquelles il est question du toit de sa mère; de celle qu'il aime sans le dire ni même l'écrire; du plaisir qu'il éprouve au milieu des vertes prairies, etc.



Discret comme le petit Jehan de Saintré, il cache à tous les yeux le médaillon qu'il porte sur son cœur, et la clef qu'il a dans sa poche. Il est heureux, mais il mérite son bonheur.

Quand il verse une belle, ce n'est que sur le gazon. Aussi est-il natif de Longjumeau.

N'en choisissez pas d'autre, madame, pour ces missions délicates que vous confiez à ceux que vous appelez vos *amis :* remettre une lettre habilement, ménager une réconciliation, favoriser une entrevue. C'est un garçon sûr; il ne vous demandera pas d'autre récompense que le



bout de vos doigts roses à baiser. Pourtant, si vous lui en accordiez davantage, il ne vous laisserait pas son manteau entre les mains, et tout le monde l'ignorerait, sauf vous et lui.

Une perle, quoi!

NOS TROUPIERS AU MEXIQUE, — par G. Randon.



19745

— J'ai entendu appeler ça un aguador, il paraît que c'est une espèce de porteur d'eau.
— Tiens, c'est drôle! je ne savais pas qu'il y avait aussi des Auvergnats au Mexique.



19746

— Eh ben, par exemple! je ne suis pas fâché de vous rencontrer!... vous rappelez-vous ce bal du Salon de Mars où nous avons eu des raisons?... même que nous devions nous aligner le lendemain, et que je ne vous ai pas revu...., satané farceur!

La livraison 70e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de Pierre Dupont, dessiné par Émile Vernier, d'après la photographie de M. Nadar.

LA MÉNAGERIE DE LA MÉTEMPSYCOSE.

XII.

L (*suite*).

Lion. Est-il besoin de vous expliquer les mœurs, de vous dépeindre le type de ce superbe animal, le roi de la création... du boulevard de Gand?... « Et de cette par- » celle de la société qu'on appelle le monde », suivant Frédéric Soulié, qui ajoute encore : « La race à laquelle » le lion appartient a toujours vécu en France sous divers » noms; ainsi le lion s'est appelé autrefois raffiné, mu- » guet, homme à bonnes fortunes, roué; plus tard mus- » cadin, incroyable, merveilleux, et dernièrement enfin, » dandy et fashionable. » Ici j'ouvre une parenthèse personnelle (le gandin serait-il, ô ciel! une nouvelle *variation* du lion? Au fait, sa majesté léonine, de dégradation en dégradation, n'arrive-t-elle pas dans l'animalité à n'être qu'un infime matou?) Je continue à citer Soulié à tort et à travers, honorable auditoire : « Le lion est en général » un beau garçon qui a passé de l'état d'enfant à l'état » d'homme... Or, le lion n'ayant jamais été jeune homme, » n'a presque jamais fait aucune des sottises jeunes qui » partent du cœur, une des choses qu'il méprise le plus... » Il possède sa maîtresse au même titre que sa voiture, » pour en éclabousser les passants, et il dîne aux fenêtres » du café de Paris, parce que c'est l'endroit le plus appa- » rent de la capitale; en effet, il n'a pas la prétention de » boire, mais de vider un grand nombre de bouteilles, ce » qui est bien différent. Toutes ses passions sont d'appa- » rat et de luxe; il aime le jeu, le vin, les femmes et » les chevaux... non pour lui, mais pour la *montre*. Les » lions sont en général fort ignorants de l'amour et de » toutes ses charmantes niaiseries. En revanche, ils ont » le droit acquis (acquis est bien dit) de tutoyer la majo- » rité des chœurs dansants ou chantants de l'Opéra. Du » reste, ils ont cela de commun avec la jeune noblesse » d'avant 89 qu'ils ont un pied dans la meilleure compa- » gnie de Paris et un pied dans la plus mauvaise; mais » ils en diffèrent en ce que les grandes dames d'aujour- » d'hui ne les disputent plus comme autrefois aux filles » entretenues et les abandonnent aux intrigues de cou- » lisses..... — Pourquoi les nomme-t-on lions? Est-ce » parce qu'ils prennent les quatre parts de la proie que » d'autres les ont aidés à saisir? »

Telle est la monographie sommaire du lion passé à l'état d'homme à la mode. Ne trouvez-vous pas, messieurs, que son titre est l'équivalent de cette peau du plus noble animal de la création couvrant certains héros à quatre pattes de la Fable? O lion chevelu de l'asphalte! ta crinière s'achète en pots quand elle n'est pas une perruque, ton air majestueux s'acquiert à l'aide du pince-nez; tu dors souvent le jour et sors la nuit pour chercher ta proie comme ton homonyme du désert, mais tu poursuis les grues en guise d'antilopes; ton rugissement artificiel ne sort que d'un colossal sifflet qui ne mit jamais en désarroi que *Tannhäuser;* les biches te font les griffes, et tes dents ne sont redoutables qu'à ton patrimoine.

Lionne. Communément la femelle simple, sinon pure, du lion postiche esquissé par Frédéric Soulié, — un romancier véritablement Bonin, lui, — et enluminé par votre serviteur. Elle étale au *bois* les équipages éclatants, les parures voyantes, car elle *pose* pour tous. Elle parie sur le turf et y bondit souvent comme si elle sortait de l'antre du Jockey-Club. Son mâle va pourtant la prendre parfois dans la caverne d'un Casino quelconque. La lionne commune remplace la majesté par l'effronterie, la grâce féline par le débraillé quadrumane; elle fume et joue gros jeu pour signes distinctifs, — très-peu distingués : ce n'est guère qu'une biche momentanément travestie qui retombera parmi les dindes ou les grues quand monseigneur le lion n'en voudra plus pour compagne. — Pourtant, la variété élevée de la lionne diffère beaucoup de cette piteuse créature : elle règne réellement dans les salons et s'y livre à un carnage épouvantable d'amours masculins. Redoutable s'il en fut, elle a l'œil magnétique et la main rétractile; après l'avoir fascinée, elle ne lâche sa proie que mise en pièces.

A la place du cœur *elle* porte un *miroir*...

pour s'y admirer elle-même, et si elle n'était lionne elle serait Lovelace! Lorsqu'elle s'égare jusque dans le demi-monde, cette Dalila des bêtes coquettes en devient la baronne d'Ange. Ses aspects multiples demanderaient un livre et non un paragraphe pour être suffisamment rendus. — On connaît une troisième espèce de lionne — très-éphémère : — Vous en ferez partie, madame, peut-être pendant un hiver, peut-être pendant un jour, si la haute société s'engoue de votre toilette, de votre beauté, de votre coquet jargon, de votre petite littérature, de vos grands bals, de vos brillantes soirées, — comme elle s'est engouée par exemple des romans de M. Ernest Feydeau — et dégoûtée aussi.

Loir. Êtes-vous gras à pelote? dormez-vous comme une souche? alors je vous sacre — loir.

Loup. Animal possédant trois types très-différents dans la métempsycose humaine : le *loup* simple, qui vit retiré, et dont la sauvagerie constitue le principal caractère; le *loup de mer*, autrement dit *marsouin*, autrement dit *caïman*, autrement dit *cachalot*, autrement dit *matelot fini* et ayant la sainte horreur du plancher des vaches; enfin le *loup-cervier*, qui suce par l'usure la moelle d'une fortune ou d'une affaire, comme le lynx suce la cervelle du cerf par le trou qu'il lui pratique au crâne.

Lynx. Ne pas confondre ce carnassier avec le loup-cervier, quoique ce soit le même individu pour les zoologistes. Pour les pythagoriciens de mon école, le lynx, dont la vue perçante fouille au fond de tout mystère, c'est votre amant, madame; — c'est le *quart d'œil*, estimable voleur.

XIII.

M.

Macaque. Petite, le museau chiffonné et grimaçant, vieillotte mais toute sautillante, sous quel bonnet de travers, sous quel chapeau en cabriolet se dérobait-elle à ma baguette démonstrative, auditoire distingué, moi qui étudie par analogie la race des singes!

Magot. Être ratatiné, maussade, toujours fort laid, puisqu'il est le pendant mâle de la macaque, et qu'on l'appelle toujours « un vilain magot » : très-répandu parmi les modèles des peintres.

Marmotte! Toute personne engourdie et qui semble toujours éprouver l'influence du Théâtre-Français quand on y joue la tragédie.

Mastodonte! Tout individu qui pousse la graisse jus-

NOS TROUPIERS AU MEXIQUE, — par G. Randon (suite).



19747

— Major, c'est un bouquet qui m'a été jeté ce matin dans la rue de Tabaca, et voilà Pignochor qu'il prétend que c'était pour lui, donc, pour lors.....
— Vous allez me faire chacun quarante-huit heures de garde du camp pour vous être permis de vous attribuer une chose dont à laquelle votre supérieur a seul le droit de prétendre.



19748

— Allons, bon! encore une de ces sales bêtes qui vient me bassiner!... ça fait la troisième depuis que je suis en faction!... je ne comprends pas que la police laisse sortir comme ça les panthères démuselées.

qu'à rivaliser avec l'Apis primé de M. Cornet de Caen, est un mastodonte à deux pieds. Après lui commencent les *fossiles* de notre transmigration, parmi lesquels on a rangé longtemps les abonnés du *Constitutionnel*, plus récemment les fervents de l'*Univers religieux*, les romanciers imitateurs de Paul de Kock, — et enfin les mélodramaturges de l'école de la *Croix de ma mère*, si avantageusement détrônés par les auteurs dramatiques de celle du *Merci, mon Dieu!*

Mauviette. Oiseau bipède et sans plumes, très-près du *butor* pour sa faible complexion, comme le criquet, insecte non moins inoffensif, l'est du *cheval :* le butor fait une bouchée de la mauviette, le cheval écrase le criquet aux applaudissements de la société protectrice des bêtes — les plus fortes.

Merlan. Poisson dont l'espèce se perd depuis que les perruquiers sont devenus des coiffeurs.

Merle. Soyez prétentieux et laid comme certains ténors, et l'on vous fera passer volatile en disant de vous : « Le beau merle! »

Mouche. Ce genre d'insectes diptères a pris beaucoup de sous-genres en se *mortalisant;* la mouche est la descendante de M. de Mouchy, revue et corrigée par feu Vidocq; la *fine mouche*, c'est vous, princesse... de la rampe, quand vous persuadez à ce gros boursier qu'il a la royauté absolue de votre cœur communiste.

Mouton. Mammifère ayant deux variétés très-disparates : l'une à laquelle appartient votre mari, madame, quand il est doux et traitable au point de se laisser conduire par l'appendice... nasal; l'autre qui a la mission de la plus odieuse des *mouches*, se laisse tondre la laine dans les prisons pour obtenir la confiance de leurs misérables hôtes — et les trahir en faveur de la société représentée par... les *curieux*.

XIV.

N.

Néréide. Ce ver annélide se voit sur les côtes et les plages les plus fréquentées pendant juillet et août; il y exerce ses facultés natatoires en pleine eau; mais quoiqu'il appartienne au genre féminin, soit au beau sexe, il est généralement fort laid quand il rentre dans sa coquille — vulgairement appelée sa tente.

Nigaud. Ce palmipède du genre cormoran est infiniment répandu et connu depuis son ascension — ou sa dégringolade — dans le genre humain. Il a conservé presque toutes ses habitudes animales : d'un naturel mou, triste et tranquille, il permet toujours qu'on l'approche de très-près, et se laisse toujours prendre avec une stupidité proverbiale; il est toujours aussi de fort mauvais goût. — Vous souvenez-vous, madame, de votre grand nigaud de cousin, qui vous rappelait sans y entendre malice, devant votre futur époux, l'époque peu éloignée où vous jouiez avec lui à cache-cache?

XV.

O.

Ours. Peut-on être plus grognon, plus bourru, plus maussade, que ce plantigrade? Le front plissé, l'œil en dessous, la moue sur le muffle, il paraît, — et ceux qui s'égayaient avant son entrée, cessent leurs ébats; ils s'observent avec inquiétude, ils craignent qu'un mot, qu'un geste, n'éveille la susceptibilité brutale de cet animal mal léché. Néanmoins, il y a des ours qui ne le sont qu'extérieurement par l'aspect velu. Pour l'*ourson*, c'est l'individu non adulte, plus timide, mais prêt à prendre avec l'âge les vertus répulsives de son charmant papa.

XVI.

P.

Paon. Comme l'espèce de cet oiseau domestique se multiplie dans notre société, messieurs! Combien ils sont fiers de leur plumage à la dernière mode, de leur queue de titres ou de célébrité, sans remarquer leurs pattes peu élégantes et leur cri moins qu'aristocratique! Et combien aussi qui font la roue avec leur réputation, — composée simplement de plumes de dindon!

Papillon. Petit monsieur, joli, mais joli! auquel presque toutes les femmes ouvrent leur cœur en guise de rose, et qui n'y trempe qu'en passant, le volage, la petite trompe de sa fantaisie. — Le vieux papillon tente encore de voltiger, mais ses ailes n'ont plus leur éclat ni leur force, sa légèreté trébuche à chaque élan, et à peine si quelque antique douairière, passée au fruit d'églantier, se laisse parfois butiner par le lépidoptère suranné.

Perroquet. Oiseau imitateur de la voix humaine, — et aussi de l'esprit humain, — qui n'a guère à lui que son enveloppe corporelle : il abonde à Paris, surtout dans les lettres, où il s'assimile si bien le jargon d'autrui qu'on le prendrait presque pour une personne véritable; lire plusieurs des chroniqueurs *se prétendant* actuels. — La *perruche*, femelle du perroquet, a pour cerveau une montre à répétition dont le grand ressort est brisé, mais malheureusement dont la clef n'est pas perdue; elle sonne continuellement midi à quatorze heures sur un timbre fêlé avec lequel elle essaye de copier le gros bourdon, par exemple. Perroquets et perruches ne jacassent souvent que des leçons mal digérées, dans la volière du beau monde.

Phoque. Tout animal plus ou moins amphibie, court de membres, gros de torse et bruyant de souffle. Le *marsouin* est un phoque perfectionné, nageur et sauveteur par excellence.

Pie. Passereau bavard entre tous, surtout quand il est borgne — d'esprit : la pie rivalise avec la perruche pour croître et multiplier dans vos salons, mesdames. De son côté la *pie-grièche*, connue par son humeur querelleuse et acariâtre, remplace de plus en plus la tourterelle dans le colombier conjugal, — à ce qu'affirment les perroquets observateurs.

Pierrot. Drôle de moineau pour qui la vie est un éternel carnaval, — ou vilain oiseau toujours blême et plat comme un jocrisse.

Jules Cauvain.

RÉPONSES AUX POURQUOI ET AUX PARCE QUE

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Quel est le poëte de l'antiquité que rappelle cet animal intelligent?
Anacréon (*âne à crayon*).

N° 2. Pourquoi ces deux Anglais sont-ils de mauvais patriotes?
Parce qu'ils voudraient bien ne pas être Anglais (*étrangler*).

N° 3. Pourquoi cette demoiselle doit-elle s'appeler Juliette?
Parce qu'elle a toujours près d'elle Roméo (*rhum et eau*).

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 4. E I L R fouet seau I S âgée vous re U six rés dans le monde.
Ayez l'air fou et soyez sage, et vous réussirez dans le monde.

N° 5. Laid lit J on la moins avant C dix dés mets d'yeux M M deux la do ré.
La religion la moins avancée dit d'aimer Dieu et même de l'adorer.

N° 6. Long garde sent re morse cône A KI herse en crime.
L'on garde sans remords ce qu'on acquiert sans crime.

ALBUMS COMIQUES A UN FRANC

PAR CHAM

PENDANT LA CANICULE.
BAIGNEURS ET BUVEURS D'EAU.
LES COLLÉGIENS EN VACANCES.
COURS DE PHYSIQUE.
CROQUIS CONTEMPORAINS.
LA GRAMMAIRE ILLUSTRÉE.
LES FRANÇAIS EN CHINE.
CES JOLIS MESSIEURS.

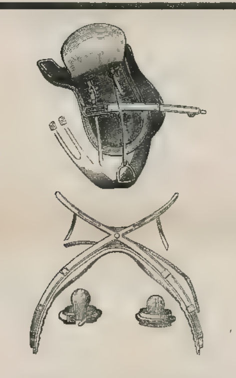


NOUVEAUX HABITS!
LE MANUEL DES CHASSEURS.
CHOSES ET AUTRES.
AU BAL DE L'OPÉRA.
LA BOURSE ILLUSTRÉE.
COURS DE GÉOMÉTRIE.
CROQUIS MILITAIRES.
LE CODE CIVIL.

Un Album nouveau paraîtra régulièrement du 1er au 5 de chaque mois.

Les personnes qui payeront à l'éditeur 6 fr. ou 12 fr. recevront à domicile six ou douze Albums à mesure de leur publication.

S'adresser à la maison MARTINET, 172, rue de Rivoli, et 41, rue Vivienne.



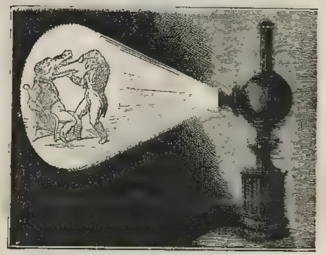
GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 20 fr. — **15** fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon, 20, rue Bergère.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant. c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt costumes de la Bretagne. Ces costumes sont coloriés et ils représentent une valeur de plus de 20 fr.

On souscrit au bureau, en adressant un bon de poste, un bon à vue à l'ordre de M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LA TOILETTE DE PARIS paraît le PREMIER et le QUINZE de chaque mois, et elle ne coûte que 5 fr. par an pour Paris et les départements. Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises. — On ne souscrit pas pour moins d'une année. Les abonnements partent tous du 1er JANVIER ou du 1er JUILLET. — Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, chez MM. Martinon, — Schultz, — Dutertre, — Ballay et Conchon, et chez tous les autres marchands de publications pittoresques.



LE LAMPASCOPE

LANTERNE MAGIQUE IMPROVISÉE.

Le *Lampascope* est un appareil qui se pose sur une lampe exactement comme un globe en cristal, forme à l'instant même une lanterne magique d'une plus grande puissance que les lanternes magiques ordinaires, et n'exige aucun de ces préparatifs qui exposent à se tacher ou à se brûler.

Le *Lampascope* posé sur la lampe devient donc instantanément une lanterne magique. — A-t-on assez de la lanterne magique, on enlève le *Lampascope* et l'on remet le globe ou l'abat-jour

LE LAMPASCOPE, AVEC 12 VERRES, SE VEND 20 FRANCS A PARIS.

Espérant être agréables à nos abonnés, nous avons promis d'annoncer le *Lampascope*, à la condition qu'une remise exceptionnelle serait faite aux souscripteurs du *Journal amusant*.

L'inventeur s'est engagé à adresser un *Lampascope* avec douze verres à toute personne abonnée au *Journal amusant* qui enverra un bon de poste de 15 francs; l'appareil et les verres seront envoyés, bien emballés, dans une caisse en bois, l'expédition sera faite port affranchi.

Adresser un bon de poste de 15 fr. à M. E. PHILIPON, 20, rue Bergère.

HENRI PLON, Imprimeur-Éditeur, 8, rue Garancière, à Paris.

LA CRITIQUE FRANÇAISE,

REVUE PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

Humani nihil à me alienum puto.

« Ce journal, qui a deux ans d'existence, a prouvé par son succès qu'il répond pleinement à l'attente du public. Il présente, en effet, le mouvement littéraire et philosophique de notre époque, puisque, tout en publiant des œuvres originales, il s'est imposé pour mission d'analyser avec une rigoureuse impartialité les ouvrages à mesure qu'ils paraissent, les recueils périodiques, les publications nationales comme les productions importantes de l'esprit humain à l'étranger. Le théâtre, la musique, la peinture et les beaux-arts en général, ne lui sont point non plus étrangers, car là aussi il doit étudier l'activité intellectuelle de notre siècle et en dégager la pensée morale et civilisatrice. »

La CRITIQUE FRANÇAISE paraît le 15 de chaque mois. — Le prix de l'abonnement pour toute la France est SEULEMENT de 12 francs par an.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 332. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 10 Mai.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale — A Leipzig, chez Goetze et Mierzsch et chez Durr et Cie — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

DÉMÉNAGEMENT DU BOULEVARD DU CRIME,

Croquis par BERTALL.



19749

LA GAIETÉ S'EN VA!

Les amis de la vieille gaieté française voient avec douleur qu'elle n'a plus même un modeste billot où reposer sa tête.

Nota. — Nous recevons la nouvelle qu'on va lui construire enfin un nouveau domicile sur l'emplacement de l'ancienne Morgue, en regard de la place de Grève, près de l'Hôtel-Dieu, de la Cour d'assises et du Palais de justice. Merci, mon Dieu!!.....

Au numéro de ce jour est jointe la 71e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Edmond Texier, dessiné par M. Guillon, d'après la photographie d'Alophe.

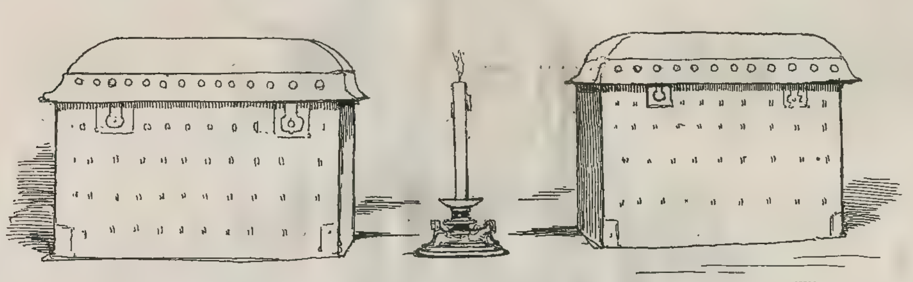
DÉMÉNAGEMENT DU BOULEVARD DU CRIME, — croquis par Bertall (suite).



19750

DÉMÉNAGEMENT DU CIRQUE A LA CONQUÊTE D'UNE NOUVELLE SALLE.

— Enfants, souvenez-vous que du haut de ce monument qu'on abat, quarante pièces vous contemplent ! mais ces quarante pièces sont toujours la même ! Vive la France, et en avant !

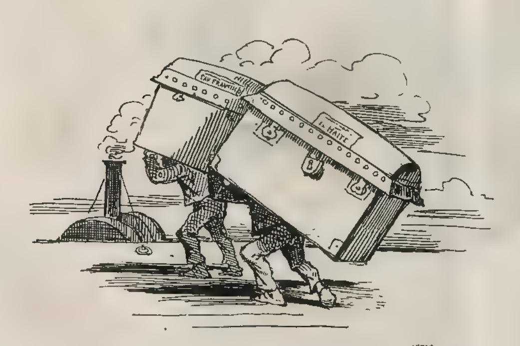


19751

VUE DE LA MALLE DANS LAQUELLE LE CIRQUE VA DÉPOSER TOUS SES PRÉCIEUX BIBELOTS.
On assure que l'enchanteur en chef Rothomago et son élève Davioud ont fait une merveille de l'intérieur de cette malle.

Éclairage de la place du Châtelet.

Autre malle destinée à renfermer les partitions et notes des fournisseurs accoutumés du Théâtre-Lyrique.



19752

Quelques personnes pensent que ces malles ont été déposées près du quai, comme destinées à l'exportation. Puissent ces espérances ne pas être déçues !



19753

OPINION D'UN ARCHITECTE SANS OUVRAGE.
— Enfin si ces constructions n'existaient pas, il n'y aurait pas de malles !

DÉMÉNAGEMENT DU BOULEVARD DU CRIME, — croquis par Bertall (suite).



19754

DÉMÉNAGEMENT DU THÉATRE-LYRIQUE.

Le directeur, les auteurs et les acteurs quittent avec enthousiasme ce théâtre, dont l'aspect rappelait trop celui d'un four.

CHOEUR GÉNÉRAL.

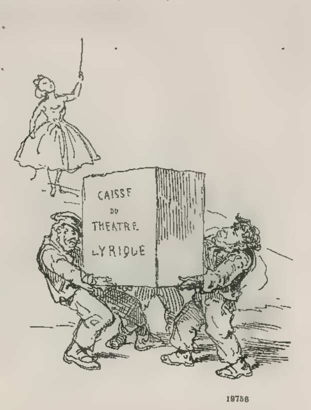
En ce beau jour
Partons,
Courons,
Volons,
Elançons nous!
Eloignons nous
De ce four!

(Paroles de M. Barbier, musique de M. Jules Beer.)



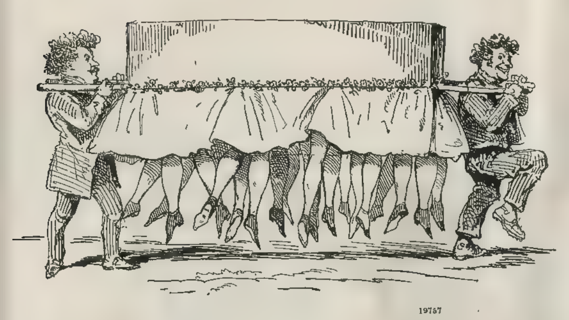
19755

Le transport de la caisse n'exige pas l'emploi d'un fort commissionnaire.



19756

Mais quelques vigoureux Savoyards sont annexés à la troupe pour exécuter les mouvements de caisse que l'on prévoit d'ici à six mois.



19757

DÉMÉNAGEMENT DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES.

Le directeur lui-même transporte avec soin les précieux accessoires à l'aide desquels on fait marcher toutes les pièces de cet aimable théâtre.

Ceux qui ne seront pas contents,
On leur z'y dira : Du flan!



19758

Les jambes de ces dames vont trouver asile rue de Provence, à la porte de l'Opéra. On espère en détourner facilement quelques vieillards généreux et à puissantes lorgnettes.



19759

DÉMÉNAGEMENT DES FOLIES-DRAMATIQUES.

Les titis avaient vu avec satisfaction les Folies-Dramatiques entrer dans la voie littéraire des Délassements. Les titis sont inconsolables.



19760

FUNAMBULES.

Dans ces pénibles circonstances, le père Cassandre demande à être traité avec des ménagements.

Ce sera toujours une consolation pour lui de ne plus recevoir de coups de pied à la même place.

DÉMÉNAGEMENT DU BOULEVARD DU CRIME, — croquis par Bertall (fin).



1976

Cependant les Funambules cherchent un logement. Ils voudraient trouver un emplacement occupé jadis par quelque cercle politique. (*Rien des bureaux.*)



19762

En attendant, Colombine accepte un engagement chez un boyard en semestre. Cassandre est admis pour faire les souliers, les habits et les prédictions.



19763

Arlequin, possédant quelque souplesse et quelque variété dans les couleurs, se fait accueillir dans un fort journal.



— Va dire au prince Eugène que tu as vu le titi parisien sur les ruines du boulevard du crime.

19764

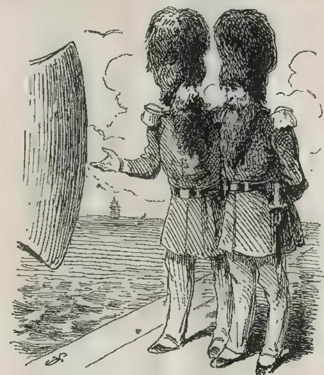
PRIME SPLENDIDE OFFERTE AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

BLINDAGE ET CUIRASSAGE, — croquis par Stop.



19765

— Moi, j'ai inventé un vaisseau invulnérable!
— Mais voici mon canon qui le percera!!
— Alors j'inventerai un canon qui démolira le vôtre!!!
— Alors j'inventerai une machine qui fera sauter vos vaisseaux et vos canons!!!
— Alors..... goddam!!!!!



19766

— Vois-tu, c'est comme qui dirait le sapeur de la mer : tu vois son hache?
— Oui, mais la barbe?
— Et la sainte barbe, donc!
— Oui, mais le bonnet à poil?
— Ça, non!



19767

— Vous m'avez envoyé quatre mille cinq cent soixante-trois projectiles sans me faire de mal.
— J'en ai reçu cinq mille deux cent quatre-vingt-quatorze de vous sans une égratignure.
— Eh bien! après?...



19768

— Tu es cuirassé, mon vieux! moi aussi!... mais l'eau, c'est pas mon élément.



19769

— Mais... quand tous les navires seront en fer, que fera-t-on de ceux en bois?
— On les mettra en flûte



19770

— Comment nommez-vous votre navire?
— *Enfer*.
— Oui, votre navire en fer?
— Eh bien : *Enfer*.
— Oui, je sais bien, mais comment le nommez-vous?
— *Enfer*, vous dis-je!
— Allez au diable!..



19771

— Des femmes blindées, des hommes éperonnés! Comment ce *Merrimac*-là finira-t-il?



19772

— Des vaisseaux en fer! allons donc! On voudrait me faire croire que du fer, ça ne va pas au fond de l'eau!



19773

— On dit que les vaisseaux blindés sont inattaquables; est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire blinder ma femme?

LE RETOUR DE PHŒBUS, — croquis par RANDON.



19774

— Comment! rien que douze hannetons? l'année passée on en donnait vingt pour un sou.
— C'est possible, mais c't'année-ci l'Angleterre nous en demande tant que nous ne parvenons pas à lui en fournir assez; demandez à mon associé.



19775

— Pas frais, ce coco-là! allez donc voir dans les déserts de l'Arabie si vous ne seriez pas encore bien aise d'en trouver de pareil!



19776

— Quand j'entends des paroissiens comme ça, ficelés dans de la pelure d'ognon, dire qu'il fait chaud, ça me donne envie de suer.

LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU
ET DE
M. DE PONTMARTIN.

On sait que Mangin, le marchand de crayons, après avoir vainement essayé de faire sa fortune en habit noir, eut un jour l'idée de mettre un casque doré et d'acheter un orgue de Barbarie à son fidèle Vert-de-Gris.

Ce jour-là, Mangin, parfaitement inconnu jusqu'alors, commença sa fortune.

Mais, hélas! l'envie s'accroche à tout succès.

Le casque de Mangin fit également son envieux. Cet envieux était M. de Pontmartin.

— Monsieur, dit-il un jour à son éditeur, vous vendez sans doute beaucoup plus de volumes de Victor Hugo, de George Sand et de Sandeau que de mes ouvrages?

— Assurément.

— Eh bien! savez-vous à quoi cela tient?

— Non.

— Cela tient à ce que je n'ai pas assez de talent pour me passer du casque. Je vais mettre un casque, et vous verrez aussitôt la foule s'attrouper autour de ma voiture. Vous manierez la manivelle de la réclame, tandis que moi, du haut de mon char, je débiterai des lazzi contre tout ce qui a une position dans les lettres.

— Parfait, lui répondit l'éditeur, je tournerai la manivelle; allez mettre votre casque!

— Un instant! fit M. de Pontmartin. Je vous préviens que je cracherai un peu sur tout le monde, de préférence sur ceux qui ont fait votre fortune.

— Peu m'importe, lui répondit l'éditeur, allez toujours mettre votre casque!

Et M. de Pontmartin se coiffa d'un beau casque doré, et écrivit les *Jeudis de madame Charbonneau*, que l'éditeur appelle « un *beau* volume », et que moi j'appellerai volontiers un *vilain* pamphlet.

Le tour a parfaitement réussi. Les badauds entourent le char du Mangin des lettres, on s'arrache son livre comme des crayons. A l'heure qu'il est, M. de Pontmartin est presque connu. Il a voulu du scandale, il en aura, il en a déjà.

Heureusement que M. de Pontmartin a les regrets non moins faciles que les attaques grossières. Déjà ce singulier écrivain a déclaré au *Siècle* qu'il n'avait pas dit la vérité sur M. Delord. A la lettre si ferme et si incisive de M. Jules Sandeau, M. de Pontmartin a répondu par des larmes de désespoir. Après avoir calomnié le romancier, il pleure l'ami; il pleurera ainsi demain, après-demain, toujours, tant que vous voudrez, car M. de Pontmartin a un excellent cœur; quand il lui arrive d'insulter un confrère de talent, il le regrette le lendemain, tout comme les femmes qui se repentent le lundi d'avoir trompé leur mari le dimanche soir.

M. de Pontmartin a beau regretter, il a beau promettre que la seconde édition de son livre fera amende honorable, le mal est fait, la calomnie a marché son petit train.

Ce livre est plus qu'un vilain pamphlet, c'est une mauvaise action.

Oui, une mauvaise action! Car en imprimant des inexactitudes, des calomnies sur nos hommes de talent, vous avez consolidé pour votre part l'idiot préjugé qui fait des gens de lettres des ivrognes et des débauchés.

Vos lazzi ont traîné dans la boue des noms justement honorés par un caractère élevé; vous n'avez rien respecté, ni les vivants, ni l'exil, ni la mort!

Vous avez déterré les cadavres pour les jeter en proie au premier passant qui a trois francs de trop pour votre littérature.

Grâce à Mangin, la stupide multitude s'écrie une fois de plus :

— Voyez les écrivains, les meilleurs ne sont que des ivrognes, les autres parlent un langage de forçat.

Le Mangin des lettres a voulu du scandale. Il en aura. Son casque a produit de l'effet, et Vert-de-Gris est content de la vente.

En avant la musique!

Comment faire maintenant pour vous parler de ce singulier volume où la colère se promène bras dessus, bras dessous avec la calomnie?

Il n'y a eu qu'un cri d'indignation parmi les honnêtes gens pour accueillir *les Jeudis de madame Charbonneau*, et cette œuvre pitoyable qui radote pour la millième fois l'ignoble légende des hommes de lettres qui se roulent dans le ruisseau, et des prétendus écrivains qui parlent l'argot du bagne.

N'avons-nous déjà pas assez à lutter contre le préjugé de la foule qui fait des artistes une espèce d'amphibie, moitié absinthe, moitié vanité? Était-il bien nécessaire qu'un homme de lettres, trompé dans son orgueil, vînt débiter des accusations mensongères et renouveler ces calomnies que la bêtise a engendrées?

Nous sommes heureusement très-loin d'une époque où l'excentricité et le dévergondage en littérature se roulaient dans le ruisseau. Le littérateur moderne a très-bien compris qu'il ne suffit pas d'avoir du talent, mais qu'il faut encore avoir un caractère. Justement susceptible sur les questions d'honneur, le monde des lettres est jaloux de sa dignité qui est son drapeau, et lorsqu'un folliculaire grincheux se plaît à traîner ce drapeau dans le macadam, il faut bien que l'on fasse enfin justice de cette vanité blessée.

Je ne veux pas prétendre par là que la littérature doit être à l'abri de la critique sincère, mais je réclame pour elle la justice, et j'enveloppe dans le même mépris les gens qui salissent les lettres et les malheureux qui calomnient leur propre famille.

Nous sommes une poignée d'hommes dans Paris qui vivons du plus ou moins d'intelligence que nous avons! Tous nous avons renoncé à acquérir vite une fortune dans la limonade; l'intelligence nous donne les goûts du millionnaire, la littérature nous donne le plus souvent des appointements douteux; nous nous consolons facilement de tout cela par le travail; notre fortune, c'est la considération que nous inspirons, et notre orgueil est dans les hommes de talent qui honorent notre profession.

Non, la dignité personnelle n'est pas un vain mot chez nous; il est encore plus d'un écrivain qui en donne le spectacle, et nous sentons si bien la nécessité d'un nom honorable avant un nom glorieux, qu'il se fait bien vite un vide autour des rares misérables qui s'introduisent dans notre profession comme dans toutes les autres.

Somme toute, une fois le premier dégoût passé, la lecture de *madame Charbonneau* ne nous inspire plus qu'une profonde tristesse.

En effet, il doit être très-douloureux d'arriver à un certain âge où le bilan de notre carrière ne donne pas le résultat satisfaisant que nous avons rêvé à notre début. Les amis de jeunesse ont marché, et nous sommes restés en arrière.

Alors, dans cette immense solitude qui se fait autour de l'ambition déçue, on fait un dernier et pénible effort.

Après avoir vainement cherché la gloire, on cherche le tapage, on prend un orgue de Barbarie, on met le casque de Mangin, et l'on écrit les *Jeudis de madame Charbonneau*.

Alors on fait bon marché de la sincérité, de l'amitié et du respect qu'on doit au talent!

On marche un peu sur tout le monde, et l'on traîne la littérature dans le macadam.

Alors l'ambition déchue se révolte, l'amour-propre blessé fait un dernier effort, et la critique, se faisant pamphlétaire, enveloppe dans une haine commune les bons et les mauvais, l'esprit et la sottise.

De cet effort il naît un volume *rouge* qui se vend comme du pain, et qui assure à Mangin quinze jours d'une triste célébrité.

J'ignore où M. de Pontmartin a puisé les renseignements erronés sur le monde qu'il veut peindre. On dirait que ce livre est écrit dans un salon de la rue du Marais. Là seulement on se figure encore que les vaudevillistes font leur pièce sur le coin d'une borne, entre deux orgies.

M. de Pontmartin partage avec quelques esprits étroits le mépris le plus complet pour les vaudevillistes, qui sont tout bonnement les hommes les plus gais de France.

Il leur prête un langage qui n'est pas le leur; je connais M. Labiche; il dit souvent des mots fort spirituels, mais je ne lui ai jamais entendu parler le langage de chourineur.

Je connais M. Clairville : personne ne se souvient de lui avoir jamais entendu demander un verre d'*eau-d'aff*.

Je connais encore M. Delacour, dont la tenue est proverbiale dans le monde des théâtres.

Voici Lambert-Thiboust. Pour être un gai compagnon, il n'en est pas moins un homme des plus agréables rapports, et ce n'est certes pas avec la plume du *maître d'école* qu'il a écrit *Je dîne chez ma mère* avec Decourcelle, et *les Femmes qui pleurent* avec Siraudin.

Voyez M. Hippolyte Cogniard, un vétéran du Vaudeville. Je ne crois pas qu'il ait été décoré pour son argot.

Ce n'est pas non plus M. Dumanoir qui parle le langage que M. de Pontmartin prête aux vaudevillistes.

Je connais encore MM. Édouard Martin, Raymond Deslandes, Michel Carré et Choler.

On n'a jamais ramassé ces hommes d'esprit dans le ruisseau.

Pourquoi alors l'homme au casque fait-il entendre à la vile multitude que les vaudevillistes font leurs études de français au bagne?

Dame! le scandale est une lucrative spéculation! Demandez plutôt à Vert-de-Gris!

ALBERT WOLFF.

LA MÉNAGERIE DE LA MÉTEMPSYCOSE.

XVI.

P (*suite*).

PIGEON. Encore une famille, ordinairement ailée.... dans les manches d'un habit ou d'une redingote, connue du sexe masculin de Paris presque tout entier, par cette raison que le sage a dit : Connais-toi toi-même. Pigeon? Vous le fûtes, jeune homme, quand ce vautour grec vous dépouilla, en jouant, de votre dernière plume dorée — par Garat; pigeon? vous l'êtes, vieillard, lorsque ce *rat* familier grignote à belles dents tout le grain de votre mangeoire... Pigeons, tous ceux qui se laissent voler jusqu'à leur propre duvet sans crier... Quel immense pigeonnier que la capitale heureuse de notre tendre France!

PINSON. Ce voisin du moineau porte plutôt le plumage prolétaire qu'aristocratique, car « ses chants et sa gaieté » s'accorderaient mal avec le sévère décorum de la bonne société.

POULE. Pendant votre lune de miel, si vous en eûtes une, madame, vous avez été à coup sûr la poule et même la poulette de votre maître et seigneur. Mais vous ne resterez toujours gallinacée pour lui que s'il appartient à la bourgeoise et triviale catégorie des POULETS D'INDE.

PROTÉE. Lézard habile à prendre toutes les formes utiles... à son bien-être, et qui rampe principalement dans la carrière politique.

XVII.

R.

RAT. Permettez-moi, mesdames et messieurs, de ne pas m'étendre en explications sur ce mammifère rongeur, omnivore, très-vorace et essentiellement destructeur. Les coulisses de l'Opéra qui le recèlent l'ont livré si souvent à l'étude de tout venant, que ce serait vraiment du rabâchage de vous raconter ses mœurs ambiguës, ses changements de robes, de celle de coton à celle de gaze, et ses pérégrinations locatives de la loge de la portière au boudoir de monseigneur le lion, — dont il n'abrége jamais volontairement la captivité, — comme le rat de La Fontaine.

RENARD. Mon observation à propos du rat se reproduit pour cet astucieux animal; presque tous, messieurs les coqs et mesdames les poules, vous avez fait sa connaissance au détriment de vos plumes ou de vos œufs. Ses ruses sont aussi innombrables que ses changements d'aspect. L'individu qui vous embarque avec lui dans une spéculation pour en accaparer légalement tous les bénéfices; celui au profit duquel ses amis tirent les marrons du feu sans s'en apercevoir, au banquet de l'amour ou de l'ambition; celui dont le cœur et l'esprit ne se permettent que des mouvements calculés pour la pleine satisfaction de son égoïsme, tous ces fauves madrés, matois, retors, sont des renards bipèdes, mais qui ne dédaignent pas de retomber à quatre pattes pour ramper vers leur but.

REPTILE. Tous les êtres qui pratiquent la trahison froide, tortueuse et rampante, sont de la classe repoussante des reptiles sociaux et malheureusement non sociables.

REQUIN. De tous les squales devenus terrestres sous la forme du créancier, le requin est le plus terrible; avec lui pas d'espoir de rémission; s'il a barre sur vous, vous êtes perdu : il broira tout votre avoir sous ses dents formidables; impitoyablement, sans trêve ni merci, il vous poursuivra, vous dévorera jusqu'à ce squelette de la misère de tout débiteur insolvable qu'on appelle son bois de lit.

RHINOCÉROS. Un individu plus brutal que le buffle, plus sournois que l'ours, plus bête que l'âne et plus grossier que le butor.

ROSSIGNOL. Ce roi mélodieux, de la section des fauvettes, est d'une rareté excessive; il tourne même au merle blanc depuis le temps des Malibran et des Sontag.

XIX.

S.

SANGLIER. Ce pachyderme d'humeur farouche exagère les brusques horripilations du porc-épic. Son coup de boutoir vous arrive à propos de tout — et souvent à propos de rien — sous la forme d'une de ces paroles qui vous cassent moralement bras et jambes. N'ayez jamais pour interlocuteur un sanglier, il éventrera votre meilleur raisonnement par un de ces mots auxquels on ne répond bien qu'avec une épée. — Il a eu son règne public sous le régime parlementaire, à l'époque où certain orateur mettait ses souliers ferrés dans sa bouche, suivant l'expression d'Alphonse Karr. Il a mérité jadis pour sobriquet humain celui de « paysan du Danube ». Mais cette espèce, franche, forte et hardie dans sa rusticité, tend à dégénérer : nos sangliers d'aujourd'hui ne le sont guère que par la hure et par les soies en désordre; leurs défenses frappent toujours au-dessous, jamais au-dessus d'eux, et ils ne font *tête* qu'aux êtres trop faibles pour les *coiffer*.

SAUTERELLE. Orthoptère grêle et misérable, qui a la prétention de danser en jupon court sur les places publiques pour arracher un petit sou aux passants. D'après moi, les véritables sauterelles à longues pattes, à appétits dévastateurs, sont les sauteuses exhibées par les *bouibouis* scéniques, et qui renouvellent une des plaies d'Égypte — à Paris.

SCIE. Ce poisson du genre squale a emporté dans sa métempsycose terrestre l'arête longue et grinçante qu'il avait au bout du nez; si elle reste invisible aux victimes qu'il attaque, elle n'en coupe pas moins leur patience en deux. La scie est ennuyeuse et agaçante au superlatif : mieux vaut encore être aux prises avec les élucubrations d'Éliacim Jourdain, auteur d'*Edmée*, roman reproduit par dix-neuf journaux décentralisateurs.

SCORPION. Il a conservé tout son venin en passant d'arachnide pulmonaire à la dignité d'homme — ou de femme : défiez-vous de lui dans la famille, il empoisonnera vos joies les plus pures; chassez-le de votre vie publique, ou bien la piqûre de son âcre calomnie putréfiera votre gloire la plus légitime. Victor Hugo a eu longtemps ses scorpions, mais il marchait dessus — avec un pied d'airain.

SERIN. Ce voisin de la famille des linottes, suivant l'*Histoire naturelle*, ne prête guère qu'à la rapsodie descriptive. Il est si répandu que tout le monde le connaît, le touche — et peut-être y touche. Sa niaiserie appartient au domaine public, et sa couleur significative donne lieu à présent aux seuls quolibets des épiciers de toutes les sortes, et des *calicots* de toutes les nuances — qui sont peu susceptibles pour les personnalités.

SERPENT. Archiconnu aussi :

Serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,

ami peu délicat qui trahit votre confiance, genre qui court les rues — et les ruelles.

SOURIS. Petit mammifère omnivore, à l'air mutin, à l'œil vif, aux mouvements alertes, qui composait surtout la famille des grisettes, — avant que celle-ci se soit dispersée parmi les *rats* et, qui pis est, parmi les *biches*.

SPHINX. Grand lépidoptère, de par les naturalistes, après avoir été un monstre fabuleux de par les mythologues; le sphinx, en s'incarnant en homme, de par la nouvelle transmigration, a repris beaucoup du caractère que lui attribuait l'antiquité. Écoutez votre voisin, monsieur; est-ce que ses rares paroles ne sont pas des énigmes? Voyez son visage, dont aucun trait ne commente ses courtes phrases, n'a-t-il pas l'impassibilité du marbre? Reste à savoir si cet être mystérieux que vous ne comprenez pas se comprend lui-même. Le sphinx s'établit de préférence aujourd'hui sur les hauteurs de la philosophie sociale; Saint-Simon, Considérant, Proudhon même, ont souvent besoin d'Œdipe. Les arts libéraux offrent aussi quelques sphinx. Exemples : Galimard dans la peinture, Richard Wagner dans la musique, Champfleury dans la littérature, — et le Michel-Ange des casernes scéniques du Châtelet dans l'architecture.

SYRÈNE ou plutôt SIRÈNE. Reptile batracien analogue au protée, dans la zoologie; demoiselle à arrière-train de poisson et à voix sans queue de chat, dans la fable; dame qui cache sous ses jupons des extrémités de serpent. Dans ma ménagerie, elle n'a pas besoin de chanter comme madame Penco ou l'Alboni pour pousser le malheureux qui l'écoute du Charybde de la ruine au Scylla du déshonneur; au contraire, c'est en le faisant *chanter* lui-même qu'elle le perd. La Marco d'Alfred de Musset, rhabillée par Théodore Barrière, représenterait une sirène assez bien réussie, — si elle avait la physionomie de la princesse Falconieri d'Octave Feuillet avec des retouches empruntées à la baronne d'Ange d'Alexandre Dumas fils..., ce qui prouve que le type complet du genre est le pendant du boulet qui devait tuer Napoléon.

XX.

T.

TAUREAU. Animal très-puissant par n'importe laquelle de ses ressources physiques, que notre société de puces, de criquets et de mauviettes, regarde communément avec une admiration craintive. L'athlète Vigneron, qui soulève un cheval, est un taureau. M. Goulatromba, qui mugit à l'Académie impériale de musique, est pareillement un taureau.

TIGRE. Bête féroce qui prend la forme bipède pour fournir la caste des assassins en tous genres, — aussi bien ceux du corps que ceux de l'âme. Si Lacenaire est un tigre, le mari tuant sa femme à coups d'épingle par ses sauvages humeurs, qui augmentent en proportion de la douceur et de la vertu de la victime; le père qui brise en détail les membres de son enfant, ces deux monstres qui affectent publiquement d'adorer la proie qu'ils déchirent dans la caverne de leur intérieur, ces cruels tartufes sont aussi des tigres. Tout être altéré du sang innocent ou de la douleur imméritée du prochain appartient à cette race perfide et abhorrée... — ainsi que votre groom imperceptible, sire Lion. — La TIGRESSE est bien la femelle du tigre, — moralement, — et parfois physiquement. Cependant, il y a une variété de tigresse pour rire, créée par la fantaisie des amoureux auxquels certaines griffes féminines signifient un éternel : « A bas les pattes ! »

Tortue. Tout goutteux par maladie ou par habitude, s'il n'appartient déjà aux Cloportes, type crustacé de la lenteur, est de cet ordre de chéloniens dans lequel se compte le romancier dit *tireur à la ligne*.

Tourterelle. Ah! que vous avez été heureux de sentir sa petite tête se poser doucement sur votre épaule, son œil langoureux plonger dans le vôtre! Elle vous a roucoulé : « Pour la vie! pour la vie! » Et vous l'avez crue, — car ce tendre oiseau est le symbole de l'amour constant, — et vous aussi, mon tourtereau.

Triton. Divinité marine pendant l'ère païenne; les impitoyables naturalistes l'ont fait dégringoler au rang des batraciens aquatiques et même à celui des mollusques gastéropodes : donc le triton serait resté une sorte de crapaud et une espèce d'huître, sans notre généreuse métempsycose, qui l'a proclamé un nageur émérite, l'amphibie de l'humanité, — des bords de la Seine aux rives de l'Océan.

XXI.

U.

L'ordre alphabétique de la transmigration *homo-animale* a cru de sa dignité de repousser cette lettre, dont le son correspond à l'*en avant marche!* des bourriques.

XXII.

V.

Vautour. Décidément les laids animaux se succèdent à la file sous le patronage de la lettre V. Personne n'ignore l'ignoble férocité du vautour. Cet oiseau de proie s'abat de préférence sur tout ce qui se décompose dans notre société; fortune ou gloire avariées finissent de tomber en lambeaux sous son bec immonde. Il s'acharne de préférence sur les cadavres, mais ne dédaigne pas pourtant la chair fraîche, qu'il se procure par fascination, à la façon du vampire. Le genre vautour s'entend du pamphlétaire *résurrectionniste* ou *Jean de Paris* stigmatisé par Hégésippe Moreau, en passant par le Shylock de Shakspare.

Vipère. L'un des plus venimeux serpents qui se soient lavés sous le frac ou dans un jupon. C'est lui qui dégorge derrière vos talons : que vous allez voyager indéfiniment à Bruxelles, — avec votre portefeuille, honnête agent de change! Il a mordu furtivement dans la robe d'innocence de votre pure enfant, pauvre mère! et il signale à tous la tache qui ne provient que de sa bave. La vipère s'est rencontrée aussi dans la carrière littéraire, — avec le sifflet d'un perroquet.

XXIII. — XXIV. — XXV.

X. — Y. — Z.

? — ? — ?

Jules Cauvain.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le théâtre de l'Ambigu tient un succès de plus. J'ai souvent plaisanté M. de Chilly, qui, en homme d'esprit, ne m'en garde point rancune. La plaisanterie de bonne compagnie est tolérée, et ne nous empêche point de rendre justice aux gens. M. de Chilly a beaucoup de bonheur dans sa direction, disent les uns. D'autres, mieux informés, prétendent qu'il a beaucoup d'activité. Il sait attirer les bons auteurs et découvrir les bonnes pièces, et je crois, ma foi, qu'il est en train de faire de son entreprise un vrai théâtre, où *la Croix de ma mère* n'exclut point la littérature plus élevée.

C'est ainsi que M. de Chilly a introduit *la Vie de bohème* au boulevard; plus tard il nous donnera *les Filles de marbre*, quand le grand nom de George Sand aura disparu de l'affiche de l'Ambigu après une centaine de représentations.

La chaleur a donné le coup de grâce aux *Volontaires de 1814*, qui seront prochainement remplacés sur l'affiche par la reprise de *Paillasse* par Frédérick-Lemaître. M. Marc Fournier a obtenu de la commission des auteurs l'autorisation de reprendre à ce théâtre ledit drame, dont il est l'un des auteurs.

Il y avait beaucoup de monde l'autre soir à l'ouverture des Concerts des Champs-Élysées. Arban en a pris la direction, tandis que Musard fils s'est retiré sous sa tente du Pré Catelan.

Le Pré Catelan! une grandeur déchue. Son féerique théâtre d'été n'a duré que ce que durent les roses..., une saison.

Le prix des voitures l'a tué.

De nos jours le bon marché est la première condition du succès. En Angleterre seule on peut faire un million de recette en fixant à cent francs le prix d'entrée au palais de l'Exposition pour le jour de l'ouverture.

Cent francs! En comptant bien, on aurait peut-être vendu cinquante billets à ce prix a Paris.

Un homme d'esprit a fait cette comparaison devant moi, et il a ajouté :

— Cent francs d'entrée? A Paris, il n'y a absolument que les biches qui soient assez riches pour se payer cette fantaisie.

Les théâtres font des efforts surhumains pour lutter contre le soleil.

Le théâtre de l'*Odéon* a donné samedi dernier la première représentation à ce théâtre des *Parisiens*, de M. Théodore Barrière.

Cette vigoureuse comédie est assez connue pour nous épargner une analyse de la pièce, qui a eu un fort grand succès de l'autre côté de la Seine.

La véritable place de cette comédie est en effet à l'Odéon, au milieu de la brillante jeunesse du quartier qui s'enthousiasme pour les belles choses et les grands élans du cœur. Les comédiens, entraînés par la vigueur du dialogue, se sont tous surpassés. Mademoiselle Rousseil a été superbe au dernier acte, et un tout jeune homme, M. Fassier, s'est révélé d'une façon très-brillante dans la scène du duel.

Dimanche dernier, la Société des auteurs dramatiques a renouvelé sa commission, qui consacre tous les vendredis aux destinées de cette société.

— Nommons Sardou! a dit un bienveillant confrère : cela l'empêchera toujours de travailler un jour par semaine.

Albert Wolff.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 333. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 17 Mai.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Meriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles: Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

NOS TROUPIERS AU MEXIQUE, — par G. Randon.



19777

—Avant que de partir pour le Mexico, j'ai voulu, mamzelle Françoise, vous laisser une mèche de mes cheveux; ils ne sont pas assez longs pour vous faire un bracelet, mais j'en ai mis assez pour vous monter une brosse à ongles.



19778

— Mon cher, on travaille comme César : *Védi, vini, vinquit*..... Quand on a du chic, ce n'est pas plus malin que ça.



19779

..... et si jamais vous vous trouviez dans quelque circonstance où vous auriez besoin d'un coup de main, vous n'auriez qu'à écrire à Sulpice Chariadon, caporal clairon au 2e zouaves.....on ne vous dit que ça!



19780

— Pour revenir par terre, nous n'aurions qu'à remonter par la Californie et filer droit au nord jusqu'au détroit de Behring — un rien à traverser — ensuite nous reprenons par la pointe de l'Asie en obliquant à gauche par la Russie et l'Allemagne, de façon que nous n'aurions plus que le Rhin à passer pour être chez nous. Ce serait plus long que par mer, mais quand on est troupier et qu'on ne craint pas la marche.....

DANS LES RUES DE PARIS, — croquis par Watts Philipps.



A Paris, on marche de surprise en surprise,... méfiez-vous, madame'

19781

Cette bonne dame, je l'avais pourtant prévenue!...



19782

Un buste en plâtre... Nouveau procédé.



19783

Une apparition fantastique à minuit. — *Le génie des démolitions!*

Au numéro de ce jour est jointe la 72e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Lachaud, dessiné par M. E. Vernier, d'après la photographie de Nadar.

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE, — par MICK NOEL.



19784

M. Beaucoq voulant célébrer avec éclat le quinzième anniversaire de son mariage, projette pour le lendemain dimanche une partie de campagne à Saint-Cloud.



19785

Le lendemain, dès l'aurore, la famille Beaucoq est sur pied, et pendant que leurs parents s'habillent, les enfants se peignent.



19786

On se rend en diligence au chemin de fer,



19787

où on a donné rendez-vous au grand cousin Arthur.



19788

Aussitôt débarqué à la station de Saint-Cloud, M. Beaucoq prie l'aveugle de vouloir bien lui indiquer le chemin qui conduit au parc.



19789

On se promène d'abord gravement dans la grande allée...

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE, — par MICK NOEL (suite).



19790

Puis on monte à travers bois... il faut bien s'amuser un peu à la campagne!



19791

Mais après avoir monté il faut descendre. .



19792

Au bord de la rivière on fait la rencontre d'une bande de canotiers chantant le vin et l'amour avec une vérité d'expressions qui fait rougir les chastes oreilles de madame Beaucoq.



19793

Après dîner on se rend au bal, où, tandis qu'animé par les fumées d'un vin généreux, le bel Arthur se laisse entraîner aux charmes d'une contredanse pleine d'abandon,



19794

Madame Beaucoq découvre au fond d'un bosquet son époux offrant avec ardeur quelques rafraîchissements à une biche égarée.

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE, — par MICK NOEL (fin).



19795

Mais la cloche du départ a sonné, madame Beaucoq parvient à entraîner son époux et ses enfants loin de ces lieux de perdition.



19796

A leur arrivée à Paris un orage éclate, et, pour comble de malheur, on a perdu dans la foule, à Saint-Cloud, la bonne et le parapluie.



19797

Le lendemain, interrogée sévèrement, la bonne raconte en rougissant et baissant les yeux, qu'ayant manqué le dernier convoi, elle a dû demander l'hospitalité pour la nuit à une de ses tantes.

LES MISÉRABLES*.

TROUVAILLE.

Un jour de cet hiver-là, le soleil s'était un peu montré dans l'après-midi, mais c'était le 2 février, cet antique jour de la Chandeleur dont le soleil traître, précurseur d'un froid de six semaines, a inspiré à Matthieu Laensberg ces deux vers restés justement classiques :

Qu'il luise ou qu'il luiserne,
L'ours rentre en sa caverne.

Marius venait de sortir de la sienne; la nuit tombait.

Il venait de franchir le seuil de sa porte, que mame Bougon balayait en ce moment-là même tout en prononçant ce mémorable monologue :

— Qu'est-ce qui est bon marché à présent? tout est cher. Il n'y a que la peine du monde qui est bon marché; elle est pour rien, la peine du monde!

Marius montait à pas lents le boulevard vers la barrière afin de gagner la rue Saint-Jacques. Il marchait pensif, la tête baissée.

Tout à coup il se sentit coudoyé dans la brume; il se retourna, et vit deux jeunes filles en haillons, l'une longue et mince, l'autre un peu moins grande, qui passaient rapidement, essoufflées, effarouchées, et comme ayant l'air de s'enfuir; elles venaient à sa rencontre, ne l'avaient pas vu, et l'avaient heurté en passant. Marius distinguait dans le crépuscule leurs figures livides, leurs têtes décoiffées, leurs cheveux épars, leurs affreux bonnets, leurs jupes en guenilles et leurs pieds nus. Tout en courant, elles se parlaient. La plus grande disait d'une voix très-basse :

— Les cognes sont venus. Ils ont manqué me pincer au demi-cercle.

L'autre répondait : — Je les ai vus. J'ai cavalé, cavalé, cavalé!

Marius comprit, à travers cet argot sinistre, que les gendarmes ou les sergents de ville avaient failli saisir ces deux enfants, et que ces enfants s'étaient échappées.

Elles s'enfoncèrent sous les arbres du boulevard derrière lui, et y firent pendant quelques instants dans l'obscurité une espèce de blancheur vague qui s'effaça.

Marius s'était arrêté un moment.

Il allait continuer son chemin lorsqu'il aperçut un petit paquet grisâtre à terre à ses pieds. Il se baissa et le ramassa. C'était une façon d'enveloppe qui paraissait contenir des papiers.

— Bon, dit-il, ces malheureuses auront laissé tomber cela!

Il revint sur ses pas, il appela, il ne les retrouva plus; il pensa qu'elles étaient déjà loin, mit le paquet dans sa poche, et s'en alla dîner.

Chemin faisant, il vit dans une allée de la rue Mouffetard une bière d'enfant couverte d'un drap noir, posée sur trois chaises et éclairée par une chandelle. Les deux filles du crépuscule lui revinrent à l'esprit.

— Pauvres mères! pensa-t-il. Il y a une chose plus triste que de voir ses enfants mourir; c'est de les voir mal vivre.

Puis ces ombres qui variaient sa tristesse lui sortirent de la pensée, et il retomba dans ses préoccupations habituelles.

— Comme ma vie est devenue sombre! se disait-il. Les jeunes filles m'apparaissent toujours. Seulement autrefois c'étaient les anges; maintenant ce sont les goules.

QUADRIFRONS.

Le soir, comme il se déshabillait pour se coucher, sa main rencontra dans la poche de son habit le paquet qu'il avait ramassé sur le boulevard. Il l'avait oublié. Il songea qu'il serait utile de l'ouvrir, et que ce paquet contenait peut-être l'adresse de ces jeunes filles, si, en réalité, il leur appartenait, et dans tous les cas les renseignements nécessaires pour le restituer à la personne qui l'avait perdu.

Il défit l'enveloppe.

Elle n'était pas cachetée et contenait quatre lettres, non cachetées également.

Les adresses y étaient mises.

Toutes quatre exhalaient une odeur d'affreux tabac.

La première lettre était adressée : *A Madame, madame la marquise de Grucheray, place vis-à-vis la Chambre des députés, n°* ...

Marius se dit qu'il trouverait probablement là les indications qu'il cherchait, et que d'ailleurs la lettre n'étant pas fermée, il était vraisemblable qu'elle pouvait être lue sans inconvénient.

Elle était ainsi conçue :

« Madame la Marquise,

» La vertu de la clémence et piété est celle qui unit » plus étroitement la sotiété. Promenez votre sentiment » chrétien, et faites un regard de compassion sur cette » infortuné español victime de la loyauté et d'attachement » à la cause sacrée de la légitimité, qu'il a payé de son » sang, consacrée sa fortune, toutte, pour défendre cette » cause, et aujourd'hui se trouve dans la plus grande » missère. Il ne doute point que votre honorable personne » l'accordera un secours pour conserver une existence » extrêmement penible pour un militaire d'éducation et » d'honneur plein de blessures, compte d'avance sur » l'humanité qui vous animé et sur l'intérêt que Madame » la marquise porte à une nation aussi malheureusse. » Leur prière ne sera pas en vaine, et leur reconnaissance » conservera sont charmant souvenir.

» De mes sentiments respectueux avec lesquelles j'ai l'honneur d'être

» Madame,

» DON ALVARÈS, capitaine español de caballerie,
» royaliste refugie en France que se trouve en
» voyagé pour sa patrie et le manquent les
» réssources pour continuer son voyagé. »

Aucune adresse n'était jointe à la signature. Marius espéra trouver l'adresse dans la deuxième lettre, dont la suscription portait : *à Madame, madame la comtesse de Montvernet, rue Cassette, n° 9*. Voici ce que Marius y lut :

» Madame la comtesse,

» C'est une malheureusse meré de famille de six enfants » dont le dernier n'a que huit mois. Moi malade depuis » ma dernière couche, abandonnée de mon mari depuis » cinq mois, n'aiyant aucune réssource au monde la plus » affreuse indigance.

» Dans l'espoir de Madame la comtesse, elle a l'hon» neur d'être, madame, avec un profond respect,

» Femme BALIZARD. »

Marius passa à la troisième lettre, qui était comme les précédentes une supplique : on y lisait :

» Monsieur Pabourgeot, électeur négociant-bonne-
» netier en gros, rue Saint-Denis au coin de la
» rue aux Fers.

» Je me permets de vous adresser cette lettre pour » vous prier de m'accorder la faveur prétieuse de vos » simpaties et de vous intéresser à un homme de lettres » qui vient d'envoyer un drame au Théâtre-Français. Le » sujet en est historique, et l'action se passe en Auvergne » du temps de l'empire : le style, je crois, en est naturel, » laconique, et peut avoir quelque mérite. Il y a des cou» plets a chanter a quatre endroits. Le comique, le sé» rieux, l'imprévu, s'y mêlent à la variété des caractères

* La deuxième partie, *Cosette*, et la troisième partie, *Marius*, viennent d'être mises en vente chez Pagnerre. Nous empruntons ces nouveaux fragments à ce merveilleux ouvrage, dont le succès va chaque jour en augmentant.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par G. RANDON.



19798

— On a beau être philosophe, il est des moments où l'existence est bien lourde à porter!



19799

— Et surtout, mes enfants, souvenez-vous que dans l'état social où nous vivons la faim justifie toujours les moyens.

» et a une teinte de romantisme répandue légèrement » dans toute l'intrigue qui marche mistérieusement, et » va, par des péripessies frappantes, se denouer au milieu » de plusieurs coups de scènes éclatants.

» Mon bût principal est de satisfère le desir qui anime » progressivement l'homme de notre siècle, c'est-à-dire, » la mode, cette capricieuse et bizarre girouette qui » change presque à chaque nouveau vent.

» Malgré ces qualités j'ai lieu de craindre que la ja- » lousie, l'égoïsme des auteurs privilégiiés, obtienne mon » exclusion du théâtre, car je n'ignore pas les déboires » dont on abreuve les nouveaux venus.

» Monsieur Pabourgeot, votre juste réputation de pro- » tecteur éclairé des gants de lettres m'enhardit à vous » envoyer ma fille qui vous exposera notre situation in- » digante, manquant de pain et de feu dans cette saison » d'hyver. Vous dire que je vous prie d'agreer l'hommage » que je désire vous faire de mon drame et de tous ceux » que je ferai, c'est vous prouver combien j'ambicionne » l'honneur de m'abriter sous votre égide, et de parer » mes écrits de votre nom. Si vous daignez m'honorer de » la plus modeste offrande, je m'occuperai aussitôt à faire » une pièsse de vers pour vous payer mon tribu de re- » connaissance. Cette pièsse que je tacherai de rendre » aussi parfaite que possible, vous sera envoyée avant » d'être insérée au commencement du drame et débitée » sur la scène.

» A Monsieur
» et Madame Pabourgeot,
» Mes hommages les plus respectueux.
» GENFLOT, homme de lettres.

» *P. S.* Ne serait-ce que quarante sous.

» Excusez-moi d'envoyer ma fille et de ne pas me pré- » senter moi-même, mais de tristes motifs de toilette ne » me permettent pas, hélas! de sortir... »

Marius ouvrit enfin la quatrième lettre. Il y avait sur l'adresse: *Au Monsieur bienfaisant de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas*. Elle contenait ces quelques lignes :

« Homme bienfaisant,

» Si vous daignez accompagner ma fille, vous verrez » une calamité missérable, et je vous montrerai mes cer- » tificats.

» A l'aspect de ces écrits votre âme généreuse sera » mue d'un sentiment de sensible bienveillance, car les » vrais philosophes éprouvent toujours de vives émotions.

» Convenez, homme compatissant, qu'il faut éprouver » le plus cruel besoin, et qu'il est bien douloureux, pour » obtenir quelque soulagement, de le faire attester par » l'autorité comme si l'on n'était pas libre de souffrir et » de mourir d'inanition en attendant que l'on soulage » notre missère. Les destins sont bien fatals pour d'aucuns » et trop prodigue ou trop protecteur pour d'autres.

» J'attends votre présence ou votre offrande, si vous » daignez la faire, et je vous prie de vouloir bien agréer » les sentiments respectueux avec lesquels je m'honore » d'être,

» homme vraiment magnanime,
» votre très-humble
» et très-obéissant serviteur,

» P. FABANTOU, artiste dramatique. »

Après avoir lu ces quatre lettres, Marius ne se trouva pas beaucoup plus avancé qu'auparavant.

D'abord aucun des signataires ne donnait son adresse.

Ensuite elles semblaient venir de quatre individus différents, don Alvarès, la femme Balizard, le poëte Genflot et l'artiste dramatique Fabantou ; mais ces lettres offraient ceci d'étrange qu'elles étaient écrites toutes quatre de la même écriture.

Que conclure de là, sinon qu'elles venaient de la même personne?

En outre, et cela rendait la conjecture encore plus vraisemblable, le papier, grossier et jauni, était le même pour les quatre, l'odeur de tabac était la même, et quoiqu'on eût évidemment cherché à varier le style, les mêmes fautes d'orthographe s'y reproduisaient avec une tranquillité profonde. et l'homme de lettres Genflot n'en était pas plus exempt que le capitaine espaňol.

S'évertuer à deviner ce petit mystère était peine inutile. Si ce n'eût pas été une trouvaille, cela eût eu l'air d'une mystification. Marius était trop triste pour bien prendre même une plaisanterie du hasard et pour se prêter au jeu que paraissait vouloir jouer avec lui le pavé de la rue. Il lui semblait qu'il était à colin-maillard entre les quatre lettres, qui se moquaient de lui.

Rien n'indiquait d'ailleurs que ces lettres appartinssent aux jeunes filles que Marius avait rencontrées sur le boulevard. Après tout, c'étaient des paperasses évidemment sans aucune valeur.

Marius les remit dans l'enveloppe, jeta le tout dans un coin et se coucha.

Vers sept heures du matin, il venait de se lever et de déjeuner, et il essayait de se mettre au travail, lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

Comme il ne possédait rien, il n'ôtait jamais sa clef, si ce n'est quelquefois, fort rarement, lorsqu'il travaillait à quelque travail pressé. Du reste, même absent, il laissait sa clef à sa serrure. — On vous volera, disait mame Bougon. — Quoi? disait Marius. — Le fait est pourtant qu'un jour on lui avait volé une vieille paire de bottes, au grand triomphe de mame Bougon.

On frappa un second coup, très-doux comme le premier.

— Entrez, dit Marius.

La porte s'ouvrit.

— Qu'est-ce que vous voulez, mame Bougon? reprit Marius sans quitter des yeux les livres et les manuscrits qu'il avait sur sa table

Une voix, qui n'était pas celle de mame Bougon, répondit :

— Pardon, monsieur...

C'était une voix sourde, cassée, étranglée, éraillée, une voix de vieux homme enroué d'eau-de-vie et de rogome.

Marius se tourna vivement, et vit une jeune fille.

VICTOR HUGO.

LE COCHER DE NUIT.

CROQUIS PARISIEN.

I.

Il était deux heures du matin.

Le Paris nocturne avait commencé à vivre sa seconde vie, — vie de police vigilante, de filouterie armée, de plaisirs maladifs, de travail forcé.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par G. Randon (suite).



19800

— Or donc, messieurs, il est clair comme le jour que le coupable est innocent!



19801

— Mes moyens d'existence?... je suis chien de lettres; collaborateur avec Randon au *Journal amusant* pour *l'Esprit des bêtes*.

Les rues silencieuses semblaient agrandies par leur solitude. Les fenêtres s'étaient éteintes successivement. A peine en découvrait-on quelques-unes où brillait le reflet de la bougie qu'avait oublié de souffler un fanatique endormi par la lecture du journal du soir.

Aussi vous hâtez le pas, lorsqu'au détour d'un boulevard, à la porte d'un cercle ou d'un restaurant, une voix rauque et qui semblait sortir de dessous terre vous a soudain crié :

— Faut-il une voiture, bourgeois?

La voix, c'était la sienne, celle du cocher de nuit.

II.

Le cocher de nuit est un spéculateur, — quand ce n'est pas un indépendant.

Il aime l'argent ou il bait les règlements de la préfecture. Souvent il fusionne la sympathie numéro un avec la haine numéro deux.

Un *souvent* qui ressemble à un *toujours*.

— La nuit, dit le proverbe, tous les chats sont gris.

Ce n'est en effet que la nuit qu'il est possible de jouir des bénéfices d'un incognito tolérant.

Ce n'est que la nuit qu'il est possible de doubler ses revenus en simplifiant son travail.

Les gens qui s'amusent payent sans compter; ceux qui ne s'amusent pas comptent parfois sans payer.

Et moi aussi je serai cocher de nuit!

Grâce à ma nouvelle profession, les teintes rutilantes de mon nez seront voilées par l'obscurité, et ne trahiront plus mes prédilections alcooliques.

Donc je pourrai boire!

Grâce à ma nouvelle profession, les sergents de ville ne m'apparaîtront plus que disséminés et légèrement assoupis.

Donc je pourrai marauder!

Grâce à ma nouvelle profession, les clients, pressés par la fatigue, l'amour-propre ou l'amour pur et simple, ne prendront pas le temps de me chicaner le pourboire.

Donc je pourrai m'enrichir!

Que le cocher de nuit soit... et le cocher fut!

III.

Ils forment un trio : la voiture, le cheval et l'homme.

La voiture, grince sur ses essieux mal graissés, cahote sur ses ressorts effondrés, bâille par ses portières que la moindre secousse fait s'ouvrir.

Çà et là, on a réparé avec des bouts de corde une avarie rédhibitoire. L'appareil est tantôt au brancard, tantôt à la roue. Qu'importe?

Quant à l'intérieur de la voiture, bénie soit la complaisante obscurité qui empêche de voir ces coussins bleus, reprisés de vert, maculés de boue, grimaçant par cent déchirures!

La voiture allait être vendue trente francs pour le dépeçage. C'est juste ce que le cocher de nuit en tire en revenu quotidien.

Est-ce que ce n'est pas plus fort que de jouer à la Bourse?

Le cheval est un débris quelconque.

Il est morne, mais résigné. Il semble dire :

— Heureusement qu'on ne me reconnaîtra pas!

On en a vu un ou deux galoper! Ils avaient donc mangé beaucoup d'avoine?... Non... Mais le cocher de nuit avait bu beaucoup de petits verres.

IV.

Je vous ai déjà fait entrevoir que dans le cocher de nuit, le nez c'est l'homme même. Buffon doit être satisfait, mais vous ne le seriez peut-être pas si je ne complétais la description physique.

Il est généralement vieux, généralement maigre, généralement enroué. Vieux, car en somme il a besoin d'expérience pour être sceptique; maigre, car le vin nourrit sans engraisser; enroué, car le brouillard a pris ce que l'eau-de-vie avait oublié de sonorité dans son larynx.

Quant au moral... ne plaisantons pas sur les mots... Quant au moral, il a son code à lui, son intérieur à lui, sa philosophie à lui — et l'argent... aux autres!

V.

A propos d'argent, méfiez-vous!

On ne sait comment la chose arrive, mais en route une des lanternes de la voiture s'est éteinte.

Vous descendez à votre porte. Vous donnez vingt, dix francs; il vous rend la monnaie; vous sonnez et rentrez.

Seulement le lendemain matin, en vous réveillant, — votre regard surpris rencontre sur la table de nuit une collection variée de pièces hybrides.

Il y a des pièces allemandes en cuivre argenté, des pièces américaines au-dessous du titre, des pièces anglaises hors de cours.

Jusqu'à des pièces de quinze sous démonétisées depuis vingt ans! Cela devient de la numismatique!

Mais au point de vue purement économique, si vous ne tenez pas à être collectionneur, méfiez-vous!

La lanterne éteinte ne permet pas le contrôle, tirez une allumette, car le cocher de nuit a formulé cet axiome :

« Les pièces, c'est comme les femmes.

» Le talent consiste à les faire paraître bonnes — quand elles ne sont que fausses. »

VI.

Le cocher de nuit a trois revenus principaux : les restaurants, les cercles, les soirées.

Il a aussi trois séries d'observations personnelles appropriées aux circonstances; pour lui les extrêmes se touchent.

Si c'est au restaurant, le souper de la lune de miel ou le souper de la lune rousse se valent.

Dans la lune de miel, la joie rend généreux. Dans la lune rousse, il y a un chagrin, dispute et finalement crise de nerfs!

Oh! la crise de nerfs! Quelle aubaine!

Mais pour le joueur très-heureux ou le joueur très-malheureux.

Au chapitre soirées, toute une étude est nécessaire.

Il s'agit de distinguer, car nous comptons bien des classes.

Le mari qui reconduit sa femme. — ***Mauvais.***

Le soupirant qui reconduit sa belle. — ***Bas.***

L'artiste qui a chanté avec succès. — ***Passable.***

Idem sans succès. — ***Très-médiocre.***

Le petit employé à qui est imposée la corvée. — ***Détestable.***

Le monsieur qui veut épouser une jeune fille à dot. — ***Excellent.***

Le cocher de nuit a toute cette gamme-là dans le coup d'œil.

C'est un virtuose.

VII.

Peut-être trouvez-vous l'existence du cocher de nuit bien pénible et bien monotone.

Pénible, oui; mais l'habitude et l'espoir du gain!

Monotone, non; il y a des distractions et des compensations.

Tantôt le verre de champagne que des gandins envieux de popularité font descendre du cabinet numéro ***, tantôt les poignées de cigares que la générosité surexcitée des susdits lance par la fenêtre.

Le cocher de nuit qui s'ennuie fait aussi monter avec intention sa voiture sur les trottoirs.

Cette récréation n'est pas toujours du goût de la pratique incluse dans le véhicule, mais des goûts et des couleurs...

Et puis il a des connaissances!

Parfois, un peu avant l'aube, vous le verrez dialoguer avec une de ces dames que l'édilité charge du soin de faire les toilettes du pavé parisien.

VIII.

O vous, qui voulez vous dégoûter à jamais des plaisirs faciles, de leurs pompes et de leurs œuvres, un conseil, s'il vous plaît.

Tâchez un matin d'assister à la rentrée du cocher de nuit, quand l'aurore a paru.

La voiture apparaît dans sa hideur, le cheval dans sa maigreur, l'homme dans sa torpeur.

C'est horrible.

Et instinctivement vous vous direz :

— Voilà l'emblème de l'envers de mes joies, voilà ce que je serai quand moi aussi je voudrai me remiser à cinquante ans!...

Et ce soir-là, vous vous coucherez à neuf heures.

Pierre Véron.

CAUSERIES.

On causait l'autre jour entre hommes de lettres d'un critique dont les oreilles occupent une grande place dans la littérature contemporaine.

— J'en ai souvent entendu parler, dit un provincial fraîchement débarqué, mais je ne m'imagine pas du tout comment il est.

— Au physique, dit quelqu'un, figurez-vous un homme qui ressemble vaguement à Dumollard.

— Bah! et au moral?

— Au moral, il lui ressemble aussi, car il suffit qu'une pièce soit *bonne* pour qu'il l'enterre immédiatement.

* * *

Quand un homme qui jouit de ses entrées dans un théâtre se fait ouvrir la porte du balcon ou de la première galerie, c'est le droit et même le devoir de l'ouvreuse de lui demander son nom, afin de prévenir toute fraude.

Seulement quand on a fait une tournée dans plusieurs théâtres où on vous a demandé votre nom un certain nombre de fois, il est bien permis à un homme même bien élevé d'être pris d'un certain agacement.

C'est ce qui arriva l'autre jour à S..., un de nos vaudevillistes les plus en hausse. Arrivé au théâtre de ...... après en avoir exploré quelques autres, il se trouva de nouveau arrêté par une ouvreuse qui lui demanda d'un air défiant :

— Monsieur veut-il me dire son nom?

S..., déjà énervé, ne put y tenir plus longtemps, et il s'oublia au point de répondre ce mot d'un goût douteux :

— Zut!

L'ouvreuse ne répliqua pas et sortit immédiatement. Dix minutes après, il vit rentrer la préposée aux petits bancs, qui lui dit à l'oreille :

— Monsieur, il faut vous en aller, je viens d'aller dire votre nom au contrôle, et il paraît qu'il n'est pas inscrit sur le registre des entrées.

* * *

Les petites dames brillent généralement par la toilette infiniment plus que par l'orthographe et le français.

On m'en citait une qui croyait naïvement que *magnétisme* dérivait de *magnésie*, et qu'il suffisait d'en avaler une bouteille pour devenir subitement extralucide. Mais les façons de comprendre dans le quart de monde les beautés de la langue française sont aussi bizarres que variées.

— Sais-tu bien, demandait dernièrement une biche à sa camarade, sais-tu ce que veut dire cette locution : décimer une armée.

— Parbleu! répondit la camarade sans la moindre hésitation; c'est très-facile à expliquer. Les soldat touche un sou par jour, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien, décimer une armée, c'est donner à chaque soldat un décime au lieu de cinq centimes.

— C'est juste, dit l'autre; tu es bien heureuse d'avoir reçu de l'éducation.

* * *

On a inauguré à Saint-Sulpice, il y a une huitaine de jours, un de ces orgues fabuleux ou fabuleuses dont la construction fait époque. Celui dont nous parlons ne compte pas moins de sept mille tuyaux, dont la longueur varie entre dix mètres pour les plus grands, et cinq millimètres pour les plus petits. Il comprend cent dix-huit registres et cinq claviers.

Ce prodigieux instrument a été, dans la séance d'inauguration, alternativement tenu par M. Schmitt, Franck aîné, Guilmant, Saint-Saëns, et en dernier lieu par M. Bazille, qui a joué avec un talent d'une puissance et d'une variété extraordinaire une *improvisation* qui, à côté de l'exécutant, a révélé un compositeur de grand avenir.

Le public, qui avait les bravos au bout des doigts, a eu toutes les peines du monde à les contenir pour ne pas trop étonner les pierres de taille de l'édifice par les manifestations profanes de son enthousiasme.

* * *

De tous les livres de Stahl, aucun ne nous a plus intéressé et plus ému que celui qu'il vient de publier récemment sous ce titre : *les Bonnes fortunes parisiennes*. L'auteur, dans ce volume, qui en amènera d'autres, n'a pas seulement réuni une série de nouvelles, il a poursuivi très-ingénieusement un but moral, à savoir que s'il n'y a pas de roses sans épines, il n'y a guère de bonnes fortunes sans déceptions et même sans remords. *L'Histoire d'une opticienne et d'un lieutenant de dragons*, *Appartement de garçon à louer*, *les Amours d'un pierrot*, sont des petits romans qui s'adressent à tout le monde, et qui peuvent passer sans péril des mains du père dans celles des enfants.

Henri Rochefort.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 334. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 24 Mai.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX: 3 mois . . . 5 fr. 6 mois . . . 10 » 12 mois . . . 17 »

LES ANGLAIS A PARIS, — par WATTS PHILIPS.



ANGLAISE ET FRANÇAIS — LIBRE-ÉCHANGE.

LES QUARTIERS DE PARIS, — par G. Randon.



19803

9e arrondissement. — LES ABORDS DE L'OPÉRA.

Succursale de Charenton. — Plus on est de fous, plus on crie; plus on crie, plus on s'amuse.



19804

10e arrondissement. — LA GARE DE STRASBOURG.

Dans son pays, nul n'est prophète ...



19805

11e arrondissement. — LA RUE DE LAPPE.

— Pour donner mon lot de ferraille à moins de dije vuit chous, j'aimerais mieux qu'on m'eschtrai gour[illegible] à dije-chèt chous et trois liards, cha cherait mon père que je lui donnerais pas!



19806

12e arrondissement. — L'ENTREPOT DE BERCY.

— Un petit vin qu'on peut boire les yeux fermés.....
— Malheureusement, il faut ouvrir la bouche.

La livraison 73e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de M. Ferdinand de Lesseps, dessiné par Ch. Kreutzberger, d'après la photographie de Disdéri.

LONDRES ET LES ANGLAIS,

PAR ÉMILE DE LABÉDOLLIÈRE,

ILLUSTRATIONS

PAR GAVARNI.

M. Gustave Barba, libraire-éditeur, rue Cassette, 8, publie en ce moment, par livraisons à cinquante centimes, un ouvrage qui est appelé à un très-grand succès.

Bien des *guides*, des *hand-books*, ont été écrits à l'usage des voyageurs, auxquels sont minutieusement indiqués les meilleurs hôtels, le prix des transports, le tarif des *cabs* et des omnibus, et l'emploi de la journée. Ce sont des renseignements qui se résument par des chiffres, par des numéros, par des adresses, et qui n'empêchent pas celui qui va pour la première fois à Londres d'être affreusement dépaysé. Sût-il quelques bribes d'anglais, il se heurte à chaque pas contre un obstacle. Comment s'y prendra-t-il pour ne pas être en opposition permanente avec les mœurs,

LES QUARTIERS DE PARIS, — par G. Randon (suite).



19807

13e ARRONDISSEMENT.

On se marie au treizième arrondissement ni mieux ni plus qu'ailleurs : un *cinquième* en deux verres redoublés, une tape dans la main, la bénédiction du marchand de vin, et voilà un conjungo bâclé.



19808

14e ARRONDISSEMENT. — MONTPARNASSE.

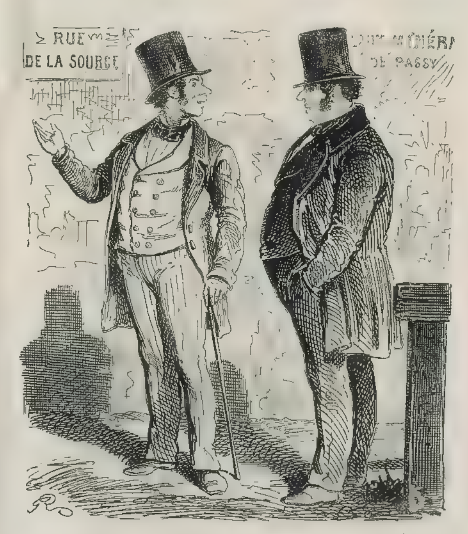
— Plus qu'une chopine !
— Non, Balivet, mon épouse est comme la coupe d'iniquité : une goutte la ferait déborder.



19809

15e ARRONDISSEMENT. — GRENELLE (quartier général des blanchisseuses).

— Si je portais des faux-cols ou des chaussettes — ou des mouchoirs de poche — comme je serais heureux de vous offrir ma pratique !



19810

16e ARRONDISSEMENT. — PASSY.

— Les eaux minérales de Passy ont un grand défaut : c'est de n'être pas à deux cents lieues de Paris.

les usages, les habitudes de la population ? N'est-il pas essentiel de l'initier quelque peu à la vie anglaise, d'esquisser à l'avance les physionomies qui frapperont inévitablement ses yeux, de l'avertir de certains détails, de le prémunir contre certaines éventualités ? Tel est le but du présent ouvrage, confié à la plume spirituelle et exercée de M. Émile de Labédollière.

Il n'est pas inutile de rappeler ici que cet auteur s'est voué depuis longues années à l'étude de la langue et de la littérature britanniques ; qu'il traduisait *Nicolas Nickleby* en un temps où le nom de Charles Dickens se dégageait à peine de l'obscurité, et que récemment encore il publiait chez Gustave Barba une excellente traduction de F. Cooper.

Pour compléter ce livre, il nous fallait un artiste connaissant Londres et les Anglais ; le séjour prolongé en Angleterre de notre excellent artiste Gavarni, ce philosophe du crayon, ce La Bruyère des artistes !

Nous empruntons le chapitre suivant à l'ouvrage de M. de Labédollière :

LES ACROBATES.

Les acrobates sont aussi, à Londres, des oiseaux de passage. Ils s'abattent dans les *low lodging houses*, en se rendant aux courses, aux bains de mer, aux fêtes de village, et ne daignent donner à Londres que quelques représentations.

Nous sommes attirés dans City Road par une multitude de grands et de petits enfants qui marchent sur les talons de deux individus.

LES QUARTIERS DE PARIS, — par G. RANDON (suite et fin).

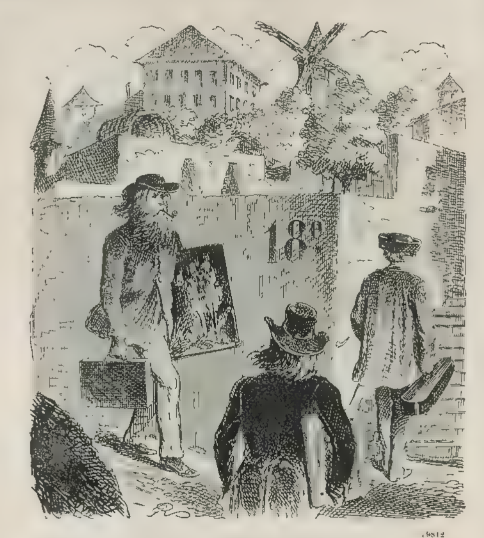


19811

17e ARRONDISSEMENT. — BATIGNOLLES.

Doit on dire — à Batignolles ou aux Batignolles?

Telle est la grave question qui, depuis près d'un demi-siècle alimente la controverse journalière d'un certain nombre de Batignollais inscrits sur le grand-livre de la dette publique — et de la bêtise humaine.

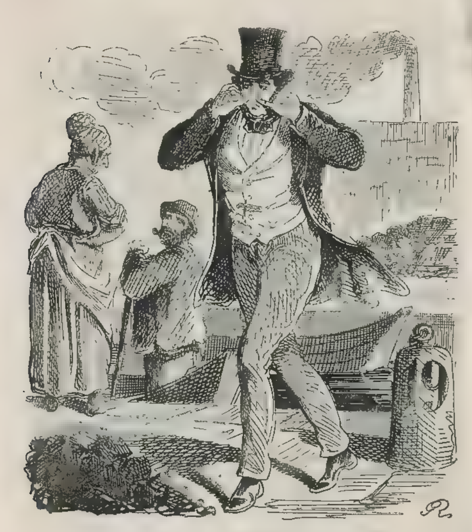


19812

18e ARRONDISSEMENT. — MONTMARTRE.

Mons Martyrum (la montagne des Martyrs).

Ainsi nommée parce qu'elle sert de refuge au talent méconnu, au génie incompris, aux artistes, aux poëtes, aux parias d'un monde inepte, aux martyrs, en un mot, de l'art et de la pensée.



19813

19e ARRONDISSEMENT. — LES BORDS DU CANAL.

En fermant les yeux et en se bouchant le nez et les oreilles, on pourrait presque, à la rigueur, s'imaginer qu'on est à Venise.



19814

20e ARRONDISSEMENT. — LES ABORDS DE MONTFAUCON.

Il faut convenir que l'annexion de la banlieue a froissé bien des intérêts! que de marchands de vin obligés de fermer boutique! que d'ivrognes dépaysés! que de pauvres voleurs sans ouvrage!

L'un est coiffé d'un chapeau gris bosselé, sa figure est barbouillée de blanc d'Espagne et de vermillon. Il porte un sac de toile à la main, une grosse caisse sur le dos; son costume de Paillasse, mi-parti de rouge et de blanc, est caché par une redingote râpée, les semelles de ses bottines tachetées de boue sont garnies de clous qui semblent faits pour fixer un fer dans le sabot d'un cheval.

C'est le clown. L'autre est le maître, le faiseur de tours, homme de petite taille, trapu et musculeux, vêtu d'une chemise à larges manches, d'une veste en velours vert et d'un pantalon jadis blanc, garni de bandes rouges et vertes. Il mène en laisse un âne et porte une échelle sur les épaules.

Les deux individus s'arrêtent, se consultent, et la foule, toujours croissante, semble prêter à leur colloque l'intérêt le plus palpitant; la grosse caisse est posée à terre, l'âne attaché aux barreaux de l'échelle, et la société commence à faire cercle autour des saltimbanques. Les enfants, à force de presser et de coudoyer leurs voisins, parviennent à occuper les premières places. Des cartes, des tasses, des balles, et autres mystérieux objets sont tirés d'un vaste sac et rangés en ordre, avec une précision assez fatigante pour l'attente des spectateurs.

Enfin tout est prêt. Le chapeau blanc est mis de côté, et l'on reconnaît que la jalouse redingote cache un sale costume en coton blanc et rouge. Les enfants poussent de bruyantes acclamations. C'est un clown, un vrai clown!

LES MÉSAVENTURES D'UN JEUNE COMPOSITEUR, — par Eustache Lorsay.



19815

Sentir en soi le génie mélodique de Rossini, la science de Meyerbeer, et, faute d'un poëme, végéter à donner des leçons de piano!



19816

Un riche marchand de bois retiré l'a recommandé à un célèbre parolier, lequel étant en séance intime avec son coiffeur, lui fait subir le supplice de l'antichambre.



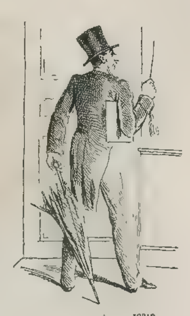
19817

— Mon cher, j'ai toujours aimé encourager le talent, la jeunesse, mais je ne puis exposer ma réputation de poète au contact de votre inexpérience.



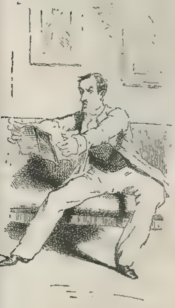
19818

Cependant notre auteur se laisse attendrir en songeant à un petit pensum de collége qu'il n'a pu écouler comme comédie, puis comme vaudeville, ensuite en mélodrame; il en fera un opéra pour notre compositeur.



19819

Deux ans se sont écoulés sans que le livret se termine. Il faut toujours courir le cachet.



19820

Enfin il tient son poëme. Mais un affreux ours.



19821

Son célèbre collaborateur a parole d'un directeur, pour être joué dans trois mois.— A l'ouvrage!



19822

Souffrance, espérance, espoir, devoir. Amant, charmant. Faites donc du nouveau sur une poesie semblable!

19823

La partition terminée, il se donne une audition de son *chef d'œuvre*.



19824

Il va dire au directeur qu'il est prêt; mais celui-ci lui annonce qu'il ne *passe* plus, le grand Z... s'étant décidé à livrer son opéra, dont au reste les paroles sont également du fameux X..., qui par cette raison ne réclamera pas.



19825

Renvoyé aux calendes grecques, notre infortuné court de nouveau le cachet. Dans ses moments perdus il vieillit et devient chauve.



19826

Trois années après, son collaborateur vient lui annoncer qu'enfin ils vont entrer en répétition. Tout est oublié, c'est entre eux à la vie, à la mort.



19827

Aux prises avec les exigences des chanteurs et chanteuses, l'un veut qu'on lui ajoute un air; l'autre que l'on supprime celui de son camarade, etc.



19828

L'opéra est donné. Fiasco. J'ai succombé sous l'insuffisance de la musique. Voilà ce que c'est que d'aider les jeunes gens.



19829

Ma musique a été enterrée sous la stupidité de la pièce. Partie nulle! c'est à recommencer à chercher un autre poëme. Ouf!

— Allons, drôle, battez le tambour, dit le saltimbanque en ôtant son bonnet et sa redingote.

Et il étala aux regards un corps musculeux, mais court et mal bâti. Un pantalon blanc, lâche, garni de bandes de ruban de fil rouge et vert, une étroite veste de velours vert, dont les entournures laissent flotter librement les manches de la chemise : tel est le costume du faiseur de tours.

— Allons, drôle, battez le tambour.

— Il faut battre l'âne, monsieur? demande le bouffon.

Soit dit en passant, ce bouffon a passé l'âge mûr et approche de la cinquantaine.

— Non, drôle, le tambour, le tambour!

— Pourquoi, monsieur! il n'a rien fait, je crois.

— C'est précisément pour cela qu'il faut le battre, drôle; et c'est aussi pour cela que je vous battrai si vous n'obéissez à l'instant. Ainsi, à l'ouvrage!

— A l'ouvrage! Ce n'est pas ça que vous voulez dire?

TYPES ANGLAIS, — par Gavarni.

(ILLUSTRATIONS TIRÉES DE *LONDRES ET LES ANGLAIS*, VOLUME PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA.)



Musiciens des rues.



Vue prise dans le West-End.

— Si fait, si fait.

— Mais non, puisque vous désirez que je joue.

— Eh bien, jouez donc!

— Monsieur, dit le bouffon en montrant les jambes de son maître, j'ai perdu mes baguettes; voulez-vous m'en prêter une paire?

— Non, drôle, j'en ai besoin pour me soutenir. Pas d'observation, je vous prie; prenez les pipeaux et le tambour, et dites à nos amis de prêter toute leur attention à nos tours d'adresse extraordinaires, qui, nous osons nous en flatter, seront jugés dignes de leur approbation.

— Écoutez, écoutez! s'écrie le bouffon.

Et, plaçant dans son gilet la flûte à sept tuyaux, il se met à souffler en s'accompagnant du tambour.

— Élargissez le cercle, s'il vous plaît, dit-il en manière de péroraison, après avoir soufflé de toute la force de ses poumons dans la flûte de Pan.

Quand le cercle est élargi, le maître jette en l'air deux balles, puis trois, puis quatre, et les fait voltiger avec une aisance et une précision que n'auraient pas désavouées les plus célèbres jongleurs indiens.

Puis, tirant quatre poignards à large lame de son sac en apparence inépuisable, il jongle avec eux de la même manière.

La foule est par degrés devenue plus nombreuse, et quelques pence sont de temps en temps lancés dans le cercle.

Après ce second tour, il ordonne au clown de prendre le sac à argent.

Le clown met à terre la grosse caisse, il exhibe un petit sac, environ de la largeur d'un schelling, attaché au bout d'un long cordon.

— Pourquoi faire ce sac? dit le maître.

— C'est pour les souverains, répond le bouffon.

— Quelle bêtise! où est le sac pour la petite monnaie? demande le maître; nous pouvons avoir des pièces à changer.

Le clown tire des vastes poches de sa culotte un gigantesque sac de cuir.

— C'est très-bien, dit-il; mais je suis un sujet si loyal, que lorsque j'ai un bon souverain je ne me soucie pas d'en changer.

Il continue à recueillir les pence, en disant :

— C'est là ce que ma mère appelait ramasser sa subsistance.

Des éclats de rire suivent cette saillie, et, ce qui vaut mieux, des mains libérales jettent deux ou trois pence, qui tombent sur les épaules du clown.

— Merci, monsieur, dit-il en se tournant vers le donateur, la pluie de vos bienfaits ne tombera pas sur un sol stérile. Je ne trouve pas d'expression pour peindre ma reconnaissance, mais je puis dire avec raison, ajoute-t-il en se frottant les épaules, que je suis frappé de votre libéralité.

Le saltimbanque fait le tour du cercle, en priant une personne de la société de tirer une carte.

— Où vous voudrez, n'importe laquelle.

Un enfant prend une carte.

— Regardez-la, dit-il, vous vous la rappellerez? Maintenant remettez-la dans le paquet, prenez-le, et mêlez. Voilà! n'ayez pas peur, mêlez bien. Maintenant êtes-vous sûr que votre carte y est?

— Oui, répond l'enfant.

— Presto! elle est partie! s'écrie le saltimbanque en levant les yeux d'un air mystérieux et en frappant les cartes de la main droite. Nommez votre carte tout haut, que tout le monde vous entende.

— Le valet... le valet de trèfle, dit l'enfant.

— Le valet de trèfle? dites-vous; maintenant regardez.

Et il étale les cartes une à une sur le sol.

La carte désignée est trouvée... absente.

— Elle n'y est pas, répond l'enfant avec assurance, mais en rougissant jusqu au blanc des yeux, comme si on l'eût accusé de l'avoir dérobée.

— Eh bien, la carte n'a pas grande valeur, mais elle va dépareiller le jeu. Allons, je donne un penny à celui qui me la rapportera.

L'escamoteur prend le sac de cuir pour y chercher la récompense promise, et, au lieu d'un penny, il en tire la carte qui manque!

Ce tour est si habilement exécuté, qu'il est accueilli par un murmure d'approbation générale.

Il jette ensuite en l'air une épée rouillée, la reçoit dans sa chute, et la tient en équilibre sur son front et sur son menton en faisant le tour du cercle. Puis il place sur la poignée un plat d'étain auquel il communique avec la main un mouvement circulaire, et qui tourne avec la rapidité de ces couvercles de tôle qu'on place au bout des cheminées pour les empêcher de fumer. Il place la pointe de son épée dans la concavité d'une cuillère, prend le manche de la cuillère entre ses dents, et remuant la tête en avant et en arrière, et se dandinant à la manière des oies, il marche, les bras derrière le dos, le long du parterre de son théâtre, à la grande admiration des assistants.

Ceci terminé : — Allons, drôle, dit-il, pendant que je vais préparer l'enfant prodige, occupez-vous de gagner votre dîner.

— C'est fameux, s'écria le bouffon en déposant vivement sa grosse caisse et sa flûte de Pan.

Puis, s'adressant tendrement à la grosse caisse :

— Demeurez tranquille, dit-il, et si personne ne vous touche, ne faites pas de bruit, soyez muette, parfaitement muette! Quant aux pipeaux, ils ne valent pas grand'chose, et j'espère que personne n'aura envie de les fumer.

— Allons, drôle, ne faites pas attendre l'âne, dit le maître.

— Je ne vous ferai pas attendre une minute, répond le clown.

Là-dessus, les petits garçons se livrent à une hilarité désordonnée, et les spectateurs plus âgés ricanent. Le clown prend dans le sac une sébile de bois remplie de morceaux de papier.

— Voilà une bonne doublure pour un estomac! dit-il; il faut que je mange ça, que j'en aie envie ou non.

Et il remplit sa bouche des morceaux de papier.

TYPES ANGLAIS, — par Gavarni (suite).

(ILLUSTRATIONS TIRÉES DE *LONDRES ET LES ANGLAIS*, VOLUME PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA.)



Acrobates.



La demoiselle de brasserie.

— En tout cas, dit le maître, c'est propre et agréable à manger.

— C'est comme un poulet, s'écrie le clown en suspendant le cours de son travail masticatoire; et ce papier a peut-être servi à en écrire.

Et, portant l'index et le pouce de sa main droite à ses mâchoires, il en tire un bout de filasse, qu'il allonge graduellement, et qui sort à cinq ou six pieds de ses lèvres; il le prend dans sa main, crache les chiffons de papier qu'il a entassés dans sa bouche capace, et les montre à la multitude réjouie :

— N'y a-t-il pas là, dit-il, de quoi étrangler un alderman? Je renverrai mon cuisinier pour m'avoir servi un plat de cette espèce. Si c'est là l'ordinaire qu'il veut me faire manger, je n'engraisserai pas.

Il remet la sébile en place, et offre ses services à son maître. Celui-ci lie les jambes de l'âne à l'échelle, l'élève sur son menton et le tient en équilibre.

— Mon maître n'est-il pas un habile homme? dit le paillasse; et cependant il est facile de voir qu'il est audessous d'un âne. Vous riez, mais il y a dans ce que je dis une moralité que personne de vous n'aperçoit. Cet homme et ce cheval d'Arcadie sont l'image du monde tel qu'il est; car combien d'ânes sont journellement soutenus par des hommes de talent! Les membres de la société de tempérance nous diront qu'il n'y a que les ânes qui s'élèvent; ne le croyez pas : l'ivresse peut changer l'homme en bête, mais permettez-moi de vous dire que le vin ne fait pas de mal quand on en prend avec modération. Ils vous disent de boire de l'eau et vous promettent de longues années; c'est comme s'ils vous disaient que, pourvu que vous buviez de l'eau, vos oreilles deviendront aussi longues que celles de l'âne. Bah! quand l'esprit s'enfuit, l'homme est mort, et tous les arguments sont faibles s'ils manquent d'esprit. Mais il faut que je donne un coup de main à mon maître.

Il débarrasse le saltimbanque de l'âne, qui paraît inerte et stupide; et le maître s'assied au milieu du cercle pour prendre haleine un moment, après ce fait héroïque. Le clown lui jette adroitement un cerceau autour de la tête, le reprend, le fait tourner un instant autour de l'enceinte formée par l'auditoire, et recommence à souffler dans sa flûte de Pan, et à faire voltiger ses baguettes à la manière des tambours mauresques.

L'escamoteur ramasse une large assiette bleue et blanche, la fait tourner, sauter çà et là, à la vive satisfaction de la foule, qui s'attend à chaque instant à la voir tomber et se briser en mille morceaux; enfin, la plaçant entre ses jambes, il lève les yeux et feint de lancer l'assiette en l'air. Au mouvement de sa main, tous les regards dirigés vers le ciel s'attendent à y voir voltiger l'assiette, et l'illusion a été si complète qu'ils rient de bon cœur de leur désappointement, car l'escamoteur s'est contenté de faire repasser l'assiette de sa main droite dans sa main gauche, et il la met tranquillement à terre.

Il attache sur son front avec une lanière une espèce de tasse de cuir, qui fait saillie au-dessus de ses yeux comme la corne d'un rhinocéros; il saisit une balle de bois de la grosseur d'une orange, la lance en l'air à plusieurs reprises, à la hauteur du faîte de plusieurs maisons voisines, et finit par la recevoir dans sa tasse. Il réitère cette expérience dangereuse, car, s'il l'eût manquée, la balle menaçait de lui détériorer la physionomie. Après l'avoir reçue trois fois de suite dans sa tasse, il fait un nouvel appel à la générosité du public anglais : quelques pence tombent au milieu du cercle.

— Dans le sac! dans le sac! s'écrie le bouffon en recueillant les tributs. S'il est ici une dame ou un gentleman qui veuille nous faire don d'une pièce blanche, je suis prêt à la recevoir. Songez à la famille de mon maître. Voici une grosse caisse, voici une flûte à sept tuyaux, qui coûtent je ne sais combien d'argent et beaucoup plus encore; voici l'âne, moi-même et lui, et il y a à la maison une foule de petits enfants en train d'admirer des yeux une vieille pomme de terre et de flairer un hareng saur. La main à la poche, je vous prie; car mon maître me doit les gages de la dernière quinzaine; ma blanchisseuse me talonne, et elle se fâchera tout rouge si je ne lui donne des espèces blanches. Il faut du cuivre aux blanchisseuses, vous le savez; autrement, comment auraient-elles des chaudières? Je vous remercie, monsieur, je vous remercie.

Après avoir fait une collecte passable, il promène ses yeux autour du cercle, car il voudrait y ajouter quelques contributions supplémentaires avant de se décider à la serrer.

— Je ne veux point frustrer la générosité de qui que ce soit. Je vais fermer le sac; quelqu'un veut-il ajouter à notre petite recette?

— Non, non; décampez! crie un enfant qui n'a rien donné et s'impatiente de ces délais.

— Nous partons à l'instant, réplique le bouffon. Mesdames et messieurs, le feu d'artifice est fini.

Alors il s'opère dans la foule un mouvement général, et tous se séparent. Le faiseur de tours et son joyeux collègue reprennent leurs habits de voyage, ramassent leurs instruments, et vont recommencer leurs exercices dans quelque endroit favorable du voisinage.

Lorsque les acrobates possèdent l'art de se disloquer, et qu'un connaisseur influent se rencontre dans la foule qui les environne, ils peuvent espérer de meilleures destinées; on les enrôle au nombre des figurants des grandes pantomimes qui se jouent régulièrement à Noël. Attachés à des théâtres comme surnuméraires, ils ont des chances pour passer de la misère à l'aisance, de l'obscurité à la gloire. Parmi les clowns dont les Parisiens ont admiré la souplesse au cirque de l'Impératrice ou au cirque Napoléon, il y en a qui ont fait leur apprentissage dans les rues de Londres.

Les saltimbanques, les *conjurors*, ou escamoteurs, les faiseurs de tours, étaient attirés à Londres par deux foires importantes : celle de Saint-Barthélemy et celle de Greenwich. La première avait lieu du 3 au 6 septembre de chaque année, au marché de Smithfield, devant l'église de Saint-Barthélemy le Grand. L'influence était si considérable, et montrait tant de gaieté, que les puritains et

les anglicans rigoristes s'en alarmèrent. Cette foire, fondée par Henri II d'Angleterre, fut abolie en 1851.

La foire de Greenwich dura quelques années de plus. Elle s'ouvrait le lundi de Pâques et se prolongeait jusqu'au mercredi soir. Elle reprenait ensuite les lundi, mardi et mercredi de la Pentecôte, et les habitants de Londres y couraient comme les Parisiens courent à Saint-Cloud. Les bateaux à vapeur, dont le nombre avait été plus que doublé, et qui stationnaient près des jetées, pavoisés en l'honneur de la fête, ne pouvaient suffire au transport des curieux; des embarcations supplémentaires stationnaient dès l'aurore à l'embarcadère de Swan Stairs. Au chemin de fer, l'administration était dans la nécessité d'établir, pour cette fois seulement, de fortes barrières, afin de contenir la foule et de ne pas encombrer les wagons. C'était dans le parc de Greenwich, autour de l'Observatoire, que se concentrait la masse des curieux. Les boutiques et les baraques s'étendaient depuis Ship Torbay Tavern jusqu'aux portes du parc; elles régnaient encore le long de l'avenue qui va de la ville au pont de Deptford Creek. Punch ne manquait pas de s'y installer. Des rivaux de madame Tussaud, aussi connue en Angleterre par ses figures de cire que Curtius était connu jadis en France, faisaient voir leurs grandes poupées, richement vêtues, qui représentaient à volonté Amy Robsart ou la reine Victoria, le comte de Leicester ou le prince Albert. Les hercules mâles et femelles abondaient à la foire de Greenwich; il y venait des oiseaux savants, qui choisissaient une carte dans un jeu, mettaient le feu à de petits canons, et se tenaient immobiles dans le creux d'une trompette pendant que leur maître soufflait dedans. Çà et là, sous des auvents, se vendaient différentes espèces de boissons et de comestibles; de la bière, des limonades gazeuses; des huîtres de dimensions énormes; des fritures, dont l'élément principal était le *white bait*, poisson presque microscopique, que l'on ne mange qu'à Greenwich. On y débitait des anguilles cuites à l'eau, marinées ou en pâté, des coquillages, et des puddings, dont les tranches, vers le déclin du jour, étaient panées par la poussière.

Mais le véritable attrait du jour, et, comme disaient les Anglais, *the whole fun o' the fair*, consistait dans l'emploi de trompettes d'un sou, et de rouleaux cannelés, de forme cylindrique, que l'on frottait de craie, et avec lesquels les promeneurs se marquaient les uns les autres. C'était à qui éviterait d'avoir le dos blanchi, tout en dessinant des arabesques sur les habits de ses voisins.

Vers le soir, le tumulte dégénérait en bacchanale. Pour se livrer à leurs expansions avec plus de liberté, il y avait des jeunes gens qui essayaient de se défigurer à l'aide d'un faux nez, et des femmes qui s'affublaient d'un loup.

La fête se prolongeait jusqu'à une heure avancée, et les gens qui rentraient dans leurs foyers s'étonnaient de trouver, pour la première fois, Londres tranquille et solitaire.

Ces amusements ont disparu, et il s'en est suivi nécessairement une diminution notable dans le nombre des saltimbanques qui viennent grossir chaque année la population déshéritée de la capitale britannique.

ÉMILE DE LABÉDOLLIÈRE.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le grand inconvénient des journaux hebdomadaires est d'arriver après tout le monde pour parler des nouveautés théâtrales.

C'est pourquoi nous renonçons à donner à nos lecteurs l'analyse des nouvelles pièces que la presse quotidienne leur a offerte depuis longtemps. Le *Journal amusant* ne peut pas avoir la prétention de faire de la critique, il ne peut qu'enregistrer les faits-Paris de la ville et du théâtre.

Toute la presse a acclamé le chef-d'œuvre que M. Félicien David a donné à l'Opéra-Comique; cela n'a été qu'un cri d'admiration dans tous les feuilletons, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, pour ce jeune maître qui a débuté par un chef-d'œuvre, et qui, chose rare, a su se maintenir toujours à l'une des premières places du monde musical. C'est parce que M. Félicien David est un véritable artiste, qui ne sacrifie ni aux goûts du jour, ni aux exigences du commerce musical. Il s'enferme avec une idée, la tourne et retourne de tous les côtés, et fait jaillir de son imagination cette suite de morceaux du plus pur idéal qui ont transporté le public de l'Opéra-Comique. Le charmant livret de *Lalla-Roukh* était bien de nature à inspirer maître David. Tout est rêve et conte dans cet opéra-comique, et les acteurs, sachant ce qu'ils devaient à leur compositeur, se sont élevés dans la romance *Ma maîtresse est venue* à la hauteur de la véritable et fraîche poésie.

Je pourrais, en bon musicien, vous parler du contre-point, de l'instrumentation savante et des passages en *mineur* et en *majeur*, mais je préfère vous transmettre tout simplement les impressions d'un dilettante, qui, deux heures durant, a rêvé dans sa stalle toutes les splendeurs de l'Orient!

La direction du théâtre des Variétés s'est bien vite consolée du *Secret du rétameur* par une gracieuse fantaisie en cinq tableaux, *la Boîte au lait*, tirée d'une nouvelle de M. Jules Noriac.

La petite pièce en cinq petits tableaux a parfaitement réussi, ce qui n'empêche point la nouvelle de M. Noriac seul d'être infiniment plus spirituelle que la pièce faite en collaboration.

Mademoiselle Tautin, un peu négligée dans la revue de fin d'année, a fait dans ce vaudeville ses véritables débuts. Elle a toujours la voix charmante qui lui valut de si grands succès aux Bouffes, et elle fait de grands progrès comme comédienne. M. Potier, dans le rôle de l'huissier, s'est beaucoup fait applaudir.

Théodore Barrière, le grand paresseux de talent, se fait désirer des directeurs! En attendant que l'hiver nous apporte une nouvelle pièce de cet auteur, les directions parisiennes se partagent son répertoire! A l'Odéon, *les Parisiens* finiront la saison pour ouvrir au mois de septembre la nouvelle saison d'hiver! L'Ambigu répète *les Filles de marbre*, avec mademoiselle Page, et le Gymnase reprendra sous peu *les Faux bonshommes*. On répète en même temps, chez M. Montigny, *le Roman d'un jeune homme pauvre*. Je n'ai pas de conseils à donner à la direction du Vaudeville, mais il me semble qu'elle ne veille pas assez sur son répertoire! Les grandes pièces qui ont fait pendant quelques années la fortune de ce théâtre s'en vont une à une, et les directeurs s'empressent de leur offrir une fructueuse hospitalité. Effrayé sans doute par cette désertion générale, M. Dormeuil père s'empresse de reprendre ce qui lui reste de son riche répertoire. *Le Capitaine Tic* et *les Petites mains* nous sont déjà revenus avec leur ancien succès, en attendant la nouvelle comédie en quatre actes de MM. Paul Foucher et Regnier.

Le théâtre du Gymnase se laisse entraîner une fois par an à jouer une petite pièce en vers, qui est invariablement de M. Ernest Serret! Le mois de mai est le mois des asperges, des fraises, des petits pois et des poëtes. En même temps le Gymnase a donné un petit acte de MM. Labiche et Delacour, qui, pour être en prose, n'en est pas moins de beaucoup préférable à la comédie en vers.

Le Premier pas tient au vaudeville par la gaieté et le mouvement, et à la comédie par les types et l'élégance de certains passages du dialogue! Ce petit acte est frais, vif et spirituel, et se maintiendra au répertoire du théâtre, si riche déjà en adorables petites comédies.

ALBERT WOLFF.

P. S. La troupe des Bouffes fait ses malles, dans quelques jours elle nous quitte pour commencer sa tournée triomphale à travers l'Allemagne, qui chante les airs d'Offenbach depuis le Rhin jusqu'à la Baltique.

M. Varney emporte dans son riche bagage *le Premier avril*, avec MM. Henry Rochefort, A. Marx et Debillemont, et *l'Homme entre deux âges* de MM. Émile Abraham et Henry Cartier.

Ces deux petites opérettes, pour être les derniers succès de la saison, ne sont point pour cela les dernières venues, tant s'en faut! Elles ont beaucoup réussi à Paris et réussiront partout.

Le rire est de toutes les nations. A. W.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 335. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 31 Mai.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

CONCOURS GÉNÉRAL DES ANIMAUX ANGLO-FRANÇAIS, PHOTOGRAPHIÉS PAR BERTALL.



19830

LA VÉNUS DE MILO DE LA RACE PORCINE.

Grâce, précocité, contours irréprochables.
Spécimen de la fusion anglo-franco-cochinchinoise. — 1er *prix*.



19831

RACE BOVINE. — 1er *prix*.

Le jeune Rouan, élève de M. de Falloux, reçoit en prix la *Grèce contemporaine* de M. About. — On craint que ce livre ne lui soit confisqué par son précepteur.



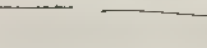
19832

POLITESSE FRANÇAISE.

— Après vous, messieurs les Anglais !

CONCOURS GÉNÉRAL DES ANIMAUX ANGLO-FRANÇAIS,
PHOTOGRAPHIÉS PAR BERTALL (suite).





19833

PREMIER PRIX DE LA RACE DURHAM.

Culotte de première classe.

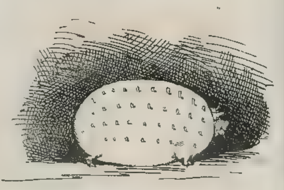
GRAND PRIX ANGLAIS.

Race d'Angus, — pas de cornes, pas de pieds, pas d'os. Filet partout. Ça ne marche pas, ça roule — *Rule Britannia!!*



19834

En Écosse ce ne sont pas les hommes qui portent les culottes.



19835

PERFECTIONNEMENT POUR L'ANNÉE PROCHAINE RÊVÉ PAR M PARRY.

Croisement de la race bovine avec la race porcine.

Résultat, — bœuf tout filet piqué à lard.



19836

— Vous direz à M. Bertall que ma photographie n'est pas ressemblante, et que je n'en veux pas; où donc a-t-il rêvé que j'avais des cornes?



19837

— La photographie de ma tante est très-bien, mais la mienne est manquée. Voyez, vous ne m'avez pas fait d'yeux, et regardez donc cette taille. Je suis un peu forte, c'est vrai, mais je ne suis pas un paquet.

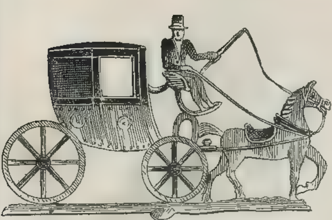
ÉTUDES PHOTOGRAPHIQUES.



19838

Un artiste dont les retouches ne plaisent pas au public.

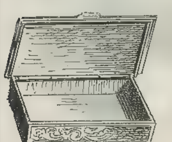
LES BIBELOTS D'UN SOU (4e série), — par G. RANDON.



19839

NOUVELLE RÉDUCTION DU TARIF DES PETITES VOITURES.

Le milord, le cheval et le cocher pour cinq centimes! On n'accusera certes pas l'administration de mettre trop de foin dans ses bottes.



19840

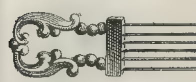
TABATIÈRE POMPADOUR,

à l'usage des jeunes personnes qui veulent s'habituer aux douceurs du tabac.

Ainsi que la vertu, la prise a ses degrés.

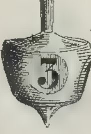
19841

Porte-monnaie en chagrin, doublé en maroquin et doré aux initiales de l'acheteur, un sou! le même que les papetiers ont le toupet de faire payer dix francs



19842

Instrument à deux fins pour nettoyer les peignes et jouer de la guimbarde.





19843

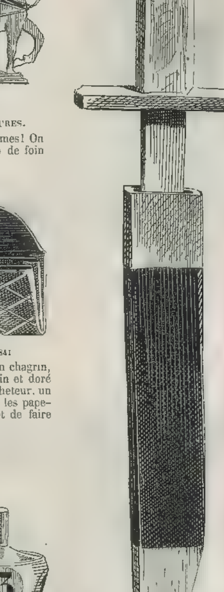
Autre instrument mis à la portée de l'enfance pour lui apprendre à perdre son argent, ou à détrousser son prochain en société sans se fâcher.



19844

TRUIE FANTAISISTE,

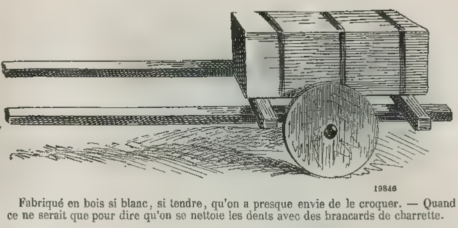
sculptée par un élève de Fratin tout seul.



19845

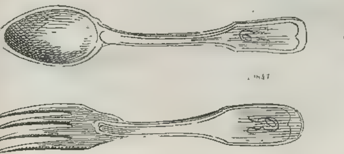
Ce sabre est le plus beau *jouet* de ma vie.

DODORE PRUDHOMME



19846

Fabriqué en bois si blanc, si tendre, qu'on a presque envie de le croquer. — Quand ce ne serait que pour dire qu'on se nettoie les dents avec des brancards de charrette.

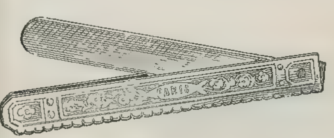


19847

19848

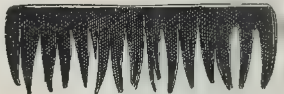
19849

Si polis, si brillants, que le marchand pourrait hardiment les vendre pour de l'argent, s'il était moins honnête... , et si la Monnaie voulait les lui poinçonner.



19850

O merveille de l'industrie et du progrès! Qu'il y a loin du naïf et grossier eustache de nos pères avec cet élégant couteau de fer-blanc!



19851

PEIGNE ÉPILATOIRE

pour accélérer la chute des cheveux et les empêcher de repousser. — L'inventeur traite à forfait pour l'extinction des tubes capillaires avec les personnes qui veulent bien l'honorer, etc., etc.

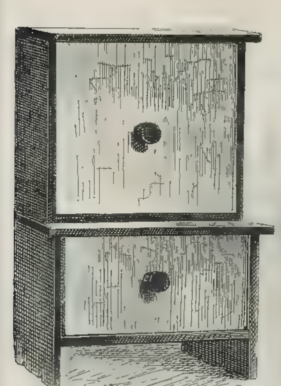


19852

IDOLE CHINOISE

en biscuit de Sèvres.

Il fallait que nos invincibles soldats visitassent les limites de l'extrême Orient, pour que de pareils chefs-d'œuvre pussent être ainsi popularisés parmi nous.



19853

CRÉDENCE EN BOIS DE THUYA.

Pas de moulures, pas de sculptures, un style simple, des lignes sévères; voilà ce que l'artiste a compris en façonnant ce meuble d'un bois dont la richesse devait exclure toute ornementation frivole.



19854

Oiseau de mauvais augure qu'on rencontre partout, même dans les bazars à un sou.



19855

AU HASARD DE LA FOURCHETTE.

Jeu de devises propres à former le cœur et l'esprit de la jeunesse des deux sexes, depuis le plus humble chef-lieu de canton, jusqu'aux villes de six mille âmes — inclusivement.

LES PLAISIRS DU DIMANCHE, — par Riou.



Vingt mille livres de rente et rien à faire, c'est tellement fatigant, que le dimanche j'aime à me reposer des fatigues que j'aurais pu avoir dans la semaine.



Et puis, franchement, où aller?



19856

Aux courses, respirer l'air frais des campagnes?



Ou sur le boulevard, à l'ombre des grands arbres?

19857



A moins que je n'aille au bois chercher la solitude?

19858



1985?

Moi, j'ai travaillé toute la semaine, et il est bien juste que je me repose un peu le dimanche.



19860

D'abord ma femme adore la campagne.

LES PLAISIRS DU DIMANCHE, — par Riou (suite et fin).

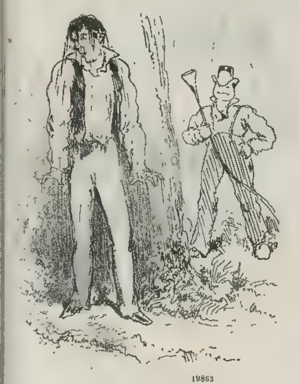


19861

A la campagne au moins mes enfants me laissent tranquille,



et puis ce bois de Boulogne est si bien entretenu.....



19863

et si frais, que j'aimerais mieux autre chose.



19864

Tous ces endroits où il y a du monde, voyez-vous, c'est absurde; parlez-moi de la pleine campagne, on est bien plus en famille.

La livraison 74e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de M. Delaunay, de la Comédie française, dessiné par Pirodon, d'après la photographie de Franck.

LA POSTE RESTANTE.

IMPRESSIONS DE MÉNAGE.

I.

C'est aujourd'hui.

Il me l'a encore répété en partant : « Mercredi, je t'écrirai... »

Il a dit : je *t'écrirai*. Jamais encore il n'avait osé me tutoyer, mais son départ l'avait si fort ému que je ne puis lui en vouloir!...

Son départ!... Il a bien fait de partir, car chaque jour je me sentais plus faible contre mon amour... Et pourtant son absence m'est intolérable. Que fait-il? m'oublie-t-il? pense-t-il à moi?...

Je vais le savoir, puisque c'est aujourd'hui que je dois aller à la poste restante!

Habillons-nous bien vite; mon mari ne rentrera pas pour déjeuner avant midi : d'ici là je serai revenue.

D'ailleurs je l'ai prévenu que j'avais à faire ce matin une visite... de charité! Non, pas ce chapeau... il est trop voyant...

Si j'envoyais chercher une voiture?... Ma bonne n'aurait qu'à retenir le numéro; il n'en faudrait pas davantage pour mettre sur la trace de...

Il y a loin cependant de la Madeleine à la rue Jean-Jacques-Rousseau... Moi qui ne vais jamais dans ce quartier-là!

Je n'aurais pas dû l'autoriser à m'écrire...

II.

Moi dans la rue à neuf heures du matin! Qu'en penseraient mes bonnes amies du monde si elles me rencontraient?

Paris a un aspect tout singulier à cette heure matinale. Le vent a aussi une fraîcheur particulière... Je ne sais ce que j'éprouve, mais je me sens toute mal à mon aise.

Ah! monsieur mon mari, monsieur mon mari! vous pouvez bien faire votre *mea culpa!* je n'étais cependant pas exigeante.

Rien que trois soirées par semaine. Au lieu de cela, seule, toujours seule!

Et pendant ce temps-là, vous vous ruiniez pour une danseuse maigre. Si encore vous ne lui aviez accordé que le vendredi et le samedi, c'étaient ses jours! Mais vous voulez que cette carrière sentimentale dure toute l'année...

Monsieur mon mari, monsieur mon mari, quand je suis arrivée ici, sortant de mon petit couvent de province, je ne connaissais pas Paris.

C'est vous qui m'avez indiqué le chemin de la poste restante!

III.

Il doit y en avoir beaucoup de maris qui rendent — sans s'en douter — de ces services-là à leurs femmes!...

IV.

C'est plus fort que moi!

Il me semble que tous les passants voient sur ma figure le motif qui m'a fait sortir sitôt.

Les hommes ont le matin une façon de vous regarder sous le nez qui me trouble et me déconcerte.

Un moment je m'étais égarée, et j'ai demandé ma route à une marchande qui se tenait sur le seuil de sa porte.

— La rue Jean-Jacques-Rousseau!... Madame va à la poste? m'a-t-elle répondu en me jetant un coup d'œil qui m'a paru moqueur.

Ce *madame va à la poste* renfermait tout un monde d'hypothèses.

— Pourquoi madame va-t-elle à la poste? Parce que madame attend une lettre d'un beau jeune homme qui doit, à l'insu de tous, lui adresser sous ce protecteur anonyme une foule de déclarations clandestines.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



19865

FRAÎCHEMENT DÉCORÉ.

— Ce factionnaire, il est capable de ne pas voir ma croix!... faisons une conversion à gauche pour arriver sur son alignement.



19866

FEMME INSENSIBLE.

— Si je vous disais qu'en ce moment ici je manque la soupe pour rester plus longtemps à vos pieds, douteriez-vous encore de la véricacité de mon amour?

Je me suis sauvée. Cette femme avait l'air de me déchiffrer dans la pensée.

V.

Je viens de rencontrer ma couturière. Le hasard n'en fait jamais d'autres.

Mais j'ai eu un moment de génie :

Avant même qu'elle ait ouvert la bouche.

— J'allais chez vous! me suis-je écriée.

— Madame a une commande à me faire? Pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit?

— Parce que c'est pressé, très-pressé! Oui... une robe de bal pour après-demain.

— En moire antique?

— Oui.

— Garnie de trois rangs de dentelle. C'est très-bien porté.

— Oui.

— De la vraie dentelle, bien entendu!

— Bien entendu.

— Avec une guimpe pareille?

— Avec une guimpe.

— Madame peut s'en fier à moi... Je me chargerai des fournitures, n'est-ce pas?

— Sans doute. Ce que vous voudrez. Je m'en rapporte à vous.

Elle a bien fait de ne pas me proposer une jupe en point d'Angleterre, j'aurais tout accepté.

Et mon trait de génie va coûter mille francs à monsieur mon mari. Tant pis pour lui!

Cela vaut encore mieux que si ma couturière savait que ..

VI.

C'est décidément la matinée aux rencontres.

Après ma couturière, la petite baronne de X..., une vipère!

Pourtant la vipère m'a paru ce matin avoir perdu son venin. Elle était elle-même tellement troublée.

Est-ce que le baron de X... entretiendrait aussi des danseuses maigres?

Toujours est-il que notre conversation a été une vraie série de propos interrompus.

— Quoi! c'est vous?

— C'est moi!...

— Un temps charmant!

— J'allais au bain.

— Et moi visiter une vieille...

— Il pourrait bien pleuvoir, pourtant.

— Les bains me sont très-recommandés.

— Ah!...

— Oui...

— Êtes-vous allée à la soirée du général?

— Moi, je les prends très-froids....

— Bien sûr il va pleuvoir. Je vous quitte, car je serais mouillée.

— Moi aussi.

— Est-ce que la petite baronne. . Elle doit en penser autant de moi. Qu'importe! elle n'osera plus le dire.

VII.

— Mon mari! mon mari!

Je n'ai eu que le temps de me jeter sous une porte cochère. Il tournait l'angle de la rue Croix-des-Petits-Champs.

Je l'ai reconnu du premier coup d'œil; son nez, ses yeux, sa barbe, son costume....

Mon Dieu, s'il allait m'apercevoir! Il était à peu près à une vingtaine de pas, il venait de mon côté, il va passer devant la porte...

Que faire?... que demander?... Je ne puis monter dans cette maison sans dire un nom... Il doit n'être plus qu'à dix pas...

La portière a justement un air revêche... Quelle inspiration!... des appartements à louer, il doit y en avoir...

Il n'y en a pas!... Et lui doit n'être plus qu'à deux pas et demi...

C'est trop tard! Il passe, il se retourne, il m'a vue!...

VIII.

Ce n'était pas lui!

Où avais-je la tête? Celui-là a des moustaches, et mon mari a des favoris; il a le nez aquilin, et mon mari a le nez droit; il a une redingote marron, et mon mari a un paletot gris-perle.

Ce n'était pas lui! Il ne lui ressemble même pas du tout. En vérité, j'ai pensé me trouver mal.

Le remords n'est pas physionomiste.

IX.

Poste restante. — *Tournez le bouton, s. v. p.*

M'y voilà, et ma main tremble de s'avancer! Il en est encore temps, si je n'entrais pas?

Un monsieur ouvre la porte ; je serais ridicule, entrons.

— Que désirez-vous?

— Monsieur, je...

— Parlez plus haut, j'ai l'oreille un peu dure.

— Je viens...

— Parlez donc plus haut, je vous dis que j'ai l'oreille un peu...

Et pendant que l'employé me parlait avec brusquerie,

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



19867

La monnaie de ma jambe!



19868

— Ce pauv' Jean Claude! que j'sommes donc contente de voir qu'i' n' li manque rin!

cinq ou six autres personnes me regardaient avec curiosité.

Veut-il donc que je lui crie tout haut?...

Je préfère m'adresser à l'autre employé, un jeune homme!... Il est vrai que lui aussi a une façon de m'inspecter...

— Monsieur...

Il sourit, et je n'ose plus continuer.

— Monsieur, je viens pour une lettre..

— Quelle adresse?...

— Mais poste restante...

— J'entends bien. Je demande quel nom?

— Mon nom; mais mon nom n'y est pas, monsieur. Il faut ne pas que je dise mon nom, n'est-ce pas?

Le jeune employé a encore souri.

— Rassurez-vous, madame, les initiales convenues suffisent.

— Ah oui, les initiales.. c'était. . attendez... mais j'ai oublié... c'était... excusez-moi, monsieur... c'était... mon Dieu!... ah!... oui!... N. M. P. C. J. V. A.

N. M. P. C. J. V. A.?...

Le jeune employé a souri de plus belle.

Pourquoi sourire? Cela signifie : Ne m'oubliez pas, car je vous aime...

— Voilà, madame, N. M. P. C. J. V. A...

Quand j'ai pris la lettre, il m'a semblé qu'un fer rouge me touchait la main.

Le jeune employé souriait toujours.

X

Non! c'est trop d'angoisses, trop de hontes! La leçon me profitera. Je ne veux plus retourner à la poste restante. Désormais, je le jure, je ne recevrai plus les lettres... que par l'intermédiaire d'une de mes amies!...

Pierre Véron.

TRAIN DE PLAISIR POUR LE **MERRIMAC**.

L'Exposition universelle de Londres a beau attirer l'attention du public, on n'oublie pas ce fameux navire cuirassé qui a tant fait parler de lui il y a quelques semaines.

Le *Merrimac* est à la mode, et on peut dire que l'Europe a l'œil fixé sur ce navire. Son capitaine doit être bien fier, et je sais que, sans calembour, il n'est pas abordable.

Quand on parle beaucoup de vous, celà vous donne de la fatuité.

Tous les journaux annoncent les moindres marches et contre-marches de ce bâtiment.

— Le *Merrimac* a quitté le port, dit cette feuille, il va se remettre à la poursuite du *Monitor*.

— Le *Merrimac*, dit cet autre journal, a doublé son blindage, et s'est promis de couler son rival. La lutte va devenir très-intéressante.

Merrimac par-ci, *Merrimac* par-là on n'entend parler que de lui de tous les côtés.

Enfin, il paraît certain que ce bâtiment va recommencer ses exploits.

Plusieurs entrepreneurs de réjouissances publiques ont l'intention de spéculer sur cette merveille.

Il y a quelques jours j'en ai rencontré un, qui, du plus loin qu'il me vit, me cria :

— Voulez-vous en être?

— De quoi? demandai-je.

— De cette grande spéculation que je vais lancer.

— Je désirerais savoir de quoi il s'agit.

— Mon cher ami, je suis occupé à ramasser des fonds pour organiser un train de plaisir.

— Mauvaise affaire, il y en a déjà tant.

— Vous connaissez des personnes qui ont eu la même idée que moi?

— Certainement.

— Cela ne m'étonne pas.

Et je lui montrai de grandes affiches collées sur toutes les murailles et annonçant des trains de plaisir pour passer une semaine à Londres.

— Mais, mon cher ami, il n'est pas question en ce moment de l'Exposition de Londres.

— De quoi me parlez-vous alors?

— D'un train de plaisir que je vais organiser pour voir lutter le *Merrimac* et le *Monitor*.

— Pas possible!

— C'est très-sérieux ce que je vous dis là; et tenez, j'ai justement sur moi l'affiche que vous verrez bientôt placardée sur tous les murs de la capitale.

— Je suis curieux de la voir.

— C'est une vraie partie de plaisir.

Et il tira de sa poche une énorme affiche avec ces mots imprimés en lettres gigantesques :

GRAND TRAIN DE PLAISIR DE PARIS EN AMÉRIQUE,
POUR VOIR LUTTER LE *Merrimac* ET LE *Monitor*.
SIX CENTS FRANCS POUR UN MOIS,
NOURRITURE, BLANCHISSAGE, ÉCLAIRAGE, TOUT COMPRIS.

« Les enfants au-dessous de quinze mois ne payeront » que demi-place. Il ne sera pas fait de diminution ni » pour les militaires ni pour les bonnes d'enfants. »

— Eh bien! que pensez-vous de mon programme? me demanda mon ami.

— Il est fort attrayant, répondis-je naturellement.

— Je vais faire une terrible concurrence à l'Exposition de Londres.

— Vous pensez avoir beaucoup de monde?

— Sans nul doute. Les Français et surtout les Anglais seront très-friands d'un pareil spectacle qui les intéresse au plus haut point. En effet, il s'agit de savoir si les navires cuirassés sont définitivement les rois de la mer.

— Quand le train de plaisir partira-t-il?

— Le plus tôt possible, car avant peu le *Merrimac* et le *Monitor* vont se trouver en présence. Adieu, mon cher ami; si vous désirez une place, je suis tout disposé à vous en donner une sur mon paquebot.

Je le remerciai fort de son offre gracieuse; bien que ce combat puisse avoir un grand attrait, je ne me dérangerais pas pour le voir.

D'abord, tout en étant simple spectateur, je craindrais de recevoir un boulet qui ne me serait pas destiné.

Mais il faut espérer que l'on prendra les mesures nécessaires pour qu'il n'arrive aucun accident aux curieux, sans quoi la compagnie de ces nouveaux trains de plaisir ne tarderait pas à ne plus faire ses frais.

Ce genre de divertissement manquait à la société.

Nous avions bien déjà les courses de chevaux et les combats de taureaux; mais on commençait à s'en lasser, et les luttes acharnées du *Merrimac* et du *Monitor* remplaceront avec avantage les combats de taureaux et les courses de chevaux.

De même qu'à Chantilly et qu'à la Marche, on pourra faire des paris. Les uns parieront pour le *Monitor*, les autres pour le *Merrimac*. Ce sera charmant et nouveau.

Si ce spectacle devient à la mode, comme nous n'en doutons pas, toutes les petites Parisiennes à la mode s'y rendront.

Maintenant reste à savoir si les deux navires cuirassés voudront bien continuer à lutter pour l'agrément de la galerie.

Ils y consentiront si la compagnie des trains de plaisir leur donne une forte part dans les bénéfices.

On a beau être cuirassé, on n'en a pas moins le cœur accessible à la cupidité.

Adrien Huart.

CAUSERIES

On a introduit dans ma poche le prospectus suivant :

Cérémonie d'inauguration avant les premières chaleurs, et suivant la manière anglaise, des magasins du *** (pas de réclame), *qui fait une exhibition* AGRÉABLE.

Suit l'explication du mot AGRÉABLE qui n'est pas très-clair.....

Écoutez :

« Afin de rendre cette exhibition agréable aux visiteurs, et dans le but de lui donner un caractère qui lui vaudra le *bon souvenir de chacun*, les propriétaires informent qu'ils ont eu recours à toutes les *prodigalités d'un luxe inusité* à cet égard en France, et que leur exposition est si belle de détails accessoires qu'elle est *le séjour* le plus curieux de la ville de Paris. »

J'avoue que je n'ai pu parvenir à comprendre cette annonce.

Que signifie cette phrase : *les prodigalités d'un luxe inusité?*

Est-ce que l'on invite à dîner les personnes qui viennent acheter une paire de chaussettes, ou bien leur offre-t-on simplement un *lunch*, — soyons Anglais, — et leur fait-on boire du champagne?

Voilà ce que nous désirons savoir. S'il en est ainsi, beaucoup de gens s'empresseront de fréquenter assidument ces magasins et d'en garder *un bon souvenir*.

Ces magasins sont probablement une concurrence à l'hôtel de la Paix, car, à en croire l'annonce, c'est le *séjour* le plus curieux de la ville de Paris.

Avant de fixer ma résidence dans ce nouveau Versailles, j'enverrai mon concierge y passer une huitaine de jours. Il me donnera des renseignements.

***

Un homme était appelé devant les tribunaux, sous prévention d'avoir porté le ruban de la Légion d'honneur, lorsqu'il n'était chevalier d'aucun ordre.

— Prévenu, lui dit le président, vous vous êtes rendu coupable d'une faute que la justice a l'habitude de punir très-sévèrement.

— Je le sais, monsieur le président.

— Alors, pourquoi portiez-vous une décoration que vous n'aviez pas méritée?

— C'est bien malgré moi.

— Comment cela?

— J'ai acheté cette redingote au Temple. Il y avait un ruban rouge à la boutonnière, et je n'ai pas pensé à l'ôter.

Ce décoré malgré lui a été condamné malgré les circonstances atténuantes.

***

On lit à la quatrième page d'un journal sérieux :

Un monsieur demande une gouvernante allemande POUR MONTRER SA LANGUE *à des enfants.*

Voilà un curieux original.

Je sais bien que si j'avais des enfants et si je surprenais une gouvernante leur montrant sa langue, je ne serais nullement satisfait.

***

Il y a des types d'avares bien amusants.

Nous en connaissons un, trois fois millionnaire, qui, quand il voyage en chemin de fer, prend les troisièmes classes.

Un jour un de ses amis le rencontre dans une gare.

— Tiens, vous voilà! lui dit-il. Est-ce que vous partez?

— Oui.

— Nous allons faire route ensemble.

— Très-volontiers. Mais savez-vous s'il y a des troisièmes classes?

— Non, pas à ce convoi, mais à l'autre qui partira dans trois heures.

— Très-bien, alors j'attendrai.

Un soir, il devait conduire sa femme dans le monde et il faisait sa barbe.

Le bougeoir placé devant la glace paraissait double.

Sa bonne, une rusée soubrette, qui riait fort de l'avarice de son maître, entra au même moment.

— Quoi! monsieur, fit-elle avec étonnement, vous avez allumé deux bougeoirs?

— Tiens, c'est vrai.

— Quelle prodigalité!

— Je n'y pensais pas.

Il souffla aussitôt la bougie placée sur la table devant la glace, et l'obscurité fut complète, à la grande joie de la soubrette du nouvel Harpagon, qui rit aux éclats.

Enfin, ce bon type est mort la semaine dernière, juste le jour où son fils tira à la conscription; chose assez extraordinaire, car de cette façon ce conscrit a été exempté comme étant fils aîné de veuve.

— Le père est si avare, dit-on, qu'il est mort exprès pour ne pas acheter un homme à son fils.

***

Depuis l'ouverture de l'exposition à Londres, tous les Anglais semblent s'être donné rendez-vous à Paris.

Directeurs de théâtre et commerçants s'efforcent de flatter le goût de ces insulaires.

M. de Chilly va probablement jouer le *Lac de Glenaston* en anglais.

La Gaîté a repris le *Sonneur de Saint-Paul*, parce que la scène se passe à Londres. M. Marc Fournier intercalera le ballet des riflemen dans *Périnet Leclerc*, etc.

Déjà plusieurs affiches ne sont plus imprimées qu'en anglais.

Rue de la Paix, il y a des entretiens de lecture en anglais.

Tous les libraires ne mettent aux vitrines de leur boutique que des livres anglais.

Dans les restaurants :

Pale ale et *rosbif*, *rosbif* et *pale ale*.

Mais sapristi, comme dirait Félix-Desgenais, on ne doit pas oublier qu'il reste encore quelques Français à Paris, quand ce ne seraient que les journalistes.

Grâce pour nous, messieurs les directeurs, commerçants et restaurateurs!

A. Marsy.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 336. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 7 Juin.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois 10 »
12 mois . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellen ont tout les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

UNE ORDONNANCE D'ÉTÉ, — par E. RIOU.



19869

Monsieurre le mare, pour cause de morale et de préservatif d'un chacun, arrête ce qui suit :
Vu les grandes chaleurs,
1° Ne pas laisser sortir les enfants et les chiens dans les rues sans les arroser trois fois par jour.
2° Vu les cas d'hydrofollie dans la population, le maître d'école est chargé d'éxécuter que, les enfants ne se promènent pas ainsi que les chiens sans être muselés et attachés; on les gardera à l'école jusqu'à ce que leurs parents viennent les reprendre.

LES RÊVES, — par ALFRED THOMPSON.



LE RÊVE D'UN GANDIN.

Au numéro de ce jour est jointe la 75e livraison du MUSÉE FRANÇAIS, composée de la biographie et du portrait de M. Victorien Sardou, dessiné par M. E. Vernier, d'après la photographie de Nadar.

LES DOMESTIQUES A PARIS, — croquis par Baric.



19871

— Jean, il faudrait pourtant nous entendre : toutes les fois que je veux sortir, vous êtes ivre..., de sorte que je suis obligé de prendre un coupé!... ce n'est pas la peine d'avoir des chevaux et une voiture..... Promettez-moi de ne vous enivrer que tous les deux jours, je m'arrangerai en conséquence.
— On tâchera, monsieur.



19872

— Madame, donnez-vous donc la peine de vous asseoir..... A qui ai-je l'honneur de parler?
— Madame, je suis la femme de chambre de madame ***, qui m'a priée de venir dire à madame que madame ne pourrait avoir le plaisir de voir madame ce soir.



19873

— Madame donne du vin?... mais est-il bon le vin de madame?



19874

— Monsieur me donnera neuf cents francs par an, nourri, habillé, blanchi, chauffé, éclairé... Mais j'aurais une question à faire à monsieur... monsieur reçoit-il le samedi?
— Non..., mais pourquoi cette demande?
— C'est que le samedi est *mon jour*, et si monsieur avait reçu ce jour-là, je n'aurais pas pu entrer chez lui.

LES RECETTES UTILES.... POUR RIRE, — par G. Randon.



19875

POUR FAIRE PASSER LE HOQUET.

Quand une personne est prise d'un hoquet incommode et qu'on veut l'en débarrasser, il faut bien se garder d'avoir l'air d'y penser, mais saisir le moment où elle ne s'y attend pas pour lui causer une émotion, une surprise, dont la vivacité lui coupe pour ainsi dire la respiration et la parole ; une vigoureuse tape sur l'épaule, par exemple, un seau d'eau froide sur la tête, un coup de pistolet tiré près de l'oreille, sont d'excellents moyens pour faire cesser instantanément le hoquet le plus opiniâtre.



19876

POUR NETTOYER LES VIEILLES TOILES PEINTES.

Étendez votre toile sur une table et humectez la, doucement d'abord, avec une éponge et de fort vinaigre, afin de détremper les plus gros empâtements ; attaquez ensuite vigoureusement les fonds avec une grosse brosse de chiendent et de la potasse ; frottez jusqu'à ce que la dernière pellicule ait disparu, lavez ensuite à grande eau et laissez sécher. Vous recouvrerez par ce procédé des toiles, les hollandaises et les flamandes surtout, comme on n'en fait plus — pour torchons de cuisine.



19877

POUR SE CHAUFFER PENDANT TOUT L'HIVER AVEC LA MÊME BUCHE.

Rien de plus simple et de plus économique que ce mode de chauffage : choisissez une bûche, la plus grosse que vous pourrez trouver, chargez-la sur votre épaule et montez-la au grenier, redescendez-la à la cave, remontez-la au grenier, redescendez-la encore, et continuez ainsi tant que vous éprouverez le besoin de vous réchauffer.



19878

PLUS DE TACHES DE GRAISSE !

Rien n'est disgracieux comme une tache sur un vêtement, et surtout une tache de graisse ; rien aussi de plus facile à enlever : il ne s'agit que d'exprimer le jus d'un citron, ou mieux encore de verser une ou deux cuillerées d'acide acétique sur cette tache pour la faire disparaître aussitôt et rendre à l'étoffe, sinon sa nuance, du moins sa fraîcheur primitive.



19879

PLUS DE CHEVEUX GRIS !

Prenez trente grammes d'acide prussique et cent grammes d'huile de croton tiglium que vous délayerez dans de la potasse caustique jusqu'à consistance d'une pâte molle, dont vous vous frictionnerez vigoureusement la tête matin et soir avec une brosse de chiendent. Si, par impossible, ce topique ne réussissait pas, vous devriez alors vous adresser à un scalpeur habile, M. Chingaghok, aux Apalaches (Amérique du Nord), qui opère gratis ; on n'a que le voyage à payer.



19880

POUR L'EXTRACTION DES DENTS CARIÉES.

Dans une capsule — de chasse ou de guerre — introduisez, en forme de mèche, un morceau d'amadou bien sec, placez ensuite cette capsule en l'enfonçant autant que possible dans le trou formé par la carie, mettez le feu à l'amadou, puis recommandez à votre client de fermer vivement la bouche en respirant fortement par le nez, et reculez-vous à distance..... l'effet désiré ne tardera pas à se produire.

MONOLOGUE D'UN AUBERGISTE ANGLAIS.

IL Y A DEUX MOIS.

— Quel bonheur ! dans un mois, c'est-à-dire le 1er mai, l'Exposition ouvrira !

Tous les peuples de l'Europe, que dis-je, de l'Europe ! des cinq parties du monde, vont accourir en foule pour assister à la grande exhibition des produits de l'industrie.

Vais-je gagner assez d'argent !

Je me propose d'écorcher les Français : ils font payer leur hospitalité assez cher à ceux de mes compatriotes qui vont se divertir chez eux.

Je n'épargnerai pas les Russes non plus, ils sont riches, ils peuvent donc solder largement.

Ce n'est pas une raison pour que je loge et nourrisse gratis les Allemands et les Espagnols.

Au fait, je ferai payer le même prix à tout le monde : de cette façon, il n'y aura pas de jaloux.

Dame ! il me semble que c'est tout juste.

Du moment que l'on vient voir l'Exposition de Londres, ça prouve que l'on a de l'argent ; donc on ne doit pas regarder à la dépense.

LE RETOUR DE PHŒBUS, — croquis par Randon.



19881

Faites pas attention, m'sieu, c'est fameux pour faire pousser les oignons!



19882

— Des parasols comme ça, autant rien! Au moins, moi, je n'ai pas l'air d'avoir pleuré pour avoir le mien.



19883

— Allons, bon!... si encore ils les faisaient descendre un peu plus bas, ça serait plus commode, on pourrait au moins passer par-dessus!



19884

— Voyons, gamin, allonge tes deux sous, si tu veux que j' te serve une glace!...
— De quoi, de quoi... quand j' vas chez Tortoni, je n' paye que quand j'ai consumé!

Il est tout naturel que je cherche à gagner quelque chose pour pouvoir me retirer le plus tôt possible des affaires.

J'ai six grands mois pour réaliser de superbes bénéfices. Depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre, mon hôtel sera plein comme un œuf.

Ainsi au mois de novembre je serai rentier.

Ah! que ce mot de rentier est doux à l'oreille!

Mais voyons combien je puis loger de personnes dans ma maison.

Il y a dix-sept chambres à coucher, mais il me reste un très-vaste grenier et une cave où je pourrai mettre quelques excursionnistes.

Sur mes dix-sept chambres, cinq sont occupées en ce moment par des Anglais. Je vais m'empresser de leur donner congé.

Où est mon domestique?

Ah! le voici

Jack, allez dire aux cinq personnes qui occupent mon hôtel qu'il faut qu'elles partent dans trois semaines. Je leur donne congé.

Je ne veux pas d'Anglais chez moi, des compatriotes payent moins bien que des étrangers.

Je me demande combien je louerai une chambre par jour.

Vingt francs? Oh! non, ce n'est pas assez.

Trente francs? Oui, c'est un prix raisonnable.

En 1851, on a bien payé un matelas jusqu'à vingt-cinq francs.

Ainsi mes dix-sept chambres me rapporteront par jour cinq cent dix francs. Avec la cave et le grenier, ça ira dans les sept cents francs. C'est une assez jolie somme.

Maintenant, reste la nourriture, sur laquelle je me propose de gagner quelques petites choses.

Les étrangers savent fort bien que les vivres sont hors de prix en Angleterre, je pourrai donc me permettre de faire bien payer tout ce qu'on me demandera.

Par exemple, un œuf, vingt sous.

Des petits pois, trois francs la portion.

Quant au vin, une bouteille qui me coûtera trente sous, je pourrai aisément la faire payer six francs.

Les étrangers n'ignorent pas que le vin est fort cher en Angleterre.

Je vais commencer à faire mes achats.

Ah! voici justement le commissionnaire qui, durant toute l'Exposition, doit se charger de m'apporter mes provisions de France.

Dites-moi, l'ami, n'oubliez pas tous les achats dont je vous ai chargé. Car dans un mois mon hôtel sera plein de voyageurs, depuis la cave jusqu'au grenier.

AUJOURD'HUI.

Le même tavernier est debout devant sa porte, les bras croisés et le nez allongé de plusieurs centimètres.

— C'est incompréhensible! Depuis un mois l'Exposition est ouverte, et il n'y a pas un chat dans ma maison!

Qu'est-ce que cela veut dire?

Et moi qui croyais que les étrangers se traîneraient à mes pieds pour avoir une chambre dans mon hôtel!

Il est vrai que les prix sont un peu élevés, mais ils ne font pas fuir les voyageurs, puisque aucun ne vient même s'informer de ces prix.

Moi qui ai fait donner congé à mes cinq locataires, pensant que mon hôtel regorgerait de monde!

Ah! voici mon domestique, il a été au débarcadère du chemin de fer au-devant des voyageurs.

Eh bien, Jack, vous n'amenez personne?

Vous dites que le convoi était vide?

C'est vraiment prodigieux!

La grande exhibition internationale serait-elle donc un four! Je commence à le craindre.

Les journaux avaient pourtant annoncé que l'univers entier serait à Londres cette année.

Ce sont ces maudites feuilles qui nous font du tort.

Comme on craint de ne pas trouver à se loger, on ne vient pas voir l'Exposition.

Il n'y a personne à Londres, parce que tout le monde redoute l'encombrement.

Maudits journaux, ils n'en font jamais d'autres!

Je vais m'entendre avec mes collègues pour leur intenter un procès. Ils devront nous payer plusieurs millions de dommages-intérêts. Pour ma part je réclame cent mille francs, car c'est ce que je comptais gagner — pour le moins.

Bon! voilà mon commissionnaire qui m'apporte des provisions.

Mais, mon cher ami, ma maison est pleine d'approvisionnements.

Quoi! il ne veut pas entendre raison, il prétend que j'ai passé un traité avec lui, et il m'apporte encore aujour-

HIÉROGLYPHES DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

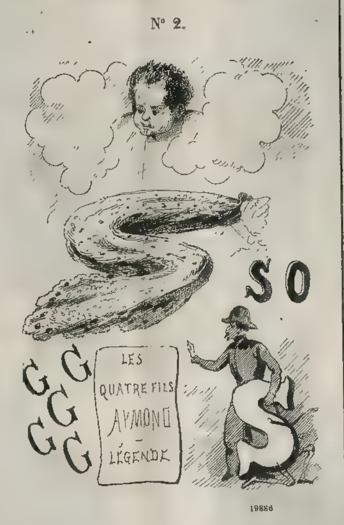
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



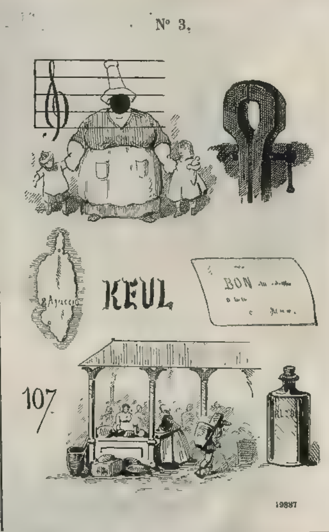
19885

N° 2.



19886

N° 3.



19887

d'hui : trois tonneaux de vin, deux cents litres de petits pois et cent livres de fraises!

Me voilà bien!

DEMAIN.

L'aubergiste courant après un Anglais qui est en costume de voyage :

— Milord, je vous en supplie, venez loger chez moi, vous payerez fort bon marché. Vous serez logé et nourri pour cinq francs par jour.

— Non, dit l'Anglais.

— Pour quatre francs.

— Laissez-moi donc tranquille, je vais en France voir le musée Campana!

Adrien Huart.

CAUSERIES

Vous en êtes-vous aperçus?

En tout cas, vous l'avez lu sans doute quelque part.

Les oreilles nationales doivent un fameux cornet acoustique à la sollicitude de leurs édiles, s'il est vrai qu'on ait à jamais supprimé ces affreux entonnoirs dans lesquels les fontainiers s'étaient avisés d'exécuter des variations paganiniques.

C'était à demander à être ramené au cornet à piston de l'ancien temps, ou à solliciter le plaisir d'entendre gratter à neuf une maison.

Désormais les fontainiers seront tenus d'annoncer leurs instruments sans emprunter le secours d'aucun autre.

Pourvu qu'ils ne s'avisent pas de chanter à présent!

Oh! non, ce serait trop horrible, et l'autorité est là.

Après cela, vous me direz qu'on a bien laissé représenter *la Reine de Saba*.

C'est un argument.

***

Un des expropriés de l'éteignoir musical s'est vengé par un mot cruel.

Comme un agent lui signifiait d'avoir à cesser désormais ses ramages :

— Et dire, se serait-il écrié, que si c'était à la salle Herz, on me tolérerait comme les autres!

***

Changeons de corps d'état.

Un de mes amis reçoit l'autre jour la visite de son tailleur qui lui apporte un pantalon.

Mon ami l'essaye.

— Hum! hum! l'étoffe me paraît bien légère?

— Par exemple, monsieur, c'est *tout laine* garanti!

— Très-bien, et le prix.

— Voilà la note, monsieur.

— Comment! cinquante-cinq francs? D'ordinaire c'est dix francs de moins.

— Oui, monsieur, mais depuis la *crise des cotons*...

O logique!

***

A coup sûr la logique ci-dessus invoquée aura du mal à comprendre quelque chose à l'annonce suivante, que je cueille dans un journal départemental du dimanche 1er juin :

« Il a été perdu une chienne de chasse de grande taille.

» *Robe tricolore.*

» La rapporter chez M..., etc., etc. »

Mon cœur n'a pu, je l'avoue, apprendre sans un battement patriotique l'invention de la chienne tricolore.

Les jours de grande fête, son propriétaire la pendra à sa fenêtre pour pavoiser sa maison.

***

La scène se passe entre un négociateur en mariage et un père de famille :

— Je vous jure, monsieur, fait le négociateur, que vous avez grand tort. C'est un prétendu accompli.

— Bien obligé, répond le père.

— De l'intelligence!

— Ça ne paraît pas.

— De l'avenir!

— Mais pas de présent.

— Beaucoup de retenue...

— Oui... sur ses appointements!...

Le dialogue continuait au départ du courrier.

***

Heureux X...! En voilà un qui est optimiste et qui voit tout en rose.

X... est toujours content de son sort, ne parle que de sa chance, de ses succès, de ses gains, de ses bonheurs.

Et pourtant madame X...

Mais son mari, sur ce chapitre-là comme sur les autres, optimise aveuglément; ce dont madame X. profite pour accroître incessamment le nombre des coups de canif.

Cette semaine, X..., après dîner, causait avec quelques amis dans son salon :

— Que voulez-vous, mes enfants! ce n'est pas ma faute, tout me réussit : j'ai encore gagné à la Bourse aujourd'hui... Mes terrains acquièrent une plus-value du double... Enfin, ajouta-t-il en prenant la main de sa femme qui passait, sous le rapport conjugal, de même que sous les autres, vous avouerez que la fortune m'a souri.

— Oh! oui, fit un ami d'un air candide; ce satané X... est ce qu'on appelle un homme *né coiffé*.

***

Entre gandins.

— Mon bon, c'est une perle.

— De trop grand prix.

— Tu ne connais pas Fœdora. Tiens, je l'ai soumise hier à une épreuve qui m'a démontré combien elle avait bon cœur!

— Bah!

— Oui, figure-toi que je lui ai conté — pour voir — que j'étais ruiné...

— Eh bien?...

— Excellente fille!... ça lui a parti tout naturellement... Pauvre garçon! m'a-t-elle dit; sais-tu que je ne voudrais pas te voir malheureux, au moins! Je te prendrais plutôt à mon service!

***

Je n'ai pas besoin de transition pour aborder le livre que j'ai là sous la main. Du péché aux *Pécheurs et péche-*

HIÉROGLYPHES DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

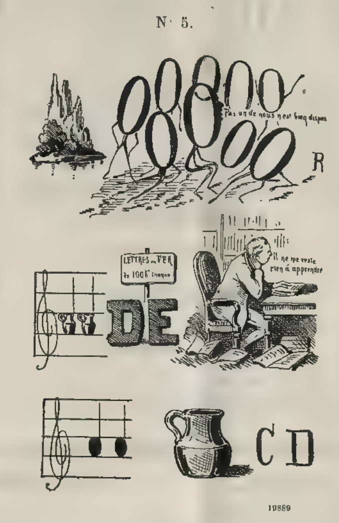
L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



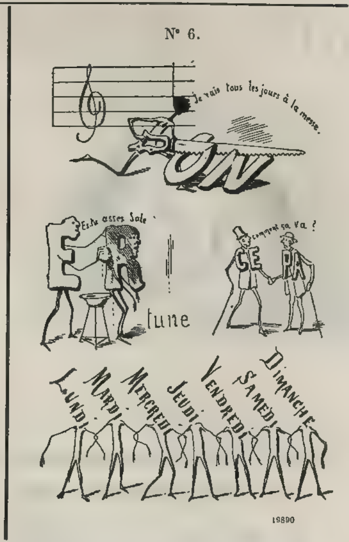
19888

N° 5.



19889

N° 6.



19890

resses, la pente est insensible. C'est précisément le titre que porte le volume que je viens d'achever; l'auteur signe *de Cénar*, mais s'appelle *de Carné*.

— Comment?...

— Attendez donc. M. Louis de Carné a jugé à propos de déclarer qu'il n'avait rien de commun avec M. J. de Carné qui nous occupe.

— Quelle peine inutile, monsieur L. de Carné! je m'en suis aperçu tout de suite.

La preuve que *Pécheurs et Pécheresses* ne sont pas du candidat académique, c'est que, après les avoir lus, je suis charmé et que je ne dors pas.

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La semaine dernière on s'est beaucoup attendri à l'Opéra à l'occasion de la reprise du chef-d'œuvre d'Halévy.

Les premiers sujets de l'Académie impériale de musique étaient réunis pour interpréter *la Juive*. M. Dulaurens avait même accepté le rôle de Léopold. Les artistes, rappelés après le deuxième acte, sont revenus avec un buste du compositeur défunt et l'ont couronné de laurier.

Le public était ému, on a battu des mains. — C'est une manifestation imposante, disait-on.

Moi aussi j'étais ému, mais par un autre motif. Il me semblait que les traits de ce buste, dû à l'illustre veuve du musicien, s'animaient, que les yeux regardaient avec tristesse cette foule enthousiaste, que la bouche s'ouvrait et disait au public :

— Allons, tout est pour le mieux! Jetez des fleurs sur ma tombe! Je vous en remercie bien; mais une telle représentation m'eût bien consolé de mon vivant et m'eût épargné bien des chagrins!

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin se trouve dans une situation tout exceptionnelle qui désarme la critique. On a remonté à la hâte *Perrinet Leclerc*, un vieux mélodrame un tantinet historique. Les deux principaux rôles ont été joués par M. Taillade, un artiste *chercheur* qui trouve souvent, et par mademoiselle Duverger, l'actrice la plus diamantée de Paris, qui a fait ce soir-là sa *great exhibition* de ce fameux collier de trois cent mille francs si célèbre dans le monde des coulisses.

J'ai beaucoup admiré les diamants. Ils ont vraiment bien du talent! Le collier surtout a eu un grand succès. Quant aux bagues, elles sont tout simplement merveilleuses. Jamais le drame de MM. Anicet Bourgeois et Lockroy n'avait été interprété par tant de bijoux.

Le voici donc établi rue de Provence, le nouveau théâtre des Délassements-Comiques!

Malgré une foule d'entraves, M. Sari a pu ouvrir son théâtre avec quatre succès. La salle est une gracieuse petite bonbonnière; presque pas de petites places, deux étages de loges découvertes, des fauteuils d'orchestre, un parterre où l'on reste debout, voilà pour la disposition intérieure de la salle, décorée avec beaucoup de goût. Les foyers sont nombreux! Il y a là toute une série de petits salons affectés à la promenade et à la causerie! Un de ces foyers, loin des autres, est réservé aux fumeurs.

La petite salle était remplie de ce monde qu'on appelle tout Paris, c'est-à-dire le monde des lettres, des arts, le monde élégant et galant. Le prologue, comme bien vous pensez, vous parle du déménagement des Délassements! Il est spirituellement tourné et orné de nombreux couplets, le tout dû à la plume de M. Alexandre Flan, un auteur de la maison que M. Sari n'a pas oublié sur le boulevard du Temple!

Nous passons ensuite à *la Fanfare de Saint-Cloud*, une gracieuse opérette de M. Siraudin, musique de M. Hervé. On rit beaucoup, on écoute un peu, et l'on applaudit les acteurs, notamment M. Couder, qui passera aux Bouffes à la réouverture de ce théâtre.

J'avoue que je tremblais un peu pour la troisième pièce, *les Bienfaits de Champavert*, qu'on avait répétée à la hâte pour remplacer *les Amants de la dame de pique*, qui menaçaient la société.

Il arrive souvent au théâtre que la pièce sur laquelle on ne compte pas du tout a un grand succès, témoin l'amusant vaudeville de M. Henri Rochefort, où M. Couder, déjà nommé, lance, en société avec M. Montrouge, les pétarades les plus gaies! Cette petite pièce est fort plaisante et ornée de nombreux mots fort spirituels. Champavert a de l'ambition, il voudrait remporter le prix de vertu, et le voilà à rendre service à tout le monde; il complique toutes les situations, sème la discorde dans un ménage, et introduit une jeune fille d'une vertu douteuse dans un honorable ménage! Heureusement qu'on finit par tout éclaircir, et le futur prix de vertu jure qu'on ne le prendra plus à se mêler des affaires des autres.

La soirée a été terminée par un éclat de rire qui a duré une demi-heure! *Le Hussard persécuté* est l'alliance d'une fantaisie folle à lier et d'un esprit en démence. Est-ce une opérette, un vaudeville, une folie? Je ne sais au juste! C'est la caricature la plus fantastique que je puisse imaginer; un dialogue insensé, débité par des acteurs que le docteur Blanche doit avoir fait répéter : le tout mêlé d'une musique charmante, gracieuse ou bouffe! Paroles et musique sont l'œuvre du chef d'orchestre des Délassements-Comiques, de M. Hervé, l'auteur du *Drame en 1776*, du *Compositeur toqué* et de *la Fine fleur d'Andalousie*, ces trois productions qui sont restées le type de l'extravagance artistique au théâtre.

Albert Wolff.

PRIME SPLENDIDE

OFFERTE

AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.



LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Tout abonné au *Journal amusant* peut se procurer au bureau du Journal deux charmants tableaux de M. Édouard BEAUMONT, reproduits avec une très-grande fidélité en chromolithographie par M. COLLETTE :

L'INTÉRIEUR D'UN HAREM

et LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Ces superbes *fac-simile* qui reproduisent les reliefs de la peinture se vendent dans le commerce

SOIXANTE FRANCS.

Ils sont livrés à nos abonnés moyennant

VINGT FRANCS.



L'INTÉRIEUR D'UN HAREM.

Nous offrons ci-joint un petit spécimen de ces deux tableaux, qui portent 75 centimètres de largeur et 65 centimètres de hauteur.

Ces deux tableaux sont expédiés en province soigneusement enroulés et *francs de port* à tout abonné qui adressera au caissier du *Journal amusant* un mandat de **vingt-deux francs.**

LA TOILETTE DE PARIS.



Voici un journal de modes charmant, donnant de délicieux dessins de Compte-Calix, gravés sur acier, coloriés à l'aquarelle, donnant des dessins de bonnets et lingeries ; — enfin paraissant deux fois par mois

POUR **CINQ FRANCS** PAR AN.

La *Toilette de Paris* a déjà quatre ans d'existence; — avant peu elle ne pourra plus prendre de nouveaux abonnements, car les planches gravées ne peuvent pas tirer un nombre infini.

On souscrit au bureau, 20, rue Bergère.

COLLECTION D'AMATEURS.

Quatorze lithographies artistiques dessinées à la *plume* et au *pinceau*, par M. A. Hervier, peintre de paysages, auteur de la magnifique vue de Crécy, exposée dans la salle du Conseil d'État au nouveau Louvre.

Les quatorze lithographies que nous mettons en vente aujourd'hui ne peuvent convenir qu'à des artistes ou à des personnes familières avec les choses artistiques.

Cette collection est utile pour les amateurs, qui peuvent y trouver toutes sortes de motifs très-intéressants pour les compositions de tableaux. — Les sujets sont variés en paysages, marines, chaumières et animaux.

La collection de M. Hervier a été imprimée avec grand soin, sur papier de Chine (format quart jésus), par M. A. Bry.

A cause de la difficulté d'imprimer les lithographies faites au pinceau, nous n'avons pu tirer la collection de M. Hervier qu'à CENT EXEMPLAIRES.

La collection des quatorze lithographies artistiques de M. Hervier est vendue 12 fr. prise à Paris dans nos bureaux. — Nous expédions la collection rendue *franco* pour 14 fr. à tous les amateurs de province qui adresseront un bon de poste ou un bon à vue sur Paris à M. Eugène Philipon, 20, rue Bergère.

HENRI PLON, Imprimeur-Éditeur, 8, rue Garancière, à Paris.

MADAME DE MAINTENON

ET LA MAISON ROYALE DE SAINT-CYR (1686-1793),

PAR THÉOPHILE LAVALLÉE.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Deuxième édition, revue et augmentée, ornée du PORTRAIT DE MADAME DE MAINTENON, gravé par Adrien NARGEOT, d'après l'émail du Louvre, de TROIS AUTRES GRAVURES en taille-douce, *et de trois Lettres fac-simile de* Louis XIV, *de* Madame de Maintenon *et de* Napoléon Bonaparte.

Dans cet ouvrage sont renfermés des lettres et de très-curieux documents inédits sur le mariage secret de l'illustre dame avec Louis XIV, ainsi que la relation des derniers moments du grand roi, par madame de Maintenon elle-même. Ce sont là des révélations historiques de la plus haute importance.

Un volume grand in-8° cavalier vélin. — Prix : 8 francs.

Cet ouvrage est expédié *franco* en France à toute personne qui en adresse la valeur en un bon de poste ou en timbres-poste à l'Éditeur.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 337. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 14 Juin.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

PARIS L'ÉTÉ.



13891

— Dire que chaque été il y a des Parisiens qui éprouvent le besoin de dépenser beaucoup d'argent pour aller visiter les glaciers du mont Blanc.... Quant à moi, je n'apprécie que les glaciers du boulevard des Italiens.

LE FUSILIER PACOT, ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GYMNASTIQUE, — croquis de A. MARTIAL.



19892

C'est le jour où le régiment de Pacot fournit au Cirque son contingent d'admirateurs;



19893

lequel contingent est littéralement épaté par les prodigieux exercices d'un incomparable gymnaste.



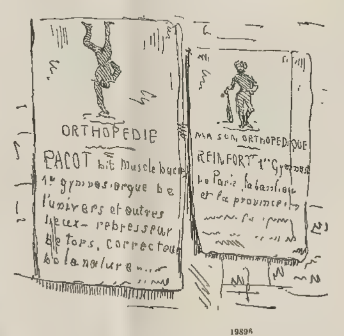
19894

L'illustre acrobate étant, comme toujours, sous le feu des brûlants regards de ces dames, une étincelle s'égare jusqu'au trop inflammable cœur de Pacot.



19895

Rentré dans le domicile que lui octroie la munificence de l'État, notre héros rêve cabrioles, biches et billets de mille.



19896

La gloire l'inonde, il fait pâlir l'astre du grand Reinfort;



19897

prenant un jeune sujet quelque peu disgracié de la nature,



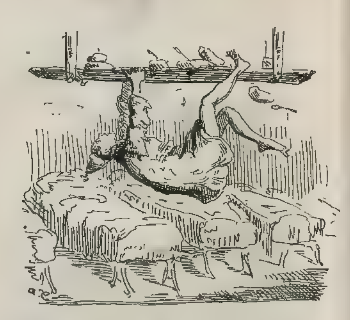
19898

en quelques tours de trapèze il sait obtenir chez lui le sensible développement des muscles et des extrémités.



19899

Fortune et bonnes fortunes l'accablent.



19900

La double fièvre de la gloire et de l'amour lui fouettant le sang, il se met inconunent en route pour la célébrité.



19901

Mais un camarade grincheux le prie de vouloir bien se réintégrer dans les draps;



19902

et, le lendemain, le caporal lui en flanque pour deux jours, vu ses exercices nocturnes, semblablement intempestifs et subversifs du repos de la chambrée.



19903

Sur la paille peu fraîche des cachots, Pacot conçoit et mûrit un grand projet.



19904

Sorti des prisons, Pacot sait par de délicates attentions capter la bienveillance du rigide mais vieux caporal, auquel il communique son projet, et qui lui promet son appui.



19905

Le caporal en fait part au sargent,



19906

qui en rend compte au serrrgent-major,



19907

qui soumet la proposition au capitaine, lequel, le candidat lui étant totalement inconnu, apostille et signe.



19908

Le commandant qui a reçu la demande l'adresse au colonel,



19909

qui l'expédie au général,



19910

qui la fait recevoir, l'approuve, en nommant Pacot élève à l'école normale de gymnastique,



19911

et la retourne par la même voie.



19912

L'heureux élu exécute une fantasia échevelée, et d'un bond se rend à son nouveau poste, ce qui prouve bien l'excellence du choix du capitaine.



19913

Bientôt l'exercice des masses n'est pour lui qu'un jeu,



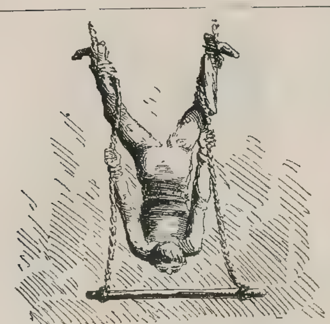
19914

le saut en longueur une facétie,



19915

l'assaut une mauvaise plaisanterie;



19916
le trapèze, le vrai théâtre de ses succès; il y déploie toutes ses grâces.



19917
Séduite par les susdites, [illegible] l'endroit lui livre les adorables [illegible] de son... âme.



19918
Dénué de toute permission de la nuit, mais [illegible] d'un ardent amour, le scélérat [illegible] un profondeur.



19919
La rencontre inopinée d'une sentinelle suspend son vol.



19920
Vu le piquant de l'aventure, sa position change de face; il suppute ses nouvelles chances.



19921
La violence de son amour triomphant de la force des baïonnettes, notre héros recourt à la corde d'ascension.



19922
Sa sensibilité est de nouveau cruellement éprouvée;



19923
brisé par les trop vives émotions de l'amour, il renonce à ses charmes, mais l'art lui reste!



19924
Cependant un passage de rivière d'une exécution incomplète refroidit son ardeur.



19925
Un mur franchi avec un succès contestable modère son élan.



19926
Un œil crevé, un bras démis, une jambe cassée, et autres détails insignifiants le plongent, nonobstant, dans de profondes réflexions,



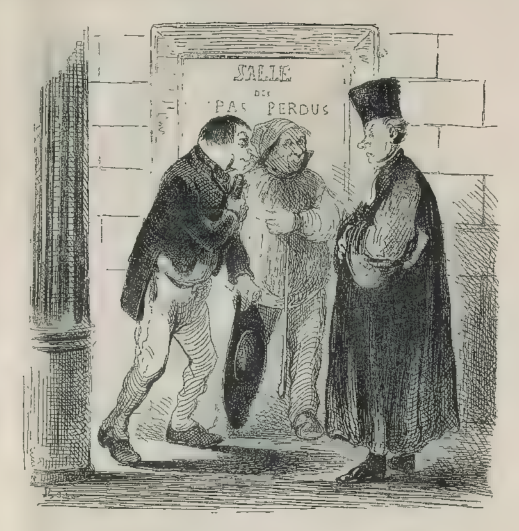
19927
desquelles il déduit la nécessité de publier ses Mémoires, afin de bien pénétrer les générations présentes et futures de la très-grande utilité des exercices gymnastiques.

LES PAYSANS, — par Baric.



10928

— C'est tout d' même une jol e *drôlerie*.....
— Ouin !... elle a une bouche... on y aura fait manger de la bouillie avec un sabre... et puis, comme on dit, elle s'en ira en paradis en musique... elle a de fameuses flûtes...



15023

— J' voudrions savoir vout' avis sur une petite affaire.....
— Venez chez moi de dix heures a midi, mon brave homme.
— Oh! j'ons un avocat.
— Alors, que me voulez-vous?
— Deux conseils valent mieux qu'un vous savez ben, et j'aurions voulu avoir le vôtre... là en passant.

La livraison 76e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de M. Émile Péreire, dessiné par Kreutzberger, d'après la photographie de Nadar.

Le *Journal amusant* n'a point de courtiers; les abonnements ne doivent être payés que contre quittance à souche lorsqu'ils sont pris au bureau du journal, ou contre quittance imprimée lorsqu'ils sont payés à nos porteurs.

Toute quittance manuscrite doit être considérée comme fausse, et ne sera point acceptée comme valable par l'administration du journal.

LES FAUX VOYAGEURS.

CROQUIS D'ACTUALITÉ.

Notre époque falsifie tout.

La cour d'assises récompense journellement comme ils le méritent des gens qui ont falsifié le papier joseph de la Banque de France.

La beauté a inventé et propagé les fausses dents, les faux cheveux, les fausses couleurs...

La salle Herz et l'Opéra n'en sont plus à compter les fausses notes; la rue Bréda tient boutique de fausses amours.

Le monde entier regorge de faux bonshommes, de faux nobles, de faux riches, de faux braves, de faux dévots...

Il restait au dix-neuvième siècle à donner le jour au faux voyageur, ce qu'il n'a pas manqué de faire.

Vous l'allez voir.

* * *

Un bout de généalogie vous mettra tout de suite sur la voie.

Le faux voyageur est le produit incestueux de la vanité et du chemin de fer.

Jadis, au temps de la patache, au temps même où florissaient Lafitte et Caillard, le déplacement n'était pas à la portée de tout le monde; le voyage était plus une fatigue qu'un plaisir.

Enfin la vapeur vint, et, la première en France... implanta l'habitude de se déplacer quand même.

Le ruisseau de la rue du Bac, si cher à feu madame de Staël, ne suffit plus aux goûts locomotifs et champêtres des citoyens de Paris.

Il faut voyager!

Du monde des grands seigneurs au monde des petits quincailliers, le *part qui peut* est un mot d'ordre qu'il est indispensable de connaître et de pratiquer si l'on tient à sa réputation.

De là le faux voyageur.

* * *

Le faux voyageur n'a pas d'âge, — il n'a pas même de sexe; car on a vu, on voit souvent des fausses voyageuses.

Le faux voyageur a encore moins de rentes; — ou s'il en a, c'est si peu! Juste de quoi lui faire sentir le malheur de ne pas en avoir davantage.

Vous comprenez les angoisses de ce Tantale.

Si bien qu'un jour il a secoué le front d'un air révolté :

— Et moi aussi je voyagerai! s'est-il écrié.

Restait à passer de la théorie à la pratique. Et voici comment il s'y prit.

* * *

Quand arrive le joli mois de mai, le faux voyageur a déjà dressé ses plans et préparé ses batteries.

Il a eu soin d'informer ses amis et connaissances de son intention de faire pendant l'été un *grand voyage*...

Il a poussé la conscience jusqu'à emprunter à un desdits amis deux malles — qu'il ne lui rendra jamais.

Cela fait, il se met en quête d'une chambre meublée, dans les prix doux. La chambre meublée est sise d'ordinaire aux Ternes, aux Batignolles, à Vaugirard.

Le faux voyageur se défie d'Auteuil; c'est trop cher, et puis on peut être rencontré.

Nota. — Il y en a quelques-uns qui s'installent pour toute la belle saison en haut de la rue de Clichy, dans un bâtiment à la porte duquel il y a un factionnaire.

Mais il convient de constater que ces faux voyageurs-là n'ont pas eu la liberté du choix.

Ce qui les excuse.

* * *

Le moment du départ a sonné.

Le faux voyageur a passé deux soirées à mettre sous enveloppe plusieurs douzaines de cartes de visite qu'il a toutes rehaussées d'un P. P. C. inscrit à la main en lettres gigantesques.

P. P. C... Pour prendre congé!... Comme cela pose un homme!

Puis il se rend en cérémonie chez les personnes les plus importantes de son aimable société.

— Chère madame, c'est la dernière fois que j'ai le plaisir de vous voir.

— Par exemple!

— Oh! pour cette année .. Au retour de l'hiver, vous me trouverez un des plus assidus à vos raouts!...

— Vous partez en voyage?

— Mon Dieu, oui! Ce Paris est abominable en été.

— Le fait est...

— Non, c'est plus fort que moi... Je sais bien que cela me fait faire des folies, mais j'aime mieux économiser l'hiver et vagabonder l'été...

— Vous avez bien raison

— Peut-être aurai-je, belle dame, le bonheur de vous rencontrer sur une plage quelconque ou au coin de quelque bois lointain; car vous voyagerez aussi, j'imagine?...

— Mon Dieu... je le voudrais; mais mon mari...

— Ces cruels maris n'en font jamais d'autres!... Retenir une pauvre femme dans cette prison macadamisée qu'on appelle Paris!... Il faut n'avoir pas de pitié... Madame, j'ai bien l'honneur...

* * *

— Est-il heureux! pense la femme mariée...

Et cette réflexion peut mener loin.

On a vu des femmes se laisser enlever pour le plaisir du voyage.

* * *

Que fait le faux voyageur? demanderez-vous peut-être. A quoi occupe-t-il ses mois de disparition?

CROQUIS MILITAIRES, — par G. RANDON.



— Quand vous étiez en Orient, n'avez-vous jamais eu la fantaisie de fumer du haschisch?

— On m'en a bien offert là-bas, mais j'ai répondu qu'une pipe vraiment française serait déshonorée de fumer du *hachis*, si bon qu'il fusse, et alors vous comprenez qu'on ne m'en a plus reparlé.



— Je me suis dit : Céleste dédaigne mes hommages pour écouter les fadeurs d'un criquet, d'un jeune homme *imbarbe*; Céleste sera ma heureuse..... me suis-je trompé?

Il se cache.

Et puis?

Et puis quelquefois, — mais prudemment, — il se risque à faire une partie de boules dans le chemin de ronde avec les Nestors de sa banlieue.

Heureux coquin!

***

Le plus beau type de faux voyageur que j'aie jamais connu, c'est Dugousset.

Dugousset n'avait pas de profession. Il était déclassé par goût et par nécessité, ce qui signifie qu'il avait fait de tout sans réussir à rien.

Dugousset devait être à son tour voyageur, — faux voyageur, — cela va sans dire.

Une année, — c'était en 1860, — je le rencontrai en septembre. Il y avait huit mois qu'on ne l'avait aperçu.

— Tiens, c'est vous! D'où sortez-vous?

— Peuh!... un excès de villégiature... j'avais loué une bicoque à Ville-d'Avray.

En octobre, il rencontra un autre de nos amis.

— Tiens, c'est vous? dit notre ami à Dugousset.

— Oui, j'arrive de Normandie. J'ai passé l'été là, dans le château d'un vieux parent. Une magnifique propriété.

En novembre, il rencontra un troisième ami.

— Tiens, bonjour!

— Bonjour!

— Est-ce que vous avez voyagé, qu'on ne vous a pas vu?

— Si j'ai voyagé, répondit Dugousset... une bagatelle! un petit tour à Baden-Baden.

En décembre, nouvelle rencontre.

— Bonjour!

— Bonjour!

— Qu'êtes-vous donc devenu, Dugousset, pendant la belle saison?

— Ma foi, mon bon, j'ai fait une promenade.

— Ah! et où ça?

— Peuh! un peu en Allemagne, en Suisse, en Belgique. Oui, je suis revenu par la Hollande... de jolies femmes!... un joli pays!... d'où je suis assez content de mon excursion.

En janvier, Dugousset racontait dans les salons qu'il avait employé l'été à visiter l'Orient, la Syrie, les lieux saints.

Il donnait des détails très-curieux sur Abd-el-Kader.

Il offrait aux dames des curiosités orientales qu'il avait achetées dans le bazar algérien de la place du Palais-Royal.

***

Mais il y eut plus fort.

Dugousset écrivit les impressions de ce voyage qu'il n'avait jamais fait.

Le livre fut acheté par un éditeur; il eut beaucoup de succès.

Un critique en rendit compte en ces termes :

« Cet ouvrage consciencieux réforme beaucoup d'erreurs propagées sur le Levant par les auteurs qui parlaient sans avoir vu..... »

Dugousset, lancé, gagne maintenant douze mille francs à faire des romans orientaux.

Ce qui prouve que le métier de faux voyageur n'est pas si sot que les lecteurs de Dugousset!

PIERRE VÉRON.

LES DIAMANTS DE MADEMOISELLE X....

X... est une lettre qui ne désigne personne et qui désigne tout le monde. Aussi la chronique en abuse-t-elle souvent.

Empruntons-la donc à MM. les chroniqueurs, si cela ne les contrarie pas.

Or, une blonde actrice que nous appellerons mademoiselle X... vient de débuter au théâtre de... — halte là, ne disons pas le nom du théâtre, sans cela notre X... n'aurait plus de raison d'être.

Puisque nous avons été discret en commençant, soyez-le pour finir.

Supposons que la belle inconnue dont nous voulons parler ait débuté au théâtre de la *Porte-Maillot*; — en nommant une salle de spectacle qui n'existe pas, nous continuons à être discret.

Ses débuts ont lieu dans une ancienne pièce. Et l'actrice et le vieux drame auraient fait peu parler d'eux si un superbe collier de diamants n'était venu jeter de l'éclat sur cette représentation qui menaçait d'être bien sombre.

Ce collier, donné à mademoiselle X... par un prince en *off*, a déjà fait beaucoup parler de lui dans tout Paris.

Il mérite qu'on s'en occupe, car il coûte trois cent mille francs.

C'est une assez jolie somme.

Aussi tout le monde en ce moment va au théâtre de la *Porte-Maillot*, non pour voir le drame, qui est mauvais, ni l'actrice, qui n'est pas meilleure que le drame, mais pour admirer la fameuse rivière de diamants.

Tous les gandins s'abordent en se disant :

— Eh bien! as-tu été les voir?

— Qui ça?

— Parbleu! les fameux diamants de mademoiselle X..

— Non; mais je me promets d'aller les voir demain.

— Je te le conseille; surtout mets-toi de face, afin de mieux les admirer.

Je connais un monsieur qui est désespéré d'avoir mené sa femme au théâtre de la *Porte-Maillot*.

Toute la journée sa chère moitié ne fait que lui parler des diamants de mademoiselle X...

Elle regrette par moments de ne pas avoir embrassé la carrière théâtrale, cette belle carrière où l'on fait la connaissance de princes en *off* si généreux.

Le malheureux mari en deviendra fou.

Tous les soirs, vingt-cinq ou trente fauteuils d'orchestre sont loués par des joailliers qui viennent voir si ces diamants sont véritablement dignes de leur réputation.

Ce collier aura un succès de cent représentations. Mais je m'empresse de donner un excellent conseil au directeur. Puisqu'il n'y a que ce collier qui attire du monde, pourquoi ne l'exhibe-t-il pas tout seul?

Pour admirer ces diamants, on ne payerait que vingt sous d'entrée, et il y aurait beaucoup plus de monde.

De cette façon, la direction aurait bien moins de frais.

On ne jouerait pas le drame, les acteurs se reposeraient, tout le monde y gagnerait.

Seulement on donnerait une forte part sur les bénéfices à mademoiselle X...

Il paraît qu'un autre théâtre a l'intention de faire concurrence à la *Porte-Maillot*.

LES VICTIMES DE L'ÉTÉ, — par G. Randon.



19932

UN DÉSOLÉ.

— O Jupiter!... chaque été ramènera donc les mêmes persécutions!



19931

UN PURISTE.

— Comme si des bouledogues n'étaient pas des chiens!... Dire qu'ils feront tous les ans la même boulette!



19904

UN INCRÉDULE.

— Eh bien! tenez... lisez... Le croirez-vous, maintenant?

Il y a quelques jours, une actrice est venue trouver le directeur.

— Monsieur, lui a-t-elle dit, je viens vous demander si vous voulez m'engager?

— Que jouez-vous?

— Le drame.

— Votre nom?

— Je m'appelle mademoiselle Berthe.

— Mais, ma chère amie, vous n'avez jamais eu beaucoup de succès.

— Non, je l'avoue.

— Je vois avec plaisir que vous ne vous faites pas illusion sur votre talent.

— Je viens vous demander si vous voulez faire des recettes pendant les chaleurs?

— Pouvez-vous me faire cette question? Que venez-vous me proposer?

— Vous avez sans doute entendu parler de la superbe parure que m'a donnée lord ***?

— Oui, certes!

— Eh bien! je viens vous demander à jouer dans un drame où je pourrai exhiber mes diamants, qui auront tout autant de succès que ceux de mademoiselle X...

— Je vous engage pour deux mois. Je reprendrai un vieux mélodrame; mais je vous préviens que je ne ferai pas un centime de frais pour remonter cette pièce.

— Les décors et les costumes ne sont pas nécessaires, puisque j'aurai mes diamants. Il vous sera même permis d'accorder un congé aux bons acteurs.

— Oh! non, je dois en conserver quelques-uns.

— Il est inutile de dépenser de l'argent mal à propos.

— Je vous comprends. Vous ne voulez pas jouer à côté d'artistes ayant du talent.

— Vous avez deviné.

— Il sera fait comme bon vous semblera.

L'engagement une fois signé, tous les journaux en parleront.

Sur l'affiche, on lira ces mots en lettres phénoménales:

Demain première représentation

DES DIAMANTS DE MADEMOISELLE BERTHE,

parure nouvelle en une infinité de pierres précieuses.

Cependant, si celui qui a écrit le drame se plaint de ce que son nom soit éclipsé par cette annonce, on fera droit à ses réclamations.

On imprimera sur l'affiche le titre de sa pièce. Mais on aura soin de mettre en *nota bene :*

« Le public est prévenu que la parure de mademoiselle X... fera son apparition à dix heures un quart.

« L'entr'acte durera vingt-cinq minutes, afin de donner « le temps à mademoiselle X... de disposer son collier « sur ses épaules. »

Le décor des glaces de la *Prise de Pékin* et celui des dentelles de *Rothomago* se trouvent ainsi éclipsés par les diamants de ces dames.

A. Marsy.

CANCANS.

Il y a quelques soirs, je suis allé au théâtre... (soyons discret).

La journée avait été chaude, les rues de Paris étaient désertes, les œufs avaient eu le droit de se transformer d'eux-mêmes en petits poussins.

J'entrai dans la salle.

Deux spectateurs l'occupaient.

Je m'assis sur sept fauteuils.

L'entr'acte survenu, j'allai me promener dans le foyer, et j'aperçus dans un coin le brigadier des gardes qui s'était assis soucieux sur une banquette.

J'allai à lui. — Dans le désert on fait vite connaissance.

— Eh bien! mon brave, lui dis-je, vous n'avez pas grand mal ce soir...

— Malheureusement non!

— Comment, malheureusement?

— Trois spectateurs! ça va encore être comme la dernière fois... le directeur va m'emprunter de l'argent pour payer mes hommes.

⁂ Ce directeur qui emprunte à son brigadier me rappelle celui qui s'excusait de la façon suivante du peu de régularité qu'il mettait à faire ses payements.

— Que voulez-vous! disait-il, en été, mon caissier voyage, et en hiver il ne veut pas que sa caisse soit ouverte, sous le prétexte que ça l'enrhume!

⁂ Le dernier derby anglais occupe encore les gentlemen-riders de Paris.

Une petite dame disait à ce propos :

— C'est moi, si j'avais été à Londres, qui aurais fait les cent coups pour gagner le derby!

— Pourquoi cela? lui demanda-t-on.

— Dame!... le derby... on dit que c'est un lord très-riche!

⁂ Les bals champêtres sont dans la jubilation, le soleil les fait triompher.

Le Casino d'Asnières, entre autres, n'est plus, chaque dimanche et chaque jeudi, assez vaste.

Dernièrement un « secoueur des grelots de la Folie », un aimable canotier de la trente-deuxième, ne trouvait pas un coin pour y reposer ses entrechats.

Orné de sa danseuse et de son vis-à-vis, il cherchait quelques mètres de pied carré où sous l'œil maternel de l'huissier il pût essayer de décrocher un lustre avec son cothurne.

Tout était pris.

Avisant une tête de provincial :

— Monsieur, lui dit-il, combien avez-vous dépensé depuis que vous êtes ici?

— Mais, monsieur...

— Répondez, jeune homme, il y va de votre avenir...

— Mais j'ai dépensé... le prix de mon chemin de fer, — une consommation... et je compte dépenser encore la somme nécessaire à mon retour.

— Tout cela fait à peu près trente sous... Je vous les rembourse, cédez-moi votre place!

⁂ Deux farceurs, par un beau dimanche, entrent chez un bonnetier qui fermait sa boutique pour aller sans doute respirer l'air pur des champs à... Montmartre ou aux Batignolles.

— Pardon, monsieur, lui dit l'un, de vous déranger au moment où vous mettez vos volets... mais nous désirerions vous acheter un bonnet.

— Tout à vos ordres, messieurs, fait le bonnetier... quel genre de bonnet?

— Ma foi, nous n'en savons rien... Mon ami a été chargé de cette commission par une dame de province; le nom du bonnet lui a échappé... Si vous voulez nous en montrer quelques-uns, nous le reconnaîtrons à la forme.

Le bonnetier s'empresse d'obéir.

Il défait ses cartons et montre aux farceurs tous les genres de bonnets connus et à connaître.

Bonnets blancs, bonnets enrubanés de tulle, de dentelle; mais à chacun d'eux les farceurs secouent la tête en disant :

— Ce n'est pas encore cela.

Le bonnetier commence à trépigner; sa femme l'attend, sa bonne est prête.

Tout à coup l'un des loustics jette un cri.

— Ah! je me rappelle le nom! dit-il.

— Enfin! dit le boutiquier avec un soupir de joie.

— C'est un bonnet de coton!

⁂ En voyageant sur le chemin de fer de Vincennes, on peut remarquer, immédiatement après les fortifications, un établissement de marchand de vins traiteur qui porte pour enseigne cette jovialité rurale :

BRULÉ

AU PÈRE TROP CUIT

Salon de cent couverts.

ERNEST BLUM.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. La conversation, dit-on, est le fort de l'esprit français.

Lac on verse, assis ön dit thon L fort deux laisses priphre en C.

N° 2. Souvent l'on voit les sots singer les gens d'esprit.

Sous vent long voilà S O cinq G légende S pris.

N° 3. La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

La bonne grasse était Corse KEUL bon 107 halle esprit.

N° 4. La simplicité chez une femme est souvent un attrait puissant.

La cinq plis six T chaise une femme E sous vent un A très-puissant.

N° 5. Il ne faut pas disposer de la peau de l'ours avant de la posséder.

Ile neuf O pas dispos R deux la pots de lourd savant deux la pot C D.

N° 6. La dévotion et la vertu ne se rencontrent pas tous les jours ensemble.

La dévot scie ON E lave R tune CE rencontre PAS tous les jours ensemble.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 338. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 21 Juin.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LES ANGLAIS A PARIS, — par Watts Philips.



GRANDES EAUX A SAINT-CLOUD.

— Confortable, n'est-ce pas!
— Oh! yes!... tout à fait comme chez nous!

LES AVENTURES DE LA BELLE AURORE ET DU CHEVALIER DE PINCEBOURDE,
IDYLLE, — par STOP.



19936
Il y avait une fois, dans une honnête petite ville de province,



19937
dont on n'a jamais pu saisir le nom,



19938
une jeune personne nommée Aurore, d'un âge que nous ne pouvons déterminer.



19939
Les agréments de son physique, réputé dans l'endroit, l'avaient fait surnommer la belle Aurore.



19940
Mais elle n'avait point encore trouvé l'occasion d'enchaîner sa foi,



19941
par suite de la déplorable habitude prise par les jeunes hommes de la localité d'aller chercher des femmes ailleurs.



19942
Aussi la voyait-on, rêveuse et mélancolique, errer dans la verte campagne,



19943
ou écouter, à l'ombre d'un ormeau, les tendres roucoulements des tourterelles.



19944
Dans un vieux château du voisinage, non moins vénérable que féodal,

LES AVENTURES DE LA BELLE AURORE ET DU CHEVALIER DE PINCEBOURDE (suite).



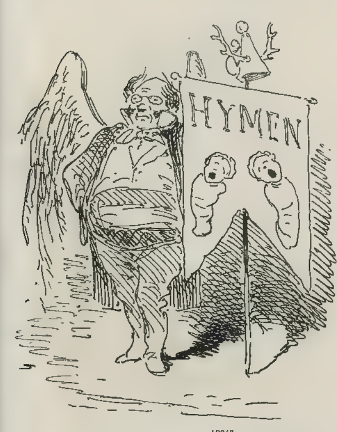
19945
vivait un vertueux gentilhomme ayant nom — le chevalier de Pincebourde,



19946
homme de mœurs pures



19947
et régulières,



19948
que le silence de son cœur, joint à une grande timidité, avait empêché jusqu'alors de se ranger sous la bannière de l'hymen.



19949
Un jour la belle Aurore, errant rêveuse dans la verte campagne, arrive au bord d'un clair ruisseau.



19950
Dans l'onde pure elle aperçoit une ligne,



19951
au bout de cette ligne un bras,



19952
au bout de ce bras le chevalier de Pincebourde, tel que dut être Narcisse.



19953
Apercevant la belle Aurore, le chevalier la salua avec une grâce parfaite, mêlée d'un peu d'embarras.

LES AVENTURES DE LA BELLE AURORE ET DU CHEVALIER DE PINCEBOURDE (suite).



19954

La belle Aurore, légèrement émue, sent son front s'embellir des roses de la pudeur,



19955

et cherche à dissimuler son trouble.



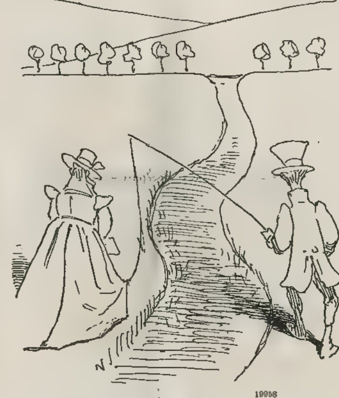
19956

Craignant de laisser deviner le sien, le chevalier jette sa ligne avec précipitation, et accroche la jupe de la belle Aurore, qui la retient avec effroi,



19957

mais pas assez à temps pour que le chevalier ému n'ait pu entrevoir une jambe qui lui parut charmante.



19958

La belle Aurore ne pouvant décrocher l'hameçon, le chevalier l'invite à remonter jusqu'à la planche : ils remontent fort agités.



19959

Arrivé à la planche, le chevalier de Pincebourde se met en devoir de la traverser avec les précautions qu'exige la prudence.



19960

En cet instant, une tête effroyable ayant apparu derrière la belle Aurore, elle se précipite vers le chevalier.



19961

Mais la planche, se trouvant insuffisante pour supporter ce double fardeau, se brise.

LES AVENTURES DE LA BELLE AURORE ET DU CHEVALIER DE PINCEBOURDE (fin).



19962

Embrasé, malgré la fraîcheur, le chevalier articule à la belle Aurore le plus tendre des aveux; elle répond par un doux soupir.



19963

Après de mutuels serments, le chevalier remonte sur le rivage, et aide la belle Aurore à sortir, comme Vénus, du sein de l'onde.



19964

Ils se dirigent vers la ville; le chevalier marchait devant, à cause de la pudeur.



19965

Quelques jours après, on célébrait le mariage de la belle Aurore et du chevalier de Pincebourde avec une grande pompe.



19966

Ils vécurent longtemps, heureux, et eurent beaucoup d'enfants.

La livraison 77e du MUSÉE FRANÇAIS, qui est envoyée aux abonnés avec le présent numéro, se compose de la biographie et du portrait de M. Sigismond Thalberg, dessiné par Kreutzberger, d'après la photographie de Nadar.

COURRIER DE BADE.

Des bords du Rhin.

MON CHER MONSIEUR HUART,

J'ai passé à Bade trois journées charmantes en société avec mes amis Jules Noriac, Ernest Reyer et Adolphe Dupeuty.

J'ai retrouvé Bade comme je l'avais quitté l'année dernière, c'est toujours la plus belle et la plus gaie de nos villes d'eaux. Les musiques prussienne et badoise alternent avec l'excellent orchestre de Bade, dirigé par M. Kœnemann, un jeune musicien de beaucoup de talent.

Je ne vous parle pas des artistes engagés pour la saison. Autant vaudrait composer un almanach de Gotha de l'art. Tous les grands noms sont sur le programme.

Parlons plutôt de l'événement de la saison présente, du nouveau théâtre de Bade!

La jolie petite scène du salon Louis XIV n'a plus suffi! L'affluence du public aux représentations dramatiques a été telle dans les saisons passées qu'on restait dans les coulisses, dans les couloirs et même dans les antichambres.

M. Bénazet a donc dû songer à bien placer tous ses invités, et il a conçu l'idée de faire construire un vrai théâtre.

A Bade, il n'y a pas loin d'une idée à l'exécution. On s'est mis à l'œuvre; les architectes, les sculpteurs et les maçons sont venus, et au commencement du mois d'août on inaugurera la charmante salle de Bade. Les décorateurs y mettent la dernière main; c'est une vraie salle d'été bien aérée, avec de larges couloirs où l'on se promènera à l'aise; du foyer on aperçoit la Forêt-Noire, bien entendu.

L'Allemagne réclame pour ses maîtres la première soirée. C'est le *Freyschütz* qui ouvrira la scène des représentations. Après ce premier hommage au génie allemand, le théâtre de Bade deviendra la propriété nationale des arts universels.

Maître Hector Berlioz représentera le premier l'art français. *Béatrix et Bénédict*, paroles et musique de M. Berlioz, sera interprété dans la soirée du 9 août par une troupe d'élite dont M. Montaubry est le colonel. *Le Chien du jardinier*, d'Albert Grisar, servira d'ouverture à l'opéra inédit.

Les promeneurs s'arrêtent souvent devant une petite maisonnette de Lichtenthal pour écouter les admirables morceaux d'opéra que l'hôte du chalet exécute sur le piano.

C'est là qu'Ernest Reyer, installé en pleine forêt, termine en ce moment pour le théâtre de Bade son opéra d'*Érostrate*, deux actes de Méry et Pacini. Première représentation le 18 août. Vous y serez, mon cher Directeur, et vous constaterez un très-grand succès, je vous le promets.

L'opéra français et l'opéra allemand de Karlsruhe nous feront ensuite attendre patiemment l'arrivée de la comédie, qui apportera dans son bagage le répertoire ancien et le répertoire contemporain. Je cite parmi les ar-

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



19967

— Mille tonnerres!... on se bat là-bas... et sans moi!... ah! si j'avais seulement cinquante ans de moins et une jambe de plus!...



19968

— Vous vous rappellerez que vous m'avez toujours vu marcher dans le sentier de l'honneur... et des vertus militaires... et vous direz : Papa ne nous a laissé que ça... mais ça y est!

tistes, MM. Bressant, Lafont, Samson, Monrose, Berton, mesdames Arnould-Plessy et Maria Delaporte.

Deux comédies inédites :

La Mouche, deux actes de madame la comtesse Dash;

Le Piége, un acte de M. Paul d'Hormoys.

Je ne vous parle ni des courses ni des chasses. On sait que le turf d'Iffezheim réunit les gentlemen-riders de toutes les nations, et que le gibier abonde dans la Forêt-Noire.

J'allais oublier un troisième opéra-comique inédit, *la Neuvaine*, interprété par MM. Crosti, Monjauze, Guerrin et mademoiselle Girard.

Voici le programme exact, mon cher Directeur! Je le tiens de M. Mévil, l'aimable secrétaire général du théâtre de M. Bénazet. Je vous le transmets tel quel. La saison commence, et il faut bien que le *Journal amusant* prévienne ses lecteurs des plaisirs qui leur seront offerts cette année à Bade.

Ce premier devoir rempli, ils nous demandent de les entretenir de la société badoise, des causeries et des mots qu'on entend dans les salons.

Je ne suis certes pas le premier à dire que Bade est une campagne parisienne. La causerie française est là en été, et la chronique parisienne se fait à peu près dans la Forêt-Noire depuis le mois de mai jusqu'au retour de l'hiver.

Les chroniqueurs parisiens seront à leur poste à tour de rôle, et nos lecteurs me sauront gré de les tenir au courant du mouvement artistique de Bade.

C'est pourquoi, mon cher Directeur, je vous engage à réserver dans le *Journal amusant* quelques colonnes spécialement destinées au féerique pays badois. Le nouveau théâtre est, je vous l'affirme, un petit bijou, mais je m'abstiens de toute description de la salle pour vous laisser la surprise au mois d'août. La soirée d'inauguration sera des plus brillantes, tout Paris y sera convié et s'empressera de répondre à cette invitation.

Et sur ce, mon cher monsieur Huart, j'envoie cette lettre à la poste, et je redeviens un simple canotier des bords du Rhin. Je passe le fleuve pour aller faire une visite au roi de Prusse à Stolzenfels; le roi n'y étant pas, je suis sûr d'être fort bien reçu par le portier.

Bien à vous,

Albert Wolff.

LES TIREURS DE FEU D'ARTIFICE.

Si je disais que notre siècle dégénère, je ne ferais que répéter ce que mille philosophes ont dit avant moi.

Mais je ne cherche pas à rallumer la lanterne de Diogène pour me mettre en quête d'un homme.

Le monde n'est pas plus dégénéré de notre siècle qu'il y a mille ou deux mille ans. Seulement nos contemporains aiment à faire plus de bruit encore que par le passé.

C'est à qui fera parler le plus de lui, et pour en arriver là tous les moyens semblent bons.

Chacun, pour attirer l'attention du public, veut lancer sa fusée ou faire éclater son pétard.

Maintenant nous devons vous montrer les Ruggieri modernes, et ils sont nombreux.

Nous avons d'abord

L'écrivain artificier.

Quand un auteur, journaliste ou brochurier, a travaillé pendant une vingtaine d'années sans parvenir à faire parler de lui, on conçoit sa mauvaise humeur.

Alors, que fait-il pour que son nom, jusque-là fort obscur, soit dans toutes les bouches?

Mon Dieu! une chose fort simple. Il écrit un livre dans lequel il abîme tout le monde.

On lui envoie des témoins, il a des procès : — peu lui importe. Tout Paris parle de lui, son nom est dans tous les journaux, c'est ce qu'il demandait : ses vœux sont exaucés.

Il a tiré son feu d'artifice.

Le feu d'artifice de la biche.

— Je suis très-ennuyée, dit une petite dame à une de ses amies, autre dame non moins petite.

— Tes fournisseurs ne veulent plus te faire crédit?

— Ce n'est pas pour cela.

— Pourquoi alors?

— Je remarque que mes adorateurs me négligent singulièrement; aux courses, on ne fait guère attention à moi.

— Veux-tu que je te donne un conseil?

— Certainement.

— Vends ton mobilier.

— J'y songeais.

Pour ces dames, vendre son mobilier est leur plus merveilleux feu d'artifice.

Le feu d'artifice des millionnaires.

« La richesse ne fait pas le bonheur », ont dit plusieurs philosophes — sans le sou.

Seulement quand on a des millions à sa disposition, on peut plus que tout autre se permettre de tirer des feux d'artifice.

HIÉROGLYPHES DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



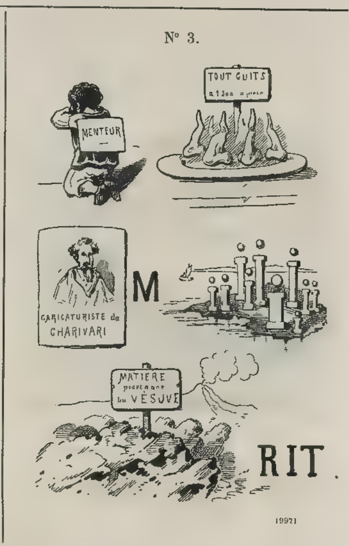
11919

N° 2.



11970

N° 3.



11971

— Tiens, il me vient une idée, se dit un millionnaire qui s'ennuie de voir que Paris ne s'occupe plus de lui depuis quelque temps, il me vient une idée que je crois parfaite.

Le prince Machinskoff étonne tout Paris par ses largesses. Je suis tout aussi riche que lui, et je ne sais pas pour quelle raison ce prince éclipserait ma renommée de grand dépensier.

Alors le lendemain on lit dans tous les journaux que le baron X... a donné un superbe collier en diamants à mademoiselle Z..., actrice du théâtre des Variétés.

La chronique prétend que ce collier a coûté plus de quatre cent mille francs.

Paris entier s'entretient de ce magnifique cadeau.

Et le baron X... est proclamé un Ruggieri sans rival.

Aussi ne regrette-t-il pas d'avoir dépensé quatre cent mille francs.

Mademoiselle X... regrette encore moins que lui qu'il les ait dépensés.

LE POLITIQUE ARTIFICIER.

Il y a différentes sortes de politiques artificiers. D'abord ceux qui écrivent des brochures en affirmant qu'ils ont trouvé une solution aux questions les plus difficiles.

Mais presque toutes les pièces de ces artificiers font long feu.

Le politique vraiment artificier est celui qui à toute occasion change de parti et de couleur.

Ce parfait Ruggieri apparaît au milieu de feux de Bengale tantôt blancs, tantôt rouges, tantôt verts, etc., etc.

On regarde cet habile artificier, mais on ne l'estime pas.

Cela ne lui importe guère. Il a fait lever le nez aux curieux : c'est ce qu'il demandait.

AUTRES RUGGIERI.

Nous avons aussi le...

Non, je m'arrête là, car s'il fallait citer tous ceux qui tirent des feux d'artifice, je crois que la série serait trop longue, pour ne pas dire inépuisable.

A. Marsy.

CAUSERIES.

Le fait est qu'il y avait bien longtemps qu'on n'avait ouï parler de comète.

L'astronomie, défaite en la personne de M. Babinet, a tenu à prendre sa revanche en la personne de M.....

Je ne me rappelle plus son nom. Seulement c'est un savant Alsacien.

Lequel nous annonce une comète merveilleuse de beauté pour les environs du 25 juin.

L'inventeur a si bien foi dans son invention qu'il est déjà en train de lui chercher un nom.

* *

On a déjà, et à juste titre, protesté contre la malheureuse idée qu'ont eue les architectes, en annexant aux nouveaux théâtres de la place du Châtelet boutiques et appartements.

Ce n'est certes pas moi qui irai jamais demeurer là. A moins qu'il ne m'arrive ce qui est advenu à un Anglais cette semaine.

L'insulaire peu au courant de la situation et voyant un écriteau portant :

BUREAU DES LOCATIONS

s'imagine que le théâtre est déjà ouvert.

Il entre.

— Pardon, monsieur...

— Monsieur vient pour une location?

— Oh! yes!

— De quel genre?

— De première...

— Au premier étage?

— Oh! yes!

L'Anglais tenait à être bien placé.

— C'est deux mille francs.

— Deux mille francs!... Vous, beaucoup fort filou! .. Deux mille francs!... Parce que je suis étranger!...

Et le voyageur britannique a écrit au *Times* pour se plaindre des exactions éhontées d'un théâtre qui veut louer deux mille francs une première loge.

Pourvu que ce conflit n'amène pas une nouvelle complication européenne!

* *

Je parlais tout à l'heure de l'ingénieuse idée des architectes qui ont méconnu les lois les plus simples de la précaution en environnant leurs salles de maisons parasites.

La critique de cette étrange construction a, ce me semble, été faite de la façon la plus candidement vraie par un bon bourgeois qui passait avec son épouse.

Tous deux contemplaient les édifices mal venus.

— Quelle singulière idée! dit sa femme. Pourquoi ces voisinages inutiles?...

— Ma chère amie, répondit naïvement le bourgeois, les architectes auront voulu faire la part du feu!

* *

Et voilà que ce mot m'en rappelle un autre... un cousin germain.

Ça ne sort pas de la famille. Il s'agit encore de théâtres.

Un des millions d'abus qui règnent en souverains dans ce monde, c'est l'audace toujours croissante des prétentions artistiques.

Le moindre cabotin cabotinant se croit le droit d'exiger des primes qui auraient fait vivre Talma pendant trois semaines.

De là, pour les directeurs, la presque impossibilité d'équilibrer leurs finances.

J'assistais un soir chez l'un d'eux aux comptes de la représentation.

La recette avait été belle en bloc, mais je vis le directeur infortuné prélever sur son tout une foule de sommes partielles qu'il enveloppait soigneusement dans des carrés de papier.

Et piqué par la curiosité :

— Que diable faites-vous là?...

— Hélas! répliqua-t-il avec un soupir... je fais la *part des feux*.

* *

— Oui, mon cher, ce pauvre X... n'a pas eu de chance.

— Bah! il paraissait si heureux de son mariage.

— C'est toujours comme cela avant le *oui* fatal.

— Il exaltait les charmes de sa future.

— Voilà justement ce qui est la cause de la discorde; les charmes étaient frelatés. Le soir, quelle n'a pas été sa douleur, quand il a vu le teint de roses de madame se lézarder sous l'action des quadrilles! Ses plâtres n'étaient pas solides.

— Eh! mon Dieu!

— Si bien que maintenant il plaide en séparation.

— Il aurait plutôt dû plaider en *réparation*, d'après ce que tu me contes.

*
* *

Le docteur L... est une des notoriétés de la quatrième page.

Il a lancé je ne sais combien de remèdes plus ou moins secrets. Son dernier spécifique est un baume pour la goutte. — Rien du marron d'Inde!

Le baume antigoutteux, préconisé, tympanisé, a si bien fait, que les clients affluent chez le docteur L....

Mais, ô ironie du hasard! le docteur vient d'être pris lui-même d'un accès de goutte terrible!

La maladie étant remontée dans l'estomac, le docteur L... a failli succomber.

Revenu tant bien que mal à la santé, son premier soin a été de demander à son neveu, jeune médecin aussi, quel remède on lui avait administré.

— Dame! mon oncle, tout d'abord de votre fameux baume....

— Ah! monsieur, a interrompu le docteur avec dédain, je vous avais pris jusqu'ici pour un garçon intelligent!

*
* *

Qui écrira jamais les mystères de la garde-robe d'un bohème?

L'article linge mériterait notamment un chapitre tout spécial.

A celui qui rédigera l'ouvrage en question, j'offre comme annexe au chapitre susdit l'exclamation suivante.

Un bohème recevait sa blanchisseuse.

— Comment, madame, vous me rapportez ma batiste dans de tels états!...

— Monsieur, votre linge s'en va, ce n'est pas ma faute.

— Il fallait le réparer, remettre des boutons à mes chemises.

— Soit! mais je ne peux pourtant pas remettre des chemises à vos boutons! PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 339. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 28 Juin.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LES JOURNAUX ET LEURS LECTEURS, — par DARJOU.



19972

De l'esprit, de la sottise, des erreurs, des vérités, des injures, des éloges, du mal, du bien, du faux et du vrai, fortes pensées et calembours idiots, voilà ce que recherche l'abonné, et ce qu'il faudrait qu'on inventât si ce qu'on nomme les *organes de l'opinion publique* n'existait pas.

LES JOURNAUX ET LEURS LECTEURS, — par Darjou (suite).



19973

SOUS LES MARRONNIERS DES TUILERIES. — Le seul endroit à Paris où un homme sérieux puisse s'instruire en prenant le frais.



19974

Quand on n'a pas de quoi.....



L'abonné du soir. 19975



Journal des Modes : « La marquise de X... avait au dernier *raout* du comte » de C... une toilette!..... » Connu, encore une façon d'Alexandrine.

LES JOURNAUX ET LEURS LECTEURS, — par DARJOU (suite).



19977

LE JOURNAL DES CHASSEURS.

— Allons, bon, encore un accident!...



19979

CELUI QUI NE REÇOIT SON JOURNAL QU'EN TROISIÈME MAIN.

— Que le diable emporte madame Plumet, elle a encore coupé le feuilleton.



19978

ENTRE MARCHANDS.

— Combien as-tu d'*Opinion?*
— Moi, je n'en ai plus; seulement il me reste encore une *Patrie.*



19980

LE COURS DE LA BOURSE.

— Cinquante centimes de hausse!...



19981

La Semaine des Enfants, la tranquillité des parents.

LES JOURNAUX ET LEURS LECTEURS, — par DARJOU (suite).



Ce que nos petits-neveux appelleront un petit journal.



— Ah ! qu'elle est bonne !



— Il est condamné, c'est vrai; mais, cher maître, quelle belle plaidoirie !



19983

— Oserai-je vous prier, monsieur le concierge, de vouloir bien me monter mon journal, quand il vous plaira de l'avoir terminé ?



Deux abonnés convaincus.

LES JOURNAUX ET LEURS LECTEURS, — par Darjou (fin).



19987

Moniteur de l'Armée.

— Le capitaine X... a permuté....., le lieutenant Z... demande à permuter..... Je permute, tu permutes, etc., etc.



19988

Collectionnant le *Moniteur*.



19989

Quand les nouvelles ne sont pas intéressantes.



19990

TYPE PERDU.

Demandez c' qui vient de paraître.....

LA VENGEANCE DE SAINT MÉDARD

OU

LE SAVANT INNOCENT ET PERSÉCUTÉ,

COMÉDIE AUSSI AQUATIQUE QUE FANTAISISTE.

PROLOGUE.

(*Chez saint Médard.*)

Dans un coin un gigantesque arrosoir et tout ce qu'il faut... pour asperger. Des faisceaux de parapluies ornent les murailles.

Un baromètre indique *tempête* en permanence.

Saint Médard dialogue avec un confident :

— Tu sais que c'est demain ma fête?

— Qui pourrait l'oublier?

— Je ne sais pas encore au juste quelle décision je prendrai à cette occasion... Pluie ou sécheresse? si je tirais à pile ou face?... Non, regardons plutôt sur terre ce qui se passe...

(*Il plonge son coup d'œil sur nos bas-fonds.*)

— Hein!... qu'ai-je aperçu?... Une lorgnette braquée dans ma direction... Un mortel ose chercher à pénétrer les secrets de mon intérieur... Le téméraire est installé dans un bâtiment très-laid... C'est l'Observatoire... Il marmotte entre ses dents... C'est un savant...

Après la leçon que j'ai donnée à Babinet, il y a deux ans!... recommencer cette plaisanterie audacieuse!...

Nous verrons bien... Mon parti est pris... Passe-moi mon arrosoir... Compte un, deux, trois...

CROQUIS PARISIENS, — par GIRIN.



19991

— Pardon, madame, si je ne danse pas.....; mais j'ai d'affreuses crampes.....
— D'estomac.....



19992

— Vous sortez beaucoup depuis quelque temps.
— Ça prouve que je rentre souvent.

Au troisième coup, je verse...

Ah! pauvre petit savant!... nous allons rire!...

(*Le confident et saint Médard exécutent un solo d'arrosoir rehaussé des plus brillantes variations... de température.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Chez le savant.*)

M. Coulvier-Gravier — c'est lui — vient de rentrer :

— Je reviens de l'Observatoire, où j'ai observé ; consignons ici le fruit de mes observations. Car je ne suis pas comme beaucoup de mes collègues, moi! quand je vais à l'Observatoire, c'est pour observer!

(*Il prend une plume et écrit.*)

« De toutes ces considérations, il résulte pour nous une certitude, à savoir que l'année 1862 sera remarquable par la sécheresse.

« La proportion sera d'environ vingt centièmes pour les jours secs.

» Le sol se crevassera, le soleil brillera et brûlera.

» Pas une goutte d'eau ne.... »

La Laforêt de M. Coulvier-Gravier entrant :

— Msieu! msieu!

— Qu'y a-t-il?

— Il pleut à verse!... De sorte que, je crois, vous feriez bien de modifier le sens de votre grand travail sur la sécheresse... C'est aujourd'hui la Saint-Médard ..

— Que m'importe!...

(*Il recommence à écrire.*)

— Pas une goutte d'eau... etc., etc...

Maintenant, allons à l'Académie!

SCÈNE II.

A l'Académie des sciences.

M. Coulvier-Gravier fait sa petite communication.

Tous les membres de l'assemblée sont assis sur leur chaise curule.

— En conséquence, messieurs, lit l'auteur, je crois pouvoir affirmer que l'année 1862 sera par sa sécheresse...

En ce moment, un ricanement strident interrompt le lecteur.

Tous les académiciens se retournent. On aperçoit M. Babinet qui entre ruisselant de pluie en s'écriant :

— La sécheresse!... ah! ah! ah!... En voulez-vous de la sécheresse?...

(*Il se secoue et éclabousse tous ses voisins.*)

— En voilà de la sécheresse!... Ah! ah! ah!... on s'est moqué de moi parce que mes prédictions avaient fait four. Je suis bien aise qu'un autre ait pris ma succession... Je vais donc avoir ma revanche!...

— La sécheresse!... ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!... ah!...

Le président invite M. Coulvier-Gravier à continuer et M. Babinet à se taire; mais, ô stupeur! tous deux viennent de disparaître soudain.

L'autre s'est élancé à la poursuite de l'un.

SCÈNE III.

(*Chez M. Coulvier-Gravier.*)

L'honorable savant est seul ou se croit seul. Il en profite pour se laisser aller au soliloque :

— Cet homme m'a fait froid!...

Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé,

Lorsqu'il a secoué ses vêtements ruisselants, j'ai tressailli et frémi!

Aurait-il dit vrai?... Un four, messieurs!... un four!...

(*Il ouvre la fenêtre.*)

Il y a cent soixante-dix-neuf heures qu'il pleut à peu près sans discontinuer. Le vent est aux averses. Le baromètre aspire à descendre et ne le peut plus, car il a franchi les dernières limites de la descente.

Mon Dieu! que je souffre!... c'est l'angoisse... (*Il éternue.*) Aatchum!... ou l'humidité qui m'enrhume.

L'humidité! le froid! le rhume!... Quand dans mon rapport j'annonçais la sécheresse perpétuelle!

(*Une voix du dehors*) Ah! ah! ah! ah! ah!.... Ah!...

— Ciel!... le rire de Babinet!... Mon Dieu, que je souffre donc!... (*Il éternue derechef.*) Aatchum!... Décidément, c'est le rhume!

SCÈNE IV.

On a frappé à la porte du savant, qui a crié : *Entrez!* comme un simple mortel.

Un homme pénètre.

Il a l'air effaré, une veste blanche et un bonnet de coton.

— M. Coulvier-Gravier?...

— C'est moi, monsieur.

— Ah! c'est vous!... ah! c'est vous!... Le voilà donc celui qui est la ruine de mes biftecks et la désolation de mes fricandeaux!

— Moi!

— Oui, vous... N'avez-vous pas écrit et fait imprimer dans tous les journaux que la sécheresse de 1862 serait fameuse dans la postérité?... Et je l'ai cru, moi, un homme sérieux, moi, un restaurateur. J'ai ajouté foi aux billevesées d'un regardeur d'étoiles!... mais ça ne se passera pas ainsi. Voilà cinq dimanches que je dépéris... Le dernier, qui était hier, il m'est resté pour compte soixante-dix francs de rosbif et cent vingt-sept francs de raie au beurre noir... Perfide, vous devez pourtant savoir si la raie au beurre noir aime à attendre...

Je suis écorché, ruiné, enfoncé!...

Et c'est lui qui a tout fait!... Mais nous plaiderons!... vous serez condamné à m'indemniser de mes pertes. Je produirai mes témoins!... mes cent vingt-sept francs de marée!...

Et j'obtiendrai mille écus de dommages-intérêts... Nous nous reverrons, monsieur le savant!...

Pendant que le gargotier sortait, le ricanement fatal retentit encore dans l'escalier.

SCÈNE V.

On a frappé une seconde fois.

— Entrez, a crié de nouveau M. Coulvier-Gravier d'une voix défaillante.

— Mille bastingages!... fait le nouvel arrivant, un lapin à chapeau ciré; où qu'il est le savant, que j'en mange!...

— Plaît-il?

— Vingt-cinq mille fonds de bois!... on ne fait pas poser les gens comme ça.

— Mais, monsieur...

— Silence!... Pourquoi promets-tu de la sécheresse à

L'ESPRIT DES BÊTES, — par G. Randon.



19993

— Je ne suis qu'un pauvre animal, mais il y a des moments où je ne voudrais pas échanger ma dignité de chien contre celle du roi de la création.... Moi, quand j'n'ai plus soif, je cesse de boire!



19994

— Parce que je mange tout simplement la viande crue tandis qu'il la fait cuire, voilà donc ce qui autorise l'homme à me traiter de bête féroce!

des malheureux à peine remis de la crise de 1860, et ça pour se moquer d'eux!... Pas un baigneur en deux mois!... Il faut que j'en casse un peu, du savant... Non! une idée... Vous allez venir vous baigner...

— Ciel! par cette température?

— Raison de plus!... Ça donnera l'exemple aux autres.

— Mais je gèlerai!

— C'est à désirer... ça vous apprendra à induire en erreur le pauvre monde avec vos prophéties de malheur...

— Grâce!...

— En avant et pas de réflexion!...

— Je...

— Non! Au fait, j'aime mieux demander dix mille francs de dommages-intérêts. Je vais au Palais.

Et on entendait toujours le ricanement fatal dans l'escalier.

SCÈNE VI.

M. Coulvier-Gravier, brisé par tant de secousses, est plongé dans un abattement voisin du désespoir.

Tout à coup, et comme un tourbillon, une vieille femme entre chez lui.

— Ah! le scélérat!... le brigand! le pendard!... Ma fille! ma pauvre fille!... ma malheureuse Elvangina!

(*Apercevant M. Coulvier-Gravier.*)

C'est toi, monstre, qui es cause de tous nos chagrins!... Un ange! un ange comme un oiseau!... qu'on peut dire que je me suis saignée aux quatre membres pour lui inculquer la musique!... Elle avait un engagement superbe! homme pervers!... Deux cents francs par mois et trois grogs chauds par soirée... aux Champs-Élysées, dans un café concert!... Elle partait pour la gloire, et du pied gauche encore!... Elle aurait chanté devant du beau monde, là... Sans doute un boyard nous aurait entendue, aimée, épousée!...

Et on nous a remerciée hier! parce qu'il pleut, contrairement à tes prédictions, astrologue ensorcelé!...

Mais tu ne périras que de ma main!... je vais te jouer de la guitare jusqu'à ce que mort s'ensuive.

M. Coulvier, sous le coup de cette menace, était tombé à genoux.

— Pitié!... murmurait-il; je jure de ne plus prophétiser!

— Enfin, s'écria la vieille en jetant au loin sa perruque et son bonnet, je suis vengée!... Vous avez aussi reconnu votre four. Touchez là, collègue.

— Babinet! s'écria M. Coulvier en reconnaissant avec stupéfaction son rival.

— Oui! Babinet!... c'est moi qui ai préparé ma revanche, moi qui vous ai amené à humilité, moi qui ai tout fait...

(*Saint Médard à la cantonade.*)

Comment! voilà qu'il se vante d'avoir fait pleuvoir.... Voilà qu'il s'attribue le mérite de ma vengeance!... Fatiguez-vous donc à arroser!... moi qui en ai des crampes!... Oh! les savants! les savants!...

Pierre Véron.

LES TRANSES D'UN PROPRIÉTAIRE
DU BOULEVARD SÉBASTOPOL.

I.

Un propriétaire se promène avec agitation dans son cabinet de travail.

— Voilà bientôt quatre ans que j'ai fait construire cette maison, et sur cinq appartements qu'il y a à louer, un seul est occupé, c'est celui que j'habite.

C'est atroce, atroce, atroce!

Outre ces quatre appartements, il y a encore deux énormes boutiques à louer.

Et personne ne daigne même visiter mon immeuble.

Dois-je diminuer mes loyers? Oh! non, plutôt mourir!

Il y a une chose qui me console, c'est que mes collègues ne sont pas plus favorisés que moi.

Je vois à chaque porte deux ou trois écriteaux.

Si je suis ruiné en même temps que mes autres confrères, quelle belle avance!

Il faut avouer pourtant que je fais de plus mauvaises affaires qu'eux, car quelques-uns, pour ne pas dire presque tous, ont loué leurs magasins à des saltimbanques qui montrent des animaux.

Ainsi, à droite, il y a un crocodile; à gauche, un lion; en face, un veau à deux têtes; plus loin, une famille de serpents.

Si j'avais voulu, moi aussi, j'aurais pu louer mes deux boutiques au jour le jour pour qu'on y logeât des animaux savants.

Beaucoup de saltimbanques m'ont déjà fait de superbes propositions, mais j'ai toujours refusé.

Avoir des bêtes dans ma maison, jamais!... Cependant si.....

II.

Le concierge arrive.

— Monsieur le propriétaire, dit-il, un homme qui montre un phoque savant vous fait demander si vous acceptez sa proposition.

— En effet, il est déjà venu hier, et je lui ai répondu que je réfléchirais. Père Plumeau, me conseillez-vous de louer mon magasin à ce saltimbanque?

— Dame! oui, monsieur, je vous le conseille, puisque les autres propriétaires le font. Ce saltimbanque a l'air d'un honnête homme, et son phoque est fort gentil... on dit même qu'il est très-savant.

— Je consens à lui louer ma boutique, mais sitôt qu'il viendra un locataire dans ma maison, je lui donnerai congé.

— C'est entendu.

III.

UN MOIS APRÈS.

Un homme vêtu d'une grande redingote râpée vient trouver le propriétaire.

— Monsieur, je désirerais savoir si vous voulez louer votre premier?

— Certainement : il coûte six mille francs. Ce prix convient-il à la personne par laquelle vous êtes envoyé?

— Mais c'est pour moi.

— Pour vous?

— Oui, je voudrais le louer à la journée pour montrer un lion. J'avais d'abord l'intention de prendre une boutique, mais je n'en ai pas trouvé une seule. Alors je me suis décidé à me mettre en chambre. Je collerai des affiches à la fenêtre, et le public viendra tout de même.

— Je me suis promis de ne plus louer à aucun animal.

— Oh! monsieur, faites exception en ma faveur, je vous en supplie.

— Quel âge a votre lion?

— Quinze ans.

— Très-bien! car je dois vous prévenir que je ne veux pas d'enfants dans ma maison.

— Je conçois ça.

— Est-il propre?

— Plus propre que vous et moi.

— Je consens à vous louer à partir de demain. Mais dès qu'il viendra un locataire, vous partirez.

IV.

DEUX MOIS APRÈS.

Le propriétaire fait mille salutations à un Indien qui lui a demandé à voir l'appartement du second.

— Votre logement me convient, dit l'Indien, il pourra contenir beaucoup de monde.

— Oui, vous pourrez donner de grands bals.

— Je ne vous loue pas cet appartement pour donner des bals, mais afin d'exhiber plusieurs serpents à sonnettes que je charme.

— Est-ce possible!

— Cela doit vous être indifférent, puisque vous avez déjà deux montreurs d'animaux dans la maison.

— Cependant...

— Ne faites pas de difficultés, nous partagerons les recettes, et mes serpents feront courir tout Paris.

— Au fait, se dit le propriétaire, pourquoi n'accepterais-je pas? Les personnes, en venant voir ce spectacle, pourront visiter ce logement et elles le loueront peut-être si elles le trouvent à leur convenance.

V.

TROIS MOIS APRÈS.

Le propriétaire prend connaissance d'une lettre qu'on vient de lui remettre.

— Voici encore une personne qui me demande mon troisième étage pour y installer un ours blanc.

Sapristi! si cela continue, ma maison entière va être occupée par des bêtes. Ce sera l'arche de Noé.

Au fait, je ne dois pas m'en plaindre, car ces bêtes payent régulièrement tous les matins leur loyer. De cette façon, ma propriété me rapporte d'assez jolis intérêts.

Mais quand j'ai fait construire cette maison, je ne pensais pas qu'elle deviendrait un jour une succursale du Jardin des plantes.

Je vais répondre à l'ours blanc qu'il pourra emménager demain.

VI.

QUINZE JOURS APRÈS.

Le propriétaire chiffonne avec rage une enveloppe.

— Je devais m'y attendre! murmure-t-il.

Et il se remet à lire une adresse dont voici la teneur :

A Monsieur
Monsieur Cascadet,
directeur d'une ménagerie,
Boulevard Sébastopol.

Il déchire alors cette enveloppe.

— Être appelé montreur de bêtes! est-ce assez humiliant? Mais je suis bien décidé à ne plus louer mes autres appartements à des saltimbanques.

Que dis-je? il ne me reste plus une seule pièce vacante!

Je n'ose pas envoyer congé à mes locataires, ils le refuseraient. Et l'ours blanc n'est pas aimable, j'en ai peur, je l'avoue : aussi ai-je bien garde de le contrarier.

Ah! je suis un propriétaire bien malheureux!

VII.

Il est minuit, M. Cascadet est couché, mais son sommeil est très-agité; il rêve sans doute crocodile ou serpent à sonnettes.

M. Cascadet est tout à coup réveillé en sursaut, on frappe à sa porte à coups redoublés.

Il va ouvrir, l'Indien du second arrive l'air tout effaré.

— Qu'avez-vous donc? lui demande le propriétaire.

— Je suis bien inquiet, répond l'Indien.

— Que vous est-il arrivé?

— Bibi s'est sauvé.

— Qui est-ce, Bibi?

— Mon serpent boa.

— Et vous ne savez pas où il s'en est allé?

— Non, voilà ce qui m'épouvante. Cependant j'espère qu'il est monté ici.

Le propriétaire tremble de tous ses membres.

— Vous êtes rassurant!

On cherche partout Bibi, et on le trouve blotti dans la cheminée.

Le propriétaire tombe en syncope. (*Tableau final.*)

ADRIEN HUART.

CANCANS.

⁂ Les voyages en train de plaisir s'organisent. Rarement les Parisiens ont été aussi à même de se transformer en touristes pour des prix modérés.

Si vous aimez les trains de plaisir, on en a mis pour partout, Londres, le Havre, Dieppe, etc.

Faites dix pas sur le boulevard, et vous rencontrez sept ou huit boutiques offrant aux passants des affiches de *semaine à Londres*, de *bains de mer à bon marché* et autres folichonneries voyageuses.

L'autre jour, un de mes amis est invité à un enterrement.

Il se rend au lieu mortuaire. Devinez ce qu'il y avait sur la porte?... Une enseigne portant ces mots :

VOYAGE D'AGRÉMENT.

Mon ami n'a pas suivi le convoi.

⁂ Un jeune assassin surpris par des gendarmes dans l'exercice de ses fonctions...

— Vous venez, lui dit l'agent, de tuer un individu... Je vous arrête.

— C'est votre droit.

Conduit devant le juge de paix, il subit un interrogatoire.

— Vous reconnaissez avoir assassiné ce monsieur?

— Je le reconnais.

— Qui vous a porté à commettre cet assassinat?

— L'espoir d'être exécuté.

— Comment! fait le juge surpris.

— Oui... j'ai à parler à Dumollard...

ERNEST BLUM.

Les Marchands de santé. Tel est le titre d'un volume inédit de notre collaborateur Pierre Véron. Ce livre, qui paraît aujourd'hui chez Dentu, est un ouvrage fantastique, satirique et humoristique à travers le monde des charlatanismes et des ridicules médicaux, sans compter ceux qui, chemin faisant, reçoivent leur part de raillerie.

Nous rendrons prochainement compte de cet ouvrage, appelé à un grand succès de gaieté et de fantaisie.

Un second album de CHAM sur l'EXPOSITION DE LONDRES vient d'être mis en vente chez Hautecœur-Martinet, rue de Rivoli, 172. — Cet amusant petit album renferme, comme le précédent, soixante vignettes, et coûte seulement 1 franc; il n'est pas un touriste partant pour Londres qui ne doive faire emplette de ce spirituel guide du visiteur de l'Exposition universelle.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. La coupe deux lavis baie couverte de mi L selle an fend KI les fleurs, aile omenbo L œuf I L.

La coupe de la vie est couverte de miel,
C'est l'enfant qui l'effleure, et l'homme en boit le fiel.

N° 2. Ile S R teints main tenant queue la ter porte des os meud puits plus deux six milans.

Il est certain maintenant que la terre porte des hommes depuis plus de six mille ans.

N° 3. Le menteur nez cuits Cham M île d' I lave RIT.
Le menteur n'est pas cru quand même il dit la vérité.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 340. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 5 Juillet.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

UNE VISITE A LA COLLECTION CAMPANA, — par Henri Oulevay.



1909.

Cette rarissime collection, que couronne un casque couronné et qu'enjolivent près de dix mille pots tant à beurre qu'étrusques, eût été rêvée par M. Prudhomme, si, comme il le disait à quelques amis, il lui eût été donné d'avoir l'honneur de la pressentir.

Il y a là, outre ces dix mille pots : deux cents tableaux, sept cents majoliques, cinq cents bronzes, près de cent cinquante pancartes défendant de toucher aux objets exposés, deux cents bustes, un tas de terres cuites et une innombrable quantité de morceaux de verre cassé du plus grand prix.

Qu'il nous soit permis de jeter, en batifolant, une lumière vive et quelques aperçus critiques bien sentis au milieu de ces trésors. Universaliser l'amour de la potichomanie antique et éclairer les populations en tripotant la ferraille avec soin, telle est la mission que nous nous sommes imposée.



19996

FRAGMENTS DE PEINTURES ÉTRUSQUES PROVENANT DE FOUILLES FAITES SOUS LES BUTTES MONTMARTRE, PAR M. PINCEBOURDES.

(M. Pinceboürdes, que nous avons le plaisir de connaître, n'était chargé d'aucune mission archéologique, comme on pouvait le croire ; c'est en cherchant des lézards qu'il mit la main sur ces précieux vestiges, il en bénit encore le ciel à l'heure qu'il est.)

Ces fragments étrusques très-bien conservés pour leur âge, et prouvant chez ce peuple une fabrication et un commerce de pots aussi insensés qu'impossibles à décrire, nous ont paru expliquer parfaitement l'énorme quantité de pièces et de morceaux admirables du musée Campana. Aussi, n'avons-nous point hésité à les reproduire et à les placer en tête de cette série de dessins, ils y répondront mieux que nous ne pourrions le faire nous-même à ces gens réalistes et mal intentionnés, toujours là lorsqu'il s'agit de trouver un cheveu dans une sauce, ou des contrefaçons et des imitations dans les collections les plus renommées.



19997

(COLLECTION PINCEBOURDES. — *Fragment.*)

Ayant fait moins de confitures qu'ils ne pensaient, des Étrusques se débarrassèrent de leurs pots en les enfouissant sous terre, et posent ainsi, sans s'en douter, la première pierre de l'histoire de l'art.

19998

— Vois, chère amie, ou plutôt contemple ce casque couronné! car, à moins que le subalterne chargé de son entretien ne se le soit mis sur la tête plaisamment ou pour satisfaire un orgueil déplacé et coupable, il n'a dû être porté que par un ou plusieurs souverains, les têtes couronnées ayant seules le droit de porter des couronnes.



19999

LE TOMBEAU LYDIEN, OU M. ET Mme DENIS.

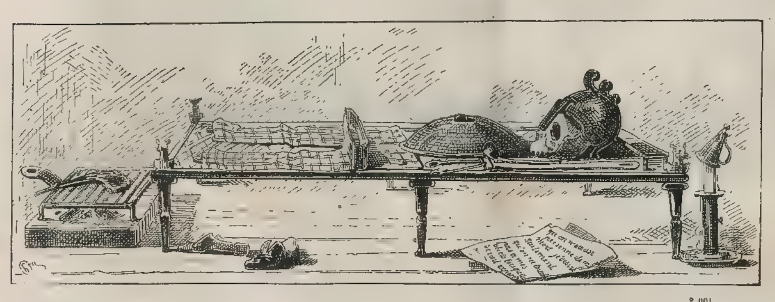
Eh quoi! vous ne me dites rien?
Mon ami, ce n'est pas bien . ..



20000

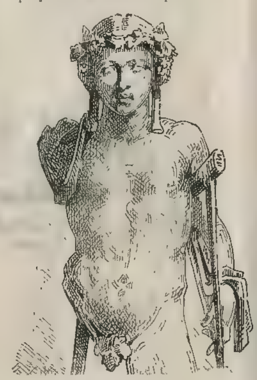
LES TOMBEAUX ÉTRUSQUES.

Ce n'est pas très-remarquable, mais on nous assure que considérés au point de vue de l'histoire de l'art, ces bonshommes là sont des perles valant leur pesant de Vénus de Milo. Et puis, après tout, si vous trouvez qu'ils ne valent pas cher, qu'est-ce que ça vous f...? ils ne sont pas à vendre.



2.001

Lit funéraire, dit le Livret; tel n'est pas notre avis; et, au risque d'être accusé de vouloir faire du pathétique quand même, nous affirmons avoir vu les restes d'un guerrier, brave jusqu'à la témérité, Étrusque jusqu'à plus ample information, et imprudent jusqu'à faire cuire des côtelettes sur le gril sans avoir la précaution d'ouvrir les fenêtres, — ce dont il est mort asphyxié.



20002

LE BACCHUS A JAMBE DE BOIS.

Cet antique n'est pas beau, c'est vrai! mais il a souffert, et il n'en a pas fallu davantage pour le rendre intéressant auprès de MM. les chirurgiens du Musée, qui se sont surpassés dans la confection de sa jambe de bois.



200 3

Cette pancarte n'est cer ainement pas faite pour vous ou moi; elle n'a mission, sans doute, que d'avertir certaines personnes b'en placées, de ces gens qui se croient tout permis sous prétexte qu'ils ont — le bras long — comme on dit. Ainsi placée, cette pancarte n'est plus une simple pancarte, elle se transforme et devient une noble pensée!



20004

LE PÈRE BESCHEPOIS, CULTIVATEUR A CLAMART, ET SA FAMILLE, ÉGARÉS EN ÉTRURIE.

— Pardon, m'sieu l' garde champêtre, s' vous plaît? quoiqu'y a donc de transcrit sur c't'écritiau?

— Il y a là dessus qu'il est défendu de toucher aux objets exposés.

— Ah! ben merci, c'est que j' pensions, voyez-vous, qu' c'étiont l' prix d' ces pots à beurre.

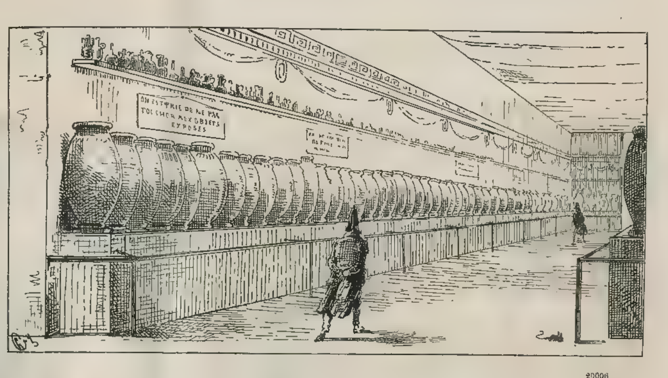


20005

— Eh! dites donc, vous là-bas, mossieu! si vous savez lire, tâchez donc de savoir aussi qu'il est défendu de toucher aux objets exposés!

— Mais, permettez, je ne touche à rien du tout.....

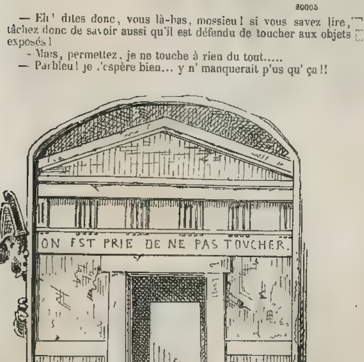
— Parbleu! je l'espère bien... y n' manquerait p'us qu' ça!!



20006

LA SALLE DES POTS A BEURRE.

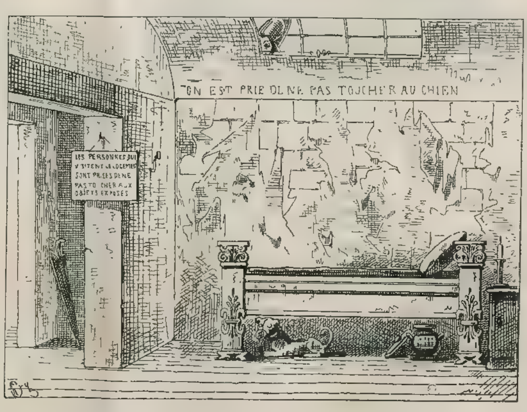
Ceux-là je les crois d'autant plus authentiques que j'en ai vu chez ma fruitière.



20007

TOMBEAU MACÉDONIEN, VUE EXTÉRIEURE. (*Imitation.*)

Un bon point aux décorateurs qui ont imité ainsi ce tombeau macedonien; les vases grecs et étrusques ne sont pas d'une imitation plus parfaite.



20008

LE TOMBEAU MACÉDONIEN, VUE INTÉRIEURE, DEUX PIÈCES ET UNE CUISINE, PAS DE CONCIERGE.

(*On paye un terme d'avance.*

Depuis notre première visite, l'administration du Musée, qui veut louer en garni probablement, a commencé l'ameublement de la chambre à coucher; quelques morceaux de bois placés tout nouvellement sur le lit semblent promettre un sommier élastique à l'heureux locataire de ce charmant petit logement macédonien. (Nous ne saurions trop conseiller de faire coller un nouveau papier, à cause des punaises.)

LES PAYSANS, — par Baric.



— Vous connaissez le château de *** ?
— Pardine! qu'est-ce qui ne le connaît pas?
— Est-ce à droite ou à gauche?
— Pour ça j' n'en sais rien, à c' t'heure y fait trop nuit.



— Avez-vous du foin à vendre?
Oui, mais j' n'en vendons point.....
— A cause?...
— A cause que mon fi' s' marie... avec ça i' prend une vache, deux chevaux, des moutons; tu comprends ben qu'il a besoin de son foin pour nourri' tout ce monde-là!...



— Pourquoi ne buvez-vous pas de vin? puisque vous en récoltez, ça vous ferait du bien!
— J'aimions ben mieux le vendre! ça m' fait core ben pus d' bien!



— Tu as tué mon lièvre, je t'ai vu.
— Mon grand serment! c'est un *corbiau*, monsieu, que j'ons tiré, et j' l'ons manqué,... core!... J'ai s'ment ben regret à mon coup de fusil, qu' la poudre elle coûte cher!...

LES MISÉRABLES.

Les quatre derniers volumes des *Misérables* viennent d'être mis en vente. — Nous empruntons le chapitre suivant à ce merveilleux roman, dont le succès est aujourd'hui européen.

LA NUIT BLANCHE.

Réaliser son rêve. A qui cela est-il donné? Il doit y avoir des élections pour cela dans le ciel; nous sommes tous candidats à notre insu; les anges votent. Cosette et Marius avaient été élus.

Cosette, à la mairie et dans l'église, était éclatante et touchante. C'était Toussaint, aidée de Nicolette, qui l'avait habillée.

Cosette avait sur une jupe de taffetas blanc sa robe de guipure de Binche, un voile de point d'Angleterre, un collier de perles fines, une couronne de fleurs d'oranger; tout cela était blanc, et, dans cette blancheur, elle rayonnait. C'était une candeur exquise se dilatant et se transfigurant dans de la clarté. On eût dit une vierge en train de devenir déesse.

Les beaux cheveux de Marius étaient lustrés et parfumés; on entrevoyait çà et là, sous l'épaisseur des boucles, des lignes pâles qui étaient les cicatrices de la barricade.

Le grand-père, superbe, la tête haute, amalgamant plus que jamais dans sa toilette et dans ses manières toutes les élégances du temps de Barras, conduisait Cosette. Il remplaçait Jean Valjean, qui, à cause de son bras en écharpe, ne pouvait donner la main à la mariée.

Jean Valjean, en noir, suivait et souriait.

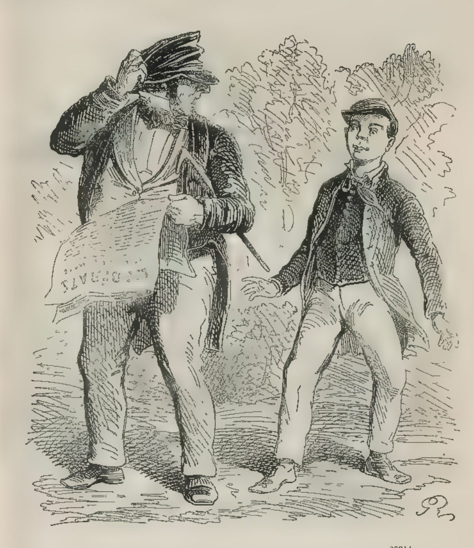
Quand, à l'issue de toutes les cérémonies, après avoir prononcé devant le maire et devant le prêtre tous les oui possibles, après avoir signé sur les registres à la municipalité et à la sacristie, après avoir échangé leurs anneaux

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. Randon.



20013

— Dites-moi au moins dans quelle rue vous demeurez, que je puisse vous voir en passant.
— Y pensez-vous! pour me compromettre.....



20014

— Eh bien! monsieur, qu'est-ce que c'est donc que ces gamineries-là?
— Comment, papa, tu te fâches! et tout à l'heure encore tu me disais de te considérer comme un camarade!

après avoir été à genoux coude à coude sous le poêle de moire blanche dans la fumée de l'encensoir, ils arrivèrent se tenant par la main, admirés et enviés de tous, Marius en noir, elle en blanc, précédés du suisse à épaulettes de colonel frappant les dalles de sa hallebarde, entre deux haies d'assistants émerveillés, sous le portail de l'église ouvert à deux battants, prêts à remonter en voiture et tout étant fini, Cosette ne pouvait encore y croire. Elle regardait Marius, elle regardait la foule, elle regardait le ciel; il semblait qu'elle eût peur de se réveiller. Son air étonné et inquiet lui ajoutait on ne sait quoi d'enchanteur. Pour s'en retourner, ils montèrent ensemble dans la même voiture, Marius près de Cosette; M. Gillenormand et Jean Valjean leur faisaient vis-à-vis. La tante Gillenormand avait reculé d'un plan, et était dans la seconde voiture. — Mes enfants, disait le grand-père, vous voilà monsieur le baron et madame la baronne avec trente mille livres de rente. Et Cosette, se penchant tout contre Marius, lui caressa l'oreille de ce chuchotement angélique : — C'est donc vrai? Je m'appelle Marius. Je suis madame Toi.

Ces deux êtres resplendissaient. Ils étaient à la minute irrévocable et introuvable, à l'éblouissant point d'intersection de toute la jeunesse et de toute la joie. Ils réalisaient le vers de Jean Prouvaire; à eux deux, ils n'avaient pas quarante ans. C'était le mariage sublimé; ces deux enfants étaient deux lis. Ils ne se voyaient pas, ils se contemplaient. Cosette apercevait Marius dans une gloire; Marius apercevait Cosette sur un autel.

Tout le tourment qu'ils avaient eu leur revenait en enivrement. Il leur semblait que les chagrins, les insomnies, les larmes, les angoisses, les épouvantes, les désespoirs, devenus caresses et rayons, rendaient plus charmante encore l'heure charmante qui approchait; et que les tristesses étaient autant de servantes qui faisaient la toilette de la joie. Avoir souffert, comme c'est bon! Leur malheur faisait auréole à leur bonheur. La longue agonie de leur amour aboutissait à une ascension.

C'était dans ces deux âmes le même enchantement, nuancé de volupté dans Marius et de pudeur dans Cosette. Ils se disaient tout bas : Nous irons revoir notre petit jardin de la rue Plumet. Les plis de la robe de Cosette étaient sur Marius.

Un tel jour est un mélange ineffable de rêve et de certitude. On possède et on suppose. On a encore du temps devant soi pour deviner. C'est une indicible émotion, ce jour-là, d'être à midi et de songer à minuit. Les délices de ces deux cœurs débordaient sur la foule et donnaient de l'allégresse aux passants.

On s'arrêtait rue Saint-Antoine devant Saint-Paul, pour voir à travers la vitre de la voiture trembler les fleurs d'oranger sur la tête de Cosette.

Puis ils rentrèrent rue des Filles-du-Calvaire, chez eux. Marius, côte à côte avec Cosette, monta, triomphant et rayonnant, cet escalier où on l'avait traîné mourant. Les pauvres, attroupés devant la porte et se partageant leurs bourses, les bénissaient. Il y avait partout des fleurs. La maison n'était pas moins embaumée que l'église; après l'encens, les roses. Ils croyaient entendre des voix chanter dans l'infini; ils avaient Dieu dans le cœur; la destinée leur apparaissait comme un plafond d'étoiles; ils voyaient au-dessus de leurs têtes une lueur de soleil levant. Tout à coup l'horloge sonna. Marius regarda le charmant bras nu de Cosette et les choses roses qu'on apercevait vaguement à travers les dentelles de son corsage, et Cosette, voyant le regard de Marius, se mit à rougir jusqu'au blanc des yeux.

Bon nombre d'anciens amis de la famille Gillenormand avaient été invités; on s'empressait autour de Cosette. C'était à qui l'appellerait madame la baronne.

L'officier Théodule Gillenormand, maintenant capitaine, était venu de Chartres où il tenait garnison, pour assister à la noce de son cousin Pontmercy. Cosette ne le reconnut pas.

Lui, de son côté, habitué à être trouvé joli par les femmes, ne se souvint pas plus de Cosette que d'une autre.

— Comme j'ai eu raison de ne pas croire à cette histoire de lancier! disait à part soi le père Gillenormand.

Cosette n'avait jamais été plus tendre avec Jean Valjean. Elle était à l'unisson du père Gillenormand; pendant qu'il érigeait la joie en aphorismes et en maximes, elle exhalait l'amour et la bonté comme un parfum. Le bonheur veut tout le monde heureux.

Elle retrouvait pour parler à Jean Valjean des inflexions de voix du temps qu'elle était petite fille. Elle le caressait du sourire.

Un banquet avait été dressé dans la salle à manger.

Un éclairage à giorno est l'assaisonnement nécessaire d'une grande joie. La brume et l'obscurité ne sont point acceptées par les heureux. Ils ne consentent pas à être noirs. La nuit, oui; les ténèbres, non. Si l'on n'a pas de soleil, il faut en faire un.

La salle à manger était une fournaise de choses gaies. Au centre, au-dessus de la table blanche et éclatante, un lustre de Venise à lames plates, avec toutes sortes d'oiseaux de couleur, bleus, violets, rouges, verts, perchés au milieu des bougies; autour du lustre des girandoles, sur le mur des miroirs-appliques à triples et quintuples branches; glaces, cristaux, verreries, vaisselles, porcelaines, faïences, poteries, orfévreries, argenteries, tout étincelait et se réjouissait. Les vides entre les candélabres étaient comblés par les bouquets, en sorte que là où il n'y avait pas une lumière, il y avait une fleur.

Dans l'antichambre trois violons et une flûte jouaient en sourdine des quatuors de Haydn.

Jean Valjean s'était assis sur une chaise dans le salon, derrière la porte, dont le battant se repliait sur lui de façon à le cacher presque. Quelques instants avant qu'on se mît à table, Cosette vint, comme par coup de tête, lui faire une grande révérence en étalant de ses deux mains sa toilette de mariée, et, avec un regard tendrement espiègle, elle lui demanda :

— Père, êtes-vous content?

— Oui, dit Jean Valjean, je suis content.

— Eh bien, riez alors.

Jean Valjean se mit à rire.

Quelques instants après, Basque annonça que le dîner était servi.

Les convives, précédés de M. Gillenormand donnant le bras à Cosette, entrèrent dans la salle à manger, et se répandirent, selon l'ordre voulu, autour de la table.

Deux grands fauteuils y figuraient, à droite et à gauche de la mariée, le premier pour M. Gillenormand, le second pour Jean Valjean. M. Gillenormand s'assit. L'autre fauteuil resta vide.

On chercha des yeux « monsieur Fauchelevent ».

Il n'était plus là.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS, — par G. Randon (suite).



— Plus souvent que j'irais à l'école sans avoir lu le *Moniteur!* De quoi donc qu'on pourrait causer avec les camarades si l'on n'était pas au courant des affaires?



— Eh bien, monsieur Anatole, j'espère que nous sommes toujours sage?
— Couci, couci.... un jeune homme.... vous savez!

M. Gillenormand interpella Basque.

— Sais-tu où est M. Fauchelevent?

— Monsieur, répondit Basque. Précisément. M. Fauchelevent m'a dit de dire à monsieur qu'il souffrait un peu de sa main malade, et qu'il ne pourrait dîner avec monsieur le baron et madame la baronne. Qu'il priait qu'on l'excusât, qu'il viendrait demain matin. Il vient de sortir.

Ce fauteuil vide refroidit un moment l'effusion du repas de noces. Mais, M. Fauchelevent absent, M. Gillenormand était là, et le grand-père rayonnait pour deux.

Au dessert, M. Gillenormand debout, un verre de vin de Champagne en main, à demi plein pour que le tremblement de ses quatre-vingt-douze ans ne le fît pas déborder, porta la santé des mariés.

— Vous n'échapperez pas à deux sermons, s'écria-t-il. Vous avez eu le matin celui du curé, vous aurez le soir celui du grand-père. Écoutez-moi; je vais vous donner un conseil : Adorez-vous. Je ne fais pas un tas de gyries, je vais au but, soyez heureux. Il n'y a pas dans la création d'autres sages que les tourtereaux. Les philosophes disent : Modérez vos joies. Moi je dis : Lâchez-leur la bride, à vos joies. Soyez épris comme des diables. Soyez enragés. Les philosophes radotent. Je voudrais leur faire rentrer leur philosophie dans la gargoine. Est-ce qu'il peut y avoir trop de parfum, trop de boutons de rose ouverts, trop de rossignols chantants, trop de feuilles vertes, trop d'aurore dans la vie? Est-ce qu'on peut trop s'aimer? est-ce qu'on peut trop se plaire l'un à l'autre? Prends garde, Estelle, tu es trop jolie! Prends garde, Némorin, tu es trop beau! La bonne balourdise! Est-ce qu'on peut trop s'enchanter, trop se cajoler, trop se charmer? est-ce qu'on peut trop être vivant? est-ce qu'on peut trop être heureux? Modérez vos joies Ah! ouiche! A bas les philosophes! La sagesse, c'est la jubilation. Jubilez, jubilons. Sommes-nous heureux parce que nous sommes bons? ou sommes-nous bons parce que nous sommes heureux? Le Sancy s'appelle-t-il le Sancy parce qu'il a appartenu à Harlay de Sancy, ou parce qu'il pèse cent six carats? Je n'en sais rien; la vie est pleine de ces problèmes-là; l'important, c'est d'avoir le Sancy et le bonheur. Soyons heureux sans chicaner. Obéissons aveuglément au soleil. Qu'est-ce que le soleil? C'est l'amour. Qui dit amour, dit femme. Ah! ah! Voilà une toute-puissance, c'est la femme. Demandez à ce démagogue de Marius s'il n'est pas l'esclave de cette petite tyranne de Cosette. Et de son plein gré, le lâche! La femme! Il n'y a pas de Robespierre qui tienne, la femme règne. Je ne suis plus royaliste que de cette royauté-là. Qu'est-ce qu'Adam? C'est le royaume d'Ève. Pas de 89 pour Ève. Au fond, il faudra bien toujours aimer les femmes. Je vous défie de sortir de là. Ces diablesses sont nos anges. Oui, l'amour, la femme, le baiser, c'est un cercle dont je vous défie de sortir; et, quant à moi, je voudrais bien y rentrer. Lequel de vous a vu se lever dans l'infini, apaisant tout au-dessous d'elle, regardant les flots comme une femme, l'étoile Vénus, la grande coquette de l'abîme, la Célimène de l'Océan? L'Océan, voilà un rude Alceste. Eh bien, il a beau bougonner, Vénus paraît, il faut qu'il sourie. Cette bête brute se soumet. Nous sommes tous ainsi. Colère, tempête, coups de foudre, écume jusqu'au plafond. Une femme entre en scène, une étoile se lève; à plat ventre! Marius se battait il y a six mois; il se marie aujourd'hui. C'est bien fait. Oui, Marius, oui, Cosette, vous avez raison. Existez hardiment l'un pour l'autre, faites-vous des mamours, faites-nous crever de rage de n'en pouvoir faire autant, idolâtrez-vous. Prenez dans vos deux becs tous les petits brins de félicité qu'il y a sur la terre, et arrangez-vous-en un nid pour la vie. Pardi, aimer, être aimé, le beau miracle quand on est jeune! Ne vous figurez pas que vous ayez inventé cela. Moi aussi j'ai rêvé, j'ai songé, j'ai soupiré; moi aussi, j'ai eu une âme clair de lune. L'Amour est un enfant de six mille ans. L'Amour a droit à une longue barbe blanche. Mathusalem est un gamin près de Cupidon. Depuis soixante siècles, l'homme et la femme se tirent d'affaire en aimant. Le diable, qui est malin, s'est mis à haïr l'homme; l'homme, qui est plus malin, s'est mis à aimer la femme. De cette façon, il s'est fait plus de bien que le diable ne lui a fait de mal. Cette finesse-là a été trouvée dès le paradis terrestre. Mes amis, l'invention est vieille, mais elle est toute neuve. Profitez-en. Soyez Daphnis et Chloé en attendant que vous soyez Philémon et Baucis. Faites en sorte que, quand vous êtes l'un avec l'autre, rien ne vous manque, et que Cosette soit le soleil pour Marius, et que Marius soit l'univers pour Cosette. Cosette, que le beau temps, ce soit le sourire de votre mari; Marius, que la pluie, ce soit les larmes de ta femme. Et qu'il ne pleuve jamais dans votre ménage. Vous avez chipé à la loterie le bon numéro, l'amour dans le sacrement; vous avez le gros lot, gardez-le bien, mettez-le sous clef, ne le gaspillez pas, adorez-vous, et fichez-vous du reste. Croyez ce que je dis là. C'est du bon sens. Bon sens ne peut mentir. Soyez-vous l'un pour l'autre une religion. Chacun a sa façon d'adorer Dieu. Saperlotte! la meilleure manière d'adorer Dieu, c'est d'aimer sa femme. Je t'aime! voilà mon catéchisme. Quiconque aime est orthodoxe. Le juron de Henri IV met la sainteté entre la ripaille et l'ivresse. Ventre-saint-gris! je ne suis pas de la religion de ce juron-là. La femme y est oubliée. Cela m'étonne de la part du juron de Henri IV. Mes amis, vive la femme! Je suis vieux, à ce qu'on dit; c'est étonnant comme je me sens en train d'être jeune! Je voudrais aller écouter des musettes dans les bois. Ces enfants-là qui réussissent à être beaux et contents, cela me grise. Je me marierais bellement si quelqu'un voulait. Il est impossible de s'imaginer que Dieu nous ait faits pour autre chose que ceci : idolâtrer, roucouler, adoniser, être pigeon, être coq, becqueter ses amours du matin au soir, se mirer dans sa petite femme, être fier, être triomphant, faire jabot; voilà le but de la vie. Voilà, ne vous en déplaise, ce que nous pensions, nous autres, dans notre temps dont nous étions les jeunes gens. Ah! vertu-bamboche! qu'il y en avait donc de charmantes femmes, à cette époque-là, et des minois, et des tendrons! J'y exerçais mes ravages. Donc aimez-vous. Si l'on ne s'aimait pas, je ne vois pas vraiment à quoi cela servirait qu'il y eût un printemps; et, quant à moi, je prierais le bon Dieu de serrer toutes les belles choses qu'il nous montre, et de nous les reprendre, et de remettre dans sa boîte les fleurs, les oiseaux et les jolies filles. Mes enfants, recevez la bénédiction du vieux bonhomme.

La soirée fut vive, gaie, aimable. La belle humeur souveraine du grand-père donna l'ut à toute la fête, et chacun se régla sur cette cordialité presque centenaire. On dansa un peu, on rit beaucoup; ce fut une noce bonne enfant. On eût pu y convier le bonhomme Jadis. Du reste il y était dans la personne du père Gillenormand.

Il y eut tumulte, puis silence.

Les mariés disparurent.

Un peu après minuit la maison Gillenormand devint un temple.

Ici nous nous arrêtons. Sur le seuil des nuits de noce est un ange debout, souriant, un doigt sur la bouche.

VICTOR HUGO.

NOUVEAUX TRAINS DE PLAISIR.

Les trains de plaisir sont à la mode cette année. Il en part pour Londres, il en vient d'Allemagne, sans compter tous ceux qui conduisent le samedi soir des voyageurs au bord de la mer pour les ramener le lundi matin.

Les trains de plaisir faisant fureur, les théâtres, eux aussi, ont voulu en organiser. C'est le théâtre de l'Opéra-Comique qui a eu le premier cette idée. Tous les provinciaux désirant voir le chef-d'œuvre de Félicien David, ont demandé à être transportés à Paris moyennant une faible somme.

Les compagnies de chemin de fer se sont aussitôt mises à la disposition de ces dilettanti.

La province est en rumeur. Les Marseillais, les Bordelais, les Bretons, enfin tous les habitants des quatre-vingt-neuf départements bouclent leur valise pour venir à Paris. Comme c'est un train de plaisir, ils se gardent bien d'emmener leurs femmes.

— Pourquoi as-tu acheté cette valise? demande une dame à son mari; tu as donc l'intention de voyager?

— Certainement.

— Où vas-tu?

— Entendre la délicieuse partition de Lalla-Roukh.

— M'emmènes-tu?

— Non, pas cette fois; si c'est bien joli, je viendrai te chercher.

Que de fripons de maris vont se rendre à l'Opéra-Comique en passant par Mabille et le Château des Fleurs!

Un provincial qui ne devait rester que quarante-huit heures dans la capitale, enverra à sa fidèle épouse la dépêche télégraphique suivante :

Chère amie,

« Toi ne pas attendre moi; car moi rester encore à Paris deux jours entendre derechef musique Félicien David. »

Ce langage nègre ne rassurera pas du tout la chaste épouse, quimaudira et le succès de *Lalla-Roukh* et les trains de plaisir. — Elle aura bien raison.

Il est vrai que tous les Parisiens ne sont pas enchantés de ces nouvelles caravanes.

On va au bureau de location.

— Voulez-vous me donner un fauteuil d'orchestre? demande-t-on à la buraliste.

— Nous n'en avons plus un seul, ils sont tous retenus par la caravane de Metz qui arrive ce soir.

— Alors, veuillez me donner un fauteuil de balcon?

— Il n'y en a pas un seul, ils sont tous retenus par la caravane d'Alençon.

— Sapristi! que c'est contrariant! je vais alors retenir un fauteuil pour demain.

— Je ne puis disposer des places.

— Pourquoi?

— J'attends les employés des différents réseaux de chemin de fer; ils me diront quelles sont les places que je dois réserver aux caravanes qui arriveront demain.

— Mais alors comment faire si je veux avoir une place?

— Vous n'avez qu'à aller à Metz et qu'à faire partie du train de plaisir.

Heureuses les directions qui peuvent refuser du monde au mois de juillet!

Ce sont les autres théâtres qui doivent envier le sort de l'Opéra-Comique!

Il y a quelques jours, le secrétaire du théâtre des *Amusements parisiens*, — ne faisons pas de personnalité, — est venu trouver son directeur.

— Faut-il monter une autre pièce? dit-il; celle que l'on joue en ce moment ne fait pas un sou, comme vous devez le savoir?

— Hélas! oui.

— Il faut changer notre affiche.

— Je ne veux pas monter une autre pièce : faire des frais en été, c'est inutile.

— Alors fermons le théâtre.

— Il faut faire mousser la pièce que nous jouons en ce moment; *le Père coupable* est une jolie comédie.

— Que personne ne vient voir.

— Je remarque que depuis quelque temps vous ne soignez pas assez les annonces que vous envoyez aux journaux.

— Si vous croyez que c'est facile de rédiger ces réclames! J'ai beau dire que la foule s'étouffe au bureau de location, que tous les soirs on refuse trois cents personnes, toutes ces rengaînes ne produisent aucun effet sur le public.

— La rédaction de ces réclames est assez difficile, j'en conviens.

— C'est-à-dire qu'en été vous devriez augmenter mes appointements.

— Juste au moment où je ne fais pas un centime de recette, vous tombez bien. Ah! il me vient une idée, j'ai trouvé le moyen de faire mousser notre pièce.

— Pas possible!

— A l'instar de l'Opéra-Comique, je vais organiser des trains de plaisir. Soi-disant, toutes les provinces, voire même l'Auvergne et la Savoie, demanderont à venir entendre notre charmante comédie.

— Quoi!... vous oseriez?

— C'est un coup à tenter. En prenant bien soin des excursionnistes, nous pourrons avoir du monde.

— Essayons.

— Pendant la journée, nous leur ferons visiter les curiosités de Paris, telles que les Invalides, la colonne Vendôme, le grand égoût collecteur, les catacombes. C'est vous qui leur servirez de *cicerone*.

— Moi!

— Oui, en votre qualité de secrétaire. Et le soir, nous les amènerons voir notre comédie.

— Mais tous ces excursionnistes nous coûteront de l'argent.

— Nous nous rattraperons sur la nourriture.

— Nous ferons leur cuisine?

— Parbleu!

A. Marsy.

PETITE PROMENADE AU MUSÉE CAMPANA.

I.

J'ai l'honneur de vous présenter M. Bidois, quincaillier, et sa digne épouse, madame Euphémie Bidois.

C'est un dimanche.

— Comme il fait beau temps aujourd'hui, dit M. Bidois, je vais te payer quelque chose.

— Oh! que tu es gentil! s'écrie Euphémie.

Et elle embrasse son mari sur les deux joues.

— Tu vas me conduire à la campagne? lui demande-t-elle.

— Non.

— Au spectacle alors?

— Non.

— Mais où?

— Je vais te payer le musée Campana.

— L'entrée est gratuite.

— C'est pour cette raison que je t'y conduis.

Nos deux boutiquiers fermèrent leur magasin et s'en allèrent bras dessus bras dessous.

II.

AU MUSÉE.

— Tiens, comme c'est drôle ici, fit madame Bidois, tous les objets sont cassés!

— C'est ce qui leur donne de la valeur. Plus une statue est brisée, plus elle a l'air antique.

— Regarde donc celle-là, elle n'a qu'une jambe.

— Le livret dit que cette jambe a appartenu à une statue qui représentait l'Apollon du Belvédère.

— Mais où est donc sa tête?

— On la trouvera probablement quand on fera de nouvelles fouilles. Souvent il y a des statues dont les fragments se trouvent dans les collections des différents pays d'Europe. Vois ce torse qu'on pense être celui de la statue de Minerve. Son bras est peut-être en Italie, sa tête en Angleterre et ses jambes en Russie.

— Merci, ce n'est pas moi qui me dérangerai pour aller voir ces fragments.

— Parce que tu n'es pas amateur d'antiquités.

— Et toi, les aimes-tu?

— Je les aimerais si toutes ces choses-là n'étaient pas si vieilles.

— Est-ce que tout ça remonte avant la première Révolution?

— Parbleu! c'est certain : au moins une centaine d'années avant.

— Ah! voici un assez joli buste, qui est-ce?

— Lis, c'est écrit.

— Buste de Jupiter, ou d'Apollon, ou d'un berger, ou d'un guerrier.

— Sapristi! en voilà une kyrielle de suppositions.

— On craint sans doute d'induire le public en erreur.

— Et on a raison. (*A un sculpteur qui restaure un buste.*) Quel est ce monsieur que vous nettoyez en ce moment?

LE SCULPTEUR. — C'est Socrate.

MADAME BIDOIS. — On croirait qu'il a un faux nez.

M. BIDOIS. — Il aura probablement été rajusté, n'est-ce pas, monsieur?

LE SCULPTEUR. — C'est au contraire la tête qui a été rajustée au nez.

M. BIDOIS. — Je ne vous comprends pas.

LE SCULPTEUR. — C'est pourtant bien simple. On a trouvé ce nez, et comme on a pensé qu'il avait appartenu à un buste de Socrate, on lui a fait une tête.

M. BIDOIS. — Mais qui vous fait présumer que ce soit celui de Socrate?

LE SCULPTEUR. — Parce qu'il est en trompette.

M. BIDOIS. — Ah! très-bien. Pourriez-vous me dire ce qu'il y a encore d'intéressant à voir dans ce musée?

LE SCULPTEUR. — Il y a les pots et les cruches.

M. BIDOIS. — Comme je suis quincaillier, cela m'intéressera peut-être davantage. Ma femme, viens voir les cruches des anciens.

III.

ANTIQUITÉS DIVERSES, CRUCHES, VASES, VIEILLES CASSEROLES, ETC.

M. BIDOIS. — Je trouve que sous le rapport de la poterie, notre siècle a fait bien des progrès.

— Nous avons de plus jolies choses dans notre magasin; pourquoi ne ferions-nous pas, nous aussi, un musée Campana? Ce serait une rude concurrence, tout le monde viendrait chez nous; seulement je serais d'avis de faire payer vingt sous d'entrée.

— Tu ne sais ce que tu dis, tais-toi; car voici un monsieur qui nous regarde et qui se moque de nous.

— J'ai donc dit une bêtise?

— Apprends que les antiquités ont une très-grande valeur, c'est au moins la centième fois que je te le dis.

— Ah! il me vient une idée.

— Laquelle?...

— A ce compte, pourquoi ne vendrions-nous pas notre vieux mobilier qui est rempli de punaises? on nous en donnerait peut-être le double de ce qu'il nous a coûté, et nous pourrions acheter des meubles neufs.

— Mais est-ce que nous sommes des Syriens, des Romains, des Égyptiens et des Péloponésiens?...

— Il n'y a donc que ces peuples-là qui donnent de la valeur à leur mobilier?

— Sans aucun doute.

— Dieu du ciel! comme le monde est original!...

— Ce n'est pas le monde, ce sont les antiquaires.

— Que de tombeaux!

— Nous sommes dans la salle des cercueils.

— Cette promenade n'est pas gaie. (*Poussant un cri.*) Ah!...

— Qu'as-tu donc?

— Vois ce crâne placé sur ce lit en fer.

— C'est la fameuse sépulture dont l'ami Boudignon m'a parlé.

— A qui donc a appartenu ce crâne?

— Je présume que c'est celui du fabricant de ce lit en fer, on l'a exposé sur son invention. C'est un honneur que l'on rend à sa mémoire.

— Éloignons-nous, ce spectacle m'épouvante.

M. BIDOIS *s'arrêtant devant un tombeau sur lequel sont sculptés un homme et une femme.* — Ah! voici quelque chose qui me convient.

— Pourquoi?

— C'étaient deux époux qui étaient bien d'accord. Ne trouves-tu pas que le mari a une certaine ressemblance avec moi?

— Il y a quelque chose dans le nez.

— Il me vient une idée. (*Au gardien.*) — Ce tombeau est-il à vendre?

LE GARDIEN. — Non, monsieur, il appartient au musée.

M. BIDOIS. — J'en suis fâché, sans cela je l'eusse acheté.

MADAME BIDOIS *stupéfaite.* — Et pourquoi faire, bonté divine!

— Après notre trépas, nous nous serions fait mettre dedans. Ce genre de tombeau a mon approbation.

— Merci, tu as des idées gaies!

— Mais d'ici là j'aurais serré mes gilets dedans.

— Allons voir quelque chose de plus divertissant, car je trouve que tu deviens lugubre.

— Où veux-tu aller?

— Je commence à avoir des crampes d'estomac: mène-moi au buffet.

IV.

LE BUFFET.

Nos quincailliers se font servir du poulet et une demi-bouteille de vin.

M. BIDOIS *dégustant le vin.* — Ce vin n'a plus grande saveur. Garçon, de quelle époque date-t-il donc?

LE GARÇON. — Il est très-vieux, vous ne devez pas vous en plaindre.

MADAME BIDOIS *flairant le poulet.* — Mais cette volaille est très-avancée, voyez plutôt vous-même.

LE GARÇON. — Oh! je n'ai pas besoin de sentir, je le sais bien.

M. BIDOIS. — Vous dites cela fort tranquillement.

LE GARÇON. — Nous voudrions vous donner des choses fraîches, mais ça nous est défendu.

MADAME BIDOIS. — Comment ça?... expliquez-vous.

LE GARÇON. — Pour que notre buffet ait quelque couleur locale, nous ne pouvons servir aux consommateurs que des mets remontant à une date assez ancienne.

V.

PETIT ENTRETIEN ENTRE LES ANTIQUITÉS.

UNE VIEILLE CASSEROLE. — Il y a encore du monde aujourd'hui.

UNE POÊLE A FRIRE. — C'est étonnant, on ne se lasse pas de venir nous voir!

— Qui nous eût dit, il y a quelques centaines d'années, qu'un jour nous figurerions dans un musée!

— Il y a des choses bien prodigieuses dans la vie d'une casserole.

— Et d'une poêle à frire! Je servais à faire les omelettes d'un vieux Grec.

— Et moi, les ragoûts d'un petit bourgeois romain qui m'avait achetée, je crois, vingt-deux as.

— La France nous a rachetées cinq millions pour nous mettre dans ce palais; c'est flatteur. (*Elle relève fièrement son manche.*)

— Cela prouve que l'on fait grand cas de nous. Il est vrai que pour cinq millions on a eu quelques autres objets.

— Mais si peu... Nous sommes les pièces principales.

La casserole et la poêle à frire continuent à faire leur éloge.

UN BUSTE. — La ressemblance est bien utile. Jadis un humble marchand d'olives qui avait dans la figure quelque chose de Titus, ce qui le flattait fort, voulut faire faire son buste en costume de garde civique, — la garde nationale de l'époque. Il me fit placer dans son salon, et me regardait tous les matins. Il paraît qu'il se trouvait l'air noble et magnanime. Mais il mourut, et on me vendit à un marchand de bric-à-brac, et je ne tardai pas à être enfoui dans des ruines. Puis un beau jour on me trouva: les savants m'examinèrent, ils furent persuadés que j'étais le buste de Titus, et on me plaça dans cette galerie. Tout le monde s'arrête pour me contempler, et on est convaincu que jadis mon front porta le diadème. Ah! si du haut du ciel, sa demeure dernière, mon maître pouvait me voir, comme il serait content!

PREMIER TABLEAU. — Ainsi, mon cher, vous me dites que jadis vous avez été peint par un rapin.

SECOND TABLEAU. — Oui, mon bon, un pauvre diable qui peignait des enseignes sur les boutiques.

— C'est comme moi, je suis l'œuvre d'un infime badigeonneur.

— Ne parlons pas si haut, il ne faut pas désabuser le public, et surtout les amateurs.

— Si mon maître me voyait dans cette galerie, il en aurait la jaunisse.

— Et le mien mourrait d'un coup de sang.

— On s'approche de nous. Silence et mystère!

— Et ayons l'air de ce que nous ne sommes pas.

ADRIEN HUART.

L'un des propriétaires: EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 341. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 12 Juillet.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LES RÊVES, — par ALFRED THOMPSON.



LE RÊVE D'UN ROMANCIER A LA MODE.

SOUPIRS ET REGRETS, — par Carlo Gripp.



— ... ignon! A cinquante ans, je n'ai pas encore fait mon chemin.
— Personne n'a donc pu vous pous...



— Voyons ... entre nous, n'aurions-nous pas mieux fait de rester dans la droguerie?



— Monsieur Gobichet, qu'as-tu fait de tes blonds cheveux?
— M'me Gobichet, qu'est devenue ta fine taille de guêpe?

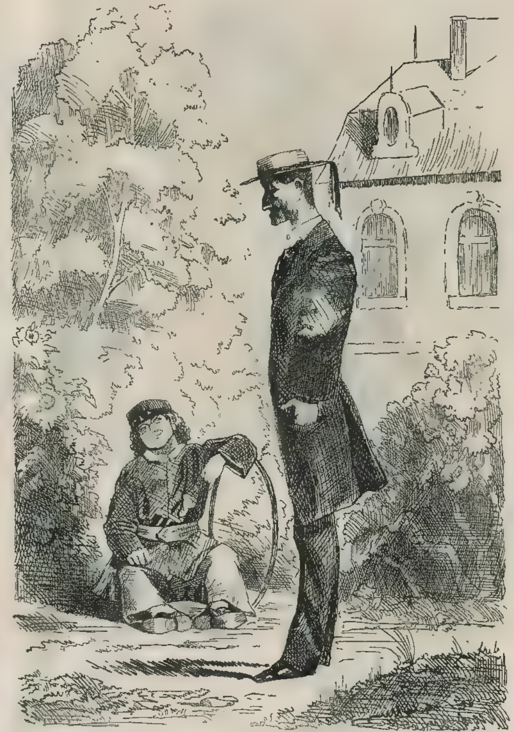


— Sexe ingrat!
— Cœurs volages!
— Leurs mères nous adoraient!
— Leurs filles se moquent de nous!

SCÈNES DU MONDE, — par GIRIN.



— Puisque vous aimez tant la toilette, pourquoi n'avez-vous pas épousé le Grand Condé ou les Deux Magots?



— Papa trouve que vous ne ressemblez pas à don Quichotte, parce que lui prenait les auberges pour des châteaux, et que vous vous prenez les châteaux pour des auberges.

LE LA ROCHEFOUCAULD DES TAILLEURS.

La Rochefoucauld se conquit jadis par ses maximes une réputation qui lui valut la gloire de donner son nom à une rue du quartier Bréda.

Nous n'avons point à examiner ici jusqu'à quel point les habitantes de cette rue font honneur à la morale signature de leur patron.

Ces considérations nous entraîneraient trop loin.

D'ailleurs, en admettant qu'elles n'aient jamais servi à rien, on ne peut nier que les maximes de ce philosophe ne soient restées le modèle du genre.

C'est sur ce modèle qu'un intelligent artiste en vêtements a voulu se régler dans l'élaboration d'un livre qui verra prochainement le jour. Nous ne doutons pas que ce livre n'ait un succès aussi colossal que son devancier. *Le La Rochefoucauld des tailleurs* — c'est le titre — vaudra à coup sûr à son auteur le plaisir de dénommer une voie publique de la postérité.

En attendant, il sanctionne l'heureuse fusion du commerce et des belles-lettres, et c'est déjà un mérite assez grand pour avoir droit aux égards du lecteur.

Afin de mieux le mettre à même de s'édifier sur la valeur du livre à venir, nous lui en offrons aujourd'hui quelques fragments.

PENSÉES GÉNÉRALES.

⁂ L'habit fait le moine; — celui qui a dit le contraire n'avait jamais manié ni les hommes ni l'aiguille.

⁂ Les magasins de confection sont la boutique à quatre sous de l'amour-propre,

⁂ Le premier venu est vêtu; l'homme de goût seul est habillé.

⁂ Donnez-moi un goujat, je vous rendrai un monsieur — pour l'œil.

⁂ Malheureusement l'oreille a été inventée. Si la parole n'existait pas pour certains individus, la science du tailleur ferait des prodiges en leur honneur.

⁂ La bohème est morte. N'avoir besoin que de manquer de paletot pour se donner du talent, c'était trop commode. Les pièces au coude n'influent en rien sur la qualité de celles qu'on écrit.

L'HABIT NOIR.

Le cheval de bataille du métier.

Il est noir, il est orné de deux basques et de deux manches. En apparence toujours la même chose!

Mais que de nuances pour le tailleur intelligent!

L'HABIT NOIR DU MÉDECIN.

Ample, sérieux, convaincu. Pas de sacrifice à la mode. Un habit qui va au travail comme au plaisir.

A droite une vaste poche pour la trousse. Les manches doivent être toujours assez larges pour pouvoir se retrousser. — On ne sait pas ce qui peut arriver; un accident, un homme écrasé, un rien!

Si le médecin est vieux, l'habit affectera quelque archaïsme. Si le médecin est un novateur, il devra dans sa coupe arborer une excentricité quelconque. Par exemple, des basques rondes. Ce détail impressionne le client.

Si le médecin est jeune et à marier....

Ceci m'amène à la seconde catégorie.

L'HABIT DE NOCES.

Un écueil! un problème! côtoie toujours le ridicule de si près!

Au fiancé bourgeois, simplicité; au fiancé aristocratique, sévérité; au fiancé beaucoup plus âgé que sa femme, coussinet dans le dos pour dissimuler la taille qui se voûte.

L'HABIT DE SPÉCULATEUR.

Des poches partout, partout, partout!

Pour le carnet, pour les écus, pour le portefeuille aux billets, pour le mouchoir, pour les lunettes.

Des poches! des poches!

L'habit du spéculateur n'est qu'une poche, — comme sa vie. Je lui vends son corbillon.

Qu'y met-on?

Actionnaires perpétuels, versements sans relâche, répondez vous-mêmes à la question.

L'ESSAYAGE.

Si la vanité n'existait pas, le tailleur devrait se hâter de lui donner le jour. Il ne ferait là que lui rendre ce qu'il lui doit.

L'ESPRIT DES BÊTES, — par G. Randon.



20024

— Je ne vois rien venir; cette petite macaque me ferait-elle poser?...



20025

— Ah! petit drôle! vous vous permettez d'envoyer votre mère *à l'ours!!*



20026

— Frères, vous serez vengés!



20027

— Chère petite biche! si vous connaissiez la pureté de mes intentions!...
— Apprenez, mossieu, qu'une biche et moi cela fait deux!

L'essayage est la première des mises en scène de ce précieux travers.

— Ma redingote va-t-elle?

— Ah! monsieur!... quand on est aussi bien fait, tout va.

— Pourtant ce pli!

— Parce que monsieur est cambré. C'est une beauté. Il y a tant de gens qui ont le dos rond!

— La manche me paraît courte.

— Avec la main qu'a monsieur, ce serait un crime de la cacher.

— Elle me semble aussi légèrement étroite?

— Étroite! monsieur ne voudrait pas d'une guérite, d'une redingote sans forme qui le ferait paraître obèse.

— Obèse, diantre!

— Certainement; ce que j'en dis à monsieur, c'est dans son intérêt, car pour moi!... La graisse vieillit un homme de dix ans.

La redingote était manquée. Il n'y a vu que du feu. Enlevez,... boum!

Ou bien :

— Comment! un pantalon bleu! j'avais choisi une étoffe grise!

— C'est vrai, je me le rappelle parfaitement, mais le gris était épuisé; au surplus, je m'en suis réjoui pour monsieur... C'est une nuance si commune!

— Chacun son goût.

— Je ne prétends pas forcer monsieur... Si j'ai pris sur moi de modifier la couleur, c'est que celle-ci est admirablement portée. Je viens d'essayer le pareil au duc de Malplaquet.

— Au duc de Mal...

— Plaquet, un de nos premiers gentlemen...

— Ah! ah!... En effet, le bleu sied assez bien... au duc de... Vous avez eu une excellente idée, mon cher.

Et voilà la bévue réparée.

Multipliez ces scènes par toutes les variétés que comporte la sottise. Pour moi, je recule devant ce total.

LES PAYSANS, — par Baric.



20028

— Quoi donc c'est que c't animal-là?
— C'est une tortue.
— Est-ce que vous vendez la boîte avec?



20029

— Tu m' *créras* si tu veux, mais j'épouserais quatre, cinq, six filles de cheu nous, p'utôt qu'une seule de ces dames à plumage!

LES RECOUVREMENTS.

Un art délicat encore!

On trouve que nous vendons cher. Qui dit cela? Des usuriers qui tirent de leur argent cent pour cent l'an. Et on nous fait souvent attendre le nôtre deux ans!

Quand on ne nous le fait pas attendre toujours!...

Ah! mais non! On ne nous la jouera plus la scène de Monsieur Dimanche. Elle est usée et bonne pour des tailleurs du répertoire Richelieu. Ça et la tragédie, c'est tout dire.

Pourtant Monsieur Dimanche a servi à quelque chose. C'est lui qui nous a appris les règles de la science nouvelle.

Axiome fondamental : se défier du client trop poli.

— Ah! c'est ce cher monsieur Flanchin!...

N'en entendez pas davantage. Cet homme-là ne vous payera pas.

— Cela va bien?

Tirer aussitôt sa note.

— Et madame?

La tendre carrément.

Si le client va jusqu'à demander des nouvelles de mademoiselle, devenir sur-le-champ insolent et déclarer qu'on ne sortira pas sans être payé. Crier au besoin de façon à appeler l'attention des domestiques.

L'homme qui est poli avec son tailleur est véreux, celui qui est affectueux doit être insolvable.

Au contraire, si un client vous brutalise, s'il vous lance un :

— C'est bon, vous viendrez un de ces matins!... Je vous préviendrai... Vous n'allez pas me casser la tête... Bonjour!... J'aime à croire que vous n'êtes pas pressé, au moins...

Cet homme-là parle d'or, c'est bon signe. Quand la parole sonne, c'est qu'il y a de l'écho dans la bourse.

UN PRÉJUGÉ.

On a prétendu qu'il était d'usage chez les tailleurs d'habiller gratis un certain nombre de leurs pratiques qui servent d'enseigne aux modes bizarres.

Je repousse cet absurde préjugé.

Prenez une lorette scandaleuse et vieillie, on trouvera toujours cinquante cavaliers pour se disputer la *gloire* de lui donner le bras!

Prenez un vêtement impossible, on trouvera toujours cinquante imbéciles pour le payer à prix d'or.

Différence. — On quitte le vêtement tôt ou tard — et il y en a qui gardent la lorette.

UN AUTRE PRÉJUGÉ.

Les étoffes anglaises!

Le client, en prononçant ces mots, en a la bouche remplie.

Pauvre cher homme! on lui en passe depuis trente-cinq ans, des étoffes anglaises fabriquées rue de Charonne!

Dame! l'Angleterre nous devait bien cette revanche-là pour Waterloo.

CONCLUSION.

Dans l'exercice de ma profession de tailleur, j'ai fait cent positions, deux cents mariages, trois cents hommes de talent.

O mon habit!... Pas un ne m'a remercié.

Mais j'ai la conscience pour moi. Dans ma nouvelle profession d'homme de lettres, je doute que je sois aussi utile.

Ce qui fait que je garde l'autre, — où j'ai appris à connaître les hommes et à les toiser.

Un tailleur philosophe est un Balzac sur mesure!...

Pour extrait :

Pierre Véron.

LES BIENFAITS DE LA PLUIE.

INTRODUCTION.

O pluie, il y a assez de gens qui te maudissent! Je crois que le moment est venu de prendre ta défense et de montrer à tes ennemis combien tu es utile, sans en avoir l'air, et comme tu rends des services à l'humanité!

Si après ce brillant plaidoyer que je vais faire en ta faveur, tu n'es pas satisfaite, il faudra que tu sois bien ingrate.

Vous tous qui criez contre la pluie, je vais vous montrer ses bienfaits.

CHEZ DES BOURGEOIS.

LA FEMME. — Quel temps affreux!

LE MARI. — La pluie, depuis deux mois, ne cesse de tomber.

— Maudits astronomes! pourquoi avez-vous annoncé du beau temps? Il nous sera impossible de partir aux eaux.

LE MARI, *à part*. — Je l'espère bien. (*Haut.*) Ce temps épouvantable ne vous donne guère l'idée de voyager.

— Il ne doit y avoir personne aux eaux.

— Pas un chat.

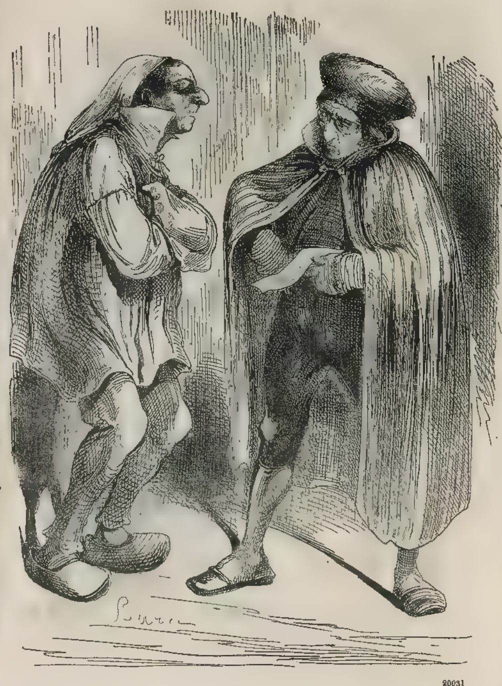
— On doit s'ennuyer à mourir.

LES PAYSANS, — par Baric (suite).



20030

— N'ayez pas peur d' dépenser vout' science, *père Fimouche*, allez, y a du pain su' la planche!
— Je ne suis pas en peine, maître Jargnoux, je vous connais.
— Que vous la guarissiez ou que vous la tuiez, vous serez toujou' payé! j'ons là cinq écus.... i' seront pour vous, c'est comme si vous les teniez!



20031

— Faudrait pourtant régler nout' compte relativement à votre défunte, maître Jargnoux!
— C'est ben commode! l'avez vous guérie?
— Non! puisqu'elle est morte!
— C'est p' t'être vous qui l'a tuée?
— Quoiqu' vous chantez là?
— En ce cas, puisque vous ne l'avez ni tuée ni guérie, je n' vous dois ren, j' sommes quitte!

— Certainement.
— Il me vient une idée.
— Laquelle?
— Restons à Paris.
— Je ne demande pas mieux.
— Au lieu de dépenser de l'argent à voyager, tu m'achèteras une robe de soie.
— Je ferai tout ce qu'il te plaira. (*A part.*) O mauvais temps! comme je te bénis; sans toi j'aurais été obligé de conduire ma femme aux eaux, ce qui ne l'aurait pas empêchée de me demander une robe de soie à son retour.

SUR LE TERRAIN.

Deux messieurs arrivent avec leurs témoins.

PREMIER ADVERSAIRE. — J'aperçois un rayon de soleil, il faut espérer qu'aujourd'hui nous aurons du beau temps

SECOND ADVERSAIRE. — C'est à souhaiter; car depuis deux mois, tous les matins, nous nous donnons rendez-vous ici pour croiser le fer, mais au moment de nous mettre en garde une pluie torrentielle nous force à remettre l'affaire au lendemain. Cela commence à devenir monotone. J'ai déjà dépensé pour quarante-cinq francs de voiture.

PREMIER ADVERSAIRE. — C'est comme moi.

UN TÉMOIN. — Ce qui m'ennuie fort, c'est d'être obligé de me lever tous les jours à cinq heures et demie, moi qui suis habitué à faire grasse matinée.

UN AUTRE TÉMOIN. — Depuis deux mois, j'arrive en retard à mon bureau; si cela continue, mon chef me renverra, car il m'a déjà fait des remontrances.

PREMIER ADVERSAIRE. —Messieurs, j'espère qu'aujourd'hui, c'est la dernière fois que nous vous dérangeons.

UN TÉMOIN. — Mais le terrain est encore bien humide.

SECOND ADVERSAIRE. — Tant pis.

Ils se mettent en garde : mais il tombe aussitôt une averse épouvantable.

LES TÉMOINS. — Messieurs, arrêtez; vous ne pouvez continuer.

PREMIER ADVERSAIRE. — Il faudra donc remettre encore cette rencontre à demain.

LES TÉMOINS. — Alors nous ne nous en occupons plus.

SECOND ADVERSAIRE, *au premier*. — Monsieur, je commence à croire que le ciel ne veut pas que nous croisions le fer. Le 15 mai, vous m'avez marché sur le pied sans me demander pardon; je vous ai donné un soufflet, je me repens de ce mouvement de vivacité. Depuis deux mois que nous nous rencontrons ici, j'ai eu le temps d'apprécier vos qualités. Voulez-vous que nous soyons amis?

— Très-volontiers; car moi aussi, je me suis fait à votre figure.

LES TÉMOINS. — Allons déjeuner, ... la pluie redouble.

UNE DEMANDE EN MARIAGE.

LE JEUNE HOMME. — Monsieur, je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille.

LE PÈRE. — Mais vous m'avez déjà fait cette demande il y a trois mois, et vous devez vous rappeler que je vous ai répondu par un refus.

— Aujourd'hui, j'ose me présenter derechef devant vous pour le même motif.

— Je vous ai dit et je vous répète que vous me convenez beaucoup, mais qu'il m'est impossible de vous donner ma fille parce que vous n'avez pas de fortune.
— Il y a eu du nouveau depuis trois mois.
— Vous avez fait un héritage?
— Non; c'est à la pluie que je dois cela.
— Je ne vous comprends pas.
— Je me suis mis marchand de parapluies sur une grande échelle, et j'ai fait fortune.
— Jeune homme, je vous donne ma fille.

A. Marsy.

Dans ses plus prochains numéros, le JOURNAL AMUSANT va publier :

UNE PARODIE DE LALLA ROUCK, par BERTALL.

SECONDE PROMENADE AU MUSÉE CAMPANA, par OULEVAY.

LES ÉCOLES DE NATATION, par DARJOU.

LE CAMP DE CHALONS, par MARTIAL.

L'EXPOSITION DE LONDRES, par G. RANDON.

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO, lus, médités, commentés et illustrés par CHAM.

HIÉROGLYPHES DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

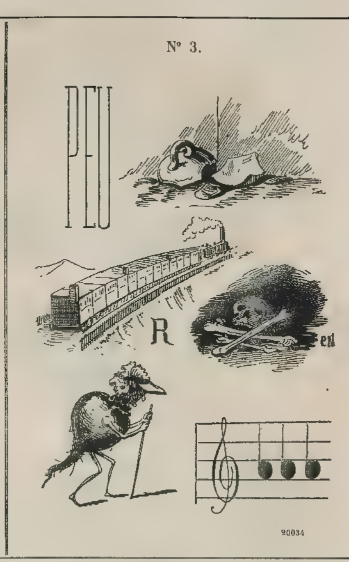
N° 1.



N° 2.



N° 3.



CAUSERIES.

En annonçant un livre dont le titre m'échappe, voici ce que les grands journaux n'ont pas craint d'insérer à leur quatrième page :

M. Francisque Sarcey, l'un des critiques les plus *sincères* de la presse parisienne, vient de publier un nouveau volume.

Il est impossible de dire d'une façon moins équivoque que les autres critiques de la presse parisienne ne sont pas à beaucoup près aussi sincères que M. Sarcey (Francisque).

Je mettrais *Gaëtana* au feu que cette adroite réclame est de M. Sarcey lui-même. On sait s'il a un nez pour ces sortes de choses, comme disait Grassot dans *la Fièvre brûlante*.

Les critiques parisiens manquent souvent de sincérité, en effet, et ils en ont manqué notamment dans une circonstance mémorable, c'est le jour où ils ont dit que *Risette* ou *les Millions de la mansarde* était une bonne pièce.

***

Cette preuve de bon goût du critique sincère nous rappelle ce dialogue naïf que nous avons entendu à une table de café.

Deux jeunes gens causaient de l'achat récent fait par la Société des auteurs de la bibliothèque de Francisque jeune :

— Pourquoi diable, puisqu'il est tout seul, l'appelle-t-on Francisque jeune? demandait l'un.

— Tu es bête! répondit l'autre, c'est pour le distinguer de Francisque Sarcey.

***

On parlait dernièrement entre gens de lettres d'un acteur qui fut autrefois un grand artiste, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une belle ruine.

— Je l'ai rencontré l'autre jour, disait l'un d'eux, il m'a fait de la peine. Son dos est voûté comme l'arche d'un pont, et c'est tout au plus si ses jambes peuvent le porter encore.

— Hélas! fit S... le vaudevilliste, il en est de ces gens-là comme du bois d'acajou. C'est pour avoir trop *joué* qu'ils sont tout déjetés.

***

La *Bêtise humaine* de Jules Noriac pourrait avoir quinze cents volumes. Tous les jours le régiment des imbéciles recrute de nouveaux conscrits.

Voici la lettre qu'un jeune auteur qui, je le crains bien, restera longtemps inédit, n'a pas hésité à adresser dernièrement à Victor Hugo.

« Monsieur,

» Je viens d'achever un vaudeville que je destine à un de nos théâtres de genre. Je ne crois pouvoir faire mieux que de le soumettre à votre jugement avant de l'adresser à un directeur.

» Dites-moi franchement votre opinion sur mon œuvre, je vous en supplie. J'ai en outre un petit service à réclamer de votre obligeance bien connue pour tout ce qui est jeune. Vous qui faites si facilement les vers, vous seriez mille fois aimable de vouloir bien m'ajouter çà et là quelques chœurs de sortie.

» Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remercîments anticipés, l'expression de mes sentiments de haute considération.

» B..... »

***

Les enfants ont un esprit à eux, lequel a du moins une qualité incontestable et trop rare chez les grandes personnes, c'est l'imprévu.

La petite fille d'une de nos comédiennes en renom avait été dernièrement à l'inauguration du chemin de fer de Honfleur.

Le temps avait été pluvieux toute la journée, et la mer était remarquablement houleuse. Tous les invités avaient passé la journée sur la plage à regarder ce spectacle toujours riche en émotions d'une mer agitée.

La petite fille, habituée aux trucs des coulisses et aux océans en toile verte des scènes parisiennes, avait regardé avec une curiosité particulière les vagues monter et descendre sur un véritable Océan.

— Eh bien! mon enfant, lui dit sa mère quand on fut remonté en wagon, que dis-tu de cela?

— Je dis, maman, répondit la petite fille, que celui qui fait le flot doit être joliment fatigué.

Henri Rochefort.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Les théâtres vivent plus que jamais de reprises. Les pièces nouvelles manquent, ou bien elles sont remises à l'hiver. En attendant, le vieux répertoire s'empare des affiches : *la Tour de Nesle, Antony, le Canal Saint-Martin, le Roman d'un jeune homme pauvre,* voilà les anciennes nouveautés que les étrangers de retour de Londres, admirent en ce moment à Paris. La critique peut aller se promener aux eaux de Bade, là on lui servira des premières représentations; Paris ne peut offrir aux feuilletons que le maigre compte rendu de pièces connues. Cependant, en mon absence, le Vaudeville a fait une nouvelle tentative avec cette malheureuse *Delphine Gerbet*, que deux hommes d'esprit n'ont pu sauver d'une agonie atroce. Le théâtre du Palais-Royal est, lui, dans une position singulière; ici on lui défend une pièce, là on lui défend un titre; si bien qu'il doit faire un repas avec des pièces qu'on comptait glisser dans le menu comme des hors-d'œuvre : aussi ces pièces, élevées par la force des choses à la hauteur d'un événement théâtral, ont le vertige le soir de la première et tombent. La meilleure administration ne pourrait lutter contre la série d'ennuis dont le Palais-Royal est accablé; il lui reste tout au plus, pour s'égayer un instant, une jolie petite opérette de M. Mangeant, *Danaé et sa bonne,* mais les auteurs sont à la besogne, et, au premier jour, ce théâtre de la gaieté gauloise fera coller sur les murs de Paris une affiche étincelante de vaudevilles inédits.

De Dormeuil fils à Dormeuil père le chemin n'est pas loin : une reprise par-ci, une reprise par-là, comme le fils, le père attend l'hiver et les auteurs; ceux-ci s'appellent Th. Barrière, Lambert Thiboust et Victorien Sardou. Voici venir les Variétés avec leur reprise de *la Semaine à Londres*, une suite de tribulations amusantes des excursionistes à 120 francs. C'est fort gai, et si les voyageurs des trains de plaisir ne s'amusent guère dans cette pièce, le public des Variétés rit beaucoup. Quand il aura assez ri, il recommencera aux représentations des *Bibelots du Diable*, qu'on remonte avec un grand soin.

Avons-nous fini avec les reprises? Ma foi, non! Au Gymnase, on a remis à neuf *les Fils de famille*, un des meilleurs rôles de Lafontaine; le jeune Berton a hérité du bagage de Bressant; il le porte d'une façon satisfaisante. Mais où est ce naïf Canard, ce trompette aux étonnements extraordinaires? Il est parti avec Priston. M. Montigny doit, par moments, regretter de laisser si facilement partir de son théâtre les artistes de talent. On m'a dit beaucoup de bien des débuts de mademoiselle Dinah-Félix au Théâtre-Français.

L'affiche de l'Ambigu est stéréotypée; je l'ai quittée il y a six semaines, et je la retrouve encore avec son succès des *Messieurs de Bois-Doré*, si bien que *les Filles de marbre* sont toujours dans l'antichambre, et Desgenais a le temps de faire sa partie de dominos. Je ne vous parle du Cirque que pour mémoire. Vous savez que ce théâtre est maintenant voué à *Rhotomago* à perpétuité. On a renouvelé les costumes, les acteurs et les recettes.

Enfin nous avons terminé le bilan des vieilles nouveautés qui se sont emparées des affiches; s'il faut absolument à nos lecteurs des comptes rendus de pièces inédites, nous tâcherons de nous les procurer à l'étranger; là nous n'aurons que l'embarras du choix. Le nouveau théâtre de Bade ouvre le 6 août avec un répertoire inédit des plus attrayants: déjà les artistes arrivent là-bas; déja l'on répète, et les indiscrétions nous arrivent en droite ligne par le chemin de l'Est. On espère deux très-grands succès avec les opéras de Berlioz et de Reyer, sans compter la troupe allemande, composée des meilleurs chanteurs de la Confédération germanique.

ALBERT WOLFF.



COLLECTION D'AMATEURS.

Quatorze lithographies artistiques dessinées à la *plume* et au *pinceau*, par M. A. HERVIER, peintre de paysages, auteur de la magnifique vue de Crécy, exposée dans la salle du Conseil d'État au nouveau Louvre.

Les quatorze lithographies que nous mettons en vente aujourd'hui ne peuvent convenir qu'à des artistes ou à des personnes familières avec les choses artistiques.

Cette collection est utile pour les amateurs, qui peuvent y trouver toutes sortes de motifs très-intéressants pour les compositions de tableaux. — Les sujets sont variés en paysages, marines, chaumières et animaux.

La collection de M. HERVIER a été imprimée avec grand soin, sur papier de Chine (format quart jésus), par M. A. Bry.

A cause de la difficulté d'imprimer les lithographies faites au pinceau, nous n'avons pu tirer la collection de M. HERVIER qu'à CENT EXEMPLAIRES.

La collection des quatorze lithographies artistiques de M. HERVIER est vendue 12 fr. prise à Paris dans nos bureaux.

Nous expédions la collection rendue *franco* pour 14 fr. à tous les amateurs de province qui adresseront un bon de poste ou un bon à vue sur Paris à M. EUGÈNE PHILIPON, 20, rue Bergère.

LES DIFFÉRENTS PUBLICS DE PARIS.

GUSTAVE DORÉ a représenté, dans une série de lithographies exécutées avec toute la verve qu'on lui connaît, les différentes sortes de gens qui habitent tels et tels quartiers de Paris, — qui fréquentent tels et tels établissements ou localités. C'est un fort bon Album de salon. Prix : 8 fr. au bureau, 10 fr. rendu *franco*.

Pour les abonnés de nos journaux, prix, rendu *franco*, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.



CARTES DE VISITES AMUSANTES servant aussi, dans les repas de famille et d'amis, à marquer à table la place des convives.

Ces cartes, qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM. Maurisset et Grévin; elles sont coloriées à l'anglaise, c'est-à-dire imprimées en deux teintes. Dans une partie du dessin, l'artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite, — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table. — Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité; c'est un amusement pour les convives. — Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

LE TABAC ET LES FUMEURS, Album comique par M. MARCELIN. Prix : 6 fr. au bureau, et 7 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT! Album comique, par RANDON. Prix : 6 fr.; rendu *franco*, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 342. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 19 Juillet.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX: 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

LALLAH-ROUK, ou LE COMMISSIONNAIRE EN CACHEMIRES, OPÉRA COMIQUE,

photographié par BERTALL.



20035

LA BELLE LALLAH-ROUK

SOULEVÉE PAR HIPPOLYTE LUCAS ET MICHEL CARRÉ, ENLEVÉE PAR FÉLICIEN DAVID.

SIMPLE PRÉFACE EN GUISE D'OUVERTURE.



20036

En ce temps-là, le vizir Perrin Hassan fut mis à la tête de l'Opéra-Comique.

L'Opéra-Comique était alors un vaste bâtiment, nullement blindé, qui venait d'échouer péniblement sur le galet; c'était un moulin où l'eau ne venait pas, et qui ne tournait plus. Les pièces que l'on avait essayé de mettre et remettre çà et là, n'avaient pas tenu, la machine n'en allait que plus mal, et depuis longtemps des araignées paisibles habitaient seules les recoins tranquilles de la caisse.

Mais le vizir Perrin Hassan avait de la corde de pendu plein ses poches. —

Il saisit la corde de la main droite et dit à quelques fakirs de ses amis : Vous allez voir comment ça se joue!

D'un bond il se précipite chez Michel Carré et Hippolyte Lucas, et il leur dit :

« Mes amis, vous êtes gens de beaucoup d'esprit, vous » allez me promettre de ne pas vous en servir, car vous » avez un livret d'opéra-comique à faire. Empoignez-moi » le sujet le plus rebattu que vous pourrez. Par exemple, » un prince qui se déguise afin d'être aimé pour lui-même, » un tuteur bafoué par la jeune fille et la soubrette : puis » reconnaissance, et mariage final. Arrosez vivement » de votre plus petite poésie de mirliton, et appelez la » chose Lallah-Rouk! Ce nom a quelque chic oriental. » Moi, je me charge du reste! »

Il faut le dire, si Perrin Hassan avait de la corde de pendu plein ses poches, il avait aussi dans sa manche un certain Félicien David qui avait été retrouvé avec infiniment de plaisir dans les fouilles d'Herculanum.

Ce David porte des mélodies comme les pommiers portent des pommes.

Perrin, qui le savait, dit à ses amis les fakirs : Je vais lâcher mon David dans ce lieu commun : vous m'en direz de belles nouvelles.

Qui fut étonné? Ce fut le public. Pas de formule algébrique à comprendre, pas de savant rébus à deviner, pas d'artillerie sous prétexte d'harmonie, pas de cascade, pas de feu électrique, pas de littérature gênante, de la musique seulement, rien que de la musique, mais il y avait si longtemps qu'on n'en avait fait entendre!

Le public fut charmé et revint; l'eau aussi revint pour faire tourner le moulin, et Perrin charmé comme le public répète chaque soir : Je l'avais bien dit. *V'là la rouk qui tourne.*

LALLAH-ROUK, ou LE COMMISSIONNAIRE EN CACHEMIRES (PREMIER ACTE).

La scène représente la vallée de Cachemire, à droite la tente de Lallah-Rouk en cachemire tout laine avec la marque de fabrique. Le convoi vient d'arrêter. Au lever de la toile on entend la voix du chef de train. — Cachemire, dix minutes d'arrêt!....

PERSONNAGES.

LALLAH-ROUK, jeune princesse mélancolique et à manies.
NOUREDDIN, commissionnaire médaillé de première classe.
BARTOLOSKIR, tuteur.
NICOLE, soubrette, ayant servi chez le Bourgeois gentilhomme et dans pas mal de pièces.
Pâtissiers indiens de Cachemire, chefs de rayon, demoiselles de magasin, danseuses, et militaires du 1er léger.


20037

CHŒUR DES CHEFS DE RAYON ET DES PATISSIERS INDIENS FORMANT LA SUITE DE LALLAH ROUK.

C'est ici le pays des châles!!...
A tous les arbres du pays
Ici l'on récolte les châles,
Et l'on fait la nique à Biétry!

Le chœur fini, Bartoloskir aperçoit un monsieur assis sur une sellette avec un orgue de Barbarie derrière le dos.

— Qui êtes-vous, sapristi? et que faites-vous là?

— Vous le voyez, je suis Auvergnat. Voyez ma plaque, je suis commissionnaire. Je ramasse les bouts de cigare, j'ouvre les portières des voitures, je cire les bottes et souliers, et je joue de l'orgue à mes moments perdus.

— Et que jouez-vous sur votre orgue?

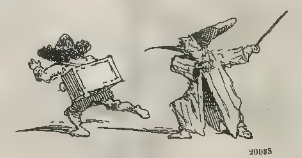
— Des airs de Félicien David.


20040

— Merci! Vous allez me fiche le camp, et plus vite que ça, ou j'appelle un sergent de ville.

Vous ne savez donc pas que j'ai emmené une troupe de gaillards qui chantent à tue-tête tout ce qu'il y a de mieux, du Meyerbeer, du Richard Wagner, du Berlioz?...

Cette musique casse les oreilles de la princesse, elle en a maigri de dix-huit livres depuis son départ. Ça ne peut pas m'aller.


20038

Voilà deux sous! filons, mon bonhomme, et vivement.

Sur ce, entre mademoiselle Lallah-Rouk : en effet, elle paraît avoir maigri : afin d'égayer le voyage, les auteurs ont eu l'heureuse idée de lui donner pour suivante une soubrette du nom de Nicole, qui a été quelque temps chez un bourgeois de Paris, où ses services étaient goûtés.


20039

CHŒUR DES DEMOISELLES DE MAGASIN FORMANT LA SUITE DE LALLAH ROUK.

C'est ici le pays des châles!...
A tous les arbres du pays
Ici l'on récolte les châles,
Et l'on fait la nique à Biétry!

Je vous montrerais bien sa photographie, qui a été faite 15 bis, rue de la Madeleine, mais j'ai oublié mon album à la maison.


20041


20042

— Vos raisons sont bonnes, mon brave homme, je prendrai chat en poche.

Mais avant de remonter en wagon, comme c'est ici le buffet, je ne serais pas fâchée que l'on me dansât quelque chose — sur le pouce.

— Vous allez être servie, princesse.

— Salut à la belle Lallah-Rouk!...

Ça ne va pas mal, moi aussi, je vous remercie.

— Deux mots, Bartoloskir, dit Lallah-Rouk, vous m'emmenez à la mairie de Samarkande pour épouser votre maître le schah de Boukharie, c'est très-bien; mais dites-moi donc un peu comment il est tourné et ficelé?

— Dame, répond Bartoloskir, je ne l'ai jamais vu, mais c'est un homme qui a énormément de chic.


20043



20044

Entrent les danseuses : elles portent des pantalons à la Cosaque et à sous-pieds, ce qui les rend mélancoliques et attriste les lorgnettes de l'orchestre.



20045

Heureusement la première danseuse vient avec à-propos montrer beaucoup de grâce et d'élévation. — Satisfaction à l'orchestre.



20046

Cependant Bartoloskir a remarqué Nicole.

— Parbleu! se dit-il, cette petite bonne est égrillade; je ne dois compte de mes projets à personne, mais c'est elle qui m'apportera mon lait de poule et mon bonnet de nuit; je ne vous dis que ça. —

Sur ces entrefaites, la princesse a entrevu Noureddin occupé à ramasser quelques bouts de cigare.

— Bartoloskir, dit-elle, j'aperçois d'ici un jeune commissionnaire qui me paraît tout à fait galant; j'ai toujours aimé les Savoyards : priez-le donc de me moudre quelque chose sur son orgue de Barbarie?...

— Impossible, princesse, ce commissionnaire est fort enrhumé, et d'ailleurs on vient d'apporter une voie de bois pour la cuisine; il faut absolument qu'il nous la scie avant déjeuner. —

— Silence, Bartoloskir, et vous, commissionnaire, avancez. —



GRAND AIR DE NOUREDDIN.

20047

Bartoloskir est furieux, mais Lallah-Rouk éprouve un grand plaisir.

— Diable! dit-elle; mais voilà une musique qui ne fait pas de bruit! du Félicien David tout pur! C'est une *perle;* et je crois avoir entendu cet orgue-là dans le *désert*, lors de mon dernier voyage à *Herculanum.* Cet Auvergnat n'est pas un Savoyard; décidément ce commissionnaire me plaît, et si monsieur le maire était là je l'épouserais immédiatement.

Nicole déclare qu'elle n'a jamais entendu rien de pareil chez M. Jourdain, et trouve tout naturel que sa maîtresse désire épouser un commissionnaire.

Lallah-Rouk rentre dans sa tente, et Bartoloskir, après avoir mis Noureddin à la porte, vient faire quelque peu la cour à Nicole.



20048

— Mon petit vieux, dit-elle, c'est à la jeunesse qu'appartient l'amour; mais les actions ou bien les obligations de chemins de fer sont des choses qui siéent bien à la vieillesse; si vous en avez beaucoup, on pourra peut-être s'entendre. Attendez-moi sous le troisième orme à droite, dans les Champs-Élysées.

Bartoloskir est ravi, et il sort; mais Nicole a son plan.



20049

Pendant qu'ils vont se promener au clair de la lune, le Savoyard, qui a payé un canon — Armstrong — aux quatre hommes et au caporal de garde, arrive et se précipite aux pieds de Lallah-Rouk, à laquelle il déclare sa flamme en lui vernissant ses bottines.

FIN DU PREMIER ACTE. (*La toile baisse.*)

SECOND ACTE.

On est arrivé à Samarkande. — La scène représente le palais du schah, mais il n'y a pas un chat dans le palais.



20050

Lallah-Rouk trompe son ennui en pensant au commissionnaire de ses rêves.

— Non, dit-elle, je ne veux pas de ce crétin de schah; sans doute il est chassieux, borgne, boiteux, le nez en pied de marmite et les cheveux jaunes; il me faut mon petit Savoyard, je l'aurai.



20051

Entre Bartoloskir, précédant la corbeille de mariage sortie des magasins de la Compagnie lyonnaise.

Bartoloskir, pour plaire à Nicole, a fait un bout de toilette.

CHŒUR DES DEMOISELLES DE MAGASIN.

Ces diamants, ces parures,
Ces biblots, ces parures,
Voyez l'œil que ça vous a.
Ces satins, ces armures,
Ces taffetas, ces guipures,
C'est à vous, tout ça!



20052

Ce chœur qui plaît à tout le monde, et qui devrait spécialement séduire celui de toute jeune fille à marier, laisse mademoiselle Lallah-Rouk complétement insensible.

— Bartoloskir, dit-elle, vous êtes une huître. Je n'accepte rien. J'aime le commissionnaire du coin, qui joue si bien de l'orgue, et je préfère être à ses crochets que d'habiter un palais avec ton idiot de maître.



20053

Bartoloskir est stupéfait! Les bras lui en tombent.

Comme il s'en aperçoit immédiatement, il se trouve bien malade, car il pourrait bien aussi en perdre la tête.

Heureusement arrive Nicole, qui a la complaisance de lui raccrocher les bras.



20054

— Eh bien, vrai, mon brave homme, dit-elle, j'ai servi chez Jourdain, chez Orgon, chez Sganarelle; j'ai fait toutes les places de soubrette dans le vieux théâtre, et je n'ai rien vu de si bête que toi.

En ce moment, l'on entend dans la cour de l'hôtel un bras vigoureux moudre un des plus jolis airs de Félicien David.

— Bon, dit Bartoloskir, voilà encore mon animal de commissionnaire; cette fois il est pincé, je vais le faire mourir sous le bâton.



20055

En effet, le Savoyard monte avec son orgue dans les appartements; et vlan! il est empoigné par les quatre hommes et le caporal auxquels il avait payé la goutte.

O ingratitude des hommes!...



20056

Mais il survient une idée subite à Bartoloskir.

— Garçon, dit-il, deux demi-tasses et deux petits verres! Vous me ferez bien le plaisir d'accepter, trop aimable commissionnaire. Voilà la chose : laissez le roi se marier, je vous fais nommer premier Léandre du palais; le roi, grâce à nos soins éclairés, deviendra Sganarelle en chef, mais il ne sera pas imaginaire.

— Topez là! ça me botte complétement, fait le Savoyard.



20057

Mais Lallah-Rouk a tout entendu.

— Commissionnaire, mon ami, dit-elle, vous êtes une petite canaille; cependant, je t'aime. — Et moi aussi, dit le Savoyard; mais votre tuteur est un rude gredin.



20058

Bartoloskir à son tour vient de tout entendre.

— Ah! je suis un gredin!!!

Soldats! empoignez-moi cet homme-là! Je le condamne à mort!

— Eh bien, messieurs, dit le Savoyard, si vous avez des commissions pour l'autre monde, je m'en charge. Il sort.



20059

Bartoloskir est rayonnant. Nicole a le nez bas. Lallah-Rouk est livrée à de pénibles réflexions.

— Princesse, dit Bartoloskir, préparez-vous, c'est le schah.



20060

Entre le commissionnaire, richement vêtu, en mamouchi de première classe. — C'est le roi de Boukharie.



2100 1

RECONNAISSANCE, TABLEAU.

— Princesse, dit-il, excusez-moi, j'ai voulu être aimé pour moi-même. Grâce à Félicien David, j'ai pu vous plaire : en souvenir je lui donne une forte pension sur la caisse de l'Opéra-Comique, qui désormais devient une réalité. Pour récompenser les loyaux services de Bartoloskir, je le condamne à épouser Nicole, qui lui en fera voir de presque toutes les couleurs.

Applaudissements universels; la toile baisse.

L'orgue du commissionnaire est déposé à l'Institut, où Félicien David ira prochainement le retrouver.

BERTALL.

CROQUIS PARISIENS, — par Randon et Belin.



2 062

— Eh bien, voilà qu'on se met encore sur le pied de guerre!...
— Et moi, je suis sur le pied de paix.



20063

— Maman a dit comme ça qu'il fallait t'inviter à dîner pour qu'on ne soit point que treize à table.

LES TROIS PHASES D'UNE COLLABORATION.

Arcades ambo.....

I. — ta pièce.

Tous deux arrivaient du Midi. Ils étaient venus à Paris pour étudier le droit. Bien aimables de se déranger!

Néanmoins, avec tant de points de contact, ils représentaient les deux extrêmes les plus... extrêmes qu'on eût jamais vus.

Le premier était doux, modeste, travailleur. Le second était bruyant, fanfaron, paresseux. Le premier s'appelait Paul, le second Oscar.

Paul se sentait la vocation littéraire et passait ses soirées à pâlir sur des manuscrits secrets. Oscar se sentait la vocation altérée et passait ses soirées à empiler des dettes au café voisin.

Et comme ils demeuraient ensemble, une fois, quand Oscar rentra, Paul alla fermer la porte d'un air mystérieux, puis se rapprochant :

— Oscar, tu es mon ami?

COMME QUOI L'HOMME N'EST JAMAIS CONTENT, ÉTUDE PHILOSOPHIQUE ET GASTRONOMIQUE,

par WATTS PHILIPPS.



— Monsieur ne désire plus rien?. .
— Si... je voudrais avoir... encore faim!

— En doutes-tu?

— Eh bien, j'ai besoin d'un avis.

— Si ce n'est que cela, la caisse est ouverte!

— Ne plaisante pas, un avis dont dépendra peut-être mon avenir.

— Diable!... Et qui veux-tu épouser?

— La carrière dramatique.

— Elle te trompera.

— Écoute au moins ce que je lui apporte en dot.

Sur quoi, Paul s'assit devant le manuscrit qu'il venait d'achever et lut.

C'était un drame en trois actes.

Oscar, quand la lecture fut terminée, se détira les bras.

— Eh bien? demanda Paul.

— Eh bien... hé! hé!... *ta* pièce a du bon...

— N'est-ce pas?

— Seulement, pourquoi appelles-tu l'héroïne Ursule? Cela porte à la plaisanterie, c'est rococo; appelle-la donc Gabrielle; voilà qui sonne.

— Tu as raison.

— Et qu'est-ce que tu comptes en faire, de ta pièce?

— Dame! la présenter.

— A qui?...

— Au Théâtre-Français...

— Malheureux!... Les Français ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Ils ont été inventés pour les défunts. Tu vis, c'est l'Odéon qui te convient.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... Au café où je fais des études de chopes comparées, il vient tous les soirs un gaillard qui est dans l'administration... sous-régisseur ou garçon d'accessoires, je ne sais pas bien... Il peut t'être utile... Donne-moi ta pièce, j'en fais mon affaire.

Paul donna, Oscar emporta.

II. — NOTRE PIÈCE.

Les jours s'envolaient sur l'aile des heures. La maison Bailly du Temps déménageait l'année en détail.

Paul s'était renfermé d'abord dans un silence discret, mais l'impatience commençait à prendre le dessus.

Donc, à une rentrée d'Oscar :

Dis-moi, mon ami..., je voudrais bien...

— Moi aussi... J'ai à te parler.

— Au sujet...

— De *notre* pièce...

- Plaît-il?...

— Au sujet de notre pièce. Il est indispensable qu'elle soit copiée pour être présentée : c'est quinze francs.

— Mais...

— Si tu n'en as que vingt, je changerai.

— Mon cher...

— Donne donc! fit Oscar en extrayant le louis du porte-monnaie de son timide ami.

— Oscar!... soupira celui-ci.

Oscar, qui sortait, se retourna.

- Tu hésites?...

— N'as-tu pas tout à l'heure dit : Notre pièce?

— Eh bien... Ah! j'avais oublié de te raconter. Mon ami, le sous-régisseur—c'est décidément son titre — ne se serait intéressé que mollement à la réussite de ses démarches s'il avait supposé que je suis étranger à l'affaire... alors, dans ton intérêt, j'ai dû lui dire que j'en

LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ, — par G. RANDON.



20065
Nouvelle machine à arroser, inventée par un directeur de magasin de nouveautés.



20066
On aura beau faire des réclames aux bains de mer, les bains de la Seine seront toujours bien plus fréquentés; et puis au moins la société n'est pas mêlée, — tous hommes à quatre sous.



20067
Le macadam, étant d'origine anglaise, se croit obligé de nous donner une idée, pendant l'été, des fameux brouillards de Londres; j'aimerais mieux autre chose, et vous?



20068
Après le choix d'une femme, rien de plus difficile que le choix d'un melon, et le plus malin se laisse encore attraper quelquefois, — je parle du melon.

étais. Tu conçois?... Adieu, je cours à la copie; mais tu peux te vanter que tu me donnes diantrement de peine!

Quinze jours après, Oscar rentre radieux.

— Ça marche!

— Quoi?

— Parbleu! notre pièce... J'ai vu le directeur.

— Ah!

— Il a demandé quelques changements.

— Des changements?

— Je l'ai autorisé à faire tous ceux qu'il jugerait convenables.

— Mais il va défigurer une œuvre longuement étudiée!

— Que veux-tu? je m'y résigne bien, moi! Imite ma philosophie. L'important, c'est qu'on joue notre pièce!

III. — MA PIÈCE.

Une nouvelle phase de silence succéda.

Oscar avait l'air affairé et mystérieux. Paul ne recevait que des réponses évasives.

Un jour il passait rue du Vieux-Colombier.

Les affiches étaient collées.

THÉATRE DE L'ODÉON.

LA VENGEANCE D'UN MORT,

Drame en trois actes.

Paul bondit. C'était son titre!

D'un pas haletant il regagna ses pénates.

— Oscar!...

— Tiens, te voilà!... D'où reviens-tu ainsi?...

— Je reviens.... *La Vengeance d'un mort!*.... à l'Odéon!

— Ah! oui, ma pièce! Je venais pour t'en parler!... Je suis désolé... Croirais-tu que je n'ai pas un seul billet à te donner!

— Il ne s'agit pas de billets... Ce drame est de moi!

— De toi!... allons donc!... Ma pièce est de toi?

— N'est-ce pas moi qui?...

— Et moi qui l'ai fait recevoir... qui ai baptisé l'héroïne Gabrielle au lieu d'Ursule, un nom bête qui aurait tout chaviré!... D'abord la direction ne veut pas de deux auteurs... ça fait des micmacs!...

— Nous verrons! Je plaiderai...

— Sais-tu qu'à la fin tu deviens révoltant d'ingratitude?... Ah! nous plaiderons! tant mieux!

— Oui, tant mieux!

— Et nous verrons lequel de nous deux a dirigé les répétitions, lequel a conçu l'œuvre... car je me rappelle parfaitement que tu as pris le sujet dans une conversation que j'ai eue un soir avec toi.

— Moi!

— Oh! le plagiat se découvre tôt ou tard! Nous plaiderons! J'en serai ravi, ma parole... Un garçon qui n'a pas une idée.

— Moi!

— Qui est comme un ours.

— Moi!

— Et qui en ferait d'autres si on n'était pas là... Un garçon qui appelle une héroïne Ursule!... Ah! nous plaiderons!... ce mot-là me délie.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Quand je pense que j'avais envie de lui donner un huitième des droits d'auteur de ma pièce!...

CONCLUSION.

On a joué *la Vengeance d'un mort.*

La pièce a réussi.

Cela s'appelle le pied dans l'étrier. Oscar a profité de l'occasion. Ses relations ont fait le reste.

Il s'étale sur les affiches, il sarcle la prose des petits jeunes gens, exploite les idées des romanciers, et fait tout ce qui concerne son état.

Produit net, quinze mille livres de rente.

Oscar est arrivé.

Quant à Paul, il est reparti...

Pour sa province!

PIERRE VÉRON.

L'HEURE DU DINER.

Comme elle sonne agréablement pour l'estomac vaillant impatient de fonctionner et n'ayant jamais connu d'obstacle à ses digestions!

Les Guzman de la fourchette l'attendent avec la noble confiance que donne la certitude de vaincre.

Il n'en est pas de même des gens malingres, souffreteux, dont le suc gastrique appauvri est sans force contre la plus petite tranche de melon. Pour ces invalides de la

table, le moment de commencer le feu est toujours envisagé avec appréhension. Ils se posent ces questions graves : Le cuisinier aura-t-il mis de l'ail dans les plats? Les sauces seront-elles aussi relevées que la dernière fois? Le karik à l'indienne permettra-t-il qu'on l'aborde sans y laisser toute la peau de la langue? — Auquel cas je serais forcé d'y renoncer. Et les champignons farcis! Faites, ô mon Dieu! que leur entrée chez moi ne soit pas le signal de graves désordres! Que le piment ne les pousse pas à quelque émeute intestine dont les conséquences sont toujours si déplorables pour mon faible organisme!

Le pot de fer et le pot de terre vont dîner dans la même maison.

— Il paraît, cher ami, que nous allons livrer une rude bataille.

— Vous m'inquiétez.

— Comment! je vous inquiète? moi qui croyais, au contraire, vous donner du cœur au ventre. Tiens, je suis assez content de ce mot-là, il est en situation.

— Est-ce que vous connaissez le menu?

— Parbleu! l'amphitryon me l'a confié. Tout ce qu'il y a de plus solide au monde et de plus enflammé. Il m'a affirmé que pour s'éteindre il faudra noyer les poudres, autrement dire abuser de la *dive* bouteille.

Et le Goliath fait claquer sa langue comme un fouet de postillon. Le porteur de gastrite est inquiet.

— On fait maintenant une cuisine impossible.

— Impossible? voilà un mot qui n'existe pas pour mon estomac.

— Oh! vous, vous digéreriez du fer.

— De l'acier trempé au besoin, avec une sauce à la limaille de fer!

— Êtes-vous heureux! Vous ignorez les pesanteurs?

— Je ne connais que la plénitude.

— Ah! je vois qu'il me faudra prendre du thé en rentrant.

— Mauvais, le thé. La seule chose qui me remette quand j'ai trop festoyé, c'est une bonne soupe aux choux.

— Mais c'est atroce!

— Excellent, au contraire! un chou chasse l'autre.

Les gens spirituels sont bêtes avant de se mettre à table; les imbéciles deviennent gâteux. L'estomac, dominant impérieusement le cerveau, ne permet pas à l'esclave cérébral de se livrer à ses saillies avant que lui, Gaster, ait été satisfait.

Cinq minutes avant le potage, Rivarol et Chamfort ne valent guère mieux que Prud'homme et Calino.

J'ai remarqué que les lieux communs les plus usés, les rabâchages les plus rebattus, se débitent généralement en attendant l'ouverture des portes de la salle à manger.

— Que dit-on de nouveau aujourd'hui?

— J'allais vous le demander.

— Il n'y a rien dans les journaux.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi on s'y abonne.

— Mon Dieu, par habitude! La plupart du temps je recule devant la lecture de ma feuille.

— A propos de temps, voilà encore la vendange compromise.

— Si cela continue, le vin disparaîtra de France.

— Pourtant on assure que dans le Bordelais...

— Oui, mais en Bourgogne?

— Quelle heure avez-vous?

— Sept heures moins vingt.

— Comme on dîne tard à présent!

— Ne m'en parlez pas. On finira bientôt par ne plus dîner du tout.

— Il paraît qu'on attend quelqu'un?

— Oui, madame de Brisemiche. Oh! nous en avons encore pour trois grands quarts d'heure.

— J'ai l'estomac dans les talons.

— Et moi j'en suis aux regrets de n'avoir pas pris un bouillon avant de partir.

— Chez moi, on dîne à six heures précises. Tant pis pour les retardataires! Pas de quart d'heure de grâce.

— Vous avez bien raison.

— Aussi, comme on sait cela, on est exact.

Madame de Brisemiche fait son entrée.

— Eh bien, qui nous empêche maintenant de nous mettre à table?

— C'est un pâté chaud qu'on attend.

— Ils auront eu la sottise de le commander pour sept heures, et le pâtissier viendra nécessairement à huit.

— Chez moi, jamais ces choses-là n'arrivent. Je préviens le pâtissier. Je lui dis : Vous savez, j'aime l'exactitude : si à six heures et quart vous n'êtes pas rendu, on se passera de vous.

— Cependant...

— Non, non. Tenez, j'adore les timbales de macaroni, eh bien, j'en ai déjà refusé trois cette année; aussi le pâtissier est ponctuel.

— Cependant...

— Il faut ça. Il m'est arrivé une fois... Pardonnez-moi si je bâille, mais je ne tiens plus sur mes jambes; si je n'étais pas assis, je tomberais.

— Et moi qui ai commis la sottise de prendre de l'absinthe!

— Ah! je vous plains bien!

Le domestique ouvrant la porte du salon avec fracas :

— Madame est servie!

Les deux causeurs affamés se lèvent comme un seul homme et s'offrent réciproquement le bras pour passer dans la salle à manger. Le potage brûlant est avalé sans précaution. Le madère est bu sans respect; mais l'estomac consolé permet enfin à l'esprit de sortir de sa torpeur, et les deux sots de tout à l'heure joutent maintenant à qui mieux mieux de verve et de gaieté.

MORALITÉ.

Les gens de bon appétit sont bêtes en entrant dans la salle à manger, les mauvais estomacs le deviennent en sortant.

Louis Leroy.

CAUSERIES.

A l'approche du 15 août, toutes les boutonnières des redingotes palpitent.

Les personnes qui ne sont pas encore décorées et qui se jugent assez dignes de porter un ruban rouge ne dorment plus, ne mangent plus, en un mot ne vivent plus.

Mais, hélas! aussi, le 15 août au matin, que de désillusions, que de nez allongés!

Cependant on se console en se disant : Ça sera pour le 1er janvier prochain.

Un vaudevilliste de nos amis commence à être sur des charbons ardents.

Il ne sait que faire pour se rappeler au bon souvenir du haut fonctionnaire qui le protége, afin d'être inscrit sur la liste des bienheureux élus.

Dernièrement, il consultait à ce sujet un photographe de sa connaissance.

— Je vais vous donner un excellent conseil, lui dit le collaborateur du soleil.

— Lequel?

— Mettez un costume tout blanc avec un œillet à la boutonnière. Je ferai votre photographie, nous l'enluminerons par mon nouveau procédé, et vous l'enverrez au personnage qui vous veut du bien. Cet œillet rouge attirera son attention, et il verra que vous désirez vivement être décoré.

— Tiens, c'est une idée!

Le portrait-carte une fois terminé, M. X... l'envoya à son protecteur influent.

Le lendemain, il reçut une lettre ainsi conçue :

« Mon cher ami,

« Je suis si occupé en ce moment que je n'ai pas eu le temps de prendre connaissance des dernières nominations. Mais j'ai été agréablement surpris lorsque j'ai vu sur votre photographie que vous étiez nommé chevalier de la Légion d'honneur. Je vous en fais mille compliments. »

Le protecteur influent avait pris l'œillet pour une véritable décoration.

M. X... était donc certain qu'il ne s'occuperait plus de lui.

Il maudit son ami le photographe de lui avoir donné un semblable conseil.

***

Deux jeunes gens s'arrêtent sur les boulevards pour voir passer un de leurs amis qui donne le bras à une dame vieille et laide.

— Tiens, voici Jules avec sa femme.

— Ce n'est pas possible; elle a au moins quinze ans de plus que lui.

— Il l'a néanmoins épousée.

— Où a-t-il donc été chercher cette femme-là?

— Probablement au musée Campana.

***

Cette année, les bains froids ne sont pas favorisés; aussi les directeurs de ces établissements sont-ils désespérés.

Sitôt qu'il fait un rayon de soleil, ils appellent les garçons de cabinet.

— Vous allez faire une pleine eau, leur disent-ils.

— Mais il ne fait pas encore chaud?

— Qu'importe! il faut absolument donner l'idée de se baigner aux Parisiens qui passent sur le pont des Arts.

A. Brémond.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Ne passez point près d'un malheureux sans lui faire la charité.

Neuf pas sept points auprès d'un malheureux cent luit fer la charrie thé.

N° 2. Avant quarante ans, la femme compte ses années par printemps, après c'est par hivers.

Avant 40 AN, la femme compte 16 âne E part pr I temps, a pressé par I verre.

N° 3. L'on peut être un héros sans ravager la terre.

Long PEU têt train R os en rave âgée la ter.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 343. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 26 Juillet.

LE JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :

3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

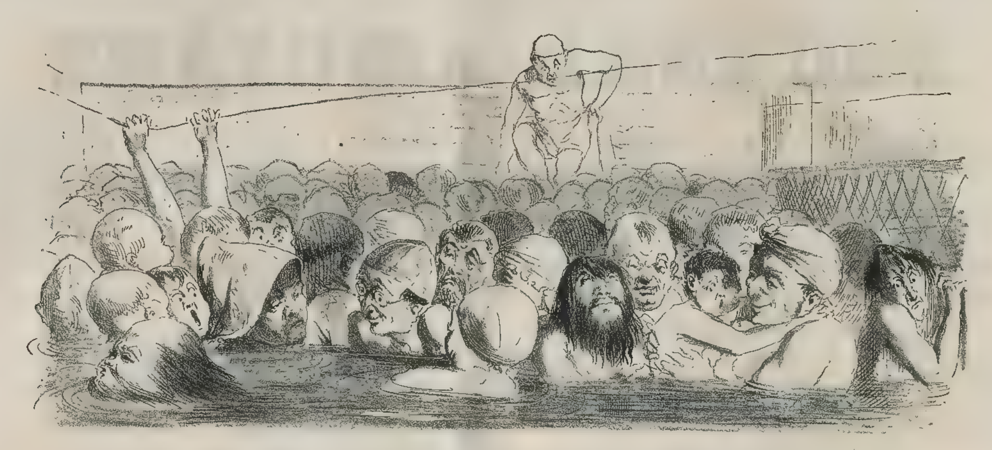
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers prints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

L'ÉCOLE DE NATATION POUR RIRE, — par Darjou.



20160

Les législateurs de tous les temps ont soigneusement interdit aux femmes l'entrée des bains à quatre sous, — voire même celle des bains à douze. Leur sagesse a porté ses fruits : on se marie encore!... Si Pyrrha avait vu Deucalion en caleçon de bain, où en serait l'humanité, mon Dieu!... les statistiques matrimoniales seraient faciles à établir!... quelques unités sans complément. — Ce qu'on voit de *tibias* insensés et de *radius* rachitiques serait impossible à dire. L'anatomie est décidément une vilaine science. Et comme il est heureux que le beau sexe ne puisse nous admirer dans le simple appareil!... notre amour propre n'a pas à souffrir, en public du moins.



LE PETIT BAIN — Et dire qu'il va falloir entrer là dedans!...



20071

A la papa.



200..

Venus pour la saucisse aux œufs.



20073

Où le proverbe : Prendre des vessies pour des lanternes reçoit une singulière application.



20074

LE MAÎTRE NAGEUR.

Encore cinq ou six bonnes leçons comme celle-là, et votre ami saura nager.



20075
— Irai-je au bain froid ? — Tous les jours il y a des accidents. — Au bain chaud, ça n'est guère rafraichissant. Decidement je n'irai pas. — Et voilà vingt ans que ça dure



20076
Où l'on dépouille le vieil homme dans des espaces étroits.



20077
PENDANT DEUX HEURES. — Garçon d' cabinet !!...



20078
MÊLANT L'UTILE A L'AGRÉABLE.—Un bain et une friture.



La scene de la poutre!... pleine d'intérêt et de plongeons! 20079



20080
LES BONNES CHARGES DE FONDATION. — Le pied devant. — Le plat..... dos!





20081

Ce que dans un Courrier de Paris on appelle la charmante comtesse de *** et la ravissante marquise de Z....



20082

ÉCOLE DE NATATION POUR DAMES — Est-ce un homme? est-ce une femme? est-ce un Auvergnat? Non, c'est un maître nageur.



20083

EN PLEINE EAU — Chargés d'inspirer aux jeunes filles qui traversent les ponts des réflexions..... rêveuses. — Pour tout dire, des auxiliaires de M. de Foy.



20084

POSANT POUR L'ANTIQUE. — Sauf le lorgnon, l'Antinoüs tout craché! et quel succès si ces dames pouvaient nous voir!...



20085

L'HOMME INTELLIGENT CHERCHE TOUJOURS A S'INSTRUIRE. — Ces messieurs trouvent que leur éducation a besoin d'être complétée par quelques études anatomiques.

LES CHASSES PARISIENNES, — par Baric.



Chasse au bois.



Chasse aux moineaux.

LES MÉMOIRES DE CANLER
COMMENTÉS PAR UN HONNÊTE BOURGEOIS.

PROLOGUE.

(*La scène se passe à onze heures du soir.*)

M. BERNARD *rentrant chez lui.* — Enfin, j'ai donc trouvé une lecture intéressante! les mémoires d'un ancien chef de la police de sûreté... J'en frémis d'avance. Depuis *les Drames de Paris*, je n'avais plus frémi... Pour moi, le frémissement est une seconde nature, et M. Ponson du Terrail ne travaillait plus. Or, dans cette circonstance, les *Mémoires de Canler* doivent me faire le plus grand bien. Allons, couchons-nous!

ACTE PREMIER.

Minuit.

M. BERNARD *sortant de son lit.* — Brrr! c'est bien intéressant! que de malfaiteurs dans ce Paris!... Ah! si la police de sûreté ne veillait pas sur nous!... Un assassinat est si vite arrivé!... Voyons, ai-je bien fermé la porte de mon appartement?... J'ai rencontré hier une figure suspecte dans l'escalier... Je commence à bien frémir... C'est que mon logement donne sur un chantier... On n'entendrait même pas mes cris. Allons, que je suis bête!... Mais décidément je frémis!

(*M. Bernard, après avoir visité toutes les serrures, se recouche et continue sa lecture; vers une heure du matin, le bourgeois s'endort.*)

DEUXIÈME ACTE.

Le rêve : première partie.

M. BERNARD *à son domestique.* — Silence et mystère!

JEAN. — Vous me prenez donc pour un *mouton?*

M. BERNARD *pâlissant.* — Misérable! si tu dis encore un mot d'argot, je te flanque à la porte.

JEAN *avec un sourire terrible.* — Puisque nous sommes seuls..

M. BERNARD *à part.* — Ah! si cet homme n'avait pas mon secret!

LACENAIRE *entrant.* — Bonjour, ma vieille!

M. BERNARD. — C'est toi?

LACENAIRE. — La police nous guette. L'assassinat de la famille Chardon fait du bruit dans Paris. Si nous sommes pincés, tant pis, tu porteras ta tête sur l'échafaud. Canler est à nos trousses.

M. BERNARD. — Canler? nous sommes perdus!

LACENAIRE. — Du courage, et dissimulons!

M. BERNARD *tremblant.* — Dissimulons, soit! Mais je me repens d'avoir participé à cette affaire. Je pouvais si bien vivre de mes rentes! J'étais si heureux dans mon logement du faubourg Poissonnière!

LACENAIRE *avec un sourire dédaigneux.* — Poltron! allons, à ce soir! au café des quatre billards! Aiguise ton poignard, mon ami, tu sais que nous faisons demain l'affaire du garçon de recette, rue Montorgueil.

M. BERNARD *seul.* — Je crois que je suis dans une mauvaise voie! On frappe! Si c'était la police!... Vite, mettons une fausse barbe... Entrez!

FIESCHI. — Monsieur Bernard?

M. BERNARD *d'un ton nasillard.* — Il est sorti!

FIESCHI *riant.* — Allons, mon vieux, ôte ta perruque, je t'ai reconnu. Et maintenant causons!

M. BERNARD *tremblant.* — De quoi voulez-vous causer?

FIESCHI *avec mystère.* — De l'affaire de demain!

M. BERNARD. — Ah! de l'affaire...

FIESCHI. — C'est pour demain. Pepin vient d'installer la machine infernale que tu as construite avec tant d'art, mon vieux!

M. BERNARD *baigné de sueur.* — Moi?

FIESCHI. — Voyons, mon vieux, pourquoi le nies-tu? tu n'es pas ici devant le juge d'instruction!... Adieu, je vais donner un dernier coup d'œil à la machine, et à demain.

M. BERNARD *seul.* — Pourquoi diable ai-je construit cette machine infernale? Je crois que je suis sur une pente fatale... Mon Dieu!... mon Dieu!... je n'avais pourtant pas de mauvais instincts?... Oh! Nini Lassave, c'est mon amour insensé pour toi qui m'a entraîné dans cette affaire! J'étais un honnête rentier, demain je serai un vil régicide... O Nini! ô amour! où nous conduis-tu? On frappe encore! Entrez!

VIOU *se précipitant dans la chambre.* — Ami! sauvez-moi!

M. BERNARD. — Viou?

VIOU. — Oui, c'est moi! Je viens d'assassiner le marchand de bronzes de la rue Saint-Honoré. Canler me cherche! A moi, mon vieil ami... mon père... mon père...

M. BERNARD *indigné.* — Je ne te connais pas, fils dénaturé. Arrière, assassin!

VIOU *riant.* — Quoi, papa! des manières pour un petit assassinat! Si vous ne me cachez pas, je jase... ah! mais oui... je vais dire au procureur que vous avez fait le coup du garçon de recette avec Lacenaire.

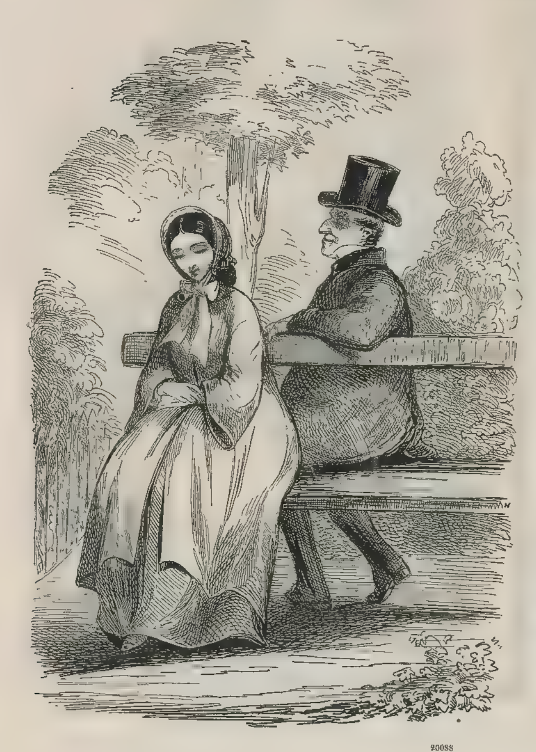
M. BERNARD *épouvanté.* — Malheureux! dénonceras-tu ton père?

VIOU. — Eh bien, non! mais soyez gentil!

M. BERNARD. — Tiens! voici de l'argent! Pars, fuis à l'étranger!

LE DOMESTIQUE *accourant.* — Monsieur Bernard! monsieur Bernard... la maison est cernée.

LES CHASSES PARISIENNES, — par BARIC (fin).


Piége à loup.


Chasse au plat. — De cinq heures et demie à sept heures du soir dans le passage Jouffroy.

CANLER *se précipitant dans la chambre.* — Vous êtes mon prisonnier.

M. BERNARD. Tout est découvert! Je suis perdu!

(*Les agents garrottent M. Bernard, qui oppose une vive résistance. On l'entraîne, on le fait descendre l'escalier, et on le jette dans une voiture cellulaire.*)

CANLER *d'une voix terrible.* — Et maintenant, à la préfecture de police!

Le rêve : deuxième partie.

LE PRÉSIDENT DE LA COUR D'ASSISES. — Bernard, avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

M. BERNARD *d'une voix faible.* — Je suis innocent!

LE PRÉSIDENT. — La parole est à monsieur le procureur.

LE MINISTÈRE PUBLIC. — Messieurs de la cour, messieurs les jurés, l'homme que vous jugerez dans quelques heures n'est pas un criminel ordinaire... c'est une de ces natures épouvantables qui remplissent de dégoût les âmes des honnêtes gens! Son père était un honnête négociant de la rue Saint-Denis, qui s'est retiré après avoir cédé son fonds à l'accusé Bernard! Dix années après, l'accusé Bernard quitta son commerce et se retira à son tour.... Il loua au faubourg Poissonnière un logement qui devait bientôt devenir le lieu de réunion du rebut de la société!

Messieurs, l'accusé Bernard, qui aurait pu vivre paisiblement de ses rentes, a semé la terreur dans Paris! Complice de Lacenaire dans l'assassinat de la veuve Chardon et de son fils, nous le retrouvons au boulevard du Temple avec la machine infernale, qui, au dire de Fieschi, est l'œuvre du grand criminel qui est devant vous! Il est encore le père de Viou, l'assassin de Poirier-Desfontaines. Non content d'être la terreur de la capitale, il a lancé son enfant dans la voie du crime! Une telle perversité ne mérite certes pas d'indulgence, aussi je réclame au nom de la société menacée toutes les rigueurs de la loi pour ce misérable!

(*Le jury, après avoir entendu le défenseur, se retire. — Une demi-heure après il rentre et déclare M. Bernard coupable sur toute la ligne.*)

LE PRÉSIDENT. — Accusé, vous êtes condamné à mort!

(*M. Bernard s'évanouit.*)

CANLER *secouant M. Bernard.* — Allons, debout!

M. BERNARD. — C'est vous, monsieur Canler?

CANLER *avec bonté.* — Bernard.....

BERNARD *poussant un cri atroce.* — Je comprends, c'est fini!

CANLER. — Avez-vous quelques révélations à faire?

M. BERNARD *sanglotant.* — Ah! monsieur Canler, je vous jure que je suis innocent!

CANLER *avec dédain.* — Je la connais, celle-là!

(*Le bourreau entre : il est vêtu de rouge, comme dans les mélodrames du boulevard. A la vue de la hache, car le bourreau a une hache, M. Bernard retrouve toute son énergie. Il se jette sur l'exécuteur des hautes œuvres. Une lutte sanglante s'engage; M. Bernard tombe. Il se réveille au milieu de sa chambre.*)

ÉPILOGUE.

M. BERNARD. — Où suis-je? Je vis... je ne suis pas mort... je n'ai pas assassiné... je suis un honnête rentier... Ah! je respire... c'était un rêve! Décidément les *Mémoires de Canler* sont très-intéressants, mais je ne les lirai plus dans mon lit!... O l'horrible cauchemar!... Descendons au café... j'éprouve le besoin de voir des honnêtes gens, et maintenant, pour finir, bénissons la Providence qui m'a donné les moyens de rester pur jusqu'à la fin de mes jours!... J'ai bien frémi tout de même!

ALBERT WOLFF.

LE MONOLOGUE DU LAPIN.

Vous l'avez aperçu aux quatre coins de l'horizon parisien — dans toutes les fêtes de banlieue, lui, le lapin classique, lui, le gros lot, lui, le roi du tourniquet.

Il trônait à la place d'honneur, dans un baquet en zinc, tapissé d'un semblant de fourrage. En guise de grand cordon, il portait autour du cou une faveur rouge. Ses moustaches étaient par instants agitées d'un frémissement convulsif.

Impassible d'ailleurs, il avait l'air recueilli qui sied aux puissances. On eût dit que c'était toujours le même, — bien que des personnes aient assuré l'avoir vu noir un jour, blanc plus tard... Peut-être le chagrin!...

Se plaint-il intérieurement de sa grandeur qui l'attache à un cran du tournevis? A quoi songe-t-il? Comment occupe-t-il les longs loisirs de son immobilité?

Sans doute, il vous advint de vous adresser toutes ces questions, en le voyant tournoyer au milieu des crépitements de la porcelaine avariée, des grincements de la baleine indicatrice, des glapissements du marchand qui vocifère :

« *Un perdant! Un gagnant! Faites la partie, là, Messieurs!...* »

Moi aussi, je m'étais demandé ce que pouvait se dire le lapin, quand l'autre jour — à la fête de Boulogne — un de mes amis, de première force sur le spiritisme, est venu combler les désirs de ma curiosité

Mon ami, qui voit partout des métempsycoses ignorées et des transmissions de pensée surnaturelles, m'a traduit le monologue du lapin!

Car le lapin se livre au monologue; — c'est sa seule

CROQUIS VARIÉS, — par G. Randon.



2090

— Pardon, mademoiselle; ce que pour hasard vous ne seriez pas de la Fère en Tardenois? ce qu'alorse nous serions pays, sans vous offenser.



2099.

SIMPLES PROPOS ENTRE CHIENS

..... *robe café au lait; elle répond au nom de* Cora. *La ramener rue Bréda,* 6, *chez madame de Saint-Rupin, qui remettra la récompense promise.*

— *Cora*, rue Bréda, mais j'ai connu ça!... le plus joli petit museau!...

— Attendez donc! n'avait elle pas un signe noir sur la joue?

— Précisément!

— Eh bien! vous pouvez vous flatter de n'avoir pas connu la fleur des pois.

ressource, — et voici ce qu'il a l'habitude de se dire pour se distraire :

* * *

— Encore une journée!... Encore le tournoiement maudit!

Est-ce étrange! On assure que l'habitude est une seconde nature, et je ne peux pas m'habituer à ce cercle perpétuel!

Chaque jour, j'en ai pour plus d'une heure avant de me remettre le cœur en place.

Et cependant je vois là-bas, chez le voisin aux chevaux de bois, des gens qui payent pour se procurer le même genre de nausées.

Il est vrai que ces gens-là sont des hommes et des femmes, une race si bête, si bête!...

Quand je pense que, depuis deux ans et demi que j'exerce, j'ai assisté au moins à soixante fêtes sans y découvrir une variante, et que toujours les mêmes imbéciles ont l'air de s'y réjouir des mêmes abominations!

Les boniments du saltimbanque les dupent, les verres de couleur leur pleurent sur leur grande tenue, les tranches de galette les prennent à la gorge, la foule les suffoque, l'orgue les supplicie, le macaron *à la fleur d'eurange* les empoisonne.

Tant mieux! Ils y reviennent!... ils s'y pressent!... ils s'y épanouissent!...

Et ils se donnent le prix de raison!... On voit bien que les animaux n'ont pas la parole!...

* * *

Pas si fort donc!

Brutal!

J'en étais sûr; un ivrogne!

Encore une des inventions des bipèdes en paletot pour se rendre heureux.

Oui, tu es joli, va! et spirituel! Casse la marchandise, tu la payeras; quitte à pleurer demain l'argent du mois que tu auras bu.

Je pense que quand tu bois tu ne vois pas de nécessité à ce que tes petits mangent, toi! les sociétés d'acclimatation auront beau faire, elles ne pourront jamais importer cette opinion-là chez nous.

Car nous sommes des animaux, pas vrai, l'homme?

Et ta femme? Tu dois en avoir une aussi : elle travaille à la maison, — c'est de rigueur. Le médecin t'a pourtant déclaré que de mettre toute la journée les mains dans l'eau glacée, ça la tuait; qu'il lui faudrait un peu de soin et de repos, sinon que la poitrine l'emporterait à l'automne...

Bon! tu as gagné un verre — et tu vas aller boire... à sa santé!

Aimable farceur!

* * *

Avec tout ça, il ne m'est pas entré une bouchée d'herbe dans le corps depuis ce matin!

Gueux de patron!

Je calculais l'autre jour que je lui ai déjà rapporté pour plus de mille francs de bénéfices secs.

Il n'y a que moi qui amorce.

Il faut l'entendre crier :

O le beau lapin!... Le magnifique lapin!... Le lapin sans pareil pour deux sous!...

Idiot! sois voleur, mais intelligent au moins.

Tu ne comprends seulement pas que tu joues à qui gagne perd en m'économisant une pauvre botte de luzerne!

Quand je serai devenu étique et que tu vanteras mon embonpoint, la clientèle te rira au nez.

C'est ça, caresse-moi parce qu'il passe des demoiselles et que tu veux les amener à jouer par attendrissement.

Hypocrite et pingre! Tu finiras par me faire regretter de ne pas être né carnassier — comme toi! Que diable! les armes ne sont pas égales!

* * *

En jouant du mirliton!... En jouant du...

Pas besoin de demander si c'est une bande de calicots en goguette. Il y a du sexe avec eux.

A mon petit chéri!... Mon Gustave!... Mon Alfred!... Mon gros Loulou!... Gagnez-nous quelque chose!...

« Oh! ce lapin a-t-il l'air crétin dans son baquet!... »

Pas tant que vous le pensez, mes petites.

Si c'était moi, qui m'appelle Gustave ou Alfred, il n'y aurait pas de *gros chéri* qui tienne, — et vous seriez encore demoiselles de mangeoire dans un établissement de bouillon!

Ah! mais!...

* * *

Si j'essayais une évasion?

Une!... deux!... Impossible, je n'ai pas seulement la force de me traîner... comment pourrais-je casser ma corde?

Surtout il y en a qui sont si dures à casser, des cordes! Qu'en pensez-vous, ma belle dame?

Comme nous bâillons! comme nous avons l'air de nous ennuyer! comme nous répondons d'une façon impatientée aux paroles du monsieur qui nous donne le bras!

Il est très-bien, ce monsieur, très-distingué; — mais il doit se nommer le mari. De là les bâillements...

Hein?... un sourire a tout à coup illuminé votre visage!

Bon, j'y suis. C'est à cause de ce petit jeune homme que vous venez de rencontrer par hasard...

Excellent hasard!

Savez-vous, madame, qu'il est très-laid, très-commun, très-gauche, ce petit jeune homme? Mais il s'appelle l'amant!

Le mot poétise tout.

* * *

Les crampes redoublent.

Je vois trouble... mes oreilles bourdonnent...

On prétend nonobstant qu'il y a des messieurs en habit noir qui donnent des médailles d'argent à d'autres messieurs en habit noir, sous prétexte de Société protectrice des animaux.

Où sont-ils, eux et leurs habits noirs?

Ce serait l'instant de se montrer. Probablement ils sont occupés à s'entre-féliciter de leur utilité, pendant qu'un malheureux lapin est torturé, martyrisé...

Là-haut, à l'arbre d'à côté, j'aperçois un peu de vert.

Ils ne sont pas riches en végétation les arbres des environs de Paris, mais si celui-là pouvait me laisser grignoter une ou deux de ses feuilles!...

Pendant ce temps-là, le bal Willis a commencé ses flonflons. Le bois de Boulogne est à deux pas, avec des pelouses où j'aurais de quoi dîner pour trois mille ans.

Gueux de patron!...

***

Il vient de passer un petit garçon.

Il m'a jeté un morceau de pain... pas gros, mais cela m'a ranimé un peu.

Il est gentil, ce gamin.

Le malheur, c'est qu'il grandira...

***

Toujours l'orchestre du bal Willis.

Les crampes d'estomac sont revenues, et ils me paraissent odieux, tous ceux qui se trémoussent là dedans.

Grand Dieu!... ce tumulte!...

— Je vous dis que c'est gagné!

— Je vous dis que non.

— Vous avez donné un coup de pouce!...

— Par exemple!...

C'est un joueur qui prétend m'emporter... Allons donc, ce serait trop invraisemblable...

Et puis, s'il m'emportait, ce serait pour me manger!...

Tant pis... j'ai assez souffert. Mieux vaut la gibelotte que l'esclavage!.. Prenez ma vie...

J'en étais certain, il ne m'emporte pas! Mon scélérat de patron s'est arrangé pour avoir gain de cause. Voilà dix-neuf fois que j'assiste à la même scène.

Le monsieur s'en va... Tiens, c'était l'épicier d'en face.... Alors, c'est un prêté pour un rendu.

Entre confrères ça se fait!...

Mais l'heure s'avance... Nous fermons boutique... On m'apporte enfin un peu de carotte... juste de quoi avoir la force de recommencer demain... Malheur!... malheur!. .

***

Et maintenant, quand vous verrez tournoyer le lapin, pensez à son monologue, et vous ne refuserez pas vos pleurs à cette infortune dédaignée du vulgaire.

PIERRE VÉRON.

CAUSERIES.

Le Cirque, la Gaîté et les Folies-Dramatiques vont cesser leur commerce boulevard du Temple, pour cause de démolition. Ainsi, voilà encore trois théâtres de moins.

Le Théâtre-Lyrique, l'Odéon, les Bouffes-Parisiens, le Théâtre-Italien étant fermés, il ne restera pas beaucoup de théâtres dans l'exercice de leurs fonctions.

Il y a quelques jours, aux Champs-Élysées, j'entendais le directeur du théâtre de Guignol se féliciter de ces fermetures

— Quelle chance! disait-il à sa femme; comme il n'y aura plus que trois où quatre théâtres ouverts à Paris jusqu'au 15 août, nous allons faire des recettes merveilleuses!

***

Des gens prétendent que la poésie se meurt, que la poésie est morte. Quelle erreur!

Il existe encore de grands poëtes en France, et quand le Théâtre-Français et l'Odéon trouveront de bonnes tragédiennes, des auteurs apporteront une foule d'excellentes tragédies.

Un simple orthopédiste du boulevard Sébastopol me semble appelé à devenir un jour aussi fort que Corneille et que Racine.

Voici le quatrain que ce poëte a mis sous un tableau représentant Vulcain au milieu des Cyclopes :

De mon père indigné j'ai subi la colère,
Quand du haut de l'Olympe il m'a lancé sur terre.
Mais si l'orthopédie alors eût existé,
Le reste de mes jours je n'aurais pas boité.

Premier prix de versification française à monsieur...

Ah! pardon, j'oubliais que nous n'étions pas encore à l'époque de la distribution des prix.

Mais que cet orthopédiste se rassure, il ne perdra pas pour attendre.

A. MARSY.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Les Maris à systeme de M. Bellot n'ont pas inventé le système de faire de l'argent. Le public ne paraît prendre qu'un fort médiocre intérêt au mariage du bossu Méquillet, un personnage fort ennuyeux, moitié raisonneur, moitié envieux, qui finit par épouser au dernier acte une jeune personne qu'il a voulu marier à un de ses amis.

Cela dure deux heures et trois actes sans que le spectateur éprouve une émotion quelconque. La passion n'est pas passionnée, l'esprit n'est pas spirituel, le sentiment n'est que de la sensiblerie, si fort en vogue au Gymnase d'autrefois.

Sans l'excellent Landrol, qui a prêté à cet ennuyeux Méquillet sa bosse de l'art dramatique, qui s'est beaucoup développée dans ces dernières années, sans Landrol, dis-je, *les Maris à système* auraient tout au plus trouvé le système de faire le vide au Gymnase.

Un théâtre où l'on rit beaucoup, c'est le Palais-Royal, qui a eu l'heureuse idée de reprendre un des grands succès de MM. Labiche, Édouard Martin et Albert Monnier. *Les Noces de Bouchencœur* est une des pièces les plus gaies du répertoire. Le public est revenu avec la comédie, Grassot seul manquait à la noce. Son rôle a été rempli par M. l'Héritier, qui s'en acquitte fort bien, quoiqu'on ne remplace pas facilement un tempérament comique comme Grassot. Hyacinthe et la gracieuse mademoiselle Martine ont les honneurs du deuxième acte, qu'ils jouent à eux deux en famille.

Les reprises vont leur petit train. Le Vaudeville a lardé ses deux nouveautés, *A bord de mon oncle* et *la Volonté d'un précipice*, d'une forte pièce en trois actes, *Un duel sous Richelieu*, un succès d'autrefois. Les comédiens y portent de jolis habits brodés, et, malgré leur zèle, ils n'espèrent point que le théâtre fera fortune avec cette comédie. Un acteur, du nom de Colson, qui devait remplacer cet été M. Félix en congé sur les boulevards, a enfin trouvé sa vraie route dans un rôle accessoire. Les honneurs de la soirée ont été pour M. Nertann.

Nous voici à l'Ambigu, au milieu d'un public ému, passionné. On lui parle une langue qu'il n'a pas l'habitude d'entendre tous les jours; on ne lui sert pas l'éternel traître; on n'y sauve pas le moindre enfant, et cependant ce public du boulevard suit avec le plus grand intérêt cette pièce nerveuse qui s'appelle *les Filles de marbre*. Mademoiselle Page donne toute sa beauté et sa grâce à la perfide Marco; elle ne fait pas oublier mademoiselle Fargueil, mais elle a donné un pendant à cette brillante création. La Marco de M. de Chilly est moins terrible que la Marco du Vaudeville, mais c'est une épreuve plus modelée, très-fine, quoique moins vigoureuse que l'autre. Une ancienne pensionnaire du Gymnase, mademoiselle Lambert, a fort heureusement débuté dans cette reprise. Le Desgenais du boulevard Saint-Martin ne ressemble pas non plus au Desgenais de la place de la Bourse. M. Castellano est un vaillant acteur, très-aimé de son public; mais aux efforts que fait ce nouveau Desgenais, on devine qu'il a plutôt l'habitude de manier l'épée des troisièmes rôles que la baguette de Desgenais. Je pense, peut-être avec quelque raison, qu'il faut au spectateur du boulevard un Desgenais extraordinaire, et qu'on ne saurait jamais crier trop fort lorsqu'il s'agit de faire entrer la vérité dans les oreilles de la quatrième galerie. M. Metrème jouait le peintre Raphaël. Il a été jugé par mon voisin, qui dit :

— Ce peintre est fort ennuyeux! Cela doit être quelque prix de Rome.

Je n'ai rien a ajouter à ce jugement, sinon que mon voisin a été bien dur pour les prix de Rome!

Le boulevard du Temple est à l'agonie.

Les théâtres qui ne sont pas encore fermés le seront demain.

M. le préfet de la Seine a envoyé sur le boulevard sa fameuse troupe de démolisseurs; les moellons tombent; la littérature du boulevard reste, helas!

Ceux qui ont connu le boulevard du Temple d'autrefois, si animé, si gai, sont navrés de la teinte lugubre qui s'étend comme un drap mortuaire sur la patrie de Bobèche!

En passant sur le boulevard du Temple, on ôte son chapeau tout comme devant un corbillard.

Le peuple français a toujours été poli envers ceux qui s'en vont.

Signalons encore en passant le grand succès au concert des Champs Élysées! Un jeune musicien allemand, M. Kœnemann, le chef d'orchestre de Bade, est entré avec armes et bagages dans la célébrité parisienne en faisant exécuter chez M. Besselièvre sa fameuse symphonie du *Fremersberg*, une légende musicale de la Forêt-Noire.

ALBERT WOLFF

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 344. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 2 Août.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . 5 fr. 6 mois. . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX. 3 mois . . 5 fr. 6 mois . . 10 » 12 mois . . 17 »

DEUXIÈME VISITE A LA COLLECTION CAMPANA, — par Henri Oulevay.



20092

A peine arrivée aux Champs-Élysées, la nouvelle de la formation d'un Musée Campana produisait au sein des populations grecques et étrusques qui y tiennent garnison un enthousiasme général et une curiosité légitime.

De la curiosité à l'organisation d'un train de plaisir il n'y a qu'un pas, — ce pas fut franchi, — et minuit sonnait à peine à la pendule du marchand de tabac qui fait le coin du Palais de l'industrie qu'une caravane composée de Macédoniens, de Lydiens, de Grecs, d'Etrusques, etc., etc., traversant comme une seule ombre les murs épais du palais, se dispersait en cabriolant à travers toutes les galeries.

Nous n'essayerons pas de dire le spectacle qu'offrit alors cette foule d'exposants et d'exposés sans le savoir, allant, venant, touchant à tout, baguenaudant, devisant, puis s'arrêtant par groupes autour de tel ou tel tuyau de poêle, devant telle ou telle cuiller à pot, et là, rigolant à bouche que veux-tu et s'esclafant de rire comme on rit en famille, c'est-à-dire à ventre déboutonné et à tord-boyaux.

A deux heures du matin tout était rentré dans l'ordre accoutumé, et les souris reprenaient le cours de leurs observations.



20093

L'OMBRE DU GUERRIER GREC DEVANT SES RESTES.

Voici bien mon casque! je le reconnais, je reconnais même presque ces bretelles... Mais cette tête est intacte, et je suis mort des suites d'un coup de tranche[illegible] qui me la fendit en deux... jusqu'aux oreilles. Je m'en souviens parfaitement, même que j'en vis trente-six chandelles!...

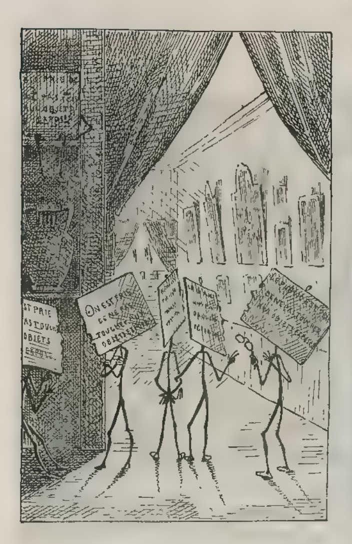
— Ah çà! est-ce que le Temps, qui détruit tout, aurait eu l'amabilité de restaurer mon crâne?... en voilà une prévenance!...



20094

— Eh quoi! un pied?... est-ce possible,... étiquette, ma mie, ne vous trompez-vous point?... avez-vous pris des informations?... fait des recherches?... Un pied!... pensez-y donc!... mais si ce n'en était pas un!!... que dirait-on de vous?... que vous avez avancé follement votre opinion personnelle... que ceci... que cela..., etc., etc.

DEUXIÈME VISITE A LA COLLECTION CAMPANA, -- par HENRI OULEVAY (suite).



20095

Constatons tout d'abord, et pour rendre justice à qui de droit, que les pancartes défendant de toucher aux objets exposés se sont arrêtées comme d'elles-mêmes aux portes des galeries de tableaux; — elles ont pensé, sans doute, que ces peintures déjà tant touchées et retouchées n'avaient plus rien à craindre, et qu'on pouvait y retoucher encore sans aucun danger. — C'est aussi notre opinion.



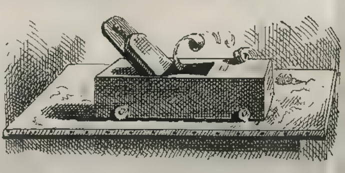
20096

LE RESTAURATEUR DE TABLEAUX.

Brosse, lessive, gratte, restaure, rafistole, dévernit, vernit, et revernit indistinctement tout ce qui est peint à l'huile : Véroneses, Titiens, et devantures de boutiques.

Polissez-le sans cesse et le repolissez. Telle est sa devise.

(Ce représentant de l'égalité devant le grattoir a beaucoup travaillé la collection Campana.)



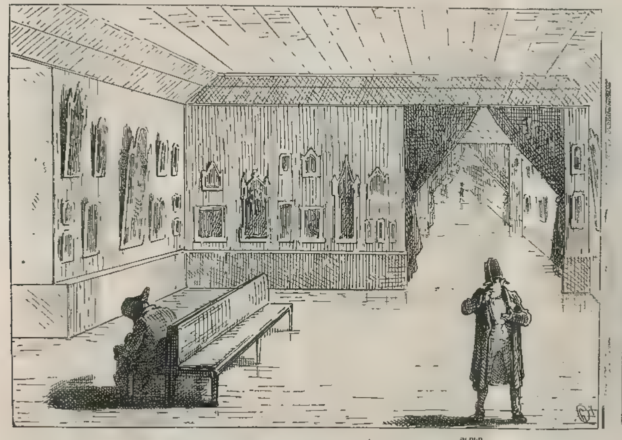
2.097

Amenés à aborder cette question délicate des retouches de tableaux, nous ne pouvons nous dispenser de signaler aux vrais amateurs une nouvelle invention qui les intéresse au plus haut point; nous voulons parler du rabot diviseur à roulettes, instrument destiné à remplacer avec avantage l'ancien grattoir ordinaire, et à l'aide duquel M. Grattepoire, son inventeur, enlève sur les peintures qu'on veut bien lui confier des copeaux d'une épaisseur vraiment extraordinaire. — Excellent pour le nettoyage des maîtres coloristes (Rembrandt, Veronèse, etc.), dont il enlève parfaitement les empâtements si désagréables à l'œil et au toucher du connaisseur. Cet instrument sera bientôt, nous n'en doutons pas, dans les mains de toutes les personnes s'occupant de restauration ou de rentoilage; outre qu'il donne à la peinture un poli et une propreté toute flamande, il est un excellent préparateur au vernis final, qu'il aide à mordre sans en altérer la transparence. — Tout collectionneur ayant une galerie importante voudra posséder un rabot diviseur à roulettes comme complement indispensable.



2098

Cependant les personnes qui ont vu opérer M. Grattepoire ne confieront jamais à d'autres que lui ces tableaux vraiment authentiques pour la restauration desquels on ne saurait apporter trop de soins, d'expérience, etc. (Nous donnerons son adresse.)



20099

LES GALERIES DE TABLEAUX UN JOUR D'ÉTUDE.

Le mardi a été réservé pour l'étude, excellente idée qui permet aux artistes d'étudier au milieu de la solitude la plus parfaite et avec ce recueillement sans lequel les qualités cachées du fœtus de l'art italien échappent à l'observateur le plus consciencieux.



20100

Mentionnons cependant, pour être justes, la présence de quelques charmantes et studieuses demoiselles de bonne volonté, toutes plus artistes les unes que les autres, mais dont les mamans et les petits frères accaparent toutes les chaises.

DEUXIÈME VISITE A LA COLLECTION CAMPANA, — par Henri Oulevay (suite).



UNE BATAILLE, par Uccelo.

20 01

Ces cavaliers, en chemin de conquérir une belle place au Musée du Louvre, arriveront à leur but comme sur des roulettes, malgré le poids lourdes retouches dont ils sont couverts.
Tableau très-intéressant, et qui, au Musée Campana surtout, peut passer pour être d'une beauté rare.



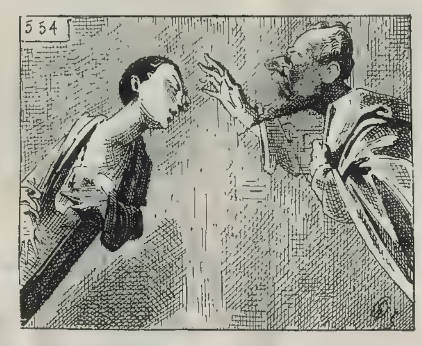
20102

Ce gentilhomme, qui avait la peau un peu rouge, se fit peindre un jour qu'il était gris, espérant atténuer ainsi la vigueur de son teint. Subterfuge innocent qui pourrait avoir de nos jours quelques chances de succès auprès de D. A. Ingres, mais qui ne put triompher de l'habileté d'Augustin Carrache, un gaillard qui réussit à peindre cet homme à la fois rouge comme un homard cuit, et gris comme un Polonais, tour de force qui fait à lui seul tout l'intérêt de cette toile.



20 03

rtrait parlant : Allons, bon ! en voila encore un qui trouve que j'ai une bonne tête !... tout le monde it la même chose depuis que je suis ici... — « Tiens ! itien ? ah ! la bonne poire ! — Ça un Titien ?... quelle te !! — Est-il laid ! — Est-ce peint !! — On dirait alimard ! — C'en est un ! — Ça n'en est pas un !! » apristi ! Titien, Galimard..., est-ce que je les con- moi ! Pourquoi diable ont-ils fourré cet écriteau au-dessous de mon cadre, nom de nom !!... c'est te !.. c'est vexatoire ! .. c'est affreux !... c'est une içoire.



20101

— Pardon, monsieur, s'il vous plaît?
— Comment donc ! madame, certainement... vous permettez !...
Rien de plus intime que ce tableau religieux de Bartolomeo Faccini.



20105

TÊTE D'ASPASIE,
selon le préposé aux petites étiquettes.

pasie???... Aspasie!!!... qui diable eût reconnu cette chère enfant ?



20106

CANCANS.

LES JEUDIS D'UNE MADAME CHARBONNEAU DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Le Pontmartin auteur de cette aimable composition se nommait Frangipane, et était « d'une bonne pâte, » dit Vasari... ou un autre.



20107

Ne parlez pas à ce bon moine de la musique céleste, S. V. P.

Ce tableau du Guerchin nous a rappelé la réponse pleine de sens d'un monsieur à lunettes à qui l'on demandait son opinion sur la romance trop peu connue des *Fraises*.

— C'est leste, dit-il, mais c'est assommant.

PAYSANNERIES, — par Félix Régamey.



— Hé ben! comben qu' vous m' prendriez pour y apprendre vot' état, à mon fieu!
— Hein!!!!...



— Tu comprends, il n'y a que ceux qui n'ont rien à faire qui peuvent *encoulorer* des grands tableaux comme ça, parce que ça prendrait trop de temps!

NOS DOMESTIQUES, — par Baric.



20.10

— Ah! madame ne trouve pas ma cuisine bonne! Eh bien! je signifie à madame que je ne la garderai pas plus longtemps comme maîtresse!...



20111

— Avez vous enfin une cuisinière?...

— Pas encore!... depuis un mois j'en ai changé dix fois... elles ont toutes des prétentions exorbitantes : la plupart ne savent rien faire, et... si c'était tout!...

— Moi, j'en ai une depuis trois mois : elle est malhonnête, sale et paresseuse, mais elle est bête et laide. Aussi je la garde quand même, c'est si ennuyeux de changer!...

UN CAFÉ L'ÉTÉ.

ÉTUDE PARISIENNE.

Un directeur de théâtre passe avec son secrétaire devant un café et s'arrête un moment.

LE DIRECTEUR. — Voyez, ce café regorge de monde.

LE SECRÉTAIRE. — Ah! si ce soir il y avait eu autant de spectateurs dans notre salle qu'il y a de consommateurs ici, nous aurions fait nos frais.

— Je le crois bien! Sont-ils stupides tous ces gens-là de s'ennuyer au café plutôt que de s'amuser au spectacle!

— Je vous prie de croire qu'ils ont plus de plaisir à se rafraîchir qu'à étouffer dans un théâtre.

— Mais ce soir on n'étouffait pas chez nous.

— Parbleu!... non, la salle était vide. Enfin il faut en prendre votre parti.

— Ça vous est facile à dire, à vous, qui n'êtes que secrétaire. Mais continuons notre chemin; la vue de tous ces gens qui se désaltèrent me déchire le cœur. (*S'essuyant le front.*) Le fait est que la chaleur est accablante ce soir.

— Enfin, vous l'avouez donc?

— Mais ce n'est pas une raison, parce qu'il fait chaud, pour boire comme un noyé.

— Vous n'avez pas soif?

— Non.

— Vous êtes bien heureux, moi je ne pourrais pas en dire autant.

— C'est-à-dire que j'ai le gosier un peu sec.

— Permettez-moi de vous offrir une choppe.

— Oh! non; jamais vous ne me verrez m'asseoir dans un café : un directeur de théâtre passer à l'ennemi, ce serait affreux!

— Nous ne nous assoirons pas, nous prendrons une choppe debout.

— A ce compte, j'accepte. Mais dépêchons-nous!

— Garçon, deux choppes.

LE GARÇON. — Veuillez prendre place à cette table.

LE DIRECTEUR. — Non, c'est inutile.

On apporte deux choppes, le directeur et son secrétaire les avalent d'un trait.

LE DIRECTEUR. — Je soutiens que l'on peut parfaitement lutter contre la soif.

LE SECRÉTAIRE. — Vous dites cela parce que vous êtes désaltéré. En buvant cette choppe, il m'est venu une idée. J'ai trouvé le moyen de ne pas perdre d'argent en été.

LE DIRECTEUR *haletant.* — Et quel est ce moyen?

— C'est de changer notre salle de spectacle en un vaste café, avec huit billards sur la scène.

— C'est en effet une idée, j'y songerai pour l'année prochaine.

Ils continuent leur chemin.

Un bourgeois flâne sur les boulevards, traînant à sa suite une femme et deux enfants, un garçon et une fille.

LE MOUTARD — Papa, j'ai soif.

LE PÈRE. — Tu as toujours soif, toi.

LA FILLE. — Moi, je suis très-fatiguée.

LA MÈRE. — Moi aussi.

LE PÈRE. — Eh bien, nous allons nous reposer dans ce café, nous aurons plus d'économie que de nous asseoir sur des chaises le long des boulevards.

LA MÈRE. — Je crois que tu te trompes.

LE PÈRE. — Non, ma chère amie; quand on sait s'arranger, on ne dépense pas beaucoup d'argent au café.

LA MÈRE. — Nous ferons ce que bon te semblera; puisque tu es le chef de la famille, nous ne devons pas contrecarrer tes volontés.

(*Ils prennent place autour d'une table.*)

LE GARÇON. — Que faut-il vous servir?

LE PÈRE. — Une choppe et quatre verres.

LE GARÇON. — Monsieur veut dire quatre choppes?

LE PÈRE. — Nullement, je vous demande une choppe et quatre verres; entendez-vous le français, oui ou non?

LE GARÇON. — J'ai compris, mais je vous ferai observer qu'une choppe est bien insuffisante pour désaltérer quatre personnes.

LE PÈRE. — Sapristi! garçon, quand aurez-vous fini vos observations? je comprends parfaitement que vous poussiez à la consommation, mais vous m'ennuyez.

LE GARÇON. — Pardon, je...

LE PÈRE. — Si vous dites un mot de plus, je me retire et je vous laisse la choppe à votre compte.

LE GARÇON. — C'est bon, on se taira. (*A part.*) En v'là un drôle de pané!

LE PÈRE. — N'oubliez pas de m'apporter une carafe d'eau glacée.

(*Le garçon apporte les consommations demandées.*)

LE PÈRE *à sa femme.* — Passe-moi ton verre.

LA MÈRE. — Oh! je n'ai pas bien soif, il est inutile de te priver pour moi.

LE PÈRE. — Je ne me prive pas, cette bière est beaucoup trop forte, nous pouvons la couper avec de l'eau.

CROQUIS VARIÉS, — par G. Randon.



— Je voudrais une chambre pour nous réunir, quelques amis et moi, le jeudi. On ne tiendrait pas au prix, pourvu qu'elle soit bien indépendante.



— Ça n'est pas plus haut que ma botte, et c'est déjà aussi méchant que des hommes !

— Tu as raison.

— De cette manière, ça nous fait un verre plein.

LE MOUTARD. — Mais moi, je n'ai rien à boire.

LE PÈRE. — Tu ne vois donc pas cette carafe qui est là devant toi?

LA MÈRE. — Cette eau glacée va lui faire du mal.

LE PÈRE. — C'est vrai. Il faudrait un peu de sucre. (*Appelant.*) Garçon!

LE GARÇON. — Monsieur!...

LE PÈRE. — Quelques morceaux de sucre, s'il vous plaît.

LE GARÇON. — Vous désirez un grog?

LE PÈRE. — Qui vous parle de grog?... Ah çà! ce garçon veut donc me ruiner!

LE GARÇON. — Il nous est impossible de vous donner du sucre sans vous le faire payer.

LE PÈRE. — Quel drôle de café! On est trop avare ici, je n'y remettrai plus les pieds.

LA MÈRE. — Nous entrons dans un café une fois par an environ : ça ne leur fera donc pas grand tort.

LE PÈRE. — C'est égal, j'aurais pu leur envoyer du monde

LE MOUTARD. — Papa, j'ai soif.

LE PÈRE. — Bois de l'eau glacée à petites gorgées.

(*Au bout d'un quart d'heure la carafe est vidée.*)

LA FILLE. — J'ai encore soif, et il n'y a plus d'eau.

LE PÈRE. — Nous pouvons en redemander. (*Appelant.*)

LE GARÇON. — Q'y a-t-il encore à votre service?

LE PÈRE. — Comment!... *encore*, est-ce que je vous ennuie, par hasard?

LE GARÇON *à part.* — Oh! oui.

LA MÈRE. — Peut-on demander de l'eau sans qu'on ait besoin de payer un supplément?

LE GARÇON. — Certainement.

LE PÈRE. — C'est heureux. Donnez-nous une autre carafe d'eau.

LE GARÇON *à part.* — S'il fallait servir beaucoup de consommateurs de cette espèce, comme je donnerais bien vite ma démission!

(*Il apporte une nouvelle carafe.*)

LA MÈRE. — Nous n'avons pas eu une mauvaise idée d'entrer dans ce café, car nous buvons de l'eau plus fraîche que chez nous. Je voudrais bien en emporter une carafe à la maison.

LE PÈRE. — On ne nous le permettrait pas, car ils ne sont guère aimables ici. (*Appelant.*) Garçon.

LE GARÇON. — Que désirez-vous?

LE PÈRE. — L'addition.

LE GARÇON. — C'est huit sous.

LE PÈRE. — Sapristi!... comme c'est cher!

LA MÈRE. — Il y a vingt ans la bière coûtait bien meilleur marché.

LE GARÇON *à part.* — S'ils ne vont au café que tous les vingt ans, je ne m'étonne plus s'ils sont si ennuyeux.

(*Le bourgeois donne quarante centimes et s'en va.*)

LE PÈRE. — Nous n'avons pas dépensé plus d'argent que si nous nous étions assis sur les chaises des boulevards.

LA MÈRE. — C'est vrai, et nous nous sommes désaltérés. A propos, tu n'as pas donné de pourboire au garçon.

LE PÈRE. — Je le sais; mais je trouve que c'est ridicule de donner un pourboire à un garçon de café.

(*Deux collégiens viennent s'attabler à la porte du café.*)

PREMIER COLLÉGIEN. — Nous avons peut-être tort de nous mettre en vue.

SECOND COLLÉGIEN. — Pourquoi?

— Mon oncle se promène souvent par ici, et c'est un homme à cheval sur les principes; il n'aime pas qu'on aille au café...

— Comment veut-il donc qu'on se désaltère?

— Avec un verre de coco ou deux, suivant le degré de la soif.

— Que veux-tu prendre?

— Une glace.

— Moi aussi; garçon, deux glaces.

(*Ils dégustent leurs glaces.*)

PREMIER COLLÉGIEN. — Il ne faut pas nous mettre en retard.

— Non; et je crois que le moment est venu de prendre le chemin du collége.

— Tu m'as régalé ce soir, à charge de revanche.

SECOND COLLÉGIEN *à part.* — Est-ce qu'il me ferait payer la consommation? (*Haut.*) Mais je n'ai pas d'argent.

— Allons bon, ni moi non plus; alors pourquoi es-tu entré au café?

— Je croyais que tu me faisais la gracieuseté de me régaler.

— Je me suis imaginé la même chose. Ah! sapristi, nous sommes dans de beaux draps. Si nous faisions un bon au maître du café.

— C'est impossible; mais il me vient une idée Voici Balochard qui passe. (*L'appelant.*) Veux-tu te rafraîchir?

BALOCHARD. — Volontiers. (*Il prend un grog.*)

PREMIER COLLÉGIEN *à part.* — Quel est donc son projet?

SECOND COLLÉGIEN. — Attendez-moi là, je cours acheter la *Patrie.* (*Il s'en va.*)

PREMIER COLLÉGIEN *à part.* — Je crois deviner son dessein. (*A Balochard.*) Il va acheter la *Patrie*, et je pense que je l'ai dans ma poche : je vais lui dire d'acheter un autre journal, de cette façon nous en aurons deux pour lire au collége. (*Il court après son camarade.*)

BALOCHARD. — Bon!... ils me laissent seul... mais ils vont revenir : seulement qu'ils se dépêchent, car il est dix heures. Si j'étais obligé de payer leurs consommations?... Oh! ce serait une mauvaise farce, d'autant plus mauvaise que je n'ai que dix sous dans ma poche. Ils vont revenir, je l'espère.

(*A onze heures.*)

BALOCHARD *très-inquiet.* — Voici une heure que je les attends, ils sont bien longs à acheter leur journal.

LE GARÇON. — Monsieur, veuillez vous dépêcher, il y a des personnes qui attendent après votre table

BALOCHARD *à part.* — Que devenir!...

(*Au même moment arrive le père du jeune Balochard.*)

LE PÈRE. — Comment, galopin! je te trouve attablé dans un café à onze heures du soir, lorsque tu devrais être rentré au collége!

— Papa, c'est que... c'est que..

— Explique-toi.

— Je dois la consommation et je n'ai pas d'argent.

LE GARÇON. — C'est vrai, et vous arrivez à propos. Monsieur doit un grog et deux glaces.

LE PÈRE BALOCHARD *furieux.* — Le polisson!... je suis sûr qu'il a payé des glaces à des biches.

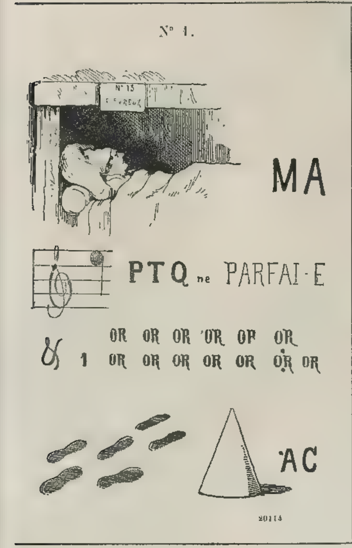
(*Il allonge à son fils un paternel mais vigoureux coup de pied.*)

Adrien Huart.

HIÉROGLYPHES DU JOURNAL AMUSANT, — par A. Grévin.

L'explication en langue vulgaire en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



N° 2.



N° 3.



L'APPROCHE DES VACANCES.

I. — DANS UN BUREAU DE JOURNAL.

— Tiens, qu'est-ce que tu écris là?
— Dix-neuf articles politiques... Et toi?...
— Cent douze colonnes de faits divers.
— Pourquoi tes cent douze?
— Pourquoi tes dix-neuf?
— Mon cher, je vais prendre quelques vacances.
— Moi aussi.
— J'ai assez réglé les destinées du monde.
— J'ai assez cultivé *l'événement épouvantable qui vient de jeter la terreur* et le serpent de mer.
— Cependant, permets...
— Une objection...
— Moi, je puis bien m'absenter, parce que les faits divers c'est toujours la même chose.
— Et la politique donc! De grandes phrases que l'abonné avale comme primeur.
— Au fait, tu as raison.
— Remettons-nous donc à nos actualités palpitantes.
— Qui verront le jour dans deux mois.

II. — AU COLLÉGE.

— Hé, Blavin!
— De quoi?
— Prête-moi ton thème.
— Je l'ai pas fait.
— Ni moi.
— Eh ben, le *pion* va être en gaieté!
— Je m'en moque pas mal.
— Et moi itou.
— J'ai calculé que s'il me donne dix mille vers à copier, j'en aurai juste fait le vingtième quand les vacances arriveront.
— Juste mon raisonnement. Il peut me flanquer des retenues; il n'y a plus que trois dimanches.
— Blavin!
— De quoi?
— C'est le moment d'aller griller une cigarette sous la chaire du pion.
— Approuvé; mais s'il revient?...
— Et les vacances!

III. — AU PALAIS.

— Monsieur le juge d'instruction a-t-il bien voulu examiner la cause de mon client?
— Mon cher avocat, nous sommes bourrelés.
— Je le sais, mais la prévention a des rigueurs...
— Vous ne pouvez pas espérer qu'il vienne avant les vacances.
— Dame!
— Êtes-vous chasseur, maître?...
— Un peu.
— Dans quel département irez-vous?
— Je ne sais pas encore.
— Si vous passez à ..., j'ai là une chasse superbe.
— Mille fois obligé.
— Quant à votre client...
— Peuh! vous aviez raison!... après les vacances... Monsieur le juge d'instruction?
— Plaît-il?
— Est-ce qu'il y a du faisan dans votre chasse?

IV. — DANS UNE BOUTIQUE.

— Madame Bélard?
— Monsieur Bélard!
— Avons-nous encore de la doublure grise pour manches?
— Je ne crois pas.
— De la soutache?
— Non.
— Des galons?
— Non!
— Ah çà, nous n'avons donc plus de rien!
— A l'approche des vacances! A quoi bon? Nous nous renouvellerons pour l'hiver.
— Et s'il vient des clients?
— On leur glissera les rossignols. Les gens qui partent en vacances n'y regardent pas.
— Madame Bélard, vous êtes une femme de tête.

V. — RUE BRÉDA.

— Crois-tu que c'est cher?
— Quoi donc?
— Les vacances!
— Ne m'en parle pas.
— Si, il faut que j'en parle, ça me soulage. Tu sais, mon grand onzième d'agent de change?
— Oui.
— Il va en Normandie. Mon petit commissionnaire en diamants?
— Oui
— Il va en Russie. Mon Anglais!
— Oui.
— Il va en Provence. Mon attaché d'ambassade?
— Oui.
— Il va en Pologne.
— Quel dégel!
— Aussi tu penses! Je voulais me faire poser trois dents, acheter une fausse natte et un piano. C'est moi qui vous remets ça après les vacances.
— Et que tu as raison! la morte-saison, quoi!

CONCLUSION.

LE LECTEUR. — Heu! heu!... je l'ai vu plus drôle que ça, le rédacteur.
— Oui, monsieur... après les vacances...
— Plus mordant...
— Après les vacances.
— Plus...
— Après les vacances, monsieur... J'ai bien l'honneur!...

Pierre Véron.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Tous ces costumes sont dessinés d'après nature, gravés sur acier par les premiers graveurs, et coloriés à l'aquarelle retouchée. Ils sont imprimés sur beau papier vélin dans un format qui permet de les joindre aux beaux ouvrages de librairie. On peut les intercaler dans les volumes qui traitent des différents pays, ou en former des atlas et les joindre à ces ouvrages.

Chaque costume se vend 40 centimes, et 45 centimes expédié franco. — Toute personne qui en achètera au moins 50 les recevra francs de port, sans augmentation de prix.

COSTUMES FRANÇAIS.

1. Bressane
2. Femme des environs de la Rochelle.
3. Femme de Vic (Cantal).
4. Femme des environs de Mâcon.
5. Paysanne des environs de Neuviller.
6. Paysan id
7. Femme des environs de Nîmes.
8. Femme de la Tour (Auvergne).
9. Paysanne des environs de Nevers.
10. Paysanne des environs de Paris.
11. Paysanne des environs de Lyon.
12. Arlésienne.
13. Femme de Laruns (Basses-Pyrénées).
14. Paysanne de la basse Alsace.
15. Grisette de Bordeaux.
16. Paysan basque.
17. Alsacien (Bas-Rhin).
18. Paysanne des environs de Tours.
19. Paysanne des Vosges.
20. Paysan de Pont-Aven (env. de Quimper).
21. Femme de pêcheur poletais.
22. Femme de pêcheur du Tréport.
23. Femme de Pont-Aven
24. Femme de Briec (environs de Quimper).
25. Femme de Nîmes.
26. Paysanne cauchoise (canton d'Envermeu).
27. Marchande de beurre de Laruns (Basses-Pyrénées)
28. Pêcheuse de vers (côtes de la Manche)
29. Laitier des environs de Pau
30. Pêcheur poletais.
31. Costume d'Aire-Neuve (Bretagne)
32. Paysanne cauchoise (canton de Saint-Valery).
33. Costume de Pont-l'Abbé (environs de Quimper).
34. Femme de Guéménée, environs de Pontivy (Morbihan).
35. Femme de la vallée de Campan (Hautes-Pyrénées)
36. Lotcha, environs de Quimperlé.
37. Jeune fille de Huelgoët (Finistère).
38. Femme de Gouësec (Finistère).
39. Femme des environs de Morlaix.
40. Femme de Saint-Flour.
41. Jeune fille de la vallée d'Ossau (Pyrénées).
42. Artisane de Morlaix (Finistère).
43. Arlésienne (costume d'hiver).
44. Femme de Tarascon.
45. Paysan de la montagne d'Arez (Finistère).
46. Arlésienne (costume d'hiver et de deuil).
47. Gueméné-Rohan, environs de Pontivy.
48. Paysanne des environs d'Avignon.
49. Femme de Laruns, vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées)
50. Paysan de Laruns (id.).
51. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (homme) (id.).
52. Costume de deuil de la vallée d'Ossau (femme) (id.).
53. Femme de Saint-Gaudens (Hte-Garonne).
54. Dame béarnaise
55. Paysanne de la vallée d'Ossau.
56. Paysan id.
57. Femme de Luz (Hautes-Pyrénées).
58. Paysanne de la vallée d'Ossau, costume de travail.
59. Femme et enfant de la vallée d'Ossau.
60. Paysanne de la vallée d'Ossau.
61. Costume de noces de Plouaré (environs de Quimper)
62. Paysan de Gavarni (Hautes-Pyrénées).
63. Jeune fille de Pont-l'Abbé (environs de Quimper)
64. Grisette de Bayonne.
65. Berger des Landes.
66. Femme des environs de Mâcon.
67. Porteur de chaise à Cauterets.
68. Pasteur de la vallée d'Ossau.
69. Paysan de Saint-Sauveur.
70. Femme de Faulé (environs de Morlaix).
71. Montagnard des environs de Béziers.
72. Paysanne de la Bresse (Ain).
73. Riche fermière de la Bresse
74. Sauveteur des ports de France.
75. Marchand de poisson des Sables-d'Olonne.
76. Jeune femme des environs de Quimper (Finistère
77. Jeune pêcheur de Boulogne-sur-Mer.
78. Pêcheur boulonnais (Pas-de-Calais).
79. Femme d'Arles (Bouches-du-Rhône).
80. Costume de dame pour les bains de mer.
81. Matelote au marché
82. Mousse (Boulogne-sur-Mer).
83. Jeune matelote (Boulogne-sur-Mer).
84. Pêcheuse de crevettes
85. Douanier des montagnes.
86. Matelote, costume de fête (Boulogne-sur-Mer)
87. Paysanne de Biscarosse (Landes).
88. Présidente des matelotes (Boulogne-sur-Mer).
89. Douanier des côtes.
90. Artisane de Faou, près Landerneau (Finistère)
91. Mde de poissons (Boulogne-sur-Mer).
92. Marchande d'huîtres (Boulogne-sur-Mer).
93. Femme de Saverne (Alsace).
94. Costume des environs de Colmar
95. Costume des environs de Strasbourg.
96. Mde de crevettes (Boulogne-sur-Mer).
97. Paysanne de Tauves (Auvergne).
98. Paysanne des environs du Vigan (Gard)
99. Laitière des environs de Mâcon
100. Costume de Pont-de-Buis (Finistère).

ALGÉRIE ET COLONIES FRANÇAISES.

1. Chef arabe.
2. Jeune fille juive d'Alger.
3. Jeune Maure
4. Femme mauresque.
5. Jeune garçon de Biskara
6. Marchand juif.
7. Chef de tribu du désert
8. Juive mariée.
9. Marchand maure
10. Mzabite (baigneur).
11. Enfants juifs.
12. Esclave servante à Alger
13. Mzabite, garçon de bains.
14. Mauresque d'Alger
15. Juive d'Alger, femme mariée
16. Femme kabyle
17. Maure d'Alger.
18. Négresse à la ville.
19. Demoiselle juive à Alger.
20. Jeune fille arabe.
21. Grand chef arabe du désert
22. Mauresque chez elle.
23. Biskry, porteur à Alger
24. Cadi, homme de loi.
25. Mauresque d'Alger, costume de ville.
26. Juif d'Alger.
27. Insulaire malgache, tribu des Houvas (Madagascar).
28. La signare du Sénégal.
29. Malgache de la tribu des Betsimtsavaks.
30. Jeune fille wolofe (Sénégal).
31. Matelot pêcheur (Madagascar).
32. Astrologue médecin (id.).
33. Mulâtresse esclave de l'île Bourbon
34. Jeunes Mauresques (Algérie).
35. Femme du Sahel (id.).
36. Arabe du Sahara.
37. Baigneur en costume (Alger).
38. Femme de Constantine
39. Négociant grec (Alger).
40. Enfants du Sahara.
41. Nègre badigeonneur (Alger).
42. Juive chez elle
43. Mendiants d'Alger.
44. Femme mzabite (Sahara).
45. Femme du Sahara
46. Kabyle faisant du kouskoussou
47. Mauresque mulâtre, en visite.
48. Jeunes enfants nègre et maure
49. Brodeur des environs d'Oran
50. Bougareah, environs d'Alger.
51. Mezabi à Alger.
52. Juif, marchand de livres
53. Mekhazeni, du Bureau arabe.
54. Cafetier maure.
55. Amin des nègres.
56. Marabout de tribu nomade.
57. Danseuse mauresque.
58. Petit commissionnaire à Alger
59. Anier à Alger

COSTUMES RUSSES.

1. Paysanne de Toula
2. Cocher de place (isvotschik).
3. Bergère de Kouli-Kovo
4. Tatar de la Loubianka (Moscou)
5. Faneuse des environs de Moscou
6. Tcherkess
7. Charretier russe.
8. Paysanne de Serponkoff
9. Juif d'Epiphan
10. Juive d'Epiphan
11. Moine russe.
12. Religieuse
13. Jeune fille russe.
14. Esthonien
15. Esthonienne.
16. Maire de village en kaftan d'honneur.
17. Laitière finlandaise.
18. Femme d'un maire de village.
19. Cocher de seigneur.
20. Paysan finnois
21. Paysanne finnoise
22. Jeune paysan.
23. Femme tatare (Crimée).
24. Paysan tatar (Crimée).
25. Femme de Yalta (Crimée).
26. Femme turque à Bagtchi-Seraï (Crimée).
27. Mollah, prêtre turc à Bagtchi Seraï (id.).
28. Chef de village (Caucase).
29. Paysan russe.
30. Soldat de la Crimée.
31. Tzigane ou bohémien.
32. Femme kalmouke (bords du Volga).
33. Kalmouk, marchand (Russie méridionale).
34. Kalmouk d'Astrakan (id.).
35. Prêtre kalmouk (id.)
36. Prêtre desservant, kalmouk (Russie méridionale)
37. Maître d'école de Saint-Pétersbourg.
38. Paysan de la petite Russie

PIÉMONT ET ITALIE.

1. Costume de Bosa.
2. Pastora della Gallura.
3. Femme d'Osiolo.
4. Paysanne d'Amalfi
5. Femme de Sinnai (Sardaigne).
6. Costumes de Tresnuzaches (id.)
7. Dame de Sassari
8. Femme de Ploache.
9. Boucher de Cagliari
10. Marchande de savon de Tempio.
11. Habitant de Campidano (Sardaigne).
12. Zappatore sassarese (id.)
13. Femme de Sazza, environs de Rome.
14. Pasteur de la Gallura.
15. Marchand de beurre à Rome
16. Jeune fille de Polla (Salerne)
17. Musicien ambulant.
18. Pêcheur napolitain.
19. Jeune femme de Nettuno (États romains)
20. Jeune fille d'Ischia (royaume de Naples)
21. Jeune fille de Sessa (Terre de Labour, royaume de Naples)
22. Marchand d'huile (Rome)
23. Femme d'Isernia (province de Molize, royaume de Naples)
24. Marchand de broccoli (Rome).
25. Sergent suisse, de la garde du pape.
26. Jeune fille de Tramulta (province de Basilicata).
27. Sampognaro (Abruzzes, roy. de Naples)
28. Femme de San-Germano (Terre de Labour, royaume de Naples).
29. Jeune pâtre calabrais (id.).
30. Père de la Minerve (Rome).
31. Jeune femme d'Albano
32. Jeune garçon napolitain
33. Gardeur de chevaux (environs de Rome).
34. Femme de Frocica.
35. Paysan des environs de Rome.
36. Jeune fille de Sorrente
37. Femme d'Avigliano (roy. de Naples).
38. Costume de Sanluri (Sardaigne)
39. Costume de cardinal (Rome).
40. Paysan calabrais.
41. Pifferaro, joueur de cornemuse (Rome)
42. Faiseur de broussailles (env. de Rome).

SUISSE ET TYROL.

1. Marchand de tapis de Zell (Tyrol).
2. Jeune fille de Stanz (Suisse)
3. Bergère de Jenbach (Tyrol)
4. Costume du midi de Méran
5. Garde-vignes de Méran.
6. Femme de Méran
7. Jeune fille de Brienz (Berne).
8. Paysanne de Gugisberg (Suisse)
9. Jeune fille d'Unterzen
10. Femme de Zell (Tyrol).
11. Vacher de l'Oberland bernois.
12. Jeune fille de Schwitz.
13. Jeune fille de Klausen.
14. Jeune homme du canton d'Appenzell.
15. Paysan de l'Oberland bernois.
16. Bernoise
17. Jeune fille de Brienz (canton de Berne).
18. Jeune femme de Bâle
19. Paysan d'Uri
20. Neuchâteloise
21. Laitier bernois
22. Jeune fille d'Unterwalden
23. Laitier de Loberhasti (cant. de Fribourg).
24. Neuchâteloise de Gougisberg
25. Laitier des environs de Berne
26. Jeune fille du canton de Soleure.

AMÉRIQUE.

1. Dame de Lima
2. id
3. Aguador à Lima
4. Mulâtresse libre.
5. Costume de Lima.
6. Estanciero (Gaucho de la Plata).
7. Femme des environs de Buenos-Ayres
8. Moine de la Merci (Pérou)
9. Habitant de l'intérieur (Pérou).
10. Femme de Puebla (Mexique).
11. Homme de Puebla (id.).
12. Gaucho des environs de Buenos-Ayres (Amérique méridionale).
13. Habitant des environs de la Vera-Cruz (Mexique).
14. Jeune femme de Jalapa (id.
15. Indiens de Chapultepec (environs de Mexico).
16. La Moza de l'Assomption (Paraguay).
17. Tisanera de Lima
18. Arriero de Lima à Callao (Pérou
19. Nègre de Lima
20. Esclave des environs de Lima
21. Pasteur des environs de Lima.
22. Gaucho de la république du Paraguay
23. Gaucho au camp (Rio de la Plata).
24. Indienne des Pampas.
25. Gaucho de la province de Corrientes.
26. Gaucho de Cordova (Confed. Argentine).
27. Gaucho des environs de Montevideo

TURQUIE, GRÈCE, ÉGYPTE.

1. Arabe de la mer Rouge.
2. Femme du peuple (Égypte).
3. Femme du Caire.
4. Eunuque chibouki
5. Femme de harem (Égypte)
6. Anier d'Alexandrie
7. Marchand arabe (Égypte)
8. Jeune fille arabe (id.).
9. Remouleur arabe
10. Arabe de la Mecque
11. Batelier des côtes de la Roumélie.
12. Pâtre moldave des bords du Danube.
13. Villageoise grecque de la Roumélie (mer Noire).
14. Cavash (officier de service) de pacha (Trébizonde)
15. Paysanne moldave (bords du Danube)
16. Paysan bulgare de Varna (côtes septentrionales de la mer Noire).
17. Femme tatare de Taschbouroun (bords du Danube
18. Patron de bâtiment grec (Pirée)
19. Paysanne grecque (Morée).
20. Pâtre du Kurdistan (environs de Vann).
21. Tatar de Tcharnovoda (bords du Danube).
22. Femme bourgeoise de Constantinople.
23. Adorateurs du diable (Kurdistan).
24. Villageoise kurde de Sinan
25. Kurde de la Mésopotamie.
26. Arménienne
27. Arménienne de Nicomédie.
28. Paysan moldave
29. Femme grecque du peuple (Bulgarie).
30. Batelier de Constantinople.
31. Habitant de Zorq.
32. Juive de Constantinople
33. Dame grecque.
34. Gentilhomme du Daghistan.
35. Artisan de Nicomédie.
36. Voiturier de Tsigane (route de Jassy)
37. Dorobantz (district de Romanatz)
38. Jeune fille valaque
39. Berger nomade (Valachie)
40. Femme du peuple (Constantinople).
41. Saltimbanque (id.).
42. Derviche
43. Costume du grand sultan.
44. Dorobantz (distr. de Romanatz, Valachie).
45. Écrivain public à Constantinople
46. Porteur d'eau à Constantinople
47. Marchand de cannes et cravaches (id.)
48. Persan, marchand de cachemires (id.).
49. Arménienne à Constantinople.
50. Marchand de chapelets et d'essences à Constantinople.
51. Grec à Constantinople.
52. Caïdji, batelier du Bosphore.
53. Marchand d'œufs (Constantinople).
54. Marchand de boisson (id.).
55. Marchand de galette (id.).
56. Marchand de pain (id.).
57. Marchand de bonbons (id.)
58. Persan, marchand de poteries (id.).
59. Habitant de Bethléhem
60. Pope, prêtre grec (à Constantinople).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

1. Bûcheron de Braunbourg
2. Jeune fille bourgeoise de Munich.
3. Femme de Passau (Bavière).
4. Conducteur de radeaux de Tulz.
5. Paysanne de Iffeldorf.
6. Paysan de Dachau.
7. Aubergiste de Miesbach.
8. Paysanne de Dachau.
9. Chasseur de Kochel.
10. Étudiant, costume de corporation.
11. Paysan du comitat de Tzentschin.
12. Paysanne de la forêt Noire
13. Paysan id.
14. Paysanne wurtembergeoise.
15. Marchand de grains de Ravensbourg.
16. Paysan des environs de Laybach.
17. Jeune fille de Brandebourg (Bavière).
18. Charretier des environs de Munich.
19. Habitant de Waldkirch (grand-duché de Bade).
20. Paysanne de Hornberg (duché de Bade).
21. Paysan slovaque du comitat de Moson (Hongrie).
22. Gardeur de porcs magyar (h. Hongrie)
23. Bourgeois, maître tanneur de Jasberény (basse Hongrie)
24. Bourgeoise de Jasberény (id.)
25. Paysan de Schwarzenberg (forêt Noire)
26. Paysan d'Elzach (id.).
27. Gardeur de bœufs, comitat de Biher (basse Hongrie).
28. Paysanne slovaque du comitat de Modon (haute Hongrie).
29. Paysan du comitat de Szathmar (Hongrie).

ESPAGNE ET PORTUGAL.

1. Conducteur de marchandises de l'Alemtejo
2. Femme d'Ovar (Portugal).
3. Femme de Murtoja (id.), marchande de poisson.
4. Blanchisseuse des environs de Lisbonne.
5. Marchand de volailles à Oporto.
6. Homme (environs de Grenade).
7. Nourrice à Madrid
8. Paysanne des environs de Madrid.
9. Pèlerin de la Vieille-Castille.
10. Femme des environs de Madrid.
11. Paysan galicien.
12. Environs de Ségovie
13. Habitant de Tolosa (Biscaye).
14. Maragato
15. Manola (Madrid).
16. Femme de Vitoria.
17. Curra de Séville
18. Femme de Félanix (Majorque, Baléares).
19. Paysan de Soler (Majorque).
20. Paysan de la Navarre
21. Étudiant de Coimbre (Portugal).
22. Picador démonté
23. Femme espagnole à Gibraltar
24. Alguazil de la place des Taureaux.
25. Marchande de poisson de Thomar (environs de Lisbonne).
26. Femme des env. de Valladolid (Vieille-Castille)
27. Portefaix juif à Gibraltar.
28. Marchande de pains (env. de Lisbonne).
29. Marchand de tapis de Lisbonne (Portugal).
30. Habitant de la Navarre.
31. Contrebandier de la Serrania de Ronda (Grenade).
32. Torero, avant la course.
33. Femme de la Catalogne.
34. Femme de Madère
35. Habitant de la Biscaye
36. Batelier conducteur de genêts d'Alcochète (Portugal).
37. Paysan de l'île de Madère

HOLLANDE.

1. Paysan de l'île de Walcheren (province de Zélande)
2. Laitière des environs d'Amsterdam.
3. Pêcheur de l'île de Schokland (Zuyderzée).
4. Femme de Vollendam (nord Hollande).
5. Costume de mariage de l'île de Marken (Zuyderzée).
6. Pêcheur de l'île de Marken (id.).
7. Femme de Zaadam (nord Hollande)
8. Pêcheur de Scheveningen (Hollande).
9. Femme de Hertogenbosch (nord Brabant).
10. Paysan de Vollendam (nord Hollande)
11. Orphelin réformé (Amsterdam).
12. Paysanne de Noord-Beveland (Zuyderzée).
13. Patineur de la Frise
14. Pêcheur de Katmijk-Aon-Jee (Hollande méridionale).

SUÈDE ET NORVÉGE.

1. Habitant de Flesberg dans Nummedal (Norvége).
2. Femme d'Aal dans Hallingdal (id.).
3. Paysan d'Hitterdal dans Tellmarken (id.)
4. Paysanne de Moranger et Oster près Bergen (id.).
5. Habitant d'Aal dans Hallingdal (id.).
6. Femme d'Hittertal dans Tellmarken (id.).
7. Costume de noces dans Hallingdal (id.)
8. Paysan de Moranger près Bergen (id.).
9. Paysan d'Hgerdal (id.)
10. Paysanne de Flesberg dans Nummedal (Norvége).

Adresser un bon de poste pour la valeur des Costumes qu'on désire, à M. Philipon, 20, rue Bergère, à Paris.

AH! QUEL PLAISIR D'ÊTRE SOLDAT!
PAR RANDON.

Randon, l'auteur des charmantes séries *Il n'y a plus d'enfants* et les *Troupiers français*, a fait un Album extrêmement amusant; il a pour titre *Ah! quel plaisir d'être soldat!* et représente tous les plaisirs négatifs qui attendent le conscrit dans la carrière militaire.

Prix broché, 6 fr; rendu franco, 7 fr. — Cartonné, 8 fr.; rendu franco, 10 fr.
Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, RUE BERGÈRE.

LA VIE DE TROUPIER,
CHARGES ET FANTAISIES A PIED ET A CHEVAL, PAR RANDON.

Notre collaborateur Randon, qui, en sa qualité d'ancien troupier, et avec un sentiment et un esprit comiques bien connus de nos abonnés, traite particulièrement les sujets militaires, a exécuté l'Album que nous annonçons aujourd'hui, et qui forme le complément de celui que nous avons déjà publié sous le titre de *Ah! quel plaisir d'être soldat!* Les deux Albums se vendent le même prix : 7 francs, rendu *franco* pour les abonnés du *Journal amusant*, au lieu de 10 francs. Envoyer un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 345. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 9 Août.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . 10 »
12 mois. . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 10.

PARIS L'ÉTÉ, — par Pelcoq.



Les rafraîchissements mis à la portée de toutes les bourses et de toutes les robes.

COIFFURES SÉRIEUSES QUI FONT BIEN RIRE, — pas PASTELOT.

Fleurs dessous. 20118

Quelques plumets. 20119

Fleurs dessus. 20120

Coupe de minuit. 20121

AUX BAINS DE MER. — Cette année, c'est le scapin qui a le pompon! 20122



Grande médaille d'honneur.

20123 Nul animal créé sur la terre ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper..... jusqu'aux oiseaux? (BEAUMARCHAIS.)



20124 Madame attend son coiffeur.

COIFFURES SÉRIEUSES QUI FONT BIEN RIRE, — par Pastelot (suite).



Queue d'hirondelle, rue Saint Lazare. 20125



Au bois. 20124



TRUC-PAGE. — Systeme corde à boyau.



Rue Taitbout.



Où la queue de castor joue un grand rôle. 20130





Au Château des Fleurs. 20127

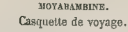


A force de vivre ensemble,
Bien souvent on se ressemble.





Brasserie des Martyrs.



MOYABAMBINE.
Casquette de voyage.



Gamelle de zouave. Avant-scène du Lazari. 20131

On demande l'adresse du coiffeur. 20132

LA JOURNÉE D'UN COLLÉGIEN, — par Gill.



20133

CINQ HEURES ET DEMIE, LEVER. — Émettre au *pion* l'opinion qu'on est d'une santé délicate et qu'on a encore besoin de repos.



20134

Opinion contraire du *pion*, qui exhorte paternellement l'élève à mépriser la paresse.



20135

DE SIX HEURES A SEPT HEURES ET DEMIE. — Étude du matin : Étudier la manière de faire des boulettes en papier mâché et de les envoyer dans l'œil de Vermisset.



20136

Vermisset se plaint; on l'appelle *cafard*.



20137

SEPT HEURES ET DEMIE. — Ration de pain et récréation : Se procurer un croûton; apprendre à vivre à Vermisset.



20138

DE HUIT HEURES A DIX HEURES, CLASSE. — Égayer un peu la séance à l'aide des petites inventions.

Premier exemple : L'homme aérien.



20139

Second exemple : Le dard d'Hippolyte (lancé d'une main sûre).



20140

MIDI, DINER. — Les inévitables *œufs à la bouriquette*. Trouver dans son assiette un *jaune* qui est *rouge*, le présenter à l'inspecteur qui déclare ce *jaune* excellent, et explique qu'il est *rouge* parce qu'il vient d'une poule *noire*.



20141

DE MIDI ET DEMI A UNE HEURE ET DEMIE. — Récréation : Après les *œufs à la bouriquette*, les douceurs de l'*anguille*.



20142

DE DEUX HEURES ET DEMIE A QUATRE HEURES ET DEMIE. — Classe d'histoire. Pour un cœur vraiment français, il n'est d'histoire que celle de son pays. En conséquence, négliger Sésostris et autres momies dont parle le professeur, pour étudier le règne de Louis XIII dans *les Trois Mousquetaires*.



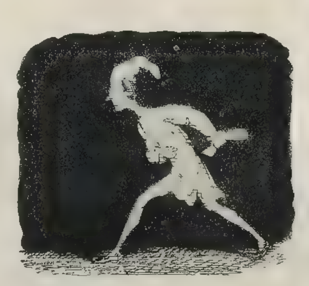
20143

QUATRE HEURES ET DEMIE. — Pain et récréation : Croûton autant que possible, et reprise des soins donnés à l'éducation de Vermisset.



20144

DE CINQ HEURES A HUIT HEURES. — Étude du soir : Cette étude est généralement employée à distiller un vrai moka dans son pupitre. (*Studia juventutem alunt.*)



20145

HUIT HEURES. — Souper du haricot quotidien et se coucher sans défiance. Mais si la paresse est la mère de tous les vices, le haricot est père de l'insomnie : aucun collégien n'ignore longtemps cette vérité.

GAIETÉS CHAMPÊTRES, — par G. Randon.



20146

MANIÈRE AMUSANTE ET AGRÉABLE D'ENTAMER UNE CONVERSATION.
Avancez à pas de loup, avec toute la légèreté dont vous êtes susceptible, puis, arrivé à une distance convenable de la personne que vous désirez entretenir, appliquez-lui vivement une tape entre les épaules; au moment où cette personne se retourne, si c'est une demoiselle, faites-lui votre plus gracieux sourire; par ce moyen vous ne pouvez manquer d'obtenir un accueil favorable.



20147

Il n'a pas l'intention de tuer ce bon Parisien, oh! non..... il veut seulement lui aplatir le nez..... histoire de rire.

LE RÊVE D'UN AUTEUR.

I.

Il y a plusieurs mois que j'ai porté une grande comédie en cinq actes au directeur des *Divertissements parisiens*, et bien qu'il m'ait promis de me donner une réponse dans le courant du mois, j'attends, j'attends toujours, et il y a un bon semestre que cela dure.

Tel fut le monologue qu'un jeune homme nommé Eustache Bigaret se tint un soir en se couchant.

Il est vrai que depuis cinq mois environ, Bigaret se prenait tous les soirs pour confident, afin de se faire part de ses pensées intimes.

C'était la première pièce qu'il faisait; aussi, son émotion devait être grande, comme on doit le comprendre.

— Quand aurai-je une réponse? soupira-t-il, quand le directeur daignera-t-il me tirer de cette cruelle indécision? S'il pouvait se douter comme je souffre, il aurait pitié de moi, et il lirait ma pièce. S'il la lit, je suis sauvé, car elle sera reçue. Mais je ne veux plus penser à mon œuvre, cela m'empêcherait encore de dormir, et lorsque je ne dors pas, j'ai la fièvre le lendemain.

Eustache souffle sa bougie.

. . . .

II.

UN CONCIERGE. — M. Eustache Bigaret, s'il vous plaît?

EUSTACHE. — C'est moi.

— Je suis le concierge du théâtre des *Divertissements parisiens*.

— Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Non, c'est inutile, je n'ai pas le temps. Voici une lettre que le directeur m'a dit de vous remettre.

— Donnez vite. (*Lisant.*)

« Mon cher ami,

» Votre pièce est reçue; venez me trouver à deux » heures, je désire causer avec vous quelques moments. »

Ma pièce est reçue, quel bonheur! Si j'ai attendu six mois, du moins je suis bien récompensé.

— Mon ami, je voudrais pouvoir vous offrir un verre de madère, car c'est vous qui m'avez apporté le premier cette bonne nouvelle. Avez-vous un enfant?

— Pas encore.

— Eh bien, si vous le voulez, je serai le parrain de votre premier.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites. Au revoir, monsieur Bigaret.

III.

LE DIRECTEUR. — Mon cher ami, je vais mettre immédiatement votre comédie en répétition, car il faut que je fasse de l'argent. Depuis quelque temps je ne joue que de très-mauvaises pièces.

EUSTACHE. — Quand lirai-je ma comédie aux acteurs?

— Sur l'heure, et je suis étonné de ne pas les voir ici. Ah! je les entends, les voici.

UNE INGÉNUE. — Mon cher Bigaret, je vous remercie d'avoir songé à moi pour me confier un rôle principal dans votre grande comédie.

EUSTACHE. — Je l'avais écrit pour vous.

L'INGÉNUE. — On n'est pas plus aimable.

LE DIRECTEUR. — Allons, asseyez-vous tous, modérez vos transports d'approbation, et écoutez tranquillement la lecture de la pièce.

IV.

TOUS. — Bravo, c'est charmant, bravo, bravo!

EUSTACHE *très-ému*. — Je suis heureux de voir que ma comédie a mérité votre approbation.

LE JEUNE PREMIER. — Je suis enchanté de mon rôle.

L'INGÉNUE. — Moi, je suis ravie du mien.

EUSTACHE. — Et vous, monsieur Genevois, vous qui jouez le père noble, un rôle très-important, êtes-vous satisfait?

LE PÈRE NOBLE. — C'est-à-dire que si vous aviez le malheur de me retirer mon rôle, je serais capable de vous tuer.

EUSTACHE. — Sapristi!

LE PÈRE NOBLE. — C'est une manière comme une autre de vous dire que j'y tiens.

LE DIRECTEUR. — Mon cher ami, c'est la première pièce que je vois obtenir un si grand succès de lecture.

EUSTACHE. — Je crois en effet que tout le monde est content. (*A part.*) Je savais bien, moi, que j'avais du talent.

V.

EUSTACHE. — Vous me croirez si vous voulez, j'ai excessivement peur.

LE DIRECTEUR. — Pour quelle raison, puisque vous êtes sûr du succès?

— L'émotion est bien compréhensible le soir de la première représentation de sa première pièce.

— C'est vrai, on peut être ému, mais pas inquiet. Vous avez vu comme les répétitions ont bien marché.

— Oui. Il y a beaucoup de critiques, n'est-ce pas, dans la salle?

— Toute la presse y est.

— Pourvu qu'ils soient bienveillants!

— Si, comme cela ne peut manquer, les journaux font l'éloge de votre comédie, ils ne seront pas bienveillants, mais justes.

— Vous avez tort de me faire compter sur un si grand succès. Ah! grand Dieu! on frappe les trois coups : *Alea jacta est.* (*Au pompier.*) Mon ami, si je me trouve mal, vous me jetterez de l'eau au visage.

LE POMPIER. — Soyez tranquille, mon bourgeois, la pompe est à portée de ma main.

VI.

LES SPECTATEURS. — Bravo! bravo! bravo!...

LE DIRECTEUR. — Entendez-vous les trépignements de la salle?

EUSTACHE. — Oui; ah! ce bruit me fait du bien.

LES SPECTATEURS. — L'auteur, l'auteur!

L'INGÉNUE. — On te rappelle.

EUSTACHE. — Le public demande le nom de celui qui a fait la pièce?

L'INGÉNUE. — Non pas, car on le lui a déjà dit.

EUSTACHE. — Que veut-il donc?

L'INGÉNUE. — Te voir, parbleu!

LES PAYSANS, — par Baric.



20148

— C'est-'i à M. Cheneau, c' pigeonnier-là?
— Seno.
— Cheneau, je l' connais ben!
— J' te dis que c'est *Seno*, à preuve qu'il a fait mettre son nom au-dessus de sa maison : S, E, N, O.



20149

— Prend-il bien tous ses remèdes?
— Oh! oui ben! pour ben prendre, il prend ben tout, mais i' n' rend ren! .... v' à c' qu'i' m'effare.....

LE DIRECTEUR. — Oui, il vous demande.

LES SPECTATEURS. — L'auteur!... l'auteur!...

LE DIRECTEUR. — Entendez-vous comme ils s'impatientent? Allons, montrez-vous.

EUSTACHE. — La modestie m'interdit une semblable ovation.

LE JEUNE PREMIER. — Venez donc.

EUSTACHE. — Je refuse.

LE DIRECTEUR. — Mais je ne veux pas que le public casse mes banquettes. Exécutez-vous de bonne grâce.

EUSTACHE. — Ça m'est impossible.

LE PÈRE NOBLE. — Toujours sa modestie! Eh bien, emportons-le.

L'INGÉNUE. — Nous ne serons pas de force, il n'y avait pas assez de rôles d'hommes dans la pièce.

LE JEUNE PREMIER. — Le pompier va nous aider.

LE POMPIER. — Très-volontiers.

(*On traîne Eustache sur la scène.*)

VII.

LES MACHINISTES *apportant un énorme bouquet.* — Vous avez eu un beau succès, hier soir?

EUSTACHE. — Oui, mes amis, je suis assez satisfait.

LES MACHINISTES. — Et ce succès est bien mérité, car la pièce est charmante.

L'AUTEUR. — Vous êtes trop aimables, mes amis. Tenez, voici trente francs à vous partager entre vous trois.

LA PORTIÈRE *arrivant avec un gros bouquet.* — Monsieu Eustache, permettez-moi de vous offrir ces fleurs en l'honneur de votre triomphe d'hier-z-au soir.

EUSTACHE. — Je vous remercie, madame Chaffaroux. Acceptez ces quinze francs pour acheter une veste à votre gamin.

LA PORTIÈRE. — Mossieu Eustache, je ne veux pas accepter d'argent : mais voulez-vous me faire bien plaisir?...

EUSTACHE. — Parlez; que désirez-vous?

LA PORTIÈRE. — Je voudrais vous embrasser, vous qui allez devenir un grand homme.

EUSTACHE. — Embrassez-moi, mère Chaffaroux.

LA PORTIÈRE *l'embrassant.* — Ah! quel honneur pour moi. Maintenant que je vous ai embrassé, mon mari peut mourir,

(*Plusieurs directeurs arrivent.*)

PREMIER DIRECTEUR. — Monsieur Eustache, je viens vous commander une grande comédie.

DEUXIÈME DIRECTEUR. — Mon cher ami, je viens vous demander un poëme d'opéra-comique.

TROISIÈME DIRECTEUR. — Mon cher monsieur, j'espère que vous ne refuserez pas de faire un drame pour mon théâtre?

CHŒUR DE DIRECTEURS. — Vous ne répondez pas?

EUSTACHE *d'un ton protecteur.* — Nous verrons ça.

CHŒUR DE DIRECTEURS. — Vous seul pouvez faire notre fortune.

. . . .

VIII.

— Pan, pan, pan.

EUSTACHE *réveillé en sursaut.* — Qui va là?

— Je suis le concierge du théâtre des *Divertissements parisiens.*

— Quel bonheur!.. O mon rêve, deviendrais-tu une réalité?... (*Au concierge.*) Ma pièce est reçue, n'est-ce pas?

— Non, mossieu, je vous la rapporte.

— Pour changer quelques scènes?

— Non, mossieu, elle est refusée.

— Refusée!... O mon rêve!... ô mon rêve!... (*Au concierge.*) Animal, pourquoi êtes-vous venu me réveiller?... En ce moment je serais peut-être académicien!

(*Il jette le concierge à la porte.*)

ADRIEN HUART.

LES LETTRES DE FAIRE PART.

I.

« Monsieur Bonichon a l'honneur de vous faire part de l'heureuse délivrance de madame Bonichon, laquelle a mis au monde un enfant blond, du sexe masculin.

» La mère et le fils se portent bien. »

II.

— Père! je suis père! c'est-à-dire qu'il va y avoir de par le monde un être qui m'appellera papa et que j'aurai toutes les raisons du monde d'appeler mon fils!... Quelle allégresse!... Il est joli mon fils... il est blond... et rose... et il crie comme un homme!... Que c'est bon d'entendre crier son sang!... Mais comment le nommerons-nous?... voilà la question importante du moment! Madame Bonichon espérait une fille, et elle avait déjà choisi le nom de Lodoïska. C'est un joli nom, Lodoïska, mais pour une fille, car un garçon ne peut pas s'appeler Lodoïska... ça ne s'est jamais vu...

Cherchons un nom...

Mais un nom sonore... un nom de gentilhomme... ma belle-mère qui voulait l'appeler Montmorency...

Ça n'a jamais été un nom de baptême... et puis Montmorency, c'est une famille posée, nous aurions l'air de vouloir leur extorquer leur nom...

Je sais bien que ma belle-mère dit avec raison que puisqu'il y a déjà un pays qui s'appelle comme cela...

C'est égal, je n'aime pas ce nom-là...

Voyons... Arthur!

Heu! Arthur, c'est un nom d'amant de cœur de mon temps... Au quartier Latin on disait : Arthur, c'est un nom d'oiseau...

Je renonce à Arthur.

Jean... peuh! un nom de cocher... Alfred, Georges, Édouard...

Communs ces noms-là, tout le monde s'appelle Édouard ou Georges...

Tiens! Népomucène!

C'est un nom agréable, qui sonne bien...

Oui, mais madame Bonichon voudra-t-elle?

Ah! je suis perplexe!

C'est égal... quel beau jour! Ah! si j'avais su le plaisir qu'on éprouve à être père... au lieu de flâner jusqu'à vingt-neuf ans!...

Je vais voir mon fils.

III.

M...,

Monsieur et madame Bonichon ont l'honneur de vous

faire part du mariage de leur fils, monsieur Anténor Bonichon, avec mademoiselle Clara Malbrenchu, et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le 14 courant, en l'église de ***, leur paroisse.

IV.

— Ah! mademoiselle Clara, c'est donc pour demain!
— Oui, monsieur Anténor!
— Demain, c'est-à-dire dans vingt-quatre heures!
— Oui, monsieur Anténor!
— Nous irons trouver monsieur le maire... dans sa mairie; vous serez en blanc.
— Oui, monsieur Anténor!
— Moi, je serai en noir.
— Oui, monsieur Anténor!
— Et comme à nous deux nous ne devons plus faire qu'un, nos deux couleurs mêlées ça fera du gris.
— Oui, monsieur Ant.....
— Quel heureux jour! je crois qu'il fera beau... le baromètre de papa est remonté. Si nous avons du soleil, ça voudra dire que nous serons heureux en ménage.
— Oui, monsieur Anténor!
— Comme c'est long, vingt-quatre heures à passer!... Depuis que je vous parle, il n'y a qu'un quart d'heure d'envolé.
— Vous êtes bien aimable, monsieur Anténor!
— Ah! demain... quand donc demain viendra-t-il?
— Mais il viendra demain...
— C'est moi qui me lèverai de bonne heure!...
— Et moi aussi...
— Dès sept heures!... A dix heures je dois venir vous prendre, vous comprenez que ça ne me fait que trois heures pour ma toilette.
— Oui, monsieur Anténor.
— Donc, à dix heures je serai ici, nous déjeunerons sur le pouce. Est-ce que vous aurez faim, mademoiselle Clara?
— Oh! oui!
— Moi pas... Après déjeuner nous monterons en fiacre, et nous irons demander à monsieur le maire la permission de nous tutoyer.
— Oui, monsieur Anténor...
— Vous savez ce qu'il nous dira, monsieur le maire?
— Non, monsieur Anténor.
— Il nous dira : Soyez sages, aimez-vous bien, et obéissez-vous les uns aux autres... Et puis il vous questionnera... il vous demandera d'une voix grave : Mademoiselle Clara, voulez-vous prendre monsieur Anténor pour époux? Qu'est-ce que vous répondrez, voyons?...
— Je dirai : Monsieur le maire, ça m'est égal.
— Mais non... il faudra dire : Oui! un oui bien fort, bien accentué.
— Il faudra crier?
— Il n'y aurait pas de mal... Moi, je compte hurler mon oui... Je veux que tout le quartier l'entende! Je suis si content d'être votre mari, mademoiselle Clara!
— Oui, monsieur Anténor.
— Après la mairie, nous irons à l'église, et après l'église nous irons au bois de Boulogne... je vous ferai monter à cheval.
— Oui, monsieur Anténor.
— Après le bois de Boulogne nous irons dîner, nous mangerons et nous boirons bien... et après le dîner nous irons danser... Je vous invite pour la première.
— Oui, monsieur Anténor!

V.

M.....,

Vous êtes prié d'assister au service et enterrement de monsieur Anténor Bonichon, décédé le 3 dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

On se réunira à la maison mortuaire.

Requiescat in pace.

VI.

— On lui avait dit : Monsieur Bonichon, ne mangez pas de melon! vous savez qu'il ne vous réussit pas.
— Et il a voulu en manger tout de même?
— S'il en a mangé!... c'est-à-dire qu'il en a dévoré sept tranches... Aussi en rentrant chez lui il s'est senti indisposé, et il est mort dans la nuit.
— Du melon?
— Oui, monsieur...
— Qu'est-ce que dit sa veuve?...
— Dame! qu'est-ce que vous voulez qu'elle dise, elle n'est pas contente...
— Elle doit maudire le melon!
— C'est-à-dire qu'elle a juré de ne plus en manger de sa vie...
— Laisse-t-il quelque chose?...
— Mais, oui... une assez jolie fortune...
— Qu'est-ce qui hérite?...
— C'est sa femme, parbleu!
— Ce pauvre monsieur Bonichon, ça me contrarie qu'il soit mort.
— Bah! et pourquoi cela?
— J'étais habitué à lui, il était fort aux dominos, quoique légèrement tricheur.
— Oui, c'était une belle âme, mais égoïste!
— Et mauvaise langue...
— On dit qu'il n'aimait pas ses enfants!
— Comment! on a été même plus loin!... on a dit qu'il battait sa femme!
— La malheureuse! alors elle doit joliment être contente d'en être débarrassée!
— Entre nous, je le crois; ajoutez que le défunt n'attachait pas ses bouledogues avec du petit salé.
— Est-ce vrai, cela?
— Comment! si c'est vrai? .. mais Bernard, qui était dans leur intimité, m'a assuré qu'il laissait sa femme manquer de tout!
— Le gueux!
— C'est égal, je le regrette; il va nous manquer.
— Bah! nous sommes tous mortels!... Faisons-nous notre demi-tasse en cent secs?
— C'est pour vous obliger...

MORALE.

DEMANDE PAR UN PHILOSOPHE. — Qu'est-ce que la vie humaine?

RÉPONSE PAR UN LITHOGRAPHE. — Trois lettres de faire part.

ERNEST BLUM.

CAUSERIES.

Je ne recommencerai ni la description ni les élégies; on en a assez abusé pour que je m'abstienne. A quoi bon, d'ailleurs, de la poésie à propos des très-prosaïques débris du boulevard du Temple?

Il faut avoir flâné devant les démolitions en cours d'exécution, pour comprendre tout ce qu'il y a de malpropretés ignorées dans les édifices théâtraux.

Les murs suintent une graisse antédiluvienne, les oripeaux apparaissent flétris, le velours des fauteuils se montre au grand soleil avec des teintes moisies.

C'est franchement laid et pas du tout intéressant.

Tout au plus cela vaut-il l'oraison funèbre d'un éclat de rire, et de celle-là les jeunes drôles qui hantent ces parages ne se font pas défaut.

L'autre jour, je m'étais complu à suivre deux de ces gibiers de bitume, et je ne regrettais pas l'attention que j'avais prêtée à la conversation. Ils faisaient à chaque pas des mots comme feu Jourdain faisait de la prose, — sans s'en douter.

A un certain moment, par exemple, les démolisseurs portant une poutre sous le bras, heurtaient violemment un des gamins :

— Cristi! exclama-t-il en se frottant, ça doit être une des banquettes du paradis qu'on emporte, je reconnais ça au rembourré!

***

Un peu plus loin pleuvaient les ruines du Lazari.

— C'est-il dommage tout de même de détériorer un si bel établissement d'utilité publique!
— Le fait est que ça navre.
— Et ne pas le reconstruire!
— Il n'y a pas de danger qu'ils en auraient fait autant de la Comédie française!
— C'est peut-être seulement bien elle qui se sera opposée à la reconstruction de notre Laz.
— Dame! il y a tant de jalousie entre confrères!

***

Un peu plus loin encore..., — j'avais lâché mes deux causeurs, — je tombai sur deux causeuses.

L'une et l'autre exerçaient la noble profession de marchandes de nectars à bas prix, et siégeaient devant une table où le tas de pommes se dressait orgueilleusement auprès de la limonade à la glace.

— Plus que trois jours, mère Duradeau.
— Ne m'en parlez pas, j'en ferme plus l'œil.
— Depuis dix-sept ans qu'on était établie!
— Dix-huit, sans vous commander.
— C'est moi que ça va sembler drôle de déménager et d'aller m'installer devant un des nouveaux théâtres!
— Sans compter que le commerce en souffrira, je ne vous dis que ça. Avec tout leur luxe...
— Ils nous gâteront nos pratiques.
— C'est tout clair. En sortant de salles toutes peinturlurées, nos rafraîchissements leur paraîtront panés.
— Panés! De quoi?... Faudra-t-il pas leur faire dorer le coco?

***

Croyez-vous que l'expression « disciple de Bacchus » puisse encore se risquer?

Oui.

Allons, tant mieux, cela m'encourage.

Deux disciples de Bacchus donc, — puisque vous le voulez, — sont installés devant une table où gisent les traces d'un repas copieux.

Les flacons décoiffés coudoient les plats mis à net. — Déjeuner de gastronomes. Aussi la paire de convives a-t-elle la tête appuyée sur le coude et se laisse-t-elle aller aux incohérences de la fantaisie.

— Oui, mon vieux, c'est comme je te le dis, fait l'un.
— Bah! répond l'autre.
— Le vin, il n'y a que cela sur terre.
— Parbleu!
— Mais il faut des bornes.
— Naturellement.
— Moi, avec une bouteille de vin, on ferait de moi un héros.
— Ah!
— Parole d'honneur, mais avec deux je deviens crétin.
— Le malheur, c'est que tu commences toujours par en boire deux et demie.

PIERRE VÉRON.

EXPLICATION DES HIÉROGLYPHES

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Un malade aime à répéter qu'une parfaite santé est un trésor qu'on apprécie pas assez.

Un malade M A ré P T Q ne parfaite sans T et 1 treize or cône après six pas A C.

N° 2. Une personne sans esprit ne saurait être aimable.

Hune personne sans S prix neuf seaux ré T tréma ble.

N° 3. Dans la société l'on a souvent le sourire sur les lèvres et la mort dans le cœur.

Dans la sauce I et T long NA sous vent le sous ris sur les lèvre S L amor dans le cœur.

PRIME SPLENDIDE

OFFERTE

AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.



LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Tout abonné au *Journal amusant* peut se procurer au bureau du Journal deux charmants tableaux de M. ÉDOUARD BEAUMONT, reproduits avec une très-grande fidélité en chromolithographie par M. COLLETTE :

L'INTÉRIEUR D'UN HAREM

et LE MARCHAND D'ESCLAVES.

Ces superbes *fac-simile* qui reproduisent les reliefs de la peinture se vendent dans le commerce

SOIXANTE FRANCS.

Ils sont livrés à nos abonnés moyennant

VINGT FRANCS.



L'INTÉRIEUR D'UN HAREM.

Nous offrons ci-joint un petit spécimen de ces deux tableaux, qui portent 75 centimètres de largeur et 65 centimètres de hauteur.

Ces deux tableaux sont expédiés en province soigneusement enroulés et *francs de port* à tout abonné qui adressera au caissier du *Journal amusant* un mandat de **vingt-deux francs.**



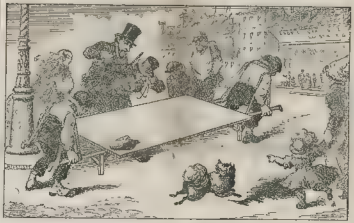
DESSINS DU JOURNAL AMUSANT EN ROULEAUX.

Nous avons fait imprimer sur rouleaux de couleur chamois les dessins du *Journal amusant*. Ces rouleaux peuvent être découpés, divisés, et former des albums qui reviennent alors à tres-bon marché. — On peut également les coller sur les murs, et former ainsi une tenture très-amusante pour la campagne, pour les antichambres, les pavillons et autres *lieux*.

Chaque rouleau de nos dessins comiques est de la même longueur qu'un rouleau de papier peint et double de largeur, en sorte que l'espace couvert par deux rouleaux de papier peint ordinaire est couvert par un seul de nos rouleaux. Nous avons cinq rouleaux différents, on peut donc couvrir l'espace de dix rouleaux ordinaires sans avoir un seul dessin répété sur des milliers de dessins.

Prix du rouleau, 3 fr. 50 c. — A toute personne qui nous adressera un bon de poste de 17 fr. 50 c., nous enverrons les cinq rouleaux *francs de port* dans toute l'étendue de la France.

Adresser le bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



CARTES DE VISITES AMUSANTES servant aussi, dans les repas de famille et d'amis, à marquer à table la place des convives.

Ces cartes, qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM Maurisset et Grévin; elles sont coloriées à l'anglaise, c'est-à-dire imprimées en deux teintes Dans une partie du dessin, l'artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite, — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table. — Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité; c'est un amusement pour les convives. — Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

LE TABAC ET LES FUMEURS,

ALBUM COMIQUE PAR M. MARCELIN.

Prix : 6 fr. au bureau, et 7 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



GUIDE DU SELLIER HARNACHEUR. Un des plus habiles ouvriers de Paris, M. Bauman, a composé un Album dans lequel il donne le dessin des différentes parties de la sellerie et du harnais; — chaque détail est représenté avec le soin le plus attentif. On peut donc, à l'aide de ce Guide, faire confectionner au mieux possible les articles dont on a besoin, et reconnaître en quelles parties sont défectueuses les pièces qui vous sont livrées. — Le *Guide du sellier harnacheur* est tous les jours acheté par les gens de la profession de l'auteur, mais il a surtout été composé pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Prix du cahier : 20 fr. — **15** fr. seulement pour nos abonnés. — Envoyer un bon de poste à M. Philipon, 20, rue Bergère.

HENRI PLON, Imprimeur-Éditeur, 8, rue Garancière, à Paris.

ŒUVRES DE ARSÈNE HOUSSAYE :

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE ET MADAME DE MONTESPAN. — Portraits. — Lettres. — Documents inédits. — Œuvres de mademoiselle de La Vallière. — Charmants portraits en taille-douce. — Autographes. 3e édition.

LE ROI VOLTAIRE, sa cour, ses ministres, son peuple, ses conquêtes, son Dieu. 3e édition, augmentée de deux chapitres et d'un portrait de Voltaire.

L'ART FRANÇAIS, peintres, sculpteurs, musiciens. Portraits gravés.

VOYAGE A MA FENÊTRE, voyage à Venise, voyage en Hollande, voyage au Paradis. 3e édition, augmentée et ornée de deux gravures.

PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA, galerie du dix-huitième siècle. Charmante gravure de Flameng.

HISTOIRE DU QUARANTE ET UNIÈME FAUTEUIL. 6e édition. — Portrait authentique de Molière gravé par Geoffroy.

Chacun de ces ouvrages forme un magnifique volume in-8° cavalier, vélin glacé, orné de gravures en taille-douce. Prix : 6 francs.

Ils sont expédiés franco à toute personne qui en adresse la valeur en bon de poste ou timbres-poste à l'Éditeur.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 346. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 16 Août.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

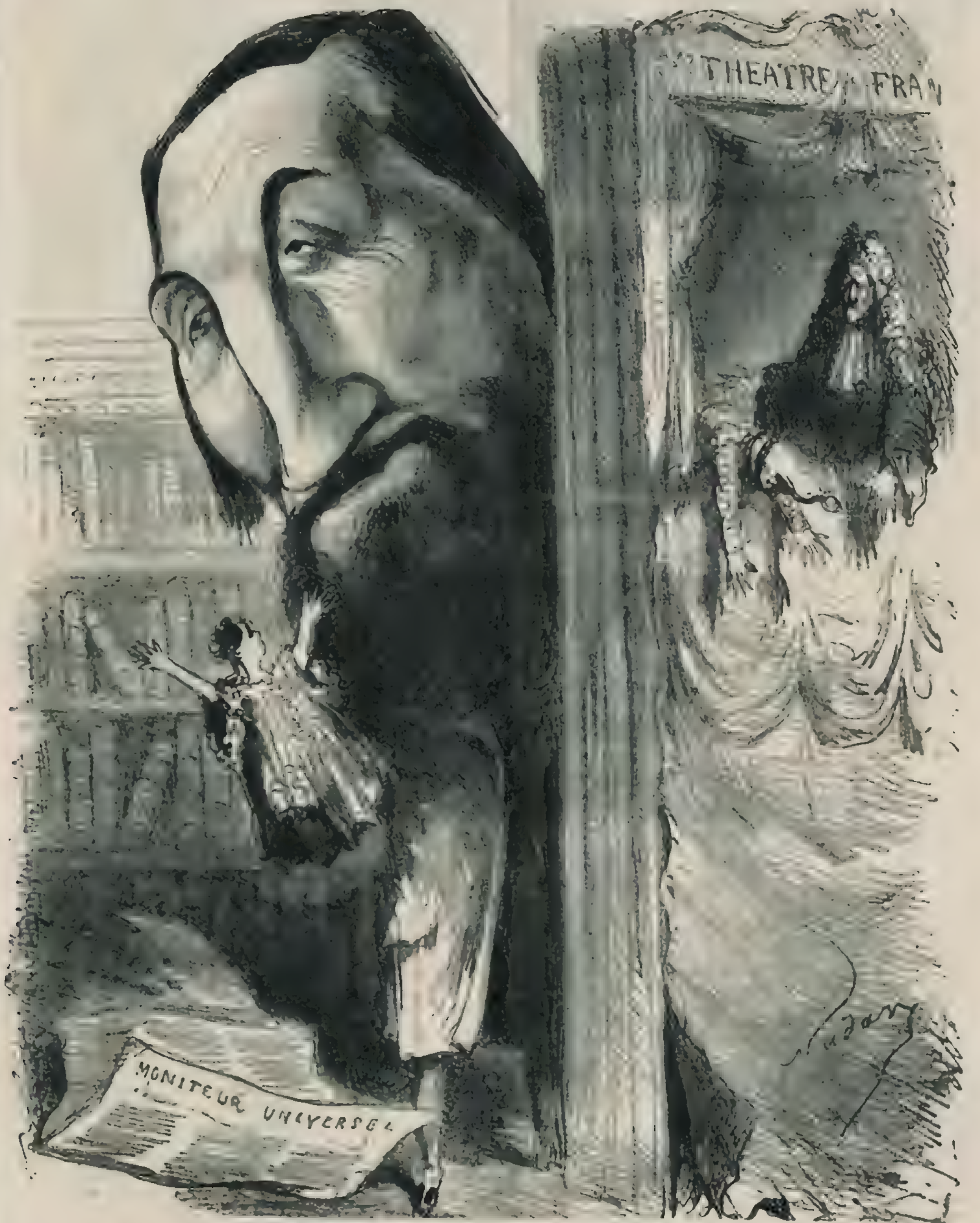
JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois . . . 10 » 12 mois . . . 17 »

LES CONTEMPORAINS DE NADAR.



ÉDOUARD THIERRY, administrateur du Théâtre-Français

LES BIBELOTS D'UN SOU (suite et fin), — par G. RANDON.



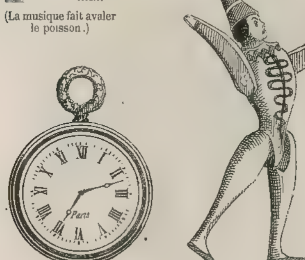
20151

En jouant du mir,
Du mirlitir, du mir-
[illegible] *liton.*

(La musique fait avaler le poisson.)

20152

Nouvel *annexe-piano*, inventé et mis à la portée des intelligences les plus obtuses ainsi que des fortunes les plus râpées, par la maison *Alexandre* père et fils — et Saint-Esprit. Ainsi soit-il!



20153

A ce prix, on sait bien qu'on ne peut pas espérer un chronometre, mais en y ajoutant seulement trois à quatre cents francs on pourrait avoir quelque chose de mieux.

20154

Chef-d'œuvre d'un disciple de Vaucanson, détenu à Poissy pour ses opinions... trop avancées sur la propriété.



20155

RÉDUCTION DE LA STATUE ÉQUESTRE DE GUIGNOL LE GRAND, *sculptée par* CLÉSINGER, *et érigée sur la place publique de Saint-Claude.*

Offerte en prime aux abonnés du *Journal amusant* qui renouvelleront leur abonnement pour 30 francs, à partir du 1er septembre prochain.



20156

Quatre-vingt-seize pages d'impression, couverture glacée, vert et or, avec une magnifique gravure sur acier, du portrait de sainte Scholasuque!!! C'est épatant, mais c'est triste!

20157

Par une ingénieuse coquetterie, l'artiste n'a revêtu cette brebis que d'une faible partie de sa toison, afin de mieux livrer à notre admiration la grâce et la perfection de son modèle.



20158

BÉBÉ PHÉNOMÈNE, *charmant cadeau d'étrennes.*

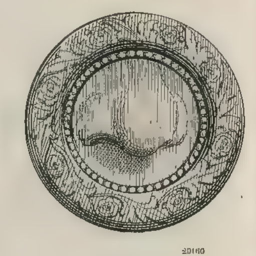
Pour 25 francs de plus, on lui fait dire : Papa, maman, oh la la, qué malheur! etc.



20159

PANORAMA HISTORIQUE ET MOUVANT.

Par les arts, le bon goût, modestement il brille,
Et la mère en cadeau peut l'offrir à sa fille.



20160

MIROIR TOM-POUCE,

pour les personnes qui ne tiennent pas à voir plus que le bout de leur nez.

LA VEILLE DES VACANCES.

—

I.

La scène se passe dans un collége, le 11 août, la veille de la distribution des prix, et par conséquent à l'approche du fameux jour des vacances.

Tous les élèves ont fait avec joie leurs malles, pour s'élancer le lendemain vers des contrées meilleures.

Le jeune Arthur Trapuzot, élève de seconde, semble encore plus heureux que ses camarades, car il témoigne une singulière aversion pour le grec et le latin.

Le soir, en se couchant, il place sa montre près de lui et compte les heures.

— O douce joie! s'écrie-t-il, dans neuf heures, c'est-à-dire en me réveillant, je serai en vacance, je serai libre de courir où bon me semblera. Dormons vite, pour que le temps me paraisse moins long.

Cinq minutes après, on entendait un ronflement sonore : — c'était le jeune Trapuzot qui s'était jeté dans les bras de Morphée.

. . . .

II.

LE PROVISEUR. — Allons, messieurs, levez-vous, l'heure des vacances a sonné, nous n'avons plus aucun droit sur vous, vous êtes libres.

TRAPUZOT *ôtant son bonnet de coton.* — Libre! Oh! merci, mon Dieu.

Il s'habille à la hâte et se sauve.

— Ah! que cet air est pur, murmura-t-il une fois qu'il se trouva dans la rue.

Et pourtant il passait devant un égout que l'on curait.

Ce que c'est que l'imagination.

— Mais où vais-je aller de ce pas? Voici une jolie femme qui traverse la rue, elle a une taille ravissante et un pied charmant, suivons-la. Mais non, ça m'est impossible, j'ai encore mon costume de prison. Cette charmante créature se moquerait de moi, si je l'accostais ainsi habillé. Mon père m'a donné de l'argent, je puis me faire beau, voici justement un tailleur. Je cours me transformer en Apollon du Belvédère.

III.

(*Il entre dans le magasin du tailleur.*)

— Je voudrais un vêtement complet, joli, mais bon marché.

— C'est difficile, cependant ici vous trouverez ce que vous désirez, car ma maison est unique en son genre.

— Je suis heureux d'être tombé sur celle-là. Combien me prendrez-vous pour m'habiller?

— Vous n'êtes pas grand, ça ne sera pas cher.

— Comment!... je ne suis pas grand? fait Trapuzot d'un ton vexé.

— Oh! excusez-moi... je n'avais pas bien regardé... vous êtes d'une bonne taille, ce sera un peu plus cher.

— Ah! tant mieux.

— Ça vous coûtera cent francs.

— C'est une jolie somme.

CROQUIS VARIÉS, — par Belin et Damourette.



20161

— Un litre, et du meilleur !...
— Mes amis, vous êtes trop petits, nous ne donnons pas de vin aux enfants.
— Comment! des enfants..... mais nous sommes collégiens, et c'est pour boire à la santé de nos professeurs!



20162

— Ta pièce avec Marinet..... un succès?.....
— Une chute..... ce qu'avait écrit Marinet était absurde.
— Et ce que tu avais fait, toi?...
— Moi, je n'avais rien fait du tout.

— Mais je vous fournis tout : pantalon, habit, gilet, cravate, chapeau, chemise, souliers, chaussettes, gants, canne, parfums et cigare.

— Ah! fort bien. Mon brave homme, votre maison a mon approbation.

— Nous ne gagnons rien sur ce que nous vendons, mais nous agissons ainsi pour contenter nos pratiques.

— C'est d'un noble cœur.

Le tailleur fit passer Trapuzot dans le fond du magasin; vingt minutes après, il était complétement métamorphosé. De collégien, il était devenu gandin.

Ce tailleur l'avait habillé à la dernière mode.

Trapuzot était coiffé d'un chapeau capsule, qui ne lui tenait pas sur la tête.

Il avait un pantalon étranglé du bas, une veste qui lui venait au milieu du dos, et un faux col qui lui montait jusqu'aux oreilles, mais brisé sous le menton.

Ah! il était bien beau!

IV.

— Pour passer ma journée, que vais-je faire? se demanda-t-il.

Il arriva au même moment devant un manége.

— Si je montais à cheval!... c'est une idée. A deux heures tout le beau monde se rend au bois de Boulogne, il m'est impossible de faire autrement que le beau monde. Je veux produire mon effet.

Il loua un cheval et partit faire sa promenade autour du lac.

En passant devant la cascade, il rencontra son pion, le regarda en face et ne le salua pas.

Il était heureux de cette petite vengeance, car quinze jours auparavant ce même pion lui avait donné cinq cents vers.

On aime à se venger quand on a été blessé.

Maintenant le pion ne pouvait rien dire, puisqu'on était en vacances.

V.

Cependant Trapuzot produisait l'effet qu'il désirait.

En passant près des équipages, il entendait ces fragments de conversation.

— Quel est donc ce brillant cavalier? demandait une charmante blonde à une ravissante brune.

— Je ne le connais pas; c'est la première fois que je le vois ici. Il nous regarde : sourions-lui!

Puis plus loin :

— Connais-tu ce jeune homme qui passe à cheval? demandait mademoiselle X... à mademoiselle Z..., — deux célébrités du demi-monde.

— Non; mais je voudrais bien faire sa connaissance, car ce doit être le fils d'un prince russe.

— Oui; il a un *chic épatant*.

En entendant ces compliments, Trapuzot se rengorgeait : il n'aurait pas donné sa place pour tout l'or de la Californie.

On conçoit cela

VI.

Pour terminer convenablement sa journée, Trapuzot loua une avant-scène dans un théâtre de genre.

Comme il faisait chaud et que c'était la seule loge occupée dans la salle, Arthur produisit encore un immense effet.

Quand la toile se leva, tous les regards des actrices se dirigèrent vers l'unique spectateur payant.

Il vit ces dames chuchoter entre elles.

En effet, un jeune homme qui loue une avant-scène de cinq places pour lui seul doit être dans une assez jolie position.

Une actrice attira les regards du fortuné Trapuzot.

Pendant un entr'acte il acheta un bouquet.

Il glissa au milieu des fleurs une lettre avec ces mots :

« Mademoiselle,

« Je suis seul.

« Voulez-vous que je sois deux?

« Arthur. »

Il fit porter la lettre et le poulet par une ouvreuse.

Cinq minutes après, la préposée aux petits bancs rapporte la réponse écrite sur l'envers de la lettre.

La voici :

« Mosieu,

« Vous ête un omme traup come il fô pour que je puise vou refucé.

« Amanda. »

— Ah! je suis bien content, s'écria Trapuzot; les fautes d'orthographe n'empêchent pas les sentiments.

VII.

. . . .

Arthur Trapuzot roule au milieu du dortoir avec son traversin dans ses bras.

— Qu'as-tu donc? lui demandent ses camarades.

— C'était un rêve, murmure Trapuzot.

— Dépêche-toi de t'habiller; on distribue les prix dans une heure.

— C'était un rêve, continue Trapuzot de plus en plus absorbé dans ses réflexions, mais il faut espérer que ce rêve sera bientôt la réalité.

(*Voir la suite page* 6.)

SOUVENIRS D'UNE FÊTE AUX E



Des bourgeois qui vont bien s'amuser à la fête. Mes quatre derniers pour deux sous; à qui?



C'est une grande phénomène. [Cinq centimes !] Equilibre indien, jonglerie chinoise, etc., etc. 2016



Père barbarrre! 20165 Plus heureux. Pour un joli lapin, c'est un joli lapin ! La partie de macarons en passant.

…NS DE PARIS, — par Félix Régamey.



Quinze kilos de plus que l'an dernier! où s'arrêtera-t-il?

20163

C'est tous tableaux d'histoires arrivées, placez-vous.



Une blessure très-profonde
D'où le sang, voyez l' tableau,
Coulait à flots!

— Mettez donc des cordons à vos souliers pour un sou!

— Tu fermes un œil et tu mets le point de mire dans la même ligne qu'une des deux extrémités de l'arc..... comme ça tu es sûr d'attraper, tu comprends.



Un villageois qui veut crânement s'amuser, et qui profite de la fête pour se faire arracher quelques dents.

Un charlatan comme ça fait plus d'argent que moi, et je vends du bon!

CROQUIS, — par BELIN.



20166

— Comment, tu n'as pas eu un seul prix!
— Veux-tu que je te dise pourquoi je n'ai pas eu de prix..... c'est bien certainement à cause de mes opinions politiques.



20167

— Prenez pitié d'un pauvre homme aveugle de naissance depuis l'âge de dix-sept ans!

Il passe avec ses autres camarades dans la salle où a lieu la distribution des prix.

VIII.

Après la distribution.

TRAPUZOT PÈRE. — Eh bien, espèce de cancre, tu n'as pas eu un seul accessit?

TRAPUZOT FILS. — Papa, je te réponds qu'on a fait des injustices.

TRAPUZOT PÈRE. — C'est possible, mais moi je n'en ferai pas. Tu resteras au collége pour travailler pendant toutes les vacances.

TRAPUZOT FILS *stupéfait*. — Comment!... tu veux... que...

— Oui.

— Oh! mon rêve!... mon rêve... qu'es-tu devenu?

ADRIEN HUART.

LES BIBELOTS DE MA FEMME.

I.

LA SCÈNE SE PASSE AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Personnages : M. ET MADAME DE VERNEUIL.

(*Depuis une heure ils sont en train de converser ensemble.*)

— Ainsi, dit le mari, c'est décidé, nous n'irons cette année qu'aux bains de mer.

— Oui; je veux absolument faire des économies.

— C'est très-bien, et je ne saurais trop te louer de cette bonne intention.

— Cet hiver, tu m'as conduite souvent dans le monde; nous-mêmes, nous avons donné plusieurs bals, et je crois que nous avons gaspillé pas mal d'argent.

— Hélas! je ne le sais que trop.

— Si, comme les années précédentes, nous allions en Suisse et en Allemagne, nous dépenserions au delà de nos revenus. Mais en nous contentant d'aller aux bains de mer, nous ferons même des économies.

— Ma chère amie, je suis enchanté de t'entendre parler ainsi.

— Nous louerons cette petite maison que nous avons en vue à Cabourg, et nous n'emmènerons pas de domestiques.

— Où dînerons-nous donc?

— A l'hôtel, comme des petits bourgeois.

— Ce sera charmant. Définitivement, ma femme est malade, se dit en lui-même le mari. J'ai envie d'appeler un médecin, plusieurs médecins même, car la maladie paraît très-grave.

II.

— Mon ami, continue madame de Verneuil, je dois te prévenir que tu auras une petite note à payer chez ma couturière. Je me suis commandé quelques petites bagatelles pour les bains de mer.

— Oh! ces bagatelles-là ne doivent pas coûter bien cher.

— Non; je me suis acheté des choses fort simples, car tu peux bien penser qu'il m'est impossible de mettre au bord de la mer les robes que je porte à Paris : cela les abîmerait trop.

— Comme tu as du soin! je t'admire vraiment.

— Je me suis commandé une toilette pour le matin, une autre petite pour le déjeuner, une autre pour la promenade.

— Tu ne pourras donc pas garder pour te promener la robe que tu mettras au déjeuner?

— Oh! non, cela ne se fait jamais.

— C'est différent!

— Puis une robe pour le dîner.

— Pourquoi ne pas dîner avec ta robe du déjeuner?

— Ce serait ridicule, on s'imaginerait que je n'ai que celle-là à mettre.

— Alors nous ferions peut-être mieux d'emmener notre cuisinière et de dîner dans notre petit chalet; de cette façon, tu pourrais mettre pour tous les repas la même toilette, personne n'y ferait attention.

— Tu crois donc qu'une cuisinière ne coûte pas cher à emmener avec soi? Enfin il me faut une robe pour aller le soir au Casino.

— Sapristi! se dit en lui-même le mari, décidément ma femme n'est pas si gravement malade que je le croyais.

— Tu fais la moue?

— Non, ma bonne amie. Toutes ces robes sont sans doute fort simples et ne coûtent pas cher?

— Non, car ces cinq toilettes ne me reviennent qu'à cinq cents francs.

— Cinq cents francs! s'écrie M. de Verneuil.

— Oui; mais j'en aurai pour toute ma saison.

— Il faut l'espérer. C'est tout ce dont tu as besoin?

— Oui.

— Tant mieux.

III.

— Mon ami, dit madame de Verneuil, je songe à une chose.

— Laquelle?

— Nous n'emmènerons pas de domestique, — mais qui donc nous servira là-bas?

— La personne qui nous loue la maison ne se charge-t-elle pas de prendre soin des appartements?

— C'est vrai! Mais qui m'habillera?

— Moi.

— Mon ami, tu es fort gentil, mais comme tu vas aux bains de mer pour te reposer, je ne veux pas que tu te fatigues. J'emmènerai ma femme de chambre.

— Le voyage coûte cher.

— Oui; mais nous le rattraperons bien.

— Comment cela?

— Comme j'emporte quelques bibelots, le transport coûtera moins cher si nous sommes trois au lieu de deux, puisque chaque voyageur a droit à tant de colis.

— C'est logique!

— Nous emmenons donc ma femme de chambre?

— Puisque tu le veux.

IV.

— Je suis certaine qu'au bord de la mer je m'amuserai autant que si je parcourais toute l'Italie, toute la Suisse et toute l'Allemagne.

— Je te le souhaite.

— La mer à Cabourg est un spectacle magnifique.

— Je suis de ton avis.

— Cependant...

— Il y a un cependant?

— Oui; on finit par s'en fatiguer. Pour passer le temps agréablement, que ferai-je bien?

— Tu liras.

— La lecture m'ennuie. Dis-moi, est-ce qu'il y a un piano dans le chalet que nous avons l'intention de louer?

— Non, on n'a pas pour habitude de mettre un piano dans une maison que l'on loue.

— C'est fâcheux! car s'il y avait cet instrument, je serais certaine de ne pas m'ennuyer. Mon ami, comme je consens à faire des économies cette année, tu serais bien aimable de...

— De... quoi?

— D'envoyer mon piano là-bas.

— Mais le transport coûtera un bon prix.

— Bast!... nous faisons des économies sur tant de choses.

— Sur tant de choses, ce n'est pas le mot.

— Tu vas me refuser ce qui me fait plaisir?

(*Elle fait semblant de pleurer.*)

— Ma bonne amie, ne tombe pas dans une attaque de nerfs, je te promets d'emporter ton piano.

— Ah! merci.

— Ma femme n'est pas du tout malade, se dit à part lui M. de Verneuil.

V.

— Comme je suis contente! je jouerai du piano le matin, j'en jouerai dans la journée, j'en jouerai le...

— Sapristi!... tu vas donc en jouer depuis le matin jusqu'au soir?

— Oh! non.

— Nous visiterons les environs de Beuzeval, la ravissante vallée d'Auge...

— C'est ça.

— Rien n'est amusant comme de faire des excursions.

— Mais, à propos, comment les ferons-nous? Moi, tu sais, je n'aime pas beaucoup marcher.

— Nous louerons une voiture.

— Dans tous les ports de mer les voitures de louage sont hors de prix, et on y est très-mal : on se fatigue plus que si l'on marchait.

— Alors, comment faire?

— Emmenons notre victoria.

— Y songes-tu?

— Par exemple, je n'hésite pas à dire que nous rattraperons bien vite les frais de transport.

— Tu peux avoir raison. Ajoutons donc la victoria à tes bibelots de voyage.

VI.

— Mon ami, qu'as-tu donc à te frapper la tête avec la main?

— A la rigueur je puis conduire ma victoria moi-même. Mais il m'est impossible d'étriller les chevaux et de laver la voiture.

— Nous sommes obligés d'emmener le cocher.

— Certainement; et le groom.

— Le groom est-il bien nécessaire?

— C'est le fils de notre cocher, ils sont habitués à être toujours ensemble, ils s'ennuieraient l'un sans l'autre.

— Emmenons aussi la femme, les neveux et les cousins.

— Tu exagères, mon ami, en ce moment. Avec toi il n'y a pas moyen de causer sérieusement.

— Allons, soupira M. de Verneuil, je vois que ma femme se porte parfaitement.

VII.

— Ma chère amie, permets-moi de te faire remarquer que nous emportons pas mal de bibelots; — surtout toi.

— J'en conviens; mais il te faut si peu de chose. Un costume en coutil, douze chemises et quelques faux cols te suffiront.

VIII.

M. de Verneuil est fâché que sa femme ait eu l'idée de faire des économies.

A. Marsy.

CHRONIQUE THÉATRALE.

INAUGURATION DU THÉATRE DE BADE.

Mon cher directeur,

Vous connaissez le théâtre de Bade sans l'avoir vu. Tout le monde le connaît comme vous. Les chroniqueurs l'ont suivi pas à pas, moellon par moellon pour ainsi dire; les journaux ont été d'accord pour vanter le fronton sculpté par Ludovic Durand, ils vous ont dit que la salle de Bade sera une des plus riches de l'Europe, que les grands maîtres en art s'étaient réunis pour faire un ensemble extraordinaire, étonnant. Moi, pour ma part, avant d'être entré dans la salle, j'en connaissais tous les détails. Je m'attendais à voir une riche bonbonnière, et j'ai vu, quoi? la salle la plus étincelante que je connaisse. L'or est distribué avec une telle profusion qu'on n'a qu'à en gratter un peu avec un canif pour avoir un billet de mille francs. Les avant-scène sont des monuments artistiques du temps de Louis XV. On est assis dans d'excellents fauteuils, en excellente compagnie, et les ouvreurs de l'orchestre ont presque le maintien et les manières des hommes du monde; tant il est vrai que l'aristocratique société de Bade donne même au dernier des Badois une tenue de bon goût que les salons du Marais doivent envier aux gens de M. Benazet.

Je crois inutile de m'arrêter à la description de la salle. Demain les journaux illustrés vous en donneront le dessin et une description exacte. Tandis que la scène était envahie par la musique, la salle ressemblait à l'apothéose d'une féerie des *Mille et une Nuits*. Le monde de toutes les nations était représenté par des députations, les lettres y avaient envoyé leurs ambassadeurs; quant aux dames réunies au balcon et dans les loges des premières, elles ont justifié les vers du prologue de Méry, qui prétend que l'or est le moindre ornement du théâtre de Bade. La loge du grand-duc est restée vide, vide non par indifférence du protecteur de Bade, mais parce que, à l'heure où le rideau se levait, la grande-duchesse allait mettre au monde une jeune princesse, qui a été saluée le lendemain par des coups de canon, par le son des cloches et mille drapeaux dans les rues de Bade.

Le grand-duc a fait pour le théâtre de Bade ce que jamais souverain allemand n'a fait pour l'art dramatique : il a gracieusement offert sa troupe, ses chanteurs, ses choristes, son orchestre, ses instruments, et jusqu'à son souffleur. Un train spécial a amené la troupe de Carlsruhe à Bade. L'opéra *Une nuit à Grenade*, par Kreutzer, a été précédé par un prologue d'ouverture que la Rachel de Carlsruhe, madame Lange, a déclamé avec un feu et un entrain qui lui ont valu les honneurs du rappel. Ce prologue est fort bien fait; la muse allemande y a donné l'accolade à la muse française, aux applaudissements des deux nations.

Tandis que l'orchestre de Carlsruhe s'installe devant ses pupitres, admirons le plafond du théâtre, un chef-d'œuvre signé du nom célèbre de maître Cambon. Ce plafond seul mériterait un article spécial; malheureusement l'exiguïté du format de notre journal ne nous permet pas d'entrer dans une description détaillée. Du reste le nom de Cambon nous dispense de cette tâche; on sait que ce nom au bas d'une décoration quelconque veut dire : Ici l'on fait des chefs-d'œuvre de tout genre.

Enfin l'orchestre de Carlsruhe entonne l'ouverture : le public bat des mains, les musiciens dans la salle sont transportés de joie par la brillante exécution; les chœurs allemands surtout provoquent des manifestations d'étonnement. Prenez quatre ouvriers dans la rue, mettez-les sur un théâtre, et ces quatre Allemands feront merveille. Jugez par là de l'effet qu'ont dû produire les choristes de Carlsruhe! On les interrompait à chaque instant pour les applaudir; jamais ces modestes artistes ne se sont trouvés à pareille fête.

Le lendemain, les artistes allemands retournent à Carlsruhe avec leurs lauriers, et la troupe française prend possession de la scène; le cortége est brillant, Hector Berlioz est à sa tête; voici maintenant madame Charton-Demeur, mademoiselle Monrose et madame Geoffroy; messieurs Montaubry, Ballanqué et Lefort; les chœurs de Strasbourg ferment la marche. Trois jours se sont écoulés depuis l'inauguration allemande, la salle est de nouveau envahie par l'aristocratie de naissance et du talent. L'Allemagne a souhaité la bienvenue à l'art français; la Muse française vient donner l'accolade à l'art allemand. Vous avez déjà deviné l'auteur du prologue : c'est Méry, le poëte de Bade, Méry qui improvise deux cents vers, comme le commun des mortels improvise une lettre d'affaire, à cette différence près qu'on peut écrire une lettre médiocre, et que Méry ne saurait faire de mauvais vers! Méry, qui a conservé toute la chaleur et l'entrain de la nature méridionale, met son âme dans tout ce qu'il fait. En vrai poëte, il s'enthousiasme facilement. Monsieur Bénazet l'a prié de faire un petit prologue, et il a fait une vraie œuvre.

M. Hector Berlioz vient s'installer au pupitre du chef d'orchestre, et nous passons à *Béatrix et Bénédict*, opéra en deux actes, paroles et musique de M. Berlioz.

M. Berlioz est un savant critique musical et encore un plus savant musicien; mais il n'est qu'un médiocre auteur dramatique. Son livret, imité de Shakspeare, est le libretto d'un musicien distingué; heureusement que nous n'avons pas à ajouter que sa musique est la musique d'un auteur dramatique, car *Béatrix et Bénédict* est l'œuvre d'un grand artiste qui n'a pas pris la route de tout le monde, qui a une originalité et qui est une personnalité, contestée souvent, mais toujours respectée.

Le finale du premier acte est à lui seul une œuvre de premier ordre. L'acte se termine par un duo entre deux jeunes filles : M. Berlioz a fait de ce duo toute une symphonie, la symphonie de la nuit. Je ne peux vous dire tout ce qu'il y a de charme et de grâce dans cette page poétique. Le savant musicien descend de son haut piédestal, qui le raccourcit souvent aux yeux du simple amateur, et qui permet seulement au musicien exercé de découvrir la majesté de la forme; le savant musicien, dis-je, devient un simple poëte. Le raisonnement dans l'art disparaît, et l'âme de l'artiste dégagé de tout système, de tout parti pris, rayonne dans toute sa splendeur; la fantaisie plane sur la théorie, et de cette lutte désespérée entre la science et l'inspiration, le rêve doré du poëte en musique prend des proportions sublimes.

Certes je ne veux pas avoir la prétention d'en remontrer à M. Hector Berlioz. Il me serait difficile de causer musique avec l'illustre compositeur; j'ignore l'art de déchiffrer les petits points noirs que j'aperçois entre les cinq lignes parallèles d'une partition. La plus niaise jeune fille d'un salon bourgeois pourrait me dire :

— Hé, monsieur, de quoi vous mêlez-vous? Êtes-vous musicien, pour juger ainsi des œuvres sérieuses? Avant de parler musique, mettez-vous donc au piano, et exécutez *Il Baccio*, la valse à la mode.

Il est vrai que je pourrais répondre à cette jeune personne ceci :

— Mademoiselle, votre cher papa a dépensé beaucoup d'argent pour vos professeurs de musique! Vous déchiffrez les notes que je ne comprends pas, vous jouez *Il Baccio* de façon à enthousiasmer votre bonne maman; votre oncle Chiffolard est dans l'enthousiasme, et votre cousin Anatole, qui dit si bien les chansonnettes, est ravi; moi je ne suis qu'un rustre en musique, j'ai fourré des hannetons dans la poche de mon professeur de piano, si bien que le pauvre bonhomme, désespéré, a renoncé à me donner des leçons. Et cependant, mademoiselle, je comprends Beethoven, Mozart, Rossini, Auber et Weber; je devine les intentions des grands maîtres : je ne saisis pas toujours la pure science en musique, mais lorsque le génie de l'inspiration se montre, je suis ébloui par les rayons de son auréole! Je ne suis pas peintre, et Rubens me transporte; je ne suis pas sculpteur, et je ne me lasse pas de contempler la Vénus de Milo; je ne suis qu'un petit journaliste, et Victor Hugo m'enlève sur les ailes dorées de la poésie; je ne suis pas musicien, et je tremble d'émotion en écoutant *Don Juan*, *Fidelio*, *Guillaume Tell* et le finale du premier acte de *Béatrix et Bénédict*.

Voilà ce que je pourrais répondre à la jeune personne du piano, mais à quoi bon? La petite pensionnaire me regarderait avec ses grands yeux et irait dire au cousin Anatole :

— Je viens de causer avec ce journaliste! ce garçon est fou!

Mais quand on se trouve en présence d'un grand artiste on peut dire ces choses-là. C'est pourquoi je prie M. Berlioz de prendre pour lui le petit discours ci-dessus; c'est pourquoi je puis lui dire :

— Monsieur, le finale de votre premier acte m'a paru un chef-d'œuvre! Il m'a électrisé comme Mozart m'électrise; la mélodie y est semée à profusion, votre science se tait, vaincue par votre âme! Je préfère l'inspiration pure, je ne sais pas déchiffrer la musique. Il me serait impossible d'exécuter *Il Baccio* au piano. Je ne suis qu'un simple petit journaliste, adorant la fantaisie, à la recherche du beau qui est le simple, faisant fort peu de cas de la trop grande science qui est une ennemie de l'art. Je ne vous écoute pas avec l'oreille du musicien exercé; je ne saurais donc vous dire si votre ouverture est l'œuvre d'un grand savant, je vous écoute avec l'âme et je puis vous dire que votre finale est l'œuvre d'un grand artiste. Et maintenant, monsieur, vous avez le droit de sourire de mes idées. Ce n'est pas la première fois que pareille chose m'arrive! J'aime à causer musique avec les grands compositeurs. Il est vrai que souvent je les ai fait sourire, mais pour me rendre justice, je dois ajouter que souvent aussi ils m'ont écouté avec une grande bienveillance : quelquefois même à la fin de mon discours ils ont daigné me répondre :

— Cher monsieur, vous avez des idées à vous; vous ne jugez pas toujours au point de vue du pur musicien, mais vous causez quelquefois en artiste : je regrette que vous n'ayez pas appris la musique.

Eh! que voulez-vous, monsieur, on n'est pas parfait.

Bade, 10 août 1862.

Albert Wolff.

CAUSERIES.

Elles aussi!

Ce cri du cœur renouvelé du *tu quoque* de César, m'est arraché par une enseigne qui a douloureusement frappé mon regard.

Je savais de la sorte l'étendue du mal.

Je savais que la centralisation menaçait bientôt d'être symbolisée par un objectif autour duquel la manie du jour aurait groupé les huit millions d'adultes mâles de notre patrie.

Je savais que sous le chaume comme sous les lambris dorés! — au *cintième* comme au rez-de-chaussée, on ne rêve que photographie.

Mais la femme était restée vierge sous ce rapport. C'en est fait, le Rubicon est franchi.

J'ai lu dans la Chaussée d'Antin :

MADAME X..., PHOTOGRAPHE.

Opère elle-même.

Sexe faible, fait pour embellir nos jours, est-ce ainsi que tu faillis à ta mission?

Si tu n'embellis pas nos jours, au moins ne te mêle pas d'enlaidir nos traits!

Et puisque la femme nous joue ce mauvais tour, je veux me venger sur l'une d'elles, — la première venue.

J'ai mon affaire.

Celle qui va me servir de victime a joui d'une réputation de beauté qui a commencé par être méritée, mais qui a fini...

Vous savez par quels cosmétiques ces réputations-là finissent.

La célébrité use du postiche et du pastiche avec fureur. Elle se peint d'après Watteau, et ma foi, elle se peint si bien qu'elle fait encore illusion quelquefois.

La preuve, c'est que l'autre soir, au salon Louis XIV de Bade, entre une valse et une polka, elle avait enthousiasmé l'admiration d'un bon jeune homme.

Le bon jeune homme, au paroxysme de l'illusion, accoste un sien ami :

— Ah! mon cher, puisqu'elle m'aimera!

— Qui?

— Elle... la belle brune que tu vois auprès de ce major autrichien si universellement décoré.

— Hum! Belle!...

— Le nierais-tu?

— Et son âge...

— Son âge!... Regarde donc!... ses yeux, ses cheveux, ses épaules, font un admirable effet avec le jeu des lumières...

— Oui; le malheur, c'est que la beauté de ton adorée triche à ce jeu-là.

Pierre Véron.



SAUT DU FOSSÉ.

— Eh bien! numéro deux, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?
— Si ça ne vous ferait rien, brigadier, j'aimerais mieux que ça serait pour demain.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 347. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 23 Août.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE AU BUREAU DU JOURNAL Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER : selon les droits de poste.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les Libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dorr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

A TRAVERS LE CAMP DE CHALONS, gestes et propos recueillis par A. Martial.



20168

LA DIANE OU RÉVEIL.

V'là le chant du coq... le lever de l'aurore! Qué magnifique spectacle!... Si c'était tant seulement la dernière représentation.



20169

LA CANTINE.

Comme faut chasser les brouillards du matin, et que la grande air creuse l'estomac, on en prend pour deux sols en trois verres.



20170

LA MANŒUVRE.

Après quoi, un exercice non moins vigoureux que prolongé entretient une transpiration aussi agréable qu'abondante, et rompt suffisamment les hommes... à la fatigue.



20171

LE REPOS.

— En v'là une chouette invention que le pas de course; train express, quoi!

— Laisse-moi donc tranquille, y me font suer avec leur pas de course.



20172

LA SOUPE.

Heureusement qu'une nourriture simple et peu variée raffermit le corps sans exagérer son volume.

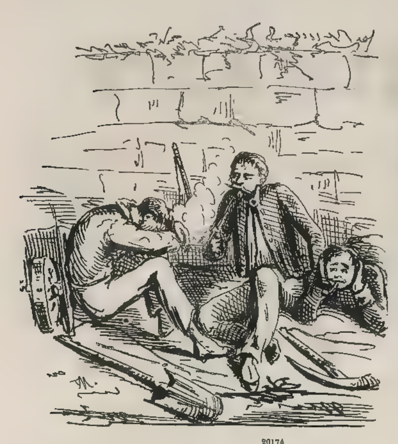


20173

LA CORVÉE.

— O ma mère!

— Dame, tout n'est pas roses dans le métier.



20174

LE TRAVAIL.

Un travail modéré, mais bien compris, coupe agréablement la journée.



20175

UNE SPÉCIALITÉ.

— Pour réfléchir dur et longtemps comm' ça, faut-il qu'un homme soye profond!

— Un vrai puits de Grenelle, quoi!



20176

LA DISTRIBUTION, OU LA THÉORIE MISE EN PRATIQUE.

— Si nous filions à la distribution, il est temps?

— La théorie disant positivement que la *précipitation est contraire au bon ordre, même à la promptitude dans l'exécution*, allons, préalablement, étouffer un verre d'absinthe.



20177

MESURE HYGIÉNIQUE.

— C'est vrai, caporal, qu'il y'a, qu'on dit, parfois des *pidémies* dans les camps?

— Voui, c'est pourquoi faut cultiver le petit verre, qu'est l'ami de l'homme et la mort aux rats des *pidémies*.

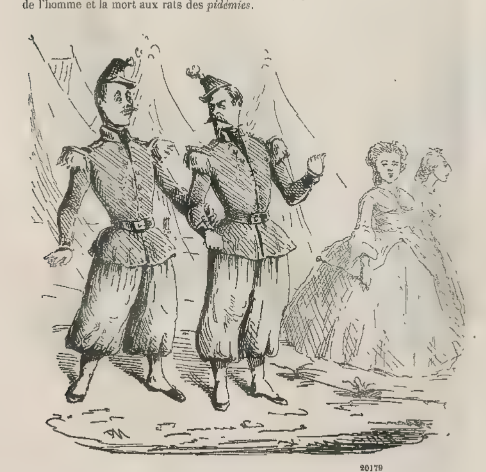


20178

VISITEUSES.

— Ça fait sa tête; si on voulait cependant, mais plus souvent.

— Fi donc, jamais!

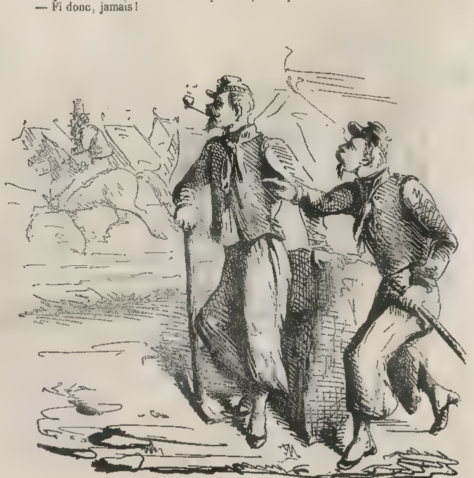


20179

AUTRES VISITEUSES.

— Pristi, la belle criature!

— Prends garde de t'y faire mordre.



20180

VISITEUR.

— Vois donc, vois donc c'te bête.

— Laquelle?



20 [illegible]

A CHACUN SON DU.

— Qué brave fille, ça a été au feu, en v'là une qu'en a vu de rudes !
— Et le cantinier, donc?
— Ah! voui, qué brave homme!



20.82

PROPOS CONSOLANT.

— Porter une selle... Un de Carabas, ô humiliation!
— Voilà la vie, mon petit, parfois on a le dessus, plus souvent le dessous.



20183

LA GARDE DU CAMP (salle de police).

— Dis donc, sapeur, c'est pas gai, tout de même, de passer, comme ça, huit nuits avec les puces.
— Le colonel les passe bien toutes avec sa femme.



20184

CONQUÊTES.

— Tiens, la petite Frisette qui n'a toujours qu'un dragon.
— Dame! des hommes comme nousse, c'est pas commun!
— Oh! la grosse Victoire qu'a pincé un tambour major!
— Voui, mais c'est jamais qu'un fantassin.



20.8.

FAUT ÊTRE MORAL...

— Tu vois bien que la vertu du sexe faible étant désormais à l'abri, puisque nos avantages physiques sont amplement dissimulés, reste l'avantage moral.



20186

ENVIEUX DE LEUR TAILLE

— Dieu, les beaux hommes! pour des hommes, c'est des beaux hommes!
— Après?



20187

L'ALERTE.

— Eh bien, donc clampin, vous entendez la marche du régiment, que je suppose?
— Plus que les trente-quatre boutonnières et œillets de mes guêtres et molletières a enfiler, et je suis à vous, caporal.



20188

UNE INTERPRÉTATION.

— Le sargent y me bloque toujours, vu qui dit comme ça, qu'un bon soldat y doit jamais raisonner, je veux savoir pourquoi, à la fin, là!
— Vu que résonner c'est l'affaire des tambours, que ze te dis, là.



20189

A L'INFIRMERIE.

— En v'là un qu'est pas fier, par exemple.
— Affaire de modestie, mon vieux, car faut avoir un crâne coup d'œil dans c'te partie du service!



20190

SIMPLE QUESTION.

— Sargent, que c'est présumablement pour empêcher de nous y asseoir dessus, qu'on nous y a donné de petits pans de tunique.
— C'est à seule fin que nos chefs ils pussent du premier coup d'œil distinguer ceusse qu'il a un bon fond, de ceusse qu'il en a un mauvais.

JE NE SUIS PAS FOU DE LA CHASSE.

— Certainement... je l'admets... tous les goûts sont dans la nature... Cependant je vous avouerai que je ne suis pas fou de la chasse... Non!... je n'en suis pas fou ..

Ainsi s'exprimait l'autre jour, dans un dîner masculin, un monsieur à la physionomie placide, à l'œil insouciant, à l'allure bénigne.

Chacun précisément, — vu le voisinage de la fameuse ouverture, — venait de se livrer à des professions de foi emphatiques.

Ce n'étaient qu'enthousiasmes, ce n'étaient qu'exploits. Une vraie conversation de chasseurs, c'est tout dire.

Aussi la déclaration tranquille du monsieur d'un certain âge fit-elle l'effet d'une discordance et provoqua-t-elle de nombreuses protestations

— Mon cher, vous êtes un barbare!...

— Quel vandalisme!

— Il n'y a pas de plaisir comparable.

— Qui n'aime pas la chasse est indigne de vivre!...

Etc., etc., etc...

— Pardon! messieurs, reprit le monsieur d'un certain âge, quand le torrent d'objections eut fini de couler .. Je n'ai pas dit que je n'aimais pas la chasse. J'ai dit seulement que je n'en étais pas fou

Ce qui est bien différent!...

Du reste, cela tient peut-être à ce que je n'ai chassé que cinq fois, dans des conditions qui n'étaient pas parfaitement agréables.

— Lesquelles!... lesquelles!... fit l'auditoire d'une voix.

— Mon Dieu!... si cela peut vous intéresser...

— Oui! oui!

***

— La première fois, messieurs, poursuivit le monsieur d'un certain âge en promenant sa cuiller dans le café qu'on venait de lui servir, j'étais fort jeune.

Au plus vingt ans.

A cette époque printanière, on ne doute de rien. Les exigences de la loi ont notamment le privilége de paraître aussi ridicules qu'abusives.

Je me faisais une véritable fête de me soustraire aux obligations du port d'armes vexatoire et prohibitif

Quant aux gardes champêtres, gendarmes et autres agents de l'autorité, mon audace me répondait de leur impuissance.

Je partis

Mon début n'avait pas encore eu le temps de son émotion inséparable, et ma carnassière était restée complétement vide jusqu'alors, quand je me sens frapper sur l'épaule.

C'était un paysan.

— Vous savez, vous, que vous êtes dans une chasse réservée?

— Pas possible! Et puis!

(*Voir la suite page 6.*)

LES ARTISTES A LA CAMPAGNE, — par Félix Régamey.



20191

— Eh, Polyte, t'en viens-tu?
— Eh non, eh, attends donc que ça soye fini!
— Tu crois p' t'être qui va te l' donner?
— Mais y m' le donnerait bien s'il voulait, pas, m'sieu?...

20192

— C'est donc c' t'état-là que vous apprenez, mon jeune homme? hebendam, c'est ça, continuez, vous savez, il n'y a pas de sot métier, comme dit c' t'autre!

LES PAYSANS, — par BARIC.



20193

— Vous avez eune de vos filles qu'est établie tout à l'heure, malt' Gagneux..... on dit qu' vous y avez donné douze mille francs..... Voulez-vous m' bailler votre autre? j' la prendrai ben au même prix!



20194

— Quien, ces belles dames d' Paris, elles s' mettent des chapeaux qui leur couvrent les yeux qu'elles n'y voyont pas clair; j' sommes point surpris si on dit qu' souvent elles s' conduisiont mal!

— Et puis je vas faire dresser procès-verbal.

— Par qui?

— Par le garde champêtre.

— Je m'en moque pas mal.

— Ah! vous vous moquez de moi?...

Ce dernier cri était proféré par une autre voix. Je me retourne, le garde champêtre en personne était devant moi.

Je résiste, je me rébellionne. Le garde champêtre veut m'appréhender. Je lutte. Le paysan en profite pour exercer sur moi des représailles à la force du poignet.

Si bien que battu, vexé, je suis enfermé dans la prison de la sous-préfecture et condamné à quinze jours, plus cinq cents francs d'amende.

***

— La seconde fois que j'eus le plaisir de chasser, je pris le chemin de fer.

Tout en roulant, je supputais les probabilités de gibier qui me souriaient.

Car j'avais eu soin cette fois-là de me munir du port d'armes protecteur.

Nous n'étions plus qu'à deux lieues de l'endroit où je devais me livrer à mes exploits cynégétiques.

Un violent coup de sifflet se fait entendre.

Un autre y répond avec détresse.

Je veux mettre la tête à la portière... Boum!...

Avant d'avoir exécuté le mouvement, je reçois en pleine poitrine la tête de mon voisin de face, tête si dure que j'en ai deux côtes enfoncées.

Une rencontre épouvantable venait d'avoir lieu entre mon convoi et celui qui, le précédant, avait été retardé par un accident fortuit.

Je vous tiens quitte du tableau.

Morts, mourants, cris, pleurs. On me rapporte à Paris, où je reste pendant deux mois au lit.

***

La troisième fois que j'eus le plaisir de chasser, c'était avec un de mes amis, un garçon que j'aimais beaucoup, et qui avait l'air de me le rendre.

Nous étions partis avec l'aurore, gais, alertes, devisant joyeusement.

C'était une expédition préméditée et caressée dès longtemps, un rêve de paradis combiné avec amour.

Mon ami m'avait vanté son talent de chasseur, son expérience, ses raffinements dignes de Nemrod.

Lui seul connaissait les bons endroits, les affûts; que sais-je?

De fait il était équipé splendidement. Quelles belles guêtres! quel fusil breveté! quelle veste de velours!

Nous arrivons à une clairière.

Mon ami me poste.

— Ne bouge pas. Les chiens vont rabattre. Moi, je me mets dans l'autre taillis.... Sentinelle, bouge pas!...

Je n'aurais eu garde.

Deux minutes après, un coup de feu retentit... et je tombe.

Mon ami m'avait, en tirant un lièvre, envoyé dans le bras gauche toute sa décharge.

J'en fus quitte pour ces deux doigts qu'on m'amputa.

De plus, comme j'étais une vivante preuve de sa maladresse, je fus mortellement brouillé avec un ami intime...

***

La quatrième fois que j'eus le plaisir de chasser, c'était il y a cinq ans.

Je m'étais marié l'année précédente avec une femme que j'adorais, et qui avait l'air de partager ce goût.

— Mon amie, tu vas bien t'ennuyer, lui dis-je, mais j'ai promis... une partie de chasse!...

— Va donc, mon chéri... Quand tu t'amuses je ne m'ennuie jamais, et puis je penserai à toi.

— Oh!... je reviendrai jeudi.

Nous nous séparons, non sans un pleur.

Le matin du second jour, vers six heures, je me foule le pied en sautant un fossé à la piste d'un faisan, mon premier!

On est obligé de me remettre en voiture pour Paris.

J'arrive à minuit.

Je sonne. On ne répond pas.

J'insiste.

Je crie, je me nomme. Enfin je me rappelle que j'ai une seconde clef.

Et je trouve...

Trois mois après, j'étais séparé de corps et de biens pour cause d'adultère.

***

La cinquième fois que j'eus le plaisir de chasser, continua le monsieur d'un certain âge en se versant un troisième verre de fine champagne, je venais de fonder un établissement de commerce dans lequel j'avais mis toute ma fortune.

J'étais bien occupé, mais une de mes connaissances, sous-directeur d'une compagnie d'assurances contre l'incendie, me sollicita tant que je ne pus me dispenser de l'accompagner.

D'ailleurs, nous devions, tout en chassant, établir les bases du contrat d'assurances qui devait garantir la sécurité de mon établissement commercial.

En effet, tout en nous rendant sur le terrain, nous devisions.

— Je vous avantage de un pour cent, me dit mon compagnon, c'est immense.

— Comment!

— Vous vous assurez pour cent cinquante mille francs.

— Cent cinquante mille.

— Bon, nous rédigerons l'acte dès notre retour.

— Dès notre retour.

— Attendez!... Ce bruit-là imite le cri d'une compagnie de perdreaux.

Nous écoutons.

C'étaient des pas précipités. Le domestique de l'hôtel où nous étions descendus accourait essoufflé.

— Monsieur!... monsieur!... me dit-il.

— Quoi?

— Il vient d'arriver une dépêche télégraphique pour vous... Le feu a pris à la maison où est votre magasin... tout est réduit en cendres.

J'étais ruiné de fond en comble...

Telles sont, messieurs, mes cinq parties!...

Vous comprenez, conclut le monsieur d'un certain âge en se versant un peu de chartreuse...

J'aime bien la chasse... mais je n'en suis pas fou!

Pierre Véron.

CHEZ UN COIFFEUR.

SCÈNES CAPILLAIRES.

LA MAÎTRESSE DE LA MAISON. — Allons, monsieur Auguste, réveillez-vous donc.

AUGUSTE *se frottant les yeux.* — Je ne dormais pas.

— Si fait.

— Enfin, ce n'est pas un crime. (*A part.*) Ah! quel fichu métier que le mien! Être obligé de couper les cheveux depuis le matin jusqu'au soir, ou bien de faire la barbe, en voilà un état rasant! Et dire que j'étais né pour être poëte! O destinée! voilà de tes coups.

— Qu'avez-vous donc à lever les yeux au ciel? Il y a là-bas plusieurs clients qui attendent.

AUGUSTE *se rendant au-devant d'un monsieur.* — Que désirez-vous?

LE MONSIEUR. — Coupez-moi les cheveux.

AUGUSTE *prenant les ciseaux et d'un geste tragique.* — Enfin, puisqu'il le faut, coupons-les-lui.

LE MONSIEUR. — Qu'avez-vous donc, vous avez l'air terrible?

— Moi... monsieur, je n'ai rien. (*A part.*) Soyons aimable, et tâchons de lui faire acheter quelque brosse ou quelque pot de pommade; avec la remise qu'on me fait là-dessus, je pourrai m'amuser un peu dimanche soir.

— Faites donc attention, vous avez manqué de me couper l'oreille.

— Oh! monsieur, comme vous avez des pellicules dans les cheveux. (*Silence du monsieur.*) Vous avez beaucoup de pellicules. (*Même silence.*) Effroyablement de pellicules, monsieur...

— C'est bon, laissez-moi tranquille.

AUGUSTE *à part.* — J'ai affaire à un homme nerveux. (*Haut.*) Voulez-vous que je vous fasse une friction?

— Non.

— Si vous ne prenez pas soin de votre chevelure, vous deviendrez chauve avant peu. Au sommet de la tête, vous avez déjà une large tonsure.

— Tant mieux.

AUGUSTE *à part.* — Je ne parviendrai donc pas à lui faire payer un petit supplément? (*Haut.*) Avez-vous besoin de pommade?

— Non.

— D'un peigne, d'une brosse?

— Non, non.

— D'une paire de bretelles?

— Non.

— D'une cravate, d'un gilet, d'une paire de bottes?

— Ah çà, vous tenez donc de tout?

— Oui, monsieur, tout ce qui concerne la toilette.

— Vendez-vous du bois?

— Nous ne tenons pas cet article.

— C'est fâcheux; sans cela, je vous en aurais acheté.

— Mais je puis vous offrir un excellent cosmétique pour...

— Allez au diable.

Le monsieur paye la coupe de cheveux, et s'en va sans donner de gratification aux garçons.

AUGUSTE *furieux.* — Quel vieux rat!

LA MAÎTRESSE. — Je vous défends de dire du mal des clients.

UN GARÇON. — Auguste, tu es un serin.

AUGUSTE. — Et pourquoi?

THÉODORE. — Parce que tu ne sais pas t'y prendre pour faire accepter au client quelque chose dont il n'a pas besoin. A l'instant même je viens de vendre une brosse pour faire repousser les cheveux.

JULES. — Moi, une boîte de rasoirs.

ARISTIDE. — Et moi, trois pots de pommade.

AUGUSTE. — Vous êtes plus habiles que moi, j'en conviens. (*A part.*) Mais je n'étais pas né pour être coiffeur : ... et dire que j'ai été reçu bachelier!

UN COLLÉGIEN *entrant.* — Holà! quelqu'un.

AUGUSTE. — Vous venez pour une coupe?

LE COLLÉGIEN, *tout ce qu'il y a de plus imberbe.* — Plaît-il?

— Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser.

— Vous ne voyez donc pas que mes cheveux sont courts et que ma barbe est longue?

— Vous voulez que je vous rase?

— Pas entièrement; laissez les moustaches et l'impériale.

— Très-bien. Voulez-vous acheter une composition pour faire pousser la moustache?

LE COLLÉGIEN *avec colère.* — Mais je n'en ai pas besoin.

— Oh! pardon, c'est vrai. Voulez-vous alors un excellent rasoir anglais?

— Oui.

AUGUSTE *à part.* — Je tiens ma remise.

— Combien coûte ce rasoir?

— Trois francs. Le tout vous coûtera dix francs, avec le cuir et la pâte.

— Très-bien. Je vais vous faire un bon.

— Comment cela?

— Je n'ai que cinquante sous par semaine. Tous les dimanches je vous apporterai un franc.

— Notre maison ne fait pas crédit.

— Alors nous ne pouvons nous entendre.

Le collégien s'en va.

Arrive un monsieur chauve.

LE CHAUVE. — Coupez-moi les cheveux et frisez-moi.

AUGUSTE *le regardant avec étonnement.* — Vous friser?...

— Oui; ça vous ennuie?

— Non. (*A part.*) Le pauvre homme ne s'est jamais regardé dans une glace, laissons-lui ses illusions. (*Haut.*) Voulez-vous que je vous fasse la raie un peu de côté?

LE CHAUVE *très-flatté de cette demande.* — Faites comme bon vous semblera. (*A part.*) Ma femme qui prétend que je suis chauve, est-elle méchante! Si j'étais complétement privé de cheveux, est-ce que ce garçon me demanderait la place où je désire que ma raie soit faite. Ce garçon a l'air très-intelligent. Je viendrai souvent dans cette maison. Je sais bien pourquoi mon épouse me fait enrager avec mes cheveux. Comme elle perd les siens, elle n'est pas fâchée de me dire que mon crâne se dégarnit aussi Il n'y a rien de coquet comme les femmes.

Auguste prend l'unique mèche du chauve entre ses doigts, et la tortille de tous les côtés pendant assez longtemps.

Le chauve ne tarde pas à s'endormir.

AUGUSTE *se frappant la tête avec la main.* — Je viens de trouver une idée.

Il fourre dans la poche du dormeur une brosse, deux pots de pommade, deux flacons et quelques autres bagatelles.

LE CHAUVE *se réveillant.* — Avez-vous fini?

— Oui.

— Combien est-ce?

— Nous avons d'abord une coupe de cheveux, une frisure et une friction.

— Vous m'avez fait une friction?

— Oui; votre tête avait besoin d'un grand nettoyage, car elle était pleine de pellicules, et vos cheveux seraient tombés.

— Vous avez eu raison de me faire ce nettoyage. Je dois donc une friction, une frisure et une coupe.

— Puis quelques petits achats se montant à la somme de quinze francs soixante et quinze.

— Quels achats?

— Ce que vous avez dans la poche de votre paletot.

LE CHAUVE *retirant de sa poche les bibelots introduits par Auguste.* — Qu'est-ce que tout ceci?

AUGUSTE. — D'abord une brosse magnétique pour faire repousser les cheveux.

— Je suis donc chauve?

— Non, mais pour raffermir le bulbe du cheveu de monsieur. Ensuite deux pots de pommade pour assouplir le cuir chevelu de monsieur.

— Pourquoi deux pots?

— Parce que le premier ne fait jamais aucun effet. Enfin un flacon pour conserver à la chevelure de monsieur sa couleur naturelle.

— Pourquoi m'avoir mis tout cela dans ma poche?

— Parce je voyais que vous en aviez besoin. Vous n'en voulez pas?

— Si fait, puisque c'est bon pour me conserver ma chevelure.

Le chauve paye et s'en va.

AUGUSTE *aux autres garçons.* — Vous voyez bien que je ne suis pas si maladroit que vous voulez bien le dire.

ARISTIDE. — Parce que tu as bien voulu suivre nos conseils.

Arrive un gandin, une pratique.

LE GANDIN. — Auguste!

— Monsieur.

— Coiffez-moi avec soin.

— C'est toujours ainsi que je vous coiffe.

— Mais aujourd'hui mieux que jamais, car j'ai un rendez-vous avec une femme superbe, une Vénus de Milo, plus les bras. Parfumez-moi la tête, les moustaches et les favoris, enfin arrosez-moi de violette, de jasmin et d'eau de Cologne. C'est une blonde: quelle odeur pensez-vous qu'elle préfère?

— Je l'ignore, monsieur.

— Vous devriez le savoir. Frisez-moi bien, et surtout que pas un cheveu ne dépasse.

Auguste prend un fer trop chaud et roussit toute une mèche.

LE GANDIN *bondissant.* — L'animal, la stupide brute!... Je suis dans un bel état ainsi. Mes cheveux sont brûlés.

On entoure le gandin et on cherche à le consoler.

— Jamais de la vie je ne remettrai les pieds ici.

Il sort furieux.

LA MAÎTRESSE *à Auguste.* — Vous venez de nous faire perdre une de nos meilleures pratiques, je vous renvoie : partez sur-le-champ.

AUGUSTE. — C'est très-bien. (*A part.*) J'ai une belle voix, je vais entrer au Conservatoire pour apprendre à jouer la tragédie... C'est encore une manière de raser les gens.

A. Brémond.

CAUSERIES.

Nous sommes allés voir la fête du 15 août.

Nous étions trois amis, tous trois grands amateurs des baraques.

Nous avions fait le projet de les visiter toutes!

Les jours de fête on ne doute de rien.

La première dans laquelle nous entrâmes exhibait un géant.

Ce géant était vêtu en général de fantaisie et *s'expliquait* lui-même.

— Messieurs, disait-il, la vérité est une déesse difficile à rencontrer les jours de foire; vous avez été la chercher bien loin, dans de grands théâtres, attirés par un nombre imposant de musiciens polonais, et vous êtes passés devant ma maison sans y entrer... et cependant la vérité y est; car la vérité, c'est moi!

Nous applaudîmes à tout rompre.

— Oui, reprit le géant, c'est moi; car je fais annoncer que j'ai trois mètres cinquante de hauteur et je les ai... Je fais annoncer que je suis beau et je le suis... Je fais dire que je raisonne comme un académicien, et je cause mieux encore!... En voici la preuve...

Nous attendîmes, anxieux, la preuve offerte.

— Quelle différence faites-vous entre une paire de bretelles et une femme de Paris?

L'auditoire courba la tête et chercha.

— J'ai trouvé! fit l'un de nous. C'est que la paire de bretelles prête quand elle est élastique, et qu'une femme de Paris prête au ridicule quand elle porte de la crinoline.

L'auditoire éclata en applaudissements.

Le géant, sans se déconcerter, nous ôta son chapeau, et :

— Ces messieurs, nous dit-il, font partie des quarante?

⁂ Dans un autre théâtre en toile, on représentait *la Tour de Nesle* au moyen de marionnettes.

Les acteurs en bois savaient assez leurs rôles; mais ceux qui les guidaient, légèrement humectés, laissaient de temps en temps des lacunes dans le dialogue.

Manquant de mémoire, ils mêlaient volontiers leur prose à celle d'Alexandre Dumas et de M. Gaillardet.

Lorsque Marguerite de Bourgogne vint visiter Buridan dans la prison, elle s'exprima de la sorte :

— Ah! ah! Buridan... tu ne fais plus le malin à présent?

— Non, répondit Buridan, mais c'est toi qui vas pas la faire tout à l'heure, vagabonde!

⁂ M. Moreau, secrétaire du théâtre des Variétés, est un homme d'esprit.

Chargé de délivrer les billets de faveur, dans ce travail ingrat dans toutes les acceptions du mot, il a su trouver le moyen de refuser d'une façon aimable.

Savoir refuser sans se faire des ennemis est une science.

Dernièrement, une dame lui avait adressé une demande.

Elle réclamait deux ou trois loges, je crois, et le théâtre, la veille, avait refusé du monde.

Sur sa lettre, M. Moreau écrivit :

Air : *Ma mère se désespere.*

Tout à fait impossible,
Bien que ce soit lundi;
Je dois être insensible.
Excusez votre ami.

⁂ Un employé de ministère avait perdu sa femme. Il avait adressé des lettres de faire part à toute sa division, garçons de bureaux compris.

Quand il revint prendre sa place, il remercia avec effusion tous ceux qui avaient répondu à son appel.

— Merci, mon brave, dit-il à un huissier.

— Oh! monsieur, répondit celui-ci, de rien... *à votre service!*

⁂ Permettez-moi de vous donner quelques renseignements sur le bal Morel.

Le bal Morel a lieu tous les 15 août sur l'esplanade des Invalides.

Mesdames les biches de la haute y viennent déguisées en grisettes.

Messieurs les gandins vêtus en canotiers.

On danse, on s'amuse, « on oublie sa position, » comme dit mademoiselle Bergamotte.

Un de mes amis, qui s'ouvrirait le ventre s'il lui fallait manquer un seul de ces bals, m'a raconté le mot suivant, qu'il a pêché le 15 août dernier.

Une petite dame disait à une de ses amies :

— C'est amusant de mettre de temps en temps une robe de laine.

— Oui, ça habitue pour l'avenir.

⁂ Les cochers n'ont plus le droit de flâner vides sur les voies trop fréquentées.

L'un d'eux dernièrement promenait, malgré la défense, sa victoria vierge de tout voyageur.

Des agents s'approchèrent :

— Vous êtes vide, lui dirent-ils?

— Moi, répondit le cocher, vide? mais regardez-moi, j'ai plus de dix litres dans le corps!

⁂ Tu sais que tu n'auras pas de prix, disait un collégien à son camarade.

— Je le sais bien.. je l'ai fait exprès...

— Pourquoi donc?

— Par malice!... Chaque fois qu'on me donne des livres, papa me force à les lire!

⁂ La langue française est si riche qu'on peut dire qu'elle ne connaît pas sa fortune.

Notamment sous le rapport de l'argot propre à chaque métier.

En ce moment les murs de Paris portent une affiche où on lit :

RÉGLEMENTATION SUR LES REGRETS DES ORFÈVRES.

Voudrait-on imposer aux orfèvres une façon particulière de pleurer les parents qu'ils sont susceptibles de perdre?

Évidemment ce n'est pas de ce genre de regrets qu'il s'agit.

Mais alors?...

On y voit aussi, sur les murs parisiens, une autre affiche qui — vu la circulation croissante des voitures sur les boulevards — défend aux remises de parcourir les grandes voies publiques à vide.

— Partant plus de maraude!... Mais il est avec la loi des accommodements.

Vous verrez que des industriels exploiteront cette nouvelle disposition de la préfecture.

Moyennant deux sous que leur payera le cocher, ils monteront dans les voitures vides jusqu'à ce que celui-ci ait trouvé pratique.

D'où à la correctionnelle ce petit dialogue :

— Prévenu, votre profession?

— Mon président, je fais tapisserie dans les remises!

⁂ Une profession non moins originale est celle du rapin X....

X... s'est voué à la confection des faux tableaux hollandais. Il en fabrique par pacotilles et se charge des réparations.

L'autre jour, un flâneur pénètre dans son atelier et trouve X... en train d'exécuter des repeints sur une croûte évidemment moderne :

— Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc là?

— Moi! c'est un tableau que je *re-Van-Dycke.*

⁂ O bohème! tes derniers représentants en voient de cruelles.

Traqués par la misère, abandonnés par la sympathie qui les soutint trop longtemps, ils ne savent plus à quel poëte se vouer.

L'un d'eux promenait mélancoliquement sa rêverie au Luxembourg.

Une connaissance l'aborde :

— D'où vous vient cet air pensif?

— Hélas!

— Cela ne va pas?

— Oh! non... Rien dans les poches, plus d'habits, des bottes sans semelles...

— Pauvre garçon!

— Sans compter une batiste d'un délabrement!... fait le malheureux en montrant un col de chemise d'un noir navrant.

— En effet.

— N'est-ce pas?... Et il y a des gens qui prétendent que le chagrin blanchit!....

ERNEST BLUM.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 348. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 30 Août.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant,* 16.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

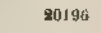
LA PHYSIOLOGIE DE LA VOITURE, — PAR DARJOU.



LA PREMIÈRE VOITURE. — Réunissant le double avantage de la locomotion et de l'alimentation.



Ne se préoccupant guère de l'impôt.



Ah! les chemins de fer ont détruit la poésie des premiers jours de noce. Qui est-ce qui voyage aujourd'hui au sortir de l'église? Peut-on exposer sa douce fiancée à s'entendre demander dans un wagon de première classe « si la fumée de tabac n'incommode pas madame? »

20198

Ou conduit souvent la voiture de luxe.

20199

L'ALPHA ET L'OMÉGA ! — Qu'importe à Clémentine qu'Arthur visite le village de Clichy..... vallée de dettes et de larmes? — Si on n'arrêtait personne, que deviendraient les gardes de commerce..... eux aussi ont de la famille!....



20200

LA VOITURE DES CHIENS. — Comme aux grandes dames on leur offre le poing pour monter en équipage, ils n'en sont pas plus fiers pour cela.



20201

— Artistes comme n'importe qui.... seulement nous avons voiture!



20202

La voiture de minuit, pour faire suite au dénoûment d'un drame....



20203

Regrets, espoirs, larmes, fleurs d'oranger, appréhension, évanouissements,... on rira ce soir, pourvu que demain on ne pleure pas!....



20·204

TYPE PERDU. — La voiture du boucher.



20205

LA VOITURE DU CHARLATAN. — Au moins celle-là ne nous trompe pas, elle porte son enseigne. Que de huit ressorts, grands dieux, ne pourraient pas en dire autant!...



202 6

Heureux! on peut le croire! ils ont payé leur terme!.... Mais le prochain?....



20207

Tout dégénère.... L'arche de Noé, l'omnibus des temps antédiluviens, contenait plus de monde, y compris les bêtes.



20?8

LE DOCKAR. — Du vent et de la poussière.



20209

LA VOITURE DE PLACE. — La providence des premiers rendez-vous....



20210

LA TAPISSIÈRE. — Comme on s'amusait! Le pâté était un peu écrasé, le vin un peu chaud, et certainement on retrouvait le poivre dans le fromage à la crème, mais comme on riait..... Les chemins de fer ont changé tout cela!.....



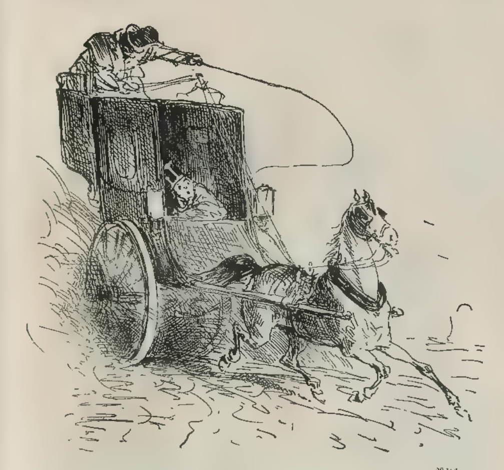
20211

On l'a nommé Anatole dans des boudoirs coquets!.... il a été attaché au char des belles.... Aujourd'hui c'est un Auvergnat qui pousse le sien!....



20212

L'isolement est fatal à l'homme.... La disparition du cabriolet explique la conduite peu délicate des Collignon.... Législateurs, n'isolez pas le cocher!....



Une importation anglaise qui n'a pas réussi. 20213



La voiture de l'avenir!.... 20214



Réservé pour le musée de Cluny. 20215



La dernière. 20216

L'OUVERTURE DE LA CHASSE.

DANS UNE FORÊT.

UN PERDREAU *consultant un almanach.* — C'est demain le 23, cette date me fait frémir.

UNE BÉCASSE. — Pourquoi?

LE PERDREAU. — Parce que c'est l'ouverture de la chasse. Tous les hommes vont se précipiter sur nous pour nous mettre à mort. Je ne conçois pas que l'on ait le courage de manger du gibier; est-ce que nous mangeons de l'homme, nous?

LA BÉCASSE. — Ce serait trop mauvais.

UN LIÈVRE, *une noble tête de vieillard.* — Mes amis, les hommes ne sont pas tant à craindre que vous voulez bien le croire. Certes, ils se prétendent tous chasseurs, mais il y en a fort peu de redoutables.

LA BÉCASSE. — Vous parlez ainsi pour nous consoler.

LE LIÈVRE. — Non, croyez ce que je vous dis. Et, si vous le voulez, je vais vous montrer combien il y a de chasseurs pour rire. Je suis un peu sorcier.

LE PERDREAU. — Nous le savons.

LE LIÈVRE. — Je puis vous rendre invisibles : une, deux, trois, c'est fait. Maintenant, suivez-moi chez

DES BOURGEOIS.

M. DUFRISON. — Réveille-toi, ma femme.

MADAME DUFRISON. — Mais il n'est que quatre heures du matin.

— Je suis même en retard, car tu sais que je veux aller ouvrir la chasse.

— C'est donc bien décidé?

— Certainement.

— Dieu! que je suis inquiète de te voir partir!

— Pourquoi?

— A la chasse il arrive tant d'accidents!

— Je prendrai des précautions.

— On a beau être prudent, un malheur est si vite arrivé. Mon ami, pour me tranquilliser, veux-tu me permettre une chose?

— Laquelle?

— Laisse-moi t'accompagner.

— Mais non, ma bonne amie, on ne va jamais à la chasse avec sa femme. Voyons, sois raisonnable, je t'en supplie. Depuis six mois je me fais une fête d'ouvrir la chasse.

MADAME DUFRISON *pleurant.* — Oh! Théodule que ça me fait de la peine de voir que tu ne veux pas m'écouter!

— Ne te fais pas tant de mal.

— Je consens à te laisser ouvrir la chasse, mais à une condition.

— Laquelle?

— Tu n'emporteras pas ton fusil, prends plutôt ton parapluie, car je suis certaine qu'il va pleuvoir.

— Ma bonne amie, on se moquera de moi.

— Eh bien, prends ton fusil, mais n'emporte pas de plomb; de cette façon, je ne craindrai pas d'accidents!

— Comment ferai-je pour tirer des coups de fusil?

— Tu chargeras ton arme à poudre.

— J'y consens, pour te faire plaisir.

EN PLAINE.

PREMIER CHASSEUR. — J'ai bien chaud.

SECOND CHASSEUR. — Moi aussi.

— Est-ce que nous allons nous mettre en chasse sitôt en descendant de chemin de fer?

— Oh! non, il faut d'abord déjeuner.

— C'est mon opinion.

— Après déjeuner, que ferons-nous?

— Nous nous coucherons, quand on s'est levé de bonne heure, on est bien aise de se reposer un peu.

— Après notre sieste, nous nous remettrons en chasse?

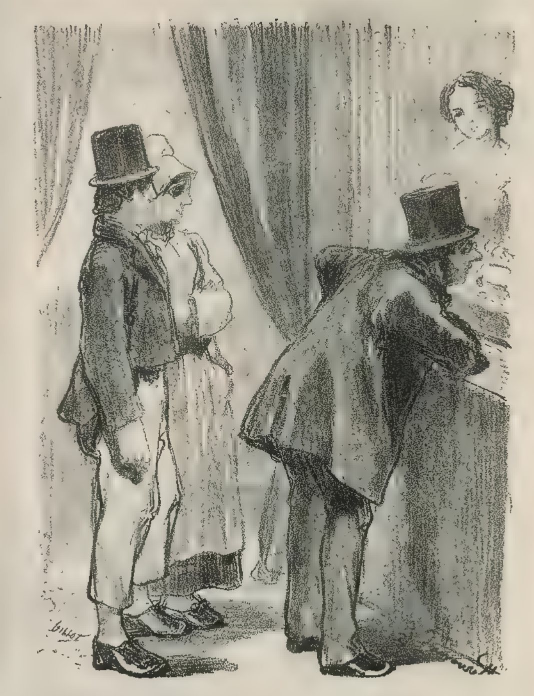
— Non, nous dînerons.

IMPRESSIONS ARTISTIQUES DES HOMMES DES CHAMPS, — par DAMOURETTE.



20217

— Jean, regarde donc comme elle est jolie!
— J' n'ose point, alle me regarde trop, j'en suis tout honteux....



20218

— Tiens, c' m'osieu comme y sent ça!
— C'est pas étonnant, c'est le portrait d'une grande dame; les grandes dames ça met de la bonne odeur.

— Je vois que vous n'aimez pas beaucoup la chasse.

— Non, je l'avoue. Et vous?

— Elle me plairait si on n'était pas obligé de marcher.

— Pourquoi alors nous sommes-nous habillés en chasseur, et avons-nous pris un fusil?

— Pour avoir un prétexte de venir manger du gibier à vingt lieues de Paris.

AUTRE.

(Un chasseur s'avance seul à travers champs.)

— Comme mon chien tire la langue depuis quelques instants! puis il s'avance la tête basse.

Trois fois j'ai essayé de le faire boire, et il s'y est toujours refusé.

Serait-il enragé? — Cette idée me fait frémir.

Balthazar, viens ici mon chien.

Il ne m'écoute pas. Décidément cette bête a quelque chose d'extraordinaire.

Comme il a fait très-chaud aujourd'hui, je ne serais pas étonné qu'il fût enragé. — Cela s'est vu.

S'il allait me mordre! je ne suis pas du tout rassuré.

Je donnerais bien cinquante francs pour ne pas avoir de chien avec moi.

Comme il me regarde, encore! Balthazar, ne me dévisage donc pas ainsi. Est-ce que tu voudrais faire du mal à ce maître, mon ami?

Je suis fâché de ne pas lui avoir laissé sa muselière. Il n'aurait pas rapporté le gibier, mais j'aurais préféré aller le ramasser moi-même, je ne serais pas inquiet comme je le suis.

Bon, le voici qui grogne.

Il est enragé, je vais l'abattre, c'est la seule chose qu'il me reste à faire.

(Il loge une balle dans la tête de son chien, qui tombe roide mort.)

Maintenant, je cours chez moi faire part à ma femme du danger auquel je viens d'échapper.

Non, ne lui racontons pas cette affreuse aventure, ma femme est enceinte, et je craindrais de lui faire peur!

AUTRE.

(Un chasseur s'avance la main sur la détente de sa carabine; il guette une compagnie de perdreaux.)

— Je crois avoir fait une grande imprudence. Je suis parti sans essayer mon arme. L'année dernière elle était excellente, je le sais. Mais elle a pu s'abîmer.

Si elle allait éclater entre mes mains! Bigre! cette perspective est peu agréable.

Justement, je crois avoir lu dans le journal un accident de ce genre.

Voici la compagnie de perdreaux qui passe au-dessus de ma tête.

Faut-il tirer? — Non, ne commettons pas cette imprudence.

Pourtant j'en abattrais au moins six. Mais je puis aussi me tuer. Risquer sa vie pour six malheureux perdreaux, ce serait une sottise.

Cependant j'ai bien envie de...

Trop tard, les perdreaux sont loin, ils ne m'ont pas attendu : et ils ont bien fait.

Je vais m'asseoir sur ce talus, et prendre connaissance de l'article de mon journal.

(Lisant :)

« A peine la chasse est-elle ouverte, que nous avons » déjà à déplorer de terribles accidents.

» Hier, un fusil a éclaté entre les mains d'un jeune » homme qui voulait l'essayer.

» La mort a été instantanée. »

Pauvre jeune homme!

Et moi qui, il n'y a qu'un moment, m'apprêtais à tirer sur des perdreaux!

J'aime bien le perdreau, mais pas au point de risquer mes jours pour lui.

Si je n'avais pas été abonné à ce journal, je serais peut-être mort à l'heure qu'il est.

On a beau dire, les journaux ont du bon.

Rentrons chez moi.

CHEZ UN HOMME MARIÉ

(Un monsieur est assis à son bureau et écrit :)

« Ma chère Lodoïska,

» J'ai annoncé à ma femme que je voulais faire l'ouverture de la chasse.

» J'irai te chercher demain matin.

» Nous passerons trois bonnes journées ensemble à Ville-d'Avray. »

— Baptiste!

— Monsieur?

— Vous porterez cette lettre à son adresse.

De son côté la dame écrit deux mots dans son boudoir.

« Mon cher Jules,

» Mon mari veut aller ouvrir la chasse avec quelques amis; tu dois bien penser que je ne l'en empêche pas?

» Nous serons donc libres. »

— Fanny!

— Madame?

— Portez cette lettre à son adresse.

. . . .

LE LIÈVRE. — Eh bien, que concluez-vous de tout ce que je vous ai fait voir?

LE PERDREAU. — Que sur cent mille chasseurs, il y en

a quatre-vingt-dix-neuf mille qui ne sont pas redoutables.

LE LIÈVRE. — Heureusement, sans cela mes poils n'auraient pas eu le temps de blanchir.

ADRIEN HUART.

L'ouvrage illustré publié sous le titre de *Musée français*, et donné en prime aux abonnés du *Journal amusant*, sera *complété* par la publication de *six livraisons*.

Ces livraisons contiendront les portraits et les biographies de :

MM. ALPHONSE KARR, PHILARÈTE CHASLES, Baron TAYLOR, MM. P. J. RÉGNIER, MÉLINGUE, NADAR.

A partir du mois d'octobre, cette annexe au *Journal amusant* sera supprimée, et nous consacrerons à l'amélioration du journal les sommes que nous coûtaient ces suppléments, qui la plupart du temps n'arrivaient à nos abonnés que tout froissés et dans un assez mauvais état de conservation.

Nous allons commencer dans notre prochain numéro la publication des MISÉRABLES, de VICTOR HUGO, lus, médités, commentés et illustrés par CHAM.

Ce travail sera divisé, comme le roman, en dix parties.

NOS ENNEMIS LES PROVINCIAUX.

La province est furieuse contre Paris. Pauvre Paris, qu'as-tu donc fait pour mériter ce courroux?

Sitôt qu'une pièce a eu un peu de succès dans la capitale, les provinciaux la sifflent avec bonheur.

Tout récemment encore, une pièce de Victorien Sardou a été fort maltraitée à Bordeaux.

Les provinciaux voudraient la *décentralisation*. Qu'ils la fassent, nous ne demandons pas mieux.

Il paraît que plusieurs partisans de cette fameuse décentralisation se sont réunis, afin de se donner le mot pour ne plus rien recevoir de Paris, ni modes, ni livres, ni pièces.

Un de nos amis qui a eu l'avantage d'assister à une de ces assemblées nous communique le procès-verbal de la séance.

LE PRÉSIDENT, *un Bordelais*. — Messieurs et mesdames, chacun et chacune de vous représente un département. J'en appelle à vous pour nous venger de Paris, cette ville ambitieuse qui nous regarde avec dédain et nous traite comme de petites gens.

TOUS. — Vengeons-nous!

LE PRÉSIDENT. — Cette ville se prétend le réservoir des lettres, des sciences, des arts, des modes, de tout enfin. Tout pour elle, rien pour nous : — telle est sa devise.

TOUS. — Il faut nous venger!

LE PRÉSIDENT. — Vous l'avez déjà dit. Mais il faut aviser aux moyens d'abattre l'orgueil de Paris; en un mot, il faut lui montrer ce que nous sommes capables de faire.

UNE DAME DE CAEN. — Je commence par proposer de ne plus suivre ses modes. Quand les Parisiennes porteront des crinolines, nous n'en porterons pas; quand elles se coifferont de chapeaux garnis de fleurs, les nôtres seront ornés de fruits.

LE PRÉSIDENT. — Approuvé.

UN MARSEILLAIS. — Nos directeurs de théâtres ne devront plus jouer les pièces représentées dans la capitale; s'ils les jouent, nous les sifflerons, et au besoin, bagasse! nous casserons les banquettes.

PLUSIEURS VOIX. — Bravo!...

LE MARSEILLAIS. — Ensuite, tous les acteurs parisiens qui viendront en représentations en province seront hués et couverts de trognons de pommes.

LE PRÉSIDENT. — Défense expresse sera faite à nos acteurs de quitter la province pour se faire entendre à Paris.

UNE VOIX. — Mais permettez une question. Sera-t-il défendu de jouer *Guillaume Tell, la Juive, la Favorite*, et autres opéras?

TOUS. — Certainement.

LA VOIX. — Mais alors que représentera-t-on sur nos théâtres?

LE MARSEILLAIS. — Des pièces écrites par nous, avec de la musique composée par nous. Il faut montrer aux Parisiens que nous sommes de grands compositeurs quand nous le voulons, bagasse!

LE PRÉSIDENT. — Mon fils vous fera des opéras comme *la Juive* et comme *la Favorite*, tant que vous en voudrez.

UN AUVERGNAT. — Fichtrra! C'est comme mon fische, qui tourne le vers comme pas un, et la preuve, c'hest que dernièrement il a fait pour ma fêchte un quatrain charmant. Il n'y avait que chinquante vers, mais ils étaient tournés d'une fachon ravichante, fichtrra! Il veut aller à Paris, mais je m'y refuche.

LE PRÉSIDENT. — Vous travaillez à la décentralisation, je vous en félicite.

L'AUVERGNAT. — Che ne travaille pas à la déchentralisachion, puisque je chuis dans les peaux de lapins.

UN POËTE PÉRIGOURDIN. — Mesdames et messieurs, voulez vous bien vous venger de Paris?

LE PRÉSIDENT. — Mais nous ne demandons que cela.

TOUS. — Que faut-il faire?

LE POËTE PÉRIGOURDIN. — Je vais publier un livre de poésie. Je pourrais le porter à Paris, plusieurs éditeurs m'ont déjà fait de splendides propositions, mais je les repousse toutes. Alors ils ont prétendu que mon livre n'aurait pas le moindre succès, et qu'on n'en vendrait pas seulement quinze exemplaires. Amis, il s'agit de leur prouver le contraire.

LE PRÉSIDENT. — Allons, que nous proposez-vous?

LE POËTE PÉRIGOURDIN. — Je vais publier ce livre à Périgueux, et vous m'en achèterez tous un ou plusieurs exemplaires; il faut qu'avant trois mois neuf éditions de mon œuvre soient épuisées. Paris sera au désespoir.

PLUSIEURS VOIX. — Vous le pensez?

LE PRÉSIDENT. — Il n'y a pas de doute.

LE POËTE. — J'attends votre réponse.

LE PRÉSIDENT. — Nous ferons ce que vous nous proposez.

LE POËTE *à part*. — Quel bonheur! Je crois ne pas avoir trop mal lancé mon livre de poésie. Ce que je viens de faire là est digne d'un Gascon.

LE PRÉSIDENT. — Jeune poëte, vos vers sont peut-être détestables...

LE POËTE *vexé*. — Eh bien!...

LE PLÉSIDENT. — Mais néanmoins nous les achèterons pour faire enrager Paris. Et maintenant nous vous votons des remercîments pour le conseil que vous venez de nous donner.

La suite de la discussion est renvoyée à une prochaine séance.

A. MARSY.

CAUSERIES.

La réclame ne connaît plus d'obstacles.

Elle en arrive à mettre en exploitation les choses qui paraissent le moins faites pour inspirer des sensations d'orgueil.

Périsse tout — plutôt que la recette!

On connaît déjà l'annonce que ce marchand d'habits confectionnés faisait distribuer dans les rues et qui commençait ainsi :

ENFIN NOUS AVONS FAIT FAILLITE!!

Et nous pouvons donner avec un rabais de cinquante pour cent, etc., etc, etc.

L'annonce a trouvé son pendant.

C'est dans le bulletin théâtral des grands journaux que je le trouve.

Après avoir proclamé qu'à tel théâtre on joue en ce moment un grand drame dont *le succès dépasse toutes les espérances* (passées!), la réclame ajoute :

« *La mise en scène de cette pièce est* FOLLEMENT *splendide.* »

Comme ce *follement* fait admirablement!

Je ferais des folies pour *follement*, moi.

C'est une perle.

***

Pour compléter le collier, je ne doute pas que les prochains numéros en grand format ne nous apportent une suite à ce boniment de nouvelle école.

Par exemple :

« Demain, au théâtre de ***, première représentation des *Chourineurs de Valparaiso*, grand mélodrame en dix-sept tableaux... Jamais rien de pareil n'aura été vu comme mise en scène. »

« Pour tout dire en un mot, les prodigalités du directeur ont été telles, il a jeté dans les décors de cet ouvrage des sommes si manifestement insensées, qu'un conseil de famille a dû s'assembler et *a obtenu depuis huit jours des tribunaux* SON INTERDICTION ABSOLUE ET SON ADMISSION DANS UNE MAISON DE SANTÉ. »

Ou bien :

« Ce soir la troisième des *Exilés du pic de Ténériffe*. Succès immense et sans précédents, que le directeur a trop chèrement acheté.

Le malheureux a épuisé pour monter cette œuvre tant de somptuosités qu'il a été conduit à *Clichy hier matin par les gardes du commerce*.

» Tout est perdu, fors l'honneur du théâtre! »

***

Dans un café littéraire; scène photographiée. Les modèles posent gratis tous les jours :

— Vous pouvez être sûrs de ce que je vous dis. Bonnard a chez lui la collection de toutes les vieilles pièces. Il cite une scène à droite, une à gauche, et c'est comme cela qu'il se fait de l'esprit.

— Pas possible!

— Je le sais bien, moi, puisque c'est un de mes amis intimes... Du reste, ça ne lui réussit guère... ses jours se suivent et se ressemblent... sans compter que pour le français il aurait rudement besoin de leçons.

— On m'avait assuré qu'il avait fait les meilleures études.

— Des études! heu! ignorant comme une carpe... On ne m'en contera pas là-dessus, à moi, un de ses amis intimes!... Et puis, il y a quelque chose en lui que je ne trouve pas drôle... Il se procure de l'argent par des moyens tout ce qu'il y a de plus véreux.

— Eh bien, il vous arrangerait joliment s'il vous entendait.

— Lui! Allons donc! Puisque je vous dis que nous sommes amis intimes!

***

Certains romanciers ont la manie du meurtre : — dans leurs ouvrages, bien entendu.

Dès qu'un personnage les embarrasse, ils se souviennent de la phrase d'*Antony* : Il leur résistait, aussitôt ils l'assassinent!

De là parfois des complications imprévues, quand leur mémoire s'égare et perd de vue le trépas d'un des héros qu'ils ont supprimés.

C'est ce qui arriva un jour à Dumas.

Dans je ne sais quel roman, il remet en scène un décédé.

Le directeur du journal où paraissait le feuilleton accourt éploré.

— Mon cher, vous ne prenez donc pas garde?

— A quoi...

— Vous ramenez dans le numéro de ce matin un bonhomme que vous aviez, il y a trois mois, fait condamner à mort et exécuter...

— Eh bien! après?... fit Dumas superbe, qu'est-ce que cela fait?... *J'expliquerai qu'il y avait eu une erreur judiciaire!*

***

X..., un de nos peintres, a jugé à propos d'approcher l'allumette du flambeau de l'hyménée. (Comme cette phrase est suavement amphibologique!)

Malheureusement à ces allumettes-là on se brûle souvent les doigts. Les femmes sont si trompeuses!

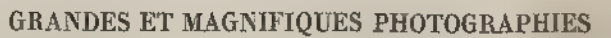
Le fait est que X..., à tort ou à raison, passe pour avoir déjà des droits sur la succession de Sganarelle.

Et comme madame X... a récemment donné le jour à un petit garçon, au sujet duquel la controverse s'exerce :

— Tout de même, disait quelqu'un, on dira ce qu'on voudra... le mioche ne lui rassemble pas du tout.

— Le pauvre X...! Décidément, il ne réussira jamais un portrait de sa vie!

PIERRE VÉRON.



GRANDES ET MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES

L'ASSOMPTION DE LA VIERGE, PAR MURILLO,

et LA DESCENTE DE CROIX, de LESUEUR.

Ces photographies, œuvres de M. Michelez, sont deux des plus belles productions de l'art photographique; ce sont des épreuves bien plus dignes d'être encadrées que toutes gravures ou lithographies qui représenteraient les mêmes tableaux, car aucune gravure ou lithographie ne peut les représenter avec autant de fidélité, autant de vérité.

CHACUNE DE CES PHOTOGRAPHIES COUTE 20 FRANCS.

Pour nos abonnés, 8 francs seulement chaque photographie, et 10 francs expédiée franco. — Ceux de nos abonnés qui demanderont à la fois les deux photographies n'auront besoin de nous envoyer que DIX-HUIT FRANCS, le port n'étant pas plus cher pour deux photographies que pour une seule. — On ne peut les expédier qu'à plat, entre deux cartons, et par les chemins de fer ou les messageries. — Toute personne dont la localité n'est pas desservie par les messageries ou le chemin de fer, devra nous indiquer le bureau le plus rapproché de sa demeure, et nous adresserons le colis à ce bureau-là.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LE DESSIN SANS MAITRE,

PAR MADAME ÉLISABETH CAVÉ.

La méthode de madame Cavé est d'une simplicité merveilleuse; toute personne qui veut se donner la peine de travailler peut, à l'aide de cette méthode, apprendre seule à dessiner.

Prix de la méthode, 3 fr., — pour la recevoir *franche de port*, 3 fr. 50 c.

Adresser un bon de poste, ou des timbres poste de 20 et de 10 centimes, à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

AH! QUEL PLAISIR DE VOYAGER!

ALBUM COMIQUE PAR CHAM.

Le départ, le voyage en chemin de fer, les formalités de la douane, les passe-ports, l'arrivée, les bagages, le choix d'un hôtel, en un mot, tous les petits accidents habituels d'un voyage en Belgique, toutes les grandes et petites contrariétés qui attendent le voyageur, ont fourni à Cham les motifs d'un Album très-humoristique qu'on peut se procurer et recevoir franc de port en envoyant un bon de poste de 7 francs à M. PHILIPON, 20, rue Bergere.

CROQUIS DE BELLANGÉ.

Toute personne qui sait un peu dessiner pourrait, avec de l'étude, arriver à croquer d'après nature ou de souvenir. — Pour cela il faut copier des croquis habilement faits, et après les avoir copiés, les refaire de mémoire. Les croquis de BELLANGÉ sont les meilleurs modèles qu'on puisse choisir, c'est ce qui nous a déterminé à acquérir de MM. Gihaut frères la propriété des 30 planches que nous offrons à nos abonnés au prix de 7 fr. rendues *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES,

TRES-AMUSANTE RÉCRÉATION.

Dessins combinés de manière qu'étant découpés et placés entre une bougie et la muraille, ils projettent des ombres fantasmagoriques. — Le cahier, composé de treize dessins, rendu *franco*, 4 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.

LE TABAC ET LES FUMEURS, Album comique par M. MARCELIN. Prix : 6 fr au bureau, et 7 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

L'ÉCOLE DU CAVALIER

Album de quarante-huit planches

PAR G. RANDON.

L'*École du cavalier* forme un Album de QUARANTE-HUIT PLANCHES *entièrement inédites*.

Cet Album fait suite à l'*École du fantassin*, du même dessinateur, qui a paru il y a deux ans dans le *Journal amusant* et qui obtint le plus grand succès.



ÉCOLE DU CAVALIER A PIED.

Première leçon. — POSITION DU CAVALIER A PIED.

Insignifiante au fond, pour de futurs cavaliers, cette leçon, donnée pour la forme, devra se résumer à bien faire comprendre aux recrues que, de toutes les positions, la plus défectueuse, la pire, l'irrémissible, celle qu'ils doivent par-dessus tout s'attacher à éviter, est l'affreuse position du *cavalier sans le sou*.

Cet Album, élégamment broché, est envoyé *franco* à tout abonné des départements qui adressera au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant, un mandat de SEPT FRANCS, ou des timbres-poste pour une pareille somme.

Le prix de l'Album, pris au bureau, est de SIX FRANCS.

HENRI PLON, imprimeur-éditeur des *Causeries d'un Curieux*, par M. F. FEUILLET DE CONCHES, rue Garancière, 8.

LA DIPLOMATIE VÉNITIENNE.

LES PRINCES DE L'EUROPE AU XVIe SIÈCLE

FRANÇOIS Ier, — PHILIPPE II, — CATHERINE DE MÉDICIS, — LES PAPES, — LES SULTANS, ETC.

D'APRÈS LES RAPPORTS DES AMBASSADEURS VÉNITIENS, PAR M. **ARMAND BASCHET.**

OUVRAGE ENRICHI DE NOMBREUX FAC-SIMILE.

Un beau volume in-8°. — Prix : 8 francs. — Toute personne qui enverra un mandat de poste de 8 francs recevra l'ouvrage *franco*.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 349. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 6 Septembre.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Dürr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO

LUS, MÉDITÉS, COMMENTÉS ET ILLUSTRÉS

par CHAM.

1re PARTIE.



Jean Valjean et M. Myriel faisant un steeple-chase sur l'arbre du Bien et du Mal.

20219



20220
Ayant des tiraillements dans l'estomac, Jean Valjean prend un petit pain.



20221
Les tiraillements lui passent tout à coup dans le bras



— Combien ce petit pain, mon président?
— Mon ami, cinq ans de travaux forcés (c'est cher!)



20223
Jean Valjean travaille au port de Toulon, et s'y crotte encore plus le cœur que les mains.



20224
Ayant besoin de lui pour fabriquer son roman, Victor Hugo fait sortir Jean Valjean du bagne et le lance au beau milieu de ses lecteurs et lectrices, très-flattés de faire sa connaissance.



20225

Jean Valjean commence à croire que M. Victor Hugo a voulu se moquer de lui en voyant la réception que lui fait la société, dont il compte du reste se montrer le plus détestable ornement



20226

Modeste et pas fier, Jean Valjean va s'asseoir à la table de M. Myriel.



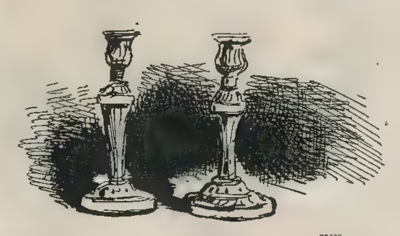
20227

Frappé de la simplicité des goûts de M. Myriel, Jean Valjean croit devoir lui être agréable en lui prenant son argenterie.



20228

La maréchaussée donne la chasse à Jean Valjean, et lui prouve que l'argenterie ne fait pas le bonheur, même lorsqu'on l'a volée!



20229

M. Myriel fait relâcher Jean Valjean et lui remet deux chandeliers, afin de lui rappeler qu'il lui doit une belle chandelle.



20230

Grâce aux flambeaux faisant partie de l'argenterie de M. Myriel, Jean Valjean aperçoit l'état de malpropreté dans lequel se trouve son âme.



20231

Jean Valjean dégringole bien vite de l'arbre du Bien et du Mal pour tâcher d'y regrimper du côté qu'a pris M. Myriel.



Ici le lecteur est obligé d'enjamber par-dessus Royer-Collard, M. de Talleyrand et les gardes du corps pour arriver à Fantine.

20232



Portrait de Fantine.

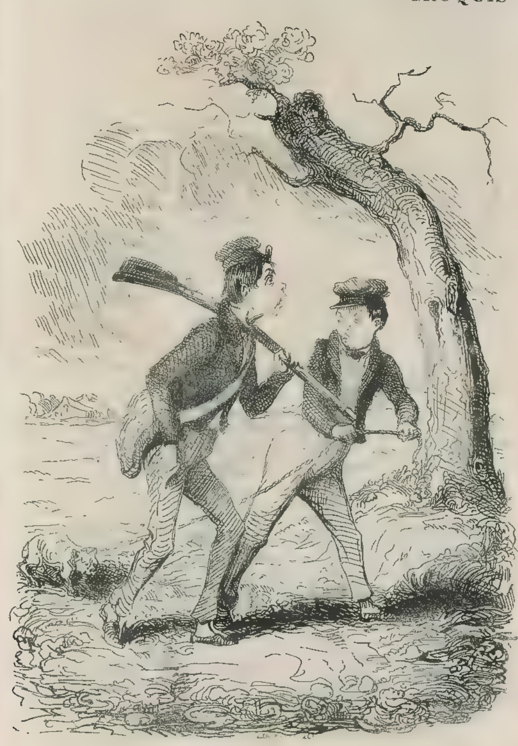
Ici M. Victor Hugo s'élève à une grande hauteur!

Fantine est délaissée par son amant, qui l'abandonne pour une diligence avec laquelle il vit maritalement jusqu'à Bordeaux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Ici le lecteur essuie une larme.

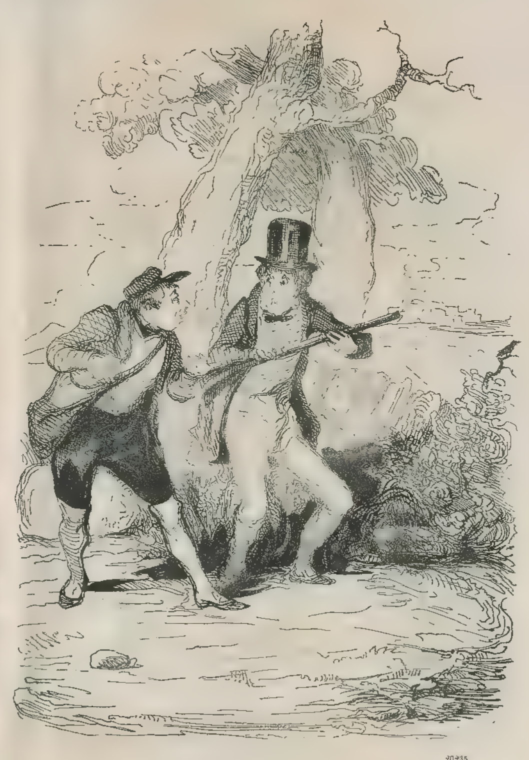
CROQUIS DE CHASSE.



20234

TROIS APPRENTIS CHASSEURS.

— Sstt! sstt!... marche donc, *Turc!*.. Hue! hue! hue!



20235

LE PREMIER COUP DE FUSIL.

— Vous êtes sûr que ça n'éclatera pas?

COMMENT ON PASSE SON DIMANCHE.

(ÉTUDE PHILOSOPHIQUE.)

LE BOUTIQUIER.

LE PÈRE. — Comment! Paul, tu n'es pas encore prêt?

LA MÈRE. — Cet enfant est un lambin; nous ne pourrons jamais rien en faire.

— Je ne sais pas comment il s'en tirera quand je lui céderai mon magasin de bonneterie.

— Il faut espérer que d'ici là il changera.

PAUL. — Papa, ne me gronde pas.

LE PÈRE. — Il faut nous dépêcher : le train part à sept heures et demie précises.

LA MÈRE. — C'est définitivement à Versailles que nous allons?

LE PÈRE. — Mais oui, c'est décidé. N'oublie pas le melon : c'est le principal plat de notre dîner.

PAUL. — Je suis bien content de manger sur l'herbe.

LE PÈRE. — Du moment que tu entends parler d'herbe, toi, tu es toujours content.

LA MÈRE. — Comme tu es méchant pour ton fils!

LE PÈRE. — Allons, partons.

(*Ils s'en vont avec toutes leurs provisions.*)

***

FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

UN DOMESTIQUE. — Madame la marquise, faut-il atteler?

LA MARQUISE. — Non, je ne sortirai pas aujourd'hui.

LE MARQUIS. — Vous ne voulez pas aller au bois?

LA MARQUISE. — Non.

LE MARQUIS — Pour quelle raison?

LA MARQUISE. Mon ami, vous savez bien que je n'aime pas aller au bois le dimanche. Il y a un monde fou.

LA DUCHESSE. — Et quel monde!

LA MARQUISE. — Une vile populace.

LA DUCHESSE. — Je trouve que ça sent mauvais. Aussi je suis comme vous, je ne sors jamais le dimanche.

LA MARQUISE. — On ne voit dans les rues que des boutiquières tirées à quatre épingles. Vous ne pouvez vous figurer comme ce jour-là m'ennuie..

LA DUCHESSE. — Il faut suivre l'exemple de madame de Vaulabière.

LA MARQUISE. — Que fait-elle?

LA DUCHESSE. — Elle sort uniquement à midi pour aller à la messe à Sainte-Clotilde, puis elle rentre et elle fait des patiences jusqu'à l'heure du dîner.

LA MARQUISE. — Elle a parfaitement raison, et je me propose de faire comme elle.

***

LES COLLÉGIENS.

PREMIER COLLÉGIEN *habillé en gandin.* — Les courses sont très-gaies aujourd'hui.

SECOND COLLÉGIEN *de même.* — Oui, il y a d'assez jolies femmes. Sais-tu que nous avons eu de la chance de ne pas être collés?

— Je crois bien, par une belle journée comme aujourd'hui!

— Quelle heure est-il?

— Trois heures.

— Sapristi! comme le temps passe vite le dimanche!

— Regarde donc la jolie petite femme qui est près de nous.

— Elle est charmante.

— Ne parlons plus du collége, sans quoi nous ne pourrions pas réussir.

— Nous sommes si bien mis qu'elle va nous prendre pour des gandins très-riches.

LA BICHE *à part.* — Ces petits jeunes gens sont des calicots... Le dimanche, il faut se méfier.

PREMIER COLLÉGIEN *bas à son camarade.* — Tiens! voici notre pion.

SECOND COLLÉGIEN. — Ne le saluons pas.

LE PION *avec roideur.* — Pourquoi ne m'ôtez-vous pas votre chapeau lorsque je passe près de vous?

LES COLLÉGIENS. — Nous ne vous avions pas vu.

LE PION. — Vous mentez... Vous ferez chacun cinq cents vers.

(*Il s'en va.*)

PREMIER COLLÉGIEN. — Quel animal!

SECOND COLLÉGIEN. — Mais où est donc notre Dulcinée?

— Parbleu! elle a continué son chemin en riant, lorsqu'elle a vu que nous étions des collégiens.

— Quel satané pion!... Je dirai à tous les élèves que je l'ai rencontré dimanche dernier bras dessus bras dessous avec la fille de cuisine du collége.

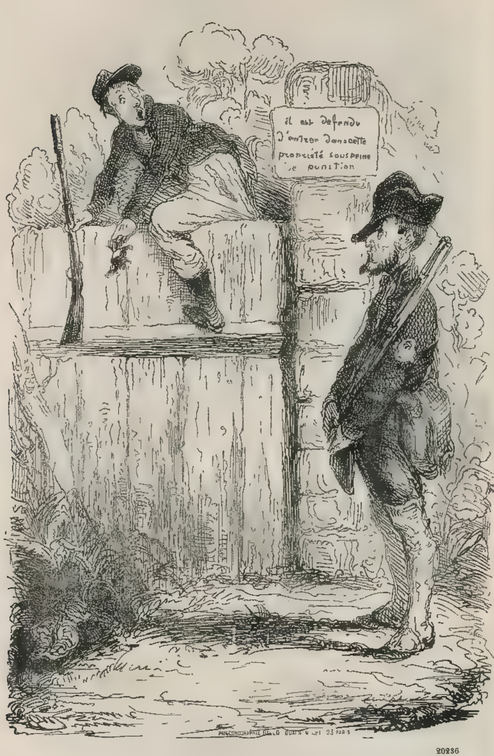
***

LES RENTIERS AU RESTAURANT.

M. BEAUMINET. — Quel plat allons-nous demander?

MADAME BEAUMINET. — Nous avons bien assez mangé.

CROQUIS DE CHASSE (suite).



UNE APPARITION TERRIBLE.
— Qu'est-ce que vous faites là?



LA CHASSE AUX BÉCASSINES.
Une mauvaise charge.

M. BEAUMINET. — Jusqu'ici nous n'avons encore pris qu'une douzaine d'huîtres et un beefsteack. Pour trois, ce n'est pas beaucoup. (*A sa fille.*) Je suis sûr, Caroline, que tu mangerais encore bien quelque chose?

MADEMOISELLE CAROLINE. — Oh! non, papa.

MADAME BEAUMINET. — Il faut faire des économies, et ne pas tout manger en un jour, puisque notre plaisir est de venir dîner le dimanche au restaurant.

M. BEAUMINET. — Ça distrait. Prenons encore quelque chose. (*Au garçon.*) Donnez-nous des moules pour un.

LE GARÇON. — Bien, monsieur.

MADAME BEAUMINET. — Quand tu fais la carte, tu oublies que nous sommes de simples petits rentiers et que nous avons une fille à marier.

M. BEAUMINET. — Ah! baste, le dimanche on peut bien faire quelques folies. Mais pourquoi mets-tu les curedents dans ta poche?

MADAME BEAUMINET. — Nous n'en avons pas à la maison.

M. BEAUMINET. — Pendant que tu y es, prends l'huilier et les assiettes.

MADAME BEAUMINET. — Tu es ridicule.

(*A la fin du dîner, le garçon apporte l'addition.*)

CAROLINE. — Combien avons-nous dépensé?

M. BEAUMINET. — Trois francs soixante-quinze centimes.

MADAME BEAUMINET. — Cinq centimes de plus que dimanche dernier... C'est contrariant.

M. BEAUMINET. — Garçon, voici. (*Il lui donne deux sous de pourboire.*)

LE GARÇON *à part.* — Quel vieux rat!... Enfin, le dimanche, c'est toujours comme ça!

***

LA GRISETTE A LA GAIETÉ.

LA GRISETTE *à un étudiant.* — Oh! mon cher Henri, comme tu es gentil de m'avoir payé le spectacle ce soir!

L'ÉTUDIANT. — Ce n'est pas moi, mais mon concierge, que tu dois remercier.

— Je ne te comprends pas.

— N'est-ce pas lui qui m'a prêté de l'argent?

— Tiens, c'est vrai; mais tu le lui rendras

— Il faut l'espérer.

— Voici le troisième acte qui va commencer.

(*Elle prête une oreille attentive.*)

— Sapristi! est-ce que tu vas recommencer à pleurer?

— Cette pauvre jeune fille est si persécutée!

— Sois tranquille, elle sera heureuse au cinquième acte.

LA GRISETTE *sanglotant.* — Hi! hi! hi!

— Je ne te mènerai plus au spectacle.

— Oh! si, car je m'amuse bien. (*Elle sanglote.*) Hi! hi! hi!...

UN AMATEUR DE STATISTIQUE *à part.* — J'ai mon crayon et un carnet : je suis curieux de savoir combien le public du dimanche verse de larmes. Cette statistique sera palpitante d'intérêt.

(*Il se met à calculer.*)

***

LA BONNE CHEZ DES BOURGEOIS.

LA BONNE *apportant le gigot.* — Madame a sonné?

LA DAME. — Non.

LE MONSIEUR — Mais pourquoi apportez-vous le gigot? Nous n'avons pas encore terminé le potage.

LA BONNE. — C'est que le gigot est déjà trop cuit.

LA DAME. — Vous pouviez le mettre près du feu.

LA BONNE *à part.* — Sont-ils longs à manger! Il est déjà sept heures, et moi qui ai donné rendez-vous à sept heures et demie à mon pompier! Nous n'arriverons pas à la *Boule noire* avant neuf heures. Quelle scie!

(*Elle sort et apporte les pommes de terre.*)

LE MONSIEUR. — Comment! encore?...

LA BONNE. — On mange toujours les légumes avec le gigot

LA DAME. — Est-ce que vous sortez ce soir?

LA BONNE. — Oui, madame. Avec votre permission, j'irai voir ma tante.

LA DAME. — Alors, vous ne laverez la vaisselle que demain matin.

LA BONNE. — Merci bien, madame. (*A part.*) Elle n'avait pas besoin de me le dire.

A LA BOULE NOIRE.

LA BONNE. — Ah! mon pauvre Polydore, comme on a du mal quand on est en service!

LE POMPIER. — Tes maîtres ne voulaient pas te laisser sortir?

LA BONNE. — Si... mais... comme si ces animaux-là ne pourraient pas dîner deux heures plus tôt, pour que j'aie ma soirée libre!

SUR LE BOULEVARD.

UN COCHER *fouettant son cheval.* — Allons, hue, mon pauvre Coco! C'est toi qui ne dois pas aimer le dimanche!

Depuis six heures du matin, tu marches sans prendre un moment de repos. Mais tu dois être content, car ton maître a fait une bonne journée. Allons, voici encore trois personnes qui courent après nous. N'y faisons pas attention. Ah! oui, remuez-vous bien, criez, gesticulez; vous me faites rire. Vois-tu, Coco, le dimanche, nous autres, nous sommes les maîtres. Tiens, voici un monsieur et une dame qui sont plus entêtés que tous les autres. C'est un jeune homme avec sa maîtresse.

LE MONSIEUR. — Si vous nous conduisez jusqu'à la Madeleine, je vous donne trois francs.

LE COCHER. — Ça n'est pas assez... Mon cheval est fatigué, et je rentrais le coucher boulevard du Temple.

— Quatre francs, alors.

— Allons, montez. (*A part.*) Je suis fâché d'avoir été si coulant sur les prix. On peut tout demander le dimanche à un homme dont la maîtresse est fatiguée. Hue, Coco! encore un peu de courage. Mon pauvre ami, c'est toi qui dois trouver que c'est une dérision d'appeler le dimanche le jour du repos!

ADRIEN HUART.

LA COMÉDIE DE LA BOUTEILLE.

PROLOGUE.

..... Et vous croyez que je puis vivre ainsi?... Mais je suis plus malheureux qu'une pierre meulière!

Tenez, je vais vous énumérer mes malheurs, et s'il y a quelqu'un dans l'honorable société qui me prouve que les siens égalent les miens, je le fais mon héritier...

J'ai vingt-neuf ans, je suis déjà chauve, et j'ai dix-sept cheveux gris...

Mon visage est ridé, mes traits couturés...

Aussi les femmes m'appellent petit vieux et me traitent en conséquence.

A preuve :

J'en aime une, — elle est blonde comme la lune, jolie comme la Vénus de Milo, et elle a sur cette dernière l'avantage de posséder deux bras faits au moule.

Hier, elle m'a trompé pour un clerc de notaire...

J'ai eu de la fortune.

Trois de mes oncles étaient morts en même temps.

J'avais eu une série à l'oncle.

Ils sont tous engloutis.

La fortune est partie, et les créanciers sont venus.

Ce matin j'ai failli aller orner de ma présence la prison de Clichy...

Ce n'est pas tout!

J'avais un ami.

Tout à l'heure il m'a appelé goujat, je l'ai appelé coquin; il m'a jeté deux chaises à la tête, je l'ai assommé avec un fauteuil.

Où coucherai-je ce soir?

Qui me consolera?

Il me reste un louis, et je suis triste.

Que faire?

Me tuer, me marier ou boire?

J'aime mieux boire, c'est la ressource mixte.

— Garçon, une bouteille de moët pour un découragé!

— Boum!

LE PREMIER VERRE.

Oui, boire est un plaisir.

Ce verre de champagne me le prouve.

Depuis que je l'ai bu, je suis mieux, et cependant mes malheurs me semblent toujours aussi écrasants.

Où est mon amie?

Hélas! où est le clerc de notaire? devrais-je dire.

Sans doute en ce moment ils cueillent des marguerites dans quelque bois solitaire.

Elle aime à cueillir des marguerites!

Je la vois d'ici, elle en effeuille une.

Il y a six mois, quand elle se livrait à cette botanique amoureuse avec moi, elle trichait volontiers?

Je lui ai vu tirer deux feuilles à la fois pour me faire croire qu'elle m'aimait passionnément.

Elle doit en tirer quatre pour le clerc de notaire.

Oh! mes illusions!

Ma jeunesse!

Mes cheveux!

Où êtes-vous?

Et mes créanciers, que font-ils? Ils complotent ensemble. L'un d'eux propose de me tuer au coin d'une rue.

Et mon ami, il garde peut-être le fauteuil comme pièce de conviction pour me dénoncer aux autorités compétentes?

Ah! je suis encore dans un état horrible!

Buvons! et à la santé du malheur!

LE SECOND VERRE.

..... Elle est très-jolie cette chanson qu'on nous a dégoisée l'autre jour.

Que disait-elle donc déjà?

Ah! je me souviens!

Il faut aimer la pauvreté, elle donne les douceurs de l'espérance; il faut aimer ceux qui vous trompent, on a pour avenir les joies de la réconciliation.

Il faut aimer la captivité, c'est l'absinthe de la liberté!...

L'air était assez joli.

Les paroles n'étaient pas trop bêtes... pour une chanson.

Aimer la pauvreté!

Hum!

Il est de fait cependant que si l'on était trop riche, si l'on pouvait satisfaire tous ses caprices, il faudrait renoncer à l'espérance.

Et c'est un plaisir que d'espérer.

Allons, bon! voilà que je me console avec des devises de mirliton!

C'est que quelquefois les devises de mirliton disent la vérité; leur simplicité les y entraîne...

Être pauvre est une joie.

Ainsi, en ce moment, avec les mille désirs qui me montent à la tête, et que je ne puis satisfaire pour cause de porte-monnaie en congé, si un monsieur ouvrait brusquement ma porte et étalait devant moi un nombre indéterminé de billets de banque,

En aurais-je une joie!

Je serais capable de me trouver mal.

Tandis que si je les avais, qu'est-ce que ça me ferait?

Ça me gênerait pour sortir!

Oui, mais ne les ayant pas, ça va me faciliter mon entrée... là-bas!

Clichy!

Quel triste nom!

Et le vilain établissement.

Je suis passé devant l'autre jour... chrs.... ça m'a fait froid...

Et quand je pense que j'y serai peut-être installé demain!...

Buvons!

LE TROISIÈME VERRE.

..... D'ailleurs ma femme est libre...

Il lui a plu d'aller effeuiller des pâquerettes avec un basochien..., pourquoi l'en aurais-je empêchée?

Les blondes ont cela de remarquable, c'est qu'elles puisent dans une trahison une recrudescence d'amour.

Je parierais mes créanciers contre un paquet de curedents qu'après sa tournée dans le notariat elle va me revenir plus aimante que jamais.

Quelle joie j'éprouverai alors!

Je ne sais rien de plus doux qu'un raccommodement, c'est une fête!...

On met des lampions partout... des fleurs dans chaque coin... le soleil vous sourit... le ciel vous regarde avec indulgence, et la lune!

Oh! c'est surtout la lune!

Chaque fois que je me suis réconcilié avec une maîtresse il m'a semblé voir cet astre me contempler tendrement et me dire dans son langage lumineux :

— Eh bien, mon bonhomme, es-tu content d'être au monde?...

Dans huit jours, j'aurai cette joie-là!

Elle reviendra les yeux rouges, la voix émue... Elle se jettera à mon cou en me disant de sa voix sucrée :

— Alfred, pardon!

Ah! l'agréable perspective!...

Et quand je pense que si elle ne me trahissait pas en ce moment avec un clerc de notaire, je n'aurais pas cette joie à recevoir...

Elle serait ce qu'elle est toujours... maussade, bourrue, et l'avenir pour moi ne serait qu'un présent médiocre!

Merci, basochien!

Hum!

Il est bon ce champagne!...

Il réchauffe!

Mais je suis mal sur cette chaise... si je m'étendais sur ce fauteuil...

Un fauteuil!... J'en ai cassé un sur la tête de mon ami intime!

Il ne me reparlera de la vie... c'est certain!

Et moi qui aimais tant à lui raconter mes impressions!... il m'écoutait avec tant de patience!... il avait pour moi tant de consolations plein sa poche!...

C'est fini!...

C'est un bon camarade à la mer!

Satané emportement!

Pour me punir, je devrais m'arracher les cheveux... me brûler les pieds... m'ouvrir le ventre!

Les cheveux!

Suis-je bête... je n'en ai plus!

Ça me rappelle qu'une femme m'a dit ce matin :

— Êtes-vous heureux d'être chauve à vingt-sept ans!... ça vous donne l'air grave... Les dames et les hommes vous consultent, et quand on donne des conseils... surtout aux dames...

C'est vrai, cela... C'est en donnant des conseils à Titine que...

Et puis j'économise les peignes!

D'ailleurs, on voit bien que je suis jeune...

Ça fait dire aux personnes sensées :

— Pauvre garçon! c'est le travail...

Le travail... je leur en souhaite!

Un sage a dit :

— A calvitie précoce, prompte fortune!

Décidément, je suis enchanté d'être chauve!

A la santé de défunts mes cheveux!

LE QUATRIÈME VERRE.

Mon camarade...

Hum! qu'est-ce que j'ai donc? J'ai des envies de rire, ça me chatouille dans la tête...

Que disais-je donc?

Ah!

Mon camarade...

Mais c'est très-gentil, Clichy... on y est très-bien... Il paraît qu'on y boit du champagne toute la journée... on y fait des vers... des livres... on y dort... et moi qui adore dormir!

Mon camarade...

Je vois d'ici Titine... elle a déjà assez de son homme d'affaires... elle réfléchit... elle se rappelle nos petits soupers... nos promenades sous les arbres... Elle demande à quelle heure le train ramène les voyageurs à Paris... et cet imbécile de basochien qui ne sait plus ce que ça veut dire...

— Vous êtes triste, mademoiselle!

— Vous m'ennuyez!

— Mais!

— Du flan!

Ignare de basochien, va!

Mon camarade...

Eh bien... à sa santé, quoi! et demain j'irai lui faire des excuses...

Ça fera la centième fois.

Camarade... à ta santé... à ta...

LE CINQUIÈME VERRE.

— Vive mes cheveux! vive Clichy! vive Titine! vive mon ami!

Qu'il fait beau! quelle belle journée! quel...

Ah! que je suis malade!

Oui, je suis malade, mais je suis bien content!

Ohé! en place pour la contredanse...

LE GARÇON. — Monsieur... Hé! monsieur!... Eh bien, où est-il donc?... sous la table! Je reviendrai demain matin!

ERNEST BLUM.

CAUSERIES.

Dernièrement Calino entre dans un magasin de confection.

— Je voudrais un habit, dit Calino. Tenez, celui-ci.

— Il coûte quatre-vingts francs.

— C'est cher.

— Oui; mais vous aurez ce chapeau par-dessus le marché.

— Très-bien, je prends alors cet habit.

— Voulez-vous un pantalon?

— Combien coûte celui-ci?

— Trente-cinq francs.

— Pristi!... comme dans les premiers magasins.

— C'est vrai; mais je vous donnerai ce gilet pour rien.

— C'est différent, je prends aussi ce pantalon.

Et de cette façon, ce brave Calino se met sur les bras un costume complet.

Chaque chose achetée séparément chez un bon tailleur ne lui aurait pas coûté plus cher.

Que de gens dans Paris agissent comme Calino!

*
* *

Un avare, nouvellement marié, se décida à faire un petit voyage avec sa femme.

Arrivé à la gare, il prit les billets, mais ne paya que demi-place pour sa compagne.

— Mais, monsieur, fit observer la buraliste, c'est le double de cette somme qu'il me faut.

— Comment cela, je ne m'explique pas ce que vous voulez me dire.

— Madame est avec vous, n'est-ce pas?

— Oui, c'est ma femme.

— Ça ne fait rien.

— Comment! ça ne fait rien; mais puisque c'est ma moitié, je ne dois pas payer place entière!

*
* *

Pendant que nous sommes au chemin de fer, restons-y.

Un monsieur allait aux bains de Cabourg; cinq minutes avant d'arriver à Pont-l'Évêque, il se frappe le front et pousse un Morbleu! qui fait sauter toutes les personnes du wagon.

— Vous avez oublié quelque chose à Paris? demande une dame.

— Oui, répond le monsieur.

— Si c'est une malle, vous pourrez vous la faire adresser où vous vous rendez.

— Ce n'est pas une malle, mais ma femme que j'ai oubliée dans la gare!

*
* *

— Papa, dit dernièrement le jeune Prudhomme à son père, j'ai entendu dire qu'on avait supprimé le lustre dans le nouveau théâtre de la place du Châtelet.

— C'est vrai, mon fils.

— Mais comment fait-on donc pour y voir clair?

— Je n'en sais rien. Mais il est probable que l'on a enlevé le plafond et que la lumière naturelle du jour pénètre dans la salle au moment de la représentation.

*
* *

Un journal offrait une prime à ses lecteurs.

Le caissier donnait avis aux abonnés que le moyen le plus simple pour recevoir cette prime était d'envoyer des timbres-poste.

Dernièrement un monsieur arrive à la caisse.

Il présente une vingtaine de timbres-poste de vingt centimes ayant déjà servi.

— Que m'apportez-vous donc là? demanda le caissier.

— Parbleu! ce que vous m'avez demandé en échange de la prime.

— Mais ces timbres ont déjà servi.

— Je le sais bien.

— Nous en voulons des neufs.

— Ah! je croyais que vous en désiriez de vieux afin de les collectionner.

A. Marsy.

Le vice-roi d'Égypte, S. A. R. Saïd-Pacha, est parti hier soir, à six heures, avec sa nombreuse suite, de Paris pour Constantinople.

Son Altesse, qui jusqu'alors avait refusé aux plus pressantes et même aux plus hautes sollicitations de poser pour son portrait, a confié au talent de M. Nadar l'exécution de sa photographie, qui, selon toute probabilité, restera unique.

L'un des propriétaires : EUGENE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 350. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 13 Septembre.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

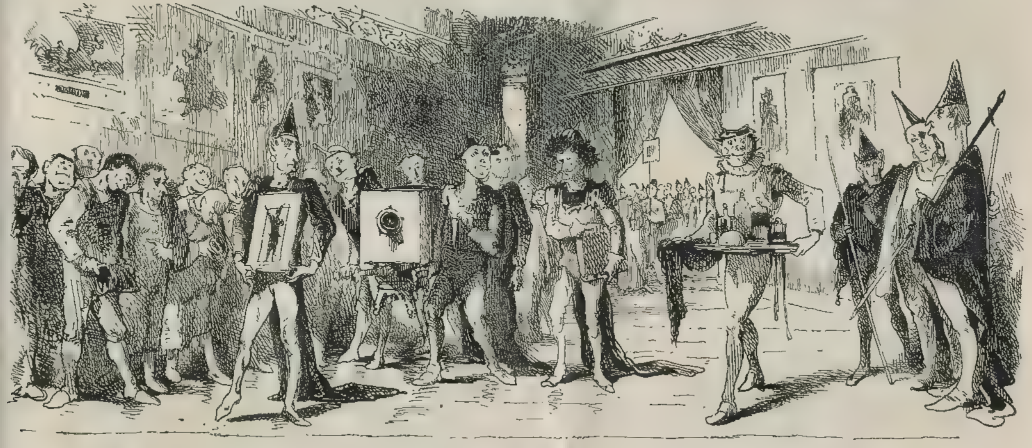
LE
JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LA PHOTOGRAPHOMANIE. — GRANDE PROPHÉTIE POUR L'ANNÉE 1900, par Pastelot.



20238

Cérémonie et trimballement de l'objectif sacré le jour de la sainte Binette, dans le ci-devant palais de l'Industrie, servant alors aux expériences photogribouillomaniques des académiciens du peuple français.



20239

PLUS DE CARTES CORNÉES.

En cas d'absence d'un locataire demandé, on pourra tout bêtement laisser sa binette chez le concierge.



Voilà comme ils seront les conducteurs d'objectifs.



ÉPICERIE CHIMIQUE.

Nouveaux produits alimentaires.

Sucre de collodium raffiné.	800 fr. le k..o.
Moutarde sulfa.e de fer.	4000 fr. le kilo.
Olives picholines au nitrate d'argent. . . .	25 fr. à pièce.
Cornichons photographiques.	0000 5 c. le kilo.



20242

L'opération sous-marine aura, n'en doutons pas, des résultats méritants ; que de monstres encore inconnus l'opérateur intelligent n'est-il pas appelé à portraitiser à l'aide de cet ingénieux appareil !



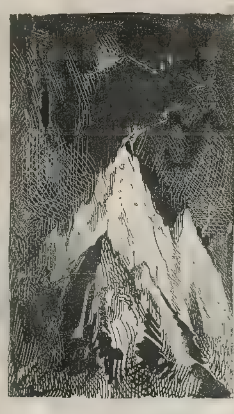
MÈRES IMPRUDENTES, LISEZ CE QUATRAIN.

Petits enfants, n'approchez pas,
Quand vous folâtrez dans l'étuve,
Du grand baquet qu'on voit là bas,
Car du bain d'argent c'est la cuve.



20244

Classe d'asile préparatoire pour les orphelins des photographes desséchés au service de la grande imagerie photographique et universelle.



20245

INSTANTANÉITÉ SUPÉRIEURE.

La foudre tuant un mosieur qui humait sa prise au sommet du mont Cenis.



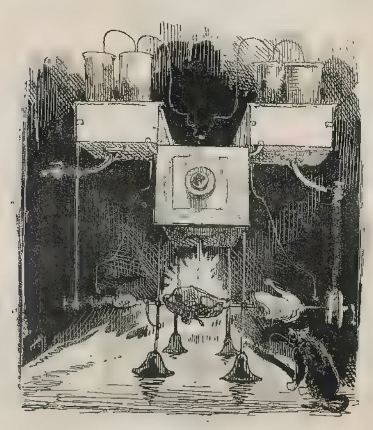
20246

Démonstration photographosorbonnique du tour de main, faite au grand jour et publiquement par le célèbre docteur Calambre, de l'académie des hyposulfites.



20247

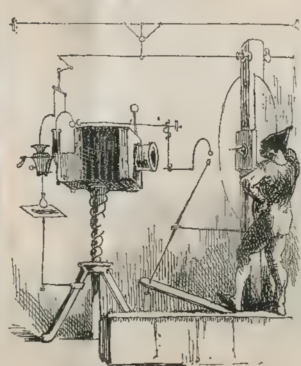
Grande revue des 9,000 000,095 appareils photographomaniques fabriqués à Pantin pendant le cours de l'an de grâce 1902, passée par le sérénissime conservateur de la superchisirocantieuse boutique daguerrotypique.



20248

ÉLECTRICOPHOTOGRAPHOROTISSEUR.

Cette mécanique, opérant seule, avec intelligence et promptitude, donnera rôtis cuits à point, lumière incandescente, eau bouillante pour le café ou la barbe, et au besoin la binette des invités sans retouche.



20249

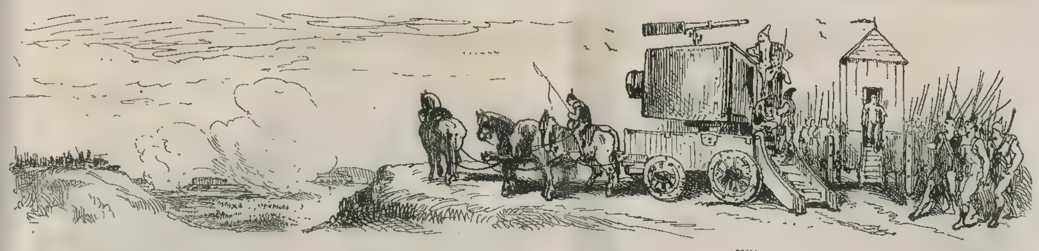
Au moyen de la combinaison ci dessus, fussiez-vous à Tombouctou, instantanément vous aurez l'image de votre femme, fille, père, cousin ou ami, l'heure de sa montre, le cours de la bourse et le temps qu'il fait. Ce langage imagé fit révolution en 1890, et l'inventeur fut pendu.



20250

A l'aide d'un photographe il reproduit avec aisance et facilité toutes les actions de la vie.

Exemple ci-dessus.



20251

Comme depuis longues années la guerre sera impossible et que le caractère de l'homme est naturellement belliqueux, on simulera des combats titanesques, comme au Cirque, et les deux chefs des armées rivales pigeront à qui fera la plus belle épreuve. L'âge d'or sera retrouvé et se nommera l'âge de collodium.



20252

L'HOMME A LA PERCHE

accomplissant sur le ventre, pour une personne de la société, l'épreuve aérienne.



20253

MARCHANDE D'ACIDE PYROGALLIQUE,

remplaçant l'absinthe avec avantage.



20254

Souricières à flagrant délit



20255

CABINETS PARTICULIERS

Ingénieux moyen à l'aide duquel un mari peut constater qu'il est parent de Georges Dandin.



20256

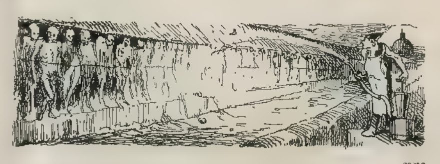
Porteur de produits chimiques à la voie.



20257

PLUS DE LATIN.

Écoliers allant en Sorbonne pour apprendre les trucs du grand art de la calcophotogribouillomanie.



20258

PLUS DE CHAMPS DE REPOS.

Composition d'un nouveau collodium inaltérable et inodore, servant également à conserver les corps et les haricots flageolets.



20259

ET CES PAUVRES ARTISTES!

Courbet fut inspecteur des positifs; E. Delacroix, qui laissa croître sa barbe, gratteur de clichés; Corot, ajusteur de négatifs; E. Couture, fabricant de soufflets d'objectifs; Flandrin, fourbisseur de glaces; et M. Ingres, n'ayant pu trouver d'emploi dans la grande photofolichonnerie universelle, se fit professeur de violon.

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. RANDON.



GARE DU NORD.... ET DE DEVANT!

Machinistes, à vos pièces... feu!

Quel dommage d'aller si vite, et de ne pouvoir admirer ces belles populations picardes pour qui le passage d'un train express est toujours un nouveau sujet d'ébahissement!





20262

Et ces riantes campagnes qui se dévident comme un écheveau fantastique!



20263

AMIENS. — Quinze minutes d'arrêt. Merci, mon Dieu!

LES PRÉDICTIONS DU NOSTRADAMUS

DU *JOURNAL AMUSANT*.

A chacun son genre : M. Matthieu (de la Drôme) annonce à l'avance, et à une heure près, le temps qu'il devra faire tel jour, telle semaine, tel mois. Il est à tu et à toi avec la pluie, un peu cousin du vent, et le soleil n'oserait lui faire tort d'un seul de ses rayons, quand il lui ordonne de se montrer dans ses habits du dimanche.

Laissons à M. Matthieu sa spécialité, et contentons-nous de prédire les phénomènes de météorologie mondaine qui sont appelés à se produire dans les derniers mois de cette année.

Nous garantissons sur quittance d'abonnement la parfaite véracité de nos prédictions; leur tissu tout en coton ne contient pas un brin de laine; exactement comme celles de M. Matthieu Lænsberg (de la Drôme).

SEPTEMBRE.

Mabille et le Château des Fleurs commenceront à s'effeuiller. L'abaissement de la température jettera du froid dans la chasse aux biches, dont ces deux établissements ont le précieux monopole. En revanche, jamais ces petites dames n'auront levé la jambe aussi haut. Vains efforts! Elles arriveraient plus facilement à décrocher la lune, que leur *biétry* confié à la garde d'un commissionnaire du mont-de-piété.

Septembre verra fleurir la chasse et finir les bains de mer.

Le dernier perdreau publiera ses mémoires, dédiés aux chiens d'arrêt. L'ouvrage paraîtra en Belgique; précaution ridicule de l'éditeur.

La période septembrale sera d'une beauté, d'une chaleur dont le mois d'août n'a donné qu'une idée assez nuageuse. — Monsieur Matthieu, permettez-nous cette digression.

OCTOBRE.

Le commencement de ce mois sera voilé par le crêpe de la rentrée des classes.

Trois collégiens se suicideront imparfaitement en employant le cigare et le cassis à haute dose.

NOVEMBRE.

Tout le monde sur le pont! Il n'y a pas à dire : Mon bel ami. Faut rentrer, faut plaider, faut juger, faut même être condamné

Nos belles Parisiennes rafraîchies, embellies, reviendront au bercail, dont nous sommes les moutons.

Chacun se préparera à jouer son rôle dans la comédie de l'hiver. Les couturières seront sur les dents, — nous ne parlons que de celles qui en ont encore, — et les tailleurs surmenés se verront en proie à une épidémie inquiétante : toutes les mauvaises payes de l'année et des années précédentes feront queue à leurs portes en demandant à grands cris leurs notes pour les acquitter. C'est en vain que les fournisseurs invoqueront la prescription, ils seront forcés de laisser les clients s'exécuter.

La Seine prendra au 15 novembre, et la glace aura trois pieds d'épaisseur dans plus d'un endroit; c'est vous dire que ça pincera joliment. — Que M. Matthieu nous permette encore d'empiéter sur sa spécialité, la prédiction en vaut la peine.

DÉCEMBRE.

Miracle! Soit raillerie ou bonté de la Providence, le thermomètre montera pendant ce mois à la hauteur folichonne de 42 degrés centigrades. La Seine dégèlera en une nuit et tarira en un jour. Les marronniers des Tuileries se couvriront de feuilles et de fruits; seul, par esprit de contradiction sans doute, l'arbre du 20 mars boudera la végétation générale et s'en tiendra à ses rameaux noircis; on pardonnera ce caprice à un vieux serviteur zélé.

M. Matthieu Lænsberg (de la Drôme) ayant prédit une fin d'année exceptionnellement rude, ne voudra pas en démordre, et continuera de se vêtir des plus chaudes fourrures; cette imprudence lui coûtera cher : on le trouvera un jour noyé dans un des lacs de bitume de la place de la Concorde, qu'il aura voulu traverser en plein midi.

Tout le monde repartira pour la campagne. Paris redeviendra désert. Tobolsk sera la ville d'eaux à la mode, et bien des gens pousseront même jusqu'au pôle nord pour y chercher un peu de fraîcheur. Les ours blancs, ahuris, ruisselant de sueur, deviendront noirs à vue d'œil et doux comme des agneaux. Tous les théâtres de Paris feront banqueroute, et la société des auteurs dramatiques, sur la proposition de M. Dennery, se suicidera en masse à sa séance annuelle.

Puisse cette fin déplorable ne pas se faire attendre! c'est le vœu caressé d'un vaudevilliste en herbe plein de désintéressement.

LOUIS LEROY.

LE ROBINSON DES BATIGNOLLES.

VOYAGE DANS UN ANCIEN DÉSERT.

Je suis las de ma vie terne et monotone.

Deux mille quatre d'appointements, un quatrième sur l'ancien boulevard extérieur avec la vue des abattoirs du

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. RANDON (suite).



20264

A BOULOGNE, ne pas oublier de changer son or — ce vil métal — contre de la monnaie anglaise, se méfier des *half-crown* et surtout des *four-pence*), puis acheter un cordon pour s'assurer la possession de son couvre-chef contre les espiègleries d'Éole.



20265

A BORD DU STEAM PACKET. — Pour tuer le temps, *compter ses chemises*, et ne pas trop se faire tirer l'oreille pour *payer son tribut à Neptune*.



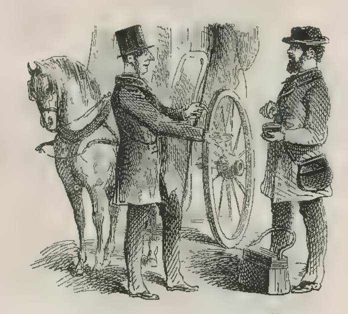
20266

A FOLKSTONE. — Sur nos chemins de fer tout voyageur a le droit ou au moins la faculté d'ouvrir la portière de son wagon et de se jeter sous les roues si bon lui semble; chez nos voisins cette fantaisie est interdite, et c'est sous clef qu'on est roulé dans les paniers à salade de la libre Angleterre.



20267

Où l'influence du climat britannique commence à se faire ressentir.



20268

A LONDON. — Il n'est pas absolument nécessaire de parler anglais; il suffit, pour se faire comprendre, de conjuguer convenablement le verbe *schelinguer*, tout le génie de la langue est là.

Roule, une femme de ménage et pas d'amour, — c'est trop peu.

J'ai soif d'aventures.

Je veux m'embarquer à la recherche de choses merveilleuses et imprévues.

Il me faut des émotions, des commotions, des impressions. Ma vie n'est pas une vie, je ne suis qu'un mollusque.

En route!

Je m'achemine vers les Champs-Élysées, et là, je jetterai l'ancre dans le premier cœur bien situé qui se rencontrera.

Vogue la galère, et que le ciel me protége!

***

La traversée n'avait rien offert de très-particulier jusque-là.

A la hauteur des chevaux de Marly, j'avais été éclaboussé par un cocher de fiacre qui avait profité de la circonstance pour me cribler d'injures.

Au rond-point, un cheval a failli me renverser. J'ai failli du même coup renverser le cavalier du cheval. Partant, quitte.

Au reste, rien de ce que je cherchais.

Soudain, — à la hauteur de la rue Marbeuf, — j'ai aperçu un point sombre à l'horizon.

C'était une femme qui cheminait devant moi.

Quelle démarche! Hortense. Quel frémissement de soieries!

J'ai aussitôt tourné le cap vers elle, et au même instant la tempête a commencé à se déchaîner.

Tempête d'amour dont les yeux fournissaient les éclairs. J'essayai de lutter contre le courant qui m'entraînait. Je me cramponnai à des débris de volonté!

Peine perdue!

Une heure après, j'avais — dans les parages du Château des Fleurs, — échoué en plein cœur de mon inconnue.

***

Le premier moment d'étourdissement et d'éblouissement passé, j'ai commencé à chercher à m'orienter dans mon nouveau séjour.

Toutefois, ne sachant trop comment me reconnaître dans mes investigations, j'ai eu recours à quelques explorations adroites.

Bien!

Un cœur parfaitement désert! merci, Seigneur! Mon rêve va donc s'accomplir!

***

Il s'agit de me montrer digne de la faveur que me fait le ciel et d'être à la hauteur de la circonstance!

Un cœur où il n'y a personne!... c'est admirable!

Je pourrai y cultiver les goûts que je voudrai, disposer, tailler, rogner, semer des plates-bandes d'illusion.

Moi, d'abord, je n'aurais pas pu supporter la vie à côté d'autrui. Je veux être seul possesseur du cœur où je régnerai.

Orélie a bien régné en Araucanie!

***

Le cœur de Clara est vraiment un séjour enchanteur.

On y entend gazouiller toutes sortes de chansons printanières, toutes sortes de serments délicieux :

— Si je t'aime, Adolphe!... A toi, pour la vie!... Et toi, m'aimes-tu!... O mon adoré!... cher loulou!...

Que sais-je?...

Les gazouillements durent du soir au matin.

Et moi, je me laisse bercer à ces bruits charmants.

Je n'ai même plus la force de travailler... Ma foi, tant pis pour le travail!

***

Et mon oncle?

Mon oncle, dont je dois soigner l'héritage, et qui est si à cheval sur la morale!

S'il allait apprendre que son neveu est domicilié dans le cœur d'un ange d'ici-bas!

La considération de l'ange ne l'arrêterait pas. Il serait capable de me déshériter pour mon manque de principes.

Je vais écrire à cet homme d'âge pour détourner ses soupçons.

« Mon cher oncle,

» Ne vous étonnez pas de ne pas me voir et contentez- » vous de recevoir de mes nouvelles.

» Je suis en voyage pour mon administration.

» On m'a envoyé explorer des terrains gypseux sur » lesquels on doit faire passer une nouvelle ligne de che- » min de fer...

» Dès mon retour, je tomberai dans vos bras... »

Voilà qui est fait!...

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon (suite).



L'EXHIBITION ANGLAISE.
Des machines! des machines! et encore des machines!!!

L'EXPOSITION FRANÇAISE.
Laissons le rosbif et la bière,
Et les machines aux Anglais.

20269
EXHIBITION AUSTRALIENNE.
Great attraction!

20270
LA GRANDE HORLOGE.
Voilà comme il en faudrait une dans le foyer de notre futur Opéra pour donner plus de marge aux *rendez-vous sous l'horloge.*

20271
EXPOSITION RUSSE.
Ne nous y arrêtons pas trop; rien qu'à la regarder on prend le nez rouge et des engelures.

* * *

Depuis que j'ai écrit à mon oncle, j'ai réfléchi.

Tôt ou tard, il finira par savoir le naufrage de ma vertu dans le cœur de Clara.

Et alors!...

Pour détourner les conséquences de cette révélation, je ne vois qu'un moyen...

Oui, parbleu!

C'est décidé. Je vais écrire de nouveau à mon oncle pour lui faire part de mon prochain mariage avec Clara.

C'est encore la meilleure manière de m'assurer la possession de mon domaine à tout jamais.

* * *

Horreur et mystère!

Au moment où, plein de sécurité, je me laissais aller à tous les rêves, au moment où je jouissais en paix d'un bonheur que je croyais sans nuages, au moment où je me disposais à m'installer par un mariage pour le restant de mes jours... je le répète : Horreur et mystère!

Ce matin, en scrutant un coin du cœur de Clara que je n'avais pas encore exploré, j'ai découvert...

J'en suis tout tremblant!...

J'ai découvert des vestiges humains!

Un autre homme a pénétré dans ce cœur...

Quel était cet homme?

J'ai suivi la trace de son souvenir pendant un certain temps... Au delà, plus rien.

C'est alors qu'il aura quitté Clara!...

Je suis bien malheureux.

* * *

Mais c'est scandaleux, infâme, abominable...

Ce n'est plus un seul rival qui m'a précédé... Ce sont plusieurs rivaux!

En poursuivant mes investigations, j'ai acquis la certitude que j'avais été effroyablement trompé.

Sapristi! nous allons avoir une explication!

* * *

Puff! je n'en puis plus.

L'explication... Merci!...

Moi qui croyais... je ne me doutais pas que j'aimais sur un volcan.

Dès ma première tentative de reproches, l'éruption a commencé.

Les épithètes pleuvaient, la colère bouillonnait, les gros mots débordaient comme une lave.

J'essayais de me raccrocher à des excuses!... Impossible.

De sorte que, secoué, abîmé, désillusionné, je suis resté étendu sur le rivage.

Un de mes amis qui passait m'a recueilli.

Maudite Clara!

* * *

J'ai réfléchi depuis.

Il faut être fou pour courir à notre époque après les aventures.

Quant à moi, j'en suis dégoûté à jamais. Pour faire une fin, je suis capable d'épouser ma femme de ménage.

Car j'en ai acquis la certitude,

A notre époque, il n'y a pas plus de cœurs déserts que d'îles désertes.

Tout ce qui est habitable est habité!...

Pierre Véron.

CAUSERIES.

A Marseille, les coiffeurs peuvent se vanter d'avoir de la chance.

Tous les bals publics donnent de grandes fêtes en leur honneur, et des fêtes splendides, je vous prie de le croire.

Les coiffeurs de Paris ont le droit d'envier le succès de leurs confrères de la Cannebière.

Il y a quelques jours, plusieurs bals annoncèrent la même semaine :

UNE GRANDE FÊTE EN L'HONNEUR DE MM. LES COIFFEURS.

Ces malheureux ont dû être bien fatigués, s'ils ont été obligés d'honorer tous ces bals de leur présence.

Aussi je n'aurais pas voulu, pour tout au monde, me faire faire la barbe dans cette ville.

Livrez donc votre tête à un homme qui s'endormirait en vous rasant!

Mais je puis vous donner une idée de l'intérêt que l'on porte à Marseille à ces chevaliers du rasoir.

Jeudi dernier, on afficha dans toutes les rues des dépêches télégraphiques : on croyait qu'il était question des affaires d'Italie; on s'approchait à la hâte pour prendre connaissance de cette importante nouvelle, et on lisait :

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

« Nous apprenons à l'instant même que les coiffeurs » de Toulon, de Nice et autres villes voisines, assisteront » à la grande fête de ce soir. »

* * *

Puisque je fais des causeries provinciales, venez donc avec moi à Lyon. Dans cette ville comme dans beaucoup

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon (fin).



20272

Sachons gré à ces dignes Anglais qui, pouvant en tirer profit, nous laissent jouir gratis de l'exhibition de leurs binettes.



20273

LIBÉRALITÉ D'UN PARFUMEUR ANGLAIS.

Que ne peut-elle s'épancher aussi sur les mouchoirs de nos braves invalides!



20274

Que voulez-vous! Il n'y a pas de roses sans épines.



20275

FAUTEUIL EN CORNE DE CERF

à l'usage des hommes pourvus d'épouse et dépourvus de préjugés.

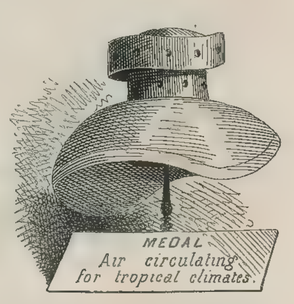
(Acheté par le sire de Framboisy.)



20276

SIÉGES ET GUÉRIDONS RUSTIQUES.

Rien de plus gracieux et en même temps de plus commode que ces petits meubles pour alimenter l'industrie des tailleurs et des couturières, comme aussi pour la mortification de la chair, etc., des visiteurs importuns.



20277

Trompant la surveillance jalouse de l'inventeur et la consigne inflexible des policemen, nous avons — *au péril de notre liberté* — crayonné la configuration *exacte, sérieuse* de l'objet ci-dessus, figurant à la place d'honneur dans la vitrine d'un *chapelier anglais*... Puisse cet industriel être condamné à porter ce hideux couvre-chef à perpétuité dans ce monde et dans l'autre! Ainsi soit-il!

---

d'autres, lorsqu'un propriétaire met des appartements à louer, il ne se sert pas de l'expression : *Au terme prochain.* C'est trop commun.

On dit à Lyon :

« Appartement à louer à la Saint-Fiacre. »

Ou bien :

« Grand appartement à louer à la Saint-Jean. »

Enfin tous les saints y passent. De sorte que quand on cherche un logement, il faut avoir bien soin de se munir d'un calendrier.

***

A propos de logements à louer, j'ai vu à Lyon un écriteau annonçant :

UN JOLI SALON MEUBLÉ A LOUER.

Que signifie cela?

Une chambre à coucher, fort bien; mais un salon?

C'est sans doute pour les personnes qui habitent dans une maison où cette pièce de réception fait défaut; alors on va se réunir le soir dans un autre quartier.

Quand on veut donner une soirée, on envoie une invitation ainsi conçue :

« Monsieur,

« Madame et M. X... vous prient de vouloir bien leur faire l'honneur de venir passer la soirée dans leur nouveau salon de la rue chose... »

Qu'en pensez-vous?

***

Comme nous l'avons déjà dit, beaucoup de personnes ont la passion de collectionner des timbres de tous les pays.

Il y a quelques jours un mari très-jaloux trouve sur la cheminée une enveloppe et reconnaît l'écriture d'un cousin de sa femme, qu'il avait congédié par mesure de précaution.

Le mari va trouver son épouse.

— Votre cousin vient de vous écrire? lui dit-il.

La dame se trouble.

— Non, mon ami, dit-elle.

— Que signifie cette enveloppe?

— Eh bien, oui, c'est vrai, il m'a écrit; mais c'est pour faire plaisir à ta fille.

— Je ne vous comprends pas, expliquez-vous, madame.

— Julie fait une collection de timbres-poste de tous les pays, et comme mon cousin est en ce moment en Allemagne, il m'a écrit pour avoir l'occasion d'envoyer un timbre à notre fille.

— Je demande à prendre connaissance de cette lettre.

— Oh! mon ami, elle est si insignifiante que je l'ai déchirée et que je n'ai conservé que l'enveloppe, la seule chose précieuse puisque le timbre y est encore.

Que dire à cela? — Rien. C'est ce que fit le mari, mais il maudit la manie que l'on a cette année de collectionner les timbres-poste.

A. Marsy.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Bocage est mort! Il est mort après un grand succès. La dernière création à l'Ambigu était encore un de ses plus remarquables rôles.

Bocage est mort en vrai artiste. Il n'a jamais sacrifié sa dignité pour quelques milliers de francs. Jamais il n'a donné au public le spectacle navrant d'un grand comédien descendant dans les basses régions du *cabotinisme!* Il est mort entouré de respect et d'estime.

Le théâtre a perdu un grand artiste.

La société a perdu un honnête homme.

. . . .

Le théâtre de l'Odéon a commencé sa saison avec un très-grand succès. Les recettes viennent confirmer la réussite complète de la première représentation du *Marquis Harpagon*, comédie en quatre actes, de M. Raymond Deslandes.

La pièce a été inspirée par le remarquable roman de Conscience, sans être pour cela une imitation servile. M. Deslandes a mis beaucoup du sien dans cet ouvrage : sa grande expérience du théâtre, son esprit, et un dialogue fin et distingué qui prouve une fois de plus que le jeune membre de la commission des auteurs est un véritable artiste. *Le Marquis Harpagon* est en tout point digne du second Théâtre Français. Il n'aurait même pas été déplacé au premier. M. Raymond Deslandes est un écrivain consciencieux qui a des aspirations vers la grande comédie, et qui prendra certainement sa place parmi les meilleurs auteurs de notre époque.

Un succès ne vient jamais seul! L'Odéon a donné dans cette même soirée la première représentation du *Paradis trouvé*, comédie en un acte et en vers, dont Milton est le héros! Pour mettre en scène l'auteur du *Paradis perdu* et pour lui faire parler la langue des dieux, il fallait être sûr de sa poésie. Les auteurs ne se sont pas trompés. MM. Édouard Fournier et Paul Mercier sont à eux deux un vrai poëte et demi. La petite comédie fait honneur aux auteurs et au théâtre.

Un homme d'esprit de mes amis m'a affirmé avoir rencontré l'autre nuit M. d'Ennery avec une pioche! Le fameux dramaturge commençait la démolition de l'Ambigu, pour le rouvrir plus tard avec un de ses drames.

Heureux M. d'Ennery! Huit mille francs de recette chaque soir au théâtre du Châtelet, une pièce à l'Ambigu, une autre à la Porte-Saint-Martin en préparation; quelques reprises par-ci, un opéra par-là... Nous avons plus d'une fois dit notre opinion sur M. d'Ennery, et nous faisons grand cas de son habileté, mais le public l'a cherché en vain l'autre soir à la réouverture de la Gaîté. *Le Château de Pontalec* n'ajoutera rien à la gloire de M. d'Ennery. On s'est impatienté dès onze heures... A minuit on riait... A une heure du matin... on *tannhauserisait* beaucoup.

Mais n'importe... la coupole du nouveau théâtre de la Gaîté fera de l'argent! Le grand succès de la soirée a été pour mademoiselle Lia Félix, une artiste de premier ordre, et pour M. Berton, un grand comédien. Les deux artistes ont été rappelés et couverts d'applaudissements.

Ce n'était que justice!

Quant à MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué, ils ont eu beaucoup moins de succès que leurs interprètes. Que M. d'Ennery prenne garde... On commence à s'impatienter... Le mélodrame ne peut nous faire oublier les anciens grands succès des véritables drames au boulevard. George Sand a fait de l'argent à l'Ambigu! Le peuple n'est pas si bête que les auteurs de mélodrames veulent bien le prétendre! Il se prépare dans le silence une révolution dans les théâtres populaires, et la seconde manière de M. d'Ennery ne vaut pas sa première! Qu'il passe bien vite à sa troisième manière.

J'ouvre une parenthèse pour vous parler d'un livre très-saisissant et fort remarquable de M. Aurélien Scholl, un journaliste fort spirituel et un romancier distingué. L'auteur des *Amours du théâtre* est fort jeune, et il compte déjà bon nombre de succès dans le roman et au théâtre! Nous considérons son dernier volume comme le plus vigoureux et le meilleur. Sa manière s'élargit, le drame se développe sans nuire pour cela au fond spirituel de l'ouvrage. *Les Amours du théâtre* ne se contenteront pas du succès de librairie. Il y a dans ce livre un drame remarquable, drame qui est en ce moment « en chantier », comme disent les petits rentiers, et que nous applaudirons prochainement sur un de nos théâtres de genre.

Je ferme la parenthèse pour revenir aux nouveautés théâtrales!

Après *le Voyage à Londres* de MM. Théodore Cogniard et Clairville, le théâtre des Variétés nous a rendu *les Bibelots du diable*, de MM. Clairville et Théodore Cogniard. Le public ne s'en plaint pas. *Le Voyage à Londres* a fait de l'argent; *les Bibelots* font salle comble! La féerie a été remontée avec le luxe de la création. Dupuis et Alphonsine sont très-amusants, le ballet est charmant, les décors sont frais, et, disons-le une bonne fois, voici trois ans que j'en ai l'envie..., le caissier se frotte les mains!

Le personnel du Vaudeville devient grave et sérieux. Il est à la veille d'une grande bataille. La grande comédie en quatre actes de MM. Théodore Barrière et Lambert Thiboust se répète activement. A la fin du mois, nous saurons à quoi nous en tenir sur le compte de cette œuvre, qu'on dit fort remarquable.

Le Gymnase a repris un grand succès d'autrefois; *l'Étourneau*. Lesueur est fort remarquable dans le rôle de Roquet! On rit beaucoup à ce théâtre, et il était temps. La comédie de M. Plouvier, *la Vie à outrance*, rencontre, dit-on, des difficultés auprès de la censure. En vérité, si messieurs les censeurs connaissaient la difficulté extrême de composer, de faire accepter et de répéter une grande comédie, je suis sûr qu'ils seraient plus indulgents pour ces pauvres auteurs, qui ne savent plus à quel censeur se vouer.

La Comédie française est installée à Bade, depuis le départ de l'Opéra. Nous aurons prochainement à vous donner des nouvelles des nouveautés du théâtre de Bade. En attendant, parlons de *l'Homme du Sud*, au Palais-Royal, avec tout l'attendrissement que notre situation exige.

Décidément le théâtre du Palais-Royal est toujours le théâtre le plus gai du monde. Cherchez donc une troupe de comiques aussi distingués! On leur apporte une petite pièce, et ils en font un grand succès. On leur lit un vaudeville, et ils en font une épopée drôlatique.

Qu'il me soit permis de remercier ici ces excellents comédiens, qui interprètent d'une façon si remarquable le petit à-propos en un acte que le Palais-Royal a donné sous ce titre: *Un Homme du Sud*. Remercions Gil Perez, le désopilant comique, MM. Mercier, Pellerin et Fizelier, les amusants interprètes de la petite pièce! Constatons encore que mesdemoiselles de Ribeaucourt et Dhamen ont contribué dans la mesure de leurs rôles à la réussite de *l'Homme du Sud*.

Ceci fait, je déplore de ne pouvoir vous dire tout le bien que je pense de la pièce, qui est signée Henry Rochefort et

ALBERT WOLFF.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 351. — 1862. **Prix du numéro : 35 centimes.** **20 Septembre.**

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . 10 »
12 mois . . . . 17 »

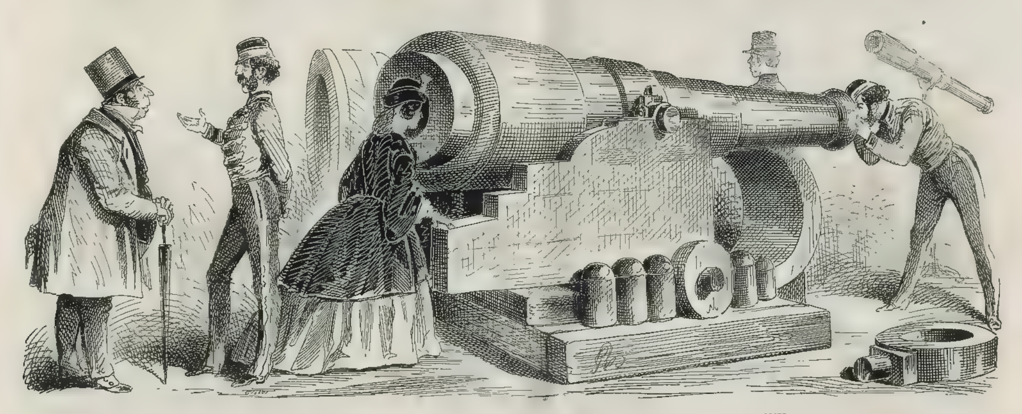
ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

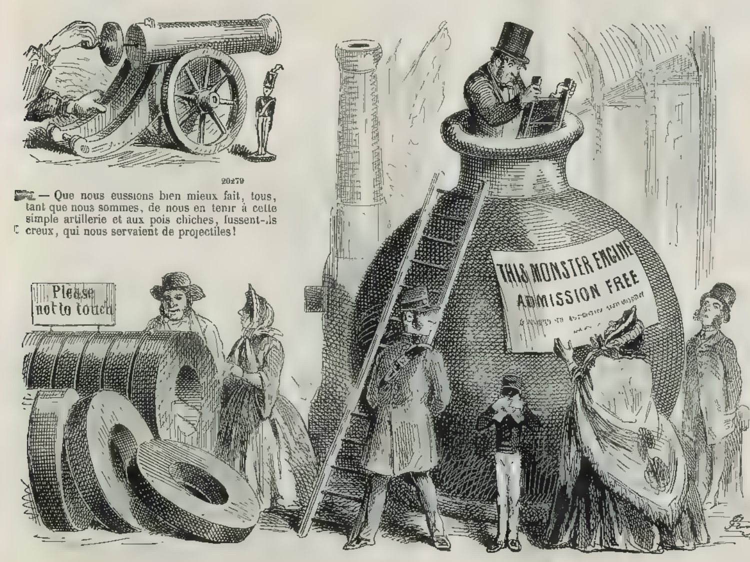
VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Seconde promenade.



— Pendant que ma femme examine l'intérieur de la pièce, soyez donc assez aimable pour m'en expliquer le mécanisme?

20278

Où diable l'amour va-t-il se nicher?
. . . .



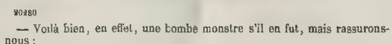
20279

— Que nous eussions bien mieux fait, tous, tant que nous sommes, de nous en tenir à cette simple artillerie et aux pois chiches, fussent-ils creux, qui nous servaient de projectiles!

— Pourquoi donc ces canons sont-ils ainsi divisés par tranches?
— C'est qu'apparemment l'inventeur veut les vendre à la coupe — comme les melons.

20280

— Voilà bien, en effet, une bombe monstre s'il en fut, mais rassurons-nous :



L' mortier qui doit la pondre,
Mes chers amis, n'est pas encor fondu



20281

— Pourquoi donc les militaires anglais portent-ils ainsi la jugulaire en manière de bride?
That is the question.

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Seconde promenade.

20282

Saumons pêchés en 1839, et conservés *frais* par le procédé Montfaucon. Les visiteurs qui désireraient en goûter peuvent s'adresser au gardien — qui leur en délivrera une tranche — price one shilling.

20283

LES BOIS DU CANADA. — On y voit à l'entour :

Des menuisiers, des ébénistes,
Des entrepreneurs de bâtisses
Qu'on dirait d'un bouquet de fleurs
Paré de ses mille couleurs.

20284

Vous voulez obtenir un renseignement d'un gardien, d'un Anglais, et vous le saluez! fi donc! vous faites bien voir que vous n'êtes qu'un homme de rien, un Frenchman qui ne vaut pas la peine qu'on lui réponde.

20285

Trois millions de diamants — et trois policemen... pour vous en faire les honneurs. — On n'est pas plus aimable.

Enfoncez votre chapeau sur vos yeux et parlez haut et ferme, comme un gentleman; plus vous vous montrez hautain et impoli, plus vous êtes considéré — chez les Anglais.

Pyramide (en plâtre) représentant par ses proportions la masse d'or extraite jusqu'à ce jour par l'Angleterre des mines d'Australie.
! !
Wery well. A propos! pourrait-on, sans indiscrétion, demander à nos voisins où en est chez eux cette vieille question du paupérisme?

20286

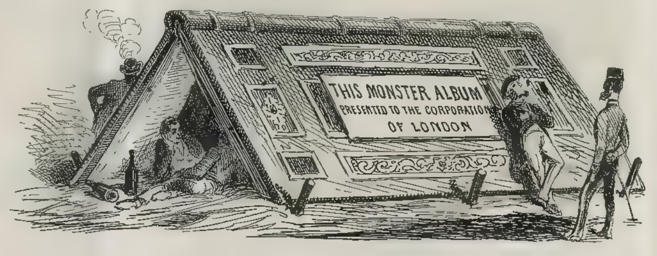
BUSTE EN MARBRE DE L'AMIRAL NAPIER.

Un vrai nez de héros, un nez à porter le monde, comme les épaules d'Atlas.



20287

CHEMISERIE RATIONNELLE. — Économie, élégance, confortable. Plus de coins inutiles! plus d'étoffe perdue! plus de plis gênants! Qu'on se le dise!



20288

L'ALBUM MONSTRE. — Joignant l'utile à l'agréable, ce monstre d'album peut au besoin servir aussi de porte cochère ou de baraque de campement.

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. RANDON. — Seconde promenade.

ÉCONOMIE, CÉLÉRITÉ. — Dans les quartiers voués à la démolition, il suffira de quelques notes bien detachées du *saxhorn bourdon* pour accomplir immédiatement l'œuvre des démolisseurs.

Surpris par un ébranlement épouvantable de l'atmosphère, Godard et Nadar, ces frères Siamois de l'aérostatique, se sentent pour la première fois agités d'un trouble inconnu.

LE SAXHORN BOURDON. 20289

Cette immense machine a été principalement construite par M. Ad. Sax afin de démontrer (c'est lui qui l'affirme) que les plus gros instruments à vent, loin de fatiguer la poitrine de l'exécutant, comme on le croit généralement à tort, ne font, au contraire que le fortifier, et que le jeu de ces mêmes instruments, de ceux en cuivre surtout, offre une excellente gymnastique aux poitrines délicates en même temps qu'une guérison certaine aux poumons les plus détériorés.

A notre prochaine exhibition, M. Sax se propose de produire un saxtonnerre du diamètre et de la hauteur de la colonne de Juillet — au moins, — et dont le *jeu* pourra être exécuté par un enfant, le plus frêle, le plus malingre, avec la même facilité que s'il s'agissait d'un flageolet d'un sou.



20290

C'est avec la plus gracieuse courtoisie, le plus entier abandon, que les nombreux engins de guerre de toute sorte : canons, mortiers, navires cuirassés, blindés, etc., sont offerts par le génie anglais à la curiosité du public comme à l'examen sérieux des hommes spéciaux... Voilà pourtant comme on écrit l'histoire!



20291

La conservation des œufs par le vide est simple comme bonjour : il ne s'agit, on le comprend, que d'en extraire le contenu pour conserver indéfiniment — la coquille. — Quant au fromage, il paraît que l'opération est plus compliquée; mais le résultat, comme aspect et comme odeur, ne nous semble pas à beaucoup près aussi satisfaisant.

HISTOIRE DE S'AMUSER LE DIMANCHE.



— Nous nous donnons un peu de mal, mais je crois que cette année nous aurons une jolie récolte de haricots!

LA JOURNÉE D'UN COLLÉGIEN.

HUIT HEURES DU MATIN.

(*Des troupes passent dans la rue: on entend le tambour.*)

THÉODORE *se réveillant en sursaut.* — Le tambour, quelle scie!!... Levons-nous. (*Regardant autour de lui.*) Sapristi! que je suis bête, je croyais être au dortoir du collége. Quelle chance!... je me trouve chez moi, dans mon bon lit, et je peux me rendormir. Maudit tambour! tu m'as réveillé. Mais quelle heure est-il? (*Huit heures sonnent.*) Il n'est que huit heures : ah! bien, j'ai encore le temps de faire un bon somme. (*Il se rendort.*)

DIX HEURES.

THÉODORE *se lève et fait sa toilette.* — Comme c'est agréable de pouvoir se lever à l'heure que l'on veut!... Moi j'adore faire grasse matinée, je n'étais pas né pour être collégien. C'est bête le collége, on ne devrait y aller que quand on a le temps. Mais voyons, songeons à bien faire notre toilette, et surtout à nous dépêcher. J'ai rendez-vous avec Larfailloux à une heure, et il est déjà dix heures. Sapristi! trois heures pour s'habiller, ça n'est pas beaucoup... Dieu! quel rêve charmant j'ai fait cette nuit. Je voyais en songe Blanche Pierson, elle me disait qu'elle m'aimait!... Ah! si ce rêve pouvait devenir un jour la réalité, comme je serais content!... Pourquoi pas? (*Se regardant dans la glace.*) Je suis beau, je suis très-spirituel, j'ai tout ce qu'il faut pour plaire à une femme. (*Mettant son col.*) Quel ennui! voilà un col qui ne me coupe pas assez le menton, je ne pourrai pas avoir la tête roide, mon maintien ne sera pas noble et imposant... Je trouve que les cols-assassins sont bien gênants, mais ça grandit, et puis d'ailleurs c'est la mode. (*Appelant.*) Anastasie!

LA BONNE *arrivant.* — Que me voulez-vous?

THÉODORE. — Avez-vous fait remettre un verre à mon lorgnon?

— Oui; je l'ai porté chez l'opticien.

— Comment! vous avez été chez l'opticien?

— Oui.

— Mais il fallait le porter chez le vitrier.

— Pour qu'il y mette un verre de carreau?

— Certainement. (*A part.*) Puisque je n'y vois qu'avec ceux-là.

LA BONNE *s'en allant et à demi-voix.* — Ça fait-y pas pitié à cet âge-là! c'est à peine couvé, et ça veut déjà faire l'homme.

— Que dites-vous?

— Rien.

— Vous avez raison.

LA BONNE *à part.* — Ça fait-y sa tête!

THÉODORE *à part.* — Je crois qu'elle a été inconvenante à mon égard, mais ayons l'air de ne pas avoir entendu, car c'est une bonne fille qui m'avance souvent une pièce de quarante sous sur ma semaine.

UNE HEURE.

(*Théodore et Larfailloux se promènent bras dessus, bras dessous sur les boulevards en fumant leur cigare.*)

THÉODORE. — Que fais-tu aujourd'hui?

LARFAILLOUX. — J'ai un rendez-vous à deux heures avec une femme charmante, qui me permet d'aller lui rendre visite quelquefois.

— C'est une biche?

— Oh! non; c'est une veuve qui est séparée d'avec son mari.

— Nécessairement, puisque son mari est mort; que me dis-tu donc là?

— Tiens, c'est vrai.

— Tu divagues.

— Je te répète ce qu'elle m'a dit.

— Ça me fait l'effet d'être une biche.

— Oh! non; tu te trompes.

— Présente-moi à elle?

— Je le veux bien.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Madame la baronne Fanny de Saint-Godard.

— Bigre!...

— Rien que ça.

— Alors je vais mettre mes gants en peau de chien.

DEUX HEURES.

(*Chez madame de Saint-Godard, une biche qui s'est blasonnée.*)

LARFAILLOUX. — Permettez-moi de vous présenter mon ami le comte de Largentière.

MADAME DE SAINT-GODARD. — Sachez que je suis très-fière de cette présentation. (*A Théodore.*) Monsieur le vicomte de Vaublas, vos amis seront toujours les miens.

THÉODORE *bas à Larfailloux.* — C'est une femme très-chic.

LARFAILLOUX. — Tais-toi donc.

THÉODORE *à madame de Saint-Godard.* — Vous avez un superbe appartement, il est meublé avec le plus grand goût.

MADAME DE SAINT-GODARD. — Oui; il n'est pas mal. Il manque seulement une étagère en bois de rose près de cette fenêtre. Je serais enchantée si quelqu'un m'en faisait cadeau.

THÉODORE *bas à Larfailloux.* — Elle a l'air de vouloir te tirer une carotte, ta veuve.

LARFAILLOUX. — Oui; mais je fais semblant de ne pas comprendre.

MADAME DE SAINT-GODARD. — A propos, pendant que

HISTOIRE DE S'AMUSER LE DIMANCHE (suite).



— Quand on pense qu'à l'heure qu'il est, aujourd'hui dimanche, il y a des bourgeois assez stupides pour passer leur journée à s'échiner à arroser leur jardin sous prétexte de s'amuser.... Si ça ne fait pas suer!.....

vous êtes là, je ne veux pas manquer de vous faire prendre part à une bonne œuvre.

THÉODORE *à part et avec crainte.* — Grand Dieu!... que va-t-elle nous demander!

MADAME DE SAINT-GODARD. — Je fais en ce moment une loterie pour une pauvre femme qui a treize enfants, tous en bas âge, et qui est dans la plus grande misère.

LARFAILLOUX. — La malheureuse! (*A part.*) Je suis bien fâché d'être venu ici.

MADAME DE SAINT-GODARD *tirant des billets de sa poche.* — Je pense bien que vous allez me prendre des billets, messieurs?

THÉODORE. — Certainement.

MADAME DE SAINT-GODARD. — Chacun cinq?

LARFAILLOUX. — Oh! pas tant; car je veux laisser vos connaissances concourir à cette bonne œuvre.

MADAME DE SAINT-GODARD. — Soyez tranquille, il y en aura pour tout le monde, et même si vous en voulez plus de cinq, il est facile de vous contenter.

THÉODORE. — Non; vous êtes bien bonne.

MADAME DE SAINT-GODARD. — En voici cinq à cinq francs, ce qui fait vingt-cinq francs.

(*Théodore et Larfailloux deviennent livides.*)

THÉODORE. — C'est que, madame, je viens d'acheter un cheval de cinq mille francs, que j'ai payé. Mon ami m'a avancé une petite somme, si bien que nous ne devons plus avoir beaucoup d'argent sur nous.

LARFAILLOUX *à part.* — A-t-il du génie, ce Dodore!...

MADAME DE SAINT-GODARD. — Oh! messieurs, ne donnez que ce que vous avez, afin de pouvoir procurer tout de suite à cette pauvre femme les choses de première nécessité.

THÉODORE. — Voici cinq francs.

LARFAILLOUX. — En voici cinq autres.

MADAME DE SAINT-GODARD *à part.* — Pannés!... (*Haut.*) Gardez vos cinq billets, vous m'enverrez le surplus par votre domestique.

THÉODORE. — C'est ça.

(*Ils s'en vont.*)

A CINQ HEURES.

(*A une table de Tortoni; ils prennent de l'absinthe.*)

THÉODORE. — Tu as bien travaillé de me présenter à cette baronne; moi qui n'avais que dix francs sur moi, en voici cinq de dépensés bien bêtement.

LARFAILLOUX. — C'est vrai.

— Retourneras-tu chez cette veuve?

— Du tout, et je ne lui enverrai pas le louis que je lui dois. — De cette façon nous lui faisons perdre quatre billets de loterie, c'est mal.

— Que tu es crétin! C'est à son profit, cette loterie; elle nous a mis dedans, car elle ne nous a même pas parlé du lot que l'on gagnait.

— Fichtre!... je crois que tu as raison. Cette baronne me paraît être une pas grand'chose.

— Oh! regarde donc la jolie femme qui passe.

(*Il se met à sa poursuite.*)

LARFAILLOUX *appelant son camarade.* — Eh! Dodore, reste donc; il est charmant, lui, il s'en va sans payer ce qu'il a pris. Il fait comme la baronne de Saint-Godard: il me filoute.

NEUF HEURES.

(*A Mabille.*)

THÉODORE. — J'aime autant m'être débarrassé de Larfailloux, il est gênant. (*Accostant une biche.*) Puisque madame est seule, veut-elle me permettre de l'accompagner?

LA BICHE. — Mais, mossieu, je suis une femme honnête.

(*Elle lui prend le bras.*)

— Il fait très-chaud ce soir?

— Oui, et j'ai bien soif.

THÉODORE *à part.* — Sapristi, et je n'ai que quarante sous sur moi. Décidément je suis fâché que Larfailloux ne soit pas ici. Espérons qu'elle ne boira pas pour plus de deux francs.

(*Ils vont au café. Au grand désespoir de Théodore, elle prend plusieurs glaces, et elle consomme pour cinq francs vingt-cinq. Comme il n'a pas de montre sur lui, il est obligé de laisser son chapeau en gage.*)

UNE HEURE DU MATIN.

THÉODORE *sonnant à la porte cochère.* — Sapristi! il est déjà une heure, je vais recevoir un savon de papa; et que lui répondre, surtout quand il me demandera où j'ai mis mon chapeau? Ah! j'ai une idée. (*Il va sous la pompe et se mouille les jambes, puis monte chez lui.*)

LE PÈRE *furieux.* — D'où viens-tu à cette heure, dévergondé?

THÉODORE. — Regarde, papa, je suis trempé et j'ai perdu mon chapeau.

— Tiens, c'est vrai, que t'est-il donc arrivé?

— Il y a eu un grand incendie, et j'ai été obligé de faire la chaîne.

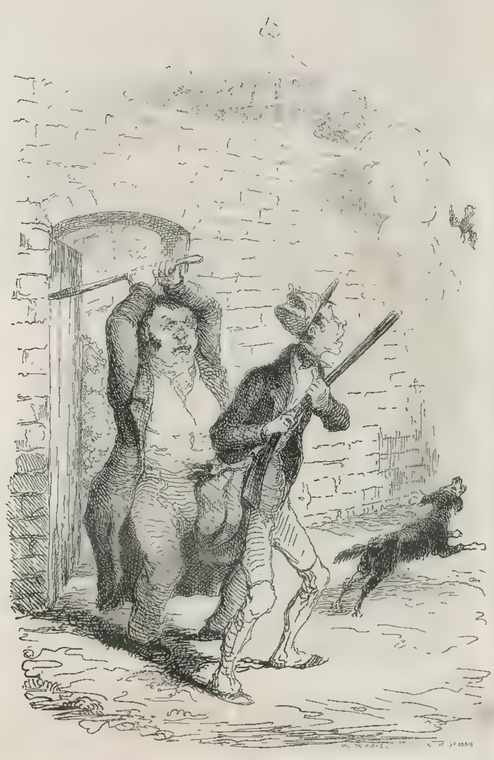
A. MARSY.

L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

M. MATHIEU (DE LA DROME) ET SON PAQUET.

La scission est complète, la rupture ne laisse plus rien à désirer entre notre premier corps savant et M. Mathieu.

CROQUIS DE CHASSE.



— Je vais te faire tuer mes pigeons, blanc-bec!



Voilà un fusil qui ne rate pas.

L'Académie vient de refuser le dépôt d'un paquet cacheté envoyé par l'astrologue de la Drôme.

Que la vieille dame nous permette de le lui dire, elle a agi là avec trop de rigueur.

Recevoir une lettre, la mettre dans un tiroir, et l'exhumer quand l'auteur vous en prie, ne constitue pas une tâche bien lourde; puis le moment où on l'aurait décachetée pour vérifier l'exactitude des prédictions se serait peut-être empreint de quelque gaieté.

N'est-ce donc rien que cela? On ne rit pas tous les jours à l'Académie; l'occasion s'en présentait, on devait saisir M. Mathieu (de la Drôme) aux cheveux. (Ceci n'est qu'une figure, toute violence ne nous plaisant que quand nous sommes les plus forts.)

Maintenant l'opinion publique, fortement émue par l'incident, se demande à cor et à cri ce que pouvait contenir le mystérieux envoi, et de mauvais plaisants ajoutent que les savants n'ont pas voulu recevoir leur paquet.

Reine du monde, tu vas être satisfaite. Notre somnambule ordinaire, endormie et interrogée par nous, a répondu à ravir. Nous donnons ce dialogue à nos lecteurs en en garantissant l'authenticité d'une façon absolue.

— Madame Alcofribas, dormez-vous?

— C'te bêtise! Vous le savez bien.

— Nous éprouvions le besoin d'en recevoir l'assurance de votre propre bouche. Veuillez nous dire ce qu'est devenu le paquet envoyé à l'Académie par M. Mathieu (de la Drôme).

— Je ne sais pas.

— Très-bien. Complétez cette révélation en nous apprenant ce que contenait le pli refusé?

— Attendez... je vois...

— Quoi?

— Un échantillon de tabac à fumer planté, récolté et préparé par M. Mathieu lui-même.

— Vous devez vous tromper; cet envoi aurait passé pour une raillerie amère, puisque tout le monde sait que nos savants ont blâmé un correspondant imprudent qui voulait introduire la pipe au sein des colléges, dans l'espoir...

— Je sais, des bêtises.

— Voyons, travaillez le paquet.

— C'est que je ne le vois pas très-bien.

— Nous allons augmenter votre fluide. (*Ici de nombreuses passes magnétiques.*)

— Eh! pas tant, pas tant. Vous me catalepsieriez. Foi de femme Alcofribas, je n'y vois plus. (*On retire du fluide à l'intelligente somnambule.*)

— A la bonne heure! je redeviens lucide.

— Parlez donc. Que voyez-vous?

— Ah! c'est drôle... ça ressemble à des cheveux... On dirait... J'y suis : c'est une perruque d'honneur avec cette étiquette : « Au plus digne ».

— Une pareille outrecuidance est impossible. Vous vous trompez encore. Allons, cherchez.

— Non, ce n'était pas une perruque.

— Évidemment, une seule eût été insuffisante.

— Tiens, tiens, tiens!

— Vous y êtes?

— Et joliment encore... Ah! le joli dessin! Il représente une espèce de machine montée sur six roues et traînant après elle une longue file de voitures roulant sur des barres de fer parfaitement alignées. La machine marche toute seule au moyen de la vapeur. Découverte immense, invention admirable qui va changer du tout au tout la position des maîtres de poste.

— Mais vous nous parlez là des chemins de fer, madame Alcofribas; connu, connu.

— Vous avez raison, j'errais.

— Vous n'êtes pas brillante aujourd'hui.

— Je fais ce que je peux, et quand on fait ce qu'on peut, on fait...

— Assez! Condensez le fruit de vos recherches.

— Eh bien, vrai, je n'y vois plus du tout.

— Qu'importe? Dites tout de même.

— Volontiers...

MADAME ALCOFRIBAS *parlant avec une grande volubilité.* — Le dieu m'inspire! Je vois, je lis et je dis avec la bouche ce que je lis avec les yeux. Y sommes-nous? Oui! Bien. Voici le contenu du paquet : « L'avenir dévoilé au moyen de l'explication des songes. — Avez-vous rêvé chien? avez-vous rêvé chat? avez-vous rêvé que vous tombiez dans un puits? Si vous avez rêvé chien, c'est signe de constance et de fidélité, les deux se disent. Si vous avez entrevu un chat dans vos rêves, méfiez-vous des savants et ne leur confiez vos paquets que s'il vous est impossible de faire autrement. Si vous avez rêvé que vous tombiez dans un puits, ne vous portez pas candidat à l'Académie, vous seriez reçu.

» La bonne aventure n'est pas un vain mot, les tireurs de cartes sont dans le vrai; à preuve : l'as de trèfle m'annonce qu'une comète immense passera au-dessus de l'Observatoire sans avoir été annoncée par M. Leverrier; le dix de pique me fait craindre pour M. Babinet une forte marée que sa lucidité ordinaire n'aura pas prévue. De plus fort en plus fort! Les canards dont les os ont été teints en rouge par M. Flourens transmettront leur

CROQUIS DE CHASSE (suite).



Le désagrément d'un fusil qui recule.



UNE FACHEUSE RENCONTRE.

— Vous m'avez remis votre fusil, c'est très-bien; maintenant je vous prierai de me donner votre bourse.

nuance aux navets avec lesquels ils seront assaisonnés; le roi de carreau, couleur rouge, m'en est un sûr garant.

» Maintenant, tendez la main. — Messieurs les militaires de l'Institut ne payeront qu'un sou! Diable! diable! la ligne de vie des savants est bien courte. Épidémie, mortalité sur toutes leurs lignes. L'Académie des sciences sera détruite en six semaines. Moi, Mathieu (de la Drôme), je suis nommé par le dernier membre à son lit de mort; je lui ferme pieusement les yeux. O bonheur! toutes mes prédictions se réalisent. Je fais la pluie et le beau temps en France et autres lieux. Pour conserver cette haute position, je ne m'adjoints aucun collègue, et je forme le corps savant à moi tout seul. J'ai dit! »

Ici madame Alcofribas, en proie à la plus vive agitation, a demandé à être réveillée; nous y avons consenti, le contenu du mystérieux paquet ayant été révélé par elle avec tant de bonheur.

Louis Leroy.

CHRONIQUE THÉATRALE.

De tous les directeurs parisiens, M. Montigny est celui à qui l'on a le plus prodigué l'épithète de directeur habile.

Ce n'est pas nous qui dirons le contraire. Au théâtre comme dans la vie, le vainqueur a toujours raison, le vaincu a toujours tort. Les grands succès font les directeurs habiles. Évidemment ce pauvre Desnoyer, qui s'est perdu à l'Ambigu, n'était pas moins intelligent que l'*habile* M. de Chilly. *Les Pauvres de Paris* et *la Rose et le Croquemort* valaient bien *les Mystères du Temple* et *le Marchand de coco*, mais Desnoyer a sombré et M. de Chilly prospère.

Donc ce pauvre Desnoyer ne comprenait pas le théâtre, et M. de Chilly est un habile directeur.

C'est bien entendu!

Mais quand on vient d'assister à une représentation des *Fous* au Gymnase, on se demande :

— Que diable M. Montigny a-t-il pu faire de son habileté proverbiale?

Évidemment il l'avait laissée chez lui, tandis qu'il faisait répéter *les Fous*, comédie en cinq actes de M. Plouvier.

Un directeur moins habile que M. Montigny eût dit à M. Édouard Plouvier :

— Monsieur, vous êtes un homme de talent, un travailleur laborieux. Vous méritez l'estime dont vous jouissez. Mon théâtre doit être ouvert à un homme de votre valeur. Vous m'apportez *les Fous*, comédie en cinq actes. Je la reçois. Maintenant, causons. Le véritable sujet de votre comédie est dans la grande scène du quatrième acte, où le médecin d'une maison de santé, à la recherche d'un pauvre fou échappé, est en présence de tous les personnages de la pièce, et les trouve aussi fous les uns que les autres. C'est une vraie trouvaille, et bien amenée; cette scène suffirait pour faire courir tout Paris. Prenez donc garde de disséminer votre action. Craignez d'enfouir les grandes qualités de votre œuvre sous un monceau de scènes inutiles et de tirades usées. Il y a de l'esprit dans votre comédie, beaucoup d'esprit, mais vos mots ne frappent pas, parce que vous les sacrifiez à des dialogues philosophiques d'un intérêt médiocre. Voulant trop moraliser votre public, vous finissez par l'impatienter. Donc, rentrez chez vous avec *les Fous*. Retravaillez votre œuvre. Évitez les longueurs et ce qu'en style de théâtre on appelle « *les tartines* », et je vous garantis cent représentations.

Voilà ce qu'eût dit un directeur moins habile que M. Montigny.

Mais au Gymnase les choses se sont passées autrement.

On a répété la comédie de M. Plouvier, et l'auteur s'est dit :

— Le directeur est content. Le public le sera également.

Les espérances de M. Plouvier ne se sont pas tout à fait réalisées; cependant on a fait un très-grand succès à la dernière partie de sa comédie.

Au milieu du quatrième acte, un comédien inconnu s'est tout à coup révélé. Ce comédien a depuis bien des années fait rire le public du Gymnase. Quand M. Lesueur entre en scène, on rit de confiance! Hier le théâtre du Gymnase possédait un excellent comique! Depuis la première représentation des *Fous*, il compte au nombre de ses pensionnaires un grand comédien! Les spectateurs, surpris par cette création inattendue, ont fait à M. Lesueur une de ces ovations que le public des premières représentations ne refuse jamais aux comédiens hors ligne. Que l'on vienne donc nous dire encore que les acteurs s'en vont!

Oui, les vieilles gloires s'éteignent, les vieux et éternels jeunes premiers, les commis voyageurs en sauvetage s'en vont, mais une nouvelle génération de talents arrive! En moins de quinze jours, Paris a trouvé deux grands

artistes : mademoiselle Lia Félix à la Gaîté, et M. Lesueur au Gymnase.

Ces trouvailles nous consolent facilement de ces anciens grands hommes qui colportent de théâtre en théâtre les débris d'une réputation qu'on veut nous faire prendre pour la gloire du théâtre contemporain. Les élans des vrais artistes nous prouvent heureusement que nous avons encore d'autres comédiens que ceux qui promènent les restes de leur talent du boulevard à la banlieue, et des Batignolles en province. Au lieu d'invoquer toujours ces anciens dieux du théâtre, brisés par l'âge, messieurs les directeurs feraient mieux de chercher dans leur troupe ces talents inconnus ou déclassés qui n'attendent souvent qu'un rôle pour se placer au premier rang!

Parmi les interprètes de la comédie de M. Plouvier, il faut encore citer la charmante Victoria et l'excellent Landrol!

Oublions les autres! ils ont fait de leur mieux. Quelques-uns des pensionnaires de M. Montigny en sont encore à leur début et apportent au public tout ce qu'ils peuvent lui donner : la gaucherie d'un débutant et un talent de sixième ordre! A force d'études, ces débutants arriveront peut-être un jour à une position digne de leur ambition et du théâtre qui les place maladroitement au premier plan. Le public du Gymnase a le droit d'être exigeant, car il se souvient encore des excellents comédiens que M. Montigny a laissés partir trop facilement. M. Derrieux n'a certes pas la prétention de nous faire oublier l'excellent Dupuis. M. Kime ne remplacera pas aisément Geoffroy, le charmant comédien que le Palais-Royal a enlevé au Gymnase, et que le Théâtre-Français voudrait déjà enlever à MM. Dormeuil et Plunkett.

Je ne parle pas des autres. Les uns, comme M. Dieudonné, s'escriment contre des rôles effacés et confus; les autres interrogent les étoiles pour savoir si l'avenir leur réserve une brillante création.

Ne les décourageons pas! On ne sait jamais où pourra s'arrêter un acteur consciencieux et intelligent.

Je ne dis pas cela pour M. Blaisot.

ALBERT WOLFF.

En déplaçant le point de vue habituel de l'histoire, en cherchant comment les faits et les hommes ont été jugés à l'étranger, un jeune historien de mérite, M. Armand Baschet, a trouvé moyen d'éclairer d'un jour nouveau et tout inattendu cette période aussi curieuse dans le domaine de la politique que dans celui des arts et des lettres, celle de Catherine de Médicis, Philippe II, les Valois, François Ier, les papes et les sultans leurs contemporains. L'auteur de la *Diplomatie vénitienne au seizième siècle*, envoyé en mission à Venise par le gouvernement français, a dépouillé les archives de la vieille république, et y a retrouvé les dépêches qu'expédiaient à ses doges ses ambassadeurs à Madrid, à Paris et dans toutes les capitales. On voit défiler dans les lettres de ces diplomates si fins, grands causeurs la plume à la main, profonds observateurs des grandes et des petites choses, toutes les figures du seizième siècle. Les intrigues de cour, les détails intimes et les événements politiques s'expliquent les uns par les autres, et la vérité historique apparaît rayonnante.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 352. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 27 Septembre.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois . . . . 5 fr.
6 mois . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. - Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebrack. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

MONSIEUR PRUDHOMME AUX BAINS DE MER.

VOYAGE DESSINÉ PAR BERTALL.



— Ne crains aucun monstre marin, ma bonne amie, tu vois bien que j'ai mon sabre !

202.8

MONSIEUR PRUDHOMME AUX BAINS DE MER. — Voyage dessiné par BERTALL (suite).



20299

— Nous devons admirer le décret de la Providence qui a permis qu'il y eût des chemins de fer précisément à une époque où il n'y a plus de diligences.



20300

— Oh! messieurs, mille pardons, mais je vous donne ma parole d'honneur que ce ventre m'appartient, et je voudrais bien ne pas m'en séparer aujourd'hui.



20301

— Pardon, madame, l'odeur du cigare ne vous gêne pas?...



20302

— Pardon, monsieur, le cervelas à l'ail ne vous incommode point?...



20303

AUX ENVIRONS DE CABOURG.

— Faut-il que la Normandie soit un pays riche, et que les femmes y soient coquettes, dans ce moment où le coton est hors de prix, porter encore des bonnets de coton!!!



20304

ASPECT DE LA MER A LA MARÉE BASSE.

— C'est ça la mer? Eh bien, franchement, il n'y a pas tant d'eau que je croyais.

MONSIEUR PRUDHOMME AUX BAINS DE MER. — Voyage dessiné par BERTALL (fin).



20305

— Mais, papa, pourquoi donc l'eau de mer est-elle salée?
— Mon fils, ce sont les marins; comme ils ne peuvent sentir l'eau douce, ils ont sans doute salé la mer, pour qu'on ne puisse établir de confusion.



20306

— Pour une petite localité comme ça, il faut être juste, le coucher du soleil n'est pas mal; mais ils n'auront jamais nos boulevards.



20307

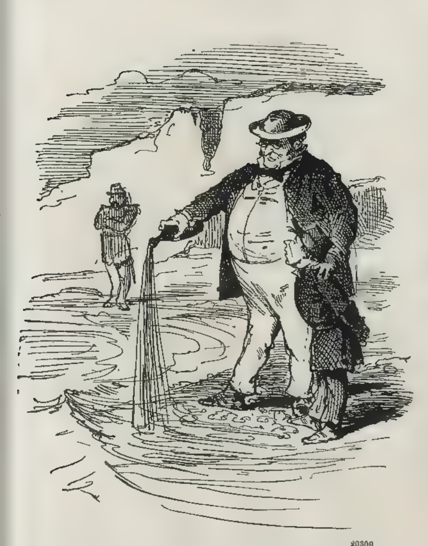
— Que fais-tu là, petit malheureux?
— Papa, je prends de l'eau de mer pour porter à ma pension. Y a le petit Pidou, un de mes camarades, qui n'a jamais vu la mer, je voudrais bien lui en donner une idée.....



20308

LA MARÉE MONTANTE.

— Décidément, il y a plus d'eau que je ne croyais.....



20309

— Il faut remettre ça bien vite où tu l'as pris : si tout le monde faisait comme toi, bientôt il n'y en aurait plus..... Tu ne sais donc pas qu'Harfleur, jadis port de mer, n'a maintenant plus d'eau; l'autorité s'en est émue : depuis ce temps-là il est expressément défendu de puiser de l'eau à la mer!



20310

— Mais, papa, pourquoi donc que les homards d'Étretat sont noirs, et que ceux de Paris sont rouges?.....
— Mon fils, il ne faut pas perdre de vue que les homards d'Étretat sont simplement des homards de province; on ne peut pourtant pas exiger qu'ils soient mis comme ceux de la capitale.....

LES ÉTRANGERS A PARIS, — par Carlo Gripp.



20311

Vaincu à Solferino, — mais vainqueur à Mabille.



20312

L'ÉTUDIANT ALLEMAND.

— Vous n'avez pas dans votre pays de *Closerie des lilas?* mais alors comment employez-vous votre temps?

LES POURBOIRES DU COCHER.

(ÉTUDES PARISIENNES.)

Un cocher a à côté de lui, sur son siége, un jeune homme, un apprenti cocher, qui avant d'obtenir la confiance de l'administration et de conduire lui-même un véhicule à vingt-huit sous, est obligé de prendre des leçons pour savoir manier les rênes et pour connaître les nombreuses rues de Paris.

L'APPRENTI. — Dites donc, mon professeur, est-ce que vous ne me délivrerez pas bientôt mon diplôme de *bachelier ès fouet?*

LE COCHER. — Tu es ambitieux, mon élève.

— Je ne serais pas fâché de commencer à toucher de l'argent.

— Tu n'es pas encore assez ferré. Hier, tu n'as pas pu me dire où était la rue Vide-Gousset. Cependant, comme avant peu tu deviendras ton maître, je veux te donner aujourd'hui les derniers conseils indispensables à ton métier.

— Vous serez bien aimable.

— D'abord je vais te poser quelques questions pour savoir si tu te rappelles les recommandations que je t'ai déjà faites. Comment doit-on faire marcher les chevaux quand on est à l'heure?

— Au pas.

— Très-bien; et quand on est pris à la course?

— Au galop.

— C'est parfait. Mais, du reste, cela n'est que l'A B C D du métier de cocher. Je vais passer aux choses bien plus sérieuses et bien plus difficiles. Je veux parler des pourboires. Aujourd'hui je vais te faire la leçon sur cette importante question. Il est six heures et demie, nous avons donc tout le temps à nous. Il y a les bons et les mauvais pourboires; mais un cocher habile sait tout de suite, du premier coup d'œil, à qui il a affaire. Tâche donc de profiter des conseils que je vais te donner.

SIX HEURES ET DEMIE DU MATIN.

(*Trois messieurs appellent le cocher.*)

LE COCHER. — Où faut-il vous conduire?

UN MONSIEUR. — Au bois de Vincennes.

LE COCHER. — Très-bien. (*A son apprenti.*) Je commence ma journée avec d'excellentes pratiques.

L'APPRENTI. — Quels sont ces messieurs?

— Tu n'as pas remarqué comme il y en a un qui est pâle?

— Oui, en effet.

— Il va se battre en duel; c'est un monsieur qui, en compagnie de ses deux témoins, se rend au bois de Vincennes pas pour son plaisir.

— Oh! je n'aime pas voir couler le sang.

— Tu me fais rire, innocente créature.

— Cependant...

— As-tu faim?

— Oui.

— Eh bien, tant mieux.

. . . .

LE COCHER. — Les témoins des deux adversaires sont descendus de voiture et discutent longuement. Ils s'approchent de ceux qui sont venus pour se couper la gorge.

L'APPRENTI. — Les malheureux! on va les mettre en face l'un de l'autre l'épée à la main.

— Tais-toi donc. Tiens, regarde, ils sont moins pâles, ils se tendent la main et se la serrent.

— Ils sont donc venus pour cela ici?

— Non; mais pour s'ouvrir l'appétit.

UN TÉMOIN. — Cocher, conduisez-nous au restaurant qui est près du chemin de fer.

On arrive au restaurant.

UN DES ADVERSAIRES. — Mes deux braves, avez-vous déjeuné?

LE COCHER. — Non, bourgeois.

L'ADVERSAIRE. — Eh bien, faites-vous servir ce que bon vous semblera.

LE COCHER. — Merci, bourgeois. (*A son apprenti.*) Eh bien, tu vois!

L'APPRENTI. — C'est charmant.

LE COCHER. — Ce sont les meilleures pratiques; malheureusement il n'y a pas tous les matins des affaires d'honneur.

A DIX HEURES.

UN MONSIEUR *en costume de voyage.* — Cocher, pouvez-vous me conduire en une demi-heure au chemin de fer de Strasbourg?

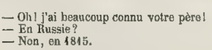
LE COCHER — C'est difficile.

— Le train part à dix heures et demie.

LES ÉTRANGERS A PARIS, — par CARLO GRIPP (suite).



20313



— Oh! j'ai beaucoup connu votre père!
— En Russie?
— Non, en 1815.



20314

Nègre libre.

— Il y a une bonne course.

— Si vous me faites arriver à l'heure, je vous donnerai un bon pourboire.

— On fera son possible.

Le monsieur monte.

L'APPRENTI. — Mais, mon patron, il me semble qu'en moins de vingt minutes, sans même presser nos chevaux, nous pouvons arriver à cette gare.

LE COCHER. — Certainement. Mais c'est là où je vois que tu n'es pas fort. Il faut faire semblant de ne jamais pouvoir arriver à l'heure; alors on a un bon pourboire.

— Vous avez raison.

— Tiens, vois-tu, nous sommes en avance de cinq minutes.

— Et pourtant nous avons marché bien doucement.

LE VOYAGEUR. — Voici dix sous de pourboire.

LE COCHER. — Oh! bourgeois, j'ai eu beaucoup de peine, et vous m'aviez promis...

LE VOYAGEUR. — Voici un franc.

L'APPRENTI. — Patron, vous n'êtes pas bête.

LE COCHER. — Je m'en flatte.

MIDI.

Une famille composée du mari, de la femme et de trois enfants, fait arrêter la voiture.

LE COCHER. — Où faut-il vous conduire?

LE MARI. — A Passy.

LE COCHER. — Et nous sommes place de la Bastille, merci!

LE MARI. — Si vous faites des difficultés, je prends votre numéro, et je vais porter plainte à la préfecture de police.

Ils s'entassent dans la voiture.

L'APPRENTI. — En voilà des gens qui sont amusants.

LE COCHER. — Aussi, quand tu en apercevras, fouette vigoureusement ton cheval et ne réponds pas à tous les signaux qu'ils te feront. Tu feras semblant d'être myope.

— Mais, patron, pourquoi avez-vous accepté ceux-là?

— Pour ton instruction.

— Il faut croire qu'ils vous donneront un fort pourboire.

— Je ne te conseille pas de me l'acheter quinze centimes.

— Quelle plaisanterie!

. . . .

LE MARI. — Cocher, voici quarante sous; rendez-moi cinquante centimes.

LE COCHER. — Vous ne me donnez que deux sous de pourboire!

LE MARI. — C'est bien assez, vos chevaux ne marchaient pas. Si vous n'êtes pas content, j'ai votre numéro.

L'APPRENTI. — Quel pané!

LE COCHER. — Que cela te serve de leçon.

TROIS HEURES.

L'APPRENTI. — Dites donc, patron, voici près de deux heures que nous attendons devant la Bourse. Le bourgeois qui nous a pris à l'heure nous a peut-être laissés là en plan.

LE COCHER. — Non, c'est un boursier qui est entré dans ce monument.

— Il est peut-être sorti par l'autre porte.

— Le monde est quelquefois honnête.

— Un boursier, ça doit être une bonne affaire.

— Quand ça gagne de l'argent. Tiens, le voici.

LE BOURSIER *d'un air fort triste.* — Combien vous dois-je?

LE COCHER. — Deux heures.

LE BOURSIER. — Voici quatre francs quinze centimes.

L'APPRENTI. — Il ne vous donne que trois sous de pourboire?

LE COCHER. — C'est qu'il a perdu.

— Et vous ne dites rien?

— Quand il gagnera, il me donnera trente sous de pourboire pour une heure. Lorsqu'on prend un boursier, on joue à un jeu de hasard. Aussi, à ce sujet, je ne saurais quel conseil te donner.

HUIT HEURES DU SOIR.

L'APPRENTI. — Voyez donc, patron, ces deux tourtereaux qui se penchent amoureusement au bras l'un de l'autre.

LE COCHER. — Ce sont d'excellentes pratiques. Monsieur et madame, vous faut-il une voiture?

LE JEUNE HOMME. — Oui. Vous nous conduirez au bois.

LE COCHER. — C'était inutile de me le dire. (*A son apprenti.*) Silence et mystère!

. . . .

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Troisième promenade.



— Que dites-vous d'une artillerie qui produit des effets pareils?
— Que dites-vous de ceux qui s'en fichent, histoire de rire?

LE JEUNE HOMME. — Nous avons trois heures, je crois?

LE COCHER. — Oui.

LE JEUNE HOMME. — Voici d'abord six francs, puis deux francs de pourboire.

L'APPRENTI. — Patron, vous avez de la chance.

LE COCHER. — Le soir, c'est le moment où un cocher habile peut réaliser de beaux bénéfices.

MINUIT.

L'APPRENTI. — Que de monde!

LE COCHER. — C'est la sortie des spectacles.

— On court après vous; plus de quarante personnes vous font signe d'arrêter. Il commence justement à pleuvoir. Patron, pourriez-vous me dire pour quelle raison vous ne prenez pas de voyageurs?

— Parce que je n'ai pas encore vu les pratiques qu'il me faut.

— Que cherchez-vous donc?

— Un gandin et une biche mise magnifiquement. Tiens, comme celle-ci.

LE GANDIN. — Cocher, arrêtez.

LE COCHER. — Bourgeois, je ne puis vous prendre; mon cheval est trop fatigué.

LE GANDIN. — Il y aura peut-être moyen de nous entendre. Que voulez-vous pour nous conduire rue de la Chaussée-d'Antin?

LE COCHER. — Cinq francs, sans compter le pourboire.

LE GANDIN. — Bigre! c'est cher.

LE COCHER. — Si vous n'en voulez pas, ça m'est égal, car je ne manque pas d'amateurs.

LA BICHE *au gandin*. — Mon ami, la pluie redouble; pour économiser une voiture, je vais avoir ma toilette perdue.

LE GANDIN. — J'accepte vos conditions.

LE COCHER *à part*. — Je le savais bien.

L'APPRENTI. — Mais avant dix ans, patron, vous pourrez vivre de vos rentes.

LE COCHER. — Je l'espère.

A. Brémond.

LES CONCOURS DES BEAUX-ARTS.

I.

UN GARDIEN. — Madame Rabin, je suis le vôtre.

LA PRÉPOSÉE AUX CANNES. — Bonjour, monsieur Lupin.

— Ça va bien, ce matin?

— Et vous-même?

— Le commerce?

— Ne m'en parlez pas. Rien de rien.

— C'est encore beaucoup, vu l'intérêt que présente la chose.

— Est-ce que vous avez regardé les concours de cette année?

— Par exemple! il n'y a pas de danger!

— Eh bien, alors, comment pouvez-vous savoir que ça ne vaut rien?

— On n'est pas depuis dix ans dans la partie, pour ne pas avoir de l'expérience. Les premières fois, je regardais bonnement, croyant toujours trouver du nouveau.

— Dame! le hasard est si grand!

— Ouitche!... Toujours les mêmes bonshommes académiques sculptés, gravés ou peinturlurés!

— Le fait est que je m'aperçois à la diminution des riflards que l'art doit être dans le marasme.

— Ça n'est pas malin. Ils sont une demi-douzaine de professeurs qui se passent la rhubarbe et le séné.

— Ces braves gens, si c'est leur habitude... Vous savez, c'est une seconde nature.

— Pas si nature que ça, à voir les tableaux de leurs élèves.

— Pardon, un client.

— Deux même!...

— Voici le numéro de votre canne, monsieur; voici celui de votre parapluie.

La préposée offre un cachet aux deux visiteurs.

LE GARDIEN. — Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir tout de même qu'est-ce qui peut les pousser à venir regarder notre exposition.

— On a des idées comme ça.

— Elles sont drôles.

— Je ne dis pas non.

— Si je n'étais pas obligé par profession, c'est moi qui m'offrirais le plaisir de tourner le dos à nos croûtes annuelles!...

II.

LA CANNE *commençant à s'ennuyer*. — Aâàh...

LE PARAPLUIE, *même jeu*. — Aâàah!

— Est-ce que mon maître va rester longtemps? On ne s'amuse pas ici.

— Sapristi, non!

— Tiens! du monde! Par quel hasard?

— Un co-martyr! quelle chance!...

— Qui êtes-vous?

— Un parapluie infortuné. Et vous?

— Une canne bien à plaindre.

— Savez-vous où nous sommes?

— Parbleu! dans le monument plus que laid qu'on a dédié à l'exposition annuelle des concours des beaux-arts.

— Ah! mon Dieu!

— Vous l'ignoriez donc?

— Complétement. Nous passions sur le quai. Tout à coup mon maître est entré dans un édifice que je ne qualifierai pas, et je me demandais quel motif l'y avait déterminé.

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Troisième promenade.



20316
Une petite artillerie, dont les plus fières, les plus terribles, ne peuvent s'empêcher de reconnaître la supériorité.

20317
VAILLANCES PATENT TELESCOPIC.....
Ce qui probablement veut dire : Vaillance télescopique patentée
Ouvrons l'œil!!!

20318
THIS GRACIOUS SAXHORN.
Miracle : Vous soufflez dans une clarinette, et vous obtenez des beuglements de trombonne à tout casser!!! Vite une médaille à ce gaillard-là—pour qu'il se taise.

20319
DU VIN DE CHAMPAGNE FABRIQUÉ EN AUTRICHE!
O veuve Cliquot, que de crimes on commet en ton nom!!!

20320
UN BUVEUR DE CHAMPAGNE ALLEMAND.
Honneur au courage malheureux!

— Moi, je sais bien celui qui conduit ici mon maître tous les ans.

— L'intérêt de l'art?

— Il s'en moque pas mal. Et d'ailleurs, c'est autre part qu'il irait pour cela.

— Quoi donc alors?

— Il est journaliste.

— Ah!

— Oui, et comme tel chargé de toutes sortes de comptes rendus. Autant de lignes, autant d'argent.

— Je conçois. Mais mon maître, qui est simple bourgeois, quelle raison peut-il bien avoir eue?

— Le fait est que cela m'intrigue. Il n'a pas de parents dans les arts?

— Aucun! Il a même menacé de déshériter son fils pour lui avoir dessiné un nez pour le jour de sa fête. Il veut qu'il entre dans la quincaillerie et non dans les professions inutiles.

— Homme pratique, va! Peut-être connaît-il un des concurrents.

— Il ne fréquente que des commerçants.

— C'est singulier. Je ne devine pas alors pourquoi il est ici. Ce n'est, à coup sûr, pas pour son plaisir.

— Ah!

— Quoi donc?

— J'ai trouvé.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé?

— Le motif qui nous a fait entrer... Tout à l'heure, sur le quai... il commençait à pleuvoir à verse, et comme je suis un peu percé....

— Il s'est réfugié ici... Au fait, on n'a pas à y craindre les courants d'air comme sous une porte. Tout s'explique!...

III.

LE GARDIEN. — Eh bien, madame Rabois?

LA PRÉPOSÉE. — Voilà la journée finie.

— Avez-vous gagné?

— Vingt-deux sous.

— Tout secs?

— Tout secs.

— Eh bien, franchement, déranger de bons jeunes gens, les fourrer en loge pendant des mois, les assommer d'études mal dirigées, tout cela pour faire gagner vingt-deux sous à la gardienne des cannes, ce n'est vraiment pas la peine!

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Les rois d'Espagne ont été de tout temps très-demandés au théâtre : Scribe en a fait une consommation inouïe pour ses opéras-comiques; Jules Barbier et Michel Carrés ne les dédaignent pas non plus; enfin on a mis l'Espagne à toutes les sauces au théâtre; drame, mélodrame, comédie en vers et en prose, opéra, opéra-comique, vaudeville, chacun de ces genres a dans son répertoire un roi d'Espagne à succès.

Cependant, depuis *les Funérailles de l'honneur*, les rois d'Espagne s'étaient retirés de la scène : boudaient-ils le public, qui n'avait pas voulu comprendre leur confrère de la Porte-Saint-Martin?

C'est bien possible.

M. Louis Bouilhet, un jeune et déjà célèbre poëte, a voulu renouer les relations diplomatiques, et grâce à son zèle, les rois d'Espagne ont enfin fait leur rentrée au Théâtre-Français.

C'est pourtant une bien piètre cour que celle de ce bon roi de *Dolorès*. Ces fiers Castillans de la rue Richelieu ont eu pour tout héritage l'honneur de leurs pères! Point de fortune : les uns se présentent à la cour avec un costume de bal masqué, qu'ils semblent avoir loué au passage de l'Opéra; les autres ont acheté le vieux fonds de costumes de M. Billion du Cirque! Mais si les velours sont fanés et les broderies usées, l'honneur de ces gentilshommes pauvres est intact! Le soleil d'Espagne a pu brûler les pourpoints... mais sous leurs haillons battent des cœurs chauds. Ils sont mal habillés, mais ils parlent fort bien.

Le scénario de ce drame est des plus naïfs : un jeune Castillan doit se battre avec son rival! Dans la nuit qui précède le rendez-vous, le rival est assassiné.

Cent mélodrames du boulevard nous ont démontré qu'en pareil circonstance on accuse le noble jeune homme d'avoir poignardé son adversaire, de peur de se battre!

Il est bien entendu qu'au boulevard du Temple, ainsi qu'à la Comédie-Française, ce bon jeune homme est l'innocence même; mais pour prouver qu'il n'est pas coupable, il faudrait avouer qu'à l'heure du crime il était chez la belle Laura. Mieux vaut périr sur l'échafaud que de compromettre une femme! telle est la devise des Castillans. Au moment où le bourreau repasse sa hache, la jeune Dolorès, fiancée dédaignée par Fernand, se sacrifie pour son amant infidèle. Elle vient déclarer au roi que Fernand n'a pu assassiner son rival; car, à l'heure avancée où le crime a été commis, le vaillant Castillan était près d'elle! Noble mensonge d'une jeune Espagnole, qui sacrifie son honneur pour sauver la vie de don Fernand! Après ce sacrifice, Dolorès n'a plus qu'à mourir... C'est ce qu'elle fait avec beaucoup de talent. Le jeune Fernand,

ivre de douleur, se plonge une bonne lame de Tolède dans le cœur!

Voilà en quelques mots l'idée de ce drame, que Pixérécourt a donnée à Anicet Bourgeois, qui l'a exploitée en collaboration avec M. Adolphe Dennery, avant que ce dernier passât le sujet à M. Ferdinand Dugué, qui n'en veut plus.

Mais comment se fait-il, me direz-vous, qu'avec une pareille idée aussi fanée que les costumes de la Comédie-Française M. Louis Bouilhet puisse obtenir un succès?

C'est que l'auteur de *Dolorès* est un artiste, un poëte qui sauve la plus vulgaire des fables dramatiques par la puissance de la langue et la césure de ses vers! Il est vrai que les gentilshommes de la rue Richelieu agissent comme les personnages des mélodrames, mais ils parlent autrement. Au lieu de bourrer leurs dialogues avec des « *Merci, mon Dieu!* et des *Sauvé mon père!* », ils parlent la langue d'un vrai poëte à qui il ne manque, pour avoir des grands succès au théâtre, que d'être un peu auteur dramatique. Le jour où M. Louis Bouilhet voudra se donner la peine de chercher une idée de pièce plus neuve et une action moins naïve, il se placera au premier rang du théâtre contemporain.

M. Maubant a joué avec beaucoup de noblesse le rôle d'un vieux père qui ressemble à s'y méprendre à Henri IV. Mademoiselle Favart a eu un vrai succès, et Guichard a trouvé quelques éclairs.

On a en vain cherché sur l'affiche les noms des grands personnages de la Comédie française. Messieurs les sociétaires du Théâtre-Français sont, comme les grands seigneurs, aux eaux ou bien à la chasse, abandonnant avec une générosité pleine de tact le drame de M. Louis Bouilhet à leurs moins heureux camarades.

Quelques étrangers venus pour admirer « le premier théâtre du monde » ont ouvert une souscription pour renouveler la garde-robe des Castillans de la rue Richelieu.

Pour leur prouver que le théâtre parisien est toujours un modèle de goût et de richesse, un bienveillant Parisien a conduit ces nobles étrangers à l'Opéra-Comique, où ils ont admiré la brillante mise en scène de *Zémire et Azor*, et la savante interprétation de cette adorable partition.

Le succès de M. Warrot continue et donnera à réfléchir à M. Montaubry, qui se croyait un peu trop chez lui place Boïeldieu. — Du reste, il pleut des ténors à l'Opéra-Comique. Après la révélation de Warrot, nous aurons les débuts du ténor de Lyon, M. Achard. De plus, le public a fait un grand succès l'autre soir à M. Capoul, qui a chanté à ravir *Jean de Paris*. Crosti, dans le rôle du Sénéchal, a hérité des succès de Stockhausen.

Comme le barbier qui disait : Ici on rase gratis *demain*, le Théâtre-Lyrique et les Bouffes-Parisiens retardent leur réouverture du jour au lendemain. Un journal spirituel, le *Figaro-Programme*, a annoncé que les deux scènes lyriques étaient fermées pour cause de réparation... des caisses.

Les artistes du Théâtre-Lyrique s'impatientaient de ces retards. Pour les consoler, le directeur a fait afficher à la porte de son théâtre :

THÉATRE-LYRIQUE.
ONDINE.

Ondine au *Théâtre-Lyrique*. — Les pensionnaires de M. Varney envient le beau sort de leurs collègues de la place du Châtelet!

ALBERT WOLFF.

CAUSERIES.

Le maître d'un café de théâtre avait pris à son service un nouveau garçon.

Il le mit au courant de tout ce qu'il y avait à faire dans cet établissement.

— J'ai déjà été dans plusieurs maisons, commença par dire le garçon, et je connais mon service.

— Vous avez été dans un café de théâtre?

— Non.

— Sachez que c'est tout différent et écoutez bien toutes mes recommandations.

— J'écoute.

— D'abord, lorsqu'on vous demandera un grog ordinaire, vous donnerez le sucre le plus dur; — il se trouve dans ce tiroir et s'appelle *sucre d'entr'acte*.

— Tiens; c'est drôle.

— Comme les spectateurs qui viennent se désaltérer n'ont pas le temps d'attendre que leur sucre soit fondu, ils boivent leur grog sans être sucré.

— Le sucre reste au fond du verre?

— Justement.

— Mais alors qu'en fait-on?

— On le prend pour sucrer des grogs américains.

***

Comme nous avons déjà eu l'occasion de vous le faire remarquer, les spectacles finissent fort tard depuis quelque temps.

Cela fait la joie des titis.

Deux se rencontrèrent l'autre soir devant la porte de la *Rothomago*.

— Je croyais que tu avais déjà vu la pièce.

— Oui, trois fois. Mais je viens presque tous les soirs.

— Tu as donc une passion à ce théâtre?

— Non; mais comme le spectacle finit fort tard, c'est un avantage pour moi.

— Je ne te comprends pas.

— Au lieu de louer une chambre, je vais passer la nuit là. J'achète vers onze heures une contre-marque pour cinq sous, et quand on en sort, comme il fait presque petit jour, je me rends à mon atelier, qui n'est pas loin d'ici.

***

A LA POLICE CORRECTIONNELLE.

Un individu de mauvaise mine est amené à la barre.

— Prévenu, vous avez été arrêté pour vagabondage!

LE PRÉVENU. — Mon président, c'est une calomnie.

LE PRÉSIDENT. — Le sergent de ville que voici vous a arrêté avant-hier. Vous dormiez sur le pont des Arts à trois heures du matin.

LE SERGENT DE VILLE. — C'est vrai.

LE PRÉSIDENT. — Qu'avez-vous à dire à cela?

LE PRÉVENU. — Mon président, je sortais d'une première représentation à la Porte-Saint-Martin.

***

— J'ai bien envie d'un cachemire, disait une dame à une de ses amies; mais je ne sais comment m'y prendre pour le demander à mon mari.

— Ce n'est pas embarrassant.

— Tu trouves?

— Non certes; tu n'as qu'à lui écrire une lettre anonyme.

***

AU RESTAURANT :

— Garçon, ces huîtres-là ne sont pas bonnes.

— Serait-il possible, monsieur?

— Elles ne sont pas aussi fraîches que celles que vous m'avez données, il y a cinq jours.

— Ça m'étonne bien; car je puis vous affirmer qu'elles sortent de la même bourriche.

A. MARSY.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

Nº 353. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 4 Octobre.

Rue du Croissant, 16. LE Rue du Croissant, 16.

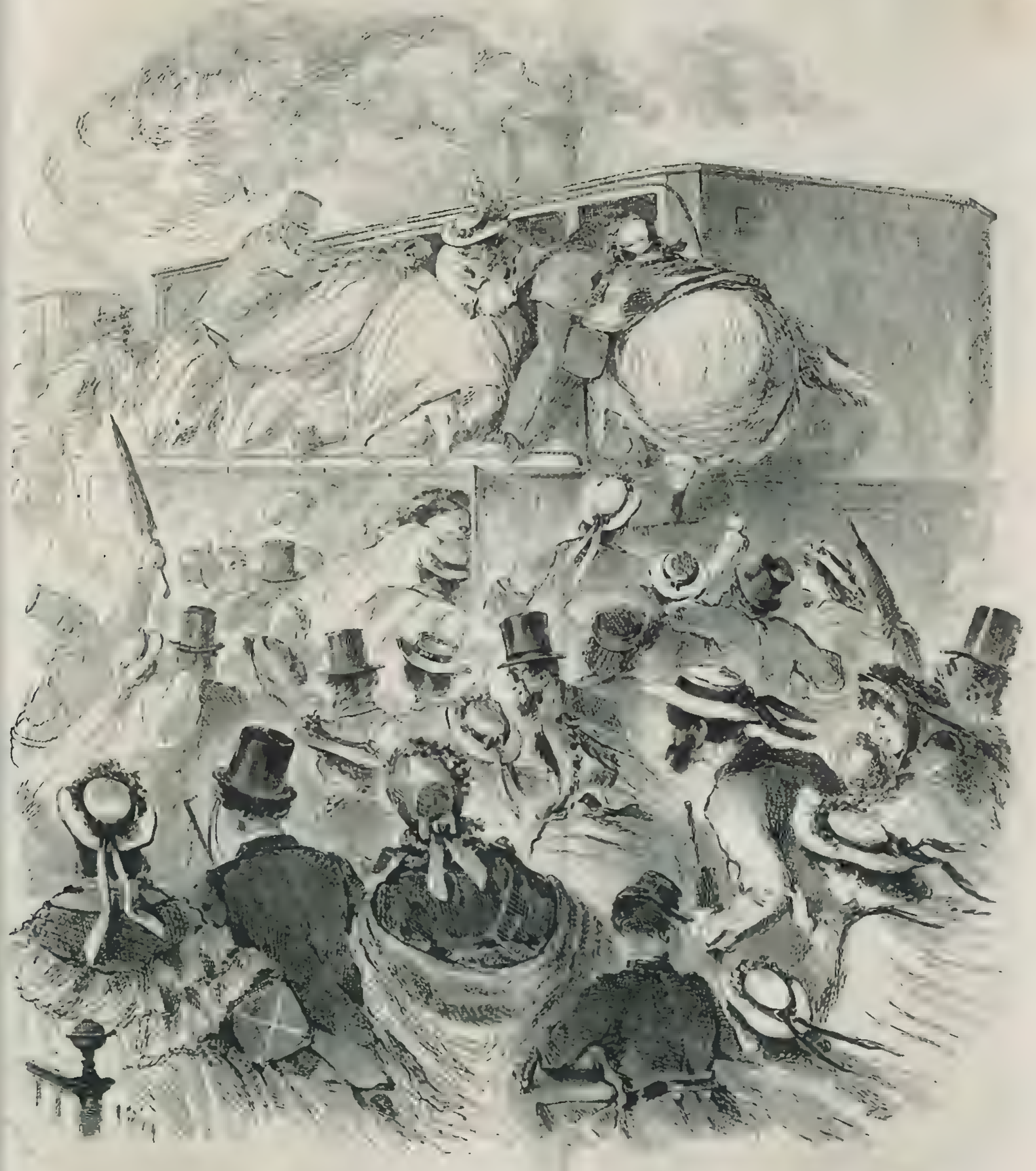
JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois. . . 10 »
12 mois. . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

UNE PROMENADE AU BOIS DE VINCENNES, — par A. Grévin.



LE DÉPART UN DIMANCHE.
Où l'on peut se convaincre qu'à Paris pas mal de dames portent la culotte.

UNE PROMENADE AU BOIS DE VINCENNES, — par A. Grévin (suite).



HIER ET AUJOURD'HUI.

UNE PROMENADE AU BOIS DE VINCENNES, — par A. GRÉVIN (suite).



20323

MARCHES ET CONTREMARCHES EXÉCUTÉES SUR L'AIR DE *Monsieur Malbrough*, *Vive la rose*, *Heureux les cœurs fidèles*, etc., etc., etc.

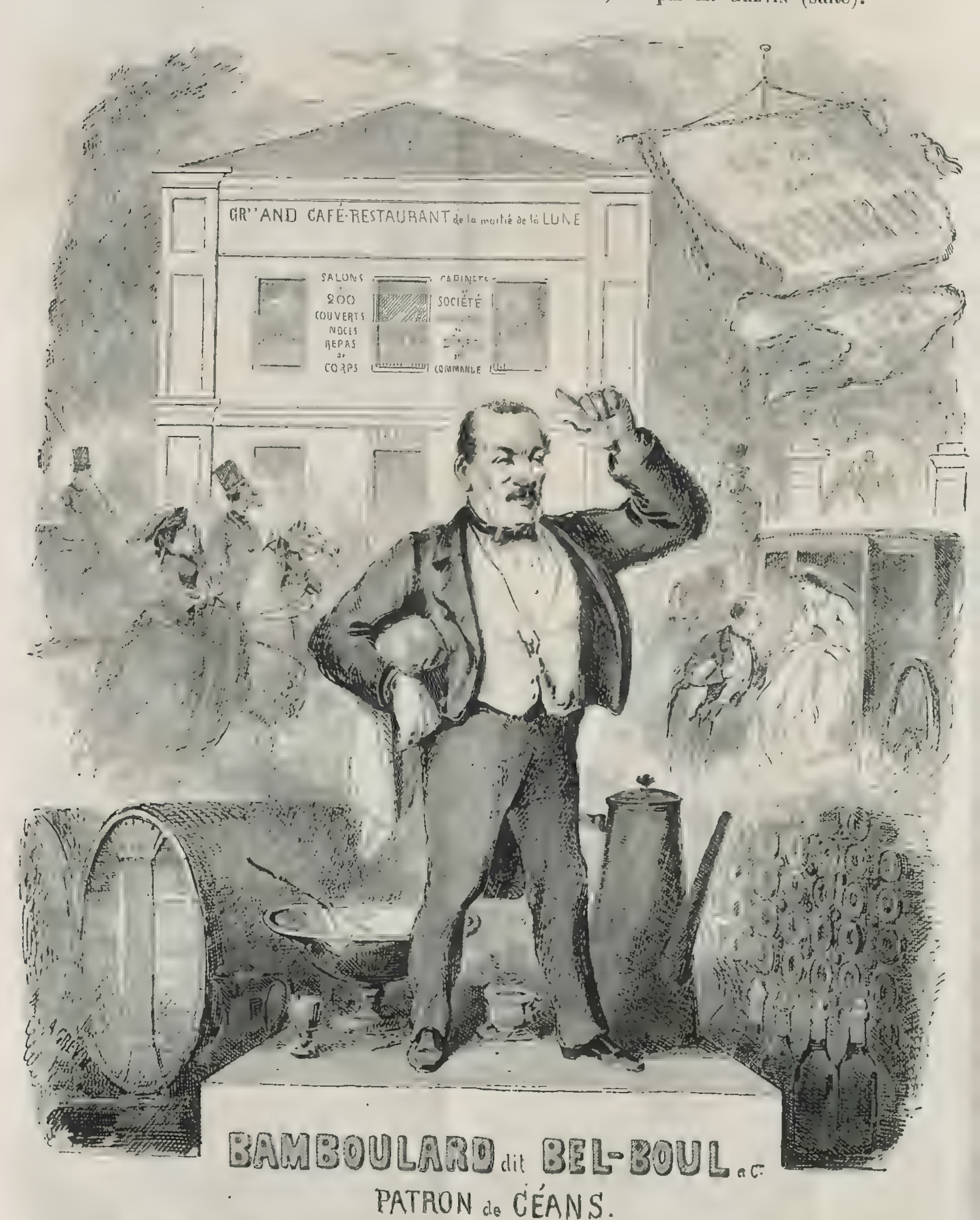
— Allons, mesdemoiselles, au pas.....

Mossieu Malbrou est mort..... vive la rose,
Mossieu Malbrou est mort..... vive la rose.
Heureux les cœurs fide....les
Où règne la ferveur etc. etc. etc.

20324

UNE BRANCHE AUX ENVIRONS DE SAINT-MANDÉ PAR UN BEAU DIMANCHE.

UNE PROMENADE AU BOIS DE VINCENNES, — par A. GRÉVIN (suite).



BAMBOULARD dit BEL-BOUL a C^e^
PATRON de CÉANS.

, mais laissons parler BAMBOULARD lui-même : 20335

— « Ce ...ste établissement!!! situé sur la partie la plus attrayante du bois, réunit dans son enceinte tout le *confortablenécessairalasatisfactiond'unpublicchoisi!!!* tel que : *Restaurant! Cabinets!* (Hé! hé!) Divans!!! Pâtisserie! Glacière! Café! Billards (il n'y en a qu'un)! Immenses jardins et bosquets bien ombragés! Écuries et remises!... avec une foule d'et cætera..... qu'il serait trop long d'énumérer ici..... De pluss', ce splendide établissement!!! est voisin de tous les agréments du bois!!!

— Les personnes tentées de ne pas y croire sont priées d'y venir voir .

UNE PROMENADE AU BOIS DE VINCENNES, — par A. Grévin (suite).



AU LAC DE SAINT-MANDÉ.
— Nom d'un p'tit bonhomme! Adélaïde! le joli coup de fusil!...

UNE NOURRICE SUR LIEUX.

PETITES ÉMOTIONS DE LA VIE HUMAINE.

Quelle est la femme la plus heureuse?

Toutes ces dames vont s'écrier en chœur que la femme la plus heureuse est celle qui peut se permettre d'acheter des cachemires, des dentelles et des bijoux.

Non, mesdames, car les riches toilettes ne font pas le bonheur.

La femme la plus heureuse est sans contredit la nourrice sur lieux.

Vous riez! eh bien, je vous prie de croire que nous parlons très-sérieusement en ce moment. La nourrice sur lieux est la femme la plus heureuse des cinq parties du monde, surtout quand elle se trouve en service chez M. Dutilleul.

M. Dutilleul est un riche rentier qui, après sept ans et demi de mariage, a eu le bonheur de se voir père d'un garçon.

Jugez de sa joie, lui qui craignait de voir s'éteindre en lui la race des Dutilleul!

Aussi depuis que sa femme lui a donné un rejeton, il est au septième ciel.

Il a pris une nourrice sur lieux pour ne pas se séparer de son enfant.

Comme il sait que pour que le lait d'une nourrice soit bon, il faut que celle-ci ait toutes ses aises, il prend le plus grand soin de cette Normande chargée de fortifier le jeune Dutilleul.

Sitôt que mademoiselle Marguerite se lève, — elle s'appelle Marguerite, — M. Dutilleul court à sa rencontre.

— Eh bien, comment avez-vous dormi?

— Très-bien; c'est-à-dire non, pas très-bien.

— Vous avez fait de mauvais rêves?

— Non, mais il y a un locataire à côté de ma chambre qui a fait du bruit.

— Est-ce possible!

— Depuis quelques jours il rentre bien tard, et il me réveille dans mon premier sommeil; c'est très-contrariant

— Je lui ferai donner congé par le propriétaire; comme je suis très-bien avec lui, il ne me refusera pas ce petit service.

— Oui; mais ce voisin ne pourra pas s'en aller avant le terme prochain, c'est-à-dire dans deux mois et demi.

— C'est vrai.

— J'ai donc encore le temps de mal dormir.

— Il me vient une idée.

— Laquelle?

— Couchez dans mon lit, je coucherai dans le vôtre.

— Mais vous ne dormirez pas.

— Tant pis, pourvu que vous soyez bien.

A dix heures, M. Dutilleul donne l'ordre à sa cuisinière de servir le déjeuner.

Tout le monde se met à table, toutefois à l'exception de la nourrice, qui s'est fait servir son déjeuner dans une pièce voisine.

M. Dutilleul appelle sa cuisinière.

— Jeanne, apportez-moi les côtelettes.

Jeanne apporte huit côtelettes auxquelles on a enlevé le milieu, c'est-à-dire le meilleur morceau.

— Qui donc a mangé le cœur des côtelettes? demande M. Dutilleul. Est-ce vous, Jeanne?

— Oh! monsieur, je ne me permettrais pas cela.

— Qui donc alors?

— C'est la nourrice.

— Sapristi! je trouve qu'elle ne se gêne pas.

— Elle prétend qu'il lui faut des morceaux délicats pour se faire du bon lait.

— C'est différent. Elle a eu raison d'agir ainsi.

— A propos, mossieu, j'ai oublié de vous dire qu'on vient d'apporter un panier de vin de Bordeaux.

— A moi?

— Oui.

— On s'est trompé, sans doute.

— Le marchand de vin affirme que c'est bien votre nom.

— Ce vin est-il payé?

— Je ne crois pas, car voici la note que le garçon m'a dit de remettre.

— Comment, douze bouteilles de vin de Bordeaux à quatre francs la bouteille! Ma femme, est-ce toi qui as fait cet achat?

— Non, mon ami, répond madame Dutilleul.

La nourrice arrive au même moment.

— A-t-on apporté mon vin de Bordeaux? demande-t-elle.

— Comment, dit M. Dutilleul stupéfait, c'est vous qui avez fait cette commande?

— Oui; cela vous étonne?

UNE PROMENADE AU BOIS DE VINCENNES, — par A. Grévin (suite).



Les souvenirs d'enfance, etc. — Qui l'aime me suive!

— Sans doute.

— Le vin que vous me donnez est détestable; hier, en allant aux Tuileries, je m'en suis acheté d'autre.

— Que je suis obligé de payer maintenant.

— Certainement. En voilà encore un drôle de bourgeois!

— Vous dites?

— Je dis que le vin de Bordeaux est recommandé aux nourrices pour leur donner du bon lait. Si je ne bois pas de vin, votre fils sera frêle et délicat, tandis que si je bois du bordeaux, votre moutard sera robuste et aura des couleurs magnifiques.

— Ainsi le vin que vous buvez fait du bien à mon fils?

— Parbleu! vous êtes arrivé à votre âge sans savoir ça?

— Dame!.... puisque c'est le premier enfant que j'ai.

— Il est heureux que je pense à tout.

— Et je vous en remercie. Mais seulement n'auriez-vous pu prendre un vin de Bordeaux un peu meilleur marché? Quatre francs la bouteille, c'est roide!

— Pour avoir du bon, il ne faut pas regarder à payer deux ou trois francs de plus. Mais, soyez tranquille, je ne bois jamais plus d'une bouteille à chaque repas.

— C'est encore heureux, pense M. Dutilleul.

La nourrice va achever son déjeuner.

— Je trouve, dit un ami de M. Dutilleul, que cette fille est un peu sans gêne. Depuis combien de temps l'as-tu?

— Depuis avant-hier. Mais, vois-tu, il faut avoir beaucoup d'égards avec les nourrices. La force et la santé d'un enfant dépendent d'elles.

— Ne m'as-tu pas dit qu'hier soir elle avait pris un excellent bouillon qu'on gardait pour ta femme?

— Mais c'était pour que mon fils ait du bon lait ce matin.

Après le déjeuner on fit une petite promenade en calèche.

La nourrice, qu'on emmenait, prit aussitôt la meilleure place.

M. Dutilleul lui en fit la remarque.

— Je ne vais jamais autrement en voiture, répondit-elle; sans cela je suis indisposée.

— Oh! c'est différent, s'empressa de répondre M. Dutilleul.

Mais il commença à trouver qu'une nourrice était gênante dans une maison.

Le lendemain matin M. Dutilleul s'informa comme de coutume de la santé de mademoiselle Marguerite.

— J'ai mal dormi, répondit-elle.

— Comment! encore?

— Oui.

— Le lit est peut-être un peu dur; voulez-vous un second matelas?

— Non, mais votre moutard a crié. La nuit prochaine je ne veux plus le garder avec moi; car, avant tout, je tiens à bien dormir.

— Mais où voudrez-vous le mettre? fit Dutilleul fort étonné.

— Où bon vous semblera.

— Je vous ai prise pour garder mon enfant.

— Non pas; pour le nourrir, oui, mais pas pour le garder, il s'agit de ne pas confondre. Prenez une bonne d'enfant qui veillera sur lui pendant la nuit et qui le portera pendant le jour, car il est fort lourd, et hier j'ai eu une courbature atroce: pour la passer il va falloir que vous me fassiez venir un bain.

— Et une bonne d'enfant?

— C'est très-pressé.

— Ma parole d'honneur, pensa M. Dutilleul, cette nourrice est à dégoûter d'avoir des enfants.

Il ne lui fit cependant aucune observation, afin de ne pas la contrarier. Seulement il faisait des vœux pour que son fils mangeât du gigot le plus tôt possible, afin de supprimer la nourrice.

Un soir, en rentrant chez lui, il trouva dans la cuisine Marguerite qui faisait prendre un bouillon à un homme.

M. Dutilleul devint furieux.

— Me direz-vous encore, s'écria-t-il avec rage, que c'est pour le bien-être de mon fils?

— Mais, monsieur, c'est mon mari, répondit tranquillement la nourrice, et je lui faisais goûter le bouillon pour voir s'il était bon.

— Que m'importe que ce soit votre mari!

— Ne me faites pas de remontrances, je vous en supplie, sans cela mon lait va tourner.

Ces paroles électrisèrent Dutilleul. Il devint aussitôt fort aimable et engagea le mari de sa nourrice à dîner ce soir-là avec sa femme.

Si M. Dutilleul a un second enfant, il se promet bien de l'élever lui-même au biberon.

A. Marsy.

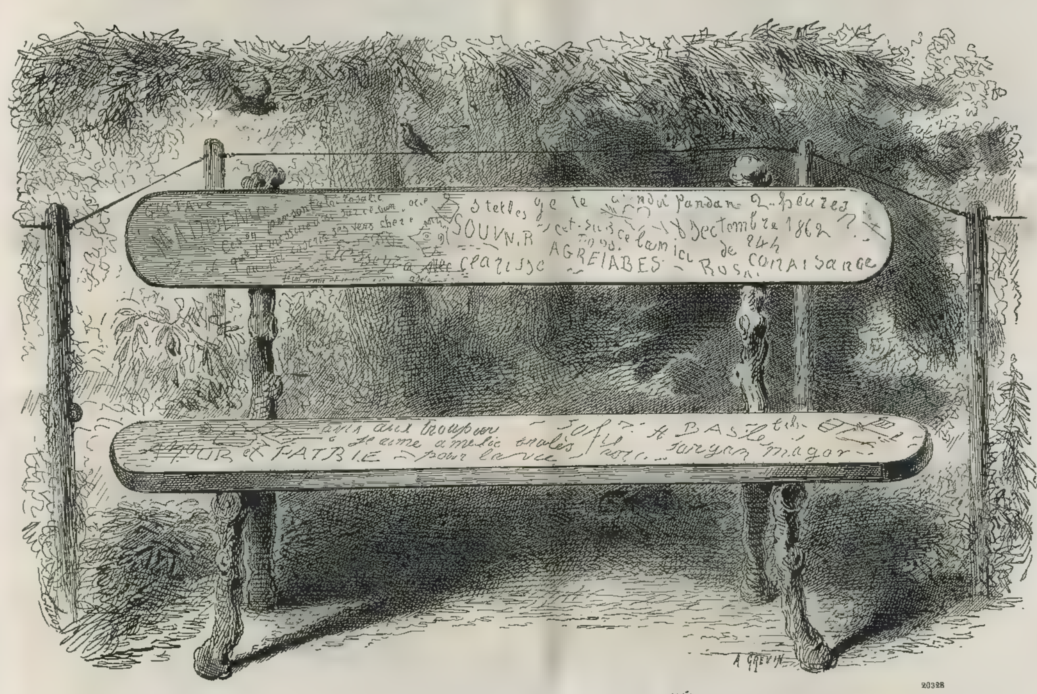
LES PETITS MYSTÈRES DE L'HOTEL DES VENTES.

(1 vol.; Dentu, éditeur.)

L'hôtel des commissaires-priseurs était dans la plus parfaite tranquillité.

On y vendait des Raphaël d'occasion et des meubles de l'école du faubourg Saint-Antoine. Les fabricants de tableaux anciens dormaient du sommeil du juste; les tripotiers de l'acajou et du noyer se livraient tout doucement à la fabrication des mobiliers que les naïfs Parisiens s'arrachent

UNE PROMENADE AU BOIS DE VINCENNES, — par A. Grévin (fin).



UN BANC AUX ENVIRONS DE SAINT-MANDÉ.

comme de superbes occasions. Les salisseurs de tableaux imitaient les teintes dorées des Rembrandt au moyen du jus de réglisse, excellent vernis pour les croûtes. Tous les industriels qui se sont imposé l'honorable mission d'abuser de la confiance de leur prochain, poursuivaient leur but dans la conviction que le pavillon couvre la marchandise, et que l'hôtel des ventes est muet comme la tombe.

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes du bric-à-brac!

De temps en temps on aperçut dans les salles de la rue Drouot un grand jeune homme qui marchandait une toile par-ci et découvrait un vieux bronze par-là.

Nul ne se doutait que ce bibelotier cachait de noirs desseins à l'égard des commissaires-priseurs. On le reçut comme un habitué de l'endroit, il se lia avec tous les marchands, et pénétra dans les plus profonds mystères de la rue Drouot.

Ce jeune bric-à-bracier était notre confrère Henry Rochefort!

Quand il eut amassé tous les matériaux nécessaires, il rentra chez lui et écrivit tout d'une haleine le curieux volume sur l'hôtel des ventes qui a jeté l'effroi dans le monde des vendeurs de la rue Drouot.

C'était un bien curieux spectacle dans les couloirs de l'hôtel des ventes, le jour où parurent les *Petits Mystères*.

Les commissaires-priseurs faisaient peine à voir. Ils s'abordaient dans les couloirs sans se parler. On échangeait tout simplement des poignées de main comme dans les grands jours de deuil. Les marchands avaient même mis des crêpes à leurs chapeaux, et les brocanteurs, anéantis par l'apparition de ce volume, allaient se restaurer chez le marchand de vin du coin. La fameuse rue Drouot n'a jamais offert un spectacle plus navrant.

Le maquilleur de tableaux poussait des cris plaintifs et entrecoupés :

— Tout est découvert! Je suis un homme perdu!

Les crieurs s'essuyaient mutuellement les larmes d'occasion qui coulaient sur leurs joues.

Les amateurs se regardaient d'un air consterné. L'un, après avoir lu *les Petits mystères de l'hôtel des ventes*, avait lavé le jus de réglisse de son Rembrandt, et fini par découvrir sous cette couche épaisse de crasse le portrait d'un garde national de la banlieue.

Un autre avait trouvé sous la signature de Titien le nom d'un de nos peintres les plus méprisés des collectionneurs; un troisième enfin avait acquis la certitude que les morts dont il avait acheté les meubles dans « une vente après décès », se portaient fort bien et dînaient chez Brébant; un quatrième enfin avait tiré de l'amusant volume de notre confrère la peu consolante conclusion qu'à l'hôtel des ventes les larrons sont beaucoup plus nombreux que les occasions.

Tout était tristesse et désolation à l'hôtel des commissaires-priseurs. On eût dit que le génie du désespoir s'était installé là-bas avec son sombre cortége.

Et il y avait bien de quoi! Jamais on n'a combattu un abus avec plus d'esprit et d'énergie à la fois.

M. Henry Rochefort a jugé inutile d'enfourcher le dada des grandes phrases et de sonner le tocsin des pamphlétaires. Convaincu que le ridicule tue en France aussi bien les abus que les hommes, notre confrère a composé le tableau le plus gai de ce triste labyrinthe qu'on appelle l'hôtel des ventes.

Ce sont là en effet de vrais mystères qu'il était temps de dévoiler au trop confiant public. L'autorité, qui est à juste titre si susceptible sur la qualité du lait et des denrées de l'épicerie, appliquera peut-être son œil vigilant aux mystères de la rue Drouot, et trouvera sans doute que vendre du lait ou des tableaux falsifiés est absolument la même chose.

En attendant qu'une plus active surveillance soit exercée à la rue Drouot, les habitués de l'endroit trouveront dans le livre de M. Henry Rochefort un guide exercé qui leur désigne les coupables, faute de pouvoir les arrêter.

Mais ce livre n'est pas seulement une complète physiologie du monde des brocanteurs, il forme encore la lecture la plus amusante. L'étude des mœurs et des vrais mystères n'exclut point le côté gai de l'anecdote. Entre deux chapitres pleins d'observation et d'intérêt, on trouve des nouvelles à la main dans le genre de celles qui suivent :

On vendait dernièrement le buste en biscuit de l'amiral Duquesne.

— Trente francs le buste, hurlait l'aboyeur depuis dix minutes.

— Quel genre de biscuit est-ce? demanda quelqu'un.

— Parbleu! répliqua le crieur, c'est du biscuit de mer, puisque c'est le buste d'un amiral.

Autre exemple :

Un amateur s'aperçoit qu'il vient d'acquérir un Velasquez douteux.

— Ah! s'écria-t-il, j'avais mal vu ce portrait, il est tout repeint.

— Eh bien, lui fit observer le crieur, de quoi vous plaignez-vous? Vous croyiez n'avoir acheté qu'un Velasquez, et on vous donne des œuvres de cinq ou six peintres par-dessus le marché!

Albert Wolff.

CAUSERIES.

Vous savez la nouvelle?

Mario est engagé à l'Opéra avec des appointements à la Tamberlick.

Cette forte pension de retraite a généralement surpris le public, qui ne s'attendait guère à voir Mario dans cette affaire.

C'est comme qui dirait cet axiome renversé : *Qui ne peut pas le moins peut le plus!*

Le souffle manquait déjà à ce ténor de la troisième jeunesse, quand il soupirait place Ventadour. Que sera-ce quand il lui faudra crier rue Lepelletier?

On n'avait pas encore appliqué ainsi la méthode Flourens à l'art du chant. O progrès!

Je ne désire plus qu'une chose, c'est de lire incessamment quelque part :

« Madame Thierret, du théâtre du Palais-Royal, vient d'être engagée à la Comédie française pour jouer les ingénues... »

Cela viendra peut-être, puisque Mario est bien venu.

*
* *

Je nommais tout à l'heure Tamberlick.

C'était sans préméditation, ma parole d'honneur; mais puisque je le tiens, attribuons-lui l'anecdote suivante :

Si ce n'était lui, c'était donc son frère en *ut* de poitrine.

Tamberlick, donc, dans un de ses nombreux voyages, était descendu à l'hôtel.

Après un séjour de quelques semaines largement vécues, il prie l'hôtelier de régler ses comptes, ce que l'autre s'empresse de faire.

Mais, malgré l'habitude qu'il a des exactions de ce genre, Tamberlick ne peut s'empêcher de reculer devant un total qui dépasse toutes les vraisemblances.

Il mande le délinquant, et :

— Monsieur, dit-il, il doit y avoir erreur.

— Où donc, monsieur Tamberlick?

— Dans votre addition.

— Mais non, monsieur Tamberlick.

— C'est monstrueux!

— Dame, monsieur Tamberlick, dans notre partie nous sommes comme dans la vôtre, nous trouvons toujours que nos notes ne s'élèvent pas assez haut!

PIERRE VÉRON.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 354. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 11 Octobre.

Rue du Croissant, 16. Rue du Croissant, 16.

LE
JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

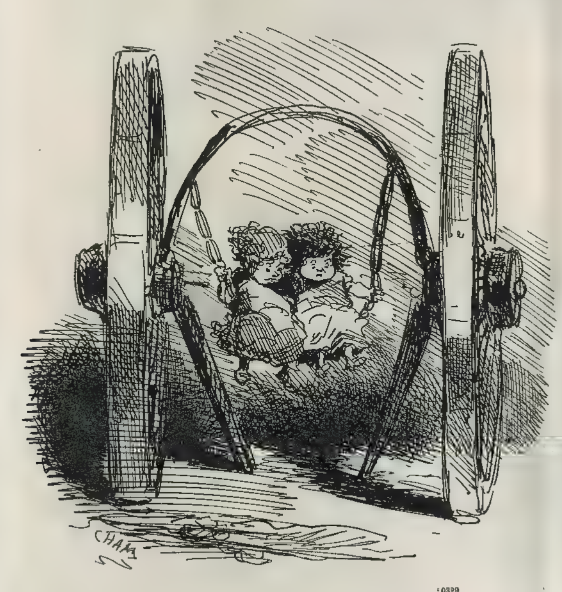
PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO

LUS, MÉDITÉS, COMMENTÉS ET ILLUSTRÉS

par CHAM.

2e PARTIE.



20329
Les petites Thénardier, enfants entre trois, quatre ans, et deux grosses roues de charrette.



20330
Séduite par l'air de bonté empreint sur la figure de madame Thénardier, Fantine lui donne Cosette à garder en nourrice.



20331
Fantine convient de cinquante francs par mois, plus ses cheveux et ses dents de devant pour remplacer le sucre et le savon.



20332
Fantine profite de ce qu'elle n'a plus ni cheveux ni dents pour faire des conquêtes et améliorer sa position.



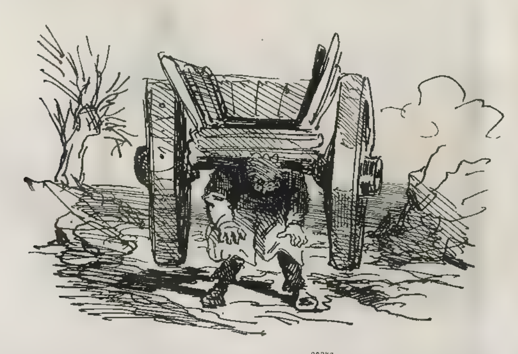
Les époux Thénardier se disputent à qui donnera des soins à la chère petite Cosette. 20333



20334
De son côté, Jean Valjean ne perd pas son temps, il s'introduit dans la peau d'un certain M. Madelaine.



20335
Madelaine pleurant ses péchés.



20336
M. Madelaine monte une fabrique avec ses économies, et une charrette avec ses épaules.



20337
— *C'est fort, ça!* se dit l'agent de police Chat Vert : si cela en était un!
— (Ce calembour est inexcusable chez un employé subalterne.)



20338

N'ayant plus de cheveux, Fantine s'enrhume du cerveau et commence une maladie chez M. Madelaine.



20339

M. Madelaine se cache derrière ses meubles pour échapper à la Légion d'honneur dont veut le gratifier le roi Louis XVIII.



20340

Trompé par une ressemblance de noms, Chat-V rt arrête Champmathieu pour Valjean, et le fait incarcérer à Arras.



20341

M. Madelaine est tiraillé entre son bon génie, qui l'engage à retourner aux galères où il était si bien, et son mauvais génie, qui le supplie de vivre heureux et tranquille bourrelé par les remords.



20342

M. Madelaine part pour Arras et dégoûte à jamais les personnes qui auraient envie de lui confier une voiture.



20343

M. Madelaine est magnétisé par un bouton de porte au moment où il va entrer au tribunal d'Arras.



20344

Jean Valjean prend son élan et saute hors de la peau de M. Madelaine, à la grande stupéfaction du tribunal d'Arras.



20345

Chat-Vert procède à l'arrestation de Valjean avec tous les égards dus à un forçat en rupture de ban.



20346

Valjean s'échappe de prison pour aller chez M. Laffitte savoir où en est la rente.



20347

M. Victor Hugo tue Fantine, dont il n'a plus besoin pour l'intérêt des huit volumes qui vont suivre.



20348

FIN DU SECOND VOLUME. — Ici le lecteur verse deux larmes!!

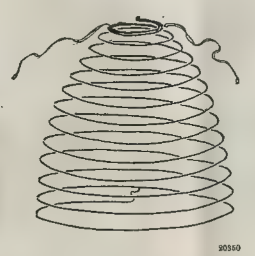
VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Quatrième promenade.



20349

LE PARASOL DES FAMILLES.

Réunissant l'élégance au confortable. Élégance et confortable anglais, bien entendu.



20350

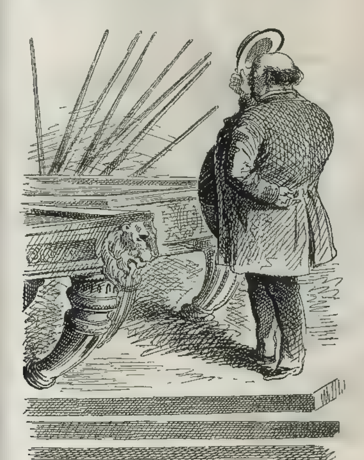
CRINOLINE SPIRALE EN FIL DE FER.

Un trait de génie! c'est simple comme bonjour; il ne s'agissait que d'en avoir l'idée le premier.



20351

Ingénieuse transformation du parasol des familles en embarcation de plaisance. On se demande avec inquiétude où s'arrêtera l'esprit inventif des Anglais.



20352

Le champion à Londres du billard français, l'illustre, l'invincible Berger, reçoit des billards anglais l'hommage d'une sincère admiration; *procédé* dont il se montre vivement *touché*.



20353

Médailles commémoratives de l'exhibition, six pence, — soixante centimes, — c'est bien un peu cher pour un petit morceau de plomb, mais, bah! il faut bien payer le plaisir de faire l'œil aux marchandes!



20354

Originale exebecheune de MM. Evans et Stafford, fabricants de fromages..... et de cigares!! — O visitor!

De ce capharnaüm qui ne sent pas la rose . .
Approche, si tu peux, et choisis, si tu l'oses!

LA RENTRÉE.

(COMÉDIE ANNUELLE.)

SCÈNE PREMIÈRE.

Il est trois heures du matin; le jeune Dodolphe, collégien qui ne donne aucune espérance, se tourne et se retourne dans son lit : il a la fièvre.

DODOLPHE *monologuant*. — Dans trois heures papa viendra me réveiller pour me conduire au collége. Oh! c'est horrible! Dire que je n'ai plus que trois heures de liberté! Je vais être obligé de recommencer à travailler, quand pendant deux grands mois je suis resté sans rien faire!

A ce moment il ne s'agit pas de me désoler, mais de trouver un moyen afin de ne pas retourner au collége.

Hier soir, j'ai beaucoup mangé pour me donner une indigestion; mais, hélas! mon dîner a parfaitement passé.

Si mon père savait tout ce que j'ai dévoré, il me ferait voir à la foire de Saint-Cloud.

J'ai envie de le lui dire, l'idée lui viendrait peut-être de vouloir gagner de l'argent avec moi; et alors il ne me renfermerait plus dans un collége.

Je me berce en ce moment d'un vain espoir!

Le mieux est de me trouver pour demain une bonne maladie.

Si je disais à mes parents que j'ai la petite rougeole? Justement, depuis quelques jours des insectes me piquent.

Je viens d'avoir une bien bonne idée. Il y a définitivement un dieu pour les collégiens : — ce dieu-là n'a jamais dû être reçu bachelier.

LE PÈRE DE DODOLPHE *criant de sa chambre*. — Comme tu remues, Adolphe! tu es donc malade?

DODOLPHE *à part*. — Voici le moment. (*Haut.*) Oui, papa.

LE PÈRE *inquiet*. — Qu'as-tu donc?

— Je crois avoir la petite rougeole. Je ne me sens pas du tout à mon aise, oh! mais pas du tout.

Le père et la mère se lèvent à la hâte pour courir auprès de leur fils.

LA MÈRE. — Son corps est en effet couvert de rougeurs.

LE PÈRE. — C'est très-inquiétant.

DODOLPHE *à part*. — Quel bonheur! (*Haut.*) Je vais faire une longue maladie, n'est-ce pas?

LE PÈRE. — Non, espérons-le.

LA MÈRE. — Il faut vite aller chercher le médecin.

DODOLPHE. — Aïe!

LE PÈRE. — Qu'as-tu?

DODOLPHE. — Je souffre.

On envoie aussitôt la bonne chercher un disciple d'Esculape.

Le docteur arrive à moitié endormi. Il examine le malade.

LE PÈRE. — Eh bien, docteur, qu'en pensez-vous?

LE MÉDECIN. — Votre fils se porte parfaitement.

LA MÈRE. — Mais ces rougeurs?

LE MÉDECIN. — Jetez dans le lit de *l'insecticide Vicat*, et elles disparaîtront.

Le médecin retourne se coucher.

DODOLPHE. — Cet homme est à peine réveillé, il ne sait ce qu'il dit.

LE PÈRE. — Du moment qu'il prétend qu'il n'y a pas de danger, je suis rassuré.

DODOLPHE. — Il n'a pas voulu vous effrayer.

LA MÈRE. — C'est possible. Mais tu vas aller à ton collége.

DODOLPHE *à part*. — Je suis enfoncé.

LE PÈRE. — Habille-toi tout de suite.

DODOLPHE *à part*. — Maudit médecin! Moi qui croyais que ces gens-là ne se connaissaient à rien...

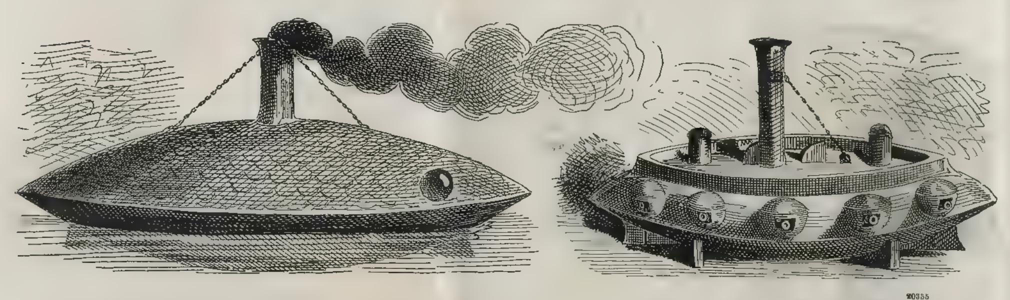
SCÈNE II.

DODOLPHE. — Papa, je voudrais te parler sérieusement.

— Je t'écoute, mon fils.

— Est-ce que tu tiens à me reconduire au collége?

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Quatrième promenade.



Ils ont eu beau faire, ces gardiens farouches, nous sommes, quand même, parvenu à prendre sous leur nez le dessin de cette énigme navale que nous livrons, tel quel, à la sagacité de nos lecteurs. Quant à nous, malgré son apparence inoffensive :

Ce bloc encuirassé ne nous dit rien qui vaille.

Avec celui-ci on sait mieux à quoi s'en tenir; aussi que de ruses! que de peines! que de circonvallations pour un lever de plan! et quel nez va faire l'inventeur lorsqu'il verra l'effigie de son mystérieux *Merrimac* devenir, grâce au *Journal amusant*, le secret de Polichinelle!



— Stioupides Frenchmen!!! si cette pays appartenir à la Ingleterre, nô boâr toutt le wine! tout!!



— Si mon franc petit bleu n'emporte pas le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

— Certainement. Je veux que tu sois bachelier ès lettres et ès sciences.

— Mais, papa, tu n'as jamais eu aucun diplôme.

— Raison de plus. Je veux que tu sois bachelier ès sciences pour toi, et bachelier ès lettres pour ton père.

— Je n'ai aucun goût pour les études. Papa, je voudrais plutôt aller dans l'Amérique défendre le Nord.

— Tu iras le défendre quand tu seras majeur.

— Mais la guerre sera terminée.

— Non, sois tranquille, elle durera encore.

SCÈNE III.

LA BONNE *accourant*. — Madame, madame...

LA MÈRE. — Qu'y a-t-il?

LA BONNE. — Vous m'aviez envoyée à la cave avec votre fils pour aller chercher du vin?

— Eh bien!

— Oh! c'est atroce!

— Parlez donc, vous me faites mourir. Serait-il arrivé un malheur à mon fils?

— Non, mais il est entré le premier dans la cave, puis il s'y est enfermé, et il ne veut pas en sortir, sans doute pour ne pas retourner au collége.

— Le polisson!

Le père et la mère descendent à la cave pour aller parlementer avec ce galopin. Cette affaire met toute la maison en rumeur.

LE PÈRE. — Veux-tu ouvrir, mauvais sujet?

DODOLPHE. — Non.

LA MÈRE. — Voyons, mon ami, sois raisonnable, je te donnerai cent sous.

DODOLPHE. — Peu m'importent les richesses auprès de la liberté!

LE PÈRE. — Mais en ce moment tu es comme un prisonnier.

DODOLPHE. — Je me trouve libre, du moment qu'il ne faut pas obéir à un pion et faire des thèmes latins.

LE PÈRE. — Veux-tu ouvrir, une fois, deux fois, trois fois?

DODOLPHE. — Non, non, non. (*Il s'assoit sur un tonneau, pour réfléchir à sa situation.*) Ma foi, je ne suis pas mal ici, je pourrai très-bien y rester quatre jours, j'ai justement apporté une assez bonne provision de vivres. Je ne mourrai pas de soif, car voici une grande quantité de bouteilles d'excellents vins. En restant ici, c'est quatre jours de gagnés sur le collége. Je pourrai même en gagner cinq en mangeant des rats. Ah! si des âmes charitables me jetaient tous les jours un bon rôti par le soupirail de la cave, je resterais ici jusqu'à ma majorité.

C'est étonnant! je n'entends plus remuer à la porte de la cave. On est sans doute parti. Ah! qu'est-ce que ceci?

A ce moment on scie le barreau du soupirail, et un pompier s'apprête à descendre.

Cette affaire met tout le quartier en émoi.

Les portières commencent à raconter les histoires les plus impossibles.

Celle-ci prétend qu'il y a un voleur dans la cave.

Celle-là que c'est un commencement d'incendie.

Et mille autres choses de la sorte.

Enfin le pompier descend à l'aide d'une corde.

DODOLPHE *à part*. — Je suis perdu. Dois-je opposer de la résistance? Oh! non, car pour ce cas de rébellion je perdrais peut-être ma qualité de Français. Ensuite je ne serais pas le plus fort. Il vaut mieux parlementer. (*Au pompier.*) Si vous voulez me laisser ici, je vous paye à boire?

LE POMPIER. — Que je ne dois écouter que mon devoir et que vous allez me suivre-z-immédiatement sur-le-champ-z-et sur l'heure nonobstant.

Il arrache à Dodolphe la clef de la cave, et il remet le prisonnier entre les mains de sa famille.

Dodolphe passe sous les Fourches Caudines, qui sont représentées par la botte de son père.

SCÈNE IV.

Dodolphe est dirigé par le cruel auteur de ses jours vers sa prison, c'est-à-dire le collége.

En passant sur le pont des Arts, Dodolphe quitte son père, enjambe le parapet, et se précipite dans la Seine, afin de gagner à la nage une terre plus hospitalière où l'on ne passe pas de *bachot*.

Le père est au désespoir. Un pêcheur plonge et ramène pour vingt-cinq francs le jeune cancre.

LE PÈRE. — Mais, polisson, tu as donc juré de me faire damner toute ma vie?

DODOLPHE. — Non, papa, mais je croyais que quelqu'un se noyait, et je voulais le sauver.

— Sois tranquille, maintenant tu ne m'échapperas plus. (*A un commissionnaire.*) Attachez-moi mon fils sur votre crochet.

LE COMMISSIONNAIRE. — Très-bien, bourgeois.

LE PÈRE. — J'aurais dû employer tout de suite ce moyen, qui m'aurait évité bien des ennuis.

DODOLPHE. — Papa, on se moquera de moi, quand on me verra arriver comme ça.

— Je m'en moque, tu l'as voulu.

LE COMMISSIONNAIRE. — Bourgeois, où faut-il porter ce *colis?*

LE PÈRE. — Au collége Louis-le-Grand.

ADRIEN HUART.

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Quatrième promenade.



20358

Le patriote Jean Raisin repoussant les propositions de l'Angleterre.

Nous envoyons à nos abonnés, avec le numéro de ce jour, les titres, tables et couvertures du deuxième et DERNIER VOLUME de la publication intitulée le MUSÉE FRANÇAIS.

LA NOUVELLE RUE LAFAYETTE.

Il y a actuellement trois Paris en présence : le Paris d'hier, le Paris d'aujourd'hui et le Paris de demain. Des gens pavés de bonnes intentions se demandent perpétuellement : Va-t-on continuer à bâtir des maisons ou à percer des rues, va-t-on s'arrêter, ne va-t-on pas par hasard reconstruire l'ancien Paris comme il était avant les derniers coups de pioche, et reconstituer le *statu quo ante bellum?* Il est temps, je crois, de désabuser ces gens si bien intentionnés. On a percé bien des rues, on a élevé bien des maisons, on a tracé bien des boulevards, mais on en percera, on en élèvera, on en tracera encore davantage.

Il faut en prendre son parti, et puisque la capitale est destinée à s'embellir de plus en plus, le mieux, il me semble, est de tâcher que l'utile s'unisse à l'agréable dans la plus grande proportion possible.

Paris démesurément agrandi se compose maintenant de vingt quartiers, dont chacun est une véritable ville; or il est nécessaire que toute ville ait une grande rue qui serve d'artère principale aux autres, et les alimente pour ainsi dire comme l'estomac nourrit les membres.

Le quartier Lafayette, qui est comme le rendez-vous général du mouvement parisien, et où la circulation produite par les arrivages au chemin de fer du Nord est devenue véritablement exceptionnelle, le quartier Lafayette, plus que tout autre, demandait à se débarrasser des mille et une voies transversales qui augmentent l'encombrement en arrêtant la circulation. Le public dépaysé est obligé de se jeter, pour arriver à son but, dans les rues du faubourg Poissonnière ou du faubourg Montmartre, et est obligé de faire lentement un chemin inutilement trop long, avant d'arriver là où il veut aller.

Le grand point pour rendre à ce quartier important la facilité de communications qui lui manque, c'était d'établir une artère principale qui simplifiât la route, tout en créant un nouveau et immense débouché.

MM. Ardoin, Ricardo et Cie réalisent cet utile, cet indispensable projet, sous le nom de *Société immobilière de la rue Lafayette*. Ils ont fondé une Société par actions pour la construction de la rue Lafayette prolongée.

Cette voie nouvelle sera consacrée au commerce et à des habitations bourgeoises ayant tout le confortable possible, sans afficher un luxe de construction dont on abuse peut-être un peu à Paris en ce moment, puisque après tout ce sont toujours les locataires qui finissent par en payer les frais.

Le tracé qui s'ouvre à travers les maisons situées dans le faubourg Poissonnière, en face de l'ancienne rue Lafayette, aboutit à l'Opéra en faisant sur le passage de la nouvelle rue sortir de terre des squares avec pièces d'eau, en arrondissant des places circulaires, en élevant des magasins.

Toutes les industries créées par l'énorme activité qu'a prise le bâtiment depuis quelques années vont nécessairement être mises en réquisition pour ces constructions hors ligne. Les arts décoratifs y apporteront leurs plus récents progrès, et toutes les inventions nouvelles y trouveront leur emploi.

La fondation de cette Société immobilière est donc une des affaires les plus considérables et les plus sûres que jamais actionnaire ait pu rêver. D'ailleurs ce qui prouve mieux que toutes les explications du monde l'excellence de ce projet, c'est qu'au lieu de s'adresser à deux ou trois capitalistes importants, MM. Ardoin, Ricardo et Cie ont fait un appel loyal à toutes les bourses, petites et grandes. Le prix de l'action a été fixé à cent francs, c'est-à-dire au chiffre le plus minime, afin que chacun pût apporter sa pierre lourde ou légère à l'édifice, et pût se dire un jour en parcourant la rue nouvelle : Je suis pour quelque chose dans tout ce mouvement-là.

Jusqu'ici faire bâtir était à la fois le rêve et l'effroi de tout rentier. La nouvelle Société de la rue Lafayette prolongée met le plus timide à même de faire de ce rêve une productive réalité. Pour cent francs vous serez propriétaire, non seul et unique, il est vrai, mais par indivis, ce qui est déjà quelque chose.

Ajoutons que ce capital de deux cent cinquante mille actions à cent francs, qui est peut-être couvert à l'heure où nous écrivons, sera versé dans des conditions très-douces, de façon que la plupart de ceux qui auront concouru à cette grande entreprise se trouveront avoir payé leurs maisons... sans s'en apercevoir.

Henri Rochefort.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La tranquillité semble vouloir revenir dans nos théâtres lyriques, si cruellement éprouvés depuis deux ans.

La crise du Théâtre-Lyrique est terminée. M. Rety a donné sa démission, et à l'heure où nous écrivons ces lignes, son successeur doit être nommé par le ministre.

Il était temps du reste! Jamais Apollon, le dieu de la musique, n'avait vu affluer dans ses temples tant de gens de loi. Le fils de Jupiter, habitué à causer avec les Muses au mont Parnasse, s'est trouvé depuis quelque temps entouré de la société beaucoup moins agréable des huissiers et des recors.

L'Apollon à la lyre que nous avons vu dans mille et un tableaux est devenu l'Apollon au papier timbré.

Ses temples ne sont plus à Delphes et à Délos, ils sont au palais de justice et dans les études de nos huissiers les plus aimés du public.

Enfin, le nouveau directeur du Théâtre-Lyrique rendra la paix et la tranquillité à son théâtre. Les huissiers se verront sans doute privés de leurs entrées : — tant pis pour eux, et tant mieux pour les artistes!

Il suffit qu'un homme d'énergie prenne en main les rênes de la nouvelle salle de la place du Châtelet pour sauver le théâtre. Nous avons bien vu le théâtre impérial de l'Opéra-Comique descendre aussi bas que possible, et s'élever en quelques mois à la hauteur de son ancienne réputation.

Le précédent directeur de l'Opéra-Comique avait dans ses cartons un chef-d'œuvre : *Lallah Roukh*.

Il a préféré jouer *Maître Claude*.

Maître Claude n'a pu sauver l'ancienne direction, et *Lallah Roukh* a recommencé la fortune de M. Perrin. Les vrais musiciens reviennent à l'Opéra-Comique ; les tripotages ténébreux sont passés à l'état de légende. Les ouvreuses se racontent la décadence de l'Opéra-Comique, comme les nourrices racontent le *Chat botté* à des enfants.

Le théâtre de la place Boïeldieu est redevenu un vrai théâtre. M. Perrin recrute des compositeurs dans tout Paris et des chanteurs dans tous les départements. Le cabinet du directeur, où l'élite de nos médiocrités venait fumer des cigares, voit revenir les vrais artistes, désireux de parler de leur art avec un homme de goût.

Mais l'Opéra-Comique ne se contente pas de chercher des opéras nouveaux, le directeur a trouvé que son répertoire si riche en chefs-d'œuvre n'était plus digne, sous le rapport de la mise en scène, du théâtre qu'il a l'honneur de diriger.

On ne pouvait sans rougir conduire un étranger à une représentation de *la Dame blanche*. Nous avons entendu plus d'un visiteur étranger nous demander avec étonnement : — Eh quoi, sommes-nous bien ici à l'Opéra-Comique? Ces décors usés et ces costumes frippés sont-ils bien dignes d'une de vos premières scènes? Mais je vous jure que dans notre province c'est beaucoup mieux! Décidément l'Opéra-Comique de Paris ne vaut pas l'Opéra de Berlin, de Dresde ou de Munich!

On n'avait qu'à baisser la tête devant ce juste raisonnement.

Mais tout cela va changer!

Déjà *la Dame blanche* nous a été rendue avec un éclat de mise en scène qui ne laisse rien à désirer. Les décors sont superbes, les costumes d'une fraîcheur agréable, et la nouvelle distribution du chef-d'œuvre de Boïeldieu ne laisse rien à désirer.

M. Achard, le nouveau ténor, a reçu un accueil enthousiaste : sa voix est pure et fraîche; son maintien en scène est élégant et distingué, et nous console des nombreuses *cascades* auxquelles M. Montaubry a l'habitude de se livrer. Mademoiselle Cico a partagé le succès de la soirée avec M. Achard. Ces deux jeunes voix faisaient plaisir à entendre, et ce n'était dans toute la salle qu'un murmure de satisfaction générale.

Quelques jours auparavant, le Théâtre-Italien avait inauguré la saison par *Norma*. On sait ce que c'est que la réouverture annuelle du Théâtre-Italien : une salle étincelante de toilettes et de diamants, tout Paris dans les loges et à l'orchestre, et le meilleur monde dans les couloirs.

Les théâtres font de grands efforts pour la saison d'hiver. A l'heure où paraîtra notre journal, l'excellent Geoffroy aura sans doute débuté avec éclat au théâtre du Palais-Royal, et le Vaudeville sera au lendemain des *Ivresses*.

Nous voici donc bien rassuré pour notre chronique de la semaine prochaine.

On se demande avec raison quels services Mario pourra rendre à l'Opéra, en échange des dix-huit mille francs que le caissier lui comptera à la fin de chaque mois!

L'administration compte-t-elle sur un succès de curiosité?

Il est curieux en effet de voir le premier théâtre du monde se contenter des restes du Théâtre-Italien, mais nous vivons à une époque où rien ne doit plus nous étonner : les anciennes gloires semblent faire bon marché de leur passé et de leur dignité. On ne débute plus à l'âge de Mario, pas plus qu'on ne joue les *Saltimbanques* quand on s'appelle Frédérick-Lemaître.

Lorsque la direction du Palais-Royal doute de ses pièces, elle les joue le dimanche devant un public peu blasé et facile à dérider.

Souvent il arrive que ces petites pièces, nées sous une mauvaise étoile, réussissent beaucoup.

C'est ce qui vient d'arriver à *la Comtesse de la rue Cadet*. M. Léon Supersac doit être content du succès que le public du dimanche a fait à son petit vaudeville, qui est un fort amusant lever de rideau, très-bien joué par MM. Luguet, Priston et Mercier. Cette petite pièce fort agréable a servi de début à une très-jeune actrice, mademoiselle Danjou, qui, dans un rôle effacé, s'est montrée très-gracieuse et remplie de la meilleure volonté!

Albert Wolff.

CAUSERIES.

Il m'est arrivé cette semaine un accident.

Grave!

J'ai lu un feuilleton de M. Ch. Baudelaire, au rez-de-chaussée de la *Presse*.

Mes jours ont été douze heures en danger, cependant le médecin répond de moi, et, sauf quelques souvenirs affreux qui s'obstinent à me poursuivre, la chose n'aura pas de suites...

Surtout, au prochain numéro!

Mais les gens qui lisent de cela à intervalles rapprochés! Les malheureux, comme ils doivent souffrir!

Je demande une loi protectrice pour les mauvais traitements envers les abonnés.

Si vous doutez de la sincérité de mon impression, je suis au surplus tout prêt à la justifier avec pièces à l'appui.

Non, rien qu'une, — pour ménager votre raison.

A la fin d'un de ses paragraphes soi-disant poétiques, M. Baudelaire (Ch.) s'écrie en parlant à la beauté :

— Quand je mordille tes cheveux, *il me semble que je mange des souvenirs!* (Sic.) Gloire à jamais à ce marivaudage forcené! Vivent les mangeurs de souvenirs!

Moi, je fais des vœux ardents pour que cet euphémisme se popularise.

J'entends d'ici M. Baudelaire (Ch.) dire au restaurant :

— Garçon! priez donc le chef de ne pas laisser tomber tous les soirs des souvenirs dans la soupe!...

* * *

On a discuté un peu, beaucoup, passionnément, sur les nouveaux modes d'éclairage dramatique.

Il y a les fanatiques, il y a les détracteurs.

Le fait est que cela donne de la lumière, mais une lumière d'une qualité profondément attristante.

La qualification juste de ces plafonds lumineux a, je crois, été trouvée par celui qui a dit :

— Ce système-là, c'est le dernier mot de la veilleuse!

P. S. — Nous devons proclamer que nous étions dans l'erreur. Après l'explosion qui a eu lieu l'autre soir à la Gaîté, les plafonds lumineux ont prouvé qu'ils n'avaient rien de commun avec les veilleuses. Celles-ci en effet éclairent sans brûler, ceux-là menacent de brûler en éclairant mal.

* * *

Deux domestiques dialoguent dans une antichambre.

Le premier renseigne le second, nouveau venu dans la maison.

— Ici, voyez-vous, le service n'est pas mauvais, seulement il faut se lever de bonne heure.

— Ah! ah!

— Oui, tous les matins, jour ou non, monsieur sort du lit à cinq heures et demie précises.

— Diable! il est donc réglé comme une pendule?

— Comme une pendule, c'est le mot, car il commence par sonner.

* * *

Voici maintenant le sérieux après les futilités; ce sérieux est un charmant et excellent livre de M. Charles Monselet.

M. Charles Monselet est un de nos artistes littéraires les plus délicats; sa plume est une des plus finement taillées que nous ayons.

M. Monselet, en outre, a du savoir, comme s'il n'avait pas assez de son esprit original et de son style humoristique.

Le nouvel ouvrage qu'il publie est intitulé les *Galanteries du dix-huitième siècle*, un siècle que l'auteur sait en érudit et explique en héritier direct de Voltaire.

Les *Galanteries du dix-huitième siècle* sont un régal que je n'ai pas besoin de recommander aux gourmets. Ils ont déjà commencé à le déguster.

Et voilà un grand succès assuré et mérité!

Cet oracle est plus sûr que ceux de M. Matthieu (de la Drôme), et je n'ai nullement à prédire ce qui est déjà.

Pierre Véron.

Quels que soient les progrès incontestables de la photographie, la gravure conservera toujours son immense supériorité. — Ces réflexions nous sont suggérées par l'apparition de deux suaves et gracieuses figures de jeunes filles qui viennent d'éclore sous le burin de Charles Geoffroy. — *Madeleine* et *Pepita* sont deux charmantes gravures, empreintes de poésie et de pureté, qui sont dignes d'être comparées aux chefs-d'œuvre de Tony Johannot et aux plus délicieuses pages des keepsakes anglais. — La publication de ces deux attrayantes personnifications de la chasteté et de l'intuition qui se révèle dans un cœur de jeune fille est pour l'éditeur Dusacq une bonne fortune dont les vrais amis des arts doivent le féliciter.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON. Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 355 — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 18 Octobre.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRE,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX : 3 mois. . . . 5 fr. 6 mois. . . . 10 » 12 mois. . . . 17 »

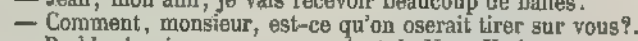
UN PEU DE COTON, S'IL VOUS PLAIT! A PROPOS, — par Stop.



20359

— Eh bien, eh bien, mesdemoiselles, qu'est-ce que c'est que ces jambes-là?...
— Ce n'est pas notre faute! le directeur ne veut plus nous en donner.... il dit que le coton est trop cher!





20360

— Jean, mon ami, je vais recevoir beaucoup de balles!
— Comment, monsieur, est-ce qu'on oserait tirer sur vous?...
— Parbleu! oui, mon correspondant de New-York.



20361

— Mon vieux, je t'annoncerai qu'il n'y a plus de coton pour le quart d'heure.]
— Pour le cardeur?... Eh bien... qu'il carde autre chose!



20362

— Maintenant que le coton est *chair*, c'est le cas de te procurer ce que tu n'as jamais eu.

UN PEU DE COTON, S'IL VOUS PLAIT! A PROPOS, — par Stop (suite).



20363

— Mais, si le coton vient à manquer, qu'est-ce que je mettrai sur ma tête?
— Sois tranquille, je t'achèterai des bonnets de coton de soie noire.



20364

— Mon cousin, expliquez-moi donc quel rapport il y a entre la guerre et le coton?
— Ma cousine, c'est bien simple : ceux qui faisaient du coton font la guerre, ce qui fait qu'il n'y a guère de coton.



20365

— Du coton pour mettre dans ton encrier! Mais, petit malheureux, tu veux donc ruiner ta famille!



20366

— Cotons! cotons! — Qui est-ce qui a parlé de coton?
— Nous cotons les effets au porteur.
— Hélas! il n'y aura bientôt plus de porteur d'effets en coton!



20367

UN MARI DANS DU COTON.
Eh bien, il paraît que la femme de ce monsieur-là a de l'argent à perdre!



20368

— Comment! une facture de quatre cents francs!
— Mon ami, c'est une petite robe du matin que je me suis achetée.... en soie.... le coton est si cher!

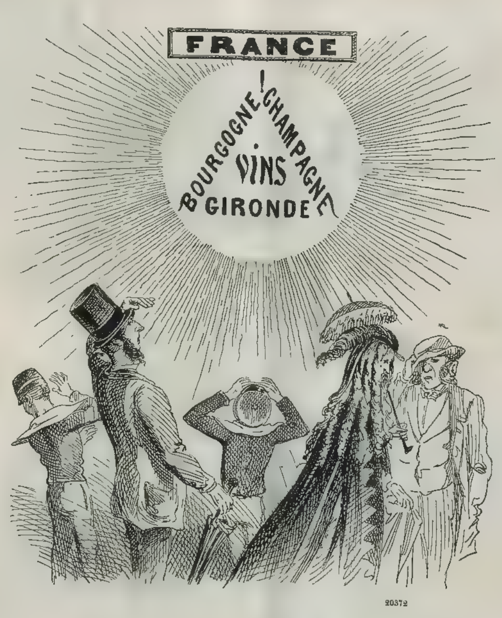
VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Cinquième promenade.



20369

LE BRASSEUR ANGLAIS.

Staoulh — Porter, Gingiber, noms barbares, spleen en bouteilles! Au fait, l'Angleterre ne peut pas tout avoir.



20372

O trinité sublime! ta suprématie est comme le soleil : aveugle qui ne la voit pas.



20370

L'Allemand né malin créa le vau..... aux pruneaux, un rata digne du vin de Champagne qu'il fabrique, et dont Suresnes ne voudrait pas pour rincer ses futailles.



20371

LE MARCHAND DE VINS D'ESPAGNE.

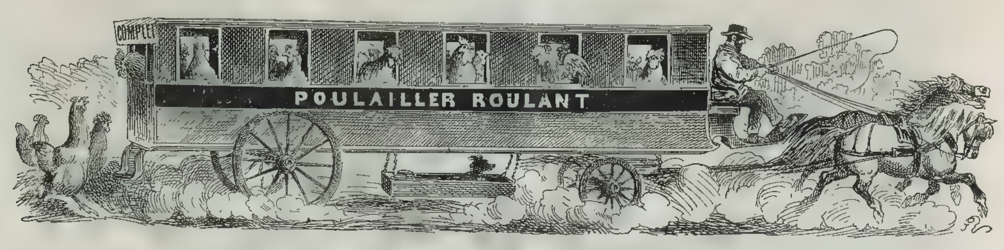
La vertu de ses produits est comme la femme de César; elle ne doit pas même être soupçonnée : Caraco démonio!



20373

LE MARCHAND DE VINS DE FRANCE.

Il songe en remerciant Dieu qu'ils n'en ont pas en Angleterre.



20374

LE POULAILLER ROULANT.

Larves, sauterelles, hannetons, grillons, chenilles, vers blancs, et vous aussi, mulots, lézards, couleuvres et crapauds, tremblez, races parasites et pillardes! Votre heure est venue : voici le *poulailler roulant* qui arrive comme la foudre, portant dans ses flancs le châtiment de vos déprédations! Le poulailler roulant fera le tour du monde.

LES CINQ PLACES AU THÉATRE.

(SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.)

I.

DANS LA MODESTE CHAMBRE D'UNE JEUNE GRISETTE.

Notre héroïne s'appelle Thérésa, elle est occupée à compter de la très-petite monnaie.

Céline, une de ses amies, arrive.

CÉLINE. — Comme tu as l'air heureuse.

THÉRÉSA. — Mais il y a bien de quoi, j'ai juste un franc cinquante d'économies pour mes menus-plaisirs. Je vais pouvoir aller au spectacle ce soir.

— Où ça?

— A l'Ambigu, mon théâtre favori.

— Je t'y accompagne, car moi aussi j'ai fait des économies.

— Oh! quel bonheur! Apprêtons-nous.

— Mais il est à peine une heure.

— Ça ne fait rien, je veux faire queue.

— Tu as raison. Mais quand dînerons-nous?

— En revenant.

(*Elles partent en chantant.*)

AU PARADIS.

THÉRÉSA. — Ah! je ne suis pas fâchée de m'asseoir, car je n'en puis plus.

CÉLINE. — Rester cinq heures sur ses jambes, c'est fatigant.

— Il fallait cela pour que nous soyons bien placées.

— Nous sommes juste en face du lustre.

— C'est vrai; mais au premier rang. Que je suis heureuse! je voudrais pouvoir venir tous les soirs au spectacle!

— Tu le pourrais.

— Avec les deux francs cinquante que je gagne par jour! est-ce que tu plaisantes?

— Si tu écoutais ce beau jeune homme blond qui demeure en face de chez toi.

— Un étudiant, je crois.

— Oui, à ce que l'on dit. Il paraît qu'il t'aime bien.

— C'est possible, mais je préfère rester honnête et aller moins souvent au spectacle.

— Tu as bien raison.

— Dieu qu'il fait chaud ici!

— On étouffe.

— Les personnes qui sont aux secondes galeries sont bien heureuses.

— Oui; elles voient beaucoup mieux que nous, et elles peuvent respirer.

— Quel malheur de ne pas être plus riche pour se permettre quelquefois les secondes galeries, ne serait-ce qu'une fois par mois!

II.

AUX DEUXIÈMES GALERIES, — SIX SEMAINES APRÈS.

UN JEUNE HOMME. — Mademoiselle Thérésa, pourquoi faisiez-vous des difficultés pour recevoir la place que je vous envoyais?

THÉRÉSA. — Parce que je trouve qu'il est mal à une demoiselle d'aller seule au théâtre avec un jeune homme.

(*Voir la suite page 6.*)

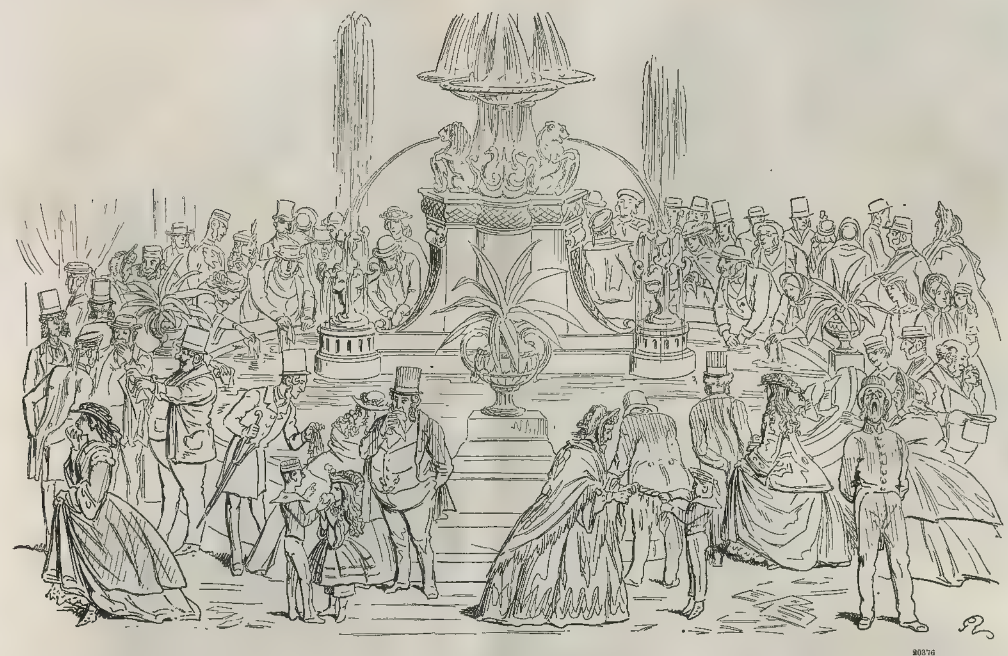
LES VINS DE FRAN



— PAR DONJEAN.



VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon. — Cinquième promenade.



LA FONTAINE DE MINTON.

Sous prétexte qu'un parfumeur verse chaque matin dans cette fontaine quelques seaux d'essences de sa façon, il n'est pas un cokney visitant l'exhibition qui ne se fasse un devoir d'y plonger — jusqu'au coude — son mouchoir plus ou moins immaculé, et ses mains plus ou moins nettes. Aussi, quand vient le soir, quelle lessive!!!

— Nous ne sommes pas seuls...

— Comment cela?

— Non; ne voyez-vous pas que la salle est pleine de monde?

— Oh! vous êtes un mauvais plaisant.

— Ensuite je ne suis pas un étranger pour vous. Depuis trois mois nous sommes voisins. Ma fenêtre donne en face de la vôtre. Ne m'avez-vous pas remarqué quelquefois?

— Parbleu! vous avez continuellement les yeux dirigés vers ma fenêtre. Quelque chose me dit que j'ai mal fait d'être venue avec vous.

— Si vous m'aviez refusé la faveur que je sollicitais de vous, je me serais brûlé la cervelle.

— Pas possible!

— Je l'aurais fait comme je vous le dis.

— Oh! pauvre jeune homme.

— Et tout le monde vous aurait accusée de ma mort.

— Alors j'ai fait une bonne action en venant avec vous.

— Certainement.

— Ensuite je n'aurais pu refuser, j'aime tant le spectacle! Il y a des femmes qui se laissent prendre par le homard; moi, c'est par le drame.

III.

Un vieux monsieur rencontre Thérésa dans la rue.

— Mademoiselle, depuis au moins trois semaines je suis tous vos pas.

— Vous avez donc beaucoup de temps à perdre?

— Non, mais je suis amoureux fou de vous.

— Pas de déclaration, je vous prie, car on nous regarde.

— Si vous ne repoussez pas mes avances, trouvez-vous le soir à sept heures passage des Panoramas. Il y a une pièce nouvelle à l'Ambigu, je vous y conduirai; l'auteur m'a donné une loge. A ce soir.

Le vieux monsieur s'éloigne.

THÉRÉSA *soucieuse*. — Une loge, et Jules qui ne me conduit jamais qu'aux secondes galeries. Ce cher Jules! je ne dois pas lui en vouloir, car il n'est pas riche. Il est même souvent sans le sou; et le petit appartement qu'il m'a loué n'est guère bien meublé. Le pauvre garçon! il fait ce qu'il peut. Il a un excellent cœur, il est vrai, mais ce n'est pas une raison pour me priver. Lorsque j'étais fleuriste, je gagnais peu, mais j'étais honnête, et un cousin, un brave garçon ébéniste, aurait fini par m'épouser. Mais maintenant il ne veut plus me voir : je conçois cela. Je suis brouillée avec toute ma famille. Quel ennui! Et tout cela, c'est à cause de l'amour que j'ai pour le théâtre. Je maudis ceux qui ont inventé les drames!

IV.

DANS UNE LOGE.

LE VIEUX MONSIEUR. — Eh bien, ma chère enfant, vous repentez-vous d'être venue avec moi?

THÉRÉSA. — Que dira Jules lorsqu'en rentrant il ne me verra pas?

— Il se consolera en en aimant une autre.

— Vous croyez?

— J'en suis certain.

— Comme l'on est bien dans cette loge.

— Vous trouvez?

— On voit tout ce qui se passe sur la scène. Pour pouvoir s'amuser au théâtre, il faut être bien placé; c'est la première condition!...

— Je vous annonce que je me propose de vous louer rue Bréda un joli appartement au troisième.

— Sera-t-il bien meublé?

— Tout en palissandre.

— Vous êtes un homme charmant.

V.

L'AVANT-SCÈNE.

Deux gandins de l'orchestre lorgnent dans la direction d'une avant-scène.

PREMIER GANDIN. — Tiens, quelle est donc cette femme?

DEUXIÈME GANDIN. — Thérésa, une nouvelle, que Gustave a lancée. Elle occupe un magnifique appartement au premier, rue de la Chaussée-d'Antin.

— Elle est fort jolie.

— Oui; veux-tu que je te présente à elle?

— Très-volontiers.

Ils vont dans sa loge.

THÉRÉSA. — Ah! vous voici, mon bon.

PREMIER GANDIN. — Vous arrivez un peu tard.

THÉRÉSA. — Quelle heure est-il?

PREMIER GANDIN. — Dix heures.

THÉRÉSA. — Une femme qui se respecte ne doit jamais arriver plus tôt. C'est bon pour les grisettes et les bourgeoises de voir lever le rideau. Mes excellents bons, vous me croirez si vous voulez, je n'ai jamais pu voir le commencement de ce drame.

DEUXIÈME GANDIN. — Parce qu'avec Gustave nous ne finissons de dîner qu'à dix heures.

GUSTAVE. — Tu bâilles; est-ce que tu te sens indisposée?

THÉRÉSA. — Oui.

GUSTAVE. — Qu'as-tu?

THÉRÉSA. — J'ai faim.

GUSTAVE. — Nous sortons de table.

THÉRÉSA. — Il est probable que ce que j'ai mangé m'a ouvert l'appétit. (*On frappe les trois coups.*)

PREMIER GANDIN. — On va commencer le quatrième acte.

THÉRÉSA. — Allons souper.

VISITE A L'EXHIBITION DE LONDRES, — par G. Randon (suite et fin).



20377

Grâce à la nouvelle et ingénieuse méthode du célèbre docteur Crakford, la thérapeutique de la pomme de terre vient de faire un pas immense, etc., etc. (Extrait du *Times*.)

— Faites donc comme moi, mon cher, venez vivre au buffet français; après l'exhibition nous serons bien à temps de retourner aux *dining-rooms*.
— Vous avez raison. Je me flatte d'être aussi bon Anglais que qui que ce soit; mais, entre nous, je vous avoue que le rosbif et le plumpudding commencent à me sortir par les yeux.

C'est principalement sous le rapport économique que se recommande ce procédé : en effet, que l'amateur le plus passionné, le consommateur le plus intrépide goûte seulement à ces huîtres-là, il est certain qu'à la première ce monsieur en aura assez et qu'il en sera même rassasié pour longtemps.

VI.

DANS UN COULOIR. — UN CERTAIN NOMBRE D'ANNÉES APRÈS.

UNE OUVREUSE *réveillée en sursaut par un coup de pistolet.* — Sont-ils assommants avec leur drame! on ne peut pas dormir un instant.

UN MARCHAND D'ENTR'ACTES. — Hé! mère Plumichon, vous semblez fatiguée, ce soir.

— Parbleu! croyez-vous que ce soit amusant de se coucher tous les jours à une heure et demie du matin? Les théâtres donnent maintenant des pièces qui n'en finissent plus. Le public est assez stupide pour écouter tout ça, afin d'en avoir pour son argent.

— Jadis, je suis sûr que vous ne vous plaigniez pas de la longueur des drames.

L'OUVREUSE *rayonnante.* — Oh! non; quand j'étais jeune, je me souviens que jadis, j'étais....

LE MARCHAND DE PROGRAMMES *à part.* — Elle va me raconter son passé, c'est le moment de filer. (*Criant.*) Le programme, qui veut le programme?

L'OUVREUSE. — En voilà un théâtre que je puis me vanter de connaître, depuis le poulailler jusqu'aux avant-scènes, où s'étalent en ce moment ces belles dames. (*Elle soupire.*) C'est bien ce théâtre-là qui m'a perdue!

Inutile de dire que cette ouvreuse est Thérésa.

MORALE.

Il n'y en a pas.

ADRIEN HUART.

LES BIJOUX-ÉCRITEAUX.

— Avez-vous pris garde?

— A quoi?

— A la nouvelle mode qui a envahi l'étalage de nos bijoutiers.

— Jamais; me prendriez-vous pour un flâneur?

— Tout beau, cher lecteur, ne vous fâchez pas! On prête volontiers ses qualités aux autres, et comme j'aime à flâner...

— Enfin, où voulez-vous en venir?

— M'y voici.

Vous savez que, depuis quelque temps déjà, l'art du joaillier s'ingéniait à fabriquer pour messieurs les gandins des épingles de cravate qui affectaient les formes les plus bizarres.

C'étaient :

Tantôt une tête de mort fumant sa pipe,
Une bouteille de champagne,
Un timbre-poste,
Une dent...
Un bec de gaz... Que sais-je?

Pourtant, à force de chercher, on ne trouvait plus. On avait littéralement épuisé toutes les fantaisies.

Quand un homme de génie parut, et, le premier en France, apporta dans le monde des bijoux un principe inédit.

Le bijou-écriteau était né.

Vous le verrez partout. Il rayonne dans toutes les vitrines sous la forme de broches pour le sexe faible, d'épingles pour le sexe fort.

Au bout de l'épingle ou de la broche se trouve un petit carré émaillé et orné de toutes sortes d'inscriptions analogues à celles qu'on rencontre à chaque pas dans les rues.

De véritables écriteaux, quoi!

Or, c'est pour applaudir de toutes mes forces à cette innovation, que j'ai pris la parole.

Le bijou-écriteau me paraît appelé aux plus hautes destinées, pour peu qu'on sache s'en servir; il peut inaugurer un vrai cours de science sociale.

Il ne suffit pas, en effet, de vouloir donner un bijou-écriteau, il faut savoir le placer avec à propos, et là commencera l'étude que je recommande aux amateurs.

Je vous assure que ce sera infiniment plus agréable que les charades, et qu'il ne faudra pas moins de pénétration pour deviner juste.

Afin de guider les pas encore chancelants des personnes qui entreront derrière nous dans la voie des bijoux-écriteaux, nous avons pris la peine de rédiger, en vue des prochaines étrennes, un petit guide de l'acheteur qui contient toute une série de précieuses notions.

Nous en offrons ici au public un léger spécimen.

Toute personne désireuse de faire cadeau d'un bijou-écriteau devra donner de préférence les inscriptions suivantes :

A une veuve jeune et jolie peu soucieuse de garder à jamais le culte du souvenir, la broche avec ces mots :

On demande un remplaçant.

A un monsieur entre deux âges connu pour protéger volontiers les danseuses de l'Opéra et les rats du jardin Mabille, l'épingle de cravate avec ces mots :

Passez à la caisse.

A la coquette qui s'obstine malgré les sages avertissements de son miroir à jouer dans la vie privée les rôles d'amoureuse surannée, la broche avec ces mots :

Incessamment la clôture

A une beauté de la rue Bréda, dont le cœur déménage, assure-t-on, à chaque trimestre au moins, une broche avec ces mots :

Appartement à louer.

A M. Z***, candidat perpétuel à la décoration, qui s'en va de ministère en ministère porter ses sollicitations sans cesse évincées, une épingle avec ces mots :

Le cordon, s'il vous plait?

A une femme dont le mari est connu pour une jalousie aussi forcenée que féconde en surveillance, une broche avec ces mots dédiés aux soupirants :

Il y a des piéges à loups.

A M. Y***, auteur dramatique qui passe pour puiser trop largement dans les idées de ses voisins et pour n'avoir jamais fait une scène de pièce qui ne puisse être revendiquée, une épingle avec ces mots :

Copies en tout genre.

Et cætera...

Par ces quelques exemples, le public est dès à présent à même d'apprécier l'idée qui nous a été suggérée par la mode des bijoux-écriteaux.

Un ancien formulait jadis un souhait.

A savoir, que toutes les maisons fussent de verre, afin que la vie privée n'eût pas de nuit, ce qui l'aurait obligée à une tenue décente.

Mais cet usage n'a pas pris.

Essayons donc de le remplacer avantageusement.

Pour cela le bijou-écriteau adopté d'après notre méthode, me semble la meilleure des inventions.

Il permettra de se défier des apparences en renseignant sur les réalités.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Une corneille qui abat des noix, comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Théodore Barrière et Lambert-Thiboust.

Je ne connais rien de plus profondément ennuyeux que

ces débris des générations passées qui s'écrient à chaque instant et à tout propos :

— C'est de notre temps qu'il fallait voir les acteurs! On ne joue plus la comédie... les artistes s'en vont... le théâtre se meurt... l'art est dans le marasme.

Le théâtre du Palais-Royal est surtout en butte à ces radotages surannés.

La jeune génération, qui n'a pas connu les anciennes troupes de nos théâtres, se laisse quelquefois aller jusqu'à croire que nous n'avons ni auteurs ni comédiens. On invoque même de temps à autre les spectres de 1830 pour humilier la génération présente, enfin on déterre les morts pour tuer les vivants.

Cependant si on voulait bien se donner la peine de réfléchir un peu, on finirait peut-être par se convaincre que toute époque a ses gens de talent, et que la nôtre, pour être moins bruyante, n'en est pas moins très-féconde en bonnes pièces et en excellents comédiens.

Il est vrai que le drame des grandes passions et des grands coups d'épée tend à disparaître; mais à sa place nous voyons se développer la belle et franche comédie qui pénètre partout, même dans le théâtre le plus excentrique de Paris, qui envahit tous les auteurs, même les comédiens les plus bouffons et les plus grotesques.

La plate bouffonnerie, qui a tant diverti nos pères, nous semble bien puérile aujourd'hui, quand nous la comparons à la fantaisie brillante de nos auteurs comiques; lorsqu'on nous rend une pièce gaie du temps jadis, on y introduit des éléments jeunes, sage prudence qui nous épargne le triste spectacle d'un esprit en décomposition qui fait un dernier effort pour faire sourire ses contemporains.

L'esprit de notre époque n'est plus l'esprit des calembours, du coq-à-l'âne et de l'à peu près... On vous demande de l'esprit comptant, l'esprit de la comédie.

Sous ce rapport et sous bien d'autres encore, *la Corneille qui abat des noix*, de MM. Théodore Barrière et Lambert-Thiboust, est le type de ce qu'il faut tenter aujourd'hui sur nos scènes comiques pour espérer le succès. Nous avons vu que le public parisien s'est plus d'une fois, depuis deux ou trois ans, opposé avec énergie aux trivialités qu'on a voulu lui faire avaler. Le public s'est dit :

— Ah çà! va-t-on nous donner éternellement les mêmes pièces, les mêmes situations, les mêmes couplets et les mêmes jambes? Mais on me prend donc pour un niais, incapable de s'apercevoir qu'on lui offre toujours la même chose?

Et le public s'est fâché : il a sifflé .., il a cassé les banquettes.

Mais offrez à ce même public la franche gaieté, l'esprit de bon aloi, l'humour jeune, et vous le verrez se précipiter aux bureaux, prendre sa place, et applaudir comme on applaudit chaque soir au Palais-Royal.

Je n'essayerai même pas de vous raconter cette pièce étourdissante, l'imbroglio le plus compliqué que je connaisse!

C'est Geoffroy tombant du fond de la province dans une maison calme et tranquille; il y apporte le trouble et le désespoir, en voulant sauver tous les personnages qui ne courent pas le moindre danger. Et les scènes de vrai comédie surgissent de dessous terre, un fou rire s'empare de la salle comble...; par moments les éclats de rire suspendent la pièce, et les acteurs ont de la peine à se faire entendre au milieu de cet ouragan de cris et de rires qui part de tous les coins de la salle!

Le seul reproche qu'on puisse adresser à cette comédie bouffonne, c'est de fatiguer le public en le faisant trop rire... C'est un feu d'artifice de mots, d'esprit, d'humour et de gaieté qui dure deux heures et demie, et par moments le spectateur, fasciné par ces gerbes de bonne humeur qui s'élancent dans les airs, est tenté de s'écrier :

— Assez! assez! vous m'éblouissez!

Quant aux interprètes de *la Corneille qui abat des noix*, chacun sait ce qu'on a le droit d'attendre d'eux.

La troupe du Palais-Royal est la première troupe comique de Paris... c'est peut-être la seule! On a pu en apprécier une nouvelle fois toute la valeur, en assistant l'autre soir aux débuts de Geoffroy, qui avait attiré tous les admirateurs de son talent... On l'attendait avec impatience pour l'applaudir... Il était le héros de la fête... On gardait toute sa sympathie pour le débutant... A tout autre théâtre, un comédien débutant dans ces conditions eût écrasé ses camarades. Mais les comiques du Palais-Royal ne sont pas hommes à s'effacer; l'originalité de leur talent les place au premier rang..., et le sympathique débutant a pu se convaincre qu'il se trouvait en la compagnie d'artistes qui savent comme lui faire ressortir tous les détails, tous les effets d'une comédie bouffonne.

Geoffroy a obtenu le formidable succès qu'il méritait, succès que ses camarades du Palais-Royal ont partagé avec lui... Il faut signaler en première ligne cet excellent Gil Perez, qui ne se contente déjà plus d'avoir hérité de la place de Ravel! Il apporte dans tous ses rôles sa nature profondément comique et ses efforts de comédien spirituel... Du train dont Gil Perez marche depuis quelques années, on ne sait pas où il pourra s'arrêter... Les anciens comiques du Palais-Royal, dont on parle tant, ont à coup sûr dû mériter leur réputation; mais j'aurais de la peine à comprendre qu'ils eussent été au-dessus de l'excentrique et spirituel Paul Barbaron de la nouvelle pièce... M. l'Héritier a inauguré dans *la Station Champbaudet* sa seconde manière; hier, dans *la Corneille qui abat des noix*, il a passé à sa troisième manière de succès, qui dépasse de beaucoup la deuxième. Lassouche et Priston ont complété cet ensemble, dans lequel mesdames Théric et Martine représentent la beauté et la grâce.

Le soir de la première représentation au Palais-Royal, l'Odéon a donné *le Mariage de Vadé*, par MM. Amédée Rolland et Jean Du Boys, deux jeunes auteurs de plus d'un succès. Cette comédie a brillamment réussi, et en attendant que nous allions la voir, nous en constatons avec plaisir le très-vif succès.

ALBERT WOLFF.

P. S. Le tirage du *Journal amusant* a des exigences qui ne nous permettent pas de parler aujourd'hui de la comédie en quatre actes « *les Ivresses* », au théâtre du Vaudeville.

Disons en quelques mots que la dernière pièce de MM. Barrière et Thiboust est forte en situations émouvantes et comiques, qu'elle est supérieurement jouée, et qu'elle a été pour mademoiselle Fargueil un vrai triomphe! A huitaine les détails.

A. W.

Un livre qui, par sa valeur et par la position élevée qu'occupe l'auteur dans le monde politique, a la plus haute et la plus sérieuse portée, est en vente chez l'éditeur H. Plon. Il a pour titre : *Études et portraits politiques contemporains*, par le vicomte A. DE LA GUÉRONNIÈRE.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 356. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 25 Octobre.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

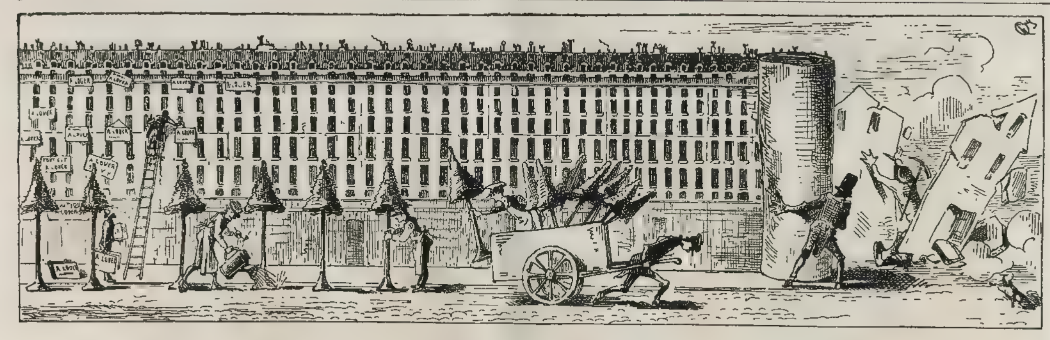
L'ANCIEN ET LE NOUVEAU PARIS, — croquis par HENRI OULEVAY.



20378

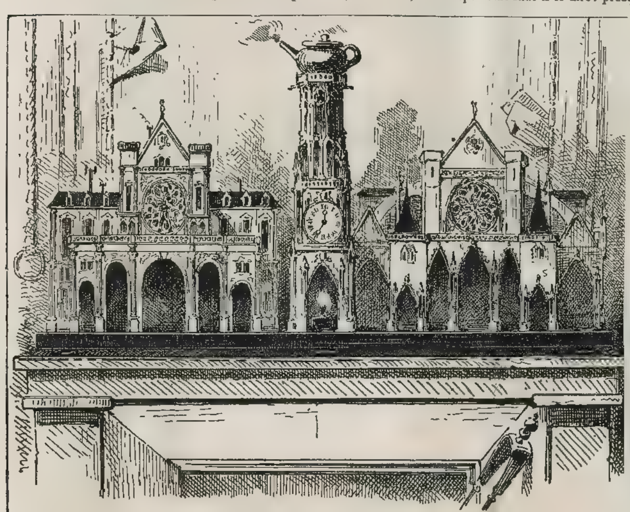
.....Abbaye de Cluny, ma mignonne, seriez-vous point folle?... Qu'est-ce ce jardinet?...—Ne vous gratte-on point, petite église Sainct-Germain d'Auxerre?... Hé, vois-je bien?... Quoi! il a poulsé un jeune frère à vostre costé! et cette tourelle? Ah! ah! ah! voici que je ris bellement! Voyez donc la jolie qui a un cadran en son ventre qui fait l'heure, et aussi de chascun costé pour le beaulx et le vilain temps; n'en a-t-elle encore un au darrière?... vire-t-elle point de là, de là?... est-elle en sulcre?... qui l'a plantée?... — Aussi vous, saincte Geneviève, que je vois là-bas prouche un pasté, que faictes-vous? Voici bien longs bastons contre vostre portail; ne craignez-vous un brin ces gens qui grimpent? . . . .

— Mais, qu'est-ce ceci!... compère Charmolue, venez çà! holà, maître Claude!... voyez cette poulsière! seraient-ce point les Bourguignons? Non, ce sont les Limousins... Et ces pignons, ces clochetons, ces tourelles, ces gargouilles, ces flesches tant aournées de découlpures.... bonne Vierge!! tout tombe.... Au guet! au guet!! voici qu'on démolit tout!



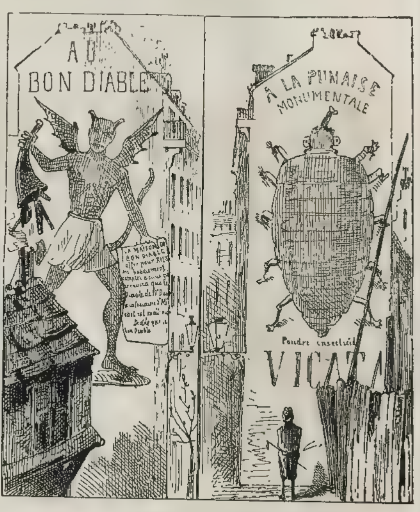
EN MOINS DE TEMPS QU'IL N'EN FAUT POUR L'ÉCRIRE. 20379

Percement et construction d'un nouveau boulevard ou de toute autre grande artère, comme dit mon voisin M. Prudhomme.
Cette architecture contemporaine n'est pas riche, c'est vrai, mais cependant faut-il le dire? presque tout est à louer dans ces constructions modernes.



UNE IDÉE DONNÉE POUR RIEN AUX FABRICANTS DE PENDULES EN ZINC.

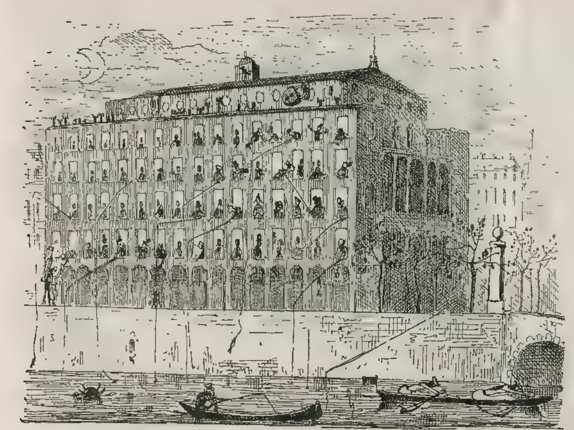
Modèle de dessus de cheminée joignant à l'élégance de la forme les intentions les plus délicates de l'allégorie. Une mairie et une église faisant pendants, et étroitement unies par une tour horloge marquant, outre les heures, le beau et le mauvais temps, le chaud et le froid, les changements de lune, etc., etc., toutes choses si utiles à savoir lorsque l'on est en ménage. — Ce serait un délicieux cadeau de noce.



20381

ENCORE UN PENDANT DONT LE BESOIN SE FAIT SENTIR.

La maison du *Bon diable* s'étant chargée d'une notable partie des embellissements de la capitale, nous ne saurions trop engager M. Vicat — ou M. Burnichon — à nous peinturlurer d'une manière sûre et dans des proportions suffisamment gigantesques un pendant bien senti à ce diable de *Bon diable*. — Il n'y a pas d'embellissements là où il n'y a pas de pendant, — cela est incontestable.



LE NOUVEAU THÉATRE DU CIRQUE. 20382

D'après les quelques renseignements que m'a fourni un marchand de coco attaché à l'établissement, le nombre des fenêtres devant être ouvertes sur le quai était de deux mille cinq cents dans le plan primitif. — Chaque spectateur ayant la sienne, eût pu ainsi, après avoir vu la salle, constaté l'absence du lustre et admiré la nouvelle lune qui le remplace, se soustraire aux enchantements de *Rothomago* en cultivant la pêche à la ligne. On a abandonné cette idée. Pourquoi?



20383

— Ah! on nous enlève le lustre! notre couronne à nous!!! Eh bien, mille tonnerres et trente-six mille charretées de bouts de cigares!!! restons unis quand même, et continuons comme par le passé à abrutir cette foule de pékins qui, au nom du progrès et n'écoutant que leurs oreilles, veulent essayer de lutter contre la coriacité de nos durillons! — Je vous propose de taper désormais pour la gloire sous le nouveau titre de *Chevaliers du clair de lune*. Ventre de petit poisson! messieurs! je crois que ça fera plaisir à Ponson du Terrail. — Allons boire un canon!



20384

Le lustre, définitivement balancé, se dirige vers Chail'ot accompagné de quelques-uns de ses chevaliers les plus fidèles.



20385

C'est vraiment plaisir à voir la facilité avec laquelle les architectes trimbalent maintenant, sans avoir l'air d'y toucher, le premier monument qui leur tombe sous la main. — Naguère, c'était la fontaine du Châtelet qui était enlevée comme une plume et introduite comme une simple chandelle des six dans son bougeoir à sphinx; aujourd'hui c'est la fontaine de Médicis qui se promène de long en large dans l'allée de platanes du Luxembourg.

Vous verrez qu'un de ces matins les théâtres de la place du Châtelet partiront sans tambour ni trompette pour Chaillot; ce n'est pas moi qui les en blâmerai, oh! non!

20386

J'ai un ami qui habite un petit logement bon marché rue du Four Saint-Germain, croiriez-vous que cet animal-là, qui voit pourtant passer tous les jours sept ou huit charretées de pierres de taille dans sa rue, a été tout étonné lorsque je lui ai appris qu'on embellissait de tous côtés et qu'on élargissait une foule de rues dans la capitale? Il est vrai de dire que dans la crainte d'être écrasé il sort très-peu de chez lui, mais ce n'est pas une raison pour ne rien savoir, que diable!

LA MALADIE DU TIMBRE-POSTE.

Je n'en aurais jamais cru mes concitoyens capables.

Je les avais pourtant déjà bien souvent vus à l'œuvre.

Et successivement j'avais enregistré :

— La polkomanie, — infirmité qui consistait à faire passer la danse de Saint-Guy dans les mœurs;

La potichomanie, — infamie sur verre;

La décalcomanie, — abomination sur porcelaine;

La rigolbochomanie, — ou culte de la jambe en l'air.

Puis encore et tour à tour j'avais vu le peuple français, peuple de braves, adorer les tibias de Léotard;

L'air du *Mirliton;*

Les romans de madame Beecher Stowe;

Les patelots bleus;

Le style de M. Baudelaire;

Les cols cassés;

Le gandinisme;

Eh bien, toutes ces inepties — j'en passe et des pires — ne m'avaient pu préparer suffisamment au spectacle dont je suis témoin.

L'épidémie s'appelle : *La maladie du timbre-poste.*

C'est un fléau, une désolation. Je ne donne pas à la France deux mois de cet exercice pour avoir perdu les restes de l'esprit qui fut proverbial.

Femmes, hommes, vieillards, tout le monde est sujet aux crises de cette maladie redoutable, qui exerce ses ravages dans le logement du bourgeois aussi bien que dans les salons de l'aristocratie.

Savez-vous en quoi consistent les symptômes?

A Charenton, les récréations de ce genre sont très-communes.

On se procure de petits carrés de papier de diverses couleurs et maculés par le timbre de la poste.

On colle ces petits carrés dans des albums, puis on passe toute la journée à contempler ou à faire contempler à ses connaissances l'album dans lequel on a collé ces rognures.

Mais je ne vous ai pas encore parlé des plus niais.

(*Voir la suite page* 5.)

UN PEU DE COTON, S'IL VOUS PLAIT! A PROPOS, — par Stop (fin).



20387

— Ménageons-le, ma chère, c'est un Américain!...
— Eh bien.... après?
— Eh bien, est-ce que nous pouvons nous passer de coton?



20388

— Pourquoi n'a-t-on pas fait de reprise à mes chaussettes?
— Mon cher ami, il faut attendre *celle* des affaires.



20389

— Mon Dieu! ma chère, comme vous avez maigri!
— Que voulez-vous! c'est la guerre d'Amérique!



20390

— Où donc que tu vas, Camuset?
— Je vas à la ville vendre mon bonnet pour acheter un veau.



20391

Les Normandes y regarderont à deux fois avant de jeter leur bonnet par-dessus les moulins.

LA TIMBROPOSTOMANIE, — par Carlo Gripp.



La petite bourse aux timbres-poste dans le jardin des Tuileries.

20392



20393

UN IMBÉCILE.

Je possède des timbres de toutes les parties du monde, — sauf du pays du Cocagne. Impossible d'en trouver.



20394

— C'est demain ta fête, chère amie, veux-tu une robe, un bracelet?...
— Non, je veux un album pour timbres-poste.



20395

— Et l'on se moque de moi parce que je collectionne des tabatières!

Pour se procurer des timbres-poste qui aient voyagé, il faut recourir à toutes sortes de moyens.

Les femmes ont des œillades pour tous les employés de leur connaissance, sous prétexte que dans les bureaux on reçoit beaucoup de lettres.

Elles intriguent pour un timbre comme elles intrigueraient pour décrocher une place ou gagner la croix à leur mari.

A-t-on dans des pays lointains un ami, une simple connaissance, vite on se souvient.

— Charles, fait la femme.

— Quoi?

— Tu te rappelles Chapotard?

— Qui ça, Chapotard?

— Un de tes camarades de la Banque.

— Ah! celui qu'on a envoyé en Australie parce qu'il avait commis certains actes d'une délicatesse dont....

— Il ne s'agit pas de cela.

— Comment!

— Non. Tu vas écrire à Chapotard.

— Moi! Pourquoi faire?

— Une lettre bien charmante.

— Jamais!

— Il le faut.

— Tu veux que je corresponde avec ce...

— Mon ami, il manque à ma collection un timbre-poste australien. Alors, tu conçois...

— Je conçois! ..

Que de parents qu'on aurait oubliés, que d'amis tombés dans la détresse et partis pour l'étranger, vont devoir aux timbres-poste un renouveau de popularité!...

C'est peut-être le seul côté utile de la question.

Elle a aussi un côté drôlatique.

Un époux qui collectionne le timbre-poste aperçut l'autre jour sur la table à ouvrage de madame une lettre ornée d'un carré viennois.

En d'autres circonstances, le Sganarelle aveugle et crédule n'aurait rien vu.

Mais la timbropostomanie le rendait clairvoyant.

Il s'élance, déchire l'enveloppe pour couper plus aisément son précieux timbre, et trouve dedans une déclaration prouvant, à n'en pas douter, qu'il est...

Oh! tant mieux!

Je voudrais que la même chose se renouvelât, pour dégoûter tous les maris qui comme celui-là...

Et toutes les femmes aussi!...

Je sais bien qu'il resterait encore les célibataires des deux sexes. Mais ce seraient déjà quelques millions de fanatiques corrigés de leur toquade. Les maris qui... et les femmes que... forment un si beau contingent!

LA TIMBROPOSTOMANIE, — par Carlo Gripp (suite).



20398

— Voilà bien les philistins! ils dédaignent mes tableaux, et ils se passionnent pour d'affreuses petites images.



20397

— Comprenez-vous cette rage pour les timbres étrangers?
— Etrange!



20398

— Avec quel plaisir je recevrais de l'Inde des lettres d'amour! Elles m'apporteraient de beaux timbres anglais.

Malheureusement, on aura beau faire, en France un ridicule ne se détruit que d'une seule façon.

Laquelle?

En cédant la place à un ridicule plus absurde encore.

Après la timbropostomanie, il sera difficile de renchérir; pourtant, ne jurons de rien.

Si, par exemple, mes concitoyens allaient se mettre à aimer le style de M. Champfleury!

Pierre Véron.

UNE NOUVELLE MERVEILLE.

Nous pouvons nous vanter de vivre dans un siècle bien prodigieux.

Imaginez-vous qu'un savant vient de fonder une fabrique de chanteurs et de chanteuses de toutes sortes.

Seulement nous devons nous empresser de vous dire que ces ténors sont en cire; ce qui est cent fois plus merveilleux encore.

Ce savant est parvenu, grâce à un appareil en caoutchouc, à faire chanter tous ses personnages.

Déjà il a fait coller dans tout Paris des affiches qui annoncent que tout le monde, moyennant la faible somme de cinquante centimes, est admis à voir les phénomènes de son invention qu'il a appelés *la voix humaine* (rien de l'Opéra).

Si cette découverte obtient du succès, elle bouleversera le Conservatoire.

Des acteurs en chair et en os remplacés par des personnages en cire, quelle superbe chose!

Pour cinq ou six cents francs on pourra acheter un Faure, un Léon Achard, voire même un Tamberlick!

Car l'inventeur peut donner à chaque mannequin la voix qu'il désire.

Celui-ci est un excellent baryton.

Celui-là un ténor fort distingué.

Cet autre une basse remarquable.

Oui, pour cinq petits billets de cent francs un directeur pourra faire emplette du chanteur dont il a besoin pour monter un grand opéra.

Avouons que cette découverte a été faite à temps; car, hélas! nous étions dans une bien grande pénurie de chanteurs.

Les directeurs de nos scènes lyriques commençaient à s'arracher les cheveux. Et ils avaient raison de se dénuder le crâne, car non-seulement ils ne trouvaient pas de chanteurs, mais quand par hasard il s'en présentait un, celui-là demandait des prix exorbitants.

Par exemple : cent trente mille francs par an, huit mois de congé, et trois représentations à son bénéfice.

En outre il ne voulait jouer qu'une fois par semaine, quand il n'était pas indisposé; et un ténor qui touche douze mille francs par mois a le bonheur de s'enrhumer souvent.

Enfoncés, messieurs les ténors! vos prétentions vont donc cesser!

Je ne conseille pas à l'inventeur de *la voix humaine* de se promener le soir dans la rue, les chanteurs pourraient lui faire un mauvais parti.

Mais, va-t-on me dire, ces personnages en cire ne pourront jamais jouer un opéra!

Pourquoi pas? On peut les attacher à une ficelle et leur faire faire tous les mouvements que l'on voudra.

Combien y a-t-il d'acteurs que l'on paye fort cher et qui jouent comme des marionnettes!

Et d'abord on ne va pas à l'Opéra pour voir jouer, mais pour entendre chanter.

Les compositeurs ne tiennent pas à avoir de bons comédiens, mais d'excellents chanteurs qui n'écorchent pas leur musique.

Ensuite comme il sera agréable d'être directeur de théâtre avec une troupe en cire!

On pourra se passer des cinq ou six régisseurs nécessaires dans une grande administration.

On fera de ses acteurs tout ce que l'on voudra, ils ne refuseront jamais un rôle et ils seront toujours de bonne humeur.

L'état de directeur de théâtre lyrique deviendra fort agréable; ces messieurs n'auront plus d'ennuis avec leur troupe, et ils feront fortune en un an ou deux, parce que les frais ne seront pas bien considérables.

Les autres théâtres, c'est-à-dire ceux qui jouent des comédies et des drames, vont envier le sort de leurs collègues qui achèteront leurs acteurs dans cette fabrique.

Eux aussi, ils pourront se procurer ces précieuses poupées.

Du moment qu'un mannequin a la voix humaine, il peut tout aussi bien jouer un drame qu'un opéra. Les gestes laisseront peut-être un peu à désirer, mais l'organe

LA TIMBROPOSTOMANIE, — par Carlo Gripp (fin).



20399

Voici l'album demandé, la joie des dames — et la tranquillité des époux.



20400

— Si j'écoutais ma femme, je convertirais mes titres de rente en timbres-poste.



20401

— Comme ma pendule marche, elle galope! j'entends déja son timbre.

— C'est alors un *timbre-poste*....



20402

— Tu fumes encore ta pipe?
— Je te laisse bien collectionner des timbres-poste!



20403

OPINION D'UN DESSINATEUR.

— Ma foi, cette toquade-là a son bon côté. — Les timbres-poste m'affranchissent.... du supplice de l'album.

y sera; et que demande-t-on à un acteur? c'est qu'il prononce bien les tirades.

Comme dans les rôles les intonations de voix doivent différer, chaque personnage en cire aura son emploi.

Il y aura les Bressant, les Lafontaine, les Berton, les Félix, les Mélingue, etc., etc., comme il y aura aussi les Augustine Brohan, les Fargueil, les Victoria, les Liah Félix, etc., etc.

Ensuite, ce qui sera un énorme avantage, les gandins ne se ruineront plus pour les actrices.

Le monde deviendra donc cent fois meilleur.

Aussi nous déclarons hautement que le savant qui a fait cette découverte a rendu un immense service à l'humanité; et il mérite qu'on lui élève sur les buttes Montmartre une statue, non pas en cire, mais en marbre.

A. Marsy.

LA CHRONIQUE EST EN DANGER.

Si l'on n'y prend garde, la bonne dame pourrait avant peu passer de vie à trépas; sans quelques courriéristes qui la soutiennent à force de magnétisme spirituel, on la verrait bientôt tomber en dissolution.

C'est qu'il n'y a rien au monde de plus difficile à faire qu'une bonne chronique; pour cela il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, il faut encore être bien informé; c'est là qu'est le joint.

Vous aurez beau avoir l'intellect aussi alcoolisé qu'un verre de fine champagne, et mousser dans la conversation autant que la plus forte bière, vous n'arriverez jamais à trousser galamment un *Courrier de Paris* si vos renseignements se bornent aux cancans d'une brasserie et vos relations mondaines aux soirées du duc Mabille et du prince Markowski.

Savez-vous à quel prix Mané de *l'Indépendance belge* arrive à vous fournir des feuilletons aussi substantiels? C'est parce qu'il a des correspondants dans les deux mondes et une administration à Paris qui ressemble comme deux employés à un ministère. Vous y voyez d'abord la *division du faubourg Saint-Germain*, puis celles de *la Chaussée-d'Antin* et de *la Bourse*. Au second étage de l'hôtel sont situés les bureaux qui s'occupent des théâtres, des fêtes, des bals, des concerts, etc. Dans les caves se récoltent les champignons du monde interlope que personne n'a su faire pousser comme Mané. Enfin les bruits sourds sortent du sous-sol, et les propos en l'air sont recueillis sur un balcon.

Ainsi faite, je comprends la chronique; elle justifie son titre, et je la lis; mais lorsque, sous prétexte de me renseigner sur la vie parisienne, vous me donnez une tartine péniblement beurrée de détails oiseux, de dissertations laborieuses sur le macadam ou sur la calvitie, je suis en droit de vous dénier le titre de chroniqueur et de vous redemander mes trois sous.

Le courriériste-philosophe est un des plus ennuyeux de la famille; il remplace les bons mots par des sermons sans couplets, et les nouvelles à la main par des études sur l'objectif et le subjonctif, regorgeant de la folle gaieté allemande.

Qu'on me ramène aux intrigues du marquis de C*** avec la ravissante duchesse de B***; j'aime mieux cela.

* * *

— Vous avez raison, me disait à ce propos un jeune zingaro de la petite presse; avant tout, il faut amuser le lecteur, et cependant ne parler que de choses réelles, que d'histoires arrivées. — Tenez, je viens d'être chargé de la chronique à la *Chope contemporaine*, et voici ma *première aux Parisiennes* :

« Chères lectrices, en inaugurant la série de lettres qu'un directeur intelligent m'a chargé d'écrire dans la *Chope contemporaine*, je ne vous fatiguerai pas d'éloges sur l'écrivain que je remplace, par cette raison que notre journal n'en étant qu'à son premier numéro, je crois inutile de vous parler de celui qui l'a précédé. Non, je préfère vous entretenir d'un sujet qui vous touche certainement autant que moi : — les cigares à cinq centimes.

» Vous avez dû remarquer, n'est-il pas vrai, à quel point la régie se néglige à l'endroit des *petits bordeaux?* Ils deviennent littéralement infumables, et vos lèvres roses doivent, j'en suis sûr, en repousser neuf sur dix au moins.

» Pourquoi? Dans quel but un monopole odieux vient-il ainsi empoisonner nos plus pures jouissances?

» Je le sais, chères lectrices; c'est tout simplement pour favoriser l'extension d'une compagnie déjà puissante, celle des *ramasseurs de bouts de cigare*. Plus nous en jetons, plus ils en ramassent, c'est logique; et l'on compte à ce sujet certaine histoire scandaleuse dont je vous offre la primeur . . . .

» Tout bien considéré, je ne vous l'offrirai pas; la manufacture des tabacs est hargneuse, et un procès en diffamation pourrait affecter péniblement le fonds social de la *Chope contemporaine*. »

* * *

Passons, si vous le voulez bien, belles dames, à une soi-disant amélioration qui n'a pas dû vous échapper en prenant un bog à votre estaminet.

Avez-vous remarqué la forme du verre qui a remplacé la chope? Il n'est ni moins large ni moins haut qu'elle; mais, grâce à son pied ou à sa patte, vous perdez en liquide ce que vous gagnez en verroterie. Ironie transpa-

rente à laquelle l'avidité des débitants d'eau chaude nous a habitués depuis longtemps.

***

Les bruits du monde sont entachés d'uniformité par ces temps de vacances. Mademoiselle Lili, fatiguée d'un veuvage de trois semaines, a quitté le deuil et fait sa rentrée au *Château des fleurs*. M. Edmond est chargé de l'intérim.

Madame Alcide, beauté sur le retour, a eu la chance de rencontrer un Américain du Sud, à qui il reste encore un peu de coton dans ses bottes, et elle est en train de dévernir les chaussures de l'imprudent Carolinien.

***

Nous croirions manquer à tous nos devoirs si nous n'annoncions pas à nos belles lectrices l'assaut de boxe et de savate que M. Croquenez va donner avec le concours des meilleurs professeurs. Ce spectacle intéressant ne laissera rien à désirer comme pudeur, et sans danger la mère y conduira sa fille; ces messieurs ne devant paraître dans l'arène qu'ornés d'un pantalon.

***

Modes nouvelles. — On ne culotte plus les pipes aujourd'hui, on se contente de les tuyauter.

L'anisette mêlée à l'absinthe est décidément mal portée.

***

Conseils. — Lorsque vous fumez la pipe en donnant le bras à une dame, ayez soin de badiner avec l'étui, afin que l'on voie bien que vous n'avez pas l'habitude de mettre votre brûle-parfums à même de votre poche.

En reconduisant votre danseuse à sa place... Pardon, où avais-je la tête? J'oubliais qu'on ne la reconduit plus.

Voilà, me dit mon jeune chroniqueur en finissant, comment je comprends un courrier de Paris. — De l'esprit, du goût, pas d'initiales, — elles sont impatientantes, — une philosophie pratique, une douce gaieté, des nouvelles vraies; et si les lecteurs n'arrivent pas en foule, c'est que les rassemblements sont défendus à Paris.

Louis Leroy.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le succès des *Ivresses*, contesté par une partie de la presse, se dessine réellement par les recettes progressives du théâtre... les chiffres ont leur éloquence. Le public se plaît à contempler ce spirituel et émouvant kaléidoscope de l'amour que les auteurs des *Filles de marbre* exhibent au théâtre du Vaudeville. Nous arrivons le dernier pour vous parler de cette comédie qui a déjà été analysée dans tous les feuilletons. Nous renoncerons donc à raconter en détail toutes les péripéties des *Ivresses;* les audacieux auteurs ont tenté de faire entrer dans leurs quatre actes l'éternelle *chanson de l'amour*, tentative hardie lorsqu'on pense que le destin, ce grand metteur en scène, n'a pu la détailler en cinquante siècles. Cette hardiesse des deux auteurs a fait naître une pièce originale par le fond et par la forme; car elle ne ressemble nullement à la tradition de la charpente théâtrale; l'action ne marche pas directement vers un but que le spectateur aime à deviner dès la première scène. Elle est à chaque instant arrêtée par des scènes détachées que les auteurs ont cru devoir semer par-ci par-là pour compléter le grand tableau de l'amour qu'ils ont entrepris de peindre. Mais ces scènes sont presque toutes admirablement trouvées et faites avec un sentiment d'analyse des passions humaines qui charme le public. Il y a là surtout au premier acte une scène d'amour entre deux jeunes gens qui ne ressemble en rien à toutes les scènes de ce genre qu'on a faites au théâtre. Le public, en écoutant cette scène fort bien jouée par deux débutants, mademoiselle Brémond et M. Paul Clèves, a trouvé là comme un souvenir de ses premières années et de ses premières amours. C'est idéal à force d'être vrai. C'est le plus beau couplet de la *chanson de l'amour*, le couplet de deux jeunes cœurs qui se réveillent.

Il faudrait citer toute la troupe du Vaudeville pour nommer les excellents comédiens qui interprètent avec tant de talent *les Ivresses*. Voici mademoiselle Fargueil, la première comédienne de Paris; Félix, pour qui les auteurs ont dépensé des trésors d'esprit; Febvre, un talent jeune et sympathique; Marie Brindeau et Francine Cellier, deux femmes jolies et spirituelles; Nertann et Munié, des comédiens intelligents et dévoués. J'ai gardé pour la fin l'excellent Delannoy, qui a retrouvé dans le rôle d'un égoïste ses beaux jours des *Faux bonshommes*.

. . . .

Dans notre dernier article, nous avons constaté le vrai succès du *Mariage de Vadé* à l'Odéon. MM. Amédée Rolland et Jean Du Boys ont été moins heureux au boulevard. *Cadet Roussel* appartient au genre ennuyeux. Sous ce rapport, c'est un chef-d'œuvre. Les jeunes auteurs ont essayé de réhabiliter dans l'opinion publique le pauvre *Cadet Roussel*, qui, disaient-ils, n'était pas aussi bête qu'on le croit. Avant la représentation, un prospectus a été distribué dans la salle. Dans ce prospectus, les auteurs exposaient leur idée et leurs intentions. Voilà donc un drame qui, pour se poser, doit se faire précéder de deux prologues et d'un prospectus! Cette longue exposition ne pouvait se racheter que par un drame émouvant, hardi, jeune, ainsi qu'on était en droit de l'attendre de MM. Amédée Rolland et Jean Du Boys. Eh bien, non, les sept actes se traînent péniblement dans un labyrinthe de phrases usées même sur les boulevards, d'une action insignifiante et de surprises connues. La pièce s'est éteinte au milieu d'un ennui général, auquel M. Charles Perrey a contribué de son mieux. Chose curieuse, ce comédien a commencé sa réputation sur nos scènes comiques dans des rôles fort gais qu'il jouait très-bien. En ce moment il essaye de détruire sa réputation dans le genre larmoyant. C'est regrettable.

Le Théâtre-Lyrique ouvre décidément le 28 octobre par *Ondine*. M. Carvallo remanie sa troupe, les uns arrivent, les autres partent. Madame Miolan revient naturellement à ce théâtre; elle chantera pendant les mois de novembre, décembre et janvier. Nous sommes bien en retard avec le Théâtre-Italien. Cette négligence ne se rachète pas par quelques lignes. Nous comptons, dans un de nos prochain numéros, consacrer un article spécial à ce théâtre.

Albert Wolff.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 357. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 1er Novembre.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Darr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO
LUS, MÉDITÉS, COMMENTÉS ET ILLUSTRÉS
par CHAM.

3e PARTIE.



20404

M. Victor Hugo verse des flots d'encre sur le champ de bataille de Waterloo, et manque compromettre l'existence des deux armées



20405

Thénardier étudie le champ de bataille de Waterloo au point de vue de l'horlogerie, afin de savoir si les montres étaient plus d'accord que les généraux.

Thénardier trouve un commandant de cuirassiers qui s'entête à rester comme breloque après sa montre.



— Je m'appelle Pontmercy!
— Et votre montre?
— Elle s'appelle Bréguet!
— Gardez mon souvenir!
— Je préfère votre montre!

20406

Après quoi M. Victor Hugo remet Wellington et Blucher dans ses poches pour parler d'autres choses.



Jean Valjean qui est resté tranquillement au bagne de Toulon pendant la bataille de Waterloo, afin de n'être pas un gêneur, délivre un capitaine de vaisseau accroché dans la voilure par ses éperons.

Jean Valjean se précipite à la mer pour se dérober à la reconnaissance de son obligé et à la bienveillante sollicitude de la chiourme.



20407

Jean Valjean profite de ce qu'il est au fond de la mer pour s'y procurer un habit à queue de morue avec lequel il opère son évasion.



20408

Mais M. Victor Hugo, qui est en gaieté, insiste pour que Jean Valjean endosse une redingote jaune.



20409

Le tailleur de M. Victor Hugo fait une forte maladie en voyant le mauvais goût de son client.



Quoique sobre, Cosette passe tout son temps sous la table.



20410
Devenue domestique des Thénardier, Cosette porte l'œil au beurre noir comme livrée de la maison.



20411
Chargée de soigner les chevaux des rouliers, Cosette remplace leur boisson par un dialogue vif et animé, ou une fable, à leur choix.



20412
Madame Thénardier, qui a bon cœur après tout, prie Cosette d'aller à la fontaine ; il est nuit noire, mais l'eau est si claire!



20413
Cosette plonge son seau dans la rivière, en ayant bien soin de ne pas se mouiller les pieds,



20414
et se met à regagner sans fatigue le domicile Thénardier.



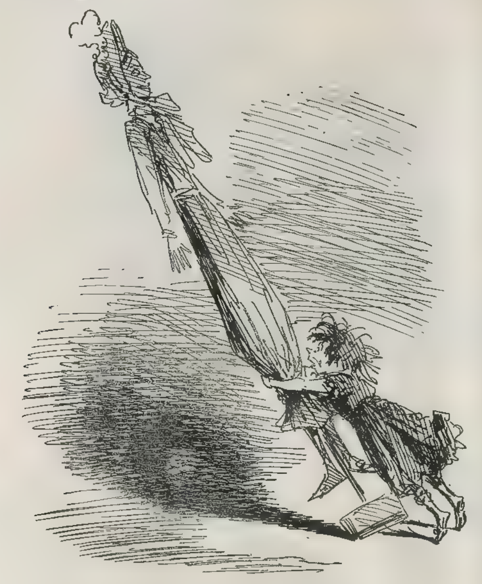
20415
Jean Valjean avait quitté Paris poursuivi par le roi Louis XVIII, qui, passant en voiture, l'avait reconnu, et s'était mis en tête de lui offrir la croix de nouveau.



204 6
Toujours pourchassé par le roi Louis XVIII, Jean Valjean arrive à Montfermeil, et s'empare du seau d'eau de Cosette pour se remettre de ses fatigues.



.01 7
Valjean accroche le seau à sa boutonnière, et s'empare de la main de Cosette qui le laisse faire, le prenant pour un polichinelle qu'elle avait vu dans une des boutiques de la foire.



20418
Cosette étant épuisée par la fatigue, Jean Valjean lui donne une énorme poupée qui lui enlève complètement le restant de ses forces.



20419
Valjean achète Cosette cotée quinze cents francs à la bourse de Montfermeil,



20420
Arrivé à Paris, Jean Valjean refuse de descendre aux Tuileries, et loue un appartement haut de plafond pour Cosette et sa poupée.



20421
Ayant caché ses billets de banque dans les coutures de ses habits, Jean Valjean est obligé de se mettre dans une tenue légèrement risquée chaque fois qu'il a besoin d'argent.



Faisant la charité à un pauvre, Valjean tombe sur Chavert, ce qui prouve qu'une bonne action est toujours récompensée.



20422
Jean Valjean court bien vite se cacher dans le quatrième volume.

MODES DU JOUR, — par Jules Pelcoq.



20423

— Un peu moins de longueur à ma redingote et ça y est, je suis mis comme une petite dame.



20424

COIFFURE RETOUR DES BAINS DE MER... — Du moins ça peut faire croire qu'on y a été.

LES NOBLES COMÉDIENS.

Voici l'hiver qui approche à grands pas.

Les salons s'ouvrent, les bals vont commencer, et avec eux la manie des comédies de société.

C'est ce qui contrarie vivement le jeune Théodule de Bouchencœur, l'auteur en renom du noble faubourg.

Depuis quelques hivers, le jeune Théodule a été choisi par le beau monde pour écrire de jolies comédies et de charmantes opérettes.

Des pièces qui doivent être jouées par des vicomtes, des baronnes et des comtesses, ne peuvent être écrites que par des marquis.

C'est pour cette raison que l'on prie le jeune marquis Théodule de Bouchencœur d'être le Marivaux et l'Alfred de Musset du faubourg Saint-Germain.

Un domestique doré sur tranche arrive chez l'auteur musqué et lui remet une lettre.

— Bon! le domestique de la vicomtesse de Boisflotté; je crois deviner ce dont il s'agit, dit le marquis.

Il prend connaissance de la lettre.

— Justement, la vicomtesse me prie de me rendre tantôt chez elle; plusieurs de ses amies s'y trouveront, et on me commandera une pièce. Lafleur, dites à votre maîtresse que je serai à la disposition de la vicomtesse vers trois heures.

Le marquis s'habille à la hâte; — il ne met que quatre heures à sa toilette.

***

Il arrive chez la vicomtesse. Il y a une nombreuse société.

LA VICOMTESSE. — Cher ami, il nous faut absolument une pièce pour le 15 décembre.

LE MARQUIS. — Vous ne me donnez guère de temps.

LA VICOMTESSE. — Vous êtes si spirituel et si ingénieux, qu'en quinze jours vous aurez fait ce que nous vous demandons.

TOUS. — Certainement.

LE MARQUIS. — Vous me flattez, mesdames et messieurs.

LA VICOMTESSE. — Acceptez-vous?

LE MARQUIS. — Oui. Mais quel genre de pièce désirez-vous?

LA VICOMTESSE. — Ce que vous voudrez. Pourvu que je puisse me déguiser en paysanne suisse.

LE MARQUIS. — Très-bien.

MADAME DE GRANDPRÉ. — Moi en marquise Louis XV.

MADEMOISELLE DE GRANDPRÉ. — Moi en Italienne.

LE MARQUIS. — Fort bien.

M. DE BOIVERT. — Moi en mignon.

M. DE ROSBEC. — Moi en mousquetaire.

LE MARQUIS. — C'est parfait.

MADAME DE GRASSAC. — Moi en Espagnole; ce costume m'ira très-bien, parce que je suis brune.

LE MARQUIS. — Oui.

TOUS. — Vous nous ferez les rôles que nous vous demandons?

LE MARQUIS. — Certainement. (*A part.*) Que le diable les emporte! (*Haut.*) A propos, est-ce une comédie?

LA VICOMTESSE. — Oui. Mais au milieu vous tâcherez de placer une romance pour que je puisse chanter quelque chose.

LE MARQUIS. — Bien, madame. Maintenant que j'ai reçu vos instructions, je vais travailler.

MADAME DE GRASSAC *le prenant à part.* — Mon cher ami, faites-moi un rôle où je puisse montrer mes diamants. Ça vexera toutes ces dames. Surtout ne répétez pas ce que je viens de vous dire.

LE MARQUIS. — Je serai discret comme le tombeau.

M. DE ROSBEC *bas au marquis.* — Mon ami, voulez-vous me rendre un grand service?

LE MARQUIS. — Je ne demande pas mieux.

M. DE ROSBEC. — Tâchez donc que dans mon rôle je sois amoureux de la vicomtesse, et faites en sorte que je l'embrasse souvent.

LE MARQUIS. — Ce rôle ne plaira peut-être pas au vicomte, qui est très-jaloux.

M. DE ROSBEC. — Vous lui direz que c'est absolument nécessaire pour l'intrigue.

LE MARQUIS. — Il demandera alors à jouer le rôle.

M. DE ROSBEC. — C'est impossible, il est trop vieux.

LE MARQUIS. — Je tâcherai de vous satisfaire.

M. DE ROSBEC. — Merci.

M. DE BOIVERT *bas au marquis.* — Mon cher, j'ai deux mots à vous dire.

LE MARQUIS. — De quoi s'agit-il?

M. DE BOIVERT. — Puisque vous faites la pièce, vous pouvez l'intriguer comme bon vous semble.

LE MARQUIS. — Naturellement.

M. DE BOIVERT. — Vous savez que j'ai en horreur le petit de Rosbec?

LE MARQUIS. — Oui.

M. DE BOIVERT. — Tâchez donc, dans la pièce, de me le faire souffleter.

LE MARQUIS — Morbleu! comme vous y allez, mon bon.

M. DE BOIVERT. — Vous me refusez?

LE MARQUIS. — J'ai peur que ce ne soit lui qui refuse le rôle.

M. DE BOIVERT. — Alors il passera pour un lâche, et c'est ce que je demande.

LE MARQUIS *à part en s'en allant.* — Par la bonne dague de mon aïeul, il faut que j'aie tout le talent que je possède pour sortir d'un pareil imbroglio!

***

Le marquis est en conférence avec un véritable auteur dramatique.

LE MARQUIS. — Ainsi, monsieur, vous me demandez deux mille francs pour me donner quelques conseils au sujet de ma pièce?

MODES DU JOUR, — par Jules Pelcoq (fin).



20425

— Vue de dos, c'est zune coiffure qui ressemble diantrement à la nôtre.... Ourson pour dames!.... Hommage à la garde!!



20426

Manches à la spahi. — Caraco zouave. — Bottines à la hussarde... — A quand les bottes de gendarme?

l'auteur. — Vous savez, c'est le prix convenu entre nous.

— Mais cette fois je vous apporte la pièce toute faite, et je ne vous demande que quelques conseils pour les entrées et les sorties, car je n'ai pas comme vous l'habitude scénique.

— C'est très-bien; mais je ne puis à moins.

— Enfin, j'accepte vos conditions.

— Dites-moi votre intrigue. En avez-vous une, d'abord?

— Certainement.

— Je vous écoute.

— Il faut que la vicomtesse soit habillée en Suissesse, madame de Grandpré en marquise Louis XV : la coquette veut se poudrer parce qu'elle commence à blanchir. M. de Rosbec veut se déguiser en mousquetaire et souffleter M. de Boivert, qu'il déteste. Madame de Grassac désire...

— Pardon de vous interrompre, mais est-ce là toute l'intrigue que vous avez trouvée?

— Oui. Seulement, il y a une chose qui me gêne beaucoup.

— Laquelle?

— Je ne sais quel moyen employer pour contenter ces dames et ces messieurs. L'un veut un costume Louis XIV, l'autre un costume Louis XV, c'est très-embarrassant. Depuis huit jours je me casse la tête, et je ne trouve pas le moyen d'en sortir.

— C'est pourtant bien simple.

— Vous trouvez?

— Vous n'avez qu'à faire passer la scène dans un bal masqué.

— Vous avez raison. Bravo!... ce conseil vaut à lui seul deux cents francs.

— Quant à l'intrigue, je me charge de la trouver.

— Cependant je voudrais bien travailler avec vous.

— Donnez-moi l'intrigue.

— Au fait, non. Fournissez-la-moi, je vous paye assez cher; ensuite vous êtes habitué aux entrées et aux sorties.

— Seulement vous me donnerez le nombre de personnages.

— Voici tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin.

— Merci.

— Ah! ensuite j'ai trouvé un mot fort drôle que je voudrais placer dans cette comédie. Je l'ai noté sur mon calepin.

— Dites-le-moi.

— Après quelques gros mots échangés entre le mari et la femme, cette dernière conduirait son mari devant une glace, et lui demanderait la différence qu'il y a entre cette glace et lui.

— C'est qu'elle est polie, et que vous ne l'êtes pas.

le marquis *stupéfait.* — Vous avez deviné mon mot; c'est prodigieux!

— Non; mais il existe depuis l'invention des glaces.

— Ah bah!... Eh bien! je puis vous affirmer que je ne le connaissais pas.

— C'est possible! mais il ne pourra entrer dans notre comédie.

— C'est fâcheux!...

— Venez me voir dans trois semaines, je vous donnerai *notre* pièce.

***

Quelques jours après, sur les boulevards :

m. de rosbec. — Eh bien, cher, votre pièce s'avance-t-elle?

le marquis. — Oui. Seulement, afin de vous satisfaire tous, j'ai beaucoup de peine.

— Votre esprit saura bien vaincre les difficultés.

***

le soir de la première représentation.

La pièce vient d'être jouée.

tous. — Bravo!... bravo!...

une comtesse. — Cette comédie est adorable.

le marquis. — Vous me flattez, madame.

un vicomte. — On n'a jamais rien vu d'aussi spirituel.

une marquise. — D'aussi bien écrit.

tous. — Bravo!... bravo!...

le marquis *avec fatuité.* — Je suis content que cette comédie ait réussi, non pour moi, mais pour vous tous; car si la noblesse se mettait à faire des pièces, le théâtre serait bien vite tiré du marasme dans lequel il est plongé.

Adrien Huart.

MENUS PROPOS.

M. Sax *junior,* qui veut absolument que les femmes apprennent à jouer du cornet à piston, du trombone et de l'ophicléide, vient d'ouvrir un cours spécialement destiné *ad hoc.*

Il y aura des distributions de prix : les premiers prix se composeront de *cachemires* et de *robes de soie.*

Voilà ce qui s'appelle connaître le cœur humain (côté des femmes).

Aussi M. Sax *junior* a-t-il déjà conquis les inscriptions de Finette la Créole, de Nini Belles-Dents, et de trois autres biches du bal Markowski.

***

— « En fait d'industrie, vous avez le diable au corps, vous autres Anglais! » dis-je à sir B..., — qui arpentait le foyer de l'Opéra dans une tenue parfaite, — casquette sur la tête et guêtres aux jambes; « vous aviez déjà un tunnel sous la Tamise, maintenant vous avez une ligne de chemin de fer souterrain. Si cela continue, vous finirez par bâtir une ville sous Londres. »

— *Aou yes!* dit sir B... avec une expression toute particulière et comme frappé d'une étincelle électrique.

Et il partit avec la vélocité d'une flèche.

J'ai appris depuis qu'il est allé communiquer *mon idée* à des capitalistes de Londres, et qu'il a déjà recueilli pas mal de livres sterling pour un *projet de ville sous la Tamise.*

DESSIN DE BERTALL, TIRÉ DE *L'ALMANACH LUNATIQUE* POUR 1863.

(Pagnerre, éditeur, rue de Seine, 18.)



TABACOMANIE.

⁂

Un de ces énormes récipients d'harmonie, appelés orgues de Modène, et qui ont porté le coup de mort à nos orgues de Barbarie, stationnait place de la Madeleine au milieu d'un petit attroupement d'auditeurs.

— Quel est ce morceau qu'il joue? demanda un vieux bonhomme au dilettante le plus attentif du groupe.

— C'est l'ouverture de *Guillaume Tell*.

— Plaît-il?

— *Guillaume Tell*, de Rossini.

— Connais pas.

— Crétin! grommela l'autre entre ses dents.

Or, le vieux bonhomme, c'était Rossini.

Il n'en fait jamais d'autres. La moindre opérette ferait mieux notre affaire, mais il préfère grossir nos *ana* et se surnomme lui-même le *singe* de Pésare.

Et cela dure depuis trente ans! La maladie est devenue chronique.

⁂

Deux hommes d'une mise assez soignée étaient attablés lundi dernier au café de la porte Montmartre. L'un racontait à l'autre une pièce de théâtre qu'il avait vue la veille.

Placé à une table voisine, je prêtai l'oreille, car l'histoire du narrateur ne m'était pas inconnue.

« La scène la plus drôle, dit-il, est celle où la femme rappelle mon homme, et lui fait des avances. D'abord il se méfie; mais la mâtine l'entortille, et il prend feu..... Note que le mari est caché sous la table et entend tout; mais il ne se dépêche pas de se montrer, tant il est épaté; il faut que la femme tousse à plusieurs reprises pour l'avertir qu'il n'est que temps..... Le cagot de son côté croit que la femme est enrhumée, et lui offre du jus de réglisse..... c'est assez cocasse..... Du reste, la pièce n'est pas mal faite; c'est dommage que ce soit en vers..... »

— Ce doit être une ancienne pièce, dit l'autre.

— Faut croire. (*Historique.*)

⁂

Un petit groupe de dilettanti parisiens était réuni dans le salon de M. Arch...., à Pierrefonds.

Madame M.... venait de chanter quelques mélodies en s'accompagnant elle-même sur le piano.

Parmi les assistants, le négociant X.... se faisait remarquer par son enthousiasme démonstratif; il suivait la chanteuse en battant la mesure, pour se donner des airs d'un musicien consommé.

— Connaissez-vous le *Lac* de Niedermayer? demanda madame M.... en se tournant vers ce chaleureux amateur.

— Non, madame, je ne suis arrivé que ce matin, et n'ai encore rien vu.... Où est-il situé?

⁂

Nos astronomes français, avec cet empressement qui les caractérise, viennent de nous annoncer deux éclipses de soleil : l'une pour le 21 novembre, l'autre pour le 21 décembre. Mais elles ne seront visibles que dans la mer des Indes.

Allons, messieurs les amateurs! En voiture les voyageurs pour Sumatra!

Les malheureux n'auront jamais le temps d'arriver.

J. Lovy.

CHRONIQUE THÉATRALE.

La première nouveauté qu'on doit voir cet hiver au Théâtre-Italien sera le *Cosi fan tutte*, de Mozart, qui n'a pas été joué à Paris depuis 1814.

Voici la distribution définitive des rôles :

Madame Frezzolini, madame Alboni, mademoiselle Battu, Naudin, Bartolini.

⁂

Le plan des nouveaux théâtres qui doivent être prochainement construits en face du palais de justice est soumis en ce moment à la commission des bâtiments.

Le Théâtre de la Cité sera consacré au drame.

Le Théâtre-Parisien à la comédie et au vaudeville.

⁂

Mademoiselle Barbara Marchisio, la cantatrice qui était il y a un an à Paris, épouse, dit-on, le général Cialdini; elle quitterait la scène cet hiver.

⁂

Listz est attendu à Paris. Il a l'intention de donner deux concerts, dans le courant de décembre, dans la salle Ventadour.

La diplomatie vénitienne et les princes de l'Europe au XVIe siècle, par M. Armand Baschet, est un ouvrage d'une haute portée historique et littéraire. Tous les curieux voudront posséder ce livre, rempli des documents les plus piquants sur la personne des princes et des ministres pendant le siècle de Catherine de Médicis et de Philippe II. — Un très-beau volume in-8° avec *fac-simile* d'autographes : 8 francs *franco*. — H. Plon, éditeur.

Notre collaborateur Pierre Véron vient de publier à la librairie Dentu un nouveau volume intitulé les *Souffre-plaisir*. L'originalité du titre et du sujet assure à cet ouvrage un succès égal à celui de ses devanciers. Nous rendrons prochainement compte du livre dont nous annonçons l'apparition.

En vente chez tous les libraires. — Prix de chaque almanach : CINQUANTE CENTIMES.





PRIME SPLENDIDE OFFERTE AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Tout abonné au *Journal amusant* peut se procurer au bureau du Journal deux charmants tableaux de M. ÉDOUARD BEAUMONT, reproduits avec une très-grande fidélité en chromolithographie par M. COLLETTE : **L'Intérieur d'un harem** et **le Marchand d'esclaves.** — Ces superbes *fac-simile*, qui reproduisent les reliefs de la peinture, se vendent dans le commerce **soixante francs.** — Ils sont livrés à nos abonnés moyennant **vingt francs.** — Ces deux tableaux sont expédiés en province soigneusement enroulés et *francs de port* à tout abonné qui adressera au caissier du *Journal amusant* un mandat de **vingt-deux francs.**

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE. — Les *Modes parisiennes* sont connües depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr.; — pour 6 mois, 14 fr.; — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt costumes de la Bretagne. Ces costumes sont coloriés, et ils représentent une valeur de plus de 20 fr.

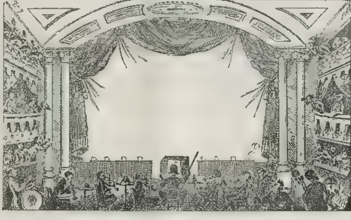
On souscrit au bureau, en adressant un bon de poste, un bon à vue à l'ordre de M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LA TOILETTE DE PARIS paraît le PREMIER et le QUINZE de chaque mois, et elle ne coûte que 5 fr. par an pour Paris et les départements. Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises. — On ne souscrit pas pour moins d'une année.

Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, chez MM. Martinon, — Schultz, — Dutertre, — Calvet, — Havard, et chez tous les autres marchands de publications pittoresques.

Adresser un bon de poste de 5 francs ou des timbres-poste à M. E. Philipon, 20, rue Bergère.



CARTES DE VISITES AMUSANTES servant aussi, dans les repas de famille et d'amis, à marquer à table la place des convives.

Ces cartes, qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM. Maurisset et Grévin; elles sont coloriées à l'anglaise, c'est-à-dire imprimées en deux teintes. Dans une partie du dessin, l'artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite, — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table. — Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité; c'est un amusement pour les convives. — Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

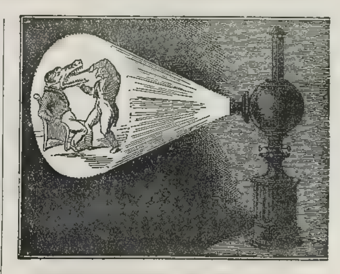
Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

LE TABAC ET LES FUMEURS,

ALBUM COMIQUE PAR M. MARCELIN.

Prix : 6 fr. au bureau, et 7 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LE LAMPASCOPE

LANTERNE MAGIQUE IMPROVISÉE.

Le *Lampascope* est un appareil qui se pose sur une lampe exactement comme un globe en cristal, forme à l'instant même une lanterne magique d'une plus grande puissance que les lanternes magiques ordinaires, et n'exige aucun de ces préparatifs qui exposent à se tacher ou à se brûler.

Le *Lampascope* posé sur la lampe devient donc instantanément une lanterne magique. — A-t-on assez de la lanterne magique, on enlève le *Lampascope* et l'on remet le globe ou l'abat-jour.

LE LAMPASCOPE, AVEC 12 VERRES, SE VEND 20 FRANCS A PARIS.

Espérant être agréables à nos abonnés, nous avons promis d'annoncer le *Lampascope*, a la condition qu'une remise exceptionnelle serait faite aux souscripteurs du *Journal amusant*.

L'inventeur s'est engagé à adresser un *Lampascope* avec douze verres à toute personne abonnée au *Journal amusant* qui enverra un bon de poste de 15 francs; — l'appareil et les verres seront envoyés, bien emballes, dans une caisse en bois; — l'expédition sera faite port affranchi.

Adresser un bon de poste de 15 fr. à M. E. PHILIPON, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 358. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 8 Novembre.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

JOURNAL ILLUSTRÉ,
Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

VOYAGE D'EXPLORATION DANS LES BALS PUBLICS DE PARIS, — par A. Grévin.

LA CLOSERIE.



FAÇON PLEINE DE CHIC DE PRÉSENTER SES RESPECTS A UNE DAME.
— La v'là! la v'là! celle qui doit faire le malheur de ma vie!!!

VOYAGE D'EXPLORATION DANS LES BALS PUBLICS DE PARIS, — par A. GRÉVIN (suite).



20428

—Mon p'tit homme m'a dit : « Ma Niniche, puisque tu t'ennuies, va t'amuser un p'tit brin, honnêtement, à Bullier. Moi, je me couche. »



20429

— C'est ce qui fait que je suis venue m'amuser un tout p'tit brin, honnêtement, à Bullier.

Et allez donc,
Et allez donc,
Allez donc, Turlurette, etc.



Venues en voisines. 20430



— Garçon! ma pipe et mon bog!... 20431

VOYAGE D'EXPLORATION DANS LES BALS PUBLICS DE PARIS, — par A. GRÉVIN (suite).

MOYEN INGÉNIEUX POUR ENTAMER UNE CONVERSATION.

— Prenez donc garde..... serin !.....
(Le monsieur étant reconnu, la conversation est nouée.)

20434



20433

Quelques pipeuses.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS LES BALS PUBLICS DE PARIS, — par A. GRÉVIN (suite).



— Un p'tit peu de place pour le quadrille, s'il vous plaît, messieurs. — Ohé! les lanciers, ohé!...

VIVE L'HIVER, A BAS L'HIVER!

L'HIVER *accourant.* — Mettez vos paletots, bourrez de bûches les cheminées; me voilà, me voilà!

LES UNS. — Hiver, charmant hiver, sois le bienvenu; depuis longtemps nous t'attendions avec impatience. Vive l'hiver!

LES AUTRES. — Hiver, maudit hiver, qu'avais-tu besoin de venir? nous nous passions bien de toi; tu vas encore nous faire souffrir. Car M. Mathieu (de la Drôme), cet astronome officiel, nous a annoncé de grands froids. A bas l'hiver!

L'HIVER. — Ah çà, mes petits amis, il s'agirait de s'entendre. Dois-je venir, ou dois-je m'en aller?

CEUX-CI. — Reste.

CEUX-LA. — Va-t'en.

L'HIVER. — Je vais passer une revue; si j'ai plus d'ennemis que d'amis, je retournerai d'où je viens, et vous n'entendrez plus parler de moi.

Au rideau!

***

LA DAME DU MONDE. — Je ne suis pas fâchée de voir venir l'hiver. Pendant tout l'été j'ai voyagé, et j'ai besoin de me retrouver au milieu du monde.

Les bals vont recommencer, je vais pouvoir exhiber toutes les belles toilettes que je me suis achetées, et la magnifique rivière en diamant que m'a donnée mon mari pour ma fête.

La semaine prochaine, madame de Lucenay inaugure la saison par une grande soirée. J'y rencontrerai M. de Grandchamp, que mon mari ne veut pas recevoir parce qu'il est jaloux de lui. Il a raison, car ce jeune homme est charmant, et il me tarde de le voir.

Puis MM. de Lusay, de Gransac, de Boijoli, me feront la cour, et, comme de coutume, toutes ces dames mourront de jalousie.

Je m'amuserai bien cet hiver. Vive l'hiver!

LA PORTIÈRE. — Je jure bien sur la tête de mon chat que si je tenais entre mes mains celui qui a inventé l'hiver, je l'étranglerais avec un véritable plaisir.

Tous ces imbéciles de locataires se croient obligés d'aller au bal, et ils rentrent à des heures indues.

Dans une nuit, je suis réveillée peut-être dix fois.

Portez-vous donc bien avec de semblables insomnies qui durent six mois!

Je ne veux pas les empêcher de s'amuser, parbleu! Moi aussi, dans mon jeune temps, j'allais au bal de l'Opéra, mais je ne rentrais pas coucher chez moi, afin de ne pas réveiller en sursaut mon malheureux concierge.

J'avais du cœur, moi.

Ensuite c'était peut-être une espèce de pressentiment qui me disait qu'un jour je serais portière.

Mais vous aussi, mes belles biches, quand vous serez vieilles, vous serez obligées de tirer le cordon.

***

LE MARCHAND DE MARRONS. — Qui veut des marrons tout brûlants pour se réchauffer l'estomac?

LE SERGENT DE VILLE. — Vous êtes content, vous!

— Mais oui; j'aime assez cette saison; et vous?

— Je voudrais la voir au diable.

— Oh! quel blasphème!...

— Ce n'est guère amusant de se promener dans les rues de Paris par dix degrés au-dessous de zéro.

— Vous pouvez courir.

— Merci!... pour faire croire qu'il est arrivé un accident, et mettre tout le quartier en rumeur. Le jour, ça passe encore, je puis me chauffer les mains à vos fourneaux; mais la nuit, hélas! vous n'êtes pas là pour me dégourdir les doigts. A bas l'hiver!

— Si vous étiez marchand de marrons, vous ne diriez pas cela.

***

LE BOHÊME. — Atchi!... bon, voilà que je m'enrhume! cela tient sans doute à ce que je suis en habit, et que le thermomètre ne marque aucun degré au-dessus de zéro. Diable de froid! il me semble qu'il arrive bien vite, cette année. Je suis étonné que cette redingote ne me tienne pas chaud, car elle est bien grasse, et d'ordinaire la graisse arrête le froid.

LE VALET DE PIED *enfoui dans un paletot fourré.* — Hé! l'ami, vous avez l'air de greloter.

— Quel est cet ours qui me parle?

— Je ne suis pas un ours, mais un domestique de grande maison. Vous tremblez, ce me semble?

— J'ai froid.

— Vous n'aimez pas l'hiver?

— Non, certes, et je le maudis.

— Cette saison est pourtant bien agréable. On peut avoir chaud quand bon vous semble.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS LES BALS PUBLICS DE PARIS, — par A. Grévin (suite).



LE QUADRILLE DES LANCIÈRES.
Ainsi nommé de ce que le cavalier tire la jambe et la dame la lance.

— Quelle plaisanterie!... Je voudrais me réchauffer, et je ne le puis.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil pour avoir chaud?

— Certainement.

— Mettez-vous valet de pied; je connais justement une maison où l'on en cherche un : si vous voulez vous présenter, je vous donnerai l'adresse?

— Jamais!...

— Vous aurez une belle fourrure comme moi.

— Je préfère greloter.

— Mais quel métier faites-vous donc?

— Je suis poëte.

— Ça fait des vers et ça veut avoir chaud... ça me fait suer!

* * *

DANS UN HOTEL DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

LE VICOMTE. — Jean, faites du feu dans toutes les pièces, car le thermomètre marque au moins dix degrés. Je veux que dans tout l'appartement il y ait une douce chaleur.

Vous ferez aussi du feu dans l'escalier, parce que comme ma femme a l'intention de sortir, je ne veux pas qu'elle attrape froid en descendant.

Vous mettrez des chauffe-pieds bien garnis d'eau chaude dans la voiture.

Ah! à propos, avant de dîner, vous aurez soin de faire chauffer légèrement mon vin de Bordeaux; ce vin est ennemi du froid, et demande à être bu un peu tiède.

Allons, Jean, mettez trois autres bûches dans la cheminée; ça n'est pas un feu, que diable!

Comme c'est charmant de voir petiller le bois! C'est une grande distraction qu'on n'a pas l'été.

Et il y a des gens qui prétendent que l'hiver est désagréable! Ce sont des imbéciles.

* * *

DANS UNE MANSARDE.

Trois enfants se pressent autour de leur mère.

LE PETIT GARÇON. — Maman, j'ai froid.

LA PETITE FILLE. — Moi aussi.

LE PETIT GARÇON. — Il y a quinze jours, tu avais dit que tu nous achèterais du bois.

LA MÈRE. — Mes pauvres enfants, votre père espérait avoir de l'ouvrage et gagner un peu d'argent. La misère est terrible l'été, mais elle est encore bien plus atroce l'hiver. Maudite soit cette saison qui semble se plaire à augmenter les souffrances des malheureux!

* * *

UN BOURGEOIS. — Bobonne, dors-tu?

LA BOURGEOISE. — Mais non.

— C'est comme moi, je ne puis fermer l'œil.

— Ce sont ces maudits locataires du dessus qui font un bruit épouvantable.

— Le concierge m'a dit qu'ils avaient l'intention de donner des bals tout l'hiver.

— Merci, nous allons avoir de jolies nuits!

— Il faudra déménager.

— C'est impossible; et notre bail?

— Mais quelle sorte de gens est-ce?

— Des peintres.

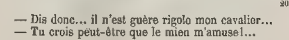
— Ah! nous sommes perdus, voici deux heures qui sonnent. Demain matin, je serai aussi harassé que si j'avais passé la nuit au bal. Je ne pourrai jamais aller à mon bureau.

— Que le diable emporte l'hiver et toutes ses soirées! Quel plaisir peuvent-ils éprouver à sauter et à gambader une nuit entière?

— Ne m'en parle pas; c'est ce qui prouve bien le crétinisme de l'espèce humaine. Oh! par exemple, ils font trop de bruit. (*Il prend un balai et frappe le plafond à coups redoublés.*)

VOYAGE D'EXPLORATION DANS LES BALS PUBLICS DE PARIS, — par A. Grévin (suite).





20136

— Dis donc... il n'est guère rigolo mon cavalier...
— Tu crois peut-être que le mien m'amuse!...



20137

Constatons en passant qu'il n'est pas extraordinaire de voir à Bullier pointer par-ci par-là le nez de quelques honnêtes figures.

— Ils se moquent bien de toi!

— C'est ce que nous allons voir.

Il passe une robe de chambre et par-dessus il ceint son sabre de garde national. Ainsi équipé, il monte chez ceux qui fêtent joyeusement l'arrivée de l'hiver. Il veut leur adresser un discours; les artistes empoignent l'infortuné orateur et le mêlent à un quadrille infernal.

***

CONCLUSION.

LES ENNEMIS DE L'HIVER. — J'espère qu'après ce que tu as vu, tu vas t'empresser de partir?

LES PARTISANS. — Oh! non.

— Nous le chasserons.

— Nous le défendrons. Mais il vaut mieux le laisser libre de ses actions.

L'HIVER. — Ma foi, je reste, car je vois que j'ai autant d'amis que d'ennemis. Quand mon règne sera fini, je me retirerai sans difficultés. A chacun son tour, et laissons aller les saisons.

Adrien Huart.

MENUS PROPOS.

Depuis douze ans le petit F... et la grande madame X... sont cramponnés l'un à l'autre par une de ces douces et tendres liaisons qu'enregistre la mairie du vingt et unième arrondissement.

Je dis *douce et tendre* par façon de parler rétrospective, car leur ancienne lune de miel a pris une teinte rousse comme si tous les acides y avaient passé.

Un de leurs amis communs demandait à madame X... pourquoi ils persistaient à vivre ensemble?

— Ah! dit-elle, on a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus!

***

L'estaminet P..., rue Saint-Jacques, est un des rares cafés du quartier des Ecoles où la langue de Cicéron se cultive encore avec quelque fruit.

Jeudi dernier, le jeune R..., étudiant de première année, s'y attablait avec un camarade.

— Garçon! du café noir!

— Voilà, messieurs, voilà!...

Et dans son zèle de linotte ahurie, le garçon servit un plateau veuf d'ustensiles.

L'étudiant R... l'appelle et lui dit gravement :

— *Amicus plateau, sed magis amica demi-tasse!*

***

Le *Musical world* nous raconte cette historiette, qui fait dresser les cheveux, comme un conte d'Hoffmann.

Dans l'humble église d'un petit village près de Brighton, on avait acheté tout récemment, pour accompagner les prières, une de ces machines à musique qu'on fait jouer et qu'on arrête à volonté : la congrégation était trop pauvre pour payer un organiste.

L'harmonieux instrument possédait un répertoire de quarante morceaux. Le sacristain avait reçu ses instructions pour faire marcher le jeu et le faire cesser.

Malheureusement il oublia la dernière partie de sa leçon; et, après avoir joué son premier air, l'orgue commença immédiatement le second. Le prédicateur attendit la fin de ce deuxième morceau pour prononcer son sermon; puis il dit : *Mes frères!...*

Mais un troisième air vint interrompre ces mots.

Le ministre attendit patiemment une nouvelle pause musicale, annoncée par un petit bruit sec; après quoi il reprit : *Mes frères!...*

Un quatrième, un cinquième, un sixième air, vinrent chaque fois couper la parole au saint personnage.

Le sacristain et plusieurs aides s'épuisèrent en vains efforts pour arrêter le jeu de la machine. Ce fut à la fois un scandale et une sensation de peur dans toute l'église.

Quatre hommes courageux se décidèrent à charger sur leurs épaules le perfide instrument et à l'emporter dans la cour, où il continua à jouer tranquillement ses quarante morceaux, — pour les recommencer ensuite.

31 *octobre*. L'orgue joue toujours!...

1er *novembre*. Les habitants du village se ruent sur l'instrument entêté... On le démolit...

***

Voici un mot tout à fait inédit du père B..., le chef de l'intéressante famille des Calino.

Ayant eu dernièrement l'occasion de faire connaissance avec M. Henri Herz, il lui dit :

— Monsieur, j'ai un service important à vous demander. Combien faut-il de temps pour apprendre à toucher du piano?

— Cela dépend du travail et de l'aptitude de l'élève, répondit l'artiste professeur.

— J'ai une fille de quatorze ans. Je voudrais lui faire

VOYAGE D'EXPLORATION DANS LES BALS PUBLICS DE PARIS, — par A. Grévin (suite).



— Cette bague-là! devine un peu ce qu'elle me coûte!
— Dis donc pas d'bêtises.

— Zut! nous filons, le bal ce soir est joliment trop mal composé pour nous.....
— Nous suivent-ils?.....

une surprise pour sa fête, qui tombe en janvier prochain. Pourriez-vous lui donner des leçons de piano secrètement et de façon qu'elle n'en sache rien?

***

Le marchand de rubans L..., dont la comptabilité est aussi embrouillée que la question du Schleswig-Holstein, avait jeté les yeux sur M. Ch..., capitaliste au petit pied, qu'il rencontrait quelquefois au café de Malte. Il en espérait un prêt d'argent pour pouvoir faire face à des échéances monstres. Et afin d'entamer cette affaire délicate avec une certaine chance de succès, il invita à dîner M. Ch... avec toute sa petite famille, composée d'une femme et d'un moutard de huit ans.

Les invités furent exacts au rendez-vous.

On n'était pas encore à table que déjà Fifine, l'enfant de la maison, avait lié conversation avec le moutard.

— C'est-y ton papa, lui dit-elle, qui va prêter de l'argent à mon papa pour l'empêcher de faire faillite?

Qu'on juge de l'embarras général!

Inutile de dire que le dîner s'en ressentit, et que l'affaire échoua complétement.

***

Une actrice des Délassements-Comiques avait à parler à son directeur.

— Tu te casseras le nez, lui dit une de ses camarades, mademoiselle Z...; il est en train de faire ses comptes avec le caissier. La porte est arithmétiquement fermée.

J. Lovy.

LES SOUFFRE-PLAISIR.

(1 vol., par Pierre Véron.)

Notre collaborateur Pierre Véron vient de faire paraître un nouveau volume intitulé *les Souffre-plaisir*.

L'auteur des *Marchands de santé* nous montre tous les gens qui passent pour s'amuser le plus, et qui cependant sont fort malheureux; ils ont une gaieté factice, et leurs rires ressemblent plutôt à des sanglots.

Souffre-plaisir, cette pauvre jeune fille qui pour vingt sous donne des leçons de piano et qui passe des nuits entières à faire danser dans les bals.

Souffre-plaisir, ces maris qui accompagnent leurs femmes, afin de veiller sur elles, comme le berger veille sur son troupeau, pour les préserver des attaques du loup.

Souffre-plaisir, le journaliste qui, dans les moments de tristesse, lorsqu'il est frappé dans ses affections les plus chères, est obligé d'écrire des plaisanteries et de faire des bons mots sur mademoiselle X..., pour les mettre dans sa chronique que l'imprimeur attend. Bien qu'en proie au plus profond désespoir, il est obligé de travailler pour ne pas mourir de faim.

Souffre-plaisir, ce cocher de fiacre qui est contraint d'aller cinq ou six fois par jour au bois de Boulogne.

La série des *Souffre-plaisir* est longue, mais Pierre Véron nous les montre tous en les enchaînant dans une seule et même intrigue fort intéressante, et le volume entier est petillant d'esprit.

Jusqu'ici l'auteur de *Paris s'amuse* avait fait paraître des volumes composés de nouvelles détachées. Cette fois c'est un vrai petit roman qu'il nous donne, mais où le côté comique cependant l'emporte.

Nous prédisons à ce livre un succès égal aux précédents, et l'on sait que *Paris s'amuse* et *les Marionnettes de Paris* en sont à leur sixième édition.

A. Marsy.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Le théâtre du Gymnase tient un grand succès avec *les Ganaches*, succès mérité à tous égards, et nous en sommes bien heureux pour M. Victorien Sardou, à qui il ne fallait pas moins pour reprendre la position qu'il a si vite conquise et dont ses dernières productions semblaient faire bon marché.

Les Ganaches nous ont enfin rendu l'auteur des *Intimes* et des *Pattes de mouche*, et le public de la première représentation, tout le Paris intelligent, a vite oublié *la Perle noire* et *la Papillonne*, pour applaudir au retour du jeune et brillant écrivain qui en trois années a su obtenir trois grands succès.

Maintenant nous voudrions bien vous raconter le sujet des *Ganaches* et dire notre avis sur quelques parties de cette œuvre. Mais le *Journal amusant* n'est point un journal politique, c'est pourquoi il nous est absolument impossible d'analyser la comédie politique de M. Sardou.

Le jour où notre journal aura versé un cautionnement, le jour où il sera devenu quotidien et qu'il aura la bonne fortune de pouvoir attacher à sa rédaction un écrivain comme M. Paulin Limayrac ou M. Grandguillot, ce jour-là le *Journal amusant* consacrera un premier-Paris à la comédie de M. Sardou.

D'ici là, nous serons forcé de garder le silence sur tout ce qui touche à l'élément politique, et voici pourquoi nous ne pouvons ni analyser cette pièce ni la discuter avec l'auteur.

Les pensionnaires de M. Montigny n'appartiennent pas à la politique. Il nous est donc permis de causer d'eux, et nous en parlerons avec plaisir. Mademoiselle Victoria, cette adorable et gracieuse comédienne que vous savez, a, dans *les Ganaches*, confirmé à jamais sa réputation. Elle est la plus grande comédienne de Paris comme elle est la plus sympathique.

Depuis le quatrième acte de *Cendrillon*, mademoiselle Victoria a été condamnée à des rôles médiocres et aux levers de rideau. Ainsi, dans ces derniers temps, cette adorable artiste a joué, à sept heures, devant des banquettes et au bruit des petits bancs qu'on bouleversait à la galerie, *Louise* ou *la Réparation*. On nous l'a donc enfin rendue dans un rôle digne de son talent, et le public lui a décidément donné le brevet de grande comédienne. MM. Lafont, Lesueur, Landrol et Lafontaine sont quatre artistes remarquables; pour parler de leurs dernières créations, il faudrait consacrer un article à chacun d'eux, nous préférons accorder la modeste publicité dont nous disposons à un jeune pensionnaire du Gymnase, M. Dieudonné, qui a fait d'une jeune ganache impertinente une de ses plus heureuses créations. M. Dieudonné a une position agréable au théâtre; un jour elle deviendra brillante.

Puisque nous sommes au Gymnase, laissez-moi parler d'une vieille gloire du théâtre, qui revient de temps en temps chez M. Montigny.

J'ai nommé Bouffé, l'adorable comédien; je ne puis vous dire avec quel plaisir et quel respect je l'ai écouté l'autre soir, quand il nous a détaillé avec un art infini le rôle de *Michel Perrin*. Il est bien doux de voir un comédien conserver sa dignité et son sentiment d'artiste jusqu'à la fin de sa carrière. Il n'en fallait pas moins pour nous rendre le respect des anciennes réputations du théâtre qui, sur leurs vieux jours, oublient le passé et leur nom pour aller *cabotiner* sur le premier théâtre venu qui les attire par le bruit de quelques louis.

M. Bouffé fait exception à la règle. S'il reparaît de loin en loin sur le théâtre, c'est pour nous prouver que l'âge peut affaiblir un vrai artiste, mais qu'il ne pourrait jamais lui faire abdiquer sa dignité.

Le public a fait une véritable ovation à ce vieux comédien, qui aujourd'hui encore justifie ses grands succès d'autrefois.

Deux théâtres ont ouvert leurs portes au public depuis huit jours.

Le Théâtre-Lyrique a offert à tout Paris un concert monstre, qui a permis à tous les artistes de M. Carvalho de donner un échantillon de leur talent et de leur art.

La salle était étincelante; le public était des plus choisis, et les artistes ont fait merveille.

L'autre théâtre ouvre dans des conditions plus modestes dans la salle abandonnée par les chanteurs de M. Carvalho.

M. Edouard Brisebarre, le nouveau directeur du Théâtre-Historique, est un des plus sympathiques auteurs de Paris. Il a abordé avec un égal succès le drame et le vaudeville, et ceux qui se souviennent des *Pauvres de Paris* et du *Tigre du Bengale* ont applaudi à la nomination de ce jeune et intelligent directeur.

Mis en demeure d'ouvrir sans retard, M. Brisebarre a recruté à la hâte une troupe dans Paris et monté bien vite *le More de Venise*. Il a eu la bonne fortune de trouver sans engagement un comédien de talent, M. Rouvière.

ALBERT WOLFF.

Le nombre des premières loges au Théâtre-Italien se trouvant insuffisant pour pouvoir répondre aux demandes de bien des personnes qui désirent s'y abonner, l'administration ouvre une série d'abonnements pour toutes les représentations du dimanche et toutes celles qui seront données par extraordinaire dans le courant de la saison.

Le nombre de ces représentations ne pouvant être diminué dès à présent, cet abonnement ne sera payé qu'à la fin de la saison et sur le même taux que l'abonnement ordinaire, pour toutes les places indistinctement, soit stalles d'orchestre, baignoires, premières loges, loges d'avant-scène et de rez-de-chaussée, etc.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 359. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 15 Novembre.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Cie, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO

LUS, MÉDITÉS, COMMENTÉS ET ILLUSTRÉS

par CHAM.

4e PARTIE.



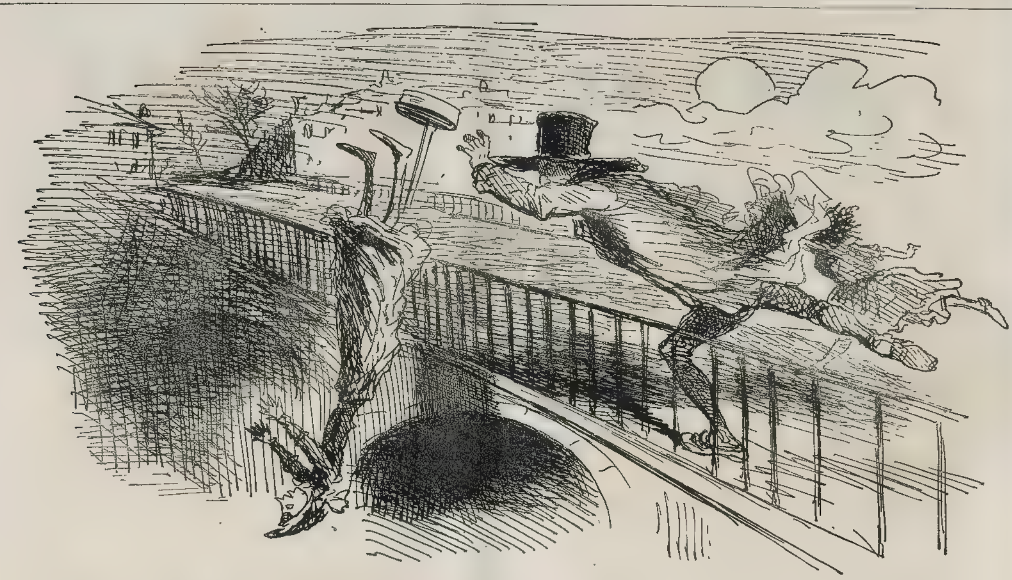
20440

Poursuivie par Chatvert, la malheureuse Cosette devient forcément une coureuse.



20441

Toujours pourchassé, Jean Valjean passe devant le jardin des plantes et voit avec plaisir que les tigres eux-mêmes versent des larmes sur sa position, tant M. Victor Hugo l'a rendue intéressante.



20442
La poupée ayant manqué de cœur, et s'étant montrée de bois dans cette douloureuse circonstance, Jean Valjean indigné la jette par-dessus le pont d'Austerlitz.



Essoufflé, Jean Valjean se repose sur une borne, et s'assoit sur Cosette pour la garantir du froid.

Chatvert lance ses agents dans toutes les directions, leur donnant ses instructions n'importe où....

20443
Jean Valjean aperçoit un couvent et se décide à y élever Cosette... avec ses dents.



Chatvert profite du nez dont l'a gratifié M. Victor Hugo pour flairer le quartier. 20444



20445
Chatvert ne lui ayant pas donné le temps de réfléchir, Cosette entre au couvent avec trop de précipitation.



20446
Au couvent, Valjean retrouve l'estropié Fauchelevent, auquel les religieuses font porter une genouillère munie d'un grelot pour prévenir le mal.



Toujours en gaieté, M. Victor Hugo prie Valjean d'avoir l'obligeance de se laisser enterrer vif, dans l'intérêt de son roman.



20447
Le fossoyeur comble la fosse de Jean Valjean et les vœux de M. Victor Hugo.



20448
Fauchelevent dépose Cosette chez la fruitière d'en face, qui a soin de la mettre entre deux choux de Bruxelles, pour rendre hommage à l'éditeur de ce pays qui a imprimé le roman ci présent



20449
Convaincu de la mort de Jean Valjean, Louis XVIII, qui s'y était toujours intéressé, prend le petit deuil de cour pendant huit jours.



Déterré sur les pressantes sollicitations de M. de Villèle, Jean Valjean rentre au couvent, où il adopte le grelot, mais il refuse de mettre une muselière.

20450

Il est présenté à sœur Victor Hugo, qui dirige le couvent de Picpus à sa manière.



Grâce à l'appendice de sa genouillière, Jean Valjean *grelotte* tout l'hiver.



20451

Cosette reçoit de l'éducation et des claques.



20452

Jean Valjean passe ses nuits à étudier la lune, comptant peut-être un jour entrer dans la peau de M. Leverrier comme il a sauté dans celle de M. Madelaine.



20453

Coset.e grandit tant, qu'elle finit par sortir du quatrième volume, et demande à entrer dans le cinquième qui va suivre.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



20454

— Je l'admire, le cap'taine, qui veut qu'on se lave les mains quand on est de cuisine!!! Après, je ne dis pas; mais avant!... pour tripoter toutes ces sâletés!!!.



20455

— Chacun son affaire : le fournisseur met du foin dans ses bottes et le soldat met de la paille dans ses sabots.

LE SERVITEUR DE SA BONNE.

(SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.)

Mademoiselle Julie, jeune bonne de vingt-quatre à vingt-cinq ans, arrive chez la fruitière pour faire quelques provisions.

UNE CUISINIÈRE. — Eh bien, mademoiselle Julie, êtes-vous toujours contente d'être chez votre bourgeois?

JULIE. — Mais oui; c'est un bien bon homme.

— Voici deux ans que vous êtes chez lui; ça commence déjà à compter. Vous n'êtes jamais restée si longtemps dans la même maison.

— Maintenant il n'y a que les hommes seuls qui soient faciles à servir. Les femmes sont trop exigeantes.

— A qui le dites-vous! Mon maître est un excellent homme, mais madame est une pimbêche avec laquelle on ne peut pas vivre.

— Il me semble que vous avez une robe neuve?

— Oui.

— Encore! c'est la troisième que je vous vois depuis un mois. Est-ce avec vos gages que vous achetez des robes de quarante francs?

JULIE *avec roideur*. — Que vous importe?

— Il n'est donc plus permis de faire des réflexions?

— Non, surtout quand elles sont saugrenues.

— C'est bon, on se taira. (*A part.*) Voilà une fille qui ne connaît pas un simple pompier.

Mademoiselle Julie rentre chez elle.

M. Durand, son maître, bon bourgeois âgé de cinquante-cinq ans, l'appelle.

M. DURAND. — Julie, Julie....

JULIE. — Ah çà, qu'avez-vous donc à mettre toute la maison en rumeur?

M. DURAND. — Vous seriez bien aimable de brosser mon paletot.

— Vous savez où est la brosse, vous pouvez fort bien le brosser vous-même.

— Vous n'avez pas besoin de vous mettre en colère.

— Non, mais, si on vous écoutait, il faudrait toujours être à vos ordres.

— Vous avez donc quelque chose à faire?

— Certainement, il faut que je m'habille.

— Vous deviez me le dire tout de suite.

— D'abord je ne suis pas ici pour brosser vos habits.

— Ah bah!... vous avez commencé par refuser à faire mon lit, je n'ai rien dit, j'ai prié la concierge et son mari de prendre soin de l'appartement. Puis vous avez voulu que trois fois par semaine j'allasse dîner au restaurant afin de ne pas avoir de cuisine à faire. Aujourd'hui vous refusez de battre mes effets.

— Ça me fatigue.

— Si vous êtes malade, allez voir le médecin.

— Je suis bien portante, mais je ne veux pas me tuer à l'ouvrage.

— Vous avez raison.

— Il est heureux que vous soyez de mon avis.

— Il me semble que je vous contredis rarement. Vous revenez du marché?

— Oui.

— Qu'avez-vous acheté?

— Un poulet.

— Vous savez pourtant bien que je ne puis le souffrir?

— Mais moi je l'aime...

— Cependant...

— Si vous ne voulez pas en manger, vous achèterez autre chose pour vous chez le charcutier.

M. DURAND *à part*. — Toutes ces réponses sont on ne peut plus logiques. (*Haut.*) Ma cravate blanche est-elle propre?

— Vous allez mettre une cravate blanche?

— Cela vous contrarie?

— Non, mais ça m'étonne. Où avez-vous donc l'intention d'aller?

M. DURAND *embarrassé*. — J'ai... j'ai... mais nulle part.

— Vous sortez en cravate blanche sans aucune raison?... Ah çà, vous avez donc perdu la tête? Vous me cachez quelque chose.

— Vous êtes étonnante, Julie, on ne peut pas vous faire le moindre mystère!

— De quoi est-il question? (*Avec colère*) Ou plutôt ne me le dites pas, car je crois deviner.

— Serait-il vrai?

— Vous voulez vous marier.

M. DURAND *baissant la tête*. — Oui, mais c'est bien malgré moi.

— Vous allez me faire croire que vous n'êtes pas libre de faire vos volontés. Vous oubliez donc que vous êtes près de trois fois majeur?

— Je le sais.

— C'est heureux.

— C'est mon ami Plumassier qui veut faire ce mariage.

— Quel imbécile! de quoi se mêle-t-il?

— Il veut que j'épouse la nièce d'un de ses amis intimes.

— Vous la connaissez?

— Non, mais elle a dix-neuf ans, et on dit qu'elle est fort jolie.

Au même moment arrive M. Plumassier.

JULIE. — Voici Plumassier, il vient à propos.

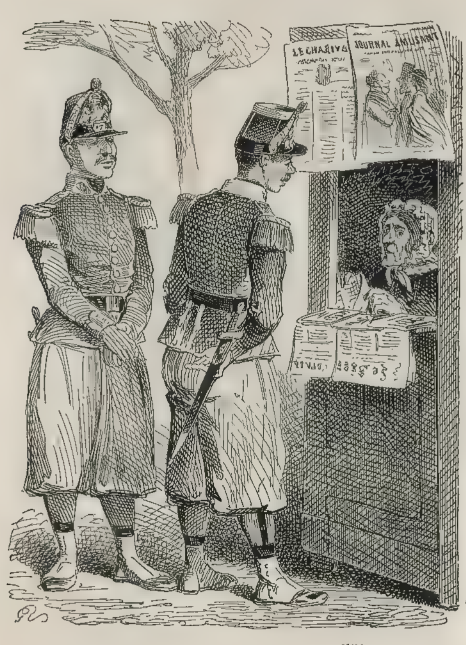
M. DURAND. — Julie, ne lui dites rien de désobligeant, je vous en supplie.

JULIE. — Non, soyez tranquille.

M. PLUMASSIER. — Mon cher ami, je viens te chercher. Comment, tu n'es pas encore habillé?

JULIE. — Vous devriez bien ne pas vous occuper des affaires des autres, mon cher monsieur.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon (suite).



20456

— C' que par hasard vous n'auriez pas la feuille de Condé-sur-Vire, que nous en sommes que nous voudrions savoir si des personnes que nous connaissons elles sont toujours en service au Mas à Gaillard?



20457

— Quand je pense que je me suis engagé uniquement pour la chose de monter à cheval et de porter un plumet!

M. PLUMASSIER. — Mon cher monsieur!... quelle est cette familiarité?...

M. DURAND *bas à son ami.* — Excuse-la, elle est si nerveuse!

JULIE. — Vous faites donc concurrence à M. de Foy? vous vous êtes mis entrepreneur de mariages...

M. PLUMASSIER. — Moi!...

JULIE. — Oui, vous, puisque vous voulez marier Durand avec la nièce d'un de vos amis.

M. PLUMASSIER. — Elle t'a appelé Durand tout court.

M. DURAND. — Tu as mal entendu.

JULIE. — Marier ce vieillard à une jeune fille de dix-neuf ans, quelle idée biscornue! Mais après six mois de mariage ils seront séparés.

M. PLUMASSIER. — Vous vous abusez.

JULIE. — Elle est jolie, à ce que l'on dit; tous les jeunes gens lui feront la cour. Et comme les femmes sont faibles, elle aimera un jeune homme blond, qui lui semblera cent fois plus ravissant auprès de son mari vieux et laid.

M. DURAND. — Sapristi!... Julie, épargnez-moi vos injures.

JULIE. — La vérité n'a jamais été une injure. Mais j'espère que vous ne pensez pas avoir vingt-cinq ans? Vous avez des cheveux blancs et des rhumatismes.

M. DURAND. — Bientôt vous me ferez passer pour un invalide.

JULIE. — Je vous dis vos infirmités, puisque vous semblez les avoir oubliées. Non, jamais, tant que je serai ici, je ne permettrai ce mariage.

M. PLUMASSIER *à son ami.* — Alors, renvoie-la.

M. DURAND. — Non, mon ami, ce qu'elle m'a dit me donne à réfléchir. Et je trouve les observations de Julie fort justes, je ne suis plus un jeune homme.

M. PLUMASSIER. — Tu renonces donc à cette union?

M. DURAND. — Oui.

M. PLUMASSIER. — Je cours alors trouver mon ami, pour lui dire que tu ne veux plus épouser sa nièce.

M. DURAND. — Trouve un prétexte quelconque; dis, par exemple, que j'ai appris des histoires scandaleuses sur sa nièce.

M. PLUMASSIER. — Y penses-tu?

M. DURAND. — C'est ma foi vrai, je ne sais plus ce que je dis; je perds la tête, ma parole d'honneur.

M. PLUMASSIER *en s'en allant.* — Tu es trop bon avec ta bonne.

M. DURAND. — Que veux-tu, elle m'est si dévouée!

M. Plumassier s'en va.

JULIE. — Enfin, le voilà parti.

M. DURAND. — Julie, j'ai une offre à vous faire.

— Laquelle?

— Comme vous êtes au courant de tout ce qu'il faut faire dans la maison, je consens à vous épouser.

— Enfin!...

— Quoi! cette proposition ne vous étonne pas davantage?

— Je l'attendais depuis longtemps, c'est bien pour ça que je restais à votre service; et depuis un an je me dis : Il faudra bien qu'il finisse par m'épouser.

— Mais, permettez...

JULIE *larmoyant.* — Tous les cadeaux que vous me faisiez commençaient à faire jaser dans le quartier, j'étais perdue de réputation.

M. DURAND *à part.* — Il faut espérer que maintenant elle brossera mes habits. On trouve si difficilement des bonnes, que quand il y en a une qui fait à peu près votre affaire, il est bon de l'épouser pour se l'attacher.

A. Marsy.

UNE DES PETITES MISÈRES DU ROMANCIER.

Avez-vous jamais fait attention, bon lecteur ou belle lectrice, en lisant un roman à nombreux personnages, au dialogue vif et animé, à certaines répétitions, impossibles à éviter, qui se présentent dès que l'auteur fait causer les gens?

Je veux parler de ces passés définis, nécessaires pour indiquer au lecteur le personnage qui prend la parole, tels que : *dit, demanda, répondit,* etc.

Cette difficulté cesse d'en être une quand le dialogue est circonscrit entre deux individus, et que chacun d'eux parle longtemps; mais lorsque la scène est encombrée d'acteurs qui se disputent la parole, qui s'interrompent, qui s'interrogent, qui se répondent, ces diables de prétérits reviennent si fréquemment que l'écrivain soigneux en éprouve un agacement singulier.

Exemple :

Jean de la Haye, fournisseur breveté des journaux grand format, est en train de composer le chapitre XXII, intitulé LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE, du roman qu'il a promis à la *Revue des Deux-Mondes.* Il s'agit de soigner son style. Le recueil de la rue Saint-Benoît ne tient pas à être amusant, mais il veut être bien écrit; s'il fait bâiller quelquefois le puriste, il ne l'horripile jamais.

Emporté par sa verve, Jean laisse courir sa plume en souriant avec satisfaction. Il paraît content de lui, chose si rare chez les gens de lettres.

Lisons par-dessus son épaule ou écoutons-le.

« Novembre avait raréfié les feuilles aux arbres de la forêt; les dernières, jaunes ou rouges, se débattaient sous les morsures d'une bise déjà glaciale; cependant quelques rayons d'un soleil pâle s'étalaient en longues traînées sur le gazon de la clairière choisie par le duc pour point de ralliement.

— Vraiment, dit le comte Edgard, nous ne pouvions espérer une aussi belle journée.

— En effet, dit le duc, le temps menaçait ce matin. J'ai craint la pluie pour ces dames.

— Qu'importe! dit la duchesse, nos habits de cheval ne redoutent rien.

— Oui, dit le chevalier de Bois-Brûlé, mais les

plumes de ce délicieux chapeau se trouveraient fort mal d'une averse.

Ici le comte Edgard s'approcha de Berthe et voulut lui remettre un billet.

— Imprudent! dit la duchesse.

— Prenez, je vous en supplie, dit le jeune homme

— Jamais. Éloignez-vous, mon mari nous observe.

Arrivé à cet endroit de son récit, Jean cesse d'écrire et se relit.

— Sapristi! s'écrie-t-il, sur sept répliques, je n'ai employé le mot *dit* que six fois! Où diable ai-je la tête? Varions nos prétérits, morbleu! varions-les.

— Imprudent! fit la duchesse.

— Prenez, je vous en supplie, s'écria le jeune homme.

Non, le duc étant là, il ne peut pas s'écrier, on l'entendrait. Voyons, autre chose...

— Je vous en supplie, *fit* le jeune homme.

— *Fit*, comme la duchesse? Quelle pauvreté!... *murmura* le jeune homme. A la bonne heure!

— Edgard, n'insistez pas.

— Cher comte, *demanda* le duc en élevant la voix, est-ce que vous vous querellez avec la duchesse?

— Oh! quelle accusation, mon ami! *répondit* Edgard.

— Eh! eh! *reprit* M. de Valrade, cela s'est vu.

— Ne va-t-on pas bientôt déjeuner? *demanda* le gros banquier.

Jean s'arrête encore. — *Demanda*... non, le duc a déjà demandé... *grommela* le gros banquier. Parfait. Grommeler est heureux.

— Il a raison, *dit* le sous-préfet; je me meurs de faim.

— Moi, *dit*....

Toujours ce maudit mot *dit!* Oh! quel calembour déplorable!

— Moi, *ajouta* Saint-Gervais, dans la chasse à courre, je n'apprécie que le déjeuner.

— Gourmand! *ricana* le duc.

On ne ricane pas un mot; on le dit en ricanant. Coupons ce dialogue.

Edgard s'était approché de nouveau de Berthe pour lui remmettre le fatal billet. En repoussant le pli avec horreur, la duchesse le fit tomber à terre. Le duc s'en aperçut; d'un bond il sauta sur ce témoignage de son déshonneur.

— Pardon, lui *dit* tranquillement le comte, ce papier m'appartient.

— Vous vouliez le remettre à la duchesse, *répondit* fièrement le mari outragé, j'ai donc le droit de voir ce qu'il contient.

— Vous ne commettrez pas cette indiscrétion, *répondit*... *répliqua* le jeune homme.

— Messieurs, messieurs, de grâce! *fit* le sous-préfet en essayant d'intervenir.

— Arrière! *cria* M. de Valrade...

Cria n'est pas assez fort, se dit Jean.

— Arrière! *hurla* M. de....

Hurla dépasse le but.

— Arrière! *s'écria* le duc, je suis seul juge en pareille matière; et, d'un geste fébrile, il fit éclater la cire du cachet.

Vous voyez, bon lecteur et belle lectrice, que ce n'est pas chose facile d'indiquer les personnages qui causent dans vos romans feuilletons.

Alexandre Dumas se moque des répétitions et se sert du même prétérit sans scrupule; madame Sand y apporte plus de soin; mais l'auteur que la question que nous venons de soulever préoccupe davantage, c'est bien certainement M. Paul Féval. Il met une coquetterie particulière à varier ses expressions, et nous recommandons aux romanciers en herbe l'étude des passés définis employés par cet auteur. De ce côté, il est inattaquable et défie toute critique; de ce côté-là seulement, mais c'est déjà quelque chose.

LOUIS LEROY.

CAUSERIES.

Que dites-vous de la générosité?

Un cadeau de deux millions environ!

Il faut être M. le duc de Luynes pour pouvoir se passer une aussi royale fantaisie. Car elle vaut bien décidément deux millions, la collection dont le Mécène du dix-neuvième siècle fait don à la Bibliothèque impériale.

La chronique ajoute que le duc a seulement demandé que la collection portât son nom, — *si cela se pouvait.*

Le *si cela se pouvait* est tout simplement sublime de modestie.

Le catalogue coûtera à lui seul une centaine de mille francs à dresser.

La collection de Luynes sera une des grandes curiosités de cet hiver, car son installation doit avoir lieu vers janvier.

Je vous souhaite de pareilles étrennes.

* * *

La Bibliothèque impériale, où m'a amené M. de Luynes, est un local éminemment propice à la nouvelle à la main.

Partout où il y a des hommes assemblés, il y a des ridicules réunis.

Regardons dans le tas.

La scène se passe dans la grande salle.

Un individu s'approche du bureau.

— Je désirerais un livre.

— Quel livre?

— Cela m'est égal.

— Comment!

— Oui; seulement, qu'il soit imprimé en gros, parce que c'est pour apprendre à lire.

* * *

Dans la salle voisine.

Un Auvergnat du plus pur accent se présente avec plusieurs *fouchtras* à la clef.

L'aspect de ce visiteur insolite éveille l'attention d'un gardien qui, s'approchant de lui :

— Vous désirez?

— Che déchira m'établir à Paris.

— Plaît-il?

— Che vous dis que che déchira m'établir à Paris, et que che chuis venu pour chercha la petite machina... Vous chavez.

— Quelle machine?...

— La machina pour être commichionnaire, comme Jérôme, mon cousin...

— Je ne comprends pas, vous vous trompez...

— De quoi?... je me trompa!... Cha n'est peut-être pas ichi le cabinet des médailles?...

* * *

Un mot féroce — comme il en sort de la bouche de la non-innocence.

Deux voitures venaient de se croiser dans l'avenue des Champs-Élysées.

Après le croisement, une biche qui occupe la première de ces voitures se penche vers l'amie qui l'accompagne.

— As-tu vu?

— Quoi?

— Dans la victoria qui vient de passer?

— Oui, c'est Eugénie...

— Avec son petit baron allemand. Ah çà, mais il y a au moins trois mois qu'elle est avec lui.

— En effet.

— Et on dit qu'il n'a pas plus de vingt mille livres de rente.

— A peu près.

— Ah! bien, merci!... *comme elle mange lentement!*

* * *

Il était un petit prince d'une petite principauté dans laquelle...

Mais auparavant une précaution.

Je ne vous désignerai ni l'endroit du monde où la principauté se trouve, ni même le continent.

Il faut être prudent.

Toujours est-il que dans cette principauté exotique — supposons, si vous l'aimez mieux, un duché — les procédures ne paraissent pas près de réaliser l'idéal du genre.

Le pot-de-vin y règne avec effronterie.

Cette vénalité avait fait l'étonnement d'un voyageur de mes amis qui revenait récemment de voyage dans ces parages.

Et il nous racontait des traits...

Mais des traits!...

— Diable! fit un des auditeurs indignés, sais-tu que dans un pareil pays, la justice doit avoir du mal à suivre son cours.

— Parbleu! répondit le voyageur, elle aime mieux suivre le cours de la Bourse.

PIERRE VÉRON.

CHRONIQUE THÉATRALE.

L'art le plus difficile est assurément la musique, car elle n'admet pas les demi-succès. En musique, on réussit beaucoup ou pas du tout; le compositeur mal inspiré qui n'est pas en veine de mélodies est perdu.... Un joli morceau par-ci par-là... une instrumentation agréable ou savante ne le sauvent pas. En opéra-comique surtout, le demi-succès n'est pas admis, à moins que l'auteur n'imite M. Jules Cohen, qui, lui, ira à la postérité avec ce médiocre *Maître Claude* que vous connaissez.

M. Pascal, plus modeste sans doute que son confrère ci-dessus nommé, aura compris qu'il faudra nous offrir autre chose que sa petite musique facile du *Cabaret des Amours*.

La pièce est assez gentillette; elle est de MM. Michel Carré et Jules Barbier.

En dehors de ceci, rien de fort important ne s'est passé au théâtre dans ces derniers temps. Les pièces en un acte reviennent dans nos théâtres de genre. Les Variétés en ont donné deux au bénéfice d'Ambroise, loin de la critique. Dès lors, ces pièces ne nous regardent pas. Cependant j'ai vu *le Bouchon de carafe*, qui a assez réussi. C'est une seconde édition, quant au sujet, du plus grand succès du théâtre du Vaudeville. *Le Bouchon de carafe* aurait dû s'appeler *les Faux bons Normands*.

Le théâtre du Vaudeville est en pleine pièce en un acte. Cinq de ces petites pièces doivent se suivre en peu de temps.

Deux ont déjà paru.

D'abord *le Prisonnier sur parole*, de M. Pol Moreau, qui a fort réussi. Scribe aurait fait avec ce sujet un charmant opéra-comique; M. Moreau en a fait une petite pièce assez gaie.

C'est déjà quelque chose.

Voici le sujet de la pièce. Un jeune et beau Français est fait prisonnier au Caucase, où il fait le coup de fusil contre les Russes... en amateur.

Écroué dans la maison du colonel, le jeune Français, que M. Nertann joue avec beaucoup de verve et d'esprit, bouleverse la maison de son geôlier. Il fume ses cigares, pousse sa femme à la révolte, et finit par épouser la belle-sœur du colonel.

Passons maintenant à l'autre pièce, *le Dernier couplet*, une petite fantaisie douce, à laquelle le directeur du Vaudeville a donné une hospitalité que l'auteur sait apprécier.

Il s'agit d'un marquis peu heureux en amour qui collectionne les portraits de ses rivaux préférés, comme d'autres collectionnent la série de leurs maîtresses. A la fin de l'acte, l'album de M. d'Albret s'enrichit d'une nouvelle épreuve photographique représentant les traits du jeune Didier qui vient d'enlever à l'amour du marquis la belle Corinne.

C'est aux interprètes de la pièce qu'appartient le succès que vient d'obtenir ce petit acte.

M. Frédéric Febvre est plein de distinction, de bonne humeur et d'esprit dans le rôle du marquis d'Albret! C'est une des plus heureuses créations de ce talent si varié et si sympathique.

M. Paul Clèves est un jeune amoureux qui n'a fait qu'un bond du Théâtre-Déjazet au Vaudeville, en passant par l'Ambigu-Comique. Jeune, intelligent et plein de bonne volonté, M. Clèves prendra sa place au théâtre, où il vient de débuter dans *les Ivresses.* Mademoiselle Blanche Pierson, déjà nommée, ne se contente pas d'être une des plus jolies femmes de Paris. Elle prend son art au sérieux et étudie beaucoup. Le public lui a prouvé qu'il sait apprécier les grands progrès de cette jeune et gracieuse comédienne. Il serait injuste de ne pas nommer ici M. Riquier, qui a su donner au rôle effacé d'un domestique une allure de franc comique. Ce jeune artiste aura des meilleurs rôles et des plus grands succès. Ceci bien constaté, avouons que la pièce dont nous avons eu l'honneur de vous entretenir est de

Votre serviteur,

ALBERT WOLFF.

L'ÉCOLE DU CAVALIER

Album de quarante-huit planches

PAR G. RANDON.

L'*École du cavalier* forme un Album de QUARANTE-HUIT PLANCHES *entièrement inédites*.

Cet Album fait suite à l'*École du fantassin*, du même dessinateur, qui a paru il y a deux ans dans le *Journal amusant* et qui obtint le plus grand succès.



— Bacchus sera mon capitaine, Vénus sera mon lieutenant. | Notre héros est tout à fait lancé.

Cet Album, élégamment broché, sera envoyé *franco* à tout abonné des départements qui adressera au caissier du *Journal amusant*, 16, rue du Croissant, un mandat de SEPT FRANCS, ou des timbres-poste pour une pareille somme.

Le prix de l'Album, pris au bureau, est de SIX FRANCS.



EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES :

ALMANACH DU CHARIVARI

POUR 1863

TEXTE PAR LES RÉDACTEURS DU *CHARIVARI*

VIGNETTES

PAR MM. CHAM, BERTALL, RANDON, DARJOU, CARLO GRIPP ET PASTELOT.

Prix : 50 centimes.

PAGNERRE, libraire-éditeur, rue de Seine, 18.



GRANDES ET MAGNIFIQUES PHOTOGRAPHIES

L'ASSOMPTION DE LA VIERGE, PAR MURILLO,

et **LA DESCENTE DE CROIX**, de **LESUEUR.**



Ces photographies, œuvres de M. Michelez, sont deux des plus belles productions de l'art photographique; ce sont des épreuves bien plus dignes d'être encadrées que toutes gravures ou lithographies qui représenteraient les mêmes tableaux, car aucune gravure ou lithographie ne peut les représenter avec autant de fidélité, autant de vérité.

CHACUNE DE CES PHOTOGRAPHIES COUTE 20 FRANCS.

Pour nos abonnés, 8 francs seulement chaque photographie, et 10 francs expédiée franco. — Ceux de nos abonnés qui demanderont à la fois les deux photographies n'auront besoin de nous envoyer que DIX-HUIT FRANCS, le port n'étant pas plus cher pour deux photographies que pour une seule. — On ne peut les expédier qu'à plat, entre deux cartons, et par les chemins de fer ou les messageries. — Toute personne dont la localité n'est pas desservie par les messageries ou le chemin de fer, devra nous indiquer le bureau le plus rapproché de sa demeure, et nous adresserons le colis à ce bureau-là.

Envoyer sa demande accompagnée d'un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



CENT DESSINS VARIÉS,

PAR MM. MAURISSET ET GRÉVIN,

GRAVÉS SUR ACIER PAR MM. MAURISSET ET GEOFFROY.

Ces dessins sont imprimés sur carton mince, ils sont teintés à l'anglaise et peuvent servir de cartes de visite; on les emploie aussi pour indiquer le nom de ses convives dans un dîner de famille ou d'amis. Le nom s'inscrit dans l'espace resté blanc — et la carte se place sur la serviette.

PRIX DES CENT DESSINS VARIÉS, 5 FRANCS.

Chez MM. GIROUX, SUSSE, et au bureau, rue Bergère, 20.

Par faveur spéciale et tout exceptionnelle, les cent dessins seront adressés francs de port à tous ceux de nos acheteurs qui nous enverront un bon de poste de 3 fr.

Adresser à M. E. PHILIPON, rue Bergère, 20.

LA MÉNAGERIE PARISIENNE,

PAR GUSTAVE DORÉ.

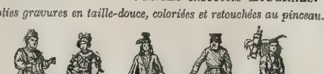
LIONS, — LIONNES, — LIONS-SOTS, — PAONS, — RATS D'OPÉRA, — RATS D'ÉGOUT, — RATS DE JARDIN, — LOUPS, — LOUPS-CERVIERS, — VAUTOURS, — DINDONS, — OIES, — SERPENTS, — PIES, — CRAPAUDS, — COQS DE BARRIÈRE, — TIGRES, — SERINS, — PANTHÈRES, — CHOUETTES, — BUSES, — MERLANS, — OISEAUX DE PROIE.

Cet Album, lithographié par l'auteur des belles illustrations de Dante, se vend 6 fr. à Paris; — rendu *franco*, 7 fr.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, rue Bergère, 20.

COSTUMES DES DIFFÉRENTES NATIONS MODERNES.

Jolies gravures en taille-douce, coloriées et retouchées au pinceau.





FRANCE. 100 feuilles à 40 centimes chacune, rendue *franco* par la poste, 45 centimes.

ESPAGNE. 37 feuilles à 40 centimes chacune, rendue *franco* par la poste, 45 centimes.

AMÉRIQUE. 27 feuilles à 40 centimes chacune, rendue *franco* par la poste, 45 centimes.

N. B. Toute demande d'au moins cinquante feuilles est expédiée *franco* pour le prix total de 20 fr.

Nous expédions une feuille d'échantillon et le catalogue de la Collection contre l'envoi de 0,50 en timbres-poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 360. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 22 Novembre.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :

3 mois . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . 10 »
12 mois . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

LES ÉTRANGERS A PARIS, — par Carlo Gripp.



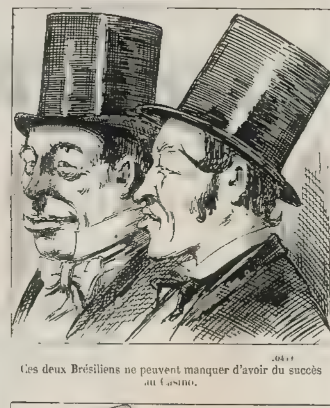
LE PUBLIC ACTUEL DU BOULEVARD.

L'homme qu'on y trouve le moins, c'est le Parisien.

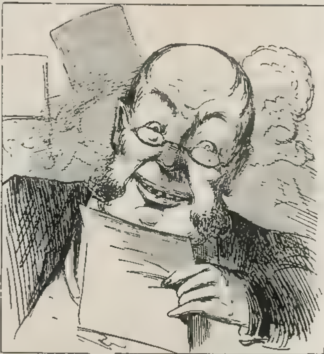
20453



20460
Le public du Château des fleurs est pour eux un public peu distingué.



20461
Ces deux Brésiliens ne peuvent manquer d'avoir du succès au Casino.



20461
Dès son arrivée, le banquier allemand consulte le *Cours de la Bourse*.



20462
Mademoiselle Titine n'a pas encore rencontré le prince russe de ses rêves!



20463
— Voyons, mon p'tit Natole, faut pas te fâcher! l'Anglais qui me donnait le bras s'était égaré, et je l'aidais à retrouver son chemin.

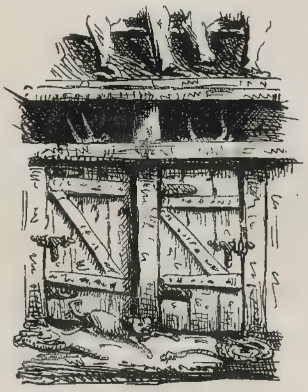
LA COURSE AUX TAUREAUX SUR LES BORDS DE L'ADOUR, — gasconnade par A. Martial.



20464
Les courses sont annoncées à son de trompe.



20465
Entrée modeste de deux ou trois torréadors, picadors ou matamors.



20466
Places privilégiées occupées dès la veille par les vrais connaisseurs, habitués des coulisses.



20467
Le peuple se précipite vers les arènes.



20468
La bourgeoisie s'y rend avec dignité.



20469
Castrado, l'ex-taureau le plus fougueux de la Gascogne, s'élance dans l'arène.



20470
Aussi satisfait du coup d'œil général que complétement insensible aux agaceries de MM. les banderilleros, il demande à s'en aller.



20471
Mal accueilli dans sa demande, il *s'exécute*, et fond sur l'adroit Pépito, dit *Ménanche*, qui s'efface poliment.

LA COURSE AUX TAUREAUX SUR LES BORDS DE L'ADOUR, — gasconnade par A. MARTIAL (suite).



20472
Sur l'agile Pédrillo, dit *Pot-de-Lèbe*, qui le franchit;



20473
Sur l'aimable Hermodo, dit *Cruspet*, qui l'enfourche;



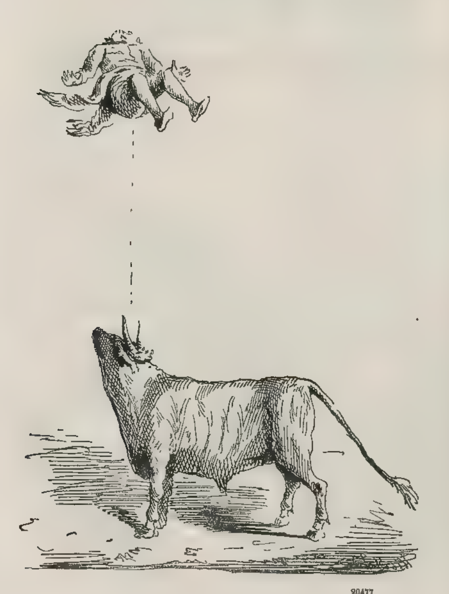
20474
Sur l'audacieux Atrarido, dit *Ragous*, qui le domine.



20475
Tant d'exploits laissant la foule considérablement tiède, et Castrado totalement abruti, quelques picadors se disposent à piquer l'amour-propre de ce dernier.



20476
Le bon Castrado, que tout cela embête... à la fin, apostrophe le malencontreux Zopenco, dit *Titiaboï*,



20477
Et se paye une partie de bilboquet.



20478
Après quoi, mettant à profit la généreuse présence de Pépito, Pédrillo, Hermon et Attuvido, accourus au secours de l'infortuné Zopenco, l'excellente bêbête exécute le grand jeu indien.

LA COURSE AUX TAUREAUX SUR LES BORDS DE L'ADOUR, — gasconnade par A. MARTIAL (suite).



20479

Joie et trépignements bien légitimes des sensibles et véritables amateurs, ceux qui ne se mouchent pas du pied.



20480

Juste autant que circonspect, M. le président du jury couronne le héros et la bête au bout d'une perche.

MA FEMME EST SOMNAMBULE.

— Mon cher Dugardin, j'ai bien des compliments à te faire. La femme que tu viens d'épouser est charmante.

— Oui, elle n'est pas mal.

— Es-tu heureux avec elle?

— Certainement, mon ami, certainement; seulement il y a une petite chose qui me contrarie.

— Laquelle?

— Les parents m'ont confié en secret que leur fille était somnambule.

— Ah bah!...

— Ce n'est pas très-agréable d'avoir une femme qui se promène le soir sur les gouttières.

— C'est vrai, surtout quand elle fait ses promenades en chemise.

— Tu as raison. Tu m'inquiètes.

— Il faut espérer pour toi qu'elle se contentera de se promener dans son appartement.

— Oui. Mais, je t'en prie, ne dis à personne ce que je viens de te confier sous le sceau du secret.

— Non, sois tranquille.

***

Il n'y avait que huit jours que Dugardin était marié.

La neuvième nuit il vit sa femme se lever, puis se diriger droit vers la cuisine.

Il la suivit.

Les Dugardin n'avaient pas de bonne, une femme de ménage venait laver la vaisselle tous les matins.

Il se trouvait donc un certain nombre d'assiettes sur la table de la cuisine.

Madame Dugardin les nettoya toutes, puis elle décrotta les souliers de son mari. Celui-ci regardait sa femme, et s'étonnait fort de tout ce qu'elle faisait.

Quand elle eut fini son ouvrage, elle alla se recoucher.

Le lendemain, M. Dugardin ne souffla mot à son épouse de ce qui s'était passé pendant la nuit. Seulement il renvoya la femme de ménage, pour faire des économies.

Il espérait que sa femme laverait toutes les nuits la vaisselle et nettoierait ses souliers.

C'est ce qu'elle fit avec le plus grand soin.

— Cela ne la fatigue pas, se disait M. Dugardin, puisqu'elle dort en travaillant. Ah! je suis bien content que ma femme soit somnambule!

Il fit un jour la réflexion suivante :

— Puisque ma femme est somnambule, je puis l'interroger, et elle répondra à toutes mes questions.

La nuit même il voulut faire une expérience.

Quand elle se leva, il l'appela par son nom.

— Adélaïde, lui dit-il.

— Mon ami, fit-elle.

Elle parlait!

— Adélaïde, pourrais-tu me dire quel temps il fera demain?

— Certainement.

— Eh bien, dis...

— Il pleuvra, et je te conseille de prendre ton parapluie pour aller à ton bureau.

Le lendemain, M. Dugardin prit son parapluie.

Adélaïde parut étonnée de cette précaution.

— Mais, mon ami, il fait un temps magnifique.

— Ce matin, c'est possible, mais il pleuvra tantôt.

Il ne voulait pas lui dire que c'était elle-même qui lui avait fait cette recommandation.

Il lui cachait avec soin qu'elle était somnambule, car elle aurait pu s'en effrayer.

Vers trois heures il fit un orage épouvantable, et la pluie tomba à torrents.

— Quelle chance! dit M. Dugardin, grâce à ma femme qui est somnambule, je puis me passer de baromètre!

Encore une économie.

***

L'idée lui vint qu'il pourrait mettre à profit les qualités somnambuliques de sa femme, — et que par elle il pourrait connaître autre chose que les variations du temps.

Il eut cette idée au moment où il travaillait à son bureau. Il fit tout son travail de travers, car il ne pensait qu'à son projet, et il désirait vivement voir arriver deux heures du matin, c'est-à-dire le moment où sa femme se levait.

Ces deux heures si impatiemment attendues sonnèrent.

Il fit asseoir Adélaïde sur un fauteuil, et la questionna sur les événements politiques qui occupent l'Europe.

Madame Dugardin fit connaître toutes les intentions des souverains, puis les conférences secrètes que les diplomates avaient entre eux.

Tous les mystères étaient dévoilés.

M. Dugardin ne se sentait pas de joie.

Il courut le lendemain chez le rédacteur en chef d'un grand journal politique.

— Monsieur, lui dit-il, voulez-vous me permettre de rédiger le bulletin du jour?

— Il est confié à un rédacteur qui s'en acquitte fort bien.

— Retirez-le-lui.

— Cet homme est fou, pensa le rédacteur en chef.

— Prenez-moi à l'essai, vous signerez mes articles du nom que vous voudrez.

— Avez-vous déjà travaillé dans les journaux?

— Non, monsieur, je suis employé dans une compagnie d'assurances. Mais je puis vous affirmer que je vous rendrai de grands services. Le style laissera peut-être à désirer, mais les nouvelles seront exactes.

Le rédacteur en chef consentit à prendre connaissance des nouvelles qu'il lui communiquerait.

Huit jours après, la direction lui offrait une place de douze mille francs, car jamais aucun correspondant n'avait été mieux informé que lui.

Il annonçait les changements de ministères.

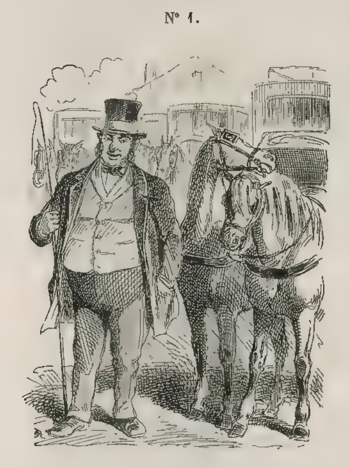
Il racontait mot pour mot les entretiens secrets qu'un monarque avait eus avec son premier ministre.

Il disait les réformes que tel ou tel gouvernement avait l'intention de faire, etc., etc.

LES POURQUOI ET LES PARCE QUE, — par G. Randon.

L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 1.



20481
Devinez, bourgeois, à quoi ressemble une place publique quand elle est comme celle-ci couverte d'une forêt de fiacres?

N° 2.



20482
De quelle nature doivent être les pensées de ce coiffeur?

N° 3.



20484
Pourquoi cette bonne éprouve-t-elle le désir de changer de climat?

Si M. Dugardin avait demandé vingt mille francs d'appointements, on les lui aurait donnés, car le nombre des abonnés avait triplé en moins de huit jours. Tout le monde s'étonnait qu'un journal fût si bien renseigné.

Le directeur lui-même était le plus stupéfait de tous.

Quant à M. Dugardin, il était plus enchanté que jamais d'avoir une femme somnambule.

***

Cet heureux mortel avait pris deux domestiques et un appartement de trois mille francs.

Sa nouvelle place lui permettait de faire de folles dépenses.

Adélaïde était fière de son mari, qui tout à coup était devenu un des premiers journalistes de France et de Savoie.

Son portier le saluait très-bas, et son propriétaire était heureux quand il pouvait avoir quelques minutes de conférence avec ce grand politique, pour qui rien n'était caché.

Malgré tous ces honneurs, M. Dugardin n'était pas encore satisfait.

L'ambitieux ne se trouvait pas assez riche.

Ses douze mille francs ne lui suffisaient pas, ni même les vingt mille qu'on aurait pu lui donner. Il lui fallait davantage.

Et il avait trouvé le moyen de réaliser d'énormes bénéfices.

C'était encore sur sa femme qu'il comptait. Une nuit, après avoir fait son bulletin sous sa dictée, il lui adressa d'une voix tremblante cette question, d'où dépendait son avenir :

— Demain la Bourse haussera-t-elle?

— Oui, lui répondit sa femme.

Le lendemain il courut, ou plutôt il vola à la Bourse, et gagna quelque chose comme cent mille francs.

C'était un assez joli commencement. Les jours suivants, il réalisa des bénéfices analogues.

Rien ne lui était plus facile que de gagner ce qu'il voulait; il n'avait qu'à interroger sa femme pendant la nuit.

Il pouvait mener un train de maison princier, son vœu était exaucé.

Tout le monde admira le génie de cet homme, qui ne se trompait jamais dans toutes ses spéculations.

On accourait chez lui pour lui demander conseil.

Pour le voir, on faisait antichambre comme chez un ministre.

Quand, par hasard, on lui demandait comment il s'y prenait pour ne jamais se tromper, il se gardait bien de répondre :

— Ma femme est somnambule.

***

Il avait tout pour être heureux, et cependant il devint sombre et soucieux.

On lui avait dit que sa femme le trompait. Il voulut s'en assurer, et pour cela il interrogea celle qu'on accusait peut-être à tort.

Quand il la questionna, elle dormait, bien entendu.

— Adélaïde, est-ce vrai que tu me trompes?

— Oui, mon cher!

— Avec qui?

— Avec un jeune homme charmant qui s'appelle Théodore.

— Tu l'aimes?

— Je l'adore!

— Pourquoi m'es-tu infidèle?

— Parce que Théodore est beau et que toi tu es laid.

M. Dugardin ne voulut pas en savoir davantage. Chaque réponse de sa femme avait été pour lui comme un coup de foudre.

Il résolut de paraître ne rien savoir.

Sa femme lui était trop précieuse pour se mettre mal avec elle.

***

Quelques jours après, en rentrant chez lui, il ne trouva plus madame Dugardin.

Un domestique lui remit une lettre. C'était son épouse coupable qui lui avouait sa faute, et qui lui disait qu'elle était partie en Amérique avec celui qu'elle aimait.

M. Dugardin resta pétrifié!

Il était ruiné!

Il ne regrettait pas sa femme, mais sa double vue!!!

A. Marsy.

MENUS PROPOS.

Le docteur L... rencontrait jeudi dernier un de ses amis rue Fontaine-Saint-Georges.

— D'où venez-vous comme cela? lui dit le docteur.

— Du cimetière. Nous venons d'enterrer M. X... On doit vous avoir envoyé une lettre de faire part. Vous n'êtes donc pas venu à l'enterrement?

— Ma foi, non. Vous concevez que si un médecin se mettait sur ce pied-là, ce serait toujours à recommencer.

***

Le dernier festival des orphéonistes de Sèvres n'a pas trop mal marché.

Un brave Auvergnat, qui avait assisté à ce concert, rentra chez lui tout guilleret. Un camarade lui demanda s'il s'était bien amusé.

— Eh oui, fichtra! j'ai entendu l'orphéon de Chèvres.

***

Cet excellent Auvergnat me rappelle un jeune chanteur italien qui dernièrement, dans une soirée, demandait à la maîtresse de la maison si elle connaissait l'*ange déchou?*...

***

Au théâtre des Champs-Élysées, on vient de jouer une opérette intitulée *Eureka*.

Eureka! Eureka! j'ai trouvé! j'ai trouvé! ce fut le cri d'Archimède quand il découvrit le principe de l'hydrostatique.

Ce mot *Eureka* a passé en proverbe dans le monde savant pour célébrer la solution d'un problème.

Le moindre conscrit de lettres sait cela.

Mais est-ce une raison pour étaler ce mot grec sur une affiche de spectacle et en faire le titre d'une pièce de théâtre?... Pour le public, c'est de l'hébreu.

Une fois sur cette voie, je ne sais pas où l'on s'arrêtera...

« Si vous prenez des mots grecs, dira votre voisin, je prends des mots latins, et je vous extermine! »

Et M. Pierre intitulera sa pièce : *Sic vos non vobis*. Et M. Paul donnera pour titre à la sienne : *Tu Marcellus*

LES POURQUOI ET LES PARCE QUE, — par G. Randon.

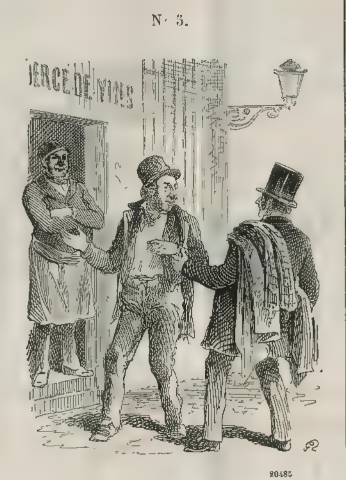
L'explication en sera donnée dans le prochain numéro.

N° 4.



20484
Devinez, patron, en quelle circonstance les pâtissiers peuvent être assimilés à des médecins?

N° 5.



20485
Pourquoi les marchands de vin et les marchands d'habits se disputent-ils la clientèle?

N° 6.



20486
Pourquoi les garçons de restaurant doivent-ils plus que personne penser à leur salut?

cris. Et M. Jean intitulera son mélodrame : *Ab uno disce omnes.*

Au fait, ce sera peut-être une excellente ressource par la disette de titres qui court. On sait que plusieurs charmantes œuvres, qu'on applaudit depuis quelque temps, ne brillent pas précisément par le choix de leur enseigne.

Si les dictons latins et grecs obtiennent les honneurs de l'affiche, le théâtre des Champs-Élysées se sera du moins rattaché par quelques nouveaux titres aux destinées de notre art dramatique, et son opérette *Eureka* aura été un cri symbolique.

* * *

Les feuilles musicales d'Allemagne nous apprennent qu'un riche Anglais, qui parcourt en ce moment l'Allemagne, est à la recherche de l'*Adélaïde* de Beethoven, dont il a entendu vanter la beauté. Il veut absolument l'épouser.

* * *

Un Titi s'étant fourvoyé dimanche matin au concert populaire de musique classique donné dans la salle du Cirque-Napoléon, s'écria en ne voyant que quatre morceaux sur le programme :

— C'est là tout ce qu'on sert?... Je m'en vas, et je reviens ce soir. Ils m'en donneront davantage... et il y aura des clowns.

J. Lovy.

CHRONIQUE THÉATRALE.

S'il m'était permis d'imiter l'exemple de l'ancien magister qui tient la férule au rez-de-chaussée de *l'Opinion nationale*, j'invoquerais l'ombre de Molière pour vous parler de deux ou trois petites pièces qui ont été jouées la semaine dernière; mais je n'ai jamais eu l'honneur de diriger une classe à Grenoble, je professe à propos des vaudevilles des idées qui n'ont rien de commun avec l'ancien répertoire classique. Libre à M. Francisque Sarcey de parler tous les huit jours de *Tartuffe*. Un ridicule de plus ou de moins ne fait plus rien dans l'existence de ce magister dramatique, dont la seule ambition consiste à devenir le Bilboquet du feuilleton.

Bilboquet, lui aussi, invoque à chaque instant les grandes choses de la vie. Il ne saurait parler d'une carpe sans prononcer quelque tirade sur la société et la famille. M. Francisque Sarcey ne peut parler d'un vaudeville sans le comparer au *Misanthrope* ou à *Roméo et Juliette*.

Pour ma part, je n'ai jamais compris ce que Shakspeare ou Molière peuvent avoir de commun avec M. Marc Michel ou M. Lambert Thiboust. Mais les professeurs aiment à parler à tort et à travers du répertoire classique, histoire de se faire passer pour un homme sérieux auprès du commun des lecteurs. Nous différons encore avec M. Sarcey sur un autre point : jamais nous ne parlerons comme lui d'une actrice que nous n'avons jamais vue; nous aimons mieux faire moins de bruit et nous attirer moins de démentis.

Le théâtre des Variétés, qui joue *Nos petites faiblesses* à l'heure où nous mettons sous presse, nous a convié l'autre soir pour un petit acte, les *Finesses de Bouchavanne*, qui a complétement réussi.

C'est l'histoire d'un mari qui cherche l'amant dans le ménage de son voisin, et ne se doute point qu'à l'heure où il protége l'honneur conjugal de son ami, il ferait bien mieux de surveiller sa propre famille. Le principal rôle de ce vaudeville a été écrit pour Arnal, qui est la gaieté de la pièce. M. Grenier est vraiment drôle dans le rôle du faux amant.

Le théâtre du Vaudeville prépare les deux pièces nouvelles de MM. Meilhac et Halévy, et a joué sans tambour ni trompette un agréable vaudeville de MM. Varin et Michel Delaporte. La chose s'appelle *l'Auteur de la pièce*, et a donné lieu à plusieurs protestations de la part de M. Delannoy. Évidemment ce vaudeville n'ajoutera rien à la position de ce comédien, mais de l'autre côté il faut avouer aussi que le rôle tant contesté n'est pas de nature à déshonorer un artiste justement susceptible de sa position. M. Delannoy s'est fait applaudir en compagnie de M. Saint-Germain. — Voilà tout.

Les reprises du *Juif errant* et de *Monte-Cristo* ont eu lieu devant le public habituel de ces sortes de solennités, où la critique se fait assez volontiers remplacer par les parents et amis; mais le feuilleton parisien était au grand complet à la première représentation de *la Femme coupable* au théâtre de M. Brisebarre.

M. Eugène Nus est un écrivain d'un grand talent. Ceux qui ne se souviennent pas toujours de ses drames, n'oublient pourtant jamais son remarquable livre : « *les Dogmes nouveaux* ». En attendant que le poëte nous donne le pendant de ce livre, le dramaturge nous a offert une pièce nouvelle qu'il ne faudra pas juger trop sévèrement. Le théâtre du boulevard du Temple n'en est qu'à ses commencements; sa troupe est incomplète et l'organisation de la scène n'est qu'à moitié faite. Le meilleur drame du monde souffrirait d'une distribution trop faible, et si *la Femme coupable* a surnagé dans ce désordre de comédiens pris au hasard à tort et à travers, c'est que la nouvelle pièce de M. Nus a des qualités sérieuses et incontestables. M. Brisebarre, qui est un homme d'esprit, ne nous en voudra pas de parler de son théâtre un peu légèrement. Le jour où il nous dira sérieusement : — Venez voir ce que j'ai fait de mon théâtre, nous le discuterons comme il le mérite. D'ici là contentons-nous de lui souhaiter mille prospérités et des comédiens plus capables de porter sur leurs épaules la lourde charpente d'un drame en cinq actes. Mademoiselle Cico et M. Paul Laba ne suffisent pas à cette tâche, il leur faut des camarades pour leur donner un coup d'épaule.

L'événement de la semaine est au Théâtre-Italien dans la reprise de *Cosi fan tutte*, le délicieux opéra de Mozart. L'Allemagne, si fière de ses musiciens, demande depuis bien des années un autre livret pour l'adorable musique de Mozart. Bien des écrivains allemands ont essayé de remanier le pauvre poëme de *Cosi fan tutte*, sans réussir dans cette tâche dont le besoin se fait vivement sentir. Il est vrai qu'au Théâtre-Italien on ne se préoccupe jamais du livret; on se contente d'entendre chanter comme on ne chante que chez M. Calzado.

On peut vraiment dire des premières représentations du Théâtre-Italien qu'elles attirent le tout Paris élégant et spirituel. Aucun théâtre, excepté l'Opéra, ne réunit tant de grands noms à ses premières représentations. C'est le rendez-vous de l'esprit, de la beauté, de la grâce et du talent. M. Francisque Sarcey n'y vient jamais.

Albert Wolff.

La Critique française, revue philosophique et littéraire, vient de publier dans son numéro de novembre :

Le Roman moderne en France et madame George Sand; Augustin Avond. — A travers champs; Alfred Blot. — Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris, d'après les documents originaux, par M. Émile Campardon; É. Boutaric. — Charles Lamb; Louis Deprèt. — Louis XIV et les ducs de Bourgogne, par M. Michelet; T. Campenon. — Eugénie de Guérin, Journal et Lettres, André Vincent. — Chronique générale : Les Revues, T. Campenon. — Les Livres, A. Feillet, Ernest Desmarest, Léon Godard. — Les Théâtres, C. Bernel.

Abonnement : 12 fr. par an. — Bureau, 8, rue Garancière.

Pour l'amusement des soirées, pour occuper les dames et les demoiselles à de petits travaux faciles, nous avons le cahier des *Découpures de patience*. Ces découpures demandent de bons yeux, de bons ciseaux et de l'adresse dans le découpage. Avec ces qualités, avec l'outil que nous venons de désigner, et avec le cahier des *Découpures de patience*, une dame peut exécuter des travaux qui paraîtront un tour de force très-extraordinaire.

Tout le monde a vu quelques-uns de ces véritables chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, une de ces sortes de merveilles artistiques faites au bout des ciseaux par une ou deux personnes qui se sont fait en ce genre une réputation européenne. Ce sont des dessins de ce genre que nous donnons à toutes les dames le moyen de faire *facilement* et sans études préalables.

Un papier est, d'un côté, tout noir, — de l'autre côté, il est blanc, et sur ce blanc sont dessinés en noir des arbres, des fleurs, des animaux, etc. — Il s'agit de découper ces dessins, d'enlever tout le blanc; lorsque cela est fait, on se trouve avoir un dessin noir des deux côtés, et il est impossible que la personne qui n'a pas vu le dessin avant le découpage puisse comprendre comment le dessin a été exécuté.

On fait donc sans peine sérieuse, et seulement avec un découpage adroit et patient, des dessins qui semblent avoir exigé bien plus que de l'adresse et de la patience, une grande habileté, de l'art, de la composition, etc.

Ce cahier, qui contient beaucoup de dessins, ne se vend aux abonnés que 4 francs rendu franc de port.

Adresser un bon de 4 francs à M. Philipon, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 361. — 1862. Prix du numero : 35 centimes. 29 Novembre.

LE
JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois. . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

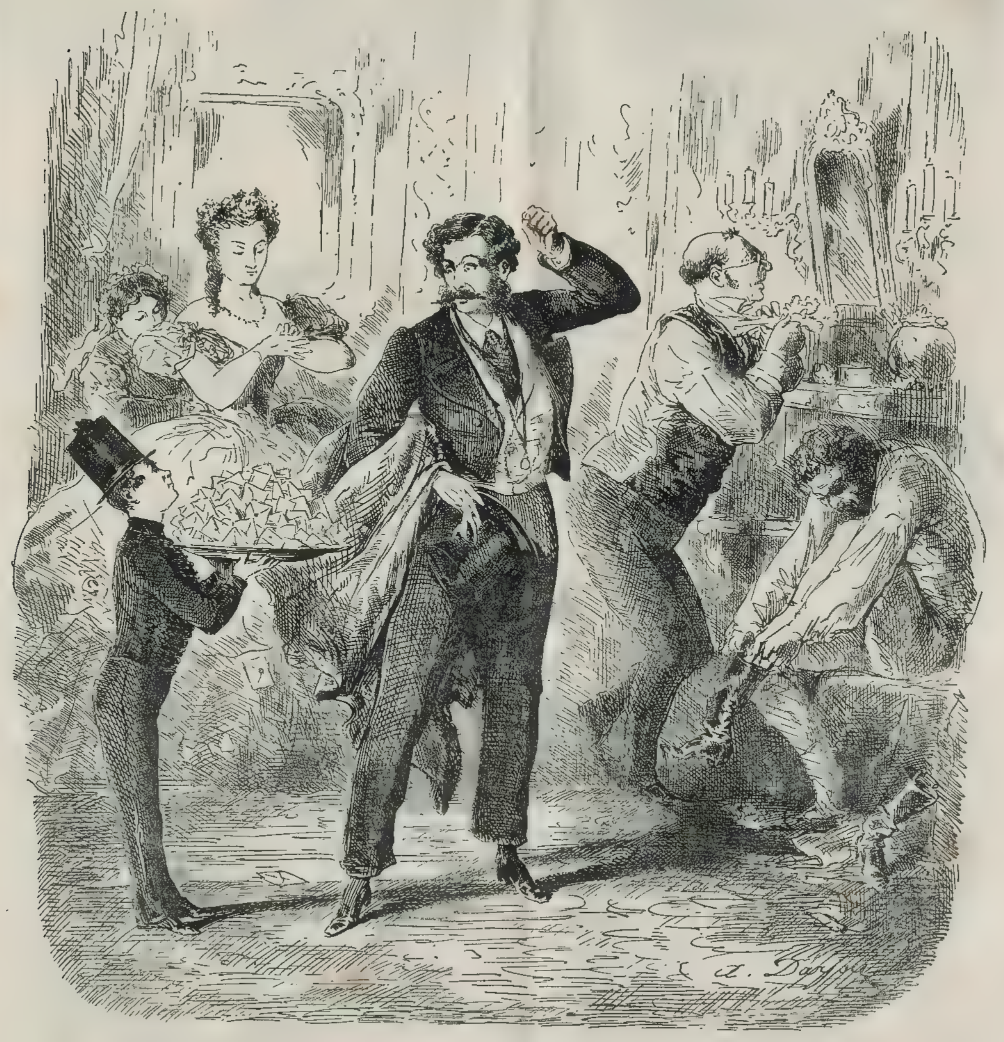
Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur. On souscrit aussi chez tous les libraires de France — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27 — Delizy, Davies et Cᵉ, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montagne de la Cour, 19

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

MANIÈRE D'INVITER SON MONDE, — par Darjou.



— Oh! les soirées, les bals, les concerts, vous voilà donc revenus! corvées insipides, bottes vernies trop justes, gants glacés qu'on ne peut quitter avant l'heure, quand donc serons-nous débarrassés de vous!!!...

MANIÈRE D'INVITER SON MONDE, — par DARJOU (suite).



20488

— Voulez-vous dîner avec moi? (On offre une médaille d'aplomb à quiconque osera répondre Oui.... à une semblable question.)



20489

— Comment, monsieur Arthur, je vous invite à ma soirée, et vous n'apportez pas votre violon?



20490

— Vous ne venez pas avec nous? Il y a encore une place.... sur le siége.



20491

— Vous êtes invité à vous présenter au conseil de discipline le ....., etc., etc.



0492

Attendant une invitation.



20493

M. et madame Colimard *font l'honneur* d'inviter M. et madame *** à leur soirée du..... On fera de la musique. (Merci.)

MANIÈRE D'INVITER SON MONDE, — par Darjou (suite).



Invité tout exprès pour assister à la noce de sa cousine de Montauban ! 20494



Invité chez la baronne. 20495



Le même chez la voisine. 20496

MANIÈRE D'INVITER SON MONDE, — par DARJOU (suite).


Invité pour faire un dessin dans l'album de la demoiselle. 20497


Invité à prendre la porte. 20498

AVOIR SES ENTRÉES!

Le rêve de beaucoup de personnes est d'avoir ses entrées dans les théâtres.

Ce rêve est celui de Jolivet.

— Ah! s'écrie-t-il souvent, comme je serais heureux si en passant devant le contrôle je pouvais dire : J'ai mes entrées!... ne serait-ce que dans un théâtre!

Mais ce rêve ne tarde pas à devenir un cauchemar, car il y pense la nuit comme le jour.

— Je ne puis vivre plus longtemps ainsi, se dit-il, il faut absolument que j'aie mes entrées.

Et il se mit à chercher.

Il se frappa le front. Il venait d'avoir une idée.

Il courut trouver le rédacteur en chef d'un grand journal.

— Monsieur, lui dit-il, je ne suis pas connu de vous, mais vous seriez bien aimable de me confier la critique théâtrale.

— Mais j'ai un rédacteur qui en est chargé.

— Otez-lui ces fonctions pour me les donner. Vous ne me payerez pas; je tiens à faire les théâtres, afin d'avoir mes entrées partout.

— Je vous répète que j'ai mon rédacteur, et que je suis content de ses articles.

— Il les fait pourtant assez mal.

— Monsieur, dit le rédacteur en chef avec colère, c'est moi qui écris ces articles sous un pseudonyme.

Et Jolivet fut éconduit de la belle façon.

***

En sortant des bureaux de ce journal, il rencontra un de ses amis auquel il fit part de ses chagrins.

— Mon cher, lui dit l'ami, tu peux très-facilement avoir tes entrées, même dans les coulisses?

— Dis-moi la recette, je t'en supplie.

— Entretiens une actrice.

— Et tu crois que je pénétrerais dans le séjour enchanteur que l'on nomme les coulisses?

— Parbleu!... une fois j'ai entretenu une petite danseuse, et j'étais au théâtre comme chez moi.

— Mon ami, tu me sauves.

Le lendemain, Jolivet entretenait une actrice du théâtre des *Cascades Amusantes*.

Il lui promit cinq cents francs par mois, et lui meubla un joli appartement; mais il lui dit qu'il tenait à entrer dans les coulisses de son théâtre.

— Très-bien, mon gros bébé, lui répondit-elle, on essayera.

Le soir elle l'emmena.

Quand Jolivet se trouva au milieu des acteurs, des actrices, des figurants et des machinistes, son cœur battit à déchirer son gilet de flanelle.

Il se jeta dans le régisseur, qui le regarda de travers.

— Quel est donc ce monsieur? alla-t-il demander à l'actrice.

— C'est mon frère.

— Si votre frère ne sort pas immédiatement, dit l'impitoyable régisseur, je le fais disparaître par une trappe.

Jolivet fut obligé de se retirer.

Il en était pour ses frais de mobilier.

***

Un soir que, plongé dans ses rêveries habituelles, Jolivet regardait le monde entrer dans un théâtre, il eut une idée diabolique.

Il remarqua que ce soir-là le contrôleur était absent, et qu'il était remplacé par un inconnu qui n'avait pas l'air d'être très au courant de ses nouvelles fonctions.

— Cet individu, pensa-t-il, ne doit pas connaître toutes les personnes qui ont leurs entrées.

Il se présenta au contrôle.

— J'ai mes entrées, dit-il, je suis M. X..., et il nomma une célébrité de la presse.

— Vous êtes M. X...! fit le contrôleur avec étonnement; c'est prodigieux, il vient d'entrer à l'instant même; mais je tiens à éclaircir ce mystère.

— C'est inutile, laissez ce monsieur tranquille, balbutia Jolivet.

— Non, venez avec moi.

Il saisit notre infortuné par le bras et le conduisit devant le vrai M. X... pour les confronter.

La fourberie de Jolivet ne tarda pas à être dévoilée, et cette affaire fit grand scandale.

Le malheureux Jolivet jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

***

Il eut recours à des moyens plus loyaux pour avoir ses entrées.

Jolivet fit la connaissance d'un auteur très-connu qu'il accabla de politesses, afin de devenir son ami intime.

Il le devint en effet.

Un jour qu'ils avaient dîné ensemble, l'auteur témoigna l'intention de faire un tour dans un théâtre de genre.

Jolivet voulut le suivre, il avait son projet.

On arrive au contrôle.

— Votre nom? lui demande le contrôleur.

— Je suis avec monsieur.

Et il désigna son ami l'auteur.

Il entra.

— Du moment que je serai connu, pensa-t-il, on me laissera passer tous les soirs.

Pendant quinze jours de suite, il alla trouver ce précieux ami pour entrer avec lui.

L'auteur l'envoya promener.

Jolivet essaya alors de se présenter tout seul.

On l'arrêta au contrôle.

— Je suis l'ami du spirituel O..., dit-il.

— Ce titre ne suffit pas, lui fut-il répondu, vous ne pouvez entrer. Si vous voulez voir le spectacle sans payer, demandez-lui des billets.

Qu'importait à Jolivet d'entrer au théâtre gratis! Ce n'était pas cela qu'il désirait, mais avoir ses entrées.

C'était sa manie. — Il y a bien des gens qui font collection de timbres-poste!

***

Comme il ne suffit pas d'être le Castor d'un auteur pour avoir ses entrées, Jolivet résolut de se mettre lui-même à écrire des pièces.

Il fit une comédie en trois actes qu'il porta à un directeur.

Ce directeur était d'une franchise rare.

— Monsieur, dit-il à l'auteur improvisé, j'ai pris connaissance de votre comédie.

— Eh bien?

— Elle est insensée.

— Cela ne m'étonne pas, c'est la première pièce que

TOUJOURS LA TIMBROPOSTOMANIE, — par Félix Regamey.



L'ALBUM AUX PORTRAITS-CARTES DÉTRÔNÉ PAR L'ALBUM TIMBRE-POSTE.

Malheureusement ce dernier n'a pas l'idée du sort qui l'attend; son prédécesseur, qui n'est pas fier du tout, va se transformer en album de timbres-poste.... photographiés!

je fais, et je l'ai écrite en huit jours. Du reste, je n'ai aucune disposition pour le théâtre.

— Mais alors pourquoi faites-vous une comédie et me l'apportez-vous?

— C'est pour avoir mes entrées dans votre théâtre. Ne jouez pas ma pièce, mais donnez-moi mes entrées.

— S'il fallait les donner à tous ceux qui m'apportent leur *ours*, mais ma salle serait comble chaque soir, et je ne ferais pas un centime de recette!

Jolivet partit fort contrarié. Il le fut encore bien davantage lorsqu'il reçut une lettre de son oncle, un millionnaire, qui devait lui laisser toute sa fortune.

Voici ce que son oncle lui écrivait :

« Monsieur,

« J'ai appris que vous vous lanciez dans la bohème, « c'est-à-dire que vous vous mettiez à faire des pièces.

« Misérable, vous voulez donc déshonorer le nom de « votre père et le mien?

« Je vous renie pour mon neveu et je vous déshérite. »

Cette missive plongea Jolivet dans le plus profond abattement, mais ne calma pas sa manie de chercher à avoir ses entrées.

***

Un matin, un monsieur vint le trouver et lui dit :

— J'ai appris que vous désiriez avoir vos entrées dans un théâtre?

— Certainement.

— Cela ne dépend que de vous.

— Que faut-il faire?

— Je suis le caissier du théâtre de ***, prêtez-nous trente mille francs.

— Mais ce théâtre marche très-mal.

— C'est pour cela que je viens vous emprunter de l'argent. Prêtez-nous trente mille francs, dont nous avons besoin pour payer les acteurs, et vous aurez vos entrées.

Jolivet réfléchit, et finit par accepter.

Il ne pouvait en être autrement, on le prenait par son côté faible.

Il prêta les trente mille francs demandés, et on inscrivit son nom sur le livre des entrées.

Enfin!!!

Trois jours après, le théâtre faisait faillite et fermait ses portes.

***

Jolivet joua à la Bourse pour tâcher de rattraper les trente mille francs qu'il venait de perdre d'une façon si ridicule.

En voulant tout regagner, il perdit le peu qui lui restait.

Il ne put même pas se permettre de dîner chez Duval.

***

Depuis quinze jours, Jolivet a ses entrées dans un grand théâtre.

Il est marchand de programmes.

A. Marsy.

ÉLOGE DE LA PLUIE.

— L'abominable temps!

— C'est ignoble!

— Infâme!

— Toujours de la pluie!

— Si cela continue, nous allons avoir une édition du déluge, revue, corrigée et considérablement augmentée.

— J'ai déjà pensé à me faire construire un bateau de sauvetage.

— Plaisanterie à part, c'est à vous faire tourner en canard enragé!

— A bas la pluie!

— Oui, à bas la pluie!...

Ces exclamations aussi entrecoupées que diverses, s'échappaient de la bouche de plusieurs amis qui achevaient par une conversation animée un déjeuner artistique.

Et comme pour donner raison à l'anathème que lançaient les causeurs, on entendait au dehors les rafales du vent et les clapotements de l'averse qui venait exécuter des variations sur les carreaux ruisselants.

— Écoutez!... reprit un des causeurs.

— Parbleu! cela redouble.

— Torrent et riflard!

— Que le diable emporte le baromètre! n'est-il pas vrai, Balissant?

Ces derniers mots s'adressaient à un des assistants, qui fumait silencieusement son cigare sans prendre part à ce pique-nique d'imprécations.

Balissant, — un original, — hocha la tête au lieu de répondre.

— De quoi?... Ne serais-tu pas de notre avis?... continua le questionneur... Au fait, il n'y aurait rien de surprenant. Toi, l'homme-paradoxe!

— Balissant a beau être paradoxal, fit un autre, il est impossible qu'il prétende nous prouver...

— Que la pluie est de tout point charmante, dit Balissant narquois. Et pourquoi non, s'il vous plaît?...

— Pourquoi?... C'est trop fort... A Charenton, Balissant!... hurla le chœur. Je demande sa tête... s'il en a jamais eu une!

— Permettez, messieurs, poursuivit imperturbablement le fantaisiste, je maintiens mon dire et je démontrerai au besoin tous les avantages de la pluie.

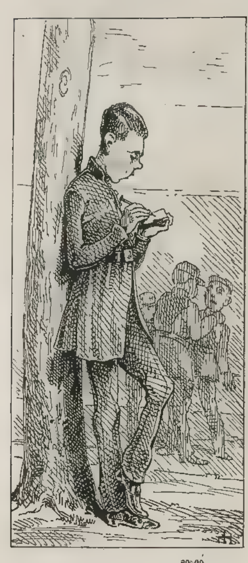
— Oui, connu!... Pour les biens de la terre...

— Jamais, exclama Balissant indigné! Me confondez-vous avec tous les Prudhommes de votre connaissance, pour supposer que je suis capable de me livrer à de telles rengaînes météorologiques? Je parle au point de vue exclusivement parisien...

— Alors tu vas nous dire que la pluie fait prospérer les cochers de fiacre...

— Ce détail seul me la ferait haïr, si je n'avais trop d'autres raisons de l'aimer.

TOUJOURS LA TIMBROPOSTOMANIE, — par Félix Regamey (suite).



20500

EXTRAIT DU CALEPIN D'UN ÉLÈVE.

— Reçu de Moutonnet, pour cinquante lignes, trois timbres dont un autrichien et deux prussiens. Ficher des claques à Ricosec qui a été dire au pion que j'en avais plein ma case, qu'il a manqué de me les faire confisquer tous.....



20501

Les élèves du lycée Bonaparte adressent une lettre de félicitations au *Times*, pour la croisade qu'il a entreprise en faveur des Américains du Sud; s'ils se séparent définitivement du Nord, ils auront un timbre-poste différent.



20502

— Fais-moi ma version grecque, et je te donne un espagnol.

— En ce cas, explique-toi!... Que Balissant argumente... Balissant a la parole.

— Volontiers, je l'accepte, répliqua celui-ci, et quand j'aurai conclu, vous serez tous de mon avis.

— Impossible.

— Nous verrons bien!

Messieurs, permettez-moi de vous le dire, reprit l'orateur en allumant un cigare frais, vous êtes tous des ingrats.

D'abominables ingrats!

Oh! ne vous récriez pas. Vous allez être forcés d'en convenir vous-mêmes.

Eh quoi! est-ce bien vous, des gens que je me plaisais à supposer intelligents, vous des enfants gâtés de la pluie, qui vous permettez de blasphémer sur son compte!

N'avez-vous pas compris que ces lamentations étaient à la fois iniques et déshonorantes, qu'il convenait de les laisser aux photographes, avec lesquels aucun de nous n'a, Dieu merci, pactisé jusqu'à ce jour?

La pluie!...

Mais il me faudrait plusieurs heures pour vous énumérer toutes ses vertus, et je devrai me contenter de vous en esquisser la plus faible partie.

Tenez, pour débuter, — vous êtes tous, — pardon, nous sommes tous idéalement paresseux, n'est-il pas vrai?

Or, que de fois n'avons-nous pas rejeté sur la pluie l'accès de paresse qui nous envahissait?

Et elle se laissait faire, tant elle est bonne fille!

Pour ma part je ne saurais évaluer combien je lui ai d'obligations de ce genre..... La ressource est si précieuse!

— Avez-vous travaillé aujourd'hui? vous demande un ami, un rédacteur en chef ou un critique.

— Moi!... pas possible... D'un temps pareil, vous savez!... cela vous prend sur le système nerveux... Êtes-vous comme moi?...

Et voilà notre plus gros péché tout excusé...

Je passe à une seconde vertu.

Je vous dois, messieurs, cet hommage bien mérité que nous n'avons avec la mode que des rapports infiniment éloignés!

Avant que le gandinisme et nos toilettes opèrent une fusion quelconque, il passera je ne sais combien de fautes de français sous la plume de M. Champfleury!

Parfois même, nous poussons — pour raisons financières — le négligé jusqu'aux confins du délabrement.

O poëmes douloureux de l'habit qui montre la corde!... Élégies des coutures vainement passées à l'encre! Mystères de la reprise, qui, à l'instar des pensionnaires du Casino, fait tout ce qu'elle peut pour être perdue!

Vous souvenez-vous des angoisses que causa parfois à votre amour-propre le manque de dissimulation de votre costume, racontant à tous les passants les secrets de votre misère?

Surtout quand un soleil railleur frappait en plein sur ces détresses!...

Le soleil! le dénonciateur d'accrocs! l'espion des pièces au coude!... l'accusateur public des haillons!

Avec la pluie, au contraire, les loques ont leur laisser passer. Le ciel est sombre et ne nous trahit pas.

Le paletot de quatre ans — si avancé pour son âge — peut circuler incognito. On n'a pas même le temps de le regarder, tant on est occupé à se frayer un chemin à travers le macadam. Aucune toilette arrogante ne vient insulter par son côte à côte au vêtement défraîchi.

Tous les costumes redeviennent égaux devant la giboulée...

Et vous oublieriez cet éminent service, vous qui en avez eu et en aurez si souvent besoin!

Vive la pluie, la patronne des gueux! Vive la pluie, cette sauvegarde de la pudeur des pauvres gens!

Vive la pluie, qui nous délivre des importuns et des flâneurs du parasitisme!

Quand le temps sourit, les voilà qui tous se mettent en guenilles.

Ils descendent par longues bandes dans les rues pour de là se disperser aux quatre coins du hasard.

Quand il pleut, au contraire, vous pouvez être tranquille. Nul ne viendra inopportunément carillonner à votre porte.

Aucun visiteur endiablé ne vous dérangera au milieu d'une sieste charmante ou d'un tête-à-tête galant.

Aucun affamé ne fondra sur votre maigre dîner pour pratiquer sur lui une division bien autrement épineuse que celle du jugement de Salomon.

Avec la pluie vous êtes maître chez vous, maître de vous.

Oui, maître de vous, car elle est là pour vous soustraire à l'impôt de la politesse, à la taxe forcée des convenances.

Vous aviez une visite à rendre, — mais il a plu si fort toute la semaine!... Croyez, madame, que j'ai été désolé.

Et vous êtes sauvé!... O mon averse, que je te remercie. Grâce à toi, j'esquive aussi les salamalecs hypocrites, les compliments entachés de banalités, la comédie mondaine avec ses ficelles et son dialogue routinier.

Grâce à la pluie encore, les chances de vous casser le nez sur un créancier à chaque détour de rue sont diminuées d'une bonne moitié.

Le créancier qui représente un capital se ménage et expose peu volontiers sa personne aux intempéries.

TOUJOURS LA TIMBROPOSTOMANIE, — par Félix Regamey (suite).



20503

UN FACTEUR PRIS D'ASSAUT.

— Monsieur, donnez-nous-en des vieux timbres-poste qui ne servent plus!



20504

LA PAROLE EST A M. PRUDHOMME.

— Enfant dénaturé, sont-ce là les principes que je me suis efforcé de vous inculquer dès votre plus tendre enfance! La fièvre des spéculations hasardées se serait-elle déjà rendue maîtresse de votre jeune cœur? Il me semble pourtant que les nobles têtes qui servent de prétexte à ce trafic insensé auraient dû vous inspirer de plus nobles sentiments, et vous ramener naturellement dans le sentier de l'honneur et de la vertu.



20505

SAUVÉ..... MERCI, MON DIEU!

L'administration des postes s'est émue de la violence faite à ses employés, et, pour faire cesser cet abus, a décidé que tous les dimanches et autres jours de sortie des collégiens, les facteurs remplaceraient leur ancien costume par une tenue militaire destinée à leur donner un air guerrier suffisamment terrible pour en imposer aux plus hardis.

Si la flanelle n'existait pas, les usuriers l'auraient inventée dans l'intérêt de leurs rentes à 60 pour 100.

Enfin, — ô monstres d'ingratitude qui reniiez tout à l'heure la pluie, cette bonne déesse, — enfin l'amour parisien n'eut jamais de plus efficace auxiliaire qu'elle.

L'amour! brrrou!...

Je sens des marées de souvenirs monter à mon cerveau!

Un bas bien tiré sur une jambe faite au moule. Un pied mignon qui choisissait adroitement du bout de sa bottine mordorée les pavés dont les proéminences faisaient îlot au milieu des flaques éparses.

Pendant ce temps-là, une main effilée relevait le côté de la robe et laissait admirer à l'aise!

Le bas bien tiré s'appelait Eugénie, Pauline ou Henriette.

Qu'importe!

Je m'élançais à la piste, platoniquement d'abord, puis je m'enhardissais. Un mot galant au passage. On détournait modestement la tête. Je revenais à la charge. Je tournais la difficulté, je m'ingéniais, je livrais l'assaut et je remportais la victoire....

Par l'intervention bienfaisante de la pluie! Toujours de la pluie!

Avouez, mécréants, que cette description vous fait battre le cœur à l'écho de quelque aventure de jeunesse.

Avouez aussi que j'avais raison, et que la pluie est vraiment une excellente fille dont vous avez eu tort de médire....

Ce que je voulais démontrer, et ce que j'ai démontré... Au revoir! mon cigare est fini, et je vais profiter de l'occasion que m'offre cette superbe averse pour mettre un brin en pratique les théories sur lesquelles j'ai l'honneur d'être.....

Pierre Véron.

CHRONIQUE THÉATRALE.

L'événement de la saison est au Théâtre-Italien; la salle est louée pour je ne sais combien de représentations de la Patti, l'adorable, la diva Patti, cette jeune personne étonnante... une étoile qui se lève... qui s'est levée...

Dans les salons, dans les cercles, dans les cafés, il n'est question que de cette jeune artiste à la vocalisation admirable qui charme, entraîne et ravit le spectateur!

L'*ut* dièse de Tamberlick a tremblé d'épouvante devant ce début... Mario en perdra ce qui lui reste de voix... Le monde des arts est en émoi... on s'arrache les fauteuils... et le cadeau le plus précieux qu'on puisse mettre en ce moment dans la corbeille de sa fiancée ou sur la table d'étrennes d'une jolie femme, c'est une loge pour *la Sonnambula!*

. . . .

Les nouveautés théâtrales abondent! L'autre soir le théâtre de l'Odéon a réuni dans sa salle le tout Paris intelligent, ce Paris qui suit avec une attention sympathique les ébats de ses écrivains, et ce soir-là il s'agissait de deux hommes bien connus et bien appréciés, MM. Léon de Wailly et Louis Ulbach. *Le Doyen de Saint-Patrick* est un drame hardi... C'est l'amour en partie double, l'amour terrible, menaçant, qui amène le désespoir et le poison. Deux littérateurs se sont emparés d'une idée farouche, terrible, et les voilà à écrire leur drame de la plus belle plume, oubliant parfois cet abus si nécessaire au théâtre qu'on appelle la *ficelle!* Mais avec quel amour ils ont traité le côté littéraire!... comme ils savent faire parler Sidift! Quels accents pénétrants et quelle absence totale de redites et de phrases usées! Ceux qui voudront se former une opinion juste et indépendante sur ce drame, n'ont qu'à lire le remarquable feuilleton que M. Louis Ulbach lui a consacré dans son journal « *le Temps* ». Le critique a jugé l'auteur comme il aurait jugé la pièce d'un confrère sympathique, sans réserve et sans passions, avec une dignité qui sied bien à ce polémiste distingué qui jongle avec la chronique et traite le roman avec une supériorité incontestée et incontestable.

M. Louis Ulbach est un des romanciers les plus appréciés de notre époque. Il tient à la qualité plus qu'à la quantité, comme le charmant conteur de *la Bêtise humaine*, qui, lui aussi, n'envahit pas le marché de la librairie, se contentant d'offrir chaque année aux gourmets littéraires un volume pour leurs étrennes. A l'heure où paraîtra le journal, le nouveau volume de M. Jules Noriac « *Sur le rail* », un livre plein d'humour et d'esprit, aura fait son entrée dans le monde des lettres, qui aime les finesses de l'esprit, de l'observation et du style.

Qui de nous ne s'amuse aux dépens du voisin superstitieux qui voit dans le sel versé sur la nappe un brandon de discorde, et dans le chiffre *treize* une prophétie d'événements sinistres?

MM. Clairville, Henry Rochefort et O. Gastineau ont collectionné les petites superstitions ou plutôt « *les Petites faiblesses* » de leurs contemporains; après quoi ils ont trouvé qu'il serait injuste de garder toutes leurs observations pour eux, et qu'il serait bien plus généreux de les communiquer au public sous forme d'un vaudeville en deux actes.

Ce vaudeville a été joué au théâtre des Variétés avec un très-franc succès. L'esprit et la bonne humeur s'y promènent bras dessus bras dessous, et parfois la comédie montre le petit bout de l'oreille. Kopp et Grenier ont été très-amusants. Un débutant, M. Hidemans, qui arrive du théâtre du Parc à Bruxelles, a été bien accueilli par le public.

Les anciens disent que cette pièce manque de femmes. Vous savez que dans tout bon vaudeville il faut au moins une demi-douzaine de jolis minois. Dans *les Petites faiblesses*, nous n'avons vu qu'une jolie et gracieuse actrice,

mademoiselle Georgette Ollivier, mais celle-là compte pour la demi-douzaine.

Deux nouvelles et charmantes comédies ont été jouées au théâtre du Vaudeville. *Les Brebis de Panurge* est le titre de la première des deux pièces. Ces brebis sont les femmes, et pourvu qu'une première brebis ait sauté pour un jeune homme, les autres sautent également. Ce jeune candide, que mademoiselle Fargueil entreprend de faire aimer, est Febvre, charmant de naturel et de bonhomie. La jeune personne qu'il s'agit de faire sauter..., c'est Blanche Pierson, qui fait de très-grands et très-sérieux progrès... Enfin, mademoiselle Fargueil qui, dans cette comédie en un acte, si gracieuse, si fine et si spirituelle, a su trouver un pendant à la belle création des *Femmes terribles*.

L'autre pièce, « *la Clef de Metella* », a eu un moins bruyant succès, et cependant elle contient une scène qui, à elle seule, vaut une grande comédie... Cette pièce est fort remarquablement jouée par madame Desrieux, mademoiselle Paurelle et M. Paul Clèves.

Il est vrai que M. Félix est chargé d'un rôle dans cette comédie. Le succès de mademoiselle Fargueil avait été si éclatant dans *les Brebis*, que M. Félix, par modestie sans doute, n'a pas voulu nommer les auteurs de *la Clef*, et c'est le jeune Paul Clèves qui a rempli cette mission.

Deux mots sur les auteurs. M. Ludovic Halévy, qui est un charmant esprit, s'est associé avec M. Henry Meilhac, qui est un des rares artistes de ce temps. Que M. Meilhac donne au plus vite une comédie au Théâtre-Français : il ne manque ni de talent, ni d'invention, ni de style, ni d'esprit....

Manquerait-il d'énergie?

Les débuts de Mario ont réalisé toutes les promesses que donnait cet ancien ténor... La chute a été complète, pitoyable, et nous la constatons sans regret, car rien n'obligeait M. Mario à la provoquer.

Un artiste si connu et si riche ne devrait pas jouer dans une soirée une réputation si bien acquise par les succès d'autrefois.

ALBERT WOLFF.

Il vient de paraître chez J. Hetzel, éditeur, 18, rue Jacob, un livre qui obtient un grand succès de curiosité. Nous voulons parler de *Schinderhannes et les bandits du Rhin*, par M. Philibert Audebrand. — Ces scènes historiques, reliées par un intérêt romanesque, retracent les drames dont la frontière d'Allemagne et l'Alsace étaient le théâtre en 1800 et années suivantes. — C'est une des lectures les plus attachantes qu'on puisse imaginer.

On n'a pas oublié cette charmante statue de *Jeanne d'Arc* exécutée par la princesse Marie, fille de Louis-Philippe; eh bien, une délicieuse petite réduction de ce chef-d'œuvre, en métal galvanisé bronze, de 25 centimètres de hauteur, tout à fait pareille aux statuettes de ce volume qui se vendent 50 et 60 fr., est donnée aux abonnés des *Modes parisiennes* et du *Journal amusant*, tout emballée et rendue *franco* sur tous les points de la France, moyennant 20 fr. Adresser sa demande, accompagnée d'un bon de 20 fr., au directeur des *Modes parisiennes*, rue Bergère, 20.

La statuette prise dans nos bureaux, 15 francs.

RÉPONSES AUX POURQUOI ET AUX PARCE QUE

CONTENUS DANS LE PRÉCÉDENT NUMÉRO.

N° 1. Devinez, bourgeois, à quoi ressemble une place publique quand elle est comme celle-ci couverte d'une forêt de fiacres?

Elle ressemble alors à une forêt de *sapins*.

N° 2. De quelle nature doivent être les pensées de ce coiffeur?

Ses pensées doivent être tristes, puisqu'il en est à la dernière *des tresses*.

N° 3. Pourquoi cette bonne éprouve-t-elle le désir de changer de climat?

C'est probablement parce qu'elle trouve son *pays* trop froid.

N° 4. Devinez, patron, en quelle circonstance les pâtissiers peuvent être assimilés à des médecins?

C'est lorsqu'ils font de la *pâte au logis*.

N° 5. Pourquoi les marchands de vin et les marchands d'habits se disputent-ils la clientèle des buveurs?

C'est parce que c'est à qui leur fournira des *culottes*.

N° 6. Pourquoi les garçons de restaurant doivent-ils plus que personne penser à leur salut?

Parce qu'ils ont constamment sous les yeux le spectacle de la *faim du monde*.

PRIME SPLENDIDE OFFERTE AUX ABONNÉS DU JOURNAL AMUSANT.

Tout abonné au *Journal amusant* peut se procurer au bureau du Journal deux charmants tableaux de M. ÉDOUARD BEAUMONT, reproduits avec une très-grande fidélité en chromolithographie par M. COLLETTE : **L'Intérieur d'un harem** et le **Marchand d'esclaves.** — Ces superbes *fac-simile*, qui reproduisent les reliefs de la peinture, se vendent dans le commerce **soixante francs.** — Ils sont livrés à nos abonnés moyennant **vingt francs.** — Ces deux tableaux sont expédiés en province soigneusement enroulés et *francs de port* à tout abonné qui adressera au caissier du *Journal amusant* un mandat de **vingt-deux francs.**



Un astronome qui a trouvé la manière d'utiliser les queues de comètes.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

ALMANACH POUR RIRE

POUR 1863

ALMANACH ORNÉ D'UNE FOULE DE CARICATURES INÉDITES TOUTES DESSINÉES PAR

CHAM.

Prix : 50 centimes.

PAGNERRE, libraire-éditeur, rue de Seine, 18.

LES MODES PARISIENNES, JOURNAL DE LA BONNE COMPAGNIE — Les *Modes parisiennes* sont connues depuis quinze ans comme le journal qui représente le plus fidèlement les costumes, le goût, les ajustements de couleurs des toilettes du monde le plus élégant : c'est le journal de l'aristocratie de Paris et de toutes les capitales de l'Europe. Il n'a aucun engagement qui l'oblige à vanter soit des magasins, soit des ateliers; les renseignements qu'il fournit à ses lecteurs, les éloges qu'il donne à telles ou telles maisons sont entièrement désintéressés. — Il paraît tous les samedis (cinquante-deux fois dans l'année), et coûte par an 28 fr. ; — pour 6 mois, 14 fr., — pour 3 mois, 7 fr. — A ses abonnés d'un an il donne en prime un Album composé de vingt costumes de la Bretagne. Ces costumes sont coloriés, et ils représentent une valeur de plus de 20 fr

On souscrit au bureau, en adressant un bon de poste, un bon à vue à l'ordre de M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LA TOILETTE DE PARIS paraît le PREMIER et le QUINZE de chaque mois, et elle ne coûte que 5 fr. par an pour Paris et les départements. Ce n'est pas, comme les *Modes parisiennes*, un journal de toilettes riches; — c'est un journal également de bon goût, mais fait en vue des fortunes bourgeoises. — On ne souscrit pas pour moins d'une année

Le journal se vend aussi au numéro, — 15 centimes chaque livraison, à Paris, chez MM. Martinon, — Schultz, — Dutertre, — Calvet, — Havard, et chez tous les autres marchands de publications pittoresques.

Adresser un bon de poste de 5 francs ou des timbres-poste à M. E. Philipon, 20, rue Bergère.



CARTES DE VISITES AMUSANTES servant aussi, dans les repas de famille et d'amis, à marquer à table la place des convives.

Ces cartes, qui ont obtenu un immense succès, sont dessinées par MM Maurisset et Grévin; elles sont coloriées à l'anglaise, c'est à-dire imprimées en deux teintes Dans une partie du dessin, l artiste a réservé une place restée blanche qui sert à inscrire son nom si l'on veut faire du dessin une carte de visite, — le nom du convive si l'on emploie ces cartes à marquer les places à table. — Comme les cent cartes sont variées de sujets, on trouve toujours le moyen de faire allusion au goût, aux habitudes, à la profession de son invité; c est un amusement pour les convives. — Les cent cartes variées se vendent 5 fr. — Pour les abonnés du journal, 3 fr. seulement, soit à Paris, soit franc de port pour les départements.

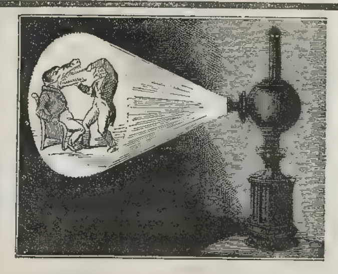
Adresser un bon de poste de 3 fr. à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

LE TABAC ET LES FUMEURS,

ALBUM COMIQUE PAR M. MARCELIN.

Prix : 6 fr. au bureau, et 7 fr. rendu *franco*.

Adresser un bon de poste à M. PHILIPON, 20, rue Bergère.



LE LAMPASCOPE

LANTERNE MAGIQUE IMPROVISÉE.

Le *Lampascope* est un appareil qui se pose sur une lampe exactement comme un globe en cristal, forme à l'instant même une lanterne magique d'une plus grande puissance que les lanternes magiques ordinaires, et n'exige aucun de ces préparatifs qui exposent a se tacher ou à se brûler.

Le *Lampascope* posé sur la lampe devient donc instantanément une lanterne magique. — A-t-on assez de la lanterne magique, on enlève le *Lampascope* et l'on remet le globe ou l'abat-jour

LE LAMPASCOPE, AVEC 12 VERRES, SE VEND 20 FRANCS A PARIS.

Espérant être agréables à nos abonnés, nous avons promis d'annoncer le *Lampascope*, à la condition qu'une remise exceptionnelle serait faite aux souscripteurs du *Journal amusant*.

L'inventeur s'est engagé à adresser un *Lampascope* avec douze verres à toute personne abonnée au *Journal amusant* qui enverra un bon de poste de 15 francs; — l'appareil et les verres seront envoyés, bien emballés, dans une caisse en bois; - l'expédition sera faite port affranchi.

Adresser un bon de poste de 15 fr. a M. E. PHILIPON, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 362. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 6 Décembre.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique.

Créé par *CH. PHILIPON*, fondateur du *Charivari*, de *la Caricature*, des *Modes Parisiennes*, de *la Toilette de Paris*, etc.

ON S'ABONNE
AU BUREAU DU JOURNAL
Rue du Croissant, 16.

PRIX :
3 mois. . . . . . 5 fr.
6 mois . . . . . . 10 »
12 mois. . . . . . 17 »

ÉTRANGER :
selon les droits de poste.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la Poste ou d'un bon à vue sur *Paris* est considérée comme nulle et non avenue. Les messageries impériales et les messageries Kellermann font les abonnements sans frais pour le souscripteur.
On souscrit aussi chez tous les libraires de France. — A Lyon, au magasin de papiers peints, rue Centrale, 27. — Delizy, Davies et Ce, 1, Finch Lane, Cornhill, London. — A Saint-Pétersbourg, chez Dufour, libraire de la Cour impériale. — A Leipzig, chez Goetze et Mieriesch et chez Durr et Cie. — Prusse, Allemagne et Russie, on s'abonne chez MM. les directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck. — Bruxelles, Office de Publicité, rue Montague de-la Cour, 19.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins du *Journal amusant* à M. Louis Huart, rédacteur en chef.

Les lettres non affranchies sont refusées.

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO

LUS, MÉDITÉS, COMMENTÉS ET ILLUSTRÉS

par CHAM.

5e PARTIE.



M. Victor Hugo quitte Cosette pour courir après Tortillard.



L'affreux moutard ayant traîné vingt-deux ans dans les *Mystères de Paris*, M. Victor Hugo lui donne un coup de plumeau, lui redresse les jambes et le cœur, et en fait un de ces types admirables comme sait en créer l'illustre romancier.



M. Victor Hugo abuse de la confiance que veut bien lui témoigner Tortillard pour l'empoigner vivement sous le bras, saisir son encrier, et le rebaptiser sous le nom de Gavroche.



Le pain ayant augmenté, M. Victor Hugo se débarrasse de Gavroche, le donnant pour fils à Thénardier qui n'ose dire non — par respect pour le talent de l'illustre écrivain.



20510

Thénardier profite de ce que M. Victor Hugo a le dos tourné pour jeter Gavroche à la porte, l'engageant à aller se faire nourrir chez l'éditeur belge, au profit duquel il a été mis au monde.



20511

De son côté, le commandant de Pontmercy se trouvant actuellement sans ouvrage, prie M. Victor Hugo de lui faire faire un fils pour lui donner une occupation.



20512

M. Victor Hugo, qui est l'obligeance même, court après un second moutard, l'empoigne, le baptise d'après le même procédé que Tortillard, et lui donne le nom de Marius.



20513

Marius devient le fils du commandant de Pontmercy, chez lequel il suce de bons principes, la modicité de la solde de son père ne lui permettant pas de prendre d'autre nourriture.



20514

Le petit Marius ayant une certaine tendance à devenir crétin, le commandant Pontmercy n'est pas fâché de s'en débarrasser, et le conduit à cet effet chez son ancêtre M. Gillenormand, ancien écuyer cavalcadour du roi Sésostris.



20515

M. Gillenormand profite de la présence du petit Marius pour se livrer à la culture de la canne.



20516

Cependant le commandant de Pontmercy ayant pris du goût pour les œillets, en respire un avec une telle force, grâce à ses narines de cuirassier, que le pot s'engage dans le cerveau et y occasionne la mort.



20517

Marius apprend avec le plus profond chagrin que son père n'était pas une canaille, comme son grand-père Gillenormand le lui avait fait espérer jusque-là.



Furieux contre son grand-père et désirant le vexer, Marius passe la jambe à l'infortuné Louis XVIII qui n'a pas eu de chance jusqu'ici dans l'ouvrage et court se prosterner aux pieds de la colonne-Vendôme.

20518

Voyant son frère dégoûté des cuirassiers, mademoiselle Gillenormand veut le consoler avec un lancier.



20519

Marius se fait recevoir membre de la société de l'A, B, C, composée de sans-culottes n'admettant le culottage que pour les pipes.



20520

Il profite de l'état dans lequel se trouvent ses effets pour aller embellir les soirées du général, ami de son père.



Marius montre ses coudes et un certain goût pour le travail.

20521

Toujours obsédé par le lancier, qui se montre bien autrement assommant que le cuirassier, M. Gillenormand voit arriver avec bonheur la fin du cinquième volume.

LES EMBELLISSEMENTS DE PARIS, — par Darjou.



20522

— Tiens, un square qui est venu s'installer sous mes fenêtres pendant que je dormais; comme c'est aimable!



20523

— Sapristi! madame Chapotard, comme nous voilà belle.
— Dame! c'est bien le moins quand on a l'honneur d'être concierge sur les nouveaux boulevards, qu'on s'embellisse un peu!

TOTO DINE A TABLE MAINTENANT.

MADAME TURBAN. — Charlotte, dépêchons-nous, il est six heures.

CHARLOTTE. — A la demie, mon potage sera sur le feu.

(Madame Turban retourne au salon, où ses convives sont tous arrivés, sauf M. Ballot, le personnage important en l'honneur duquel se donne le festin. Cet estimable commissaire-priseur connaît trop le respect qu'il se doit à lui-même, pour le compromettre par un empressement de mauvais goût.)

M. TURBAN. — Ton dîner va bien, madame Turban?

MADAME TURBAN. — Sois tranquille, *il* s'en lèchera les doigts.

L'ONCLE GRINCHU. — Pourquoi donc parlez-vous au singulier? Il me semble que j'ai aussi cinq doigts à chaque main, et que je ne serais pas fâché de me les....

(L'oncle Grinchu est interrompu par l'arrivée de M. Ballot.)

MADAME TURBAN *tapant dans ses menottes.* — Ah! comme c'est aimable! Il a été exact.

L'ONCLE GRINCHU. — Et moi aussi, je l'ai été.

M. BALLOT *baisant la main de madame Turban.* — Belle dame, pour arriver jusqu'à vous, j'eusse traversé une mer de feu.

L'ONCLE GRINCHU. — Pas moi, oh! non, pas moi!

MADAME TURBAN. — Monsieur Ballot, je vous ménage une surprise qui, j'en suis sûre, vous sera très-agréable.

M. BALLOT. — Venant de vous, il lui serait difficile de se présenter autrement.

CHARLOTTE *ouvrant la porte du salon.* — Madame est servie!

M. TURBAN. — Messieurs, le bras aux dames!

(En entrant dans la salle à manger, la société est frappée de l'aspect gracieux de la table, déjà garnie de son dessert et couverte de fleurs; mais l'émotion grandit encore à la vue du fils de la maison, bébé de deux ans et demi, perché gravement sur sa chaise, et barbotant avec soin dans l'assiette de potage placée à sa droite.)

MADAME TURBAN. — Voilà la surprise, monsieur Ballot: Toto dîne à table maintenant.

M. BALLOT. — Qu'il est joli! quel bijou d'enfant! S'il avait un petit marteau d'ivoire à la main, il ressemblerait tout à fait à l'Amour déguisé en commissaire-priseur.

MADAME TURBAN. — Je l'ai placé entre nous deux, car je connais votre faible pour lui. — Toto, je vous défends de faire des malpropretés dans l'assiette de M. Ballot.

TOTO. — Toto a faim.

MADAME TURBAN. — Toto va manger, et il sera bien sage.

(Les convives s'asseyent.)

L'ONCLE GRINCHU. — Si l'on donnait une autre assiette de potage à M. Ballot; il me semble que Gustave s'est un peu trop lavé les mains dans celle-ci.

M. BALLOT. — C'est parfaitement inutile, cet amour d'enfant est la propreté même.

TOTO. — Toto faire dînette avec Lolo. (Lolo est ici pour Ballot.)

M. BALLOT. — Oui, petit espiègle.

MADAME TURBAN. — Comment! vous seriez assez bon?

— J'adore les enfants en général, et celui-ci en particulier.

(Toto plonge sa cuiller dans l'assiette de son voisin, et il établit en peu d'instants une traînée de julienne qui, partant de la nappe, se prolonge jusque sur le pantalon de M. Ballot.)

L'ONCLE GRINCHU. — Voilà les saletés qui commencent. Au moins donnez-lui sa petite cuiller, il en renversera moins à la fois.

TOTO. — Non, non! grande cuiller à Toto! (*Il pousse quelques cris sérieux.*)

MADAME TURBAN. — Oui, mon chérubin, tu garderas ta grande cuiller.

TOTO. — Hi! hi!

MADAME TURBAN. — Mais puisqu'on te la laisse!

TOTO *se calmant.* — A boi, à boi.

(On veut faire boire l'enfant au moyen de sa timbale, mais il ne consent à s'abreuver que dans le verre de M. Ballot.)

TOTO. — Toto boire avec Lolo.

M. BALLOT. — Oui, mon bichon, Lolo boira avec Toto.

L'ONCLE GRINCHU. — Faites-le donc tenir tranquille; le gilet blanc de M. Ballot est plein de taches d'eau rougie.

M. BALLOT. — Ce n'est rien, c'est l'affaire d'un blanchissage.

MADAME TURBAN. — Vraiment, mon cher Grinchu, vous êtes plus insupportable que Toto. Cet enfant vous gêne-t-il où vous êtes?

L'ONCLE GRINCHU. — Dieu merci, je ne l'ai pas à côté de moi; mais je souffre pour M. Ballot.

— Du moment que monsieur a la bonté de ne pas se plaindre, je vous trouve singulier.

— Et moi, je vous trouve singulière.

M. TURBAN. — La, la! — Toto, je vous défends de mettre vos mains grasses sur l'habit de M. Ballot et de le battre.

MADAME TURBAN. — Mais, mon ami, c'est pour le caresser.

— C'est différent alors. Je retire mon observation.

(Quand le dessert arrive, la place de Toto et celle de son voisin ressemblent à deux jolis tas d'ordures.)

L'ONCLE GRINCHU *indigné.* — Toto, je te défends de prendre la marmelade de M. Ballot avec tes mains.

TOTO. — Méçant grand nonnoncle! Méçant! hi! hi!

LES EMBELLISSEMENTS DE PARIS, — par Darjou (suite).



20524

LE KIOSQUE LUMINEUX DU BOULEVARD.

— Tiens, r'garde donc, not' femme, c'te belle lanterne magique.



20525

— Pourquoi ne lui rends-tu pas son salut!
— Fi donc! un homme qui en est encore à loger dans les rues, quand tout Paris distingué habite les boulevards.

madame turban. — Vous ne savez que faire pleurer cet enfant.

l'oncle grinchu. — S'il était à moi, il pleurerait pour quelque chose; je lui flanquerais le fouet d'une rude manière.

madame turban. — Bourreau!

m. turban. — Voyons, voyons, du calme. On a tort de tant s'occuper de l'enfant, ça l'excite. Laissez-le tranquille, ne le regardez plus, vous verrez qu'il sera sage.

(On feint d'oublier Toto, qui en profite pour avaler un grand verre de Malaga.)

l'oncle grinchu. — Tenez, tenez, il a tout bu!

madame turban. — Ah! mon Dieu! si ça allait l'empoisonner.

m. ballot. — Ne craignez rien, chère madame, le compère a la tête solide.

toto *très-ivre*. — Ti, ti, ti. A boi pour Toto. Bon ça. Lolo, core, Lolo, core.

m. ballot. — Voyez-vous, le petit ivrogne, il en redemande.

madame turban. — Non, monsieur, vous n'en aurez plus.

toto *furieux*. — Ah! fichtre! ah! mâtin!

— Voulez-vous bien vous taire, monsieur.

— Coçon Lolo! coçon Lolo! (Toujours M. Ballot.)

m. turban. — Je me demande où il apprend tout ça.

l'oncle grinchu. — Allez le coucher, il est temps.

(En entendant cette proposition incendiaire, Toto jette à la figure de son oncle un morceau de fromage de Brie très-coulant.)

l'oncle grinchu. — Drôle! galopin!

toto. — Lopin, grand nonnoncle! Coçon, coçon!

madame turban. — Pour l'amour de Dieu! ne l'excitez donc pas.

l'oncle grinchu. — Mais j'ai du fromage de Brie partout, sacrebleu!

toto. — Sacrebleu!

madame turban. — Ah! vous apprenez de jolies choses à votre neveu. Quel exemple!

toto. — A boi, à boi. Non, non, pas d'eau. Dans le verre du monsieur. Hi! hi!

m. ballot. — Tiens, mon bonhomme, une petite gorgée.

toto. — Tout, tout. Core, core! — Lolo est un çameau!

l'oncle grinchu. — Comment! il traite M. Ballot de chameau?

madame turban. — Vous entendez toujours de travers; il dit que M. Ballot est beau.

toto. — Non, non, çameau Lolo? çameau!

madame turban. — Taisez-vous, monsieur!

toto. — Hi! oh! hi!

m. turban. — On ne fait que l'exciter.

toto. — Afé à Toto, afé.

l'oncle grinchu. — Du café! il ne manquerait plus que ça.

madame turban. — Non, monsieur, vous n'en aurez pas... une goutte seulement.

l'oncle grinchu. — Vous tenez à l'achever?

— Le café est très-bon pour les enfants, à la condition de le leur donner en petite quantité.

toto. — Si, core, core! méçante maman!

madame turban. — Je vous défends d'insulter votre mère, monsieur.

m. turban. — N'y fais donc pas attention, tu l'excites.

toto *tout à fait dans les vignes, se rappelant avec bonheur tous les vilains mots dont sa jeune cervelle est meublée.* — Maman, méçante! Papa, bête! Grand nonnoncle, coçon! Lolo, çameau! Zut! fichtre! cré matin! crotte! crotte!

l'oncle grinchu. — Je déclare que si vous ne mettez pas un terme à ce débordement d'injures, je lève le siége.

m. turban. — Ne vous occupez pas de lui. Tenez, voyez-vous, il se calme.

(Toto, vaincu subitement par le sommeil, tombe le nez dans son assiette, mais en tenant fortement le revers de l'habit de M. Ballot.)

madame turban. — Monsieur Ballot, soyez assez bon pour ne pas remuer de quelques instants; Charlotte l'emportera quand il sera bien endormi.

l'oncle grinchu. — J'ai lu ce matin dans mon journal...

madame turban. — Chut! vous allez le réveiller.

Louis Leroy.

LA PREMIÈRE GELÉE.

DANS LA RUE.

— Amour de temps... Je me sens ragaillardi.

Le passant se frotte les mains.

— Il y a longtemps que je n'ai été si dispos.

une voix plaintive. — Monsieur...

— Le froid vous donne un coup de fouet puissant.

— Monsieur...

— Quand on est très-couvert...

— Monsieur, je grelotte... ayez pitié d'un malheureux qui...

— Ce paletot est ouaté dans la perfection...

— Monsieur, je n'ai qu'une blouse en lambeaux...

— Ce que j'aime aussi dans la gelée, c'est que cela vous stimule l'appétit... Je vais entrer aux Provençaux...

— Monsieur, je n'ai pas mangé depuis hier.

— De là, j'irai au théâtre.

— Monsieur, je n'ai ni feu, ni lieu... De grâce...

le passant *se retournant brusquement*. — Ah çà! qu'est-ce que vous avez à me poursuivre depuis une heure?...

Voulez-vous que j'appelle un sergent de ville?... C'est vrai, ces fainéants!...

AU PREMIER.

Mademoiselle Gigolette, chorégraphe distinguée du Casino-Cadet, est étendue avec mollesse sur une chaise longue.

Un monsieur d'âge, qui veut évidemment du bien à la susdite, s'informe anxieusement de l'état de sa santé :

— Chère belle, qu'avez-vous donc? vous paraissez...

— Souffrante! horriblement souffrante... Aïe... Dans le côté.

— Vous êtes malade?

— Un point pleurétique que j'ai contracté hier en voiture découverte. J'y prendrai la mort un de ces jours...

— Allons, mignonne, on vous achetera un coupé.

— Et dans le cou! quelle douleur!...

— Avec un cachemire.

— Et dans l'avant-bras!... j'ai la peau si délicate que mes pauvres mains...

— Nous ajouterons un manchon de zibeline.

— Aïe!

— Vous souffrez encore... Avec la palatine pareille.

— Merci, mon ami... c'est la faute de cette gelée maudite. Mais cela va mieux ..

AU SECOND.

— Mon ami... Voici les frimas revenus. Il a gelé cette nuit.

— Eh bien?

— Eh bien, songe que le comité de bienfaisance que nous avons fondé avec ces dames doit reprendre ses séances.

— Ah!...

— Et comme je tiens à n'en pas manquer une seule...

— Tu vas sortir?

— L'aumône est un plaisir si doux!...

— Soit... seulement vous savez que je ne me mêle pas de votre budget.

— Je vais aussi acheter quelques effets bien chauds pour les distribuer.

— Comme il vous plaira.

— Adieu, mon ami.

— Adieu!...

La bienfaisante personne sort d'un pied alerte, et sur l'escalier :

— Dépêchons-nous, murmure-t-elle, Adolphe qui m'attend à deux heures!...

AU TROISIÈME.

Des bourgeois.

— Monsieur Plumard.

— Athénaïde.

— Monsieur Plumard, vous rentrez à une heure scandaleuse.

— Bobonnè, ce n'est pas ma faute... c'est le froid...

— Comment, le froid?

— Oui, tu comprends... j'ai tenu à me rendre compte. Alors je suis passé devant la boutique de l'ingénieur Chevalier.

— Et c'est là ce qui vous a mis en retard de trois heures?

— Dame, bobonne, il y avait tant de monde à regarder le thermomètre que j'ai été obligé de faire queue...

AU QUATRIÈME.

Une chambre de domestique.

— Des pingres!

— Des rats!

— Monsieur use ses paletots jusqu'à la corde.

— Madame, ses robes jusqu'à la trame.

— Mais attends un peu... De ce froid-là, j'avais besoin d'un vêtement de circonstance.

— Moi aussi.

— Alors je lui ai fait un grand trou dans le dos de son par-dessus neuf.

— Moi, j'ai jeté de l'huile sur la douillette de madame.

— Je lui ai persuadé qu'il s'était accroché quelque part.

— Je lui ai insinué qu'elle avait renversé quelque chose en dînant.

— Elle m'a donné le par-dessus.

— J'ai attrapé la douillette.

— Ça n'empêche pas que nos maîtres sont des cancres.

— Je le répète, des rats.

— Qui ne veulent pas seulement m'acheter des fourrures.

— C'est dégoûtant... je les planterai là, faut voir.

— Attends le printemps, et tu verras si je les lâche.

PIERRE VÉRON.

MENUS PROPOS.

L'industrie moderne traite le progrès en véritable Ahasvérus. Elle lui crie : « Marche! marche!... » Et le progrès marche, au risque de se rompre le cou.

On vous a parlé tout récemment d'un *orgue électrique* dont les sons peuvent se reproduire à distance, absolument comme cela se pratique pour la transmission d'une dépêche. L'inventeur prétend qu'en jouant l'air de *Mirlitir* à Paris, il se reproduira instantanément à Saint-Pétersbourg. — Seulement, on ne sait si la capitale russe sera bien flattée de recevoir cette dépêche musicale.

Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir. En fait d'électricité, voici de quoi dégoter toutes les inventions contemporaines.

Le docteur Steale, de Manchester, vient de soumettre à plusieurs capitalistes de Londres le projet d'un *journal électrique*.

Cette feuille quotidienne, rédigée à un point central de la Cité, irait se typographier à domicile chez tous les abonnés, au moyen de cordons électriques renfermés dans des tuyaux. Chaque abonné aura son appareil correspondant, qui lui permettra de recevoir ainsi vingt-quatre colonnes de prose tous les jours sans se déranger, et même quelques dépêches supplémentaires dans la journée, en cas d'urgence.

Le *Morning-Post*, qui nous transmet cette nouvelle, ajoute que les capitalistes ont *approuvé* le projet, sans se demander où l'on posera les fils électriques.

Reste à savoir si ces capitalistes sont des oies, ou si la nouvelle est un canard.

* * *

Mais, en fait de canards, les journaux allemands n'y vont pas de patte morte, quand ils s'en mêlent. Voici ce que je lis dans une feuille de Leipzig, les *Signale* :

« L'homme qui possède l'ouïe la plus fine se trouve à Vœslau. C'est un garde forestier pensionné, nommé Z....

» Son sens auditif est tellement exercé que lorsqu'il entend verser une liqueur dans une chambre voisine, il distingue et reconnaît exactement la nature de la liqueur; il saura si c'est de l'eau, du vin, de l'alcool, etc. Il vous dira même si c'est du vin rouge ou du vin blanc.... »

Il paraît que ce garde forestier a acheté le fonds du baron de Munchhausen, qui entendait pousser l'herbe.

* * *

Je ne quitterai pas l'Allemagne sans vous apprendre que les journaux d'outre-Rhin nous racontent des choses incroyables sur l'Opéra de Magdebourg.

Ce théâtre est depuis quelque temps le plastron de la presse allemande. Il faut croire que les artistes de Carpentras sont des aigles auprès des chanteurs et des instrumentistes de cette scène prussienne : orchestre, partitions, chœurs, cavatines, mise en scène, machinerie, tout va à la débandade.

Du reste, les acteurs, avec cette franchise qui caractérise les Allemands, reconnaissent leur néant et leur côté ridicule; ils savent ce qu'ils valent; et, pour s'étourdir sur les sifflets du public, ils se livrent sur la scène à toutes sortes de jolies bouffonneries.

A la dernière représentation de *Fra Diavolo*, les deux complices de l'élégant bandit s'avisèrent d'emporter les souliers de Zerline, que celle-ci avait placés devant son lit. De sorte qu'en se levant, la cantatrice fut obligée de les chercher pendant quelque temps.

Et la salle de rire!

C'est ainsi que chaque soir on sert au public quelque joyeuse gaminerie pour lui faire avaler la pilule musicale : tantôt c'est l'orchestre, tantôt ce sont les acteurs; et la ville s'en égaye pendant vingt-quatre heures.

Voilà comme on s'amuse à Magdebourg.

* * *

Aimez-vous le feuilletoniste X?...

— Ma foi, non! sa critique est trop mordante : elle veut emporter la pièce.

— Heureusement elle porte un faux râtelier.

* * *

A L'OPÉRA. — Tiens! voilà madame P....

— Où cela?

— Dans la loge en face.

— Oui, je la vois... Elle est avec son jeune diplomate.

— Comment!... est-ce que...? déjà?...

— Pardi!

— Elle, à qui la mort de V... a causé tant de chagrin?... On la disait inconsolable....

— Elle l'est toujours. La mort de V... lui a brisé le cœur; mais elle tire parti des morceaux.

J. LOVY.

CHRONIQUE THÉATRALE.

M. Émile Augier est le premier auteur dramatique de notre époque. C'est dans son œuvre que se concentrent pour ainsi dire les efforts de la génération présente au théâtre.

Une conception large, un grand esprit, une force extraordinaire et une exécution irréprochable, voilà les quatre qualités saillantes du talent de M. Émile Augier. Ces qualités, disons-le, sont plus que suffisantes pour faire des chefs-d'œuvre!

Mais les chefs-d'œuvre ne naissent pas seulement du talent inné et de la science acquise par le travail, il faut que la plus intime conviction guide l'artiste lorsqu'il veut arriver au résultat des hommes de génie. On ne fait pas de chefs-d'œuvre avec des lambeaux d'idées politiques, pas plus qu'on ne fait un bel habit avec des lambeaux d'étoffe.

La comédie contemporaine tend à introduire la politique au théâtre. Ce n'est là un malheur que pour les journaux littéraires qui n'ont pas déposé un fort cautionnement, et qui se verront ainsi privés du plaisir de parler à leurs lecteurs de certaines pièces.

Le théâtre, qui vit des passions, doit nécessairement s'emparer de la grande et universelle passion de la politique. Les allusions aux événements politiques d'Athènes ne sont pas la moindre qualité de l'œuvre d'Aristophane, et à chaque instant nous y rencontrons un personnage politique du temps sous un nom d'emprunt.

M. Émile Augier tend à prendre en ceci encore la succession d'Aristophane.

A tout moment, nous voyons paraître dans son œuvre une figure politique bien connue et assez clairement désignée pour que la salle s'écrie : — Ah! c'est monsieur un tel!

Dans *le Fils de Giboyer*, plus d'un écrivain parisien a défilé devant le public; on s'est étonné, on a ri, on a applaudi, mais on s'est demandé avec inquiétude :

— Si demain les écrivains ainsi attaqués publiquement présentaient au comité du Théâtre-Français une œuvre dramatique de la valeur du *Fils de Giboyer*, leur permettra-t-on de faire jouer cette œuvre et d'attaquer les idées de M. Émile Augier comme l'illustre académicien a attaqué leurs convictions?

La réponse a été courte et bonne.

— Non!

Pour expliquer aux lecteurs plus nettement nos idées et le reproche que nous adressons à M. Émile Augier, il nous faudrait enjamber la barrière du cautionnement et nous promener sur le terrain glissant de la politique, ce qui nous est défendu de la façon la plus absolue.

Contentons-nous donc d'admirer dans *le Fils de Giboyer* l'immense talent et le grand esprit de M. Émile Augier; contentons-nous de constater le formidable succès de la première représentation, succès mérité à tous égards par les éminentes qualités littéraires de cette œuvre, que les journaux à cautionnement pourront seuls discuter à fond.

La comédie de M. Augier est jouée avec une rare per-

fection; d'abord par le premier comédien du Théâtre-Français, par M. Got, et ensuite par une partie de l'élite de la troupe, par MM. Samson, Prévost, Delaunay, et mesdames Plessis, Nathalie et Favart. Un tout jeune artiste, M. Laroche, a eu un très-grand succès, et sa création du gentilhomme sacristain lui ouvrira à deux battants la grande porte du succès et de la renommée. Il n'a plus qu'à entrer et chercher sa route dans ce labyrinthe.

L'exemple du magister de Grenoble, M. Sarcey, suffit pour nous empêcher d'établir une fâcheuse comparaison entre *le Fils de Giboyer* et *Deux chiens de faïence*, vaudeville en un acte du théâtre des Variétés. M. Sarcey peut se donner tous les huit jours le ridicule de comparer les comédies de Molière aux vaudevilles du Palais-Royal, quoiqu'il me semble tout à fait inutile que le singulier écrivain ajoute encore quelque chose à sa réputation de critique grotesque que rien ne saurait désormais ébranler.

Sous ce rapport la position du maître d'école, qui tient la férule à *l'Opinion nationale*, ne laisse plus rien à désirer; Odry a bien fait de mourir pour ne pas assister au succès du *Bilboquet* de M. Guéroult, qui parle d'une carpe au nom de la patrie et de la famille, et d'un vaudeville au nom de Molière.

D'aucuns voient dans la brutalité de la forme de M. Sarcey un fonds de talent et de sincérité.

La première preuve qu'un écrivain puisse nous donner de sa sincérité, c'est de ne jamais juger un artiste qui lui est inconnu. M. Sarcey, on le sait, professe sur ce point d'autres idées. Nous l'avons vu traîner dans son feuilleton une actrice qui lui a prouvé, pièces en mains, qu'elle n'avait pas pu mal jouer un rôle, par la simple et concluante raison qu'elle ne l'avait jamais joué.

Voilà pour la sincérité de M. Sarcey.

Quant à son talent, il l'a concentré dans un volume, une espèce de grammaire qui a tant ennuyé les lecteurs de *l'Illustration*. Peu nous importe qu'on dise *carré* ou *carrément*, peu nous importent ces petites leçons grotesques de français!

Quel but ont ces explications inutiles, quel but a le détestable livre de M. Sarcey?

Aucun! car *le mot* n'y fait absolument rien, et *la chose* que M. Sarcey ignore complétement, c'est qu'on peut tout dire en français, et que M. Émile Augier, le grand maître de langue française, dit tout à sa façon sans se préoccuper autrement si tel ou tel mot peut choquer les idées d'un pion en goguette.

ALBERT WOLFF.

Nous sommes allés visiter, il y a quelques jours, une école d'équitation récemment fondée par un de nos plus habiles écuyers, M. J. Pellier fils, l'auteur de *l'Équitation pratique*. Il nous semble qu'on peut assurer d'avance un grand succès à ce nouvel établissement, car, outre son talent pratique incontesté, M. J. Pellier fils a une grande habitude de l'enseignement équestre, et les nombreux élèves que nous lui avons vu former depuis dix ans qu'il professe sont presque tous de hardis et élégants cavaliers. De plus, le luxe, le comfort intérieur de toute la maison, et l'heureux choix du quartier pour l'emploi du cheval au dehors, sont de sûrs garants de réussite. Rue de Suresnes, 25, près de la Madeleine.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 363. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 13 Décembre.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant*, 16.

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ.

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

SOUVENIRS DE LONDRES, — par G. Randon.



LES MOUTONS DE HYDE-PAICK.

— Vous aimez les moutons, miss!
— Aô, yes, sir, le maôutonn bon animal.... moa aimer biaucoup, mais.... pas trop couitt.

SOUVENIRS DE LONDRES, — par G. Randon (suite).



20527

— Le Seigneur a dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui donnerai une aide que je ferai semblable a lui*, et cette aide, votre épouse légitime, vous la laissez à la maison pendant que vous vous amusez tout seul. O Patrick ! vous n'êtes pas un gentleman.



C'est comme ça, chez nos voisins, quand une dame a soif, personne ne trouve mauvais qu'elle se rafraîchisse en payant.



20529

Sur les omnibus de Londres quand il y a place pour un, il y a place pour cinq... en se serrant un peu; mais où il y a de la gêne il y a quelquefois du plaisir.

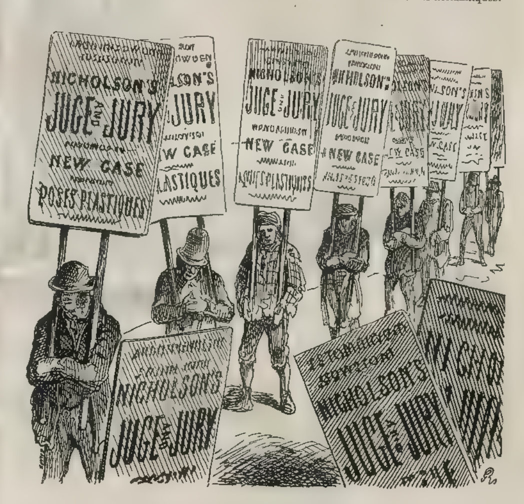


— Vous voyez, my dear Frencu dog, qu'ici nous ne sommes pas muselés.
— Cela prouve, mon bon, que vous êtes honorés de la confiance des mollets britanniques.



20531

No rentrons pas tant la ceinture, pas la bouche en cœur, lorsqu'une jolie dame élégante nous accoste.... il y a probablement Bible sous roche.



20532

Après ça, si ce monsieur Nicholson n'a pas du monde à ses soirées, il faut désespérer de la réclame.

SOUVENIRS DE LONDRES, — par G. RANDON (suite).



LE DIMANCHE A LONDRES.

FAMILLE ANGLAISE PARTANT POUR LA CAMPAGNE. — .... Oui, mais il faut voir comme les veaux sont à l'aise dans les voitures qui les transportent!



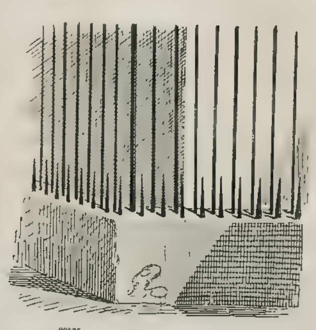
AUTRE FAMILLE ANGLAISE ACCOMPLISSANT SA PROMENADE DOMINICALE.

.... Et ces gens-là s'écrieront, ce soir, en rentrant chez eux : NOUS SOMMES-NOUS AMUSÉS!!!



ASPECT DE LA PLUPART DES BANCS DE L'EXHIBITION A L'HEURE DU *lunch*.

Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir.



ATTENTION PHILANTHROPIQUE DE CERTAINS PROPRIÉTAIRES.

Au moins, comme cela, les passants qui seraient tentés de s'asseoir ne risquent pas d'attraper de fraîcheur.

SOUVENIRS DE LONDRES, — par G. RANDON (suite).



UN PUBLIC HOUSE.

1. CÔTÉ DES LADIES.
O filles de la verte Erin! un peu moins de gin et un peu plus de crinoline!!

2. CÔTÉ DES GENTLEMEN
Ce n'est pas d'une gaieté folle, mais, après tout, on sait bien qu'on n'entre pas là pour s'amuser.

MONOLOGUE D'UN COCHER D'OMNIBUS.

HUIT HEURES DU MATIN.

Allons, hue, cocottes! en route.

Pauvres bêtes, elles sont aussi endormies que leur maître!

Se coucher à une heure du matin et se lever à six. Quelle scie!

En voilà un triste métier que celui de cocher d'omnibus!

Aller tous les jours de la barrière Blanche à l'Odéon et de l'Odéon à la barrière Blanche, n'est-ce pas abrutissant?

Je devrais être complétement idiot depuis dix ans que je fais ce métier-là.

Par malheur je ne le suis pas assez, car je pense encore.

Allons, hue, cocottes! en route.

Moi, j'avais une autre vocation; il me semble que j'étais né pour être cocher de grande maison.

J'aurais aimé avoir une belle livrée, une perruque poudrée, un siége bien rembourré, un joli fouet et de beaux chevaux.

J'aurais pu dormir la moitié de la journée.

Le repos est une si bonne chose!

Mais, hélas! au lieu de cela, je suis vêtu d'un affreux carrick et coiffé d'un chapeau en caoutchouc durci; le galon d'argent est remplacé par un morceau de zinc; je suis assis sur des noyaux de pêche, j'ai un fouet sans mèche, et mes deux malheureux chevaux sont éreintés.

Depuis huit heures du matin il ne m'est pas possible de dormir plus de cinq minutes.

O la destinée! la destinée!

Le conducteur est cent fois plus heureux que moi.

Il fait tous les jours le même voyage, mais il a beaucoup de distraction.

Il tend la main aux dames pour monter ou pour descendre; il cause avec elles. Il peut faire la cour aux bonnes, et même vers la fin du voyage prendre place à leur côté.

Badingard, celui qui fait le service avec moi, est un heureux mortel; il a presque tous les jours une aventure galante, et dès qu'il a un jour de sortie, c'est pour aller en partie fine avec une connaissance de l'intérieur.

Il a de la chance. Il est vrai que son costume est plus heureux que le mien; il a une petite veste de hussard et un petit képi qu'il met crânement sur le côté.

Moi, quand je fais un gracieux sourire à une belle, elle se sauve avec effroi.

Pourquoi ne suis-je pas conducteur? Hélas! pour une bagatelle, parce que l'inspecteur a prétendu que je ne savais pas assez bien compter.

Quand il m'a fait passer mon examen, il m'a demandé combien il fallait rendre à un voyageur d'impériale qui vous donnait une pièce de dix sous?

J'ai répondu : Cinq sous.

Alors il m'a dit que je ferais chaque jour des erreurs qui mécontenteraient le public.

— Le public, c'est possible, ai-je répondu, mais pas les actionnaires, car si je ne rends que cinq sous sur une pièce de cinquante centimes, les dividendes seront bien plus considérables à la fin du mois.

Cette réponse n'a point paru satisfaire l'inspecteur, et j'ai été nommé cocher au lieu d'être élevé à la dignité de conducteur.

Et cela à cause d'une erreur de dix centimes. A quoi tient l'avenir d'un homme?

***

Au lieu de me lamenter comme je le fais en ce moment, je devrais chercher à me distraire.

Et puis, en somme, ma condition n'est pas plus à plaindre que celle d'un autre.

Ici-bas tout le monde ne fait-il pas chaque jour la même chose?

Par exemple, voici un jeune homme que je rencontre tous les matins à la même heure, c'est sans doute un commis de magasin. Au lieu de conduire un omnibus, il mesure du calicot ou vend du fil. C'est toujours le même calicot, c'est toujours le même fil.

Voici un surnuméraire qui court à son bureau, il est en retard et il a peur d'être mis à l'amende comme moi, si je n'arrive pas à la minute aux stations indiquées.

Voici une dame qui tous les matins, à la même heure, entre dans ce théâtre.

C'est probablement une actrice qui va répéter ses rôles. Son existence n'est-elle pas tout aussi monotone que la mienne?

En me faisant ce raisonnement, je suis certain que tout à l'heure je vais me trouver le plus heureux des hommes.

Ensuite, je dois prendre la vie avec calme, car je suis un peu et même beaucoup philosophe.

***

Oui, je suis philosophe, et je m'en flatte; placé au haut de ce siége, il m'est permis de tout voir et de faire mes observations, qui certes sont fort curieuses, et je me propose même d'écrire bientôt mes mémoires.

Les *Mémoires d'un cocher d'omnibus*, ce titre sera piquant et obtiendra le plus grand succès.

Si avec cet ouvrage je fais fortune, je me propose d'aller vivre à la campagne, bien loin de Paris; j'invi-

AU BAL DE L'OPERA, — par A. Grévin.



DEUX FANTAISISTES.

terai de temps en temps le conducteur à venir manger la soupe avec moi.

J'ai déjà une centaine de pages couvertes de notes prises en passant dans toutes les rues.

Rien n'échappe à mon regard scrutateur.

Nous voici sur les boulevards. C'est là que je retrouve le plus de connaissances. Cette biche qui passe dans cette voiture à deux chevaux était dans la plus parfaite débine il y a deux mois. Je la voyais souvent dans la rue Notre-Dame de Lorette. Elle allait au petit marché acheter pour trois sous de pommes de terre.

Fait-elle assez sa tête! Elle ne s'imagine pas que je la reconnais et que je pourrais lui dire son passé.

Dans quelques années, je la reverrai peut-être au marché de la rue Notre-Dame de Lorette; cette fois elle n'achètera pas des pommes de terre, mais elle en vendra.

Voici maintenant un monsieur qui est pour moi une vieille connaissance.

Fichtre! il a une bien belle voiture : deux domestiques, quel luxe!

Il y a deux mois, il prenait toujours l'impériale de cet omnibus, et il descendait à la Bourse.

Il aura gagné une fortune colossale.

Mais comment?... car il n'avait pas un centime.

Sa mise laissait beaucoup à désirer, son linge surtout; il ne devait pas en changer plus souvent que moi.

Je m'explique ce luxe.

Une fois, je l'ai entendu dire qu'il se proposait de lancer une grande entreprise.

Quelque chose comme une affaire de vingt à vingt-cinq millions.

Il cherchait des actionnaires partout.

Il m'a même demandé une fois si j'avais des économies.

— Moi, des économies! as-tu fini! lui ai-je répondu; mais si j'en avais, je ne conduirais pas cette voiture de la barrière Blanche à l'Odéon, et *vice versa*. A moins de travailler par amour de l'art, ce qui est une bêtise.

Il ne parut pas enchanté de ma réponse. Mais je n'avais pas de confiance en cet homme.

Il lançait une grande entreprise, et il n'avait pas un sou dans sa poche.

Aussi, c'est bien pour ça qu'il est si riche aujourd'hui!

Mais, mon brave, je te conseille de ne pas faire trop ta tête et de ne pas avoir l'air de vouloir renverser Bibi avec ta victoria; avant peu tu seras peut-être obligé de reprendre l'impériale de ma voiture, s'il te reste quinze centimes dans ton porte-monnaie.

Mais passons.

Hue, cocottes! marchez plus vite, ou, à cause de vous, je serais mis à l'amende.

Bon, on fait encore arrêter la voiture, c'est comme un fait exprès!... Quel est l'infirme qui ne peut pas descendre lorsque mes chevaux marchent?

C'est sans doute une dame; — non, un homme. Oh! quel malheur!

***

Nous voici rue des Saints-Pères. Je ne suis pas fâché de voir si le jeune étudiant qui demeure à l'entre-sol est encore avec sa petite blonde.

Hier, ils se cassaient des assiettes sur la tête, c'est mauvais signe.

La fenêtre est ouverte, il va m'être possible de m'en assurer.

Bon, il embrasse la petite blanchisseuse du coin qui lui apporte son linge.

En voilà un don Juan qui change plus souvent de femme que moi de fouet!

Je lui ferai prendre place dans mes *Mémoires*, lorsque j'en serai au chapitre de *l'inconstance de l'homme*.

***

Nous voilà à l'Odéon.

Ma foi, tout bien considéré, mon métier n'est pas plus désagréable qu'un autre.

Seulement, pour être cocher d'omnibus, faut être philosophe.

Adrien Huart.

LES MERVEILLES DU CAFÉ.

UNE NOUVELLE THÉRAPEUTIQUE.

Le café, dit-on depuis deux cents ans, est un poison lent; et depuis deux cents ans l'espèce humaine se moque du mot et savoure la chose.

Ce qui n'empêche pas la gent médicale de faire cause commune avec le mot, et de le tenir suspendu comme une épée de Damoclès sur la tête des savoureurs.

Mais réjouissez-vous, amis du moka! Voici venir, du fond de Château-Thierry, un renfort providentiel! C'est le docteur Petit.

Avec une brochure de trente pages, le docteur Petit s'est amusé à casser l'arrêt de dix générations de médecins.

C'est un tout petit mémoire présenté à l'Académie des sciences; mais quel mémoire! Il ne s'agit de rien moins, — je veux dire qu'il s'agit tout simplement de la PROLONGATION DE LA VIE HUMAINE PAR LE CAFÉ!

AU BAL DE L'OPÉRA, — par A. Grévin (suite).



DES EXPLICATIONS.

— Voyons, entre nous, huissier!... qu'equ' t'aurais répondu d' mieux à un m'sieu comme mossieu, qui, de but en blanc, t'aurait appelé p'tit dromadaire?



UN MOYEN DE SÉDUCTION.

— C' mossieu qui voudrait nous faire croire qu'il est.... pompette. Pauv' Bibi!

Cette brochure, je l'ai lue, je l'ai dévorée, elle a rempli mon cœur d'un océan de bonheur!

Je sais que le *moi* est haïssable; Pascal a mille fois raison. Aussi depuis que j'ai l'honneur de tenir une plume, — est-ce un honneur? — me suis-je constamment gardé d'entretenir le monde de mon infime personnalité : — moins peut-être par modestie que par tempérament.

Pourtant il est une de mes faiblesses que j'ai toujours négligé de dérober à la connaissance du public : c'est ma passion pour le café.

Cette passion, je l'ai confiée à tous les échos de la presse. J'ai célébré le moka en vers et en prose, je l'ai glorifié dans des chansons, dans des *Lisettes*, dans des monographies.

« Pour une demi-tasse, m'écriais-je, je vendrais mon âme et ma collection du *Ménestrel;* pour une demi-tasse, je donnerais mon bel habit noir et mon gilet de velours, je donnerais mon anneau d'or et mes bretelles élastiques; pour une demi-tasse, je couperais le petit doigt de la main... de mon meilleur ami!... »

Et tout récemment encore je disais, dans une *odelette* qui n'est pas devenue célèbre :

Lorsque j'aspire l'arome
Qui s'exhale de ton grain,
Moi, je vois comme un fantôme
Se dissiper le chagrin!
Mon cerveau prend son essor,
Et je fais des rêves d'or!...

Jugez donc de ma jubilation quand le manifeste du docteur Petit est venu frapper mes regards!

Béni sois-tu, mandarin de Château-Thierry! tu élèves ma faiblesse à la hauteur d'un agent hygiénique! tu fais de ma passion le plus sain (t) de tous les devoirs!

Plaisanterie à part, le docteur Petit s'appuie sur une foule de faits pour nous prouver que le café, loin d'être une boisson nuisible, jouit au contraire de l'admirable propriété de *prolonger la vie humaine.*

On a vu des hommes arriver, à l'aide de quelques demi-tasses par jour, à un âge insensé.

Thomas Parre, du comté de Shrop, a vécu cent cinquante-deux ans! Il buvait énormément de café; malheureusement il mangeait d'une façon déraisonnable. C'est ce qui l'a tué avant le temps. Le célèbre Harvey en fit l'autopsie, et reconnut que le défunt aurait pu vivre encore plusieurs années, s'il n'était pas mort d'une indigestion.

Mais le docteur Petit ne se borne pas à nous signaler le moka comme une boisson hygiénique, il nous le recommande aussi comme *médicament* et *moyen curatif.* Il nous cite une multitude de maladies de la pire espèce qui, moyennant une demi-douzaine de demi-tasses, ont fui comme une ombre!...

Si le manifeste de Château-Thierry porte ses fruits, nous voici à la veille d'une nouvelle thérapeutique.

Désormais, quand nous serons malades, il ne sera plus besoin d'appeler le médecin; nous hélerons le limonadier voisin ou l'un de ses garçons.

Au lieu d'aller chez le pharmacien, nous irons chez Corcelet!

Et comme aucune médecine, telle nouvelle soit-elle, ne saurait vivre sans systèmes, *l'allopathie* sera représentée par le café au lait, l'*homéopathie* par le café noir, et l'*hydropathie* par le mazagran....

Gloria tibi, doctor Petit!!!

J. Lovy.

CAUSERIES.

L'événement de la semaine, c'est la rentrée de M. Émile de Girardin à la *Presse.*

Deux bons bourgeois s'occupaient de cette reprise.

L'un lisait à l'autre l'article de rentrée du grand prêtre de l'alinéa.

— La presse est inutile... la presse ne sert à rien... la presse est un mystère, une farce, une plaisanterie.

Le second bourgeois, se méprenant sur le sens du mot, s'écria tout à coup :

— Ah! sapristi! que je suis donc content de m'y être désabonné!

***

Avez-vous lu *Salammbô?*

Tant pis pour vous alors!

Siraudin, qui l'a lu aussi, lui, parce qu'il lit tout, a donné une juste définition du livre.

— C'est le musée Campana en volume.

***

La plus ingénieuse critique de cet ennuyeux poëme carthaginois a été faite par un simple acheteur qui ne croyait pas être aussi Gustave Planche.

La scène se passe chez Michel Lévy.

L'Aristophane malgré lui entre.

— Monsieur, dit-il à un commis, je voudrais avoir *Cocambo*.... non, *Sarembo*.... non, *Lensambo.*

Et comme le commis le regardait sans comprendre :

— La suite de *Madame Bovary*, quoi!

***

A propos de critiques, ceux de la province sont quelquefois d'une originalité à faire rêver M. Sarcey.

Je lisais dernièrement dans un journal de département l'appréciation que voici :

« Notre premier ténor ressemble à cette princesse de féerie.... Quand il ouvre la bouche, c'est pour en laisser tomber des rubis, des diamants et des perles dièse. »

On n'est pas plus poétique.

AU BAL DE L'OPÉRA, — par A. Grévin (suite).



— En v'là une au moins qu'est raisonnable, elle prend franchement l' costume de son emploi!



(*A la sortie.*) — UNE QUESTION D'ÉCONOMIE.

— Une remise! merci.... comme dit Gustave, faut bien mieux s'en aller à pied à la halle en croquer quequ' douzaines, en attendant que l'omnibus passe...

***

M. Harel le jeune va ouvrir incessamment son théâtre de la rue de Bondy. (Au fond de la cour à droite, essuyez, s. v. p.)

Puisque M. Harel revient sur l'eau, qu'on nous permette de nous rappeler nous-mêmes à son souvenir.

Une anecdote historique sur son compte nous rendra mieux que quoi que ce soit ce service.

Le jeune successeur de M. Mouriez, si regretté, reçoit un jour de la part d'un correspondant de théâtre la proposition d'engager deux artistes, mari et femme, jouant encore la comédie en province.

— Mais, fait le correspondant impresario, je ne les connais pas.

— Non, dit l'agent, mais comme je les crois destinés à un grand avenir, j'oserai vous engager à aller les voir....

— Dans leur province!

— Dans leur province, beaucoup de vos confrères, quand il s'agit d'artistes de mérite, ne redoutent pas un dérangement, si désagréable qu'il soit.

— Mais songez-y donc, un voyage en plein hiver!

— Dame! oui. Mais je vous assure qu'ils en valent la peine.

M. Harel se mit à réfléchir.

— Écoutez, j'ai trouvé le moyen de les connaître sans me déranger.

— Bah!

— Oui.

— Et quel est ce moyen?

— Envoyez-moi leurs photographies.

***

Une biche vient voir une collègue.

— Dis donc, Agathe, tu sais que je pars!

— Bah! et où vas-tu?

— Je vais à Monaco....

— Tiens, joli voyage, j'irais bien avec toi....

— Eh bien, viens.

— Impossible.

— Et pourquoi?

— C'est dans quinze jours les étrennes.

***

A l'inauguration du boulevard du prince Eugène, deux titis se rencontrent.

— Eh bien, mon petit, c'est ta fête aujourd'hui?

— Comment ça?

— Est-ce que tu ne t'appelles pas Eugène?

— Il paraît que non. Je le croyais moi, mais depuis que j'ai vu le nom écrit....

— Eh bien, comment ça fait-il?

— Ça fait *Eugène*, et moi c'est *Ugène*.

— C'est vrai, pas de chance!

Ernest Blum.

Le jour de l'an s'annonce; nos magasins en vogue ont achevé leurs collections et invitent les gens du monde à les visiter pour leur offrir leurs tentations.

C'est, en effet, une difficulté périodique de la vie que les étrennes : l'argent n'y suffit pas, il faut encore y faire une dépense de temps et d'attention. Il faut voir, comparer et réfléchir. Pour cela, ne pas le faire aux derniers jours.

Si l'on visite les magasins de Tahan, la peine des chercheurs d'étrennes sera déjà bien allégée. Malgré notre grand désir de changements et d'innovations, les étrennes de cette année seront, comme toujours, ou des coffrets artistiques d'ébène, d'or ou d'émail devant plus tard renfermer des souvenirs ou des joyaux, quand ils seront vides, des bonbons du jour de l'an; ou bien des porte-fleurs, coupes, vases, écritoires en cristal gravé, en marbre incrusté, en émail oriental d'une variété infinie, et dont l'utilité la plus réelle sera d'orner la table, l'étagère ou le bahut sur lequel ils seront posés.

Pour des présents plus intimes, les guéridons, les bureaux de dame et toute la série de petits meubles qui sont rendus nouveaux par des marqueteries de bois aux couleurs douces, et la sobriété de leurs filets de bronze doré.

Si ces objets, toujours les mêmes de nom, mais sans cesse renouvelés dans leurs formes, ne nous paraissent pas en décembre d'une étonnante nouveauté, c'est que les vitrines du magasin de Tahan sont une exposition perpétuelle des choses que l'ingénieuse industrie parisienne imagine, et qu'arrivés à la fin de l'année Tahan nous a trop bien tenus au courant, au jour le jour, de ses innovations et de ses progrès.

Le nouveau, puisqu'il faut parler du nouveau, se manifeste par l'emploi heureux de marbres, d'onix, de placages de thuya, de la reproduction très-exacte d'anciennes marqueteries. Les coffrets de bronze doré sont devenus plus sérieux au moyen des panneaux de marbre, de malachite et de lapis. L'ébénisterie sculptée de bois foncé s'est enrichie d'un rehaus de couleurs en décorations, qui en augmente l'effet, et atteint autant de richesse, avec plus de légèreté, que la dorure sur bois.

Il y a aussi chez Tahan un ravissant miroir composé d'ornements et de fleurs sculptés et peints, et dont les deux bouquets reviennent sur la glace qui les double.

Parmi les jardinières aux mille formes que Tahan a éditées, il faut s'en faire montrer une en forme de trépied à tête et pieds de bélier; le vase en acajou serti d'or contiendra une plante qui s'y élèvera à la place de la

flamme du trépied antique. C'est, dans une forme grave, un petit meuble plein d'élégance et de coquetterie.

Tout cela n'est que de l'art en détail, mais son ensemble exprime assurément une grande recherche de goût et d'appropriation; Tahan a su faire ainsi de la décoration avec toutes les choses qui ont un usage; chacun de ses ouvrages remplit à merveille les conditions de l'étrenne; ils ont une véritable valeur, une certaine utilité sous les dehors de la fantaisie : c'est ainsi que l'on donne, sans plus d'importance, un coffret artistique comme sac de bonbons, un riche porte-fleurs pour envoyer un bouquet.

M. Louis Figuier vient de faire paraître à la librairie Hachette un grand ouvrage scientifique illustré, *la Terre avant le déluge*.

Décrire la structure intérieure de notre globe, faire connaître ces animaux aux formes étranges qui ont précédé l'apparition de l'homme, et que le génie de Cuvier a remis au jour, tel est l'objet de ce remarquable ouvrage destiné à populariser en France la géologie. Vingt-cinq vues idéales de paysages de l'ancien monde dessinées par Riou, trois cent dix figures d'animaux et plantes fossiles, sept cartes géologiques coloriées, traduisant la nature du sol de l'Europe et représentant la formation successive de la France, tel est l'ensemble des magnifiques illustrations qui ornent ce volume. *La Terre avant le déluge* sera le plus beau et le plus utile cadeau d'étrennes scientifiques pour la jeunesse. (Prix, broché : 10 francs.)

Pour l'amusement des soirées, pour occuper les dames et les demoiselles à de petits travaux faciles, nous avons le cahier des *Découpures de patience*. Ces découpures demandent de bons yeux, de bons ciseaux et de l'adresse dans le découpage. Avec ces qualités, avec l'outil que nous venons de désigner, et avec le cahier des *Découpures de patience*, une dame peut exécuter des travaux qui paraîtront un tour de force très-extraordinaire.

Tout le monde a vu quelques-uns de ces véritables chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, une de ces sortes de merveilles artistiques faites au bout des ciseaux par une ou deux personnes qui se sont fait en ce genre une réputation européenne. Ce sont des dessins de ce genre que nous donnons à toutes les dames le moyen de faire *facilement* et sans études préalables.

Un papier est, d'un côté, tout noir, — de l'autre côté, il est blanc, et sur ce blanc sont dessinés en noir des arbres, des fleurs, des animaux, etc. — Il s'agit de découper ces dessins, d'enlever tout le blanc; lorsque cela est fait, on se trouve avoir un dessin noir des deux côtés, et il est impossible que la personne qui n'a pas vu le dessin avant le découpage puisse comprendre comment le dessin a été exécuté.

On fait donc sans peine sérieuse, et seulement avec un découpage adroit et patient, des dessins qui semblent avoir exigé bien plus que de l'adresse et de la patience, une grande habileté, de l'art, de la composition, etc.

Ce cahier, qui contient beaucoup de dessins, ne se vend aux abonnés que 4 francs rendu franc de port.

Adresser un bon de 4 francs à M. Philipon, 20, rue Bergère.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 364. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 20 Décembre.

Rue du Croissant, 16. LE *Rue du Croissant, 16.*

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

PRIX:
3 mois. . . . 5 fr.
6 mois. . . . 10 »
12 mois. . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

LES MISÉRABLES DE VICTOR HUGO

LUS, MÉDITÉS, COMMENTÉS ET ILLUSTRÉS

par CHAM.

6e PARTIE.



20543

Bien convaincu que sa maman l'a trouvé sous une feuille de chou, Marius reste froid devant la ravissante femme de ménage qui lui a été donnée par Victor Hugo.



20544

Cependant Cupidon profite d'une intermittence qu'il aperçoit dans le dos de son habit pour lui envoyer une flèche en plein cœur.



Dans sa naïve ignorance, Marius tombe immédiatement amoureux d'un des bancs du jardin du Luxembourg.

20545

Cupidon s'aperçoit que Marius n'est qu'un serin. Il lui explique comme quoi il n'est pas amoureux du banc, mais bien d'une jeune personne qui se trouve dessus.



2054

Marius échange son fluide magnétique avec Cosette, car c'est elle! — Cher lecteur, vous permettez?



Le fluide rencontre le vétéran de la grille du Luxembourg, et jette un certain trouble dans le cœur de ce brave militaire.

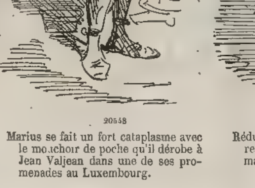
20547



Cherchant le calme, Marius va dîner à trente-deux sous. Au lieu du calme, il ne trouve que la colique.

20548

Marius se fait un fort cataplasme avec le mouchoir de poche qu'il dérobe à Jean Valjean dans une de ses promenades au Luxembourg.



20549

Réduit à se moucher sur sa manche, Jean Valjean reçoit congé de son propriétaire pour cause de malpropreté.



20550

Apercevant un trou dans son mur, et n'ayant pas le moyen d'y coller du papier, Marius y colle son œil.



20551

Marius aperçoit la famille Thénardier nageant dans la misère à défaut de l'opulence, Thénardier s'étant laissé distancer de la longueur de plusieurs millions par le banquier Laffitte.



20552

Cosette étant d'âge à aller dans le monde, Jean Valjean la conduit chez les Thénardier, qui étaient, après tout, ce qu'il y avait de plus comme il faut parmi ses anciennes connaissances.



20553

Jean Valjean trouve les Thénardier si bien installés, qu'il leur demande la permission de revenir dans la soirée, leur laissant sa redingote et son pantalon, afin qu'ils n'aient plus à effaroucher la pudeur de Cosette.



20554

Espérant avoir sa nouvelle adresse, Marius s'élance sans chapeau dans la rue après Jean Valjean qui n'a plus que sa chemise. Les passants ne sont nullement surpris, les choses ne se faisant pas autrement en 1836.



20555

Craignant de n'avoir pas encore assez chaud avec le pantalon et la redingote de Jean Valjean, Thénardier veut encore avoir sa peau, et s'entend à cet effet avec plusieurs membres de l'*escarpe-club*.



20556

Ayant tout entendu, Marius prévient Chavert, qui lui remet une paire de pistolets, avec la recommandation expresse de s'en servir sans faire de bruit.



20557

Marius resaute sur sa commode, et acquiert une telle habileté dans ce genre d'exercice, qu'il regrette que M. Victor Hugo l'emploie à autre chose.



20558

Thénardier fait rougir une pince pour avoir le plaisir d'offrir quelque chose de chaud à Jean Valjean qui vient passer la soirée chez lui.



20559
Valjean n'ayant pas tardé à faire son entrée, Thénardier lui présente un tableau représentant la bataille de Waterloo, peinture qu'il a l'intention de vendre à M. Campana pour son musée d'antiquités.



20560
Ayant reconnu son père dans le tableau de la bataille de Waterloo, Marius tombe dans un des tiroirs de sa commode.



20561
Les escarpes ayant fait leur entrée dans les salons de Thénardier, Jean Valjean reste calme et leur laisse à penser ce que ce serait s'il venait à se mettre en colère.



20562
Trouvant que ça sent le renfermé, Jean Valjean saisit la pince rouge et se brûle le bras pour donner une bonne odeur a l'appartement.



20563
Commençant à craindre que le sixième volume finisse sans lui, Javert fait son entrée à la tête d'une forte escouade.



20564
Voyant qu'il n'y aura pas des chaises pour tout le monde, Jean Valjean saute par la fenêtre pour aller s'asseoir chez lui.

CROQUIS MILITAIRES, — par G. Randon.



20565

— Franchement, je ne comprends pas qu'une femme puisse faire attention à un civil.
— C'est-à-dire, mon cher, que pour moi, si j'étais femme, cette espèce d'individu-là n'existerait seulement pas pour moi.



20566

— D'abord, faites-nous filer cet élément aquatique et inconvenant vis-à-vis de l'armée française; et puis tâchez moyen, quand vous parlez à un brigadier, de vous tenir fixe, immobile, et la main dans le rang.

NE PAS FERMER LES PORTES DERRIÈRE SOI.

C'est le signe infaillible d'un égoïsme très-avancé.

L'homme coutumier du fait n'est pas seulement mal élevé, il est encore personnel, vaniteux, incapable d'aimer, et devra, s'il a beaucoup d'enfants, se préoccuper fort peu de la dot de ses filles et pas du tout de l'argent de poche de ses garçons.

Ce diagnostic, en style d'almanach, indique une haute portée d'esprit chez celui qui l'a conçu.

Car c'est procéder à la manière de Cuvier, et reconstruire un caractère avec une donnée tout à fait insignifiante pour un physiologiste à courte vue.

Et cependant le symptôme est de la dernière évidence.

Cherchez bien autour de vous, et vous verrez — en en exceptant les gens très-distraits — que laisser la porte ouverte derrière soi est la marque distinctive d'une catégorie d'individus dans laquelle je vous engage fortement à ne jamais choisir vos amis.

En effet, est-il possible de dire plus clairement à ceux qu'on quitte :

Il m'est absolument égal qu'un vent coulis aille folâtrer sur votre front chauve.

Le rhume de cerveau qui en sera le résultat, je vous le déclare d'avance, ne m'inspirera aucun intérêt.

Si la gorge se prend, tant pis pour vous!

La poitrine elle-même pourra s'en trouver affectée, sans que vos quintes produisent sur moi d'autre impression qu'un ennui très-marqué, si ma mauvaise étoile me place sous le feu de vos accès de toux, etc., etc.

Tout cela dans une porte ouverte? me direz-vous.

Et bien d'autres choses encore! vous répondrai-je.

Voyez cet homme que le hasard a placé à une table touchant la porte d'entrée d'un café.

Il a gardé son chapeau, son cache-nez, son paletot, et vous rappellera tout à fait mon ami Charles-Jacques, si vous avez l'avantage de connaître ce dernier.

Un gandin entre et laisse la porte ouverte derrière lui.

L'homme au cache-nez lui jette un regard atroce et s'écrie aussitôt :

— Garçon?

— Monsieur!

— Fermez la porte, je vous prie.

L'ordre est exécuté; mais le gandin, qui a oublié de prendre des cigares chez la jolie marchande de tabac du passage, ressort immédiatement en laissant derechef l'huis plus qu'entre-bâillé.

— Garçon, recrie le consommateur frileux, la porte!

— Oui, monsieur!

Le laisseur de portes ouvertes rentre un instant après en mettant le même soin à aérer l'établissement.

Sa victime n'y tient plus et murmure :

— Il y a des gens d'un sans-gêne!... — Garçon?

— Monsieur!

— La porte!

Le fonctionnaire en tablier blanc, impatienté de ces injonctions répétées, met une certaine lenteur dans l'exécution de l'ordre.

— Garçon! garçon!

— Oui, monsieur, oui.

Le cache-nez reprend ses imprécations à haute et intelligible voix.

— On n'a pas idée d'une pareille grossièreté!... Le dernier des goujats y mettrait plus de formes... Je n'ai rien vu au Jardin d'acclimatation de comparable à cet animal-là!

Ces aménités sont dites en regardant le lion en face.

— Plaît-il? fait celui-ci; c'est de moi que vous parlez?

— Ah! vous vous reconnaissez?

— Monsieur...

— Après?

— Il me semble que les expressions dont vous venez de vous servir à mon endroit sont blessantes?

— Vous n'en êtes pas encore entièrement persuadé? Voulez-vous que je complète ma pensée?

— Je ne sais vraiment d'où vient cette colère.

— De vous.

— J'ignore en quoi j'ai pu vous blesser.

— Comment! par un froid pareil vous laissez trois fois votre porte ouverte, sans égard pour le rhume que je suis sur le point d'avoir!

— Mais vous êtes emmitouflé jusqu'aux yeux!

— C'est qu'il n'y a qu'aux yeux, mon petit monsieur, que je n'ai jamais froid, entendez-vous?

— Qui vous dit le contraire?

— Quant à mon nez, je l'ai eu gelé à Sébastopol, et si je le cache, c'est que ça me fait plaisir, beau jeune homme.

— Je suis loin de m'y opposer.

— Ah! je voudrais bien voir ça!

Le gandin feint de se plonger dans la lecture d'un journal, mais le malheureux ne s'aperçoit pas qu'il le tient à l'envers. Son ennemi voit l'erreur et se hâte d'en profiter.

— Hé! monsieur!

— Qu'y a-t-il encore pour votre service?

— Je vous préviens que vous lisez la *France* comme un Chinois.

— Comme un Chinois?

— Oui, à l'envers; ce qui est le signe d'une émotion très-vive et mal dissimulée. Voilà ce que c'est, mon petit ami, que de manquer d'égards pour son prochain; il en résulte des choses fâcheuses pour les malotrus, et les malotrus ont peur.

— Garçon, s'empresse de dire le jeune homme, veuillez vous payer et me rendre ma monnaie.

— A la bonne heure! reprend le féroce cache-nez, on

LES PAYSANS, — par BARIC.



20567

— Monsieur le soldat, je voudrions bien que vous pourtiez c' jambon à nout' fi' qu'est au 45e de ligne; puisque vous êtes du 44e, ça n' doit pas être ben loin d' cheu vous?



20568

— Je suis bien embarrassé : tenez, monsieur Robineau, je venons d'acheter un morceau de tarre, et i' paraîtrait, à c'tte heure, que n'y a des dettes d'*apothicaires* (dettes hypothécaires) dessus, et ce qu'y a d'pus embarrassant, c'est qu'i' faut que je les purge!

devient poli. Je vois que vous avez l'éducation facile, et je suis sûr qu'une autre fois vous fermerez vos portes derrière vous. Allons, je ne vous en veux plus, et je vous permets maintenant de lire votre journal à l'endroit.

LOUIS LEROY.

CAUSERIES.

Les commerçants ne savent qu'imaginer pour attirer l'attention du public.

Ils profitent de toutes les occasions pour annoncer des ventes avec un *rabais vraiment extraordinaire.*

Celui-ci est enchanté d'avoir fait faillite. Celui-là a eu le bonheur d'être exproprié. Cet autre a perdu sa femme, et ne peut plus, soi-disant, pour cette raison, continuer son commerce.

Faillite, expropriation et veuvage sont d'excellents prétextes pour annoncer des ventes à grands rabais.

Ces formules sont un peu usées; il est bon d'en inventer d'autres.

Mais le nouveau est difficile. Cependant un bijoutier du boulevard des Capucines est parvenu à sortir de la rengaîne.

Il a imaginé :

La vente à grand rabais pour cause de vol.

Les habitants de la province croiront que c'est une plaisanterie, mais les Parisiens pourront s'assurer de la véracité de cette annonce.

Ce bijoutier dit qu'ayant manqué d'être volé il y a quelques semaines, il est dégoûté du commerce, et il désire se retirer pour aller vivre tranquillement à la campagne.

Et voilà pourquoi sa fille est muette...

Non.

Et voilà pourquoi il vend à grand rabais.

***

Deux individus peu braves s'étaient disputés et puis souffletés.

L'honneur voulait qu'ils croisassent le fer.

Ils se rendirent sur le terrain.

On convint que l'on s'arrêterait au premier sang.

Les témoins tenaient à ce que cette affaire n'eût pas de suites graves, surtout parce qu'ils voyaient que les deux malheureux adversaires tremblaient comme la feuille.

Au moment de croiser le fer, un des combattants saigne du nez.

Un des témoins s'avance aussitôt :

— Monsieur, dit-il, je déclare l'honneur satisfait. Il a été convenu que l'on s'arrêterait au premier sang. Il en a été versé plus qu'il n'en faut. Allons déjeuner!

Tout le monde fut de cette sage opinion, surtout les deux adversaires.

***

Autre histoire de duel.

Deux gandins avaient eu une rencontre à l'épée pour une donzelle qui ne valait pas la peine qu'on s'occupât d'elle.

Mais un duel pour une aventure galante produit toujours bon effet; c'est pour cela qu'on s'était battu.

Il faut croire que les deux adversaires se mirent assez mal en garde, car un des chevaliers du pince-nez fut touché par derrière, un peu plus bas que les reins et fort loin du cœur.

C'est une blessure qui a son bon côté, en cela qu'elle n'est pas dangereuse, mais seulement fort désagréable pour un jeune homme qui se bat pour *la pose.*

En effet, Angélina, c'était le nom de la demoiselle pour laquelle on était allé sur le terrain, Angélina rirait fort de cette blessure.

C'est ce que pensait le gandin; aussi il prit les témoins à part et leur dit :

— Messieurs, voulez-vous me rendre un service?

— Très-volontiers; et lequel?

— Voulez-vous me permettre de porter mon bras en écharpe?

Les témoins accédèrent à la demande du blessé.

O amour-propre, tu n'es point un vain mot!

***

Le premier de l'an arrive à grands pas; aussi ceux qui sont à la chasse de la décoration recommencent-ils à se remuer.

Un monsieur fort désireux de porter ce fameux ruban rentre chez lui tout effaré.

— Qu'as-tu donc, mon ami? lui demande sa femme.

— Ah! ma chère amie, je suis bien content.

— Que t'est-il arrivé?

— Tu sais le personnage influent du ministère sur lequel je compte beaucoup?

— Oui; eh bien!

— Il vient de manquer d'être écrasé.

— Et c'est pour cela que tu es si heureux?

— Au moment où il traversait les boulevards, il est

renversé par un omnibus. Je me précipite au-devant des chevaux et je les arrête. Sans moi, ce monsieur était écrasé. Aussi j'espère bien qu'il se montrera reconnaissant de ce que j'ai fait pour lui, et qu'il ne m'oubliera pas au 1er janvier.

Le lendemain, il reçut une petite boîte envoyée par le ministère.

— C'est la croix, dit-il à sa femme; mon protecteur n'a pas voulu attendre jusqu'au premier de l'an pour me récompenser.

Il ouvrit la boîte d'une main tremblante, et il trouva : — une médaille de sauvetage!

ADRIEN HUART.

AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN.

Cette épopée burlesque du *M. de Crac* allemand, traduite par M. J. Gautier fils et illustrée par Gustave Doré, arrive au moment des étrennes comme poisson en carême.

Une fois le livre ouvert, je vous défie de le refermer avant la dernière page. Vous allez de dessin en dessin sans vous arrêter; sur cette pente du rire et de l'intérêt, il faut se laisser glisser jusqu'en bas.

Les histoires les plus cocasses, les voyages, les combats, les récits de chasse les plus extravagants, fourmillent d'un bout à l'autre de cette odyssée du hâbleur.

Le baron, par exemple, est surpris — on le serait à moins — à la vue d'un dix cors portant, planté au milieu de ses bois, un délicieux cerisier; mais son étonnement cesse bientôt en se rappelant que, deux ans auparavant, il a tiré un cerf avec du plomb auquel se trouvait mêlé un noyau de cerise.

Expliquée ainsi, l'histoire devient ridicule de vraisemblance.

Je vous recommande aussi cette recette pour dépouiller un renard sans endommager sa peau. Vous empoignez la bête par la queue en tenant ferme, puis, à grands coups de fouet, vous la forcez à sortir par sa gueule; de cette façon, vous obtenez une fourrure vierge de toute solution de continuité.

Plus adroit encore : vous vous promenez en Afrique, la canne à la main pour toute arme offensive. Cette confiance dans le caractère des bêtes féroces de l'endroit est trahie par un lion de grande taille qui se dispose à vous déchiqueter en une foule de petits morceaux.

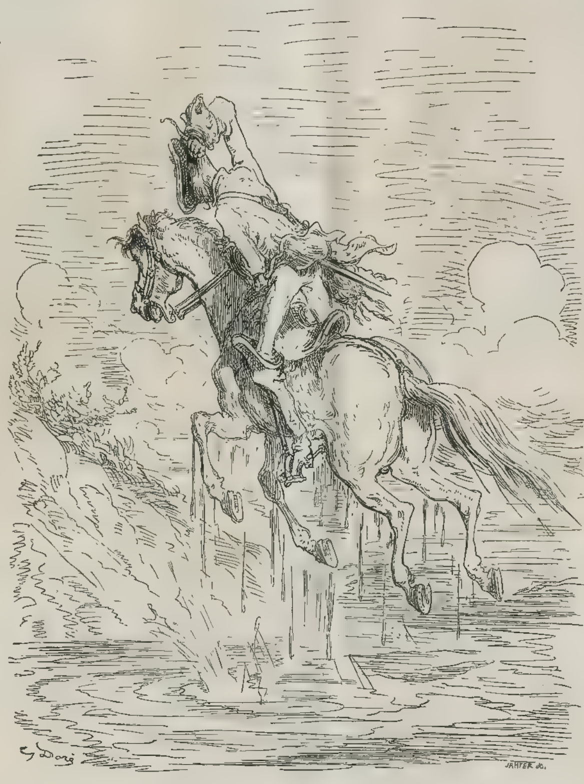
La situation est tendue; comment en sortir? Bien des gens se troubleraient, et cette émotion, je l'avoue, se comprend jusqu'à un certain point.

Le baron lui-même n'en est pas exempt tout d'abord, surtout en apercevant un crocodile immense qui se dispose à lui couper la retraite avec beaucoup d'autres choses; mais ces deux dangers vont s'annihiler l'un par l'autre : par un mouvement fait à propos, un petit saut de côté, il échappe au lion, qui, ne pouvant retenir son élan, s'en va tomber bêtement dans la gueule du crocodile.

Vous le voyez, abondance de périls ne nuit pas.

Nous ne pouvons nous étendre plus longuement sur ces histoires, qui ne paraîtront impossibles qu'aux gens dénués d'imagination; mais nous voulons féliciter M. G. Doré sur les dessins merveilleux avec lesquels il a commenté les récits d'Immerman.

La verve inépuisable de l'artiste, se trouvant à l'aise au milieu de ces excentricités, s'en est donné à cœur joie. Elle trouve moyen d'aggraver, d'amplifier les énormités du texte. Où le baron dit que deux et deux font cent, Gustave Doré relève l'erreur en prouvant que deux et deux font mille, et sa preuve est juste.



Moyen ingénieux imaginé par le baron de Munchhausen pour se tirer d'un mauvais pas.

Le sentiment de l'effet, que le dessinateur possède à un degré éminent, lui permet de varier à l'infini l'aspect de ses compositions.

Des gravures à chaque page, c'est bien; mais avec un artiste pauvre d'invention, la monotonie serait à craindre; avec M. Doré, on ne pense jamais à se plaindre de la quantité.

Vous passez d'un croquis au trait à peine indiqué à un dessin monté de ton comme un Rembrandt. Cette page est blonde, tournez-la, en voici une vigoureuse, colorée et chaude comme une eau-forte de maître. Si l'ennui naquit de l'uniformité, jugez quel amusement doivent produire les continuelles métamorphoses de ce crayon terrible qui a vraiment le diable au corps.

M. Doré jette son talent par toutes les fenêtres, et celui-là n'est pas perdu, ses éditeurs en savent quelque chose, eux dont les boutiques donnent sur la rue.

Les enfants qui auront la chance de recevoir en étrennes les *Aventures du baron de Munchhausen* feront provision de plaisir pour longtemps.

Quant aux personnes mûres, il est évident qu'elles trouveront au livre encore plus d'agrément, son intérêt devant se doubler pour elles de l'ébahissement que leur causera la prodigieuse variété des gravures.

On assure que l'ombre de Perrault s'est présentée au chevet de l'artiste et lui aurait dit : — Ingrat! tu m'aimais l'année dernière, et aujourd'hui tu m'abandonnes pour un Allemand!

Ce à quoi le dessinateur aurait répondu : — Tant pis! tu n'es pas la seule : gare au *Robinson suisse!* Haro sur *Gulliver!* Malheur à *Paul et Virginie!* Rangez-vous tous! c'est le *baron de Munchhausen* qui passe!

LOUIS LEROY.

Toute demande accompagnée du prix en un bon de poste est immédiatement adressée FRANCO.

BEAUX LIVRES D'ÉTRENNES.

Toute demande accompagnée du prix en un bon de poste est immédiatement adressée FRANCO.

HENRI PLON, Imprimeur-Éditeur, 8, rue Garancière, à Paris.

ŒUVRES D'ARSÈNE HOUSSAYE. Très-belle édition in-8° cavalier vélin glacé. En vente : 1° MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE ET MADAME DE MONTESPAN ; 2° LE ROI VOLTAIRE ; 3° L'ART FRANÇAIS AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE ; 4° VOYAGE A MA FENÊTRE ; 5° PRINCESSES DE COMÉDIE ET DÉESSES D'OPÉRA ; 6° HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE. Chaque ouvrage forme 1 vol. Prix : 6 fr.; avec jolie reliure demi-chagrin, tranches dorées, 9 fr.

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN (DELPHINE GAY) Œuvres complètes. Édition revue avec le plus grand soin et ornée du portrait de l'auteur d'après Chasseriau. — 6 magnifiques volumes in-8° cavalier vélin glacé. Prix : 6 fr. le vol. 1° LETTRES PARISIENNES (le Vicomte de Launay), 2 vol.; 2° POÉSIES, 1 vol. ; 3° THÉATRE, 1 vol. ; 4° CONTES ET NOUVELLES, 1 vol.; 5° ROMANS, 1 vol.

LE DERNIER VOLUME **DES ŒUVRES DE VOLTAIRE.** (Œuvres inédites.) Contes, Comédie, Lettres, Pensées, nombreux *fac-simile* d'autographes. — Histoire du cœur de Voltaire, par JULES JANIN. — 1 vol. in 8° cavalier vélin glacé. Prix : 6 fr.; avec jolie reliure, 9 fr.

NOUVELLES A LA MAIN SUR Mme DU BARRY. Deux portraits de madame Du Barry, dont l'un dessiné par elle-même; autographes. — 1 très-beau vol. in-8° cavalier vélin glacé. Prix : 6 fr.; avec jolie reliure, 9 fr.

LES CHANTS ET CHANSONS POPULAIRES DE LA FRANCE. Charmant recueil, richement illustré par les premiers artistes, avec la musique et l'accompagnement pour le piano. — 2 beaux volumes grand in-8°. Prix : 12 fr.; avec jolie reliure, toile, tranches jaspées, 15 fr.; toile, tranches dorées, 17 fr.

FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE DE FRANCE. Ouvrage illustré de 128 très-belles vignettes de VICTOR ADAM. — 1 beau vol. grand in-8°. Prix : 12 fr.; avec jolie reliure, 16 fr.

CLASSIQUES FRANÇAIS. Cette collection, tirée à un petit nombre d'exemplaires, revue et imprimée avec le plus grand soin, s'adresse aux amateurs de livres. Il est tiré de chaque ouvrage quelques exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, destinés aux bibliothèques d'élite. En vente :

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE. 8 vol. in-32, papier vélin. Prix : 32 fr.; papier de Hollande, 48 fr

FABLES DE LA FONTAINE. 2 vol. in-32, papier vélin. Prix : 8 fr.; papier de Hollande, 12 fr.

SAINTE-HÉLÈNE, par E. MASSELIN, capitaine du génie. Ouvrage illustré de 16 grands dessins de Staal, d'après les croquis de l'auteur. — 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr.; avec jolie reliure, 9 fr.

VICHY-SÉVIGNÉ. VICHY-NAPOLÉON, ses eaux, ses embellissements, ses environs, son histoire, par ALBÉRIC SECOND. Magnifique album enrichi de grandes et belles gravures hors texte et de nombreuses illustrations. Dessins par Hubert Clerget, gravures par Dumont et Gusmand. — 1 vol. quart grand colombier, cartonné, doré sur tranche. Prix : 30 fr.

GALERIE FLAMANDE ET HOLLANDAISE. Un splendide volume grand in-folio, comprenant 132 planches gravées, tirées sur chine. Prix : 125 fr.; demi-reliure chagrin, tranche dorée en tête, 150 fr.

LES LOGES DE RAPHAEL. Splendide et complète collection des 52 tableaux peints à fresque qui ornent les voûtes du Vatican. Prix : 300 fr.; sur chine, 420 fr.

MADAME DE MAINTENON ET LA MAISON ROYALE DE SAINT-CYR, par THÉOPHILE LAVALLÉE. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique portrait de madame de Maintenon, gravé sur acier d'après le fameux émail de Petitot; trois autres gravures en taille-douce et *fac-simile* d'autographes. — 1 beau vol. in-8° cavalier vélin glacé. Prix : 8 fr.; avec jolie reliure demi-chagrin, tranches dorées, 11 fr.

DERNIÈRES ANNÉES DU **RÈGNE ET DE LA VIE DE LOUIS XVI,** par FRANÇOIS HUE. Belle édition in-8°. Prix : 6 fr.; avec jolie reliure, 9 fr.

LOUIS XVII, sa vie, son agonie, sa mort. Captivité de la famille royale au Temple, par M. A. DE BEAUCHESNE. Ouvrage couronné par l'Académie française, enrichi de nombreux autographes du Roi, de la Reine, du Dauphin, de la Dauphine et de Madame Élisabeth, de dessins sur bois intercalés dans le texte, et orné des portraits en taille-douce de Louis XVI, Marie-Antoinette, Louis XVII, Marie-Thérèse-Charlotte, Madame Élisabeth, la princesse de Lamballe. — 2 magnifiques vol. grand in-8°. Prix : 30 fr.; avec belle reliure, 40 fr.

GALERIE DE PORTRAITS pour servir à l'histoire de Louis XVII. Magnifique Album comprenant les portraits de Louis XVI, Marie-Antoinette, Louis XVII, Marie-Thérèse-Charlotte, Madame Élisabeth, la princesse de Lamballe, gravés sous la direction de M. HENRIQUEL-DUPONT. — Grand in folio tiré à 100 exemplaires numérotés sur chine et avant la lettre. Prix : 60 fr.

LE LIVRE DES JEUNES MÈRES, par M. A. DE BEAUCHESNE. Ouvrage couronné par l'Académie française. — 1 vol. in-8°, imprimé sur vélin et tiré à 305 exemplaires numérotés. Prix : 8 fr.; avec jolie reliure, 11 fr. — Le même, 2e édition, 1 vol in-18, avec une délicieuse gravure en taille-douce. Prix : 4 fr.; relié, 6 fr.

PLUTARQUE. LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES. Édition ornée de 12 gravures en taille-douce, dessinées d'après l'antique. — 4 vol. in-8°. Prix : 20 fr.; reliés, 30 fr.

FABLES DE LA FONTAINE. Magnifique édition illustrée par J. David, Tony Johannot, Grenier et Schaal. — 1 vol. grand in-8°. Prix : 10 fr.; avec jolie reliure, 15 fr.

Le même ouvrage, in-8° Prix : 4 fr.; relié, 6 fr.
— in-18. Prix 3 fr ; relié, 5 fr.

ENFANTINES, MORALITÉS, par ELZÉAR ORTOLAN. Délicieux volume in-18, avec une gravure de Stop. Prix : 3 fr.; jolie reliure, 5 fr.

CRÉATION DES CHOSES, LECTURES ÉLÉMENTAIRES, par madame GASSIES, auteur de la LECTURE DES ENFANTS, suivie de l'Histoire de Moïse. 1 vol. in-18, orné de jolies gravures. Prix, cartonné : 2 fr.

SOUVENIRS D'UN **PRISONNIER D'ABD-EL-KADER,** par HIPPOLYTE LANGLOIS. Ouvrage illustré de 12 dessins tirés à part. — 1 vol. petit in-8° anglais. Prix : 3 fr.; demi-chagrin, tranches dorées, 5 fr.

ALPHABETS AMUSANTS. Délicieuse collection imprimée avec soin sur papier fort et en couleurs, et sans danger pour la santé des enfants, puisque les couleurs sont insolubles dans l'eau. 14 Alphabets sont en vente : 1° COSTUMES PITTORESQUES; 2° PETIT MARQUIS ET PETITE MARQUISE; 3° RÉCRÉATION DES PETITS GARÇONS; 4° ANIMAUX; 5° MILITAIRES; 6° PETIT MONDE; 7° MYTHOLOGIQUE; 8° FANTASMAGORIE; 9° POLICHINEL; 10° RÉCRÉATION DES PETITES FILLES; 11° SUJETS RELIGIEUX; 12° PETITS MÉTIERS DE GRAND PAPA; 13° JARDIN D'ACCLIMATATION; 14° MASCARADE DES ENFANTS. Prix de chacun, joliment cartonné : 1 fr. 50.

PETITS **LIVRES INSTRUCTIFS ET AMUSANTS.** Impression semblable aux précédents : 1° CONTES VRAIS; 2° HISTOIRE DE CÉLESTIN LA TÊTE D'ANE. — In 8°, joli cartonnage. Prix : 2 fr. chacun

PETITES HISTOIRES INSTRUCTIVES ET AMUSANTES. In-18 oblong, avec une page de texte en regard de chaque gravure. Impression en couleurs : 1° PETITE HISTOIRE DE FRANCE; 2° PETITE HISTOIRE SAINTE. Prix : 2 fr. chacune, avec joli cartonnage.

ALBUMS AVEC TEXTE POUR LES ENFANTS, cartonnés, avec couvertures or, gravures coloriées : 1° IMAGES INSTRUCTIVES. Prix : 1 fr. 25. — 2° RÉCRÉATIONS ILLUSTRÉES. Prix : 2 fr. — 3° SOUVENIRS DE GLOIRE ET DE VERTU. Prix : 3 fr.

LE ROI DES ALBUMS, GRAND MAGASIN D'IMAGES. Cet ouvrage est un tour de force de bon marché. Il contient 797 gravures d'après les premiers artistes. Texte par TONIN CASTELLAN. Élégamment cartonné. Prix : 8 fr.

ÉTRENNES DE 1863, chez M. PHILIPON, 20, rue Bergère.

Toute personne qui nous adressera en un bon de poste ou un bon à vue sur Paris la somme de 30 francs avant le 13 décembre 1862, pourra choisir pour QUARANTE francs dans la liste ci-dessous. — Passé le 31 décembre, nous rentrerons dans les prix de faveur habituels à nos abonnés.

CARTES DE VISITE AMUSANTES. Cent cartes de visite dessinées avec un espace réservé en blanc dans le dessin pour y inscrire le nom du visiteur. Ces charmants dessins, de MM. MAURISSET et GRÉVIN, sont adoptés pour les grands dîners; elles servent à indiquer le nom des convives. Prix des cent cartes variées, 5 fr. Pour nos abonnés, 3 fr. rendues *franco.*

LE LAMPASCOPE, jeu nouveau, formant une lanterne magique sans embarras, sans préparation, et d'une bien plus grande puissance que les lanternes magiques ordinaires, puisqu'à la place de la petite lampe et de la petite mèche de ces dernières, c'est la lumière d'une lampe de salon qui éclaire les verres. Prix du *Lampascope* avec douze verres, 20 fr. Pour nos abonnés, 15 fr. rendu *franc de port.*

STATUETTE DE JEANNE D'ARC, réduction de la belle statue exécutée par la princesse MARIE, fille de Louis-Philippe. — Cette charmante statuette, haute de vingt-cinq centimètres, en métal galvanisé bronzé, dont la valeur a toujours été de 50 fr., est donnée à nos abonnés pour 15 fr. Bien emballée dans une petite caisse et rendue *franco*, 20 fr.

PUBLICATIONS POUR ENFANTS.

LE ROI DES ALBUMS, nouvelle édition. *Le Roi des albums* contient un nombre infini de dessins intercalés dans un texte très heureusement conçu pour amuser et intéresser les enfants. Texte de M. T. CASTELLAN. Prix : broché, 7 fr., rendu *franco;* cartonné, 10 fr., rendu *franco.*

LE BEAU NICK, conte fantastique allemand, par HERMANN SCHARLES. — Légendes en français et en allemand. — Cet album, d'une bizarrerie tout à fait allemande, amuse beaucoup les enfants jeunes et vieux. — Il se vend en noir 10 fr. Pour les abonnés, *franc de port*, 6 fr. On le trouve aussi en couleur au prix de 15 fr. Pour les abonnés, *franc de port*, 12 fr.

NOUVEL ABÉCÉDAIRE EN ÉNIGMES, par VICTOR ADAM. Album dont chaque page est remplie de petits dessins représentant des personnages, des animaux ou des objets divers dont le nom commence par la lettre placée en tête de la page. — Ces dessins fixent facilement et sans travail dans la mémoire de l'enfant le souvenir des lettres. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, 7 fr.

CHARADES ALPHABÉTIQUES, par VICTOR ADAM. Cet album est encore destiné à fixer dans la mémoire des enfants le souvenir des lettres et des mots. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour nos abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

ALBUMS SÉRIEUX POUR SALONS.

DANSEUSES DE L'OPÉRA, album broché de quatorze dessins en couleur, représentant les costumes les plus jolis des principales danseuses de l'Opéra. Prix, 15 fr. Pour nos abonnés, 8 fr., rendu *franco.*

TOILETTES DE NOS GRAND'MÈRES. Costumes des dames françaises de 1800 à 1830, coloriés. Prix, broché, 10 fr. Pour nos abonnés, 7 fr., rendu *franco.*

COSTUMES DE LA BRETAGNE. Vingt grands costumes dessinés d'après nature par DARJOU, brochés et coloriés. Prix, rendu *franco*, 10 fr.

ALBUM DE DESSINS DE CROCHET, FILET ET TAPISSERIE. Pour remplacer les dessins fort laids, fort mal imprimés, et qui se vendent si cher, nous offrons un album qui, au prix ordinaire de ces dessins-là, représenterait plus de cinquante francs, car il contient un très-grand nombre de modèles. Nous le vendons : pris au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les seuls abonnés, rendu *franco*, 6 fr.

SIX TABLEAUX DE COMPTE-CALIX, scènes coloriées de la BONNE COMPAGNIE DE PARIS. — Les dessins de cet album sont reproduits par la gravure sur acier et coloriés à l'aquarelle. — Album de salon. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

DOUZE NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS PAR GAVARNI. Album composé de dessins de GAVARNI, reproduits en gravure sur acier et coloriés d'une façon très-élégante. — C'est un ouvrage fait pour les salons. Prix, 15 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 francs.

VIE ÉLÉGANTE DE LA **SOCIÉTÉ PARISIENNE.** Dessins de COMPTE-CALIX, gravés sur acier. — Cet album, qui représente avec fidélité la bonne compagnie de Paris, est fait spécialement pour les salons. — Les gravures sont charmantes. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 8 fr.

PUBLICATIONS D'ART.

L'ASSOMPTION DE LA VIERGE. grande photographie exécutée par M. MICHELEZ, d'après le tableau de Murillo, acheté 600,000 fr. par le gouvernement pour le musée du Louvre. Cette photographie est un véritable ouvrage d'art qui se recommande à tous les amis de la grande peinture. Prix, 20 fr. Pour nos abonnés, rendue *franco*, 10 fr.

LA DESCENTE DE CROIX, grande photographie exécutée par M. MICHELEZ, d'après le tableau de Lesueur (du Musée du Louvre). Prix, 20 fr. Pour nos abonnés, 8 fr. au bureau; 10 fr. expédié *franco.*

MUSÉE DE COSTUMES DES DIFFÉRENTS PEUPLES MODERNES. Nous avons entrepris une collection qui n'existe pas dans le commerce; déjà nous sommes arrivé à publier 446 costumes *français, allemands, italiens, espagnols, portugais, russes, turcs* et *égyptiens, américains,* etc. — Les artistes, les costumiers, les amateurs, tous ceux enfin qui ont besoin de connaître ou qui désirent connaître les costumes de tel ou tel pays, éprouvent les plus grandes difficultés à les trouver. Le *Musée de costumes* les affranchira de toutes peines à ce sujet. Chaque dessin, gravé sur acier et colorié à l'aquarelle, se vend 40 centimes. — (Ils peuvent s'acheter séparément les uns des autres.)

Les 446 costumes parus jusqu'à ce jour se divisent ainsi :

Costumes de France	100
— d'Algérie et colonies	65
— de Turquie, Egypte, etc.	60
— de Russie	37
— d'Espagne et Portugal	37
— d'Italie et Piémont	42
— d'Allemagne	28
— de Suisse et Tyrol	26
— d'Amérique	27
— de Hollande	14
— de Suède et Danemark	10
	446

LE DESSIN SANS MAITRE, MÉTHODE CAVÉ, pour apprendre à dessiner de mémoire, par madame MARIE-ÉLISABETH CAVÉ. Ouvrage approuvé par MM. Ingres, Delacroix, Horace Vernet, etc. — Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. Prix, 3 fr.; rendu *franco*, 3 fr. 25.

COURS DE DESSIN SANS MAITRE, d'après la méthode de madame CAVÉ. Dessins choisis par madame Cavé et exécutés sous sa direction pour former les modèles à copier d'après sa méthode. *Trois cahiers* de figures, paysages et animaux, *un cahier* de dessin industriel. Prix de chaque cahier, 10 fr. — Les cahiers se vendent séparément.

CROQUIS DE FIGURES ET D'ANIMAUX destinés à animer les paysages, par DUBUISSON. Ces dessins forment d'excellents modèles pour apprendre à faire des croquis. Prix, 12 fr. Pour les abonnés, rendu *franco*, 7 fr.

MODÈLES DE CROQUIS par H. BELLANGÉ. Tout le monde dessine — plus ou moins. — Très-peu de personnes savent faire le croquis d'une personne ou d'une chose qu'elles voient ou qu'elles ont vue. Il est cependant très-facile d'apprendre à croquer : il suffit de copier de bons modèles de croquis, et lorsqu'on est arrivé à les copier facilement, de s'exercer à faire soi-même des croquis d'après nature. — Les croquis de Bellangé sont les meilleurs guides qu'on puisse suivre. — L'album que nous annonçons contient cinquante feuilles remplies de croquis. Prix, au bureau, 8 fr.; rendu *franco*, 10 fr. Pour les abonnés seulement, rendu *franco*, 7 fr.

MODÈLES DE CROQUIS par V. ADAM. Album fait dans le même but que le précédent. Même prix.

GUIDE DU SELLIER-HARNACHEUR, dessins et explications faits pour mettre les gens du monde à même de se reconnaître dans la foule des détails de la sellerie et du harnais. — Ouvrage publié par un des plus habiles ouvriers de Paris, M. BAUMANN. Prix du cahier, 15 fr.

AMUSEMENT DES SOIRÉES.

DÉCOUPURES FANTASMAGORIQUES, amusement des veillées, composées par PLATEL. Ces dessins découpés, et placés ensuite entre la lumière d'une bougie et la muraille, projettent sur celle-ci des ombres fantastiques et présentent des effets curieux.

Trois cahiers différents. — Chaque cahier se vend, rendu *franco*, 4 fr. — On peut n'acheter qu'un ou deux cahiers.

DÉCOUPURES DE PATIENCE, par KREUTZBERGER. Des dessins noirs sur fond blanc sont imprimés sur un papier dont l'envers est tout noir. On découpe avec soin le dessin, et lorsqu'il est découpé, il devient impossible de comprendre qu'il a été fait avec facilité et n'a demandé que de l'adresse et de la patience. Il a tout à fait l'air d'un dessin exécuté par ces habiles découpeurs dont le talent surprend tout le monde. — Le cahier contient plus de quarante dessins, grands et petits. Prix du cahier, rendu *franco*, 4 fr.

LES SILHOUETTES FACILES, modèles des dessins que l'on peut faire en silhouettes sur le mur par l'arrangement des mains et des doigts. Ces indications sont très-précises, on peut avec elles faire des sortes d'ombres chinoises fort amusantes; on fait un lapin, une oie, un cheval, un ours, etc., etc. Prix réduit pour nos abonnés, la collection de vingt dessins, rendue *franco*, 4 fr.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

N° 365. — 1862. Prix du numéro : 35 centimes. 27 Décembre.

Rue du Croissant, 16. *Rue du Croissant*, 16.

LE

JOURNAL AMUSANT

JOURNAL ILLUSTRÉ,

Journal d'images, journal comique, critique, satirique, etc.

PRIX :
3 mois. . . 5 fr
6 mois. . . 10 »
12 mois. . . 17 »

PRIX :
3 mois . . . 5 fr.
6 mois . . . 10 »
12 mois . . . 17 »

Tous les abonnements datent du 1er de chaque mois.

L'HIVER A PARIS. LA PLUIE, — par A. GRÉVIN.



CE QUI FAIT PLEUVOIR.

— Une croyance stupide, mais que je respecte, c'est que tout cela, et notamment le cri réitéré du : R'chand' pépluies ! contribue certainement à faire tourner la girouette du côté de l'O.

L'HIVER A PARIS. LA PLUIE, — par A. GRÉVIN (suite).



20570

— Vous qui riez, savez-vous bien que descendre d'omnibus avec son parapluie d'une main et un paquet de l'autre.... et sans faire arrêter, ça n'est pas déjà si commode?



DANS L'OMNIBUS.

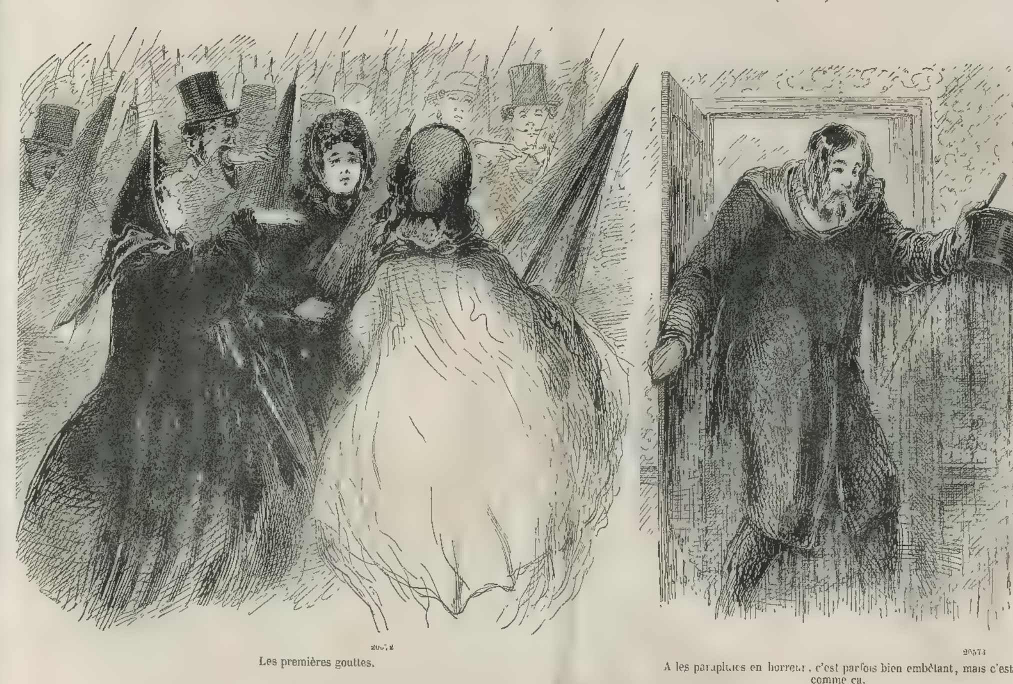
— Crinoline et parapluie. — C'est drôle..... et ce n'est pas drôle...

20571

UN AMATEUR.

— Ce que ce monsieur place au-dessus d'une jambe bien faite, ce sont deux jambes bien faites.

L'HIVER A PARIS. LA PLUIE, — par A. GRÉVIN (suite).



Les premières gouttes.

A les parapluies en horreur, c'est parfois bien embêtant, mais c'est comme ça.

A L'APPROCHE DE LA SAINT-SYLVESTRE.

CHEZ DES BOURGEOIS.

LE MARI. — C'est bientôt le jour de l'an.

LA FEMME. — Quel ennui!

— C'est plutôt pour moi que c'est un ennui!.... Car je voudrais bien faire des économies!

— J'ai envie de renvoyer notre bonne. Ce sera toujours une vingtaine de francs de moins à donner.

— Mais Jeannette est une excellente fille! Il faudrait trouver un prétexte pour la congédier, et je n'en vois aucun.

— Sapristi! tu as raison.

— Si nous la renvoyons de but en blanc, tout le quartier nous tournera en ridicule.

— C'est vrai. Que c'est ennuyeux d'avoir une bonne à laquelle on ne connaît pas de défaut!

— Cependant nous devrions nous trouver bien heureux de....

— Attends, il me vient une idée, oh! une excellente idée!

— Puis-je la connaître?

— Passe-moi un bout de bougie.

— Que veux-tu en faire?

— Tu vas voir.

Il prend la bougie et la jette dans le potage, puis il appelle la bonne.

— Jeannette?

— Monsieur!

— Qu'avez-vous laissé tomber dans cette soupe?

— Une bougie!... Oh! monsieur, ce n'est pas moi.

— C'est donc moi, fille sans soin! Jeannette, je ne puis conserver une bonne aussi étourdie que vous, je vous donne quarante-huit heures pour chercher une place. (*Bas à sa femme.*) Le prétexte que nous cherchions, nous l'avons trouvé.

***

CHEZ DES GENS DU MONDE.

LA DAME. — Mon ami, nous devrions donner un grand dîner.

LE MARI. — Pourquoi faire des frais? j'ai bien assez d'argent à dépenser, sans offrir encore à dîner!

— Mais tu oublies donc que c'est bientôt le jour de l'an?

— C'est bien parce que je ne l'oublie pas que je tiens à faire des économies.

— Tu sais que je désire avoir beaucoup de bonbonnières, non parce que j'aime les bonbons, mais parce que je tiens à montrer aux personnes de ma connaissance que j'ai reçu une grande quantité de cadeaux. Or, pour avoir beaucoup de cadeaux, il est nécessaire d'inviter quelques jours avant le premier de l'an tous les messieurs que tu connais.

— J'y consens, puisque cela te fait plaisir.

— Il ne faut pas oublier M. de Boisjoli, car les boîtes qu'il m'apporte sont ravissantes...

Au même moment arrive le susdit de Boisjoli.

LE MARI. — Mon cher monsieur, vous nous ferez l'honneur de dîner avec nous le 27 courant?

M. DE BOISJOLI. — Ce serait avec le plus grand plaisir, mais je suis déjà invité.

LA DAME *à part.* — Comme c'est contrariant! une boîte de moins! Pourtant, il faut espérer qu'il m'apportera néanmoins quelque chose, s'il a du savoir-vivre.

M. DE BOISJOLI *à part.* — J'évite un dîner, et par conséquent je me dispense de dépenser une soixantaine de francs chez Boissier. Quelle chance!

***

CHEZ UN PROPRIÉTAIRE AVARE.

LE PROPRIÉTAIRE. — Ma femme, je viens de renvoyer nos concierges; ils partiront le jour de Noël.

— Quelle idée as-tu eue là? Ces gens faisaient parfaitement leur métier, la femme surtout était très-propre.

— Je le sais, mais nos intérêts avant tout En les renvoyant, j'économise quarante francs d'étrennes.

— Mais tu en donneras aux autres qui vont venir.

— Je ne prends pas de concierge avant le 6 janvier.

— Qui tirera le cordon?

— Toi!

— Comment!... moi?...

— Oui, toi; pourquoi cet air étonné?

— Tu veux que je reste dans la loge à répondre à tous les locataires et à ouvrir la porte jour et nuit?

— Pourquoi pas? je t'aiderai. La loge de nos concierges est assez convenable. Ensuite, il y a une chose qui doit t'engager à accepter ma proposition.

— Laquelle?...

— Tu toucheras les étrennes que les locataires devaient donner au concierge. Ce n'est pas une raison, parce que je renvoie mon portier, pour qu'ils soient dispensés de donner des étrennes à la personne qui leur tirera le cordon comme de coutume. Je suis même convaincu qu'ils te donneront plus à toi qu'à la concierge.

— Pourquoi?

— Ils se verront forcés d'être généreux, pour ne pas froisser la femme du propriétaire.

— Ta proposition commence à me sourire.

— Tu serais bien difficile de ne pas être contente!

***

CHEZ UNE DANSEUSE.

La danseuse est étendue sur un canapé; un jeune homme est assis dans un fauteuil et paraît fort sombre.

LA DANSEUSE. — Qu'as-tu donc, Paul? tu sembles bien triste aujourd'hui!

PAUL. — Moi, je n'ai rien.

— Si fait, tu as quelque chose à me dire.

— Eh bien, oui.

L'HIVER A PARIS. LA PLUIE, — par A. Grévin (suite).



A TRAVERS LE MACADAM.
De même que Gusman, un pied parisien ne connait pas d'obstacles.

LES BALAYEUSES.
Balayer par le beau temps, c'est quelque chose, mais par la crotte! voilà qui vous pose un peu bien dans le monde..... pour rire.

— Voyons, de quoi s'agit-il?

— Je ne veux pas te dire cela maintenant.

— Si fait; je le veux.

— Oh! c'est horrible.

— Serait-il possible?

PAUL *s'approchant de la danseuse.* — Je t'aime bien.

— Je n'en doute pas.

— Me rends-tu cet amour?

— Je t'adore.

— Oh! c'est affreux.

— C'est affreux, parce que je te dis que je t'adore.

— Certainement, car la nouvelle que je vais t'apprendre te portera un coup terrible.

— Dis-moi donc sur-le-champ toute la vérité, ne me fais pas languir ainsi.

— Eh bien, mon père veut que je me marie.

LA DANSEUSE *à part.* — Bon! la scène du mariage; on voit que nous approchons de la Saint-Sylvestre : il paraît que le 1er janvier pousse à l'hyménée.

PAUL *à part.* — Ça ne mord pas. (*Haut.*) Cette nouvelle te glace d'effroi?

— Non; un pressentiment me disait que nous devions bientôt nous séparer.

PAUL *à part.* — C'est moins pénible que je ne le supposais.

— Mais ce mariage ne se fera pas tout de suite?

— Mon père veut que je sois marié à Noël.

LA DANSEUSE *à part.* — Que les jeunes gens sont pingres! (*Haut.*) Mon cher Paul, je t'en supplie, restons encore ensemble jusqu'au 1er janvier, il faut finir l'année.

— Je ne puis désobéir aux ordres paternels.

— C'est bon, monsieur, je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

Paul s'en va en faisant semblant d'être désespéré.

LA DANSEUSE *appelant sa femme de chambre.* — Julie, faites entrer le vieux monsieur qui attend dans le petit salon, et qui depuis quinze jours désire, comme il dit, déposer ses hommages à mes pieds. Je suis libre maintenant, je puis le recevoir.

JULIE. — Madame, ce monsieur vient de partir.

LA DANSEUSE *furieuse.* — Voilà comme sont amoureux les hommes à partir du 15 décembre. Julie!

— Madame.

— Faites mes malles à la hâte, nous partons demain pour la Russie.

— Madame a un engagement?

— Non, mais comme en Russie le jour de l'an ne tombe que le 13 janvier, il faut espérer que dans ce pays j'aurai le temps de faire une connaissance avant les étrennes.

A. Marsy.

CAUSERIES.

Hier un concierge arrête au bas de l'escalier un médecin qui vient visiter un malade.

— Eh bien, monsieur le docteur, demande le chevalier du cordon au disciple d'Esculape, vous venez de voir le monsieur du troisième?

— Oui.

— Comment le trouvez-vous?

— Il est bien bas.

— Est-ce qu'il en mourra?

— J'en ai peur.

— Oh! monsieur le médecin, faites-le encore aller jusqu'au 1er janvier.

— Pourquoi?

— Pour qu'il puisse me donner mes étrennes.

* * *

A LA POLICE CORRECTIONNELLE.

Un individu comparaît pour avoir volé des bijoux.

Au commencement de l'audience il demande à dire deux mots en particulier au président.

— Que voulez-vous me dire? lui demande le président.

— Vous seriez bien aimable de prononcer le huis clos.

— Vous avez été arrêté pour vol, et une semblable affaire n'exige pas qu'elle soit examinée en secret.

— Monsieur le président, vous me rendriez un bien grand service en m'accordant la faveur que je sollicite de votre bonté.

— Vous devez avoir des raisons pour cela?

— Certainement; je voudrais que cette affaire ne fût pas ébruitée, parce que je dois faire un riche mariage, alors ça pourrait me faire du tort; voilà pourquoi je demande le huis clos.

* * *

On a déjà souvent parlé de la tenue bizarre qu'avait M. Francisque Sarcey aux premières représentations.

Quand la pièce est mauvaise, il dit tout haut qu'il s'ennuie, puis il s'appuie sur la balustrade et dort.

Quand la pièce est amusante, le critique théâtral témoigne son approbation de la façon la plus désopilante.

(*Voir la suite page* 6.)



20576

A PROPOS DE NOEL, — par Baric et Humbert.



— Vois donc, petite maman, le drôle de soulier que je viens de trouver dans la cheminée de ma bonne!



— Depuis une heure que je vous sonne, Catherine, d'où sortez-vous donc?
— Mais, madame, je sors de la messe de minuit!
— A sept heures du matin?
— Faut bien le temps de revenir!... je ne me suis pourtant pas amusée en route! bien sûr!

Alors le public ne regarde plus la pièce, mais l'ex-professeur de Grenoble.

Aussi que fait un auteur lorsqu'il veut savoir si sa pièce a du succès? Il se place dans un coin du théâtre d'où il peut voir le feuilletoniste de l'*Opinion nationale*.

Là l'auteur, accompagné d'un ami, peut faire ses observations tout à son aise.

M. Sarcey est comme un baromètre, il *marque* le succès de la pièce.

PREMIER ACTE.

L'AUTEUR. — Ça ne marche pas.

L'AMI. — Mais si; tu n'entends donc pas les applaudissements?

— Oui; mais Sarcey ne bouge pas.

— Il est peut-être indisposé ce soir.

— Je compte sur cette scène pour le décider.

(*Un moment de silence.*)

L'AUTEUR *avec joie.* — Ah! quel bonheur, Sarcey vient de pousser un cri qui a fait sauter sa voisine!

DEUXIÈME ACTE.

L'AMI. — Ça marche, ça marche très-bien.

L'AUTEUR. — Oui; Sarcey bondit sur son fauteuil.

— Ses voisins commencent à s'éloigner de lui.

— Il a manqué d'éborgner un monsieur en applaudissant.

— Il a écrasé l'orteil d'une dame en tapant des pieds. Je crois que ma comédie est un vrai succès.

TROISIÈME ACTE.

L'AMI. — Sarcey se cramponne à la balustrade.

L'AUTEUR *tout rayonnant.* — Quel bonheur!

— Il montera sur son fauteuil.

— Oh! si je pouvais avoir cette chance!

— Il montera, te dis-je.

— Je ne l'espère pas.

— Si fait, j'en suis convaincu.

QUATRIÈME ACTE.

L'AMI. — Il a monté!...

L'AUTEUR *tout haletant.* — Oui; c'est un succès de cent représentations.

CINQUIÈME ACTE.

L'AUTEUR. — Sarcey a des spasmes nerveux.

L'AMI. — L'ouvreuse l'emporte.

L'AUTEUR *avec transport.* — Ma pièce restera au répertoire.

***

Un provincial de passage à Paris assistait à une première représentation, et se trouvait par hasard à côté de ce même M. Sarcey, déjà nommé, lequel commença à crier et à s'agiter dans sa stalle.

— Dieu! que c'est ennuyeux! dit le provincial à sa femme.

— Qu'as-tu donc, mon ami?

— Il va y avoir une scène dans la salle, et on nous a placés à côté d'un acteur. Allons-nous-en.

Ce brave provincial s'imaginait qu'on jouait une farce comme on en représentait jadis au Palais-Royal, et que M. Sarcey n'était autre que Ravel ou Arnal.

Et les deux provinciaux partirent.

***

Un ivrogne rentre chez lui en titubant de la façon la plus déplorable.

— Dans quel état te voilà! lui dit sa femme, n'es-tu pas honteux?

— Si, ma bonne petite femme, je suis bien honteux, murmure l'ivrogne.

— Alors pourquoi bois-tu tant?

— Ce n'est pas de ma faute.

— C'est donc de la mienne?

— Non, mais il faut t'en prendre à ma mauvaise vue. Ce soir en me mettant à table avec quelques camarades, je m'étais bien promis d'être sobre et de mettre de l'eau dans mon vin. Mais je suis convaincu maintenant que j'ai pris la bouteille pour la carafe... Maudite myopie!

***

L'imagination des femmes qui veulent tromper leur mari est vraiment prodigieuse.

Madame *trois étoiles*, ne faisons pas de personnalités, madame *trois étoiles* a épousé un homme fort laid, et, pour se consoler de la laideur de son mari, elle a pris un amant très-gentil.

Le mari est un boursier, l'amant aussi. Tous les jours ils se rencontrent et se parlent comme deux bons amis; — parbleu! cela ne manque jamais.

Seulement, devinez comment madame *trois étoiles* s'y prend pour faire savoir au jeune homme qu'elle pourra se trouver au rendez-vous convenu.

Ne cherchez pas, vous ne parviendriez pas à trouver, et cependant le moyen est bien simple.

Si elle peut se rendre au rendez-vous, elle se borne à mettre une petite raie blanche dans le dos de la redingote de son mari quand il s'en va le matin.

Le brave homme arrive à la Bourse sans se douter de rien, et l'amant *lit* dans le dos du mari la correspondance amoureuse.

Ce dernier, presque toujours, du moment qu'il a pris

A PROPOS DE NOEL, — par Baric et Humbert (suite).



20579

— Mais c'est mon bois, ça!...
— Allons! not' bourgeois, vous savez bien que c'est aujourd'hui Noël! je ne prends que mon dû... ma bûche...



20580

— Mais, militaire, puisque je vous affirme que Noël vient d'un mot grec qui veut dire *réveillons* les voisins!

---

connaissance du signal, s'empresse de brosser la redingote de son ami.

On n'est pas plus aimable.

Adrien Huart.

CHRONIQUE THÉATRALE.

Les peintres sont furieux et les musiciens sont contents!

La peinture et la sculpture ont déménagé avant le terme de janvier, pour céder les salons du boulevard des Italiens à Félicien David et aux excellents artistes qui interprètent d'une façon si brillante *Christophe Colomb*.

Les concerts sérieux du boulevard des Italiens comptent à peine quinze jours d'existence, et ils sont déjà à la mode. Les différents salons qui composaient l'exposition permanente de peinture ont été réunis en une grande salle de concerts, décorée avec une trop grande et trop froide simplicité! Les bureaux sont à peine ouverts, que déjà la salle et les petites loges du fond sont envahies par les amateurs de la bonne musique. On applaudit le brillant compositeur de cette ode-symphonie remplie de rêverie et de vigueur. On éprouve en entendant le *Christophe Colomb* de Félicien David je ne sais quel charme que toutes les véritables œuvres d'art nous communiquent! Je ne connais rien de plus fin, de plus poétique que la troisième partie de cette épopée musicale. La salle est transportée par les remarquables morceaux dont fourmille la partition de Félicien David.

De temps en temps, l'*historien* jette à travers ces sublimes accords quelques-uns de ces vers que Méry seul trouve dans ses jours d'inspiration.

Christophe Colomb est presque un opéra, un opéra sans décors, tout un drame lyrique sans lumière, sans soirées et sans masques fardés, et cependant la sensation est grande, la rêverie nous entraîne, on ferme les yeux, on voit l'Océan, l'immensité, et de cette partition se dégage une série de tableaux superbes qui viennent et se dissolvent comme des tableaux fondants. Félicien David est un poëte de musique, un de ces rares artistes qui ne se disent pas en composant une œuvre d'art:

— Le parterre va être bien content, et ces messieurs de l'orchestre applaudiront tel ou tel morceau. N'oublions pas la sensation bourgeoise, car il faut bien compter avec le bureau de location, et puis trouvons un morceau dont Strauss pourra faire un quadrille pour le bal masqué de l'Opéra.

Aucune de ces viles concessions n'est faite au public par l'auteur de *Christophe Colomb*: c'est un artiste qui est resté fidèle à l'art pur et à ses inspirations, depuis *le Désert* jusqu'à *Lalla-Roukh*.

Aussi, telle est l'influence magique que tout artiste exerce sur son public, qu'un courant de sympathique admiration parcourt la salle lorsque David vient prendre sa place au pupitre de chef d'orchestre. A partir de dimanche prochain, les jeunes musiciens doivent prendre une place à côté du maître; *le Désert* sera accompagné de plusieurs morceaux inédits de jeunes compositeurs.

Les soli de *Christophe Colomb* ont été dits par Faure, Gourdin, Warrot et madame Sabatier. Les chœurs viennent de l'Opéra ou de l'Opéra-Comique, et l'orchestre est excellent.

Qu'on nous dise encore que la bonne musique n'est pas appréciée en France!

Les concerts populaires de M. Pasdeloup ont plus d'auditeurs que de stalles; les concerts de Félicien David sont envahis par une foule artiste, et voilà le Théâtre-Lyrique sûr de sa saison par la reprise de ce superbe *Faust*, qui vient d'être repris avec un grand éclat par madame Carvalho et les excellents artistes qui l'accompagnent!

M. Perrin promet de faire de grandes choses à l'Opéra, et M. de Leuven, son successeur à l'Opéra-Comique, a juré de produire des chefs-d'œuvre.

Voilà pour la musique!

Les autres théâtres vivent sur leurs anciens succès. Les Revues vont venir. *Les Ganaches* rivalisent avec les recettes du *Bossu!* Quant au théâtre de M. Hostein, il ne jouera dorénavant que deux pièces, *Rothomago* ou *la Prise de Pékin*, qu'on nous a rendus pour le jour de l'an avec un luxe de mise en scène que M. Hostein réserve exclusivement pour les œuvres de M. d'Ennery.

Heureux M. d'Ennery! On dépense pour ses pièces cent ou deux cent mille francs de mise en scène, et après cela M. Hostein dit:

— Que voulez-vous! d'Ennery seul fait de l'argent chez moi!

Il est vrai qu'on pourrait répondre à M. Hostein:

— D'Ennery seul a le secret de nous faire dépenser de l'argent!

Quant aux autres membres de la Société des auteurs dramatiques, ils ont pris l'habitude de considérer le théâtre de la place du Châtelet comme le théâtre privé de M. Adolphe d'Ennery, qui se présente souvent aux directeurs en société d'un auteur haut placé à qui les directeurs n'ont rien à refuser.

Albert Wolff.

LA TERRE AVANT LE DÉLUGE,

PAR LOUIS FIGUIER.

Il y a des savants qui n'aiment que la science qu'on ne comprend pas.

Ils s'entourent de grec et de latin, parlent pour un petit nombre d'élus, et se font recevoir, par d'autres savants, membres des académies de Tombouctou et de Saint-Flour.

Il y a aussi les savants qui parlent leur langue maternelle, français en France, anglais en Angleterre, allemand en Allemagne.

Ceux-ci se félicitent et se tiennent pour contents lorsqu'ils ont fait pénétrer une vérité nouvelle dans l'esprit de leurs contemporains, et soulevé au profit de tous un des coins du voile derrière lequel s'abrite la science.

A cette école bienfaisante appartient M. Louis Figuier.

Il vient de signer un livre nouveau qui joint au mérite d'être vrai, et ce mérite n'est peut-être pas aussi commun qu'on peut le croire, l'avantage curieux d'être amusant.

C'est de l'histoire par les faits, c'est du roman par l'étrangeté et l'imprévu.

La Terre avant le déluge est, le titre le dit, le récit de ce qui se passait sur notre pauvre petit globe avant que l'homme en eût pris possession.

Non-seulement M. Louis Figuier le raconte, mais il a prié un crayon de ses amis de nous le faire voir.

De cette collaboration est résulté un magnifique volume que les grands parents peuvent lire avec fruit, et qu'on aura toute raison de placer dans les mains des écoliers.

Il instruira tout le monde. Ceux-là seront séduits par le côté sérieux, ceux-ci par le côté bizarre.

Au commencement, la terre n'était pas un lieu de plaisance; on ne se brouillait avec le déluge que pour faire connaissance avec les éruptions volcaniques. D'autres fois l'eau succédait au feu, et ce n'étaient partout que tempêtes et ouragans, dont le moindre eût renversé le Panthéon comme un château de cartes et mis en poudre les pyramides d'Égypte.

Au détour des bois on rencontrait, mais cela se passait un peu plus tard, des animaux fantastiques qui n'eussent fait qu'une bouchée d'un escadron de cuirassiers.

Quant aux lacs, ces lacs d'azur chantés par M. de Lamartine, ils renfermaient dans leurs vagues des reptiles qui déjeunaient de crocodiles et soupaient d'alligators.

Je ne crois pas qu'il eût été agréable de prendre des bains froids à cette époque.

Mais, par exemple, j'ai toujours admiré le bon sens de l'homme.

Qu'il s'est bien gardé de paraître à cette époque, et qu'il a spirituellement attendu qu'une demi-douzaine de cataclysmes eussent déblayé la croûte terrestre pour y hasarder son pied!

Voilà un soin qui me donne une haute opinion de sa prudence et de son habileté!

Qu'eût-il fait en Amérique et aux Batignolles à l'époque farouche où des ichthyosaures et des ptérodactyles émaillaient le paysage?

On sait des gens, et le nombre en est grand, qui rendent visite au jardin des plantes pour voir des tigres et des lions.

On connaît même des chasseurs qui se vantent d'avoir tué, étant au milieu des contrées mystérieuses de l'Afrique centrale, des éléphants, des rhinocéros et des hippopotames, ce qui paraît assez joli tout d'abord.

Qu'est-ce donc cependant quand on compare ces pauvres bêtes aux plésiosaures, aux mammouths, aux iguanodons et aux mastodontes des mondes disparus?

Toutes ces ménageries antédiluviennes, M. Louis Figuier en fait l'histoire dans son livre, et pour rendre cette lecture plus attrayante, il l'a entourée de planches et d'illustrations qui toutes rendent visibles et palpables les mystères des premières créations.

C'est la photographie des choses qui ne sont plus.

C'est un coup de sonde jeté au plus profond des annales terrestres.

La science a dit : *Fiat lux!* et M. Louis Figuier a traduit le *fiat lux* en langue vulgaire.

Vingt-cinq vues idéales des paysages de l'ancien monde, dessinées par Riou avec un sentiment poétique de l'inconnu, trois cents dix figures et sept cartes géologiques coloriées accompagnent le texte clair et les récits lumineux de M. Louis Figuier.

Quant à l'exécution matérielle de *la Terre avant le déluge*, il nous suffira, pour en faire comprendre l'excellence, de dire que M. Ch. Lahure l'a imprimée, et que M. Hachette l'a éditée.

PAUL GIRARD.

VOYAGE ET AVENTURES DE ROBERT KERGORIEN

AUTOUR DU MONDE,

PAR PHILIBERT AUDEBRAND (1).

Voilà un livre destiné aux enfants.

Dans ce volume de 400 pages grand in-octavo, orné de nombreuses gravures par nos jeunes artistes, l'auteur met en scène de jeunes Bretons qui s'en vont faire un voyage d'exploration autour du monde.

Robert Kergorien, le héros principal de l'ouvrage, est un filleul de Robert Surcouf, le fameux corsaire. Comme son illustre parrain, il aime la mer et les courses lointaines.

Un jour, accompagné de ses amis, il part de Brest pour aller de là dans la Méditerranée, en longeant Gibraltar, et arrive en Algérie; de l'Algérie, les voyageurs vont au Maroc, à Tunis et en Egypte, dans le désert, à Djeddah, à la Mecque, en Perse, dans l'Inde, en Cochinchine, en Chine, dans l'Australie et dans les deux Amériques.

On comprend déjà combien d'horizons nouveaux et de perspectives ils ont été à même de voir sur leur chemin. Sites, monuments, types variés d'hommes, d'animaux et de plantes, ils s'arrêtent devant mille et un objets de curiosité que les gravures reproduisent avec une vérité saisissante.

Des aventures dramatiques pleines d'imprévu rompent heureusement la ligne de ce long voyage et lui donnent un puissant attrait.

Nous ne ferons pas l'éloge du talent littéraire de M. Philibert Audebrand. — Il nous suffira de dire que ce livre, écrit avec une extrême clarté, obtient déjà un grand succès dans les longues soirées d'hiver parmi les lectures de famille.

Exécuté avec un très-beau luxe typographique, des portraits, des paysages, des images de toutes sortes, ce sera un excellent cadeau d'étrennes.

ALEXIS DELAUNAY.

(1) Chez Théodore Lefèvre, éditeur, 2, rue des Poitevins.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement expire au 31 décembre sont instamment priés de ne pas attendre au dernier jour pour le renouveler, afin d'éviter des retards dans l'envoi du journal. Le mode d'abonnement le plus simple est d'adresser au caissier du *Journal amusant*, 46, rue du Croissant, un mandat sur la poste, ou même pour cinq francs de *timbres-poste* si l'abonnement n'est fait que pour trois mois.

Le numéro du *Journal amusant* consacré au BAL BULLIER était complétement épuisé. Nous venons d'en faire un nouveau tirage de *mille exemplaires*. — On peut, à partir de ce jour, se procurer ce numéro moyennant *trente-cinq centimes*, au bureau du journal, et chez les principaux dépositaires de journaux.

M. Gougenot des Mousseaux, déjà bien connu dans le monde des chercheurs par un volume qui a fait grand bruit : *La Magie au XIXe siècle* (chez Henri Plon), vient de faire paraître chez le même éditeur un nouveau volume : *Médiateurs et moyens de la magie*, aussi plein d'intérêt pour les curieux que l'était le précédent.

L'un des propriétaires : EUGÈNE PHILIPON.

Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

